

WIDENER



HN XWQP R

72 1441.12

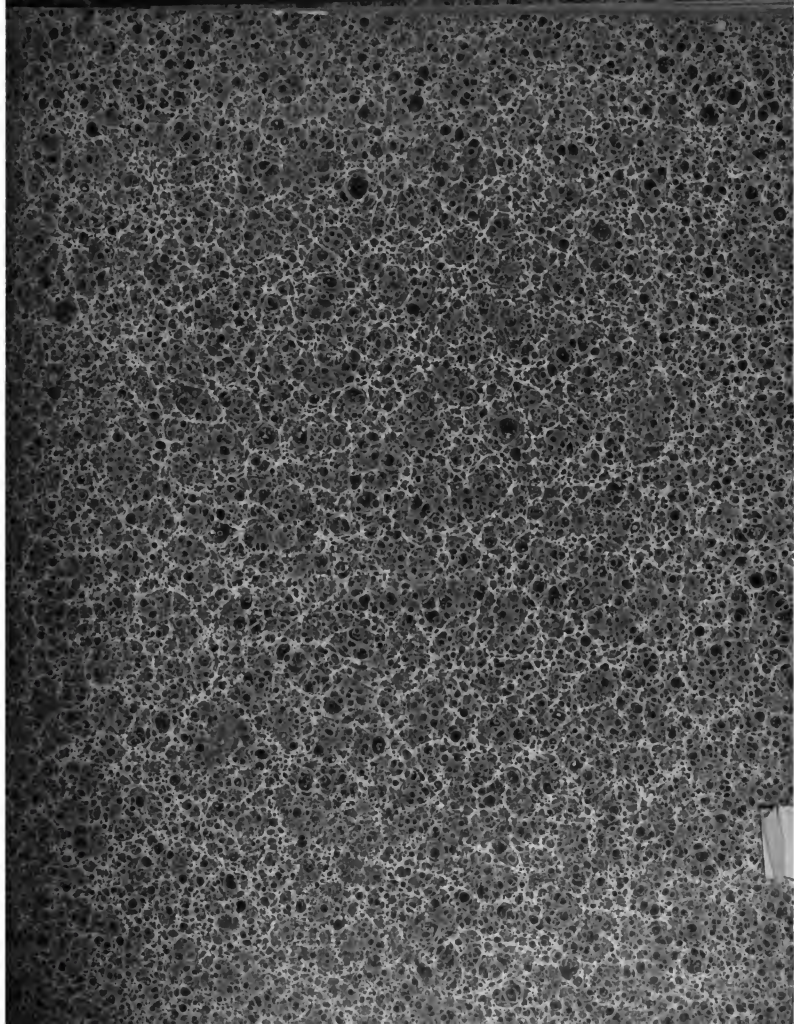
Harvard College Library



FROM THE

J. HUNTINGTON WOLCOTT FUND


Established in 1891 by ROGER WOLCOTT (H. U. 1870), in memory of his father, for "the purchase of books of permanent value, the preference to be given to works of History, Political Economy, and Sociology," and increased in 1901 by a bequest in his will.



Bibbys & H. only Nov 1859.

H. only

CAMPAGNE
DES
FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.
ANNÉE 1800.

à Monsieur Hini.
par L'auteur. W. M.


TYPOGRAPHIE DE J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

CAMPAGNE
DES
FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.

ANNÉE 1800.

PAR LE COLONEL DE CAVALERIE

MARQUIS DE CARRION-NISAS,

Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, Officier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur, etc., etc.; chargé de TRAVAUX HISTORIQUES SPÉCIAUX au Dépôt général de la Guerre.

(EXTRAIT DU TOME V DU MÉMORIAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE.)



PARIS,

CH. PICQUET, GÉOGRAPHE ORDINAIRE DU ROI ET DE S. A. R. M^{GR} LE DUC D'ORLÉANS,
seul chargé de la vente des Cartes, etc., du Dépôt général de la Guerre,
QUAI DE CONTI, N^o 17, ENTRE L'INSTITUT ET LA MONNAIE.

1829.

Fr 1441.12



Walcott fund

MÉMORIAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE.

CAMPAGNE DES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.

ANNEE 1800.

MOREAU, GÉNÉRAL EN CHEF.

PAR LE COLONEL DE CAVALERIE

MARQUIS DE CARRION-NISAS,

Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, Officier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur, etc., etc.;
chargé de travaux historiques spéciaux au Dépôt général de la Guerre.

AVANT-PROPOS.

Nous voulions présenter d'une manière utile, et avec des détails certains, le modèle d'une campagne savante et méthodique.

Attendu la nature, l'importance et la marche des changemens successifs introduits, depuis un siècle, dans l'art et la pratique de la guerre, nous avons dû chercher ce modèle historique dans la série des faits militaires qui ont instruit et ensanglanté l'Europe, presque sans interruption, depuis 1792 jusqu'en 1814.

TOME V.

Il nous a paru encore que c'était dans la portion de ces faits d'armes antérieure à la paix de Lunéville, que devait se trouver cette campagne à offrir pour exemple, et que le choix n'en pouvait être balancé qu'entre la première expédition de Bonaparte en Italie (1796), qui se termina par le traité de Campo-Formio, ou l'invasion de Moreau en Allemagne (1800), qui amena cette même paix de Lunéville.

Nous avons donné la préférence à la dernière de ces deux expéditions, à celle de 1800 en Allemagne.

Dans le cours de l'ouvrage même, particulièrement dans le premier chapitre de notre première partie, et dans le quatrième et le cinquième de la seconde, nous croyons avoir suffisamment développé les raisons qui nous ont décidé à ce choix, comme Français et comme militaire.

Comme écrivain, en comparant entre eux ces deux morceaux d'histoire à traiter, ce n'était pas une circonstance indifférente que de trouver, d'un côté, des événemens si connus, si populaires, si souvent célébrés et reproduits, en juste, mais pleine possession des cent voix de la renommée; et, de l'autre, des souvenirs négligés, pour ne rien dire de plus, des faits, depuis leur premier éclat, rappelés rarement à la reconnaissance nationale.

Une autre particularité nous a paru d'un grand prix et faite pour nous confirmer dans notre choix, en nous encourageant dans notre dessein.

En effet, quant aux événemens de 1800 à l'armée d'Allemagne, si la vérité a été peu répandue, les traditions sont, du moins, toujours restées semblables à elles-mêmes; les faits, plus ou moins souvent, plus ou moins bienveillamment représentés à la pensée publique, ont toujours gardé leur aspect et leur caractère primitif; les documens authentiques sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient quand ils furent rédigés sur le lieu et à l'heure même des événemens, par les acteurs principaux, avec tant de franchise et de clarté. Rien n'éveille la méfiance de celui qui consulte les rapports officiellement adressés au gouvernement d'alors, et la correspondance des chefs.

Il n'en est pas de même toujours et partout.

Les lecteurs de ce *Mémorial* ont pu voir, dans la dernière livraison, quelles difficultés se seraient opposées à ce qu'un historien scrupuleux pût établir, avec quelque sécurité et d'une manière un peu positive,

les détails relatifs à la journée de Marengo ; quelles contradictions s'y présentent dans les récits divers des mêmes faits par les mêmes personnes ; quelles variantes dans les documens, en apparence graves et réfléchis, qui, par leur destination et leur nature même, devraient être à l'abri de toute altération ; et, par suite, quelle confusion, quelle incertitude dans des notions qu'il peut, en effet, paraître également plausible de rejeter ou d'adopter, selon la disposition d'esprit de chacun.

Ici, au contraire, la fidélité, et, si l'on peut parler ainsi, l'immobilité constante des élémens naturels de toute vérité historique, rendent cette vérité aussi facile à discerner aujourd'hui que le premier jour, même à travers les erreurs involontaires ou les préventions passionnées des historiens ou des critiques qui ont écrit depuis les événemens, et qui, pour la plupart, n'en avaient pas été les témoins.

C'est ici la place d'une observation aussi importante sous le rapport de la justice, que sous celui des convenances ; savoir : que la sphère dans laquelle nous avons voulu circonscrire exclusivement nos spéculations militaires et politiques, est celle de la date et de la portée des documens officiels qui sont les fondemens solides, les bases véritables de tout notre travail et de l'intérêt qu'il peut comporter. C'est dire assez qu'en avouant hautement l'intention et l'espérance de présenter, sous son véritable jour, un des épisodes les plus glorieux pour les armées françaises et les plus brillans de la vie du général Moreau, nous ne prétendons nullement justifier la fin de celle-ci. Cette catastrophe, le lieu, le temps, les circonstances qui en furent les témoins, tout cela est étranger à nos dates, à nos récits, à nos jugemens, à toute la matière qui nous occupe ; c'est le domaine de l'histoire et du temps, sur les droits desquels nous ne prétendons point empiéter. Seulement, dans les intérêts même de l'histoire, dans ceux de l'avenir, dans ceux de la vérité, qui sont éternels, il importait de restituer une gloire, qui peut être si féconde, et qui est si pure, à l'époque où elle a éclaté, et d'y montrer, comme dans un miroir fidèle, le système de guerre qui nous semble convenir le mieux à la monarchie constitutionnelle (1). C'est surtout cette dernière pensée qui nous a dominé

(1) Voyez les quatrième et cinquième chapitres de la seconde partie.

pendant le cours de notre travail, et dont on y trouvera partout l'empreinte.

Le lecteur sera d'autant plus juste envers nous, et tirera d'autant meilleur parti de nos efforts pour lui être utile, qu'il aura été d'avance mieux fixé sur nos principes et sur nos intentions, et aussi mieux instruit des sources auxquelles nous avons puisé.

En outre des documens officiels ou non officiels, inédits ou imprimés, que nous avons occasion de ramener dans notre texte, soit pour les adopter, soit pour les réfuter; en outre de ceux que nous rangons, soit en entier, soit par extrait, parmi les pièces justificatives, nous avons eu recours, avec beaucoup de fruit, aux souvenirs et à la complaisance d'un grand nombre d'officiers employés, en 1800, à l'armée du Rhin.

A plusieurs d'entre eux nous avons soumis notre travail tout entier; quelques uns y ont trouvé déjà des renseignemens émanés d'eux-mêmes, consignés depuis long-temps dans nos archives, et auxquels ils ont bien voulu ajouter de nouvelles richesses historiques, dont ils nous ont autorisé à faire usage.

Qu'il nous soit permis de faire une mention expresse de ceux dont l'amour pour la vérité nous a prêté le plus de secours.

Nous nommerons d'abord le lieutenant-général marquis Dessolles, en 1800, chef d'état-major-général de l'armée du Rhin, à qui est dû ce *Bulletin officiel*, la première en ordre numérique et, de beaucoup, la première en importance parmi les pièces justificatives dont nous présentons le recueil à la suite de chacune des moitiés de notre travail. Il serait superflu d'insister sur l'exactitude des faits et sur le mérite de la rédaction. Ce document fut jugé quand il parut par fragmens dans les journaux du temps : il le sera mieux quand on le lira, pour la première fois, de suite et tout entier. La part du noble pair à l'ensemble de notre entreprise ne s'est pas bornée à ce contingent si essentiel. On trouvera plusieurs pièces éparses, de la même main. On lira particulièrement, avec un vif intérêt anecdotique et polémique, la réponse que nous reçûmes du général Dessolles, à quelques demandes d'éclaircissemens que nous lui avions adressées quand, pour la première fois, il eut pris connaissance de notre manuscrit, qui, depuis, a été souvent entre ses mains.

Immédiatement après le bulletin officiel du chef d'état-major, nous avons placé, comme contraste et preuve, sous quelques rapports, des extraits d'un registre de renseignemens secrets, tenu par le comte Claparède, aujourd'hui lieutenant-général, pair de France, etc., en 1800, adjudant-général, employé à l'état-major de Moreau. On peut avancer hardiment que jamais quartier-général ne fut mieux instruit de ce qui se passait chez l'ennemi. Outre ce qui en était personnellement dû au zèle, à l'activité et au discernement de l'officier chargé de ce travail, cet avantage précieux d'une information exacte tenait en grande partie à une cause très honorable pour ce temps et pour cette armée, savoir, à l'humanité et aux ménagemens dont on usait envers les peuples sur le territoire desquels on portait la guerre. On trouvera partout, dans notre texte et dans les pièces justificatives, les traces et les preuves de ces généreux sentimens et de cette prudente conduite.

Le lieutenant-général comte Decaen, qui, à la tête d'une des divisions du centre, a joué un rôle si capital dans l'armée du Rhin, pendant toute la campagne de 1800 en Allemagne, et surtout à la bataille de Hohenlinden, tenait, pour son compte, un journal dont on conçoit aisément tout l'intérêt. Il a bien voulu nous le communiquer, ainsi que plusieurs lettres à lui adressées, principalement par le général La Horie, chef d'état-major particulier du corps de réserve dont Moreau avait conservé le commandement immédiat. Ces lettres, ou plutôt ces ordres, ont jeté une clarté nouvelle et irrésistible sur des faits controversés, interprétés avec peu de sûreté et, peut-être, avec peu de bonne foi, que nous avons déjà commencé à éclairer, qui aujourd'hui ne laisseront plus de doute à personne. Le général comte Decaen, ayant, pour un travail qui lui était personnel, été long-temps assidu à la bibliothèque du Dépôt de la Guerre, a eu souvent l'occasion, et s'est toujours fait un plaisir de nous fournir, de vive voix, sur une multitude de détails et de doutes, tous les précieux éclaircissemens, toutes les solutions que pouvait donner un témoin oculaire et un pareil témoin.

Le lieutenant-général comte Guillemot, pair de France, ambassadeur à Constantinople, directeur-général du Dépôt de la Guerre, était, en 1800, chef de bataillon, aide-de-camp du général Moreau. Il se propose d'écrire avec étendue l'histoire tout entière des campagnes de ce

général. Cet ouvrage fera sans doute heureusement oublier nos faibles essais; mais combien de raisons, liées aux plus grands intérêts, pourront retarder cette importante publication! Le noble pair a donc bien voulu, en attendant, nous doter de ses lumières, que nous avons utilement sollicitées dès le commencement de son séjour à Constantinople, ainsi qu'on le verra par un fragment important de sa correspondance, que nous donnons à la suite de la lettre du général Dessolles. Ces pièces ayant un texte commun, offrant des opinions presque en tout identiques, se fortifient mutuellement.

Le maréchal de camp marquis Delachâsse de Vérigny, chef de la section historique du Dépôt de la Guerre, qui remplit en ce moment les fonctions de directeur, était, à la même époque, capitaine aide-de-camp du général Moreau. Il a tenu des notes au fur et à mesure des évènements, et nous a en outre aidé de toute la présence et de toute la vivacité de ses souvenirs, dans un travail dont il avait aussi, depuis longtemps, conçu l'idée, et sur lequel, dès notre entrée au Dépôt de la Guerre, il nous fournit les premières données et les plus utiles directions.

Enfin, S. Exc. le vicomte de Caux, Ministre secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, avait eu connaissance de notre travail, sur lequel il nous avait donné plus d'un avis et plus d'un renseignement dont nous avons profité. Il était, en 1800, chef de bataillon du génie à l'armée du Rhin. Le général Moreau le choisit pour lui faire, conjointement avec l'adjutant-général Lamarque (aujourd'hui lieutenant-général), un rapport sur les places d'Ulm, d'Ingolstadt et de Philipsbourg, qui venaient de nous être cédées par la prolongation d'armistice du 20 septembre 1800. S. Ex. nous a permis d'extraire et de publier ce rapport; il se trouve à la fin des pièces justificatives annexées à la première partie. Outre toutes les vues de détails qui peuvent honorer l'arme du génie, on sera frappé des vues générales et statistiques que ce document renferme, quand on songera aux évènements qui arrivèrent autour d'Ulm en 1805, et qui avaient été prédits dans ce Mémoire, presque littéralement, cinq ans auparavant, ainsi que leurs résultats, qui furent immenses.

Avec tant et de si puissans secours, si notre essai actuel laisse encore beaucoup à désirer, il ne faut s'en prendre qu'à nous-même. Toutefois, nous pensons qu'on aura rarement, et par des efforts plus consciencieux,

exposé dans un ordre plus facile à saisir, et mis sous un plus grand jour, des faits et des discussions militaires d'un plus haut intérêt, et nous espérons que notre *travail* pourra répondre, sous quelques rapports du moins, à la confiance flatteuse qui nous a chargé de *travaux historiques spéciaux* dans un établissement tel que le Dépôt général de la Guerre.

Quant à la manière dont nous avons exploité les richesses qui nous ont été confiées, la disposition que nous avons adoptée pour les matériaux de chacune des deux parties de notre travail, est bien simple :

D'abord, les faits rapidement énoncés et offerts dans leur ensemble ;

Puis, les discussions partielles de ces faits et des critiques dont ils ont été l'objet ;

Enfin, le faisceau des pièces justificatives, c'est-à-dire les bases officielles et documentales sur lesquelles reposent ou doivent reposer ces faits, ces discussions et des critiques.

Tel est l'ordre que l'on va retrouver dans la Table des Chapitres : il nous a semblé le meilleur. A quel point il est raisonnable et plausible, c'est ce qui sera décidé par la sensation que le résultat de sa mise en œuvre laissera dans l'esprit du lecteur éclairé et attentif.

Nous devons lui annoncer, ici, d'importans secours topographiques, préparés pour faciliter l'étude de quelques uns des principaux mouvemens militaires, indiqués dans nos textes ; ils consistent :

1° En une carte générale du théâtre de cette double campagne, dressée et gravée au Dépôt de la Guerre, d'après les levés et les reconnaissances exécutés soit pendant la durée des armistices, soit depuis par les ingénieurs et officiers d'état-major, d'après les ordres mêmes du général Moreau.

2° Pour la campagne d'été, en trois plans particuliers : 1° des deux batailles d'Engen et de Stockach, livrées le même jour ; 2° de la bataille de Mœsskirch ; 3° du passage du Danube.

3° Pour la campagne d'hiver, en un plan, en trois planches, de la bataille de Hohenlinden.

Ces travaux, spécialement ceux qui concernent les mouvemens des troupes, appartiennent pour la majeure partie à MM. Marchand frères, chefs de bataillon, en 1800, aides-de-camp du général Moreau, qui, en paix et en guerre, occupait ses officiers à ce genre de travail.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE D'ÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER. — Caractère particulier de l'époque et des événemens dont il va être question. — Exposé sommaire des faits de la campagne d'été, depuis le passage du Rhin, effectué par l'armée française dans les derniers jours du mois d'avril 1800, jusqu'à l'armistice de Parsdorf, signé le 15 juillet de la même année, et prolongé le 20 septembre.

CHAPITRE II. — Examen du plan suivi par Moreau pour l'ouverture de cette campagne et de celui que le Gouvernement de cette époque voulait lui faire adopter.

CHAPITRE III. — Discussion particulière de la première période de cette campagne, depuis le passage du Rhin jusqu'au départ du détachement qui se mit en marche le 10 mai pour se rendre en Italie.

CHAPITRE IV. — Réflexions sur la seconde période de la campagne d'été, depuis le 10 mai, époque du départ du détachement, jusqu'au 10 juin, où commence le grand mouvement de Moreau pour détacher Kray de sa position d'Ulm.

CHAPITRE V. — Observations sur la troisième et dernière période de la campagne d'été, comprenant la retraite de Kray devant Moreau, depuis le 10 juin jusqu'au 15 juillet, date de l'armistice de Parsdorf. — Réflexions sur cet armistice et sa prolongation.

PIÈCES JUSTIFICATIVES, extraits, états, etc., relatifs à la campagne d'été, à l'armistice et à sa prolongation.

SECONDE PARTIE.

CAMPAGNE D'HIVER.

CHAPITRE PREMIER. — Exposé sommaire des faits, depuis la reprise des hostilités, à la fin de novembre 1800, jusqu'à l'armistice de Steyer, signé le 23 décembre suivant.

CHAPITRE II. — Réflexions sur la première période de la campagne d'hiver, contenant le court espace depuis la reprise des hostilités jusqu'à la journée d'Ampfing.

CHAPITRE III. — Journée d'Ampfing et bataille de Hohenlinden. — Examen de cette seconde période de la campagne d'hiver.

CHAPITRE IV. — Observations sur la troisième période de la campagne d'hiver; passage de l'Inn; marche sur Vienne.

CHAPITRE V. — Résumé, considérations générales.

PIÈCES JUSTIFICATIVES, extraits, états, etc., relatifs à la campagne d'hiver.

CAMPAGNE

DES

FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.

ANNEE 1800.

MOREAU, GÉNÉRAL EN CHEF.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE D'ÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère particulier de l'époque et des événemens que nous reproduisons. — Exposé sommaire (1) des faits de la campagne d'été, depuis le passage du Rhin, effectué par l'armée française dans les derniers jours du mois d'avril 1800, jusqu'à l'armistice de Parsdorf, signé le 15 juillet de la même année, et prolongé le 20 septembre.

Un grand intérêt restera toujours attaché à l'histoire de cette campagne.

Sans doute, la portion de cet intérêt qui prend sa source dans les dispositions les plus naturelles du cœur humain, consistera principalement dans l'idée de voir rendre une justice pleine et réfléchie à de savans faits d'armes, dont le souvenir a été négligé, dont le mérite a

(1) Ces exposés rapides des événemens de chaque campagne, où nous nous sommes efforcés de tout lier et de n'omettre aucun fait nécessaire à l'intelligence des autres faits,

été contesté, dont l'éclat, enfin, a pu sembler momentanément obscurci.

En effet, dans les premiers momens, les exploits de l'armée du Rhin, les services de son chef, furent justement appréciés, dignement proclamés : le gouvernement en donna l'exemple(1).

Mais, bientôt après, plusieurs circonstances, dont quelques-unes étaient personnelles au chef du gouvernement, cette paix même que la campagne d'hiver de 1800, en Allemagne, avait achevé de conquérir, la guerre qui recommença un an après, où le vainqueur de Hohenlinden ne figura plus, où ses systèmes commencèrent à être remplacés par de nouvelles maximes : tout, en un mot, sembla contribuer à détourner de l'objet de notre travail actuel, l'attention du public, sans rien changer néanmoins à ses souvenirs et à ses jugemens, arrêtés depuis long-temps sur le mérite intrinsèque de cette campagne.

pourront suffire aux lecteurs non militaires pour les mettre à même de suivre avec intérêt les discussions qui viennent après et qui ont les mêmes faits pour objet. Quant aux lecteurs, ou militaires, ou jaloux de détails historiques, ils n'en ignoreront aucun de quelque importance sur la double campagne de 1800, si, ayant déjà étudié les deux principaux historiens de cette guerre, Dumas et Jomini, ils passent de la lecture un peu attentive de notre court exposé, à celle de la narration plus étendue du général Dessoles, qui est l'élément principal de la nôtre, et qui constitue, à la fin de chacune des deux parties, le N° I des pièces justificatives, ils devront y joindre les notions contenues dans le N° II, et consulter les états qui sont à la fin des deux séries de pièces et de documens justificatifs. Nos Exposés de faits, placés en tête de chacune de nos deux parties, sont proprement, à ces documens authentiques, détaillés, essentiels, ce que sont aux cartes partielles et sur une plus grande échelle, d'une même région, les cartes d'assemblage qui en indiquent l'usage et en déterminent la juxtaposition.

(1) Voyez les actes officiels du Gouvernement, et son langage dans *le Moniteur*, particulièrement celui des 12 et 13 nivose an X (2 et 3 janvier 1801.)

Les Consuls disaient, dans une proclamation : « La victoire de Hohenlinden a retenti dans toute l'Europe: elle sera comptée par l'histoire au nombre des plus belles journées qui aient illustré la valeur française..... L'armée du Rhin a passé l'Inn : chaque jour a été un combat, et chaque combat un triomphe. » Hélas ! on lit aussi dans cette proclamation, en annonçant l'armistice de Steyer : « La rive gauche du Rhin sera la limite de la république..... Nos victoires n'ajoutent rien aux prétentions du peuple français..... Telles sont les intentions *invariables* du gouvernement. » Bientôt après, ces sages engagemens et les souvenirs de Hohenlinden furent enveloppés dans le même silence.

Plus tard, après d'autres et douloureuses circonstances, dans ces dernières années principalement, ont éclaté des discussions et des accusations, soulevées par une jalousie que rien n'a pu éteindre, ou par un enthousiasme que rien ne saurait satisfaire (1).

Cependant, d'autres considérations fondent l'importance des mêmes événemens, sur des bases plus larges, sur des rapports généraux et indépendans des questions personnelles.

En 1800, un nouveau gouvernement venait de s'établir; et au-dedans, pour la première fois, la révolution s'arrêtait.

Ce grand changement politique s'était promptement fait sentir dans les camps : beaucoup de choses y avaient changé d'aspect; mais ce qui, au milieu d'un trop grand nombre d'abus et d'excès, avait été produit d'utile, d'excellent même, subsistait encore dans toute sa force.

Depuis 1795, on ne voyait plus aux armées ces représentans du peuple, dont la présence les avait si souvent désorganisées, et, quelquefois, leur avait imprimé une énergie extraordinaire.

Le commandement militaire avait recouvré plus de dignité et de fixité; mais, d'ailleurs, la patience et l'enthousiasme du soldat, la subordination et le dévouement de l'officier, la modestie et la frugalité des généraux, tout était encore en harmonie, dans l'armée du Rhin, avec les mœurs et les principes plus affectés que suivis par les gouvernemens précédens, et que méprisait trop, peut-être, le gouvernement qui leur succéda.

Enfin, au jugement d'un grand nombre de militaires expérimentés, la campagne de 1800, en Allemagne, serait la dernière où nous aurions vu réaliser, par une armée française, un plan d'invasion vaste et méthodique tout ensemble, où son exécution aurait été à la fois vigoureuse et prudente, et, en même temps, aurait eu lieu, dans tous ses détails, au moyen d'instrumens sages, d'éléments systématiques et réguliers, toujours susceptibles d'heureux résultats.

Cette campagne leur semble le plus utile objet d'émulation et le plus

(1) Voyez le volume des *Mémoires de Sainte-Hélène*, écrit par le baron Gourgaud en 1823; l'*Introduction à la campagne de 1809*, par le général Pelet, etc.

aisément imitable qu'on puisse et qu'on doive proposer aux généraux que sont dans le cas de diriger des pouvoirs légitimes, des gouvernemens modérés et, par conséquent, soigneux de l'avenir, ainsi qu'aux armées qui sortiront désormais du sein d'un peuple dégouté pour long-temps, et par une cruelle expérience, des plans gigantesques, des conquêtes trop excentriques et des mouvemens convulsifs.

Si, pour entrer en matière, nous commençons par examiner ce qui se passe du côté de nos adversaires, nous verrons qu'au lieu de ce grand nombre de volontés, d'impulsions souvent divergentes, qui, dans une cause en apparence commune à tous, avaient, jusque là, successivement attaqué ou menacé le territoire et occupé les forces de la France, la question se trouve réduite, sur le continent, à un grand duel, à une sorte de lutte corps à corps, entre le cabinet de France et le conseil aulique de Vienne.

Dans cette position, l'Autriche, cette puissance si forte en hommes, et désormais aidée de tout l'or anglais, aura réellement, si elle sait en profiter, plus de chances de succès militaires, quand elle agira à peu près seule et sans contradiction, qu'assistée d'auxiliaires, la plupart du temps dominés par la jalousie ou par quelque arrière-pensée, toujours épiant le moment d'une défection qui puisse les ramener à leur politique naturelle.

Ces caractères d'une époque dont nous indiquons seulement ici quelques aspects, se présenteront de plus près, se développeront d'eux-mêmes avec le récit des événemens; ils amèneront une foule de considérations secondaires, dont aucune ne sera sans intérêt.

Les faits qui doivent servir de texte et de base à ces réflexions, ont été rassemblés, exposés, discutés par un assez grand nombre d'écrivains nationaux ou étrangers, et cependant quelques uns de ces faits sont encore imparfaitement connus. Nous en déduirons les causes, en citant les passages qui donneront lieu à quelque observation particulière.

Entre ces historiens, deux ont été principalement remarqués, et sont devenus en quelque sorte classiques : l'un, uniquement et éminemment français ; l'autre, susceptible d'être considéré comme étranger, quoiqu'il ait écrit dans notre langue : nous voulons parler du général comte Mathieu Dumas, qui nous a donné le *Précis des événemens militaires*, et du

général Jomini, à qui l'on doit l'*Histoire critique des guerres de la Révolution*.

Sous les rapports du style et du mérite littéraire de la composition, l'auteur de ce dernier ouvrage ne saurait soutenir aucune comparaison avec celui du premier; mais, comme investigateur des faits, il offre l'avantage précieux d'avoir pu consulter avec facilité, d'avoir interrogé avec soin et sagacité les archives étrangères.

Peut-être aussi, quant à la partie didactique, aux jugemens à porter sur le mérite des opérations, l'écrivain militaire qui a rédigé l'*Histoire critique*, doit-il être lu avec quelque circonspection, à cause de l'esprit de système et des préventions qui le dominent quelquefois; mais, quant aux hommes et aux choses, il faut être juste pour lui, comme il l'est pour les autres, et reconnaître qu'il n'est pas un seul acteur des scènes militaires qu'il retrace, quelle qu'ait été son opinion ou sa fortune, dont il ne présente les actions avec une fidélité et une impartialité qu'on ne saurait trop estimer.

Il est inutile d'insister sur l'esprit de justice et de vérité, qui guide constamment la plume de l'auteur du *Précis*.

Ces deux narrateurs ont visité le théâtre de la guerre, et particulièrement le champ de bataille de Hohenlinden. Il appartenait surtout à Dumas, de rendre ce tableau présent à l'œil du lecteur; c'est dans ces circonstances, et elles arrivent souvent, qu'il n'est pas indifférent pour la partie même la plus positive d'une science quelconque, d'être véritablement écrivain, de savoir peindre par la parole, et de pouvoir graver les souvenirs dans la mémoire.

Nous avons pu juger par nous-mêmes de l'exactitude des notions que donne, sur le théâtre de cette guerre, le *Précis des événemens militaires*. Nous allons essayer de mettre le lecteur à portée de s'en former au moins une idée générale : à mesure que nous aurons occasion d'appliquer aux faits les principes de l'art et l'influence des localités, nous offrirons sur celles-ci des détails plus circonstanciés.

Le terrain que vont sillonner, en tous sens, tant de mouvemens militaires, se trouve à peu près renfermé dans un grand triangle, dont un des angles aurait son sommet à Mayence, l'autre à Bâle, et le troisième à Vienne. (Voyez notre carte générale.)

En tirant une ligne droite de chacune de ces villes aux deux autres, on laisse véritablement en dehors quelques points intéressans, tels que Feldkirch, Salzbourg, etc., d'un côté; Francfort, Wurtzbourg, etc., de l'autre; mais il suffit pour le moment d'en être averti. Nous établirons les rapports de ces positions extérieures avec les positions intérieures, quand le besoin s'en présentera. Jusque-là, on peut, en thèse générale, regarder comme excentriques les opérations qui ont lieu hors de ce triangle, dont nous ne sortirons nous-même, dans nos récits, que par exception. La ligne qui sert de base principale et immédiate aux opérations de l'armée française, et sur laquelle, avant l'ouverture de la campagne, cette armée est disséminée, ou, du moins, où sont stationnés les différens corps qui doivent les premiers entrer en action, est celle même du Rhin, depuis sa sortie du lac de Constance jusqu'à Bâle, dans la direction de l'est à l'ouest, et depuis Bâle jusqu'à Haguenau, dans la direction du midi au nord.

Sur ces deux prolongemens inégaux, qui forment à peu près un angle droit, voici quelles sont, au mois d'avril, la position et la force des corps principaux de l'armée française :

Le corps d'armée de Lecourbe, qui, jusqu'à ce moment, avait été indépendant, forme dorénavant l'aile droite de l'armée du Rhin. Ce général est à la tête de 26,000 combattans, dont 2,000 de cavalerie; Vandamme, Lorges, Montrichard, sont ses généraux de division; Nansouty commande sa réserve de cavalerie. Ce corps est placé entre Schaffhouse et Constance.

Moreau, avec un corps dont il s'est réservé le commandement immédiat, et qui est composé de trois divisions, formant aussi 26,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie, occupe Bâle et son camp retranché, comme tête de pont, au rentrant de l'angle que nous venons d'indiquer; Delmas, Leclerc, Richepanse, commandent ses divisions; d'Hautpoul, sa réserve de cavalerie.

En outre de ce corps, le centre est composé de celui du général Saint-Cyr, lequel s'élève à 30,000 combattans, dont 3,000 environ de cavalerie; Baraguay-d'Hilliers, Tarreau, Ney, commandent ses divisions; Sahuc, sa réserve de cavalerie. Ce corps est cantonné depuis Neuf-Brisach jusqu'à Plobsheim; il occupe Vieux-Brisach.

L'aile gauche, commandée par Sainte-Suzanne, et, sous lui, par les généraux de division Collaud, Souham et Legrand, ne compte guère de disponibles que 12,000 hommes d'infanterie et 3,000 environ de cavalerie. Ce corps occupe le camp de Kehl, Strasbourg et les cantonnemens entre Strasbourg et Haguenau.

Ces trois corps de Lecourbe, Saint-Cyr, Sainte-Suzanne et la réserve de Moreau, forment un ensemble d'environ 100,000 hommes, dont 13,000 de cavalerie, et 5,000 d'artillerie, servant 116 pièces de canon (1).

En outre de cette armée active, on peut considérer comme une seconde ligne, placée sur la base d'opération, savoir :

En Helvétie, la division aux ordres du général Montchoisy; à Strasbourg, la division du général Freytag; à Landau, celle du général Delaborde; à Mayence, celle du général Leval; à Coblentz, celle du général Delaroché; plus, les garnisons et les dépôts des 3^e et 4^e divisions militaires.

Ces troupes peuvent monter à 32,000 hommes, dont près de 3,000 de cavalerie.

Quel est le nombre, quelle est la nature des forces autrichiennes réunies sous les ordres du général Kray? Quels sont leur emplacement et leur position?

L'aile droite compte environ 16,000 hommes sous Staray. Son quartier-général est à Heidelberg; ce corps s'étend depuis la Rench jusqu'au Main, et, au delà du Main, il correspond avec le baron d'Albini, qui a 6 bataillons et 11 escadrons.

15,000 hommes, sous le général Kienmayer, garnissent les débouchés entre la Rench et le val d'Enfer (Hœllenthal); la brigade Giulay occupe Fribourg en Brisgau et observe Vieux-Brisach.

40,000 hommes forment, sous les ordres immédiats du général Kray, le corps de bataille principal, cantonné vers les sources du Danube,

(1) Voyez les états, à la suite des pièces justificatives, pour les deux armées, pour leur partie active et pour les garnisons. On sait que ces sortes de renseignemens diffèrent autant selon leur origine que selon leur époque, et que la vérité est toujours dans un moyen terme, que les comparaisons et le raisonnement aident à trouver.

dans les environs de Donaueschingen et de Villingen; la réserve est à Stokach.

Trois avant-gardes se détachent de cette masse pour la couvrir :

L'une, sous l'archiduc Ferdinand, défend la route qui conduit de Bâle aux villes forestières et observe le Rhin, jusqu'à Schaffhouse; les deux autres, sous le prince de Lorraine et le général Sporck, s'étendent jusqu'au lac de Constance.

Sur le lac de Constance, une flottille bien armée appuie la gauche de cette ligne d'avant-gardes. Cette flottille est sous les ordres d'un anglais nommé Williams.

La gauche de l'armée autrichienne est formée de 26 bataillons et 12 escadrons (1), avec environ 10,000 hommes de milices du Tyrol et du Vorarlberg.

Ce corps, sous les ordres du prince de Reuss, occupe le Rheinthal, les Grisons, et communique avec la Lombardie; mais il n'a d'autre rapport actuel avec le corps principal de Kray, que celui qui peut résulter de ce qu'il appuie sa droite au lac de Constance.

A tous les corps que nous venons d'énumérer, si on ajoute les garnisons d'Ulm, de Philipsbourg, d'Ingolstadt, de Wurtzbourg, de Kuffstein, on trouvera que les forces totales des Autrichiens se portent à plus de 150,000 hommes, dont environ 130,000 disponibles, et le reste dans les places.

Les renseignemens les plus plausibles les classent en 110,000 hommes d'infanterie, 26,000 de cavalerie, et 4,600 d'artillerie servant 200 bouches à feu, et un équipage de 64 pontons.

Ainsi partout les cantonnemens de l'armée de Moreau sont établis sur la rive gauche du Rhin; seulement, sur les points de Kehl, de Vieux-Brisach et de Bâle, les Français occupent, de l'autre côté du fleuve, des camps retranchés ou des têtes de pont. Leur ligne de Bâle au lac de Constance est de plus de vingt lieues, et depuis le coude que le Rhin

(1) On peut compter le bataillon autrichien, *au complet*, à environ 1,000 hommes, et l'escadron à 200; ainsi, les calculs changent du commencement au milieu et à la fin de la campagne.

fait à Bâle, elle se prolonge jusqu'à Haguenau, et même jusqu'à Landau, à une distance d'environ cinquante lieues de Bâle.

L'armée de Kray est tout entière sur la rive droite du Rhin. La ligne de ses camps et de ses cantonnemens, à peu près parallèle à celle de l'armée française et du cours du fleuve, s'en rapproche plus ou moins, selon que les postes français se trouvent en deçà ou au delà, et, si l'on considère le prince de Reuss comme séparé de la masse autrichienne, cette masse contiguë appuie sa gauche à la pointe septentrionale du lac de Constance, et sa droite au confluent du Rhin et du Neckar.

Dans ces positions respectives, la facilité d'une prompte concentration sur la rive droite du Rhin appartient, sous tous les rapports, à l'armée autrichienne.

Voyons ce que les combinaisons de l'attaque vont en décider.

Le 24 avril, le général Moreau transporte, avec grand appareil, son quartier-général à Strasbourg; mais c'est pour donner le change à l'ennemi.

Le 25, le général Sainte-Suzanne passe le pont de Kehl. Il s'avance avec ses trois divisions par les routes de Rastadt et d'Offenbourg; il établit sa gauche à Linx, sur la route de Rastadt, et sa droite au delà de la Kinzig. Il pousse des avant-postes vers Offenbourg.

En même temps, le centre, sous Saint-Cyr, débouche de Brisach; Ney marche sur Irlingen et pousse ses avant-postes vers Burkheim et Hochstetten, comme pour donner la main à Sainte-Suzanne. Tharreau suit, jusqu'à Sanct-Georgen, la route de Fribourg. L'ennemi a été partout vigoureusement repoussé. Deux divisions françaises sont placées entre Fribourg et Sanct-Georgen; celle de Tharreau prend poste à l'entrée du val d'Enfer.

Le même jour, 25 avril, Moreau revient se mettre à la tête de sa réserve. Il fait passer par Bâle une division commandée par Richepanse, qui prend position à Schliengen et sur le débouché de Kandern.

Le 26 et le 27, Sainte-Suzanne reste en position; il repasse le Rhin dans la nuit du 27 au 28, en ne laissant qu'une garnison à Kehl; il remonte par la rive gauche vers Brisach et Fribourg, où il arrive le 30 avril.

Saint-Cyr est resté en position le 26. Il commence son mouvement vers Sanct-Blasien, le 27, en suivant la route de Todtnau.

Ce même jour 27, Delmas et Leclerc (de la réserve) partent de la tête de pont de Bâle et se portent sans obstacle sur Sæckingén.

Le même jour, Richepanse marche de Bâle sur Sanct-Blasien, par la vallée de la Wiesen, pour soutenir le mouvement de Saint-Cyr et pour couvrir la gauche des deux divisions Delmas et Leclerc, qui, le 29 avril, se portent sur l'Alb, où elles forcent le passage de la rivière.

Lecourbe devait passer le Rhin le 1^{er} mai; il effectue ce passage à Reichlingen et à Paradies, favorisé par une attaque que fait Moreau sur la Wutach.

Molitor s'empare de Stein; on y construit un pont où passe Vandamme. Saint-Cyr, après un combat assez vif, occupe Stuhlingen.

Le gros de l'armée française se trouve réuni sur la Wutach, vis-à-vis l'aile droite de l'ennemi.

Ainsi, Kray a obéi aux mouvemens de Moreau, et renoncé par le fait à ses propres plans.

Ainsi, tandis que le général autrichien a dégarni tour à tour son centre et sa gauche, pour renforcer sa droite, Moreau a obtenu les avantages de la concentration, qui semblaient assurés à Kray par la position de ses camps et de ses cantonnemens.

En effet, par le résultat de ses manœuvres, le général français se trouve avoir, sous sa main, les trois quarts de ses forces réunis devant la gauche affaiblie de son ennemi.

Tandis que notre aile gauche est seule séparée du gros de l'armée, en raison de la diversion et de l'observation dont elle est chargée devant la droite et le centre de l'ennemi, dont elle suit les mouvemens, Moreau a donné à Lecourbe l'ordre de se porter sur Stockach, afin de rompre la gauche de l'ennemi et de s'emparer de ses magasins.

Lecourbe rencontre devant lui l'avant-garde du prince de Lorraine; mais ce prince, quoique secouru par le général Kospoth, se trouve en nombre trop inférieur, ayant affaire au corps entier de Lecourbe, moins une brigade détachée pour tourner Stockach.

Menacés d'être ainsi tournés par leur gauche, direction sur laquelle les Français manœuvrent sans relâche, les Autrichiens font leur retraite sur Stockach et Liptingen.

Le combat de Stockach (3 mai) livre aux Français, outre les maga-

sins de cette ville, 4,000 prisonniers, 500 chevaux, 8 pièces de canon, et sépare pour toujours Reuss de Kray.

Pendant que l'aile droite de l'armée obtenait ce brillant succès, le corps commandé immédiatement par Moreau abordait les forces ennemies que Kray avait rassemblées en avant du défilé d'Engen, sur l'Aach, à trois lieues et demie de Stockach, pour protéger ses magasins et ses parcs. (Voyez ces deux batailles sur le même plan.)

La bataille d'Engen est livrée sur un terrain de chicane que les Autrichiens n'abandonnent qu'après l'enlèvement d'une forte position par Richepanse et du plateau d'Engen par une brigade du corps de Saint-Cyr, lequel a eu à combattre, à gauche, contre l'archiduc Ferdinand.

Plus de 7,000 prisonniers et plusieurs pièces de canon restent au pouvoir des Français, ainsi que la presque totalité des magasins de première ligne de l'armée autrichienne.

La retraite de Kray, décidée par la nouvelle du combat de Stockach, s'opère sur Sigmaringen. Il rappelle à lui l'archiduc Ferdinand et d'autres corps. De là, il marche sur Mæsskirch pour rallier celui du prince de Lorraine.

Résolu à courir encore les chances d'une bataille, il réunit 50,000 hommes entre Friedingen, sur le Danube, et Mæsskirch, sur la chaussée d'Ulm. (Voyez le plan de cette bataille.)

Moreau, de son côté, dirige son aile droite et son centre sur Mæsskirch, et y marche avec sa réserve, effectuant ainsi la concentration de toutes ses forces disponibles, qu'il avait préparée.

Arrivée devant Mæsskirch, l'aile droite attaque vigoureusement la gauche de cette position, défendue avec opiniâtreté par l'ennemi, dont un corps de 20,000 hommes, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, déborde, par leur gauche, les divisions de l'aile droite.

Moreau, arrivant avec sa réserve, en porte une partie au soutien de cette aile droite, et, avec deux divisions, repousse l'archiduc Ferdinand, sur les derrières duquel Saint-Cyr était dirigé. La position que prend celui-ci et l'effort du général Richepanse, commandant une division de la réserve de Moreau, décident la retraite de l'ennemi.

La bataille de Mæsskirch a eu lieu le surlendemain de celles de Stockach et d'Engen; dans ces trois jours, l'armée autrichienne a été

affaibli de 22 à 23,000 hommes, dont 7,000 morts et 15,000 prisonniers.

Kray passe le Danube à Sigmaringen, dans un endroit où son cours forme un rentrant profond, aux deux côtés duquel, vers son ouverture, s'appuient les premières lignes de l'armée autrichienne qui protègent le passage des autres.

Le 8 mai, l'aile droite de Moreau, qui gagne toujours du terrain, prend position sur la petite rivière d'Eschach, la droite à Leutkirch, la gauche à Wurzach.

Les troupes qui le flanquent à droite s'avancent jusqu'à Lindau, sur le lac de Constance.

Saint-Cyr, qui avait suivi, d'après les ordres de Moreau, la retraite de Kray jusque sur le Danube, est, en conséquence des nouvelles dispositions du général en chef, dirigé sur Buchau, à 3 lieues environ de ce fleuve. Moreau ne veut pas quitter sa ligne d'opérations sur la rive droite du Danube.

Entre la droite de notre armée et son centre, marche la réserve, commandée par Moreau.

Comme celui-ci l'a prévu, Kray voudra sauver ses magasins de Biberach et se rapprocher du prince de Reuss, après avoir concentré son armée sur Riedlingen. Kray lui fait passer le fleuve sur trois points, dans la nuit du 7 au 8, et, par une marche forcée, vient prendre la position de Biberach, sur la rivière de Riss, dont le lit est encaissé et les bords marécageux (1).

Il s'affermirait dans cette position pendant la journée du 8 mai. Il porte 10 bataillons, 15 pièces d'artillerie et 4 régiments de cavalerie sur les hauteurs en avant de Biberach. La route de Buchau est coupée par une de ses avant-gardes; l'autre observe la chaussée de Biberach à Pfullendorf.

Le gros de l'armée est placé, en arrière de Biberach, sur les hauteurs qui dominent cette ville.

Le centre et la droite, sur le plateau de Mettemberg, au pied duquel s'étend un vaste marais; la gauche, à Ummendorf.

(1) Cette position était connue du général en chef et du général Saint-Cyr, qui y avaient combattu glorieusement, lors de la retraite de 1796.

La position est si forte et l'artillerie est si avantageusement placée, que l'armée autrichienne attend l'ennemi avec une pleine confiance.

Moreau dirige son corps de réserve sur Biberach.

Par son ordre, Saint-Cyr marchait déjà sur ce point, avec deux de ses divisions (la troisième reste en observation sur le Danube); aidé de la réserve; Saint-Cyr culbute la forte avant-garde de Kray, la rejette de l'autre côté de la Riss, passe de vive force cette rivière, sur le pont et au gué, et enlève cette position formidable que Richepanse a attaquée de flanc avec sa vigueur ordinaire.

Pendant que le général Delmas maintenait la gauche de l'ennemi, l'aile droite de notre armée manœuvrait pour la déborder.

Kray ordonna la retraite sur Ochsenhausen, pour prendre la ligne de l'Iller; par les résultats de cette journée, il avait perdu 2,000 morts, 2,000 prisonniers et tous les approvisionnements qu'il avait amassés jusqu'à Memmingen; les seuls magasins de cette ville étaient encore au pouvoir des Autrichiens.

Lecourbe, pendant la bataille du 9, avait gagné une marche et se trouvait en mesure de joindre l'ennemi. Il s'avance, le 10, sur Memmingen; il passe l'Iller à Aitrach.

L'ennemi prend position entre l'Iller et Memmingen, appuyé à deux grandes routes, sur un plateau spacieux, dont l'accès est défendu par 30 pièces de canon.

Deux régimens français enlèvent cette position, font 1,800 prisonniers, et entrent dans Memmingen.

En combinaison avec les opérations que nous venons d'indiquer, le lieutenant-général Sainte-Suzanne, après avoir débouché du val d'Enfer, a continué de marcher sur la rive gauche du Danube, a flanqué la gauche de Moreau, observé et contenu le corps de Staray; enfin, le 20, il s'est lié par sa droite avec le centre, et son corps a repris la dénomination d'aile gauche.

Par suite de manœuvres, de combats et de victoires pendant quatorze jours, sans interruption et presque sans repos, l'armée française se trouve au large et dans l'abondance, sur le terrain et aux dépens de l'ennemi. Kray ne pourra plus faire vivre sa cavalerie qu'en descendant sur la gauche du Danube.

L'armée autrichienne est tellement resserrée entre le Lech inférieur et le Danube, qu'elle va perdre, encore une fois, sa ligne d'opérations sur la rive droite de ce fleuve.

Elle a pour refuge, le camp retranché d'Ulm, déjà rendu formidable par de longs travaux.

Cette position était d'autant plus importante pour Kray, qu'il y ralliait le corps du général Staray.

Quant à celui du prince de Reuss, il lui devenait d'autant plus difficile de rester en communication directe avec lui, que, de son côté, ce prince a brûlé sa flotte sur le lac de Constance, évacué Bregenz et Scheideck, pour marcher vers Kempten et Immenstadt, avec deux bataillons. Il a laissé sa principale division à Coire, sous le général Hiller, et poussé celle d'Auffemberg jusqu'aux sources du Rhin, vers le Saint-Gothard.

La division du baron d'Albini est restée sur le Main.

En quinze jours de campagne, l'armée française a gagné 40 lieues de terrain, toujours combattante et victorieuse.

Le chef de l'armée autrichienne lui a fait faire, dans sa retraite, un chemin d'autant plus long et plus fatigant que, soit par son opiniâtreté à protéger successivement tous ses magasins, soit pour faire face aux attaques répétées de son ennemi, il a eu plus de marches et de contremarches à opérer, tantôt sur une rive du Danube, tantôt sur l'autre, avant de se placer définitivement à cheval sur le fleuve, dans la forte position d'Ulm.

Nous marquerons ici un temps d'arrêt et le terme de la première période de cette campagne d'été; non que l'armée française se repose, mais ses mouvemens prennent un autre caractère, reçoivent une double et inévitable modification, tant de la nouvelle ligne d'opérations que l'ennemi semble avoir adoptée, que de l'affaiblissement numérique que nous-mêmes allons éprouver.

En effet, le 10 mai, par ordre du Gouvernement, un détachement de 20,000 hommes a quitté l'armée du Rhin, pour descendre, par la Suisse, en Lombardie, sous les ordres du général Moncey. De son côté, Kray a rassemblé autour d'Ulm 76,200 hommes, dont 13,000 de cavalerie et 4,000 d'artillerie. Il y compte :

56,000	Autrichiens.
11,030	Bavaro-palatins.
6,800	Wurtembergeois.
2,370	hommes de troupes de Souabe.

Ensemble : 76,200 hommes.

Cette armée occupe, sous le canon de la place ou à portée, quatre camps retranchés, formés naturellement par les grands accidens du terrain.

En outre des pièces de bataille, ces retranchemens sont armés de 82 pièces de position.

Le corps de Staray, comme ayant moins souffert, tiendra la campagne sur les deux rives du Danube.

Celui de Giulay, qui occupe Gunzbourg, tâchera de ressaisir la communication avec le prince de Reuss.

Un commissaire impérial, venu de Vienne (le comte de Lerbach), a visité la position d'Ulm; il approuve le séjour de l'armée autrichienne dans cette position; il lui annonce des renforts, que ses pertes en hommes rendent nécessaires, et des subsistances, dont elle a besoin depuis que tous ses magasins lui ont été enlevés.

De notre côté, les pertes que la victoire même entraîne, et l'absence des troupes qui viennent de partir pour l'Italie, semblent mettre l'armée française dans le cas d'avoir presque autant besoin de repos que celle de Kray; mais ce repos ou cette apparence de repos, également nécessaire par les nouvelles dispositions qu'il nous convient de prendre, dure à peine trois jours, et pour une portion seulement de l'armée.

Le corps de Lecourbe, qui a fourni la plus grande partie du détachement, est réduit à deux divisions; il occupe Memmingen; il a sa droite à Seconde Période de la campagne d'été.

Un corps de flanqueurs, sous les ordres du général Molitor, surveille, à Kempten, le principal débouché du Tyrol, et éclaire les mouvemens du prince de Reuss.

Les deux corps du centre, c'est-à-dire celui de Saint-Cyr et celui dont Moreau s'est réservé le commandement, occupent, sur les deux rives de l'Iller, tout l'intervalle entre Memmingen et le confluent du Danube et de

l'Iller; Saint-Cyr appuie sa gauche au Danube. La réserve s'étend jusque sur la Gunz, pour observer les mouvemens de l'ennemi sur la rive droite du Danube.

Sainte-Suzanne a descendu la rive gauche jusqu'à la hauteur de Saint-Cyr, pour reconnaître la position de l'ennemi, et l'y ébranler, s'il est possible.

Moreau, placé à l'abbaye de Wiblingen, près d'un gué, sur le Danube, se tient prêt à soutenir ou à recueillir les troupes destinées à cette reconnaissance.

Le 15 mai, le général Legrand, avec sa division, qui forme la droite de Sainte-Suzanne, se porte en avant d'Erbach; mais à peine y a-t-il pris position, qu'il est attaqué avec impétuosité par 2,000 hommes de cavalerie, de l'infanterie et 10 pièces de canon.

Soutenu par Colaud, Legrand repousse cette attaque, fait éprouver une grande perte à l'ennemi, et reste maître du terrain.

Souham s'est avancé sur Blaubeuren.

Le lendemain (16 mai), l'archiduc Ferdinand, à la tête de forces supérieures, attaque d'abord avec succès les positions de Sainte-Suzanne, entre le Danube et la Blau.

Saint-Cyr, se montrant sur la rive droite du Danube, fait triompher la savante et vigoureuse résistance de Sainte-Suzanne.

Moreau, jugeant les ressources de l'ennemi par ses efforts pour reprendre l'offensive, veut reconnaître en détail la position d'où sortent ces vives attaques.

Il fait un grand mouvement par sa gauche, comme s'il voulait porter toute son armée sur la rive gauche du Danube.

Sainte-Suzanne passe la Blau pour se rapprocher d'Ulm, et s'élève sur sa gauche.

Le corps de Saint-Cyr passe le Danube à Erbach, et se lie à celui de Sainte-Suzanne, en se plaçant entre le Danube et la Blau.

Deux divisions de la réserve (Leclerc et Richepanse) passent l'Iller, et se placent à Gæklingen, pour se joindre à Saint-Cyr.

La division Delmas appuie sa gauche à l'Iller, derrière le Landgraben.

Le corps de Lecourbe, appuyant également sur sa gauche, se lie à Delmas.

Malgré ce développement, qui a eu lieu dans l'intention de connaître à fond, de juger les positions de l'ennemi, et de l'engager, s'il se peut, à en sortir et à combattre, l'armée autrichienne, qui a reçu des renforts, qui en attend encore, et qui est presque tout entière sur la gauche du Danube, tient ferme dans ses camps retranchés.

Il faut aviser à d'autres moyens de les lui faire abandonner; le parti en est bientôt pris.

Moreau rappelle toute son armée sur la droite du Danube, et se décide à manœuvrer sur le Lech.

Lecourbe prend position sur la rive droite de la Gunz;

La réserve, sur la rive gauche;

Saint-Cyr, à Weissenhorn;

Sainte-Suzanne, entre l'Iller et le Danube, s'étendant par sa gauche pour couvrir la ligne d'opérations de l'armée française.

Le 22 mai, l'armée française continue son mouvement en se prolongeant par sa droite.

L'ennemi veut en connaître le but, et fait des démonstrations sur notre ligne d'opérations.

Le même jour, 22 mai, l'archiduc Ferdinand passe le Danube à Erbach et sur divers autres points, avec un corps de 12,000 hommes, la plus grande partie de cavalerie, et attaque le corps de Sainte-Suzanne.

Après un long et vigoureux combat, l'archiduc est forcé de repasser le Danube.

Cette affaire de Delmensingen, sur l'extrême gauche de Moreau, ne change rien, sur sa droite, au développement de ses desseins.

Du 23 au 26 mai, la presque totalité de l'armée française reste dans ses positions; mais Lecourbe se porte, avec une partie de ses troupes, sur le Lech, et s'empare du pont de Landsberg.

Dans la nuit du 27 au 28, il entre dans Augsburg.

Moreau, pensant que l'ennemi pourrait enfin se déterminer à quitter sa position, veut, dans ce cas, le combattre avec toutes ses forces. Par les mouvemens qu'il a ordonnés, elles se trouvent concentrées, le 4 juin, dans les positions suivantes :

Le corps de Sainte-Suzanne appuie sa droite à Unter Balzheim, sa gauche refusée couvrant Biberach.

Le corps du centre a sa gauche à Illeraichheim; sa droite, à la Gunz. La réserve a sa gauche à la Gunz; sa droite, à la Mindel, vers Pfaffenhausen, pour observer les mouvemens que l'ennemi pourrait vouloir faire sur Burgau, entre notre aile droite et notre réserve.

L'aile droite, commandée par Lecourbe, est sur la Wertach, et ne tient plus Augsburg et Landsberg que par des détachemens.

Moreau, voulant faire organiser un corps pour agir sur le Main contre celui d'Albini, charge Sainte-Suzanne de cette mission. Ce général est remplacé par Richepanse dans le commandement de l'aile gauche.

Le général Grenier remplace le général Saint-Cyr au centre.

Ces changemens ont lieu le 4 juin.

Comme Moreau a appris, sans rien changer à ses dispositions et à ses mouvemens, la vive attaque de l'archiduc Ferdinand, de même Kray apprend, sans s'ébranler, l'occupation d'Augsbourg par les Français.

Deux partisans audacieux, Mier et Valmoden, surprennent la garnison de Donaueschingen et poussent jusqu'aux portes de Kehl; mais ces incidens ne dérangent rien à l'allure générale.

Kray conserve sa position; Moreau suit ses projets, toujours prêt à changer de moyens pour arriver au succès. Enfin, un rapport d'espions lui apprend que Kray se dispose à sortir de son camp retranché pour attaquer le général Richepanse qui commande les flanqueurs de gauche.

En effet, dans la nuit du 4 au 5 juin, Kray, avec 40,000 hommes, débouche sur trois colonnes, pour accabler Richepanse. Celui-ci tient ferme. Ney, soutenu par une division de la réserve, passe l'Iller à Kellmunz, et attaque l'ennemi en flanc sur les hauteurs boisées de Kirchberg. La fortune, d'abord en balance, se décide bientôt pour les Français, sur tous les points; ils font environ 2,000 prisonniers, parmi lesquels le général Sporck, enlevé à la tête de sa colonne; ils prennent 8 pièces de canon.

Kray a manqué son but, quel qu'il puisse avoir été; d'un côté, il n'enveloppera pas l'aile gauche de Moreau, de l'autre, il ne donnera pas la main au prince de Reuss. Il rentre dans son camp retranché, et, dans son rapport, il donne le nom de reconnaissance à son attaque repoussée, à son projet échoué.

Pendant ces différentes manœuvres, Meerfeld et Lichtenstein ont

trouvé moyen de tomber sur l'avant-garde de Lecourbe et de lui faire essuyer quelques pertes.

L'armée française commence à subsister difficilement; elle a épuisé les ressources du pays entre le Danube et le Rhin.

Kray, dans Ulm, reçoit des vivres et des secours du Wurtemberg, du Haut-Palatinat, de la Bavière et de la Bohême, dont il est difficile de le couper.

Si la partie doit rester à celui qui pourra subsister le plus longtemps sur le même terrain, l'avantage est assuré à Kray.

Ici, change de nouveau la scène, et se termine la seconde partie de la campagne d'été.

La troisième période va s'ouvrir et portera, comme chacune des deux autres, sa nuance particulière.

Une lutte, d'environ cinq semaines, de combats consécutifs, va recommencer; mais, au lieu de cette variété d'attaques destinées à tromper l'ennemi, à fatiguer sa résistance et à l'ébranler, enfin, sur la base défensive qu'il a choisie, l'offensive va prendre une tendance prononcée, recevoir et imprimer une impulsion plus ouvertement franche et déterminée.

Dans quel ordre, avec quels élémens et dans quelles combinaisons le général français va-t-il opérer?

Trois corps constitueront, comme par le passé, la masse agissante sous la main du général Moreau, dont le quartier-général a été porté de Memmingen à Babenhausen.

*Troisième période
de la campagne d'été.*

Lecourbe continue à former l'aile droite avec les divisions Gudin, Montrichard, et la réserve de Nansouty.

La gauche, sous Grenier, se compose des divisions Baraguey-d'Hilliers, Ney et Legrand.

Le centre, toujours sous la conduite immédiate de Moreau, se forme des divisions Grandjean, Leclerc, Decaen, et la réserve d'Hautpoul.

Sur le prolongement de l'extrême droite, Molitor commande un corps de flanqueurs, qui fait partie du corps d'armée de Lecourbe.

A l'extrême gauche, Richepanse a également sous ses ordres un gros détachement de flanqueurs, dont les élémens ont appartenu à l'ancien corps de Sainte-Suzanne.

Kray a rétabli le gros de ses troupes sur la rive gauche du Danube.

Le corps autrichien d'observation commandé par Meerfeld, a pris poste à Aichach, cinq lieues environ au nord-est d'Augsbourg.

Lecourbe, avec une partie de notre droite, a marché de nouveau sur le Lech.

Le centre et la gauche de l'armée française ont suivi le mouvement de flanc de sa droite.

Le 12 juin, le corps du centre descend la Gunz; la gauche s'avance dans la gorge de la Roth et de l'iller, sur Weissenhorn et Wœringen.

Pendant ce temps, le prince de Reuss, qui fait des démonstrations pour inquiéter enfin le flanc droit de l'armée française, est gagné de vitesse par Molitor, qui rend sa propre position meilleure en prenant l'offensive.

Reuss est repoussé vers Fussen et vers Reitti. Un détachement d'Autrichiens sous Grune, qui est entré à Schongau, en est chassé par la réserve de Nansouty.

Giulay continue de tenir le poste retranché de Gunzbourg; sur le Danube et sur la route d'Augsbourg, au confluent de la Gunz et à deux lieues environ d'Ulm.

Pour garder les passages et surveiller le Danube, entre Gunzbourg et Donauwerth, le général autrichien Staray n'a guère que 8 bataillons et 5 escadrons aux environs de Gundelfingen; 5 bataillons et 3 escadrons sont avec le général autrichien Devaux, à Donauwerth (1).

Ainsi, moins de 14,000 Autrichiens garnissent et surveillent, dans cette partie, un espace de plus de 12 lieues sur la rive gauche du Danube, en face des Français, qui peuvent rassembler en une marche six divisions (au moins 60,000 hommes), sur la rive droite.

Mais les Autrichiens ont détruit les ponts, et les Français n'ont ni pontons ni barques.

Cette absence de moyens est une circonstance grave, si le passage du Danube entre dans les desseins actuels de Moreau.

(1) Nous avons compté le bataillon autrichien, au complet, à 1,000 hommes, et l'escadron à 200; ce serait 14,600 hommes, et le complet ne peut guère se supposer à cette époque.

Des considérations d'un autre genre et non moins fortes, compliquent la question pour le général français.

D'un côté, malgré nos récents et signalés avantages, Kray n'en a pas moins obstinément persisté à garder sa position, et il est bien reconnu qu'il y est inexpugnable par sa droite.

D'un autre côté, il a été expressément recommandé à Moreau de se maintenir constamment entre Kray et le Tyrol, et Moreau ne connaît point encore les grands succès de notre armée d'Italie, qui, seuls, pourraient rendre moins stricte et moins impérative cette clause de ses instructions (1).

Malgré ce puissant motif de temporisation, Moreau a jugé que l'heure est arrivée de forcer, à tout prix, Kray à combattre. Un moyen s'en présente, hérissé de difficultés locales; il consiste à se porter de l'autre côté du Danube, sur la nouvelle ligne d'opérations de l'ennemi; Moreau s'y détermine.

En conséquence, il laisse Richepanse, avec son corps de flâqueurs, sur la rive gauche de l'Iller, pour observer et maintenir momentanément Kray dans les retranchemens où il est rentré, et, surtout, couvrir ses ponts sur l'Iller.

La droite, sous Lecourbe, se rapproche du Danube et du centre de l'armée; une division de la réserve se porte sur Burgau. Grenier y appuie sa droite après avoir forcé les Autrichiens à repasser les ponts de Leiphheim et de Gunzbourg, qu'ils détruisent dans leur retraite.

La journée du 17 est employée à s'assurer de l'état de tous les ponts, sur le Danube, jusqu'à Donauwerth; il est reconnu que les moins endommagés sont ceux de Blindheim et de Gremheim, qui se trouvent

(1) Voyez ces instructions, aux pièces justificatives, N° III; elles sont adressées par le Ministre de la guerre au général Moreau, sous la date du 25 mars. Voici le texte de l'article auquel nous faisons allusion : c'est le cinquième de ces instructions; il est ainsi conçu :

« Le but de votre mouvement en Allemagne avec votre corps d'armée, doit être de pousser l'ennemi en Bavière, de manière à lui intercepter la communication directe avec Milan, par le lac de Constance et les Grisons. »

devant la droite de l'armée. Le général Moreau se décide à y effectuer le passage du fleuve.

Dans cet objet, le 18, pour donner le change à l'ennemi, le général Lecourbe fait une fausse attaque sur Dillingen et Lauingen.

Dans le même but, Grenier fait des démonstrations sur Gunzbourg.

Le 19, de grand matin, les divisions Gudin et Montrichard se portent eu arrière des bois de Blindheim; la réserve de cavalerie d'Hautpoul, mise à la disposition de Lecourbe, se tient prête à marcher pour les soutenir, après le passage, dans les plaines qui s'étendent sur la gauche. Le fleuve est franchi sur les deux points de Blindheim et de Gremheim, sans pontons ni barques, avec tous les détails et toutes les circonstances qui peuvent honorer la combinaison et l'exécution d'une mesure audacieuse.

Les deux ponts sont rétablis; nos troupes se forment avec promptitude sur la rive gauche, battent de gros corps autrichiens à Schweningen et Schrezieim, dans la fameuse plaine d'Hœchststedt, les culbutent sur Donauwerth, d'une part, et sur Dillingen, de l'autre, et les poursuivent jusqu'à Gundelfingen; nos carabiniers et nos cuirassiers se couvrent de gloire dans ces deux combats.

Le corps de Lecourbe traverse Dillingen et s'avance sur la Brenz.

Kray fait avancer de nouveaux et nombreux corps de cavalerie, avec lesquels Lecourbe a plusieurs engagements, dont le succès est d'abord balancé.

Les ponts de Dillingen et de Lauingen sont rétablis; Moreau passe avec deux divisions de sa réserve pour soutenir Lecourbe.

De nouveaux combats de cavalerie ont lieu sur la rive gauche de la Brenz; l'ennemi est renversé et forcé de repasser cette rivière et de se retirer précipitamment sur Ulm.

Toute cette journée éclaire les plus beaux succès qu'ait obtenus, jusque là, notre cavalerie sur celle de l'armée autrichienne. Cette journée livre aux Français 5000 prisonniers, 20 pièces de canon, 5 drapeaux. Elle venge sur le même terrain l'affront de Marsin et le malheur de Tallard.

Pendant les journées du 20 et du 21, Moreau fait passer deux divisions de Grenier à Lauingen, et une de sa réserve à Dillingen.

Il achève le rétablissement de ses ponts, et désigne une division pour les garder et se mettre en communication avec Richepanse.

Il fait prendre position à son armée sur la Brenz.

* Il fait occuper le poste si connu de Schellenberg, près de Donauwerth. Il pousse des reconnaissances sur Ulm.

Ainsi, le général français, malgré des difficultés sans nombre, a obtenu contre le général autrichien, sur la rive gauche du Danube, un succès que Kray, malgré les chances les plus favorables, avait vainement tenté contre Moreau, sur la rive droite, dans ses attaques combinées avant et compris le 5 juin.

En attendant, Moreau est en mesure de rassembler ses forces sur la rive droite, si le général autrichien tente d'y repasser.

Mais Kray, appréciant sa nouvelle position, s'est enfin décidé à abandonner Ulm, et, y laissant 10,000 hommes sous le général Petrasch, il précipite sa retraite sur Nærdlingen.

Dès que Moreau connaît avec certitude le mouvement et la direction de l'armée autrichienne, il se met à sa poursuite, par Nattheim, Neresheim et Ommenheim, et ordonne à Richepanse de resserrer Ulm.

Plusieurs combats illustrent la journée du 23, pour les Français, entre Neresheim et Nærdlingen.

Le 24, Lecourbe se porte sur Harbourg; Grandjean et Leclerc remplacent Lecourbe devant Nærdlingen; Decaen reste en réserve près Neresheim; Grenier marche sur Bopfingen et, par les hauteurs en avant d'Hertfeldhausen, sur celles qui dominent Nærdlingen, pour tourner la droite de l'ennemi, que le général Moreau fait attaquer de front.

Sur ces entrefaites, le général Kray communique au général Moreau, par un parlementaire, la nouvelle d'un armistice conclu par Bonaparte en Italie.

C'est le premier avis que reçoit Moreau d'un grand succès qui doit vraisemblablement suspendre les siens (1).

(1) La bataille de Marengo n'a pu être écrite et présentée comme une victoire que le lendemain 14 juin. Ceux qui en rendirent compte avant la fin de la journée même du 13, donnèrent la bataille comme perdue, et, à Paris, ce bruit circula pendant près de deux jours. Comment Moreau aurait-il pu savoir le 18, jour où son mouvement était résolu, et où il tentait le passage du Danube, ce que Kray, intéressé à faire connaître la nouvelle à l'instant où il l'aurait eue, ne lui fit dire que le 24. Dans les mêmes termes que le général Dumas, mais dans un tout autre sens, le général Pelet dit que Moreau

Kray n'énonce point les causes de l'armistice d'Italie; seulement, il propose une suspension d'armes entre les deux armées. Moreau s'y refuse; il veut connaître officiellement les nouvelles d'Italie; il attend les ordres de son Gouvernement, et juge que Kray ne veut tenir encore la forte position de Nœrdlingen, que pour couvrir sa retraite et échapper à une attaque qu'il redoute.

C'est dans le même dessein que Kray faisait répandre le bruit que la paix était faite en Italie. Ce bruit lui fut utile, en suspendant des attaques commencées, que la nuit vint ensuite empêcher de continuer.

Cependant la proposition de Kray détermine Moreau à d'autres dispositions que celle de suivre, avec toute son armée, le mouvement des Autrichiens; il doit prendre en considération que, si l'ordre lui arrive de suspendre les hostilités, ce qui ne peut tarder dans le cas où les communications de Kray seront conformes à la vérité, il est d'un grand intérêt d'occuper la Bavière, non seulement pour avoir de bons cantonnemens, mais encore pour forcer l'armée autrichienne à se replier en Bohême, ou derrière l'Inn. En conséquence, il ordonne à la division Decaen, restée en réserve à Neresheim, et qu'il renforce d'une brigade de cavalerie, de repasser le Danube à Hœchstädt, et de se porter, à marches forcées, sur Augsbourg et Munich, mouvement qui coupe de plus en plus le général Kray du prince de Reuss et de toutes ses bases d'opérations sur la rive droite du Danube.

Kray, qui n'a point de subsistances préparées en Bohême, se détermine, mais trop tard, à repasser le fleuve, pour entrer en Bavière, se porter sur le Lech, et tenter encore de communiquer avec le prince de Reuss.

Il ignore la marche du détachement sur Munich, qui a déjà passé le Lech.

Le 26, il avait fait une marche forcée de 10 lieues, par Nassenfels, sur Neubourg.

aurait pu recevoir la nouvelle. Il ne l'aurait pu que si une ligne télégraphique directe avait été établie entre lui et le Premier-Consul: dans tous les autres cas, et les nouvelles adressées à Moreau devant passer par la France, Kray devait être officiellement instruit, et le fut effectivement, assez long-temps avant le général français.

Quoique ce mouvement fût peu probable, comme ayant en sa faveur de faibles chances de succès, Moreau en avait prévu la possibilité de la part d'un adversaire qui avait toujours tenu si opiniâtrement à l'exécution de ses plans.

En conséquence, le général français, qui, d'ailleurs, devait suivre le mouvement du détachement qu'il avait envoyé sur Munich, laisse une division à la poursuite de l'arrière-garde de Kray, sur la rive gauche, et fait repasser, à Donauwerth, le Danube au reste de son armée, qu'il dirige sur Rain, pour se porter à la rive droite du Lech.

La division, qui y arrive la première, rencontre des partis ennemis, et apprend que Kray passe en effet le Danube à Neubourg.

Le lendemain 27, Kray et Moreau marchent à la rencontre l'un de l'autre, le premier pour s'emparer de la ligne du Lech, et Moreau pour continuer, en portant une partie de ses troupes vers Neubourg, l'exécution de ses desseins.

Deux divisions de Lecourbe, Gudin et Montrichard, ont à soutenir des combats opiniâtres : les principaux ont lieu à Hetmess et sur les hauteurs d'Underhausen; cette dernière position est fortement disputée; l'ennemi avait même un succès décidé, la division Montrichard cédaît au nombre, lorsque Moreau arrive avec la division Grandjean, de sa réserve, rétablit le combat, et force, à son tour, l'ennemi à la retraite.

C'est dans une de ces vives actions qu'un héros dont la mémoire sera éternelle dans l'armée française, La Tour-d'Auvergne, proclamé le premier grenadier de France, trouve le genre de mort qu'il a toujours ambitionné. Il tombe frappé d'un coup de lance.

Kray, apprenant en même temps que de nouveaux renforts arrivent à Moreau, et que le détachement qui marche sur Munich est parvenu à Dachau, se décide à faire sa retraite sur Ingolstadt, où il arrive le 28.

Après avoir mis une garnison dans cette place, il en repart dans la nuit du 29 au 30, repasse, à Vohbourg, sur la rive droite du Danube, campe à Siegenbourg, et, le 1^{er} juillet, prend position à Landshut où ses troupes arrivent dans l'état le plus déplorable.

Moreau, voyant que la campagne a été décidée en Italie, tenant à son dessein de s'établir solidement en Bavière, d'ouvrir ses communi-

cations avec l'Italie, et ne pouvant le faire qu'en refoulant, dans les gorges du Tyrol, tout ce qui pouvait inquiéter sa droite et ses derrières, fait d'abord marcher son armée pour rejeter, derrière l'Isar, tout ce qui reste d'ennemis entre cette rivière et le Danube.

Richepanse, resté devant Ulm, investit cette place.

Le centre et l'aile droite se portent sur la Paar, pour appuyer le détachement sur Munich.

L'aile gauche se met en ligne vers Neubourg, qu'occupe la division Legrand.

Decaen, après avoir fait trente-six lieues en trois jours, poussant les troupes légères de Meerfeld et quelques détachemens bavares, et les ayant forcés dans la position élevée de Dachau, entre, le 28, à Munich, d'où la cour se retire sur Ratisbonne et Amberg.

Les jours suivans, la ligne française marche sur l'Isar.

A la gauche, Ney masque Ingolstadt.

Legrand marche successivement sur Vohbourg, Neustadt et Maunbourg.

Kray marche le 3, le 4, le 5 et le 6 par Wartenberg, Erding, Hohenlinden et Haag.

Le 7 juillet, après une marche pénible, il arrive au camp d'Ampling.

Là, il rallie le corps de Meerfeld, qui avait pris position à Parsdorf, et celui de Condé, qui vient d'arriver à Wasserbourg.

Klenau demeure sur le Danube, pour couvrir Ratisbonne et inquiéter les Français sur leur flanc gauche.

L'archiduc Ferdinand a été laissé pour couvrir Landshut; le général Leclerc l'y attaque, dans une forte position, en avant du pont de l'Isar, le force, et le poursuit sur la rive droite. Dans cette affaire, brillante pour la division Leclerc, l'ennemi a perdu environ 1,200 hommes morts ou prisonniers, et laissé dans nos mains 2 pièces de canon.

D'autres affaires partielles se font remarquer dans cette fin de campagne, toujours à l'avantage de l'armée française.

La garnison d'Ulm fait, le 8 juillet, une sortie, repoussée avec perte par le colonel Montbrun.

Klenau combine et favorise deux sorties de la garnison d'Ingolstadt, qui n'ont pas plus de succès.

Moreau, après avoir ainsi établi son armée sur les deux rives de l'Isar et resserré les places d'Ulm et d'Ingolstadt, veut compléter l'exécution de son projet, et confie au général Lecourbe l'opération du Tyrol.

Pour en favoriser les divers mouvemens, pour couvrir la droite de l'armée postée sur l'Isar, et pour tenir en échec les renforts qui pourraient arriver du Tyrol, même par Parthenkirch, le général Montrichard, du corps de Lecourbe, prend position à Benedict-Baiern.

Lecourbe, qui a marché avec huit bataillons commandés par Gudin, après avoir rallié un petit corps, qui tenait le haut Lech, sous les ordres de Nansouty, profite de l'état de dissémination des troupes du prince de Reuss, pour faire attaquer, à la fois, et emporter Fussen et Reitti par Gudin, Immenstadt par Laval, à la tête de quatre bataillons; ces premiers succès lui permettent de renforcer et de rejoindre, de sa personne, le général Molitor, qui était resté en observation du prince de Reuss, avec son corps de flanqueurs; Lecourbe fait aborder par Molitor les redoutables retranchemens de Feldkirch : ils sont enlevés.

Les résultats de ces faits d'armes, tous si honorables, surtout du dernier, et dans lesquels chefs et soldats ont rivalisé d'audace et de vigueur, sont, outre l'occupation de Fussen, Reitti, Immenstadt et Feldkirch, celle des Grisons et de Luciensteig, qui assurent la communication avec l'Italie.

Tels sont les derniers et importants événemens qui ont lieu à la droite de l'armée française, pendant la campagne d'été qui va être suspendue par un armistice.

A la gauche de cette armée, nous avons vu le lieutenant-général Sainte-Suzanne détaché pour organiser et commander un corps qui pût, sur le Main, s'opposer avec succès aux généraux Simbschen et Albini, le premier commandant un corps autrichien, l'autre, des milices des cercles.

Sainte-Suzanne avait sous ses ordres les généraux Klein, Delaborde, Leval, Delaroché, Souham et Colaud. Le premier couvrait les ponts de la frontière d'Alsace, le second commandait à Landau et continuait l'investissement de Philipsbourg; le troisième commandait à Mayence; le quatrième, à Coblenz; les deux derniers agissaient sous son commandement immédiat. Le corps actif de Sainte-Suzanne n'avait pu se

mettre en mouvement avant le 3 juillet. A cette époque, le général forcé le passage de la Nidda, contre un ennemi beaucoup plus nombreux que lui; il jette ensuite deux ponts sur le Main, à Offenbach et à Nieder-Rad, au-dessus et au-dessous de Francfort. Le 11 juillet, il passe cette rivière et prend position, sa droite à Neu-Ysenbourg, sa gauche à Hanau.

Attaqué, le 12, par des forces très supérieures, il repousse l'ennemi avec vigueur et lui fait éprouver une perte d'environ 800 hommes.

Comme il se disposait à profiter de ce brillant avantage, l'armistice conclu à Parsdorf, lui ouvrit le pays jusqu'à la Rednitz et fit cesser les hostilités sur toute la ligne.

Cet armistice est signé le 15 juillet. Il donne à l'armée française une partie de la Franconie, la Souabe, la Bavière, le Vorarlberg et les Grisons (1).

Pendant la durée de cette suspension d'armes, le gouvernement français renforce moins l'armée de Moreau, qu'il ne cherche à en appuyer les deux flancs menacés par des corps nombreux, jusque-là peu entamés.

On forme à Dijon une seconde armée de réserve, que Macdonald conduira, par la Suisse et le Vorarlberg, dans les Grisons.

Augereau a fait marcher les troupes gallo-bataves, de Hollande à Francfort.

Pendant la première période de l'armistice, le corps de Sainte-Suzanne est chargé des blocus d'Ingolstadt et d'Ulm.

Les Autrichiens, de leur côté, emploient dix mille bras à faire élever des têtes de pont pour couvrir l'Inn et se procurer, en même temps, la faculté de manœuvrer en sûreté sur les deux rives de ce fleuve.

Des levées considérables se font en Bohême, des recrues sont envoyées de tous les points de la monarchie autrichienne.

On voit que le gouvernement autrichien semble se préparer plus directement et s'attendre plus prochainement à la reprise des hostilités.

Cependant, l'armée française se met aussi en mesure de son côté; mais,

(1) Voyez, page 44, ce que demandait Bonaparte.

sous d'autres rapports, des reconnaissances ont été ordonnées (1); leur résultat prépare d'avance le terrain et les opérations que nous verrons en effet se développer dans la campagne d'hiver.

Tandis que l'armée française s'occupe ainsi de la guerre, d'une manière savante, le gouvernement français s'occupe de la paix, d'une manière loyale, mais qui d'abord est sans succès. Des préliminaires sont signés à Paris entre le comte Saint-Julien, pour l'Autriche, et le Ministre des relations extérieures, Talleyrand, pour la France; mais ils n'obtiennent point l'assentiment du cabinet autrichien. Cependant l'empereur François s'était rendu de sa personne à son armée, et s'était convaincu que, si son état matériel était en souffrance, son état moral n'était pas beaucoup meilleur. Frappé, dans un sens contraire, de l'attitude de l'armée française, aux premiers mouvemens qu'elle fit quand la trêve fut à la veille d'expirer, il en acheta la prolongation par la cession des trois places d'Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg (2). Les garnisons de ces places rejoignent l'armée autrichienne; les travaux qui devaient renforcer la ligne de l'Inn, ne se discontinuent point. La saison des pluies arrive, la trêve semble devoir se prolonger; tout-à-coup, sa rupture proclamée fait reprendre les armes aux deux camps rivaux. Ce sera la matière de notre second exposé des faits et de la campagne d'hiver. Examinons en détail celle d'été.

(1) Voyez, au N° XXXIV des pièces justificatives, les reconnaissances demandées le 27 août au général Decaen.

(2) Voyez cette cession et ce qui y est relatif, aux pièces justificatives, N° XLI et XLII. Voyez aussi le Mémoire sur l'usage que la France devait faire des trois places cédées, N° XLII.

On peut consulter, pour tout ce qui est relatif à l'armistice, en outre des pièces ci-dessus, les pièces N° II, XXI, XXII, XXIV à XXXIII, XXXV à XXXIX, et XLIII. Voir aussi la carte générale sur laquelle la ligne de l'armistice est tracée.

CHAPITRE II.

Examen du plan suivi par Moreau pour l'ouverture de cette campagne, et de celui que le gouvernement de cette époque voulait lui faire adopter.

Au commencement de notre exposé des événemens, nous avons énoncé une considération générale, importante pour la juste appréciation des faits particuliers; c'est que jamais les vues et les opérations militaires de la France et de l'Autriche n'avaient été susceptibles de plus d'unité et d'intensité que dans cette campagne de 1800.

En effet, de quelques uns de ses agresseurs, des premiers même et des plus acharnés, la France était parvenue à faire des neutres, ou était prête à faire des alliés, ou même des auxiliaires actifs.

Telle sera l'armée gallo-batave, où environ 20,000 Hollandais prendront part aux opérations de notre armée du Rhin, et se combineront avec elle.

Du côté de nos adversaires, on ne voyait, il est vrai, sur les champs de bataille, avec les soldats des Etats héréditaires et ceux de l'électeur de Bavière, que les contingens de quelques souverains secondaires d'Allemagne, derniers satellites que l'Autriche entraînait encore dans son orbite; mais l'or de l'Angleterre, voté pour la coalition, pouvant être désormais consacré aux plans de la seule Autriche, compensait avantageusement, pour cette puissance, toutes les défections que la coalition avait éprouvées; elles étaient nombreuses.

La Prusse rétablissait péniblement ses finances et son armée.

L'Espagne, le Portugal, Naples, la Suède, avaient cessé de figurer dans les actes ostensibles.

De tous les abandons, le plus récent, le plus franc et le plus impor-

tant était celui de la Russie. Cette puissance avait mis brusquement le poids de son épée hors de la balance.

L'élite de ses armées avait péri, pour la cause des coalisés, en Italie sous Souvarov, en Suisse sous Korsakov, en Hollande sous Herrmann (1). Les soldats de ce dernier, abandonnés par les alliés, avaient depuis regagné leurs froides régions, habillés, équipés, comblés de bienfaits par le premier Consul de France; procédé qui lui donna, sur le trône de Russie, un partisan aussi chaud qu'il avait été d'abord ardent et dangereux ennemi.

Souvarov, dans son rude et brillant instinct de guerre et de gloire, avait deviné tout ce qu'a de réel et d'important le nouveau système des grandes opérations militaires.

Souvarov, maître de l'Italie, croyait donner l'impulsion à toutes les forces de la maison d'Autriche; cet aigle hyperboréen, planant sur les Alpes helvétiques, s'était flatté d'en franchir les dernières cimes, de fondre sur la partie vulnérable de nos frontières du sud-est, et de porter, au cœur de la France, une attaque irrésistible.

Ce vol audacieux avait été suspendu à Zurich, par l'imperturbable énergie de Masséna.

Le général russe avait été jugé à Vienne sur l'événement. On y condamnait ses plans, peut-être après les avoir dictés, comme une téméraire dérogation aux systèmes consacrés par le temps et par l'expérience. On en revenait aux antiques errements; et, s'il fallait prendre quelques leçons dans les faits récents, il paraissait plus sûr d'imiter, en sens contraire, le passage des Alpes effectué par le général Bonaparte, à l'ouverture de ses premières et immortelles campagnes d'Italie.

Ainsi, tandis que Bonaparte méditait de réaliser sur l'Italie, ce que Souvarov avait essayé contre la France, on minutait méthodiquement à Vienne contre la France, l'imitation de ce que Bonaparte avait exécuté, par inspiration, sur l'Italie.

L'archiduc Charles avait abdicqué le commandement de l'armée autrichienne, par suite des mésintelligences qui avaient éclaté dans les derniers momens de la coopération russe.

(1) Voyez ce qu'en dit Napoléon, par l'organe de Gourgaud, tome 1^{er}, page 160.

Cette circonstance n'était point indifférente. L'absence de ce prince, continuée sans motifs plausibles, était, aux yeux de l'armée, un châtiement et un danger.

L'archiduc passait avec raison pour connaître parfaitement, comme théâtre de guerre (1), cette Allemagne, dont il avait été tour à tour l'épée et le bouclier.

Toutefois, ces projets vastes, gigantesques même, qui, bien que presque toujours compromis par une exécution faible et méticuleuse, n'en sont pas moins le rêve opiniâtre (2) du cabinet et du conseil de Vienne, n'avaient fait que changer de moyens d'exécution, de données, et de plans.

En Italie, l'armée de Mélas se concentrait lentement aux approches de ces vallées sinueuses qui, s'élevant et s'abaissant tour à tour, joignent ou séparent les dernières Alpes et les premiers Apennins, et où le général français de 1796 s'était frayé un passage rapide et triomphant (3).

En Allemagne, nous avons vu, au moment de l'entrée en campagne, la grande armée autrichienne sous le commandement du général Kray, offrant, par sa position, comme une espèce d'hypoténuse d'un triangle irrégulier, dont les deux autres côtés auraient été formés par le cours du Rhin de Constance à Bâle, et par sa direction de Bâle à Strasbourg et Haguenau (4); un corps sur le Main, un dans le Tyrol, étaient placés comme en observation et en protection des deux extrémités de la ligne

(1) Voyez son ouvrage intitulé *Principes de stratégie*.

(2) Encore aujourd'hui, dans les chancelleries de Vienne, en marge de plus d'un registre, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Lorraine, la Provence même, sont portées au rang des portions du Saint-Empire romain à immatriculer de nouveau, quand l'occasion s'en présentera; elles y sont désignées comme des *démembrements violents et passagers* de cet empire, *avulsa imperii*.

(3) Le chemin qu'a tenu Bonaparte, dans sa première entrée en Italie, est désigné, dans une lettre de *Decimus Brutus* à Cicéron, comme la ligue de partage entre les Alpes et les Apennins; il marque *Vada Sabbatia*, lieu situé entre *Savone* et *Albenga*, comme placé entre l'Apennin et les Alpes.

(4) Voyez, au N° V des pièces justificatives, la lettre du général comte Guillemillot au colonel Carrion-Nisas.

non interrompue, garnie de 80,000 hommes dont la gauche regardait Schaffhouse et la droite Strasbourg.

Les deux armées de la maison d'Autriche, en Italie et en Allemagne, étaient puissantes en cavalerie. Cette arme est de peu d'usage entre les pics et les rochers du Rheinthal et du Vorarlberg, dans les gorges de la Forêt-Noire, dans les cols des Alpes et des Apennins; mais le conseil aulique se proposait sans doute d'en déployer tous les avantages dans des pays plus favorables; peut-être entre la Saône et la Loire, où ces deux armées ne désespéraient pas de se donner la main : l'une après avoir débouché des montagnes qui plongent sur le golfe ligurien, et côtoyé, en remontant le Rhône, la base occidentale de la chaîne des Alpes; l'autre, ayant passé le Rhin et s'étant répandue dans l'Alsace et la Lorraine.

Ainsi, l'Autriche se flattait de pouvoir étendre ses bras à l'extrême nord et à l'extrême sud de la chaîne des Alpes, pour étreindre et saisir sa rivale.

La France ne nourrissait pas de moins vastes et de moins hardis desseins.

Le cabinet de Vienne, dit Napoléon, au volume déjà cité, page 162, comptait que ses armées seraient, au milieu de l'été, AU COEUR DE LA PROVENCE, et celui des Taileries avait calculé que son armée du Rhin serait, avant ce temps-là, sur l'Inn (1). Evidemment, la partie romantique des plans respectifs est passée ici sous silence. Quant à ceux qui viennent d'être exprimés et qui étaient possibles du côté de la France, ils eurent lieu grâce à Moreau; du côté de l'Autriche, ils avortèrent grâce à Bonaparte. Au reste, la présence des armées autrichiennes en Provence avait des antécédens : Charles-Quint, le prince Eugène. Ces exemples n'étaient pas très heureux, mais ils étaient anciens; c'était à ceux-là qu'il en fallait revenir.

La France était restée maîtresse de la Suisse proprement dite; elle

(1) Voyez, parmi les pièces justificatives, outre celles que nous citons dans le présent chapitre, la lettre écrite par Carnot, ministre de la guerre, à Moreau, sous la date du 2 septembre 1800, et le N° XXXVI. Voyez aussi la note de cette pièce justificative : cette portée et cette direction de vues se manifestent par les passages soulignés.

occupait les principaux bastions de cette vaste forteresse élevée par la nature au milieu de l'Europe; elle tenait la région des sources et la tête des principaux fleuves qui arrosent l'Italie, la France et l'Allemagne méridionale.

Notre armée du Rhin était en communication immédiate avec celle de la Suisse. Notre armée gallo-batave allait se rapprocher de notre armée du Rhin, et marcher dans le même système.

L'armée française, dans la rivière de Gènes, était faible et sur la défensive.

Une offensive puissante se préparait en silence à franchir un point plus élevé de la chaîne des Alpes.

Toutes ces forces, dans la pensée de ceux qui les faisaient mouvoir, étaient, si l'événement les favorisait et en cas de succès égaux sur tous les points, destinées à se rejoindre sous les murs de Vienne: les unes, en descendant plus ou moins directement des sommets helvétiques; les autres, en tournant leurs bases par un lointain circuit.

Telles étaient les spéculations et les menaces tacites et réciproques des deux puissans champions. La défense, nous l'avons observé, était devenue *une* comme l'attaque.

Le principal moyen de déception qu'on employa vis-à-vis des ennemis de la France, et de quelques autres cabinets prétendus neutres, fut le rassemblement, à Dijon, de 8 ou 10,000 vétérans ou conscrits, sous le nom pompeux d'armée de réserve. Il n'y avait pas un correspondant diplomatique qui ne se donnât le plaisir de chiffrer journellement pour sa cour « que le Premier-Consul faisait grand bruit de son armée de réserve; mais qu'il n'y avait à Dijon qu'une poignée d'hommes mal armés, mal équipés, point exercés; et que, de quelque côté que se portât un « pareil renfort, il serait, à coup sûr, d'un faible secours pour l'armée « qui le recevrait. »

Ces notions étaient exactes; mais ce qu'on ne savait pas, et ce qui allait constituer la véritable armée de réserve, c'est que, par des ordres directement expédiés du cabinet du Premier-Consul aux chefs des corps, et qui ne passaient pas même par les bureaux de la guerre, tout ce qui était disponible dans l'intérieur arrivait à Genève en même temps.

Moreau, lui-même, crut, pendant quelque temps, que le corps qui se

rassemblait à Dijon était en grande partie destiné à renforcer directement son armée, ou du moins à se combiner avec elle. Il écrivait, le 24 avril, à Berthier : « Il serait bien intéressant que vous vous approchiez « le plus près possible de l'Helvétie, pour être à même d'y marcher « promptement si l'ennemi tentait sur elle une forte diversion, et si « l'armée du Rhin avait dépassé le lac de Constance sans avoir pu livrer « bataille à l'ennemi, et, par conséquent, entamer son armée, etc., etc. »

Il lui disait encore : « Les Autrichiens se sont beaucoup renforcés; ils « sont, dans ce moment, aussi nombreux que nous; en reculant, ils rece- « vront des renforts, comme, en avançant, nous devons nécessairement « nous affaiblir, etc. »

Moreau avait déjà écrit à peu près les mêmes choses au Premier-Consul dès le 8 avril, et, le 17 avril, au Ministre de la guerre (1).

Ces lettres se rapportent évidemment aux termes du plan que le Gouvernement avait proposé à Moreau, pour passer le Rhin et attaquer l'ennemi, plan auquel Moreau s'était refusé, ou que du moins il avait beaucoup modifié.

Voici comment Napoléon s'explique sur la teneur et la destinée de ce plan primitif :

« Le Premier-Consul, dit Napoléon à Sainte-Hélène, (tome déjà cité, « page 163. — Voyez aussi le premier volume publié par Montholon, p. 43 « et suiv.), ordonna au général Moreau de prendre l'offensive, et d'entrer « en Allemagne afin d'arrêter le mouvement de l'armée autrichienne, qui « déjà était arrivée sur Gènes. Toute l'armée du Rhin devait se réunir en « Suisse, et passer le Rhin à la hauteur de Schaffhouse; le mouvement de « la gauche de l'armée sur sa droite devant se faire derrière le rideau du « Rhin, et d'ailleurs étant préparé beaucoup à l'avance, l'ennemi n'en « aurait aucune connaissance; en jetant quatre ponts à la fois à la hauteur « de Schaffhouse, toute l'armée (2) française passerait en 24 heures, arri- « verait sur Stockach, et culbuterait la gauche de l'ennemi, prendrait par

(1) Voyez, au N° VI des pièces justificatives, la lettre de Moreau au Premier-Consul.

(2) Voyez la lettre du général Guillemot au colonel Carrion-Nisas, pièces justificatives, N° V.

« derrière tous les Autrichiens placés entre la rive droite du Rhin et les défilés de la Forêt-Noire; en six ou sept jours de l'ouverture de la campagne, l'armée serait devant Ulm; ce qui pourrait s'échapper de l'armée autrichienne se rejeterait en Bohême. Ainsi le premier mouvement de la campagne aurait eu pour résultat de séparer l'armée autrichienne d'Ulm, Philipsbourg et Ingolstadt, et de mettre en notre pouvoir le Wurtemberg, toute la Souabe et la Bavière. Ce plan d'opération devait donner lieu à des événemens plus ou moins décisifs, selon les chances de la fortune, l'audace et la rapidité des mouvemens du général français. »

Ces dernières lignes, ainsi que celles que nous avons soulignées plus haut, sont dignes de remarque, et on voudra bien ne pas les perdre de vue.

Ce qui suit n'est pas moins remarquable :

« Le général Moreau était incapable (c'est Napoléon qui parle) d'exécuter et même de comprendre un pareil mouvement. Il envoya le général Dessolles, son chef d'état-major (1), à Paris, pour présenter un autre projet au Ministre de la guerre : suivant la routine des campagnes de 1796 et 1797, il proposait de passer le Rhin à Mayence, Strasbourg et Bâle.

« Le Premier-Consul, fortement contrarié, pensa un moment à aller lui-même à la tête de cette armée; il calculait qu'il serait sous les murs de Vienne, avant que l'armée autrichienne fût devant Nice; mais l'agitation intérieure de la République s'opposa à ce qu'il quittât la capitale pour autant de temps. Le projet de Moreau fut modifié, et ce général fut autorisé à exécuter un projet mitoyen, qui consistait à faire passer le fleuve par sa gauche à Brisach, par son centre à Bâle, par sa droite au-dessus de Schaffhouse; il lui était surtout prescrit de n'avoir qu'une seule ligne d'opération; encore, dans l'exécution, ce plan lui parut-il trop hardi, et il y fit des changemens (2). »

Tel fut le premier dissentiment qui surgit entre Moreau et Bonaparte.

(1) Voyez, sur le voyage du général Dessolles, de l'armée du Rhin à Paris, en 1800, la lettre que ce noble pair a écrite au colonel Carrion-Nisas, pièces justificatives, N^o IV.

(2) Voyez la même lettre du général marquis Dessolles au colonel Carrion-Nisas.

Examinons les termes de ce dissentiment et le résultat des opérations effectuées.

Bonaparte veut d'abord qu'on rassemble, en Suisse, 80,000 hommes destinés à passer le Rhin entre Constance et Schaffhouse; mais, outre ce que Moreau peut redouter immédiatement, pour sa droite, du prince de Reuss qui occupe le Tyrol antérieur; outre que le général Staray peut, dans le cas d'un premier revers de l'armée française, passer sur la rive gauche du Rhin et porter en France une fâcheuse diversion, le général français craint, non sans vraisemblance, *de pousser l'Helvétie au désespoir* et d'avoir contre lui l'ennemi en avant, l'ennemi sur sa droite, et les habitans partout. Il sent donc l'importance de commencer par détruire les magasins de l'ennemi, pour s'approprier une partie de ses ressources; c'est ce qu'il fait au début de la campagne, avec un plein succès, manœuvrant toujours ensemble et au plus près.

Que lisons-nous dans les instructions du gouvernement français au général Moreau, en date du 25 mars (1)?

L'article 5 porte : « Le but de votre mouvement en Allemagne, avec votre corps d'armée, doit être de pousser l'ennemi en Bavière, de manière à lui intercepter la communication directe avec Milan par le lac de Constance et les Grisons ».

Qu'annonce Carnot (Ministre de la guerre) à Masséna (2), alors général de l'armée d'Italie, en lui communiquant et lui expliquant la direction particulière de l'armée du Rhin? « Cette armée, dit-il, rentrera la première en campagne, etc.; elle sera partagée en deux corps : l'un d'environ 100,000 hommes, sous les ordres immédiats du général Moreau, passera le Rhin, entrera en Souabe et s'avancera du côté de la Bavière jusqu'à ce qu'il puisse intercepter, par sa position, la communication de l'Allemagne avec Milan, par la route de Feldkirch, Coire et les bailliages italiens de la Suisse, etc. ».

Enfin, que vient de répéter Napoléon lui-même à Sainte-Hélène, pour recommander son plan primitif? Que, grâce à ce plan, *en six ou sept*

(1) Voyez, aux pièces justificatives, N° III.

(2) Voyez le N° VII des pièces justificatives.

jours de l'ouverture de la campagne, l'armée française aurait été devant Ulm; que ce qui aurait pu s'échapper de l'armée autrichienne, se serait trouvé rejeté en Bohême.

Mais l'armée française, en exécutant le plan de Moreau, en moins de 15 jours, se trouva devant Ulm; elle y arriva après avoir battu et séparé du Tyrol l'armée de Kray, et cependant sans l'avoir poussée en Bohême, où la question aurait recommencé sous une nouvelle forme.

L'armée autrichienne s'y serait refaite, accruë; et il aurait été d'une imprudence palpable, de la part de Moreau, de marcher sur Vienne, ayant une armée autrichienne en Bohême et une dans le Vorarlberg.

Si donc Moreau a su atteindre le but avoué de la campagne et de la guerre, en évitant le double danger de pousser l'ennemi en Bohême par nos succès, de le jeter en France par nos revers, quel reproche reste-t-il à faire au général de l'armée du Rhin, à moins qu'on n'en revienne à celui de n'avoir pas franchi *l'intervalle de Bâle à Vienne* dans le même espace de temps qu'on pourrait mettre *de Gènes à Nice*?

Mais cette idée présente-t-elle quelque chose de sérieux, de raisonnable et qui mérite une discussion?

Napoléon prétendait que Moreau n'entendait point son système. Il est plus raisonnable de croire que Moreau l'entendait très bien, mais qu'il ne lui convenait ni d'y accéder, ni d'avoir l'air de l'entendre et surtout d'en pénétrer les véritables motifs.

Bonaparte voulait, et il pouvait convenir à Bonaparte de vouloir, que Moreau attaquât à tout événement, et, de manière ou d'autre, attirât, occupât les forces de l'ennemi; mais il lui était à peu près indifférent, et peut-être plus qu'indifférent, que Moreau eût des succès plus ou moins glorieux. Bonaparte, vainqueur de son côté, aurait toujours rétabli les affaires, et si la paix avait offert moins d'avantages qu'elle n'en obtint en effet, la faute n'en aurait été attribuée qu'à Moreau. Voilà ce que Bonaparte pensait et ne disait pas. Moreau pensait, de son côté, et ne disait pas davantage que tout ce qui convenait à Bonaparte pouvait fort bien ne pas convenir aussi parfaitement à lui Moreau.

Chacun d'eux a gardé sa pensée. Voilà comment, dans plus d'une circonstance, l'émission de la vérité est interdite à ceux qui parlent et

agissent. Voilà pourquoi l'histoire est obligée d'y arriver par des conjectures, par des combinaisons, en établissant des rapports entre des faits isolés, et surtout au moyen de la connaissance générale du cœur humain.

Ces données une fois admises ou simplement aperçues, tout s'explique, tout se concilie, les faits et les paroles.

Or, il advint que les deux rivaux changèrent, bientôt après, de rôle; que Napoléon ne fit qu'une grande et belle, mais aventureuse diversion en Italie, tandis que Moreau fit la guerre principale, celle qui, parvenue aux portes de Vienne, y dicta la paix. Il est à croire que c'est ce dernier rôle que Bonaparte ambitionnait et se réservait *in petto*; qu'il ne se consola jamais de l'avoir manqué; qu'il ne pardonna point aux événements de l'en avoir privé, et surtout à Moreau de se l'être habilement ménagé, et d'en avoir recueilli une gloire si spéciale et si pure par l'accomplissement du plan qu'il avait préféré, et par le choix des moyens d'exécution qui ne lui appartenaient pas moins exclusivement. Moreau, en effet, avait donné peu au hasard; il n'avait point suivi cette maxime trop chanceuse, et qu'un peu légèrement, son rival annonce encore à Sainte-Hélène, comme étant celle des grands capitaines, *de s'en rapporter aux moyens moraux, à la réputation de ses armes, à la crainte qu'on inspire et aux moyens politiques, pour maintenir dans la fidélité ses alliés, et les peuples conquis dans l'obéissance* (1).

Rien n'est plus facile, et quelquefois plus brillant sur le papier, que ces plans hardis, et, comme les appelle un écrivain dont nous allons tout à l'heure citer l'opinion, *excentriques*, surtout lorsqu'après leur exécution heureuse, ils sont rédigés sans responsabilité, sans crainte d'être compromis par l'événement.

Plusieurs années avant que l'Europe connût les accusations de Napoléon et le développement de son plan daté de Sainte-Hélène, l'écrivain que nous venons d'indiquer, homme de génie, qui a vécu fort malheureux et qui passe pour être mort fou, le prussien Bulow (dont un écri-

(1) *Mémoires de Sainte-Hélène*, partie écrite par le comte de Montholon, tome II, page 25.

vain moins original, moins ingénieux peut-être, mais plus sage, le général Jomini, a reproduit et commenté les systèmes *stratégiques*), avait donné, comme sa propre spéculation, un plan d'attaque qui diffère peu de celui que Bonaparte regrette encore à Sainte-Hélène, et qu'il regarde comme fort supérieur au plan de Moreau.

« Si Moreau, dit Bulow, eût fait passer la majeure partie de ses forces « entre Bâle et le lac de Constance, la position des Autrichiens aurait « été encore plus critique. La colonne qui passait à Constance, marchait « à Stockach et s'y emparait des magasins; celle de Schaffhouse coupait « l'armée impériale de Stockach, et toutes deux se trouvaient bientôt « tellement à dos de l'ennemi, qu'il lui était presque impossible de se « rouvrir une communication avec les États héréditaires, à moins qu'une « armée de réserve ne vint lui faire jour. Il est vrai qu'il eût fallu, pour « cela, que le corps qui avait passé à Kehl se maintint sur la rive droite, « afin de forcer les Autrichiens à conserver leur fatale position. »

On voit que c'est avec beaucoup de circonspection et une sorte d'hésitation, que le critique présente son propre plan; il se hâte même de poursuivre en ces termes :

« Ce n'est pas que je prétende en nulle façon blâmer la marche du « général Moreau, elle est au contraire digne de l'admiration des con- « naisseurs; il ne pouvait pas s'imaginer que les Impériaux ne conce- « vraient aucun soupçon en le voyant renforcer si considérablement « sa droite.

« Je veux seulement faire remarquer que l'opération, telle que je la « conçois, eût été beaucoup plus décisive, parce qu'elle était *excentrique*, « et que les hommes ordinaires ne savent point prendre des mesures « contre l'*extraordinaire*. »

Bulow, à la suite de ce premier fragment de plan, en présente un autre qui remplit surtout la dernière vue énoncée par le Ministre de la guerre français, le soin d'intercepter les communications de Kray avec l'Italie. Son intention fut suivie dans le plan exécuté, et, de plus, les Autrichiens, en même temps qu'ils étaient coupés des Grisons, furent rejetés vers la Bavière par les combats de Stockach, d'Engen, de Moeskirch, au moyen desquels les Français s'assurèrent la possession de la rive droite du Rhin.

Postérieurement aux discussions de Bulow et aux accusations de Sainte-Hélène, un écrivain non moins passionné admirateur que Bulow de *l'extraordinaire et de l'excentrique*, le général Pelet, a de la peine à croire que Moreau ait pu, au fond de l'âme, approuver son propre plan, et, pour expliquer la conduite de ce général en chef, il lui cherche des motifs dont on est d'autant plus étonné, qu'on les entend pour la première fois (1). Il faut laisser cet écrivain s'expliquer lui-même :

« Il est du devoir de l'historien, dit-il, de fixer l'attention sur l'influence que les sentimens et les projets particuliers du général peuvent avoir eu sur les opérations. On doit garantir les militaires de bonne foi et les jeunes officiers des erreurs dans lesquelles ils pourraient tomber, en étudiant un système de stratégie (2) qui a été si hautement vanté, qui peut-être n'était pas celui de Moreau, et ne lui servait qu'à voiler des combinaisons politiques. Ce général a pu être obligé à beaucoup de ménagemens pour en imposer aux têtes ardentes et aux ambitieux qui auraient voulu devancer ses desseins...

« En 1800, le général Moreau, après avoir singulièrement manœuvré au passage du Rhin, se trouva devant son ancien ami Pichegru, qui n'était pas sans motif au quartier-général autrichien en Allemagne, tandis que le général Villot était à l'armée d'Italie. »

Rien n'est plus aisé que de réduire à leur véritable valeur ces étranges suppositions.

Quant au fait même de la présence de Pichegru au quartier-général de l'armée autrichienne en Allemagne, il y a un témoignage négatif bien péremptoire. Napoléon, qui, dans ses *Mémoires de Sainte-Hélène*, dit expressément, au sujet de la campagne même de Moreau, que *Villot*

* (1) A l'époque où nous écrivions ceci, venait de paraître, ou du moins de nous parvenir, le tome second des *Mémoires du général Pelet, sur la guerre de 1809, en Allemagne*, où l'on trouve ces allégations, page 309, dans une note *ad hoc*.

(2) Ce système, nous convenons très positivement que nous prenons la plume pour le vanter et le proposer comme modèle aux armées d'une monarchie constitutionnelle. Si, par hasard, ce système n'avait pas été celui de Moreau au fond de sa pensée, à notre avis, ce serait tant pis pour lui. Mais nous croyons cette opinion diamétralement opposée à la réalité.

était dans l'armée de *Mélas*, n'ajoute point que *Pichegru* était dans l'armée de *Kray*; c'était l'occasion ou jamais, de le dire. S'il y avait été, *Bonaparte* l'aurait-il ignoré, et, s'il l'avait su alors, l'aurait-il oublié à *Sainte-Hélène*, ou aurait-il gardé le silence (1), lorsque ce fait aurait si bien pu le servir ?

Mais quand même la présence de *Pichegru* au quartier-général de *Kray*, serait aussi prouvée qu'elle l'est peu, les intelligences de *Moreau* avec *Pichegru* ou *Kray*, seraient-elles plus probables ?

On le demande à tous ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire et du cœur humain, que devait faire *Moreau*, s'il n'avait pas sincèrement servi le gouvernement consulaire ? Son rôle en était d'autant plus simple et plus facile; les gens qui trahissent ne contrarient pas; *Moreau* devait recevoir, sans objection et avec enthousiasme, le plan que *Bonaparte* lui présentait, sauf à le faire échouer ensuite d'autant plus aisément dans l'exécution. Rien n'était plus simple, plus commode, rien n'était plus dans le cas de remplir toutes les vues qu'on lui suppose, sans se compromettre.

La résistance de *Moreau* au plan du Consul, son opiniâtreté, si l'on veut, dans le sien, sont des preuves irrécusables de sa bonne foi; ses succès la manifestèrent encore mieux.

Mais, pour en revenir à notre sujet actuel, au plan que *Bonaparte* voulait faire exécuter à *Moreau*, ce plan, dit *Napoléon*, devait donner lieu à des événemens plus ou moins décisifs, selon les chances de la fortune; en d'autres termes, *Bonaparte* pensait exclusivement à lui et à l'attaque de son armée de réserve; il craignait qu'une guerre méthodique de la part de *Moreau*, n'occupât point assez l'ennemi, ne l'empêchât point assez efficacement d'envoyer des renforts en Italie. Tels étaient les motifs de *Napoléon*; mais convenait-il à *Moreau* d'arrêter le mouvement de l'armée autrichienne en Italie à tout prix, c'est-à-dire sans égard à la prudence, à la prévoyance? Lui convenait-il de livrer aux chances de la fortune le soin de sa propre gloire et le soin de son armée ?

Tels sont cependant les véritables termes de la question; l'élève le

(1) Voyez le volume des *Mémoires de Sainte-Hélène*, publié par *Gourgaud*, pag. 161, dans l'examen critique de la campagne de *Moreau*.

plus habile de Blow la résout en faveur de Moreau d'une manière encore plus positive que son maître. *Moreau*, selon le général Jomini, *a rempli l'objet de la guerre; la combinaison, la correspondance entre les deux armées, a été aussi parfaite qu'elle pouvait l'être.*

Carnot développe à Masséna *cette combinaison et cette correspondance* dans son instruction du 8 avril (1).

Son court développement suffira pour faire juger si Moreau a contribué, pour son compte, comme il le devait, à l'exécution du plan général.

« Les opérations, dit le Ministre de la guerre à celui qui commandait
 « alors l'armée d'Italie, les opérations de l'armée du Rhin commandée par
 « le général Moreau, de celle d'Italie qui est sous vos ordres, et de
 « l'armée de réserve qui se rassemble à Dijon, et qui sera conduite par
 « le général Berthier, *devront se correspondre et s'exécuter avec beaucoup*
 « *de concert et d'ensemble*, etc. Vous emploierez toutes les démonstra-
 « tions et apparences de mouvemens que vous jugerez convenables pour
 « tromper l'ennemi sur le véritable but du plan de campagne, et lui
 « persuader que c'est par vous-même qu'il doit être attaqué d'abord, etc.
 « Enfin, vous éloignerez l'ennemi, autant qu'il vous sera possible, des
 « véritables points d'attaque, qui sont les débouchés du Saint-Gothard
 « et du Simplon, etc. »

Les opérations de l'armée de réserve ne sont point notre sujet; nous avons déjà indiqué à quel point fut gardé le secret recommandé par le Ministre, et nous reviendrons, dans l'examen détaillé, sur la manière judicieuse et franche dont Moreau *a servi* le plan que le Ministre annonce; mais nous ne saurions nous empêcher de faire ici quelques réflexions à l'usage de toutes les catégories de lecteurs, sur la grandeur même de ce plan, dont le Ministre parle comme d'une chose si simple, et en si peu de mots.

On ne saurait trop remarquer en effet, dans l'intérêt que l'art militaire doit inspirer à toutes les classes de citoyens, combien de progrès supposent, dans toutes les parties de la civilisation moderne, des ins-

(1) Voyez pièces justificatives, N° VII. Voyez aussi le N° XXXVI.

tructions, des plans comme ceux que nous venons d'interroger, dans les intérêts particuliers de l'armée du Rhin.

Rien de semblable, en effet, ne saurait nous apparaître dans les opérations de l'art ancien sur l'ancienne Europe.

Quand la vaste Germanie, vierge du luxe des cités, partout coupée de lacs, hérissée de forêts, n'offrait que l'abri des bois, le creux des rochers, ou d'informes huttes à une population robuste, mais agreste et rare; quand la chaîne des Alpes n'avait encore été franchie que sur quelques points, que de loin à loin, et par ces efforts que l'étonnement des peuples place au rang des prodiges; à cette époque, disons-nous, si on suppose de ce côté des Alpes et du Rhin, dans une des cités principales de la Gaule, à Autun, à Sens ou à Lyon, un gouvernement tel qu'on peut se représenter celui de Rome pour le caractère et pour les vues, le plus audacieux génie de ce conseil aurait-il proposé un plan de campagne, qui, dirigeant trois armées, l'une au cœur de l'Helvétie, les deux autres autour de la masse énorme de ses sommités contiguës, les conduirait simultanément toutes trois à un point de jonction indiqué d'avance au pied des Alpes noriques.

Plus un prince, un gouvernement, du point et dans les circonstances où nous l'avons supposé, aurait été en effet habile et sage, moins il aurait approuvé un tel plan, si même il avait pu le comprendre.

La civilisation en a décidé autrement; elle a desséché les lacs, ouvert les forêts, cultivé les campagnes, édifié des villes, aplani les monts, dompté les fleuves; et, dans la vaste sphère où elle domine, elle semble dire aux armées : « Marchez et vivez; vous ne dépendez que de votre courage, de la sagesse et de l'habileté de vos chefs. »

Sans doute, cet état de choses donne de grandes facilités pour la guerre, surtout pour la guerre d'invasion; mais, sous bien des rapports, combien ces mêmes circonstances si séduisantes ne doivent-elles pas inspirer de circonspection! Combien ne faut-il pas faire attention aux dispositions des peuples!

On ne peut pas agir sur une terre animée par les arts, sur une population que dirigent les lumières morales, comme sur une nature brute et sauvage. On ne peut pas faire la guerre au milieu de la civilisation, avec les moyens, et, si l'on veut, avec les vertus des siècles barbares ou

des temps qu'on appelle héroïques, époques où le courage impétueux pouvait, quelquefois avec impunité, marcher en avant sans regarder autour de soi, ni derrière soi.

Moreau craignait de *pousser la Suisse au désespoir*, en adoptant un plan qui y plaçait, à peu près exclusivement, la base des opérations.

En date du 20 avril, le général Dessolles peint cette contrée au gouvernement français, comme désolée et en proie à des maux extrêmes (1).

Il demande au cabinet des Tuileries des mesures de tout genre, militaires, administratives, politiques, pour contenir et calmer cette douloureuse et dangereuse agitation.

Résumant ensuite ses considérations générales sur tout le théâtre des opérations de l'armée dont il est le chef d'état-major : « Il ne faut point, » dit-il, prendre exemple sur les campagnes précédentes; on a marché » avec moins de moyens, mais alors on abordait un pays neuf. Aujourd'hui que l'invasion des Français et le séjour des armées autrichiennes » a dévoré ces provinces, on n'y trouverait pas le huitième des ressources » qu'on dut y trouver alors. »

Moreau écrit à Berthier, le 24 du même mois : « L'Helvétie va se trouver » abandonnée à de faibles ressources, et c'est sur ce point que l'ennemi » pourrait tenter une diversion et soulever les habitans contre nous. » Nous avons bien réparé quelques maux, mais non pas effacé tous les » souvenirs (2). »

Il n'y a rien dans la correspondance des ministres ni des consuls, qui contrarie ces observations; on n'y oppose rien, on n'essaie pas de les combattre ou de les rectifier.

Ainsi, ce n'est point *par routine*, comme le dit *Napoléon*, mais par conviction, par raisonnement, que Moreau résiste à Bonaparte, et ce raisonnement porte sur l'état réel et actuel des choses.

(1) Voyez les termes remarquables de ce document aux pièces justificatives, N° XI, sous cette date du 20 avril.

(2) Ent'autres, celui du trésor de Berne, enlevé par le Directoire pour fournir aux frais de l'expédition d'Egypte; voyez, pour les détails de cette anecdote historique, l'ouvrage posthume de M^{me} de Stael sur la révolution.

Avant de se lancer en campagne, il veut sagement *constituer* la guerre, soin trop négligé depuis, et que les peuples militaires, dans leurs beaux siècles, mirent toujours au premier rang et entendirent toujours de la même manière, faisant marcher de front le moral et le matériel de la guerre.

Observons ce que faisait effectivement le général Moreau. Il établissait ses chances de succès sur les combinaisons de ses marches et de ses stratagèmes; il ménageait un pays qui était, depuis long-temps, le théâtre de la guerre; il se conformait aux principes qui exigent qu'on assure ses derrières, qu'on conserve toutes les ressources de ses bases d'opérations.

Il atteignit son but, qui devait être et qui était d'arriver, avec ses masses réunies, sur l'ennemi, avant qu'il pût lui en opposer d'aussi fortes, et de rompre efficacement ses communications avec l'Italie.

Le général en chef de l'armée du Rhin assurait son succès, par ces moyens, avec beaucoup plus de probabilités qu'il n'aurait pu le faire en adoptant aveuglément le plan du Gouvernement.

Ce plan, en définitive, consistait à renoncer à peu près à tout appui, pour s'abandonner, d'entrée de jeu, à une impulsion aventureuse, et faire, avant d'avoir affaibli, ni même tâté l'ennemi, un grand mouvement dans un pays difficile sous tous les rapports, mouvement qu'on n'aurait pu dérober à ce même ennemi, puisqu'il ne pouvait être exécuté que sur des ponts jetés à sa vue, tandis qu'on était maître de ceux sur lesquels on a passé (1).

Le coude que fait le Rhin, vers Bâle, est déterminé par le grand mouvement du terrain qui se hausse et forme la Forêt-Noire, cette masse de montagnes, de grands bois, de vallées profondes, que l'archiduc Charles regarde comme impénétrable(2). De quel côté serait la véritable attaque

(1) Voyez, aux pièces justificatives, la lettre du général Guillemot au colonel Carion-Nisas, N° V.

(2) Voyez l'ouvrage de ce prince, intitulé *Principes de stratégie*.

Voyez aussi la *Reconnaissance de la Forêt-Noire*, par le général Guillemot, publiée dans le tome II de cette édition du *Mémorial*.

Voyez, pareillement, dans les tomes III et IV, la *Reconnaissance du Danube*, par le général comte de Castres.

des Français? C'est ce que Moreau devait s'efforcer de rendre problématique; il le fit, et gagna le Danube par le revers méridional de ces masses, ayant efficacement menacé le versant occidental.

C'est le caractère de la guerre savante, méthodique, qui admet les feintes, les démonstrations simulées, l'art enfin.

Le plan du Gouvernement en admettait peu, il ne laissait à Kray aucune incertitude.

Moreau, en rassemblant toutes ses forces sous les yeux du général autrichien, donnait signal à celui-ci de rassembler toutes les siennes, et du point où il devait les rassembler.

Dans le plan qu'il préféra, Moreau évita la chance la plus dangereuse de la guerre, celle d'un passage de fleuve, de vive force, contre une armée avertie et réunie; il confia son succès à une combinaison de mouvemens bien plus sûrs, qui consistait à réunir sans obstacle, devant l'ennemi, beaucoup plus de forces que l'ennemi, de son côté, ne pouvait en rassembler dans le même temps (1).

Les calculs de la marche respective des deux armées étaient si certains, jour par jour, heure par heure, que Moreau ne pouvait pas être trompé dans sa spéculation stratégique. Mais nous arrivons aux détails de l'exécution.

En nous résumant sur l'ensemble, il paraît certain que le plan de Moreau était le plus sagement conçu; à quel point a-t-il été habilement exécuté? c'est ce que nous allons voir en examinant successivement chaque période de cette mémorable campagne.

Ces trois documens, attentivement consultés, laissent une idée exacte et complète du théâtre de la guerre dont nous nous occupons.

(1) Voyez la lettre précitée du général Guillemiot.

CHAPITRE III.

Discussion particulière de la première période de cette campagne, depuis le passage du Rhin jusqu'au départ du détachement qui se mit en marche le 10 mai, pour se rendre en Italie.

DANS l'exposé des faits, nous avons fixé le terme de la première période de la campagne d'été au moment où est parti le grand détachement de l'armée du Rhin pour l'Italie (10 mai). Ce sont donc les événemens qui ont eu lieu depuis le 25 avril, jour du passage du Rhin, jusqu'au 10 mai, qui vont être l'objet de ce chapitre. Observons d'abord le théâtre sur lequel ces événemens vont se passer.

Nous avons dit que ce vaste groupe de montagnes, couvertes de bois, hérissées de rochers, sillonnées de gorges anfractueuses, connu sous le nom de *Forêt-Noire*, déterminait et remplissait l'angle que forme le Rhin dans son cours de Constance à Bâle, sur un côté, et dans sa direction de Bâle à Haguenau, sur l'autre côté; cette masse présente ses revers les plus escarpés à ces deux mêmes portions du cours du Rhin, et elle jette dans ce fleuve les rivières qui, sur ces deux versans, descendent par ses gorges. Ainsi se rendent, dans la partie du Rhin qui coule de Bâle à Haguenau, la Rench, la Kinzig, l'Elz, la Wiesen, etc.; et du côté qui va être plus particulièrement le théâtre de la guerre, l'Alb, la Wutach, l'Aach; aucune de ces rivières n'est fort considérable par le volume de ses eaux. En général, les fleuves, excepté le Rhin, au début, ne jouent pas un rôle important dans cette première période de la campagne d'été de 1800.

Les montagnes, de part et d'autre, fixent d'abord l'attention, soit que les armées en descendent et les gardent, soit qu'elles menacent de les attaquer et d'y pénétrer.

L'armée de Kray tenait l'entrée de la Forêt-Noire, et menaçait particulièrement ou semblait menacer de s'enfoncer dans le Rheinthal et les autres gorges des Alpes, dont nous devions lui défendre l'invasion, pour intercepter la communication du général autrichien avec l'Italie.

Il y avait deux moyens d'écartier des vallées de la Suisse l'armée autrichienne : celui d'une vive attaque sur son extrême gauche, pour la frapper sur le point où elle pouvait s'appuyer au Vorarlberg, ou un mouvement contraire qui lui donnât jalousie sur son extrême droite, en nous voyant ou croyant nous voir descendre vers la plaine de la rive droite du Rhin, après avoir passé ce fleuve. Pour réunir les avantages et le mérite de ces deux attaques, il fallait les faire craindre et regarder comme également redoutables, comme également probables de chaque côté; et, à cet effet, en ayant l'air de s'étendre pour les effectuer, il fallait se resserrer réellement et se concentrer sur un point d'attaque, qui ne devait être ni l'un ni l'autre de ceux qu'on aurait menacés.

Dès que Moreau a reçu la permission d'exécuter le plan qui lui convient, il ne perd pas un moment de vue les moyens de le faire réussir.

Il annonce avec beaucoup de satisfaction (en date du 27 avril) à Berthier, commandant de l'armée de réserve, que Sainte-Suzanne a débouché par Kehl; que Saint-Cyr a débouché par Brisach; qu'à ces deux généraux vont se réunir, le 30, sur la Wutach, Richepanse, Leclerc, Delmas, etc.; que le même jour qu'on attaquera sur la Wutach, Lecourbe passera le Rhin.

Il écrit, sous la même date, à Carnot, Ministre de la Guerre (1) : « Le jour où l'armée française sera réunie au débouché des montagnes, sans qu'un seul de ses corps ait été battu, je me regarderai comme très heureux. Toute la position est entièrement en faveur de l'ennemi, puisqu'il a trois marches de moins que nous pour communiquer de sa droite à sa gauche. Vous jugerez, d'après cela, de la facilité qu'il aurait à battre nos têtes de colonnes, à mesure qu'elles déboucheraient, si nous ne manœuvrions avec une grande précision. »

(1) Tout l'essentiel de cette lettre est ici ou page 61.

Dessolles, à la veille des premières opérations (le 24 avril) (1), s'exprimait ainsi : « Moreau compte trouver 40,000 hommes d'infanterie réunis, et il les aborde avec 60,000 hommes sur un rayon de 7 lieues. « Si l'ennemi s'oppose à notre débouché de la Forêt-Noire sur la « Wutach, le général en chef est décidé à lui livrer bataille; si, au contraire, il se retire sur Stockach, le général *Sainte-Suzanne*, qui, après « avoir fait une fausse attaque sur *Offenbourg*, doit se replier sur *Brisach*, « marchera par le val d'*Enfer* sur *Löffingen*, pour nous rejoindre. C'est « là que les dispositions de l'armée ennemie décideront les opérations « du général en chef.

« L'ennemi, ajoute-t-il, s'est prodigieusement renforcé de milices et « de troupes des cercles, sur sa droite; si ces troupes ne sont pas dangereuses par leurs qualités, leur masse en impose, et cette considération « a forcé le général en chef de laisser 8 bataillons à Mayence, dont le développement prodigieux comporte une garnison de 20,000 hommes au « moins; l'ennemi a reçu aussi quelques nouveaux régiments autrichiens.

« La défense du Valais, du Saint-Gothard et du Rheinthal, enlève encore à l'armée des forces disponibles. Une division de réserve, qui serait « entrée en Suisse, aurait pu nous les rendre. »

Le 30 avril, le chef de l'armée du Rhin demanda 11 bataillons à Berthier, pour en relever autant de Moncey, qui alors pourrait attaquer Mayenfeld, couper une partie du corps de l'ennemi dans le haut Rheinthal, et le forcerait à évacuer Feldkirch et ses retranchemens; nous aurions gagné ainsi une communication de plus sur l'Italie, qui même serait plus avantageuse que celle du Saint-Gothard.

On voit que Moreau ne perdait point de vue, et cherchait à remplir de son mieux cette partie de ses instructions qui avait rapport aux communications de l'armée du Rhin avec l'Italie.

Il ne suit pas moins fidèlement la recommandation de n'avoir qu'une ligne d'opération.

On trouve dans tous ces documens cette préméditation et cette prévoyance qui attendent peu de la fortune et ne livrent rien au hasard.

(1) Voyez, sous cette date, le N° XIII des pièces justificatives.

Cette juste observation et ce que nous avons souligné dans la lettre de Dessolles, touchant l'attaque de Sainte-Suzanne sur Offenbourg, nous amène naturellement à examiner une accusation d'imprévoyance et d'étourderie, aussi grave que singulière, élevée contre le général en chef de l'armée du Rhin, de la part de Napoléon à Sainte-Hélène.

Il raconte d'abord les faits relatifs au passage du Rhin, de la manière suivante :

« Sainte-Suzanne, commandant la gauche, passe le Rhin à Strasbourg ;
 « Saint-Cyr, avec le centre, le passe le même jour (25 avril) à Brisach ;
 « le général Moreau, à la tête d'un corps de réserve, passe le 27 à Bâle.

« Le corps de Sainte-Suzanne culbuta un corps ennemi de 12 à 15,000
 « hommes, qui était *en position en avant d'Offenbourg* ; Saint-Cyr entra à
 « Fribourg, que l'ennemi ne lui disputa pas ; de là, il se porta sur Saint-
 « Blaise, où déjà la réserve, qui avait passé à Bâle, était arrivée ; Riche-
 «panse resta à Saint-Blaise ; les deux autres divisions, remontant la rive
 « droite du Rhin, se portèrent à l'embouchure de l'Alb. Le 26 et le 27, les
 « trois divisions se réunirent sur la Wutach ; le 28, elles prirent position
 « à Neukirch ; Saint-Cyr se porta de Saint-Blaise sur la Wutach à Stuh-
 « lingen. »

Jusque là, c'est un récit fidèle ; mais voici comment le narrateur interprète ce qui suivit :

« Cependant Moreau sentit *la nécessité de rappeler Sainte-Suzanne*, qui
 « dut passer à Kehl, le 27, pour venir sur la rive gauche du Rhin, à Vieux-
 « Brisach, pour passer de nouveau le fleuve, et se trouver en deuxième
 « ligne du corps de Saint-Cyr ; il marcha sur Fribourg, traversa le val
 « d'Enfer, et prit position à Neustadt, etc. »

Dans les remarques sur chacune des opérations, dont Napoléon fait suivre sa narration, il développe d'une manière plus positive le motif auquel il impute ce mouvement.

« Sainte-Suzanne, dit-il, passe le Rhin à Kehl, Saint-Cyr à Neuf-Bri-
 « sach ; ils devaient se joindre dans le Brisgau. *Moreau en sentit le danger ;*
 « *il rappela Sainte-Suzanne sur la rive gauche, pour lui faire passer le Rhin*
 « *sur le pont de Neuf-Brisach. Ce fut un faux mouvement et non pas une*
 « *ruse de guerre.* »

A voir comment Napoléon insiste sur le fait et revient sur le motif,

au jugement explicite et sévère qu'il prononce la seconde fois, qui ne croirait que Bonaparte, Premier Consul, s'est bien convaincu, dans le temps, que le premier mouvement ordonné par Moreau à Sainte-Suzanne, a été, en effet, une faute aperçue à temps, et heureusement réparée? Il semble que cette habile réparation est le seul éloge qu'on puisse désormais réclamer pour le général en chef de l'armée du Rhin, et que tout mérite de préméditation et de ruse de guerre lui est réellement étranger dans cette circonstance.

Quel n'est donc pas l'étonnement de celui qui, ayant sous ses yeux les pièces officielles, y lit, non seulement ce que nous venons de voir dans la lettre du général Dessolles, sous la date du 24 avril, mais, déjà sous la date du 10, en annonçant les mouvemens qui eurent lieu quinze jours après, les paroles suivantes de ce chef d'état-major général au Ministre (1) : « Le principal effort devant se porter sur la gauche « de l'ennemi, appuyée au lac de Constance, *le général Sainte-Suzanne « débouchera par Kehl, et fera des mouvemens dans la vallée de la Kinzig, « pour y engager une partie des forces de l'ennemi, et occuper le général « Staray, qui se trouve vers Rastadt.* »

Il annonce ensuite le mouvement de chacun des autres corps; et, revenant au général Sainte-Suzanne, il dit que, seul, « *il se repliera par « Kehl, et marchera derrière le fleuve jusqu'à Brisach.* »

Il indique sa destination ultérieure; il revient sur toute cette manœuvre, le 24, dans la lettre que nous avons citée; dans cette lettre, les moindres circonstances, toutes les coopérations, même simulées, sont prévues et annoncées. « Le général Saint-Cyr, y est-il dit, dans sa première marche, doit arriver sur Fribourg, en culbutant la ligne de « l'ennemi en avant du débouché du *val d'Enfer*; il laissera assez de « troupes dans la tête de pont de Brisach, pour la mettre à l'abri d'insulte; arrivé à Fribourg, son avant-garde s'engagera dans le chemin « de Fribourg à Saint-Blaise, tandis que l'arrière-garde aura l'air de « marcher sur Waldkirch, pour menacer ce débouché de la Kinzig, *pa-* « *raître* lier ses opérations à celles du général Sainte-Suzanne, sur cette

(1) Voyez le N° VIII des pièces justificatives.

« vallée, et contenir sur ce point les forces de M. de Staray, etc., etc. »

Le 27 avril, Moreau écrit au Ministre : « Le général Sainte-Suzanne, dont le mouvement avait pour but de contenir le corps de Staray, et d'engager l'ennemi à jeter sa réserve de Donaueschingen dans le val de Kinzig, se rend à marches forcées à Fribourg pour rejoindre l'armée par le val d'Enfer ou par Sanct-Blasien. Si l'ennemi nous attend sur la Wutach, son mouvement nous a débarrassés d'un corps plus fort que le sien ; si l'ennemi ne reçoit le combat qu'à Stockach ou sur l'Osterach, alors il aura rejoint l'armée, et le plus brave l'emportera. »

Ces textes et ces dates n'ont pas besoin de commentaires ni de réflexions.

Pour en revenir au mérite intrinsèque des mouvemens de l'armée du Rhin, cet ennemi, qui avait sur Moreau l'avantage possible de trois marches d'avance, Moreau le gagne de vitesse, le bat à Stockach, le bat à Engen, à Mœsskirch, à Biberach, toujours en observant de le manœuvrer par sa gauche, pour l'isoler de plus en plus du corps des Grisons.

Sans doute ce mouvement, par la droite de l'armée française, aurait pu être encore plus prononcé, plus énergique, et peut-être plus décisif, s'il avait été possible de prévoir les ordres du conseil aulique de Vienne, qui enchaînaient le prince de Reuss dans sa position. Mais il ne faut jamais établir l'espoir de son succès sur les fautes présumées de son adversaire. Cette maxime, d'une prudence vulgaire, n'a pas besoin d'être ici expressément justifiée. Nous n'insisterons pas non plus sur le choix si judicieux du point d'attaque de Stockach, nœud des communications entre la Souabe et les Grisons. Ces quatre premières batailles de Stockach et d'Engen le même jour, de Mœsskirch le surlendemain, de Biberach quelques jours après, ont été livrées dans le même système, franchement et habilement suivi. On ne voit là aucune trace des *tâtonnemens* qu'on a reprochés à Moreau.

Dira-t-on qu'à Mœsskirch, le corps de l'archiduc Ferdinand arrive sur le champ de bataille à temps, sans être attaqué, et qu'il aurait pu l'être avant d'attaquer lui-même le flanc de nos colonnes? Mais ceux qui ont fait cette guerre savent que tout était disposé pour prendre ce corps entre deux feux ; ce qui serait arrivé en effet, si les divisions françaises, qui devaient envelopper le corps de l'archiduc, eussent pu marcher sur

ses derrières; elles ne le purent pas, comme nous verrons le général en chef le reconnaître lui-même.

Si, ce qui est loin d'être prouvé, il y avait eu quelque faute de leur part, elles l'auraient amplement réparée en gagnant la bataille de Biberach contre toute l'armée ennemie, par des manœuvres faites comme sur un champ d'exercice. Ce dernier fait d'armes inspire au général Dessolles, toujours si sobre dans ses éloges, des paroles qui ne sont que l'expression exacte de la vérité et d'un rapprochement glorieux.

« C'est ainsi que les environs de Biberach ont été deux fois illustrés
« par des victoires signalées; l'une, lorsque l'armée du Rhin fixait, par
« la plus belle des retraites, les regards de l'Europe; l'autre, quand, plus
« formidable, elle porte ses armes dans le cœur de l'Allemagne (1). »

Il ajoute : « L'armée marche si vite qu'on n'a guère le temps de recueillir les belles actions de chaque jour. »

Tout cela était vrai, et l'était également des chefs et des soldats.

Les circonstances de l'affaire de Mœsskirch, dont nous venons de parler, et quelques autres, ont donné lieu à ces reproches d'hésitation, d'incertitude, à ces rumeurs de coopérations faiblement effectuées, de mésintelligence funestes, que Napoléon reproduit à Sainte-Hélène.

Il écrit que Moreau reprochait à Saint-Cyr « les lenteurs de sa marche à Engen, surtout à Mœsskirch, d'être mauvais camarade, de laisser écraser les divisions voisines, etc.

« De son côté, ajoute-t-il, Saint-Cyr critiquait amèrement la conduite de son général en chef, et manifestait hautement la désapprobation des manœuvres qui avaient été faites depuis l'ouverture de la campagne.

« On voit, ajoute-t-il, dans les dépêches de Lecourbe, plusieurs lettres pleines d'énergie et de plaintes sur les lenteurs, les incertitudes, les hésitations, les ordres et les contre-ordres de Moreau. »

Il nous a été impossible de découvrir la moindre trace de ces plaintes de Lecourbe, de ces critiques de Saint-Cyr; et, sur la conduite de ce dernier, si diversement jugée, il est impossible de s'exprimer d'une manière plus simple, plus naturelle, qui éloigne plus toute idée d'amer-

(1) Cette lettre, ne contenant rien d'essentiel, n'est point aux pièces justificatives.

tume et d'aigreur, que ne le fait Moreau à une date cependant bien proche des événemens qu'on suppose lui avoir donné de l'humeur; ce qui prouve qu'apparemment on ne se plaignait pas plus de lui qu'il ne se plaignait des autres; car, en pareil cas, tout est réciproque, tout est promptement rendu.

Or, il est remarquable avec quelle bienveillance, sans aucune exception ni restriction, Moreau parle de ses troupes et de ses généraux.

« Je ne puis trop me louer, dit-il (le 6 mai (1), c'est-à-dire après les « trois premières batailles) de la bravoure et des talens des troupes et « des généraux. »

Il semble même qu'il prévoioit et qu'il veuille prévenir les reproches que nous réfutons :

« Des obstacles de marche, dit-il, ont empêché tout le corps du gé-
« néral Saint-Cyr de donner dans les deux actions, ce qui a rendu le
« succès moins complet; » et, entrant dans les détails d'une vérité
qu'il n'avait aucun intérêt à taire ni à modifier : « la seule brigade du
« général Roussel combattait, le soir, sur les hauteurs d'Engen. » Et puis,
comme s'il voulait répondre aux reproches de lenteur, « nous n'avons
« fait aucun séjour depuis notre départ de France; cette rapidité, la
« fatigue qu'elle entraîne et des combats continuels, mettront du retard
« dans les détails; il est important que la République entière connaisse
« les traits de courage; etc. Notre récompense sera dans la reconnais-
« sance de nos concitoyens. »

L'excellent esprit qui animait l'armée du Rhin a surtout éclaté dans le dernier acte de cette première partie de la campagne d'été, je veux dire au départ du grand détachement.

Une circonstance assez forte pouvait fournir un prétexte pour éluder l'exécution de ce qui avait été convenu entre Berthier et Moreau, le 16 avril; car, au moment de cette exécution, l'armée du général Klenau semblait s'avancer de la Franconie, pour se joindre à l'armée de Kray. A la vérité, l'armée gallo-batave s'avancait aussi et pouvait tenir en échec Klenau et Albini; mais il y avait au moins texte à discussion; les

(1) Voyez aussi les N^{os} XIV et XV des pièces justificatives.

deux parties, dans cette sorte de litige, savoir, le gouvernement français, d'un côté, et le général en chef de l'armée du Rhin, de l'autre, pouvaient échanger d'assez puissantes argumentations. Le Ministre de la Guerre (Carnot) arriva à l'armée de Moreau pour lever les difficultés; il raconte ainsi sa mission à celui qui tenait par *interim* le portefeuille de la Guerre (le général Lacuée, comte de Cessac)(1). « Je suis arrivé ce matin (10 mai); j'ai fait connaître au général Moreau l'objet de ma mission; les mesures ont été arrêtées sur-le-champ pour l'exécution des ordres du Premier-Consul.

« J'ai été on ne peut pas plus satisfait du général Moreau; ma présence a été utile pour dissiper les préventions qu'on avait cherché à faire naître dans son esprit contre le gouvernement; et l'entrevue que j'aurai à Genève avec le Premier-Consul, doit produire un effet réciproque et semblable.

« Je m'attendais à faire beaucoup de peine au général en chef, en venant, pour ainsi dire, l'arrêter dans le cours de ses plus brillantes victoires, par la demande d'une partie considérable de ses forces pour une autre armée. Il en a été réellement affecté; mais comme il est aussi bon citoyen qu'habile général, il a acquiescé, après m'avoir représenté les inconvénients qui pourraient en résulter pour l'armée du Rhin, laquelle ne lutte avec avantage contre les ennemis que par l'ascendant de sa bravoure et de ses efforts extraordinaires; il craint de ne pouvoir conserver l'offensive, et alors il ne pourrait plus conserver sa position avancée; il serait obligé de rétrograder, d'abandonner les ressources que fournit le pays; le découragement s'emparerait des esprits, et l'ennemi en deviendrait plus audacieux. Ces raisons, très fortes, ne l'ont point empêché de souscrire aux ordres du Premier-Consul. »

Cette lettre, remarquable sous tant de rapports, si propre à caractériser l'époque et l'armée d'où elle est datée, indique surtout avec beaucoup

(1) Cette lettre est parmi les documents originaux du Dépôt de la Guerre; tout ce qu'elle a de remarquable étant cité ici, nous ne la répéterons pas aux pièces justificatives.

de justesse la position où restait le général Moreau. Elle annonce parfaitement le genre de guerre qui va succéder à une attaque vive et impétueuse; elle relève d'avance le mérite de cette activité nouvelle, non pas plus grande, mais autrement dirigée, qui va devenir le caractère des mouvemens ultérieurs du général Moreau. Ces opérations recevront un nouveau lustre des diverses considérations que vient de présenter à l'esprit du lecteur la lettre du Ministre.

Un officier wurtembergeois (1) qui était employé à l'armée de Kray, et qui nous a donné un journal dont le langage porte le double caractère de la franchise et de la sagesse, fait remarquer, en terminant le récit des actions qui appartiennent à cette première période, « que dix-neuf jours seulement s'étaient écoulés depuis les premières hostilités, et déjà, dit-il, l'armée autrichienne, cette armée si nombreuse et si formidable, éprouvait tous les maux résultant d'une longue campagne. Six marches forcées, sept nuits sans sommeil, quatre combats sanglans, la perte de presque tous ses magasins, l'avaient accablée de souffrances de tout genre; elle était diminuée de près de 12,000 hommes morts, prisonniers ou égarés; trente lieues de pays étaient abandonnées aux Français. »

Ces aveux, ce cri de douleur arraché par la vérité à un adversaire très éclairé, achèvent de réfuter l'indécision reprochée au général de l'armée française du Rhin.

(1) La relation de cet officier est imprimée à la suite de l'*Histoire de la campagne de 1800*, par Bulow, sous le titre de *Précis de la campagne de 1800 dans la Souabe, la Bavière et l'Auriche*.

CHAPITRE IV.

Réflexions sur la seconde période de la campagne d'été, depuis le 10 mai, époque du départ du détachement, jusqu'au 10 juin, où commence le grand mouvement de Moreau pour détacher Kray de sa position d'Ulm.

LE même officier wurtembergeois, dont nous venons de rapporter l'opinion sur la première partie de la campagne, s'exprime ainsi en commençant à rendre compte de celle que nous allons examiner :

« Il est intéressant », dit-il, « de fixer un regard attentif sur ces deux armées opposées l'une à l'autre, ou plutôt *entrelacées* d'une manière inouïe jusqu'alors; chacune d'elles, plus occupée encore à *intercepter les communications* de son adversaire, qu'à conserver les siennes propres, semblait aspirer à mettre fin à l'effusion du sang, par une des plus savantes guerres de manœuvres. Le connaisseur, qui préfère les calculs et la marche du génie aux scènes terribles des batailles souvent indécises, regardera sans doute le moment dont il s'agit comme le plus beau, le plus instructif de cette mémorable campagne. »

Dans la première partie de cette campagne, l'armée française a dû opérer pour faire en sorte, d'un côté, de pousser ou retenir dans la plaine la gauche de l'armée ennemie, de l'écarter du Rhin, du lac de Constance, et, par conséquent, des gorges de la Suisse et des communications avec l'Italie; de l'autre côté, elle a eu soin d'écarter la droite de ces mêmes ennemis de la vallée du Bas-Rhin; ainsi, la manœuvre de l'armée française a dû être de se *masser* sur sa droite, d'y porter les grands coups, sans négliger cependant de donner des inquiétudes à l'ennemi, pour les contrées importantes qu'il avait à couvrir sur la gauche du Danube.

L'armée autrichienne, tenue d'abord, pour ainsi dire, en l'air et éga-

lement isolée du Rhin et des montagnes helvétiques, n'a bientôt plus pour appui que la position d'Ulm, où le Danube devient un obstacle d'autant plus réel pour les Français, qu'ils n'ont pas un ponton. Les Autrichiens, abrités derrière le fleuve, et tenant de fortes positions sur l'une et l'autre rive, peuvent réparer leurs pertes, renforcer leur matériel, augmenter leur force numérique, rétablir leur moral et profiter des nombreux et immenses avantages que leur donnent tant de facilités de manœuvrer avec un égal espoir de succès, soit en défensive, soit en offensive.

Cette raison de position, et l'avantage du nombre qui reste à l'armée autrichienne sur l'armée française, affaiblie par son détachement, concourent à rendre cette partie de la campagne contestée, contrastée, disputée sur beaucoup de points à la fois, tandis que la première partie a été le résultat d'un mouvement général, fait, pour ainsi dire, d'un seul jet et d'une haleine, bien que long-temps et sagement préparé.

Le théâtre de ce grand nombre d'actions et d'impulsions diverses, est intéressant à étudier. Les fleuves et les places joueront, à l'avenir, un plus grand rôle que les montagnes, au pied desquelles on s'est battu jusqu'à présent, et on ne perdra pas de vue que la supériorité numérique de la cavalerie autrichienne, va faciliter beaucoup les mouvements de cette armée sur son nouveau terrain.

L'archiduc Charles a signalé (1) le premier, au public, l'importance de la position d'Ulm.

Nous avons dit, dans notre exposé, qu'elle forme naturellement quatre camps ou postes retranchés : trois sur les hauteurs de la rive gauche, et une tête de pont sur la rive droite (2).

De ces points défensifs, le plus fort, le plus important, c'est le Michelsberg, vaste plateau entre la rive gauche du Danube et la rive gauche de la Blau, dont les pentes adoucies du côté opposé à l'angle que forme leur confluent, laissent à l'artillerie tout son effet.

Cette nature de camps retranchés est bien autrement forte aujourd'hui.

(1) *Principes de stratégie*, première partie.

(2) Voyez la description de ces ouvrages et de la place d'Ulm, aux pièces justificatives, N° XLII. Voyez aussi la carte des environs d'Ulm.

d'hui, que celle qui frappait jadis les yeux par un aspect plus âpre et plus imposant, telle que le camp de Pirna, etc.

C'est dans cette vaste enceinte des camps d'Ulm que l'armée autrichienne espérait se reposer, sous la protection de 150 bouches à feu.

D'abord, elle s'était tenue en dehors de cette position, y appuyant seulement sa droite, et portant sa gauche jusqu'à Elchingen; mais bientôt, les démonstrations que fait Moreau sur la rive gauche, à Erbach, la font rentrer dans les limites des camps retranchés. La place, elle-même, était d'ailleurs, à cette époque, dans le meilleur état de défense; on peut en voir les détails dans le rapport, déjà cité, fait au général Moreau, quand elle lui fut cédée.

Cette position a un autre avantage; Ulm est le point où le Danube, grossi de l'Iller et de la Blau, commence à être navigable.

Deux ruisseaux (la Brigach et la Brege), qui confondent leurs eaux à Donaueschingen, sur le revers oriental de la Forêt-Noire, y commencent le Danube. Ce fleuve naissant présente, au-dessus d'Ulm, un grand nombre de gués; mais, plus bas, comme il y a déjà beaucoup d'eau, et encore fort peu d'îles, le passage en est généralement assez difficile pour une armée; et, comme la rive gauche est plus élevée que la rive droite, ce passage, immédiatement en amont et en aval d'Ulm, présentera, pour les Français, des difficultés particulières.

Des affluens qui se trouvent sur ce terrain, les principaux sont la Blau et l'Iller; le premier et le moindre des deux, la Blau, qui descend sur la gauche du Danube, y coule par une gorge profonde et anfractueuse; l'Iller, qui s'y rend sur la droite, a plus d'importance, surtout pour nous, dans presque tout son cours de Kempten à Ulm.

Pour suivre avec fruit et démêler aisément les mouvemens de cette période, il sera nécessaire d'observer sur notre carte générale: 1^o La grande route de Memmingen à Augsbourg, ligne principale d'opération de l'armée française. 2^o Celle qui, d'Ulm, passe par Memmingen et Kempten, se dirigeant, par la rive droite de l'Iller, sur le Tyrol et l'Italie. 3^o Celle d'Ulm à Augsbourg, une des lignes de retraite de l'ennemi, à droite du Danube, et dont Moreau était maître. 4^o Un chemin plus étroit, où les défilés sont fréquens, qui conduit de Kellmunz à Augsbourg, et où le général français va être souvent obligé d'opérer.

On appréciera également l'importance des autres affluens du Danube entre le Lech et l'Iller, tels que la Gunz, la Mindel, la Zusam, la Schmutter, ainsi que les ponts et les chemins qui traversent tous ces cours d'eau, et qui sont, particulièrement, en grand nombre sur l'Iller.

Sur le terrain dont nous venons d'indiquer les principales communications, l'armée française ne perdra point de vue sa constante destination d'intercepter celles de l'ennemi avec l'Italie; pour l'en tenir sans cesse menacé, il faut que cette armée, coupée elle-même par le Danube et ses nombreux affluens sur ce point, supplée par l'agilité et la multiplicité des mouvemens, à l'infériorité numérique.

Observons les circonstances par lesquelles diffère si fortement, à deux époques rapprochées, l'importance de cette place d'Ulm, comme point stratégique.

Kray, en 1800, attaqué principalement sur la droite du Danube, battu, repoussé le long du cours de ce fleuve, depuis sa source jusqu'à Ulm, et là, menacé d'être coupé du Tyrol, doit attacher un grand prix à cette position d'Ulm encore intact, qui le maintient à cheval sur le Danube; et sa constance à garder ce poste, peut engager son adversaire à changer sa ligne d'opération.

Rien de tout cela pour Mack, en 1805; son camp, sous Ulm démantelé, est isolé et en l'air; attaqué sur la rive gauche du Danube, Mack est coupé, par le seul fait de cette attaque, de sa ligne d'opération par Augsbourg, Munich, sur Vienne qu'il est chargé de défendre.

Kray, après une résistance vigoureuse, se sauve dans Ulm, et y rétablit les débris d'une armée fortement entamée et ébranlée dans son moral.

Mack y enferme et y paralyse une armée qui n'a encore ni agi ni souffert.

L'habile et heureux adversaire de Kray, à qui, ni les manœuvres, ni l'immobilité de celui-ci, n'ont fait abandonner ni sa ligne d'opération, ni ses communications avec l'Italie, a dû rendre et a rendu justice à ces manœuvres et à cette constance, dont il n'a pas triomphé sans effort.

Mack se trouvait jugé d'avance, mais bien différemment; on avait prévu, dans le rapport fait au général Moreau, sur les trois places céder, et sur celle d'Ulm en particulier, ce qu'un homme peu judicieux

pourrait faire d'Ulm tel qu'on le laissait (1). C'est justement ce que fit Mack cinq ans après.

Le général Jomini relève, en peu de mots, mais par une comparaison très expressive, les avantages que trouvait le général Kray à Ulm, dans l'état où cette place était alors, et les difficultés que Moreau avait à surmonter :

« Ainsi, dit-il, qu'on avait vu jadis les efforts de l'Autriche et de la Russie se briser contre le camp retranché de Frédéric, à Bunzelwitz, de même cette importante position d'Ulm semblait devoir être le *nec plus ultra* des succès de Moreau dans la campagne; car il n'était guère probable qu'il voulût en chasser Kray de vive force, et on ne voyait pas par quelles manœuvres *stratégiques* on aurait pu décider les Autrichiens à l'abandonner. »

Bulow, après avoir appliqué ses systèmes, plus ingénieux que solides, au même examen, et passant des manœuvres de Kray à celles de Moreau, conclut en ces mots remarquables : « Les Autrichiens se persuadent, d'abord, que Moreau est réduit à la défensive; et c'est en ce moment, qu'il médite son entreprise sur Augsbourg et la Bavière. »

En effet, rétablissant ainsi en sa faveur l'opinion de la force, qui, si souvent, est la force même, Moreau menace de couper les communications de l'ennemi et fait des démonstrations contre sa ligne de retraite.

Ce sont ces démonstrations, d'abord sur la rive gauche du Danube, ensuite sur la rive droite, que l'on appelle à tort des *tâtonnements* (2); manœuvrer, quand on le fait évidemment avec un plan fixe (3), ce n'est

(1) Voyez, pièces justificatives, N° XLII.

(2) Expression du général Pelet. Voyez ses *Mémoires sur la campagne de 1809*, tome II, page 314.

(3) Dans une lettre, que nous ne joignons pas aux pièces justificatives, parce que les récits qu'elle contient feraient double emploi avec le bulletin, le général Dessolles, parlant des circonstances dont nous nous occupons dans cet examen, s'exprime (le 22 mai) de la sorte : « Si l'ennemi reste à Ulm, il est tout-à-fait détaché du Tyrol, et nous pourrions pousser des partis au delà du Lech, balayer les Grisons et vivre dans le pays conquis, jusqu'à ce que la campagne soit décidée en Italie. S'il quitte

pas tâtonner, c'est exploiter l'avantage qui reste au plus faible, quand il est le plus habile, contre le plus fort.

C'est dans ces manœuvres qu'on put voir les effets de la nouvelle formation de l'armée française; elles sont nombreuses, importantes, rapides. On peut en consulter la série dans notre exposé.

A quel but tendait donc, de part et d'autre, cette multitude de marches, de contre-marches, d'engagemens partiels, d'attaques vraies ou simulées?

Kray voulait préserver l'Allemagne, et surtout les états héréditaires de l'Autriche et ceux des princes qui combattaient encore pour elle; il laissait derrière lui le Wurtemberg, la Franconie, la Bohême; de nombreux ponts, en descendant le Danube, lui offraient la faculté de couvrir la Bavière et l'Autriche. (Voyez notre carte.)

De notre côté, nous devions forcer Kray à quitter son poste ou à combattre pour le défendre; le harceler, attaquer de nouveau le moral de son armée, à peine rassurée par sa nouvelle position, arracher le secret de ses vues à un général capable d'en avoir, en le trompant sur les nôtres, le prévenir en Bavière, menacer le Tyrol et Vienne.

Après donc les premières victoires qui séparèrent le gros de l'armée autrichienne du prince de Reuss, qui la séparèrent aussi des corps de son extrême droite, lorsque l'armée française, affaiblie par le détachement qu'elle venait de faire, ne pouvait plus empêcher Kray de se réfugier et de se reposer dans sa forte position d'Ulm, il ne convenait plus à Moreau de passer outre, avant d'avoir mis l'ennemi hors d'état de conserver l'offensive; et, pour cela, il fallait l'attirer, le plus que l'on pourrait, hors de ses retranchemens, l'étonner, le fatiguer, le battre en détail, l'affaiblir en tout sens; c'est ce qu'a fait le général français, et seulement alors il pouvait reprendre l'initiative des grands mouvemens. Nous verrons, dans l'examen de la troisième période, comment il s'acquitta de cette tâche; il en avait préparé le succès par les opérations de cette seconde période.

«Ulm, au contraire, nous le combattons, et nous devons tout espérer, lorsqu'il n'y aura plus à lutter que de dispositions et de courage.» Spéculer ainsi, calculer des alternatives, c'est prévoir; et agir en vertu de ces prévisions, ce n'est pas tâtonner.

En effet, quand l'ennemi se présente lui-même au combat, il est battu d'abord sur la rive gauche du Danube, ensuite sur la rive droite, enfin, d'une manière décisive sur la rive gauche de l'Inn, au moment où Kray, à la tête du gros de son armée, sort de son camp et espère enlever nos flanqueurs de gauche, parce qu'il les croit abandonnés à eux-mêmes par suite du mouvement de notre armée sur le Lech. Mais Moreau est en mesure; instruit par ses espions du projet de son adversaire, il rappelle sa droite, fait appuyer son centre, laisse avancer les colonnes ennemies, les attaque par le flanc et les écrase.

Tel fut, depuis le 10 mai jusqu'au 10 juin, l'emploi que Moreau fit du temps, du terrain et de ses forces. Sur trente-huit jours (1) qu'on lui reproche d'avoir passé à *tâtonner* autour de Kray, en voilà déjà trente assez fructueusement occupés à rétablir la supériorité de l'armée française, à déjouer les combinaisons de l'ennemi, à le prévenir sur ses points de retraite ultérieure, à le mettre dans la nécessité prochaine et indispensable de quitter son important appui d'Ulm, à obtenir enfin tous ces avantages, sans hasarder des chances que la position de son armée rendait incertaines.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette seconde période, c'est l'égalité de succès avec laquelle Moreau passe alternativement de l'offensive à la défensive et *vice versa*, en évitant les dangers de la transition; on sait assez combien il est facile de donner à nos troupes la première impulsion de l'attaque, mais il ne faut pas oublier combien il est difficile de les y ramener avec la même confiance, avec le même bonheur. Peu de généraux ont trouvé le secret de cette confiance et l'art d'en tirer parti.

Il reste donc à rendre raison de l'emploi de huit jours, ce sont ceux qui se sont écoulés du 10 au 18 juin; nous verrons, dans l'examen de la troisième période, comment ils ont servi à préparer le passage du Danube et les faits d'armes qui l'ont accompagné, dans la journée du 19.

(1) Voyez les mêmes mémoires du général Pelet, passage déjà cité, tome II, page 314.

CHAPITRE V.

Observations sur la troisième et dernière période de la campagne d'été, comprenant la retraite de Kray devant Moreau, depuis le 10 juin jusqu'au 15 juillet, date de l'armistice de Parsdorf. — Réflexions sur cet armistice et sa prolongation.

Nous avons vu combien il était sage et conforme à l'objet de la guerre, de ruiner l'ennemi petit à petit, de le maintenir dans le bassin du Danube, et de lui interdire tout mouvement décidé vers sa véritable ligne de défense.

En effet, si, après Mœsskirch ou Biberach, si avant tous les combats autour d'Ulm, et surtout avant l'affaire d'Hœchstedt, dont nous allons rendre compte, et celles qui l'ont suivie sur les deux rives du Danube, on avait donné sur Vienne une forte jalousie au général Kray; si, d'après cette impression, dès le mois de mai, et non au mois de juillet, négligeant successivement les lignes de l'Inn, du Lech et de l'Isar, l'armée autrichienne avait marché tout de suite sur l'Inn; si, jointe par le prince de Reuss, avant que celui-ci eût été entamé, encore fortement animée et moralisée, nombreuse, en bon état, elle eût garni cette redoutable ligne de l'Inn, la question changeait du tout au tout; Vienne était en sécurité, et cependant en armes; tout prenait une autre face. N'est-ce pas ce qu'il fallait éviter?

Actuellement que l'armée autrichienne a été fatiguée, amoindrie par une multitude de mouvemens et de combats; actuellement que l'armée française a suffisamment éprouvé les avantages et l'élasticité de sa nouvelle organisation (1), le caractère des opérations va changer, une impul-

(1) Voyez, à ce sujet, le passage que nous eîtons du général Dumas, à la fin du présent chapitre.

sion *une* et continue va succéder à une multitude d'impulsions successives, interrompues et divergentes.

Il ne faut point acculer Kray au Tyrol; il y serait trop fort par la nature de sa position, trop libre dans ses communications avec l'Italie. Il ne faut pas le mettre dans le cas de trouver en Bohême des renforts et du repos; il faut lui faire descendre le Danube, sans qu'il se retire trop vite vers Vienne, et sans qu'il s'établisse nulle part sur la route.

Pour qu'on puisse suivre avec fruit sa marche et la nôtre, nous continuerons, d'abord, à indiquer la nature et les principaux accidens du terrain, sur les deux rives du Danube, en descendant ce fleuve, depuis les bords de la Brenz, d'un côté, et du Lech, de l'autre, jusqu'à l'embouchure de l'Isar et aux positions de la rive gauche qui font face à cette embouchure.

Plus la rive droite est plate et marécageuse et moins elle présente, entre le Lech et l'Isar, de cours d'eau qui méritent quelque attention; la difficulté des marches et des communications tient à la constitution générale du pays; mais le Lech même et l'Isar, sur les bords duquel ont eu lieu tant de mouvemens de troupes, de part et d'autre, dans cette campagne, méritent une mention expresse.

Le Lech prend sa source entre les montagnes du Vorarlberg et celles du Tyrol, dans une chaîne qui forme la division entre les affluens du Rhin et du lac de Constance, d'un côté, et ceux du Danube, de l'autre. Le cours du Lech forme un défilé difficile jusqu'à Fussen; il coule ensuite par un pays plus doux; il reçoit la Wertach près d'Augsbourg, et court, de là, en plaine jusqu'au Danube, auquel il mêle ses eaux un peu au-dessous de Donauwerth.

L'Isar sort du Tyrol près du Pas de Scharnitz; avant d'arriver à Munich, il a reçu les eaux du Loisach; il reçoit, plus bas, celles de l'Ammer; il se grossit, dans tout son cours, de l'épanchement de plusieurs ruisseaux, lacs, marais, qui, entourés d'une chaîne de collines, constituent cette région fangeuse, où les communications sont difficiles en tout temps, presque impossibles en hiver, qui embrasse toutes les avenues de Munich, vers l'ouest. L'Isar tombe dans le Danube, à Deckendorf.

Des routes, en remontant le Lech et l'Isar, vont rejoindre la communication avec l'Italie, par Coire.

La rive gauche du Danube, en descendant d'Ulm, offre elle-même une plaine très basse entre la Blau et la Brenz, et le terrain qui se relève en continuant de descendre le Danube, présente alors plusieurs plaines propres aux grands mouvemens des armées, principalement à la gauche de la Brenz. Ces espaces sont les premiers de cette nature qu'on trouve au débouché de la Forêt-Noire; c'est pourquoi toutes les armées, dans toutes les guerres, ont été tentées de s'y développer.

Le terrain une fois connu, pour donner à notre opinion sur les mouvemens dont il a été le théâtre, plus d'utilité et d'autorité, nous nous servons des paroles mêmes des écrivains accrédités qui ont observé, avant nous, les mêmes opérations, de celles surtout des écrivains étrangers.

Ils remarquent, comme nous, que, pendant cette dernière période de la campagne d'été, c'est la partie du cours du Danube, depuis Ulm jusqu'à l'embouchure de l'Isar, que l'armée française doit faire descendre à l'armée autrichienne, sans que, sur la rive gauche, celle-ci puisse gagner la Bohême, ni, sur la rive droite, tenir la ligne d'aucun des affluens du Danube; pour l'y décider, il faut un grand mouvement. Nous laissons à Bulow le soin de le caractériser :

« Moreau, dit-il, avait acquis désormais la conviction que de simples excursions en Bavière ne détermineraient point M. de Kray à quitter sa position d'Ulm.

« Il s'était assuré, par l'épreuve qu'il avait faite, qu'il n'avait point à redouter une forte et audacieuse diversion sur ses derrières; il avait la mesure du talent de son adversaire (Bulow, passionné contre les Autrichiens, est presque toujours injuste pour M. de Kray), il forma un des plus grands, un des plus admirables plans dont l'histoire de nos guerres modernes fasse mention.

« Ce plan ne consistait en rien moins qu'à passer le Danube entre Ulm et l'embouchure du Lech, pour séparer le général Kray de ses magasins de Donauwerth et de Ratisbonne, et enfin pour le couper de ses bases en l'isolant de Vienne, etc. Par ce moyen, Kray, qui n'avait pas fait attention aux manœuvres de Lecourbe sur le Lech, se voyait forcé d'abandonner Ulm. »

En effet, la double action de l'armée française qui déterminait l'armée autrichienne à se concentrer sur la rive gauche du Danube, et à faire

retraite en descendant ce fleuve, ce fut d'abord notre propre passage du Danube, si difficile à cause de l'absence d'un équipage de pont, si brillant par l'emploi des nageurs, et puis la bataille d'Hœchstädt, si remarquable par les belles charges de la cavalerie française contre celle qui passait, alors, pour la plus belle de l'Europe.

A la suite de ces faits d'armes diversement jugés par l'esprit de parti, mais qui se recommandent d'eux-mêmes à tout lecteur impartial; ne pas s'abandonner sur les derrières de l'armée autrichienne, conserver l'avantage de pouvoir regagner sa base primitive, dans le cas où ce passage ne réussirait pas, *c'était*, dit le général Jomini, *de la prudence et non de la pusillanimité.*

Nous laisserons donc cet écrivain prendre en main la cause de Moreau contre Napoléon.

« Bonaparte, dit-il, lui a reproché (à Moreau) son excès de circonspection, et pense qu'en se décidant à manœuvrer par sa droite, il aurait dû songer à un changement total de ligne d'opérations; alors, au lieu de laisser Richepanse, pour couvrir la route de Biberach, et Grenier, pour masquer Ulm, il aurait pu réunir toute son armée entre Dillingen et Neresheim, afin de se baser désormais sur la route de Stuttgart : ce qui, en rendant l'opération moins compliquée et plus sûre, l'eût enhardi à pousser plus vivement dès le 20.

« Il y a peut-être de la partialité dans ce reproche; car le Consul n'ignorait point qu'on eût ouvert ainsi à Kray la route d'Augsbourg et sa communication avec le prince de Reuss. Outre que cet inconvénient était en opposition formelle avec le plan de Moreau » (il aurait pu ajouter avec l'instruction si positive du Premier-Consul de garder ses communications avec l'Italie) (1), « on doit encore dire à la justification de ce dernier (Moreau), qu'il serra sa gauche assez près du corps de bataille pour réunir en vingt-quatre heures toute son armée, *et qu'il observa beaucoup mieux les principes que Napoléon lui-même au passage du Pé et à l'échauffourée de Marengo.* »

Nous n'insisterons pas sur la sévérité de cette dernière expression, que

(1) Voyez le N° III des pièces justificatives.

nous avons déjà releyée dans une autre occasion (1); seulement nous observerons que celui qui s'en sert est en général beaucoup plus partisan de l'école et des maximes de guerre de Bonaparte, que de celles de Moreau.

Cette retraite et cette poursuite une fois en pleine action, les faits qui ont lieu sur les deux rives du Danube, rappellent ce que dit Montéculli des avantages de faire la guerre à cheval sur un fleuve; l'avantage principal qu'il y trouve, celui de descendre le fleuve en poursuivant l'ennemi, tandis que celui-ci doit momentanément, mais souvent, le remonter pour ralentir la poursuite, était, dans cette occurrence, en notre faveur, et cependant c'en était un réel pour Kray, dans sa retraite, de reculer au moins vers ses ressources et ses renforts.

Nous engageons le lecteur à suivre, sur la carte, avec attention, les mouvemens que l'armée française force, sans relâche, l'armée autrichienne à effectuer, après l'époque de la bataille d'Hœchstet, et surtout depuis le confluent du Lech dans le Danube, jusqu'à celui de l'Isar, espace assez court sur lequel a eu lieu une si rapide complication de marches et de contre-marches toujours appuyées au fleuve, le franchissant tour à tour de gauche à droite et de droite à gauche, et au moyen desquelles les troupes poursuivantes et poursuivies sont, dans leurs derniers replis, assez exactement représentées aux yeux par l'image de ces deux serpens que les récits mythologiques nous peignent comme s'entrelaçant autour du caducée de Mercure.

Pendant que ces mouvemens vont être tout à coup suspendus par l'armistice de Parsdorf, un beau fait d'armes avait lieu à la droite de l'armée; il a particulièrement excité l'attention des étrangers qui ont écrit cette campagne.

Bulow, entre autres, vante avec enthousiasme, dans l'expédition de Lecourbe, vers Reitti, Immenstadt, etc., la résolution hardie que prit ce général « de faire marcher un corps de troupes par la forêt de Bregenz; « ce que, dit-il, nul général n'avait tenté jusqu'alors. Par là, il coupait aux Impériaux la retraite sur les montagnes de Montafou, et se donnait la

(1) Dans le tome IV de ce *Mémorial*, au sujet de la bataille de Marengo, page 293, note au bas de la colonne de droite.

« faculté de les attaquer en même temps par la Suisse. Cette manœuvre, « admirable dans tous ses mouvemens, força les Autrichiens à évacuer le « pays des Grisons. »

Le général Jomini ne donne pas moins d'éloges à ce qui se passait à la gauche de l'armée, sous Sainte-Suzanne, qu'à ce qui s'opérait à la droite, sous Lecourbe; les expressions par lesquelles il termine le récit de cette campagne, sont d'autant plus remarquables, qu'évidemment elles lui sont arrachées par la force de la vérité.

Juste pour les deux rivaux, après avoir fait une part honorable au général Kray, dont la retraite et la conduite à Neubourg, attestent, dit-il, l'activité et le courage, et après avoir rejeté ses fautes sur le *malheureux conseil autrique*, « Moreau, ajoute-t-il, agit avec méthode et à-plomb, dans « cette période; l'espoir d'amener Kray à une bataille sur la Kamlach, lui « donna des *apparences* d'hésitation; mais dans l'ensemble de cette cam- « pagne, il parut tellement supérieur à ce qu'il fut en 1796, qu'on a peine « à le reconnaître pour le même général. » La campagne de 1796 n'est pas notre sujet pour le moment; nous n'avons voulu qu'appeler Jomini en témoignage sur celle de 1800. On remarquera d'après son observation, que le génie militaire de Moreau fut en progression ascendante jusqu'à la dernière campagne où il a commandé, ce qui n'est pas arrivé à tous les grands généraux.

Nous ne pouvons mieux terminer cet examen, qu'en joignant aux jugemens qu'ont portés, de ces événemens et de leur issue, tant d'hommes éclairés, cette courte mais profonde observation de l'archiduc Charles :

« L'histoire des guerres (dit ce prince) qui ont eu lieu dans le sud de « l'Allemagne, depuis la conquête de la Germanie par les Romains jus- « qu'au commencement du dix-neuvième siècle, fournit mille preuves de « cette maxime : que la vallée du Danube est la clé de ce pays. En tout « temps on s'est battu sur les bords de ce fleuve, et l'issue de ces grandes « luttes a toujours été à l'avantage de celui qui s'en était rendu le maître.

« En 1796, deux armées françaises, ayant pour elles la supériorité du « nombre, s'avancèrent des bords du Rhin jusqu'à Amberg et Munich; « les Autrichiens se maintinrent dans une partie du défilé du Danube à « Ingolstadt et Ratisbonne, et l'ennemi fut bientôt repoussé au-delà du « Rhin.

« Les victoires de Moreau, en 1800, n'eurent de suites importantes qu'après qu'il eut jeté son adversaire loin de ce défilé. »

L'importance de la vallée du Danube est très bien indiquée par ces exemples. C'est la poétique d'Aristote écrite d'après les livres d'Homère. L'auguste écrivain a été lui-même le philosophe et le poète.

Moreau, par une multitude d'actions savamment dirigées, a empêché Kray, en tout temps, de prendre ou de tenir un établissement et une position solides sur le fleuve; il a ensuite poussé son adversaire hors de ce défilé, en lui inspirant des craintes pour Vienne.

Tous les avantages, si bien appréciés par le prince, auraient été, plus complètement encore, acquis à l'armée française, dès la campagne d'été, bien plus efficaces entre les mains de son général, si la suspension d'armes, conclue en Italie, n'avait rendu la même mesure indispensable pour notre armée d'Allemagne.

Cette circonstance paraît avoir frappé le général Dumas; toutefois, il s'est contenté de l'énoncer sans la discuter. « On mit en question, » dit-il (1), si, dans la situation générale des affaires, cette transaction n'était pas plus utile à l'Autriche qu'à la France, puisqu'elle donnait à la première le temps et les moyens de rétablir ses armées, en y employant les fonds du subside qu'elle venait d'obtenir par son dernier traité avec l'Angleterre. Nous ne nous arrêterons pas, ajoute l'historien, à cette vaine question. »

Cette question ne nous semble pas aussi vaine qu'à l'honorable écrivain; celui-ci paraît ne l'avoir envisagée que d'un côté; d'ailleurs, plus l'histoire s'avance vers la postérité, plus la vérité devient facile à saisir, plus les motifs des actions sont connus et aisés à apprécier; les motifs de cette transaction furent discutés en présence des événemens qui la rendaient utile, nécessaire, et les pièces officielles, rassemblées de toutes parts, ne laissent, sur ce point, rien à désirer (2).

Sans doute, il s'en fallait de beaucoup que les deux armées fussent dans un état égal de fatigue et d'épuisement; mais l'armée française, bien que soutenue par ses succès journaliers, commençait à sentir la fatigue de

(1) *Précis des Événemens militaires*, tome IV, p. 83.

(2) Voyez la note 2 de la page 37.

ses marches continuelles, et l'épuisement du pays qu'elle laissait derrière elle (1). C'était aussi pour elle une circonstance importante, et dont elle pouvait être affectée d'une manière fâcheuse, au premier et au moindre échec, que l'idée de continuer la guerre, seule, exposée à avoir sur les bras, d'un moment à l'autre, tout ce que l'armistice d'Italie pourrait laisser de forces, momentanément disponibles, au cabinet de Vienne pour renforcer son armée d'Allemagne (2).

Toutefois, s'il avait été raisonnable de prévoir la rupture de l'armistice d'Allemagne, quand il eut lieu concurremment avec celui d'Italie, le premier pouvait sembler plus favorable à Kray qu'à Moreau; mais la reprise d'armes était si invraisemblable, et, malgré les subsides d'Angleterre, la paix définitive était si nécessaire à l'Autriche, que son plénipotentiaire, à Paris, n'hésita pas à la signer (3); qu'après avoir désavoué cette signature, l'empereur François, ayant vu par lui-même l'état de son armée, acheta, par les plus importantes concessions (4), la prolongation de l'armistice; que ce ne fut enfin qu'après son retour à Vienne, et par l'effet des plus puissantes influences, que l'armistice fut remplacé par d'imprudentes hostilités de la part de l'Autriche, au lieu de l'être par la paix qu'on attendait.

Mais avant de passer à cette seconde phase de cette suspension d'armes, il est à propos de répondre quelque chose à une accusation aussi

(1) Voyez, aux pièces justificatives, l'extrait des lettres N^{os} XIX, XX et XXII du général Moreau et du général Dessolles, en date du 6 et du 12 juillet, c'est-à-dire avant l'armistice. Voyez, N^o XXV, le Rapport du Ministre aux Consuls, en date du 18 juillet, avant que l'armistice fût connu. Voyez également, N^o XXIV, en date du 16 juillet, l'annonce de l'armistice par Moreau au Gouvernement, et, N^o XXVII, la réponse du Gouvernement, en date du 22 juillet. Pour éviter des répétitions fastidieuses, nous avons simplement indiqué ici les principales raisons qui sont développées en différents passages des pièces justificatives. De ces passages, nous avons souligné les principaux pour la commodité du lecteur, et cependant nous l'invitons à lire le texte entier des pièces justificatives relatives à l'armistice, depuis le N^o XXIV jusqu'au N^o XLIII, plus ce qui se trouve de relatif à cette époque dans la pièce N^o II.

(2) Voyez les mêmes pièces justificatives.

(3) Voyez, dans *le Moniteur*, le traité du 9 thermidor an VIII, signé entre le Ministre des relations extérieures, pour la France, et le comte de Saint-Julien, pour l'Autriche.

(4) Voyez la prolongation de l'armistice, du 21 septembre 1800.

tardive que singulière, élevée par Napoléon à Sainte-Hélène, contre Moreau, à propos du premier armistice, et à laquelle n'avait point songé, à Paris, Bonaparte, Premier-Consul, en 1800, quand cet acte fut signé et ratifié.

Voici le texte de Napoléon à Sainte-Hélène (1) :

« L'armistice ne remplit pas le but du Gouvernement, qui voulait avoir les places d'Ulm, de Philipsbourg, Ingolstadt et *Inspruck*, pour bien assurer la position des armées. »

On est fort étonné de voir figurer ici *Inspruck*, lors des premières négociations de la trêve; il n'y a pas la moindre trace, dans tous les documens de cette époque, qu'on ait même songé à demander alors aucune des trois autres villes, exigées et obtenues depuis; il y a plus, on ne fit pas même mention d'*Inspruck*, lors du second armistice, et quand les trois autres places furent accordées (2).

Pour préparer cette accusation, Napoléon prétend, quelques lignes auparavant, que l'expédition de Lecourbe sur le Vorarlberg était inutile (3), et qu'il fallait qu'il marchât sur *Inspruck*; les documens du temps démontrent bien l'impossibilité de cette marche, ou du moins, ses difficultés plus grandes que ses avantages (4); mais aucun ne laisse apercevoir que le gouvernement d'alors en ait eu la pensée; comment une simple négociation de l'armée du Rhin aurait-elle pu suffire pour faire céder *Inspruck*, sans que l'armée d'Italie fût à la même hauteur? La possession de cette place à la tête de la vallée de l'Inn, ne pouvait être que le résultat d'une affaire générale engagée sur toute cette formidable ligne de l'Inn, affaire qui, avant l'occupation de tout le Tyrol, pouvait compromettre la ligne non moins militairement établie par Coire et le Vorarlberg, toujours si recommandée à Moreau (5), toujours si attentivement maintenue par lui, et qui se liait avec l'occupation et le maintien de ses bases d'opérations sur le Rhin. Le

(1) *Mémoires écrits à Sainte-Hélène*, publiés en 1823 par le baron Gourgaud, p. 193.

(2) Voyez, pièces justificatives, N^o IV, XXXVII et XLI.

(3) Même page, mêmes *Mémoires de Sainte-Hélène*, cités ci-dessus.

(4) Voyez, pièces justificatives, N^o IV, XIII, XXII, XXIV et XXXII.

(5) Voyez, pièces justificatives, N^o III.

gouvernement de ce temps-là reconnu cette vérité et s'en expliqua avec une entière approbation (1).

Laissant donc pour ce qu'elles valent ces allégations, que la seule lecture des pièces officielles réfutera bien mieux que ne pourraient faire tous nos raisonnemens, voyons comment, sous les divers rapports administratifs, politiques et stratégiques, l'armistice fut mis à profit par les chefs de l'armée française. On verra sommairement, sous le N° II des pièces justificatives, ce qui se passait du côté de l'armée autrichienne.

Moreau, dès les premiers jours de la première suspension d'armes, ordonne des reconnaissances et des travaux topographiques dans tout le pays (2) compris entre le Lech et l'Inn, terrain que, dès 1796, il avait fait explorer avec soin. Des magasins sont formés sur le Lech et l'Isar, ses nouvelles bases d'opérations.

Pendant ce temps, les armées latérales, qui doivent l'appuyer en cas de reprise des hostilités, et assurer victorieusement ses plans, s'avancent à sa voix et par ses conseils, l'une par le Tyrol, l'autre par la Franconie (3).

Dès qu'il croit la reprise des hostilités probable, il se fixe sur le champ de bataille où il doit appeler l'ennemi. Vainement celui-ci voudra s'en écarter par un grand mouvement sur sa droite, il sera ramené par la force des choses; il périra là où il a été décidé qu'il devait périr (4).

Dès que, par le second armistice, les trois places d'Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg, sont cédées, Moreau fait décider de leur sort par les plus hautes considérations (5). Deux sont détruites, une démantelée.

Quant aux soins qu'il a pris et qu'il prend de l'armée, et à son état intérieur, nous laisserons parler le comte Dumas, et nos pièces officielles confirmeront son témoignage. « Cette armée, dit ce général administrateur (6), sinon la plus nombreuse, certainement la plus belle qu'ait ja-

(1) Voyez, pièces justificatives, N° XXVIII.

(2) *Idem*, N° XXXI.

(3) *Idem*, N° XXIX et XXXII.

(4) *Idem*, N° XXXIV et XXXV.

(5) *Idem*, N° XLII.

(6) Voyez *Précis des Événemens militaires*, tom. V, page 16.

• mais eue la France, était dans le meilleur état; les talens et les soins du général Dessolles, chef de l'état-major, avaient porté son organisation, son instruction, sa discipline, sa mobilité, au plus haut point de perfection; l'habillement, l'armement, avaient été renouvelés et réparés; l'artillerie, commandée par un des plus habiles officiers de l'Europe, le général Éblé, fut rétablie, et augmentée dans les arsenaux d'Augsbourg et de Munich. » Un équipage de pontons fut aussi organisé.

Résumons cette campagne d'été :

1^o Elle est signalée d'abord par une vive et savante série de batailles et de marches, d'actions et de stratagèmes, qui ne laissent aucun repos à l'ennemi, tant que Moreau peut agir avec toutes ses forces;

2^o A la suite d'un grand affaiblissement numérique, viennent les combats partiels, les manœuvres, les démonstrations chaque jour diversifiées dans le même but, l'art enfin, qui supplée au nombre jusqu'au moment où le triomphe de cet art a été de faire passer toute l'infériorité du côté de l'ennemi;

3^o Alors reparaissent les grandes opérations, et entre toutes les autres, un passage de fleuve, que ses difficultés de tout genre, son audace et ses résultats, rendent un des plus beaux faits d'armes de notre histoire;

4^o Deux trêves se succèdent, toujours actives pour nous, et pendant lesquelles nous sommes prêts à tout; car, bien que la paix soit nécessaire à l'ennemi, Moreau pressent de bonne heure qu'il faudra la lui imposer par de nouvelles victoires, et agit en conséquence.

Au milieu de tant de chocs, de mouvemens, de besoins, la généralisation qui a connu cette armée, peut dire encore si le souvenir de la modération des chefs et de la discipline des soldats, n'a pas long-temps suspendu l'explosion des sentimens si différens, qui ont éclaté, depuis, dans ces populations alors confiantes et bienveillantes.

Telle était, sous tous les aspects, l'armée du Rhin, après la campagne d'été de 1800. Telle elle va reparaître en commençant la campagne d'hiver, telle elle sera encore en la finissant (1).

(1) Voyez le N^o XV des pièces justificatives de la seconde partie.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

EXTRAITS, ÉTATS, ETC., RELATIFS À LA CAMPAGNE D'ÉTÉ,

ET À TOUTE LA DURÉE DE L'ARMISTICE (1).

N° I.

BULLETIN DE L'ARMÉE DU RHIN,

RÉDIGÉ

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES,

CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL DE CETTE ARMÉE,

ET SUCCESSIVEMENT ADRESSÉ, SOUS LA FORME DE RAPPORTS PARTIELS, AU MINISTRE DE LA GUERRE.

I. Rapport du 5 au 11 floréal an VIII (25 avril — 1^{er} mai 1800.)

Nos mouvemens continuels, depuis le 5 floréal, ayant eu pour but de réunir l'armée sur sa droite, j'ai cru ne devoir vous en faire connaître les résultats qu'après l'opération terminé.

Le général en chef, d'après les ordres qu'il avait reçus du Gouvernement d'entrer en campagne, se décida à manœuvrer en avant du Rhin et en arrière des défilés de la Forêt-Noire, pour réunir son armée sur Schaffhouse et Stuhlingen.

(1) C'est ici, moins que jamais, le cas d'être étonné ou rebuté du grand nombre de pièces justificatives que nous nous croyons dans l'obligation d'offrir au lecteur. C'est dans ces docu-

Il fallait combiner les opérations de manière à éviter tout combat douteux, dans plusieurs journées de marche; ce qui devenait assez difficile, à raison des défilés qu'il fallait traverser, d'un passage du Rhin à effectuer, et de la position centrale de l'ennemi à Donaueschingen, qui le mettait à même de se porter plus vite que nous, avec toutes ses forces, sur chacun des points de la ligne que nous aurions menacés.

Le général en chef ordonna au lieutenant-général Sainte-Suzanne de déboucher le 5, au matin, par Kehl, pour se porter sur Offenbourg, et au lieutenant-général Saint-Cyr de déboucher par Vieux-Brisach, pour se porter sur Fribourg, en rejetant dans le fond du val d'Enfer les troupes qu'il aurait devant lui.

Le premier, après un combat très vif, repoussa l'ennemi jusqu'à Offenbourg, lui prit une pièce de canon et environ 100 prisonniers. Il prit position, sa gauche à Bodersweyer, Urloffen et Appenweyer, et sa droite à Wilstett, Griesheim et Sand. Il a eu à regretter dans ce combat la perte du citoyen Dubois-Crancé, chef du 1^{er} régiment de chasseurs, officier très distingué.

Le général Saint-Cyr prit position à Fribourg, après avoir culbuté tout ce qu'il avait trouvé devant lui. Le même jour, le général en chef fit passer par Bâle une division du corps de réserve, commandée par le général Richepanse, qui fut prendre position à Schliengen et sur le débouché de Kandern.

Le 6, le général Sainte-Suzanne resta en position, et le lieutenant-général Saint-Cyr fit des menaces sur les débouchés qui, de Waldkirch, mènent dans la vallée de la Kinzig, pour paraître lier ses opérations à celles du lieutenant-général

mens authentiques que se trouvent l'essentiel et l'officiel de cette publication. C'est ce que le Dépôt de la Guerre offre au public comme la vérité et l'objet de sa confiance; le reste est plus ou moins l'opinion individuelle du rédacteur ou d'autres opinions libres qu'il rapproche, et que l'établissement ne surveille et ne garantit qu'indirectement et sous le rapport des convenances indispensables.

Le bulletin général de l'armée du Rhin, qui se trouve sous ce premier numéro des pièces justificatives, s'applique à tous les chapitres qui le précèdent; soit qu'ils contiennent des faits ou soit qu'ils présentent des discussions, tout y est d'un égal intérêt: c'est pourquoi nous n'avons rien retranché, ni rien indiqué d'une manière particulière. Dans la plupart des autres pièces, nous avons extrait ou souligné: malgré ce soin, la quantité de ces documents qu'il nous a semblé nécessaire de conserver s'est trouvée si considérable, que nous avons été obligés d'adopter un caractère typographique au moyen duquel ces importants matériaux tiennent moins de place: nous avons fait l'expérience, dans les précédents volumes de ce *Mémorial*, que ce n'est point un inconvénient pour le lecteur.

Sainte-Suzanne. Ces divers mouvemens avaient pour but d'engager une grande partie des forces de l'ennemi dans la vallée de la Kinzig, en lui persuadant que c'était là le débouché de l'armée.

Le 7, le lieutenant-général Sainte-Suzanne reçut l'ordre de se replier sur Kehl, pour revenir, par la rivé gauche du Rhin, sur Brisach, et de là sur Fribourg, où il devait être rendu le 10.

Le lieutenant-général Saint-Cyr, qui avait l'ordre de se porter de Fribourg sur Sanct-Blasien, par des marches rapides, en suivant la route de Fribourg à Sanct-Blasien, par Todtnau, commença son mouvement le même jour.

Les deux divisions des généraux Delmas et Leclerc partirent de Bâle et se portèrent sur Sœckingen sans trouver d'obstacles. Le général Richepanse eut ordre de se porter sur Sanct-Blasien par la vallée de la Wiesen, pour soutenir le mouvement du lieutenant-général Saint-Cyr, ainsi que pour couvrir la droite des divisions Delmas et Leclerc.

Le 9, le général Delmas, avec un bataillon de la 14^e, deux de la 50^e et le 5^e d'hussards, força la position de l'ennemi qui s'était fortement retranché sur l'Alb, et lui prit deux pièces de canon et 200 prisonniers. L'attaque et la poursuite furent si vives que l'ennemi, chassé de ses ouvrages, n'eut pas le temps de couper le pont et de se reformer derrière la rivière; l'adjutant-général Coëhorn passa le torrent le premier, en sautant sur les épaules d'un grenadier. Dans ce même moment, le général Richepanse culbutait, sur Sanct-Blasien, quatre bataillons ennemis qui l'occupaient, et leur faisait 150 prisonniers.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne prit position à Fribourg, le lieutenant-général Saint-Cyr à Sanct-Blasien, et le corps de réserve sur la Wutach. Dans cette marche, le général Lorset a été légèrement blessé; le général en chef espère que l'armée n'aura pas long-temps à regretter son absence. Le même jour, le général Richepanse se réunit au corps de réserve.

Le 11, le lieutenant-général Sainte-Suzanne a dû se mettre en marche sur Neustadt et Lœffingen.

Le lieutenant-général Saint-Cyr s'est porté sur Stuhlingen; il a pris position après un combat assez vif; il a fait des prisonniers et enlevé un magasin à l'ennemi.

Le corps de réserve a passé la Wutach en poussant vigoureusement l'ennemi, et s'est placé, sa droite à Neukirch, et sa gauche à la Wutach, vers Hallau.

Le lieutenant-général Lecourbe a passé le Rhin entre Schaffhouse et Stein; ce passage s'est fait avec une rapidité prodigieuse. Le général Lecourbe avait combiné ses moyens avec une telle précision, que, dans une heure et demie, le pont a été jeté, et dans trois heures son corps entier avait pris position sur la droite du Rhin. L'ennemi n'a opposé de résistance que dans le village de Bio-

ingen ; le résultat des combats, sur les trois points du passage, a été 7 à 800 prisonniers, un major, 8 officiers, 3 pièces de canon et leurs attelages, ainsi que l'occupation du château de Hohentwiel, rendu par capitulation. Ce fort est presque imprenable, et armé de 40 pièces de canon en bronze.

Depuis le commencement des opérations jusque aujourd'hui, la perte de l'ennemi sur toute la ligne peut se porter à environ 1500 prisonniers et 6 pièces de canon.

L'ennemi paraît prendre la ligne de Stockach, et l'armée marche en ce moment pour le combattre : elle prendra position, sa droite à Hohentwiel, et sa gauche à Blumenfeld : elle est réunie, à l'exception du corps commandé par le lieutenant-général Sainte-Suzanne.

Je vous fais passer copie de la capitulation du fort de Hohentwiel. Tous les généraux se louent de l'audace du soldat, et du zèle et de l'intelligence des officiers (1).

II. Rapport du 12 au 13 floréal an VIII (2-3 mai 1800.)

BATAILLE D'ENGEN.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte des premières opérations de l'armée, des passages du Rhin à Kehl, Brisach et Bâle, des combats livrés par les lieutenans-généraux Sainte-Suzanne et Saint-Cyr dans la vallée de la Kinzig et aux environs de Fribourg, de la prise des redoutes qui couvraient le pont sur l'Alb, par les troupes aux ordres du général de division Delmas, de l'occupation de Sanct-Blasien par le général de division Richepanse, et enfin du succès complet qu'a obtenu le lieutenant-général Lecourbe en forçant, entre Stein et Diessenhofen, le passage du Rhin.

Il me reste à vous faire connaître les détails de la marche rapide de l'armée jusqu'au delà de l'Illér, les trois batailles d'Engen, de Mœsskirch, de Biberach, et les combats de Memmingen et d'Erbach.

Le 12 floréal, l'armée occupait le terrain de Radolfzell à Stuhlingen, passant par Hohentwiel et Thayngen, et les deux corps commandés par les lieutenans-généraux Lecourbe et Saint-Cyr restèrent en position ; mais la réserve, qui était encore aux environs de Neukirch, eut ordre de se rendre de Neukirch, par la route de

(1) Cette capitulation d'un petit fort, et qui d'ailleurs est dans toutes les relations imprimées et dans le *Moniteur* du 16 floréal, ne nous a pas semblé nécessaire à rapporter ici dans ses détails.

Schaffhouse, pour se lier à la gauche du lieutenant-général Lecourbe ; sa gauche s'étendit vers Blumenfeld.

Ainsi, après des marches longues et pénibles, après avoir trompé l'ennemi, qui nous attendait avec la majeure partie de ses forces vers les débouchés de la Kinzig et du val d'Enfer, l'armée se trouvait réunie et en bataille, sa droite au lac de Constance, et en mesure de combattre avantageusement pour enlever à l'ennemi cet appui important. En effet, le général Kray, revenu de son erreur, marchait à journées forcées pour arriver sur Stockach avant nous. Il était possible de surprendre encore l'ennemi sur cette marche de flanc, et le général en chef ordonna le mouvement du 13.

Le 13, le lieutenant-général Lecourbe se porta sur Stockach, en dirigeant une colonne vers Aach, pour que l'ennemi ne pût pas pénétrer entre son corps et le corps de réserve.

Le corps de réserve se dirigea sur Engen ; les deux divisions commandées par les généraux Delmas et Bastoul suivant la route de Schaffhouse, celle sous les ordres du général Richepanse, la route de Blumenfeld à Engen.

Le corps du lieutenant-général Saint-Cyr eut ordre de se porter de Stuhlingen sur Thengen, et de là à Engen.

La réserve de cavalerie, commandée par le général d'Hautpoul, suivit le corps de réserve, à l'exception d'un régiment qui, envoyé à Singen, sur la route de Schaffhouse à Stockach, devait rejoindre le lieutenant-général Lecourbe.

Les équipages, à l'exception des ambulances, eurent ordre de ne pas suivre les colonnes.

Le but de ce mouvement était de forcer la gauche de l'armée ennemie, de la séparer, en lui ôtant l'appui du lac de Constance, du corps qu'elle avait dans les Grisons, et enfin de se saisir de la ligne de Stockach à Engen.

Le lieutenant-général Lecourbe, dont les troupes étaient sur Singen et Hohentwiel, se mit en mouvement à sept heures du matin.

La 1^{re} division, commandée par le général Vandamme, se dirigea par Bodmann et Wahlwies sur Sernadingen et Espesingen ; elle eut ordre de se lier avec la 2^e division, qui, commandée par le général Montrichard, suivit la chaussée de Singen à Stockach.

La 3^e division, commandée par le général Lorge, divisa ses deux brigades ; l'une, sous les ordres du général Goulu, se dirigea vers Aach, d'où, en se rabattant sur Hindelwangen, et tournant le château de Nellenbourg, elle arrivait en arrière de Stockach ; l'autre, que commandait le général Lorge, se joignit avec le corps de réserve, et prit part aux combats qu'il livra.

Les deux premières divisions du lieutenant-général Lecourbe (Vandamme et

Montrichard) trouvèrent l'ennemi, que commandait le prince de Vaudemont, aux débouchés des bois, vers Steisslingen, Whalvies et Bodmann; sa nombreuse cavalerie se déploya en arrière de Steisslingen; mais le lieutenant-général Lecourbe ayant fait avancer ses réserves aux ordres du général Nansouty, les 15^e de cavalerie, 11^e de dragons et 12^e de chasseurs, manœuvrèrent avec tant de hardiesse et de concert, qu'en un instant l'ennemi fut rejeté en avant de Stockach.

C'est là que parut une ligne nombreuse d'infanterie et de cavalerie, que soutenait une forte artillerie; c'est là aussi que les généraux rivalisèrent de précision et de talens, et les soldats d'intrépidité.

Le général Vandamme, après avoir appuyé sur les hauteurs de Bondorf, se jeta par sa gauche; avec les 36^e et 94^e de ligne, et le 8^e de hussards; ces troupes, commandées par le général Molitor, débordèrent l'ennemi, qui se trouva pris sur son flanc gauche.

Le général Montrichard, profitant de ce mouvement, fit aussitôt charger en tête les Autrichiens par les brigades d'Aultanne et Schinner, qui les culbutèrent. La 84^e, qui avait été dirigée sur leur flanc droit, arriva rapidement sur leurs derrières, et acheva de les mettre en déroute.

La cavalerie entra alors, pêle-mêle avec l'ennemi, dans Stockach, et gagna à la course les hauteurs qui sont en arrière de cette ville; presque toute l'infanterie fut prise, blessée ou tuée.

Quatre mille prisonniers, cinq cents chevaux, des magasins immenses, 7 à 8 pièces de canon avec leurs caissons, restèrent dans nos mains.

- Le lieutenant-général Lecourbe donne les plus grands éloges aux généraux Vandamme, Montrichard, Molitor, d'Aultanne, Schinner et Nansouty, ainsi qu'aux 8^e et 9^e de hussards, qui se sont particulièrement distingués, et il regrette de ne pouvoir nommer tous les braves qui ont combattu sous ses ordres.

Pendant que l'aile droite de l'armée obtenait ces succès brillans, la réserve, commandée immédiatement par le général Moreau, abordait la majeure partie des forces autrichiennes, que le général Kray avait réunies en avant d'Engen.

La division commandée par le général Delmas rencontra l'ennemi, qui était en marche en avant du village de Weiterdingen; son avant-garde, forte de cinq bataillons, fut dans un instant culbutée par quelques compagnies du 1^{er} bataillon de la 14^e légère, et par les 1^{er} et 2^e bataillons de la 50^e de ligne.

L'ennemi se reforma en arrière du village de Weiterdingen et sur le plateau qui le domine; il y plaça de l'artillerie, y déploya quelques corps de cavalerie, et fit filer beaucoup d'infanterie dans le bois qui touche au village de Welschingen.

Le général en chef ordonna alors au général Delmas de se porter sur la gauche,

en tournant Weiterdingen, pour attaquer le bois, et à la brigade commandée par le général Lorge, de s'emparer avec rapidité de la hauteur de Mulhausen, qui dominait le plateau où l'ennemi s'était rangé en bataille, et menaçait son flanc gauche. Il fit en même temps avancer la 2^e division, commandée provisoirement par le général Bastoul, pour soutenir cette dernière attaque.

La fusillade commença; quelques pièces d'artillerie, placées au-dessus de Weiterdingen, répondirent avec avantage à celles que l'ennemi avait établies, et il ne tarda pas à se retirer dans la vaste plaine d'Engen, où il déploya de 15 à 16,000 hommes de cavalerie.

C'est dans ce moment que le général Delmas fit emporter le bois qui était défendu par 8 bataillons, dont 5 de grenadiers. Deux bataillons de la 46^e l'attaquèrent de front, marchant au pas de charge et sans tirer un coup de fusil, tandis que la 57^e, conduite par le général Grandjean, le tournait par la gauche. Cette attaque vigoureuse eut le plus grand succès; l'ennemi, décontenancé, eut à peine le temps de faire une décharge générale, de la lisière du bois, que la 16^e, qui, par le fait de ce feu, n'avait perdu que deux hommes, était déjà sur lui.

Il laissa plus de 300 prisonniers dans nos mains, et la terre jonchée de morts et de blessés.

Après cette attaque, le général Delmas fit partir le général Jacopin avec la 46^e, formée en colonne jusqu'à la gauche de Welschingen, s'appuyant au pied de Hohenhewen. Nos troupes éprouvèrent sur ce point une vive résistance, et le général Jacopin eut la cuisse percée en combattant bravement à leur tête. La brigade du général Grandjean s'avança en même temps pour tourner le pic.

Pendant que la première division de la réserve repoussait l'ennemi sur ce point, les troupes sous les ordres des généraux Bastoul et Lorge manœuvraient sous le feu le plus vif de l'artillerie, sans en être ébranlées.

Vers les six heures du soir, l'ennemi, essayant de couper notre ligne, fit un mouvement pour attaquer le village de Welschingen, qui se trouvait entre la gauche de la division commandée par le général Bastoul et la droite de celle du général Delmas. Les dragons de Latour chargèrent avec impétuosité le 10^e régiment de chasseurs, et pénétrèrent jusqu'à l'entrée du village, que défendait le 2^e bataillon de la 14^e légère. La 89^e descendit pour le soutenir; des pièces d'artillerie foudroyaient la cavalerie; l'ennemi se retira après avoir perdu une grande partie de ses dragons.

Le général en chef donna alors l'ordre au général Lorge de s'emparer du village d'Ebingen. Ce mouvement avait pour but de rappeler l'ennemi à sa gauche. Le général de brigade Bontems s'y porta avec deux bataillons de la 10^e légère et la 67^e demi-brigade. Les carabiniers s'avancèrent pour les soutenir. Ces troupes

marchèrent en échelons, avec le plus grand ordre, malgré le feu de 5 pièces de canon qui les prenait en écharpe. Le village fut emporté; mais l'ennemi fit avancer 8 bataillons de grenadiers, qui n'avaient pas encore donné; il dirigea sur ce point environ 12 bouches à feu, il fit mouvoir sa cavalerie, et reprit le village. Les deux chefs de brigade des 10^e et 67^e, Grandeau et Clausat, y furent blessés.

Le général Moreau s'avança alors à la tête de 4 compagnies, qui se conduisirent avec le plus grand dévouement, regagnèrent les avenues du village, et rétablirent le combat sur ce point. Le but de ce mouvement était de dégager le général de division Richepanse, dont le feu, qu'on apercevait sur la hauteur de Hohenhewen, était alors extrêmement vif.

Ce général, en sortant de Blumenfeld, avait rencontré l'ennemi sur les routes de Wolterdingen et Leipferdingen. Il envoya, à gauche, sur Leipferdingen, le général Durut, avec la 4^e demi-brigade de ligne, le 5^e de hussards, le 10^e de cavalerie et une pièce d'artillerie; il marcha lui-même sur Wolterdingen avec la 100^e demi-brigade, le 3^e bataillon de la 50^e, les deux bataillons de grenadiers, le 17^e de dragons, et le reste de l'artillerie. L'ennemi fut forcé sur ce point, se retira promptement sur les hauteurs de Hohenhewen, où il s'établit et plaça du canon.

La brigade de gauche avança de son côté avec rapidité; la 4^e demi-brigade, entourée un moment par la cavalerie ennemie, se serra, tint ferme, fit feu de tous côtés, et ne tarda pas à se dégager.

La tête de la division du général Baraguey-d'Hilliers avança dans ce moment, et le général Richepanse, tranquille pour sa gauche, retira de cette partie le 5^e de hussards, le 13^e de cavalerie, et marcha de nouveau pour chasser l'ennemi des positions où il venait de s'établir.

A mesure qu'on approchait du grand plateau qui domine Engen, l'ennemi, en se réunissant, opposait de plus grandes forces; il fit des efforts prodigieux pour tourner la gauche du général Richepanse, qui se trouva un moment sans appui, espérant ainsi culbuter sa division sur celle du général Delmas, et séparer le corps de réserve de celui du lieutenant-général Saint-Cyr.

Le général Richepanse rendit vains tous ses efforts, et parvint sur la hauteur qui dominait toute la chaîne dite de Hohenhewen. De cette sommité s'étendait, sur le revers qui faisait face à l'ennemi, un bois qu'il garnit d'infanterie. C'est sur ce front que, pendant plus de trois heures, l'ennemi dirigea le feu de 11 ou 12 pièces d'artillerie qui ne cessaient de tirer à mitraille, et qu'il faisait avancer des bataillons frais à mesure que les nôtres les repoussaient.

Les positions, si long-temps, si opiniâtrément défendues, restèrent enfin à nos troupes. On ne saurait donner trop d'éloges aux grenadiers, dont un de leurs chefs de bataillon, Griolet, resta blessé, après une charge, entre les mains de

l'ennemi. La 4^e y soutint sa belle réputation; le 13^e régiment de cavalerie resta long-temps sous le feu d'une artillerie d'autant plus terrible, qu'il ne nous restait que deux pièces de canon pour y répondre, les autres ayant été démontées. Son chef de brigade, Balmont, fut tué.

Le corps du lieutenant-général Saint-Cyr avait eu à combattre l'ennemi à Sainte-Otilia, Zollhaus, Furstenberg; une brigade de la division Baraguey-d'Hilliers, commandée par le général Roussel, arriva cependant vers les quatre heures du soir, et attaqua le corps de troupes commandé par le général Naindorf, qui défendait le plateau découvert qui domine Engen au nord. La 15^e demi-brigade fit des prodiges de valeur, ainsi qu'un bataillon de la 23^e demi-brigade; la 2^e de husards fit une charge extrêmement audacieuse. La position fut plusieurs fois prise et reprise, et resta enfin, vers les dix heures du soir, au pouvoir de nos troupes.

Le général de brigade Roussel manœuvra avec la plus grande vigueur, et fut parfaitement secondé par l'adjutant-général Monroux, qu'une blessure grave mit, dans le fort de l'action, hors de combat.

Telle est, citoyen ministre, la bataille d'Engen; l'ennemi, qui s'est battu avec une grande opiniâtreté, a laissé environ 3 ou 4,000 morts sur le champ de bataille, et plus de 7,000 prisonniers, 3 drapeaux et 9 pièces de canon en notre pouvoir.

Toutes les troupes ont rivalisé de valeur; tous les officiers méritent des éloges. Je voudrais pouvoir déjà vous citer les faits glorieux qui méritent de fixer les regards et la reconnaissance nationale.

Je m'empresse de les réunir pour les présenter au Gouvernement le plus tôt possible.

III. Rapport du 14 au 15 floréal an VIII (4-5 mai 1800).

BATAILLE DE NOESSKIRCH.

Le 14, l'armée appuya sur sa droite; le corps du lieutenant-général Saint-Cyr remplaça dans ses positions le corps de réserve qui se dirigea sur Liptingen; la division du général Lorge rejoignit le lieutenant-général Lecourbe, et la réserve de cavalerie, commandée par le général d'Hautpoul, eut ordre de se rendre à Stockach, pour y être aussi à sa disposition.

Le général en chef ignorait si le général Kray tenterait encore le sort d'une

bataille avant de repasser sur la rive gauche du Danube. Instruit par ses reconnaissances, dans la soirée du 14, que l'ennemi occupait fortement Krumbach, il résolut de marcher sur Mœsskirch, où la tête de l'armée pouvait tout au plus être arrivée, d'après le chemin de retraite qu'elle avait suivi.

En conséquence, le lieutenant-général Lecourbe reçut l'ordre de marcher sur Mœsskirch, et, s'ébranlant le 15, à quatre heures du matin, il fit les dispositions suivantes :

Il ordonna au général Vandamme de diriger de Bondorf, jusqu'à Salmansweiler, sa brigade de droite; elle devait, en éclairant les bords du lac de Constance, flanker les troupes qui marchaient à l'ennemi. Il se porta avec sa seconde brigade par Klosterwald, afin d'intercepter les routes de Mœsskirch à Pfullendorf et Mengen.

Le général Montrichard, commandant la 2^e division, marcha par la route de Stockach à Mœsskirch, passant par Krumbach; la réserve, sous les ordres du général d'Hautpoul, suivit ce mouvement.

La 3^e division; sous les ordres du général Lorge, suivit la route de Stockach à Mœsskirch, jusqu'à Krumbach; en sortant de ce village, elle se porta à gauche, sur la chaussée de Neuhausen, pour étendre ses attaques sur le flanc droit de l'ennemi.

Le corps de réserve, sous les ordres directs du général en chef, marcha en seconde ligne de la file droite.

Le général Saint-Cyr reçut l'ordre de se porter sur Liptingen, sa gauche refusée sur la route d'Engen à Tuttlingen; la difficulté des chemins et quelques embarras dans la marche ne permirent pas d'attaquer simultanément.

L'ennemi occupait le plateau en avant de Mœsskirch avec des forces considérables; il avait établi 25 pièces de canon sur la hauteur qui domine et enfile au loin la chaussée, resserrée, depuis Krumbach jusqu'à ce point, entre des bois très épais.

Le général Montrichard déboucha rapidement avec la cavalerie et l'artillerie; mais l'ennemi, par son énorme supériorité, démonta la majeure partie de nos pièces, et il fallut toute l'énergie des chefs, tout le dévouement des troupes pour maintenir le combat sur ce point.

Toutes les troupes montrèrent, dans cette occasion difficile, la plus grande audace. Les 37^e, 109^e et 84^e, manœuvrèrent comme sur la place d'armes; les 9^e de hussards, 12^e de chasseurs et 11^e de dragons, rivalisèrent avec ces braves demi-brigades; les carabiniers furent toujours les mêmes, immobiles sous le feu, irrésistibles dans l'attaque.

Pendant que le général Montrichard emportait la position en avant de Mœss-

kirch, les troupes sous les ordres du général Lorge commençaient à attaquer Heudorf; ce village, situé au pied du plateau, était défendu par l'élite de l'armée autrichienne; il fut pris et repris plusieurs fois par deux bataillons de la 10^e légère.

L'ennemi, portant toujours sur ce point de nouvelles forces, cherchait à déborder, avec 8 bataillons de grenadiers, la gauche du général Lorge, lorsque le général Goulu s'avança à la tête de la 38^e. Cette brave demi-brigade fit son mouvement avec tant de calme et d'audace, que, quoique canonnée à mitraille par 8 pièces d'artillerie, elle emporta le village, pénétra dans le bois qui le protégeait, et coupa la ligne de l'ennemi.

Les Autrichiens firent alors de nouveaux efforts et parvinrent encore à nous rejeter d'Heudorf; mais la 67^e arrivait; la 38^e se rallia, s'avança une seconde fois avec plus d'impétuosité, culbuta les grenadiers hongrois qui défendaient le bois, et chargea la cavalerie autrichienne, qui, quoique dans une petite plaine où elle pouvait manœuvrer, fut mise dans une déroute complète.

Tandis que le général Lorge gagnait ainsi du terrain sur le flanc droit de l'ennemi, le général Vandamme était arrivé de Klosterwald sur sa gauche; il faisait avec le général Montrichard les plus grands efforts pour s'emparer de Mœsskirch; le général Molitor y pénétra avec les 36^e et 94^e, et l'emporta au pas de charge.

Le général Kray, voyant alors ces deux divisions se former sur sa gauche, manœuvra par sa droite et essaya de déborder, avec un corps de 20,000 hommes, notre gauche, et de pénétrer sur la chaussée de Stockach à Mœsskirch, au delà de Krumbach.

Mais la division du général Delmas, marchant alors en soutien de celle du général Lorge, fit un changement de front à gauche; la division du général Bastoul exécuta le même mouvement, et se porta sur la gauche de Krumbach.

Nos deux corps d'armée formaient alors un angle très obtus, dont la division Delmas formait le sommet; c'est là aussi que l'ennemi dirigeait ses plus grands efforts.

Le terrain occupé par cette division était couvert, coupé et extrêmement difficile; le général en chef en retira toute la cavalerie, qu'il plaça à la gauche. L'ennemi essaya d'abord de forcer sa droite, en s'emparant d'un bois très étendu qui le liait à la division du général Lorge; mais le premier bataillon de la 14^e, deux de la 50^e, le défendirent pendant long-temps avec le plus grand courage. Alors, pressé par la 46^e qu'on dirigea sur ce point, et qui s'y porta avec la plus grande vigueur, il renonça à l'attaque de la droite, et fit un effort sur la gauche de cette division, qu'il chercha à séparer de celle du général Bastoul.

C'est là que la 57^e demi-brigade, qui se trouvait sous le feu de 16 pièces de canon qui tiraient à mitraille, fit des prodiges de valeur.

Elle chargea un grand nombre de fois l'ennemi, qui s'avancait pour la débâcher, et culbuta sa cavalerie. Le général de division Delmas, qui combattit toujours à sa tête, se surpassa lui-même par ses dispositions et son courage. La cavalerie du général Delmas soutint la gauche de toutes ces attaques, avec beaucoup de succès et de courage.

L'ennemi, ne renonçant pas à son projet, longea encore notre ligne et fit de nouveaux efforts pour déborder notre extrême gauche; mais la division du général Bastoul suivit ses mouvemens et le repoussa toujours avec vigueur; les 14^e légère, 89^e, 53^e demi-brigades, 10^e et 23^e de chasseurs, montrèrent, dans ces différens combats, beaucoup de sang-froid et de courage; elles furent parfaitement conduites par les généraux Walter et Desperrières.

L'ennemi faisait encore un dernier effort sur ce point et sur le front du général Delmas, qui le fit soutenir par la 108^e; lorsque le général Richepanse arriva, il envoya du secours aux deux divisions, établit une vive canonnade avec l'ennemi, et acheva d'avancer le succès de cette journée.

La bataille avait commencé à huit heures du matin, et la nuit, qui mit fin au combat, arriva au moment où les ennemis, ébranlés, cédaient de toutes parts le terrain à nos troupes victorieuses, et ils en profitèrent pour faire leur retraite vers le Danube, nous abandonnant un champ de bataille couvert de morts et de blessés, avec cinq pièces de canon et leurs caissons. On peut estimer sa perte à 8,000 hommes hors de combat ou prisonniers.

Le général Saint-Cyr prit position, ainsi qu'on le lui avait ordonné, à Lipittingou, vers quatre heures de l'après-midi, sans avoir trouvé d'obstacles; le général en chef chercha à lui faire passer l'ordre de se porter sur Mœskirch; mais les officiers qu'il envoya ne purent parvenir jusqu'à lui, l'ennemi s'étant beaucoup élevé vers Stockach; cependant un de ses aides-de-camp, le citoyen Deléllé, traversa deux fois, vers le soir, la ligne ennemie, et lui remit l'ordre de poursuivre le lendemain l'ennemi dans sa retraite. Le général de division Ney fut chargé de cette opération; il l'attaqua avec son audace ordinaire, le mit en désordre, et lui enleva environ 1,800 prisonniers. Le 16^e régiment de chasseurs s'est particulièrement distingué, en chargeant un corps de hullans trois fois plus nombreux que lui.

Si je voulais vous citer tous ceux qui ont montré du courage et du dévouement dans cette journée, je devrais vous nommer tous les soldats qui ont combattu.

Le lieutenant-général Lecourbe, qui a déployé dans cette journée le talent des dispositions qui préparent la victoire, et cette vigueur de ténacité qui la

fixent, se plait à payer un juste tribut d'éloges à tous ceux qui ont combattu sous ses ordres; il cite avantageusement le général de brigade Gudin, son chef d'état-major.

Dans ce corps de troupes, le général Bontems a eu deux chevaux tués sous lui; son aide-de-camp a été blessé; l'adjutant-général Mangeot a aussi été blessé, ainsi que le chef de brigade de la 38^e, le citoyen Daumas.

Les généraux Nansouty et d'Espagne, commandant deux brigades de cavalerie, ont déployé beaucoup de talent dans leurs manœuvres.

Les deux aides-de-camp du général Montrichard ont été légèrement blessés; l'artillerie légère et l'artillerie à pied se sont distinguées, ainsi que le génie, commandé par le chef de bataillon Prost.

Dans le corps de réserve, même courage dans les soldats, même dévouement dans les chefs.

Le lendemain de la bataille, le général en chef, en parcourant le terrain où la 57^e avait combattu, lui dit : « Si votre conduite en Italie ne vous avait pas dès long-temps mérité le nom de *la Terrible*, les Autrichiens vous l'auraient donné » à la bataille de Mœsskirch. »

Les 14^e légère, 46^e, 100^e, avaient mérité les mêmes éloges; ces braves corps se couvrirent de gloire.

L'adjutant-général Desplanque, l'adjutant Lambert, le capitaine du génie Rognat, exécutèrent les ordres du général Delmas avec autant de zèle que de précision.

L'aide-de-camp du général en chef, Delachâsse, a eu un cheval tué sous lui, en combattant à côté de son général.

L'adjutant-général Lahorie a eu, pendant l'action, un cheval blessé.

Le général en chef se loue infiniment de tous les officiers qui lui sont attachés et de tous ceux de l'état-major, qui, à cette bataille comme à celle d'Engen, ont donné des preuves les plus multipliées de zèle et courage.

Le citoyen Gérard Lacuée, aide-de-camp du Premier-Consul, qui, en mission près le général en chef, a suivi son état-major, a donné à cette bataille, ainsi qu'à celle d'Engen, des preuves de zèle et d'intrépidité.

Notre perte peut aller à 12 ou 1500 hommes tués ou blessés.

IV. Rapport du 16 au 20 floréal an VIII (6-10 mai 1800.)

Après la bataille de Mœsskirch, l'armée française suivit sa marche; le lieutenant général Lecourbe se porta, le 16 floréal, à Wintersulgen, le centre à Gross An-

delshofen, la gauche en avant de Pfullendorf, se liant avec la division du général Delmas; une de ses brigades éclairait le lac de Constance et les Grisons. Le même jour, le corps de réserve prit position, sa gauche à Mösskirch et sa droite à Klosterwald.

Le lieutenant-général Saint-Cyr prit position sur la route de Mösskirch à Mengen, sa gauche au Danube.

Le 17, le lieutenant-général Lecourbe resta en position.

La réserve se porta en avant de la route de Mengen à Pfullendorf.

Le lieutenant-général Saint-Cyr en avant de Mengen, la gauche au Danube.

Le 18, le lieutenant-général Lecourbe prit la position de la Schussen, la droite à Berg, le centre à Mochenwangen et à Aulendorf, la gauche se joignant à la réserve de l'armée à Schussenried.

La réserve se plaça, la droite à Schussenried, le centre vers Tigel, la gauche sur Reichenbach.

Le lieutenant-général Saint-Cyr prit position, la gauche au Danube, à la hauteur de Riedlingen, la droite à Buchau.

BATAILLE DE BIBERACH.

Le 19, le lieutenant-général Lecourbe se porta sur l'Aitrach, la droite à la hauteur de Leutkirch, la gauche à Würzach.

La réserve marcha sur Biberach par la route de Pfullendorf.

Le lieutenant-général Saint-Cyr se porta aussi sur Biberach, par la route de Buchau, avec les deux divisions Baraguey-d'Hilliers et Tharreau; la première rencontra l'ennemi près d'Oberdorf et le replia, après divers combats qui retardèrent à peine leur marche. Ces deux divisions arrivèrent vis-à-vis les hauteurs qu'occupait l'ennemi avec dix bataillons, quinze pièces d'artillerie et un corps nombreux de cavalerie; le reste de l'armée autrichienne que commandait le général Kray, était placé en arrière de Biberach, ayant le front couvert par le grand ravin qui forme la petite rivière de la Riss. Le lieutenant-général Saint-Cyr ne balança pas à le faire attaquer. L'impétuosité de nos troupes fut telle que ce corps, culbuté dans le ravin, jeta en partie les armes; et, sans les secours puissans que fit avancer le général Kray, et le feu redoublé de son artillerie qu'il dirigea pour protéger les fuyards, le nombre des prisonniers eût été très considérable.

Le général Richepanse, qui s'était dirigé par Schweinhausen, avait de son côté rencontré l'ennemi, qui défendait à deux lieues de distance la route de Biberach. Dès Ingoldingen, il fut obligé de déployer une partie de ses forces, et il s'avança en combattant. Au moment qu'il arrivait sur les hauteurs en deçà de Biberach, les

troupes du général Saint-Cyr se précipitaient dans la ville. Il résolut alors d'attaquer le plateau en arrière, où l'ennemi avait un corps nombreux et beaucoup d'artillerie; et, laissant la ville à sa gauche, il descendit dans le ravin.

La Riss est, dans cette partie, encaissée et bourbense, et ses bords sont marécageux; l'artillerie ennemie y faisait tomber une pluie de boulets et de mitraille; rien n'arrêta nos troupes: la 4^e demi-brigade, la 100^e, le 3^e bataillon de la 50^e, et les deux bataillons de grenadiers, la traversèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture; le 5^e régiment de hussards les suivit avec peine; le terrain était devenu si mouvant, que le général Richepanse ordonna au 13^e de cavalerie et au 17^e de dragons d'aller au galop traverser la Riss à Biberach, et de prendre ensuite le chemin de cette ville à Memmingen, sur lequel, par son mouvement, il se portait perpendiculairement.

Ces dispositions furent parfaitement exécutées; le général de brigade Digonet, à la tête de la brave 4^e, le général de brigade Durut, à la tête des deux bataillons de grenadiers, gravirent la hauteur, baïonnette en avant. Le 17^e de dragons et le 13^e de cavalerie débouchèrent en même temps par la route Biberach à Memmingen, et, conduits par l'adjutant général Plausanne et les aides de camp du général Richepanse, se formèrent avec audace sur la droite de l'ennemi.

Toute cette division chargea alors les Autrichiens, qui abandonnèrent précipitamment le champ de bataille, couvert de morts et de blessés.

Pendant que le général Richepanse emportait ces hauteurs, le lieutenant-général Saint-Cyr faisait attaquer le reste de l'armée ennemie placée sur le plateau qui se prolonge sur Mettenbreg; on ne pouvait y parvenir que par un seul débouché, et cette position paraissait inexpugnable; mais les dispositions furent si bien prises, l'attaque s'exécuta avec tant de vigueur, que là aussi, l'ennemi fut mis en déroute, et nous abandonna le champ de bataille. La division du général Delmas avait, pendant ces divers combats, contenu l'aile gauche des ennemis, qui était placée en arrière d'Ummendorf.

Tous les officiers, toutes les troupes des divisions Tharreau et Baraguey-d'Hilliers méritent des éloges.

La 51^e, conduite par le général Debilly, qui a eu un cheval tué sous lui, a repoussé, avec la plus grande valeur, l'ennemi, qui, dans le second mouvement du lieutenant-général Saint-Cyr, voulait déborder notre gauche.

La 42^e, dont le mouvement sur Biberach, qui s'est exécuté en colonne par demi-bataillon, a soutenu la brillante réputation qu'elle s'est acquise dans la Hollande, et partout où elle a combattu.

La 16^e demi-brigade a chargé, à la fin de l'action, avec un ensemble qui semblerait ne pouvoir pas s'allier à l'impétuosité de son attaque.

Le 23^e de cavalerie s'est distingué par son sang-froid et son immobilité sous le feu le plus vif.

Dans la division du général Baraguey, la 15^e s'est souvenue de la gloire dont elle se couvrit à Engen.

Les 1^{re} et 23^e de ligne et les 5^e de hussards se sont fait remarquer par la vigueur de leur attaque. Un bataillon de tirailleurs, commandé par le capitaine Picardier, a toujours été sur l'ennemi.

Parmi les braves qui méritent de fixer les regards du Gouvernement, je vous citerai le citoyen Elbenisky, lieutenant au 5^e régiment de hussards, qui a eu trois chevaux tués sous lui, et s'est toujours trouvé engagé dans la mêlée, dont il n'est sorti qu'avec dix coups de sabre sur le corps;

Le citoyen Mascrot, maréchal-des-logis d'artillerie légère, qui, ayant eu sa pièce démontée, a chargé, avec deux canonniers et quelques chasseurs du 5^e régiment de hussards, une pièce qu'il a enlevée;

Le chef de brigade d'artillerie Hanique, qui a eu un cheval tué sous lui.

Cette journée a coûté à l'ennemi plus de 4,000 hommes, dont la moitié à peu près sont nos prisonniers, et nous avons trouvé à Biberach des magasins immenses.

COMBAT DE MEMMINGEN.

Le 20 floréal, le corps de réserve se porta en avant d'Ochsenhausen; celui du lieutenant-général Saint-Cyr garda sa position en avant de Biberach, appuyant seulement un peu sa gauche pour suivre le mouvement de la droite de l'ennemi.

Le lieutenant-général Lecourbe partit de sa position sur Biberach, pour passer l'Iller et se porter sur Memmingen.

Depuis la bataille de Mœsskirch, ce général avait détaché, de la division Vandamme, le général Leval avec un corps de flanqueurs, pour observer le prince de Reuss, qui commandait un corps détaché dans les Grisons et le Vorarlberg. Ce général s'était emparé de Wangen, Isny, Lindau, et Ravensbourg.

Le général Vandamme reçut l'ordre de descendre, avec le restant de sa division, la petite rivière d'Aach, et de se réunir à la division Montrichard, qui devait passer l'Iller à Aitrach, tandis que le général Lorge, prenant par Egelsen, se portait au confluent de cette rivière avec l'Iller.

L'éloignement des différentes colonnes n'ayant pas permis d'arriver en même temps (la brigade de gauche de la division Vandamme étant obligée de se diriger par Leutkirch), les seules divisions Lorge et Montrichard prirent part à ce combat.

L'ennemi, qui avait, depuis la bataille de Biberach, repassé promptement l'Iller, en défendait le passage avec une grande partie de son armée : le pont en avant

d'Aitrach était rompu, mais, malgré cet obstacle et les efforts qu'il fit pour se maintenir sur la rive droite, la seconde division le culbuta et parvint rapidement sur le magnifique plateau qui se trouve entre l'Iller et Memmingen. La 3^e division ne tarda pas à passer la rivière, et un second combat s'engagea.

L'ennemi avait trente bouches à feu en batterie, et une cavalerie nombreuse. Nous n'avions que deux seuls régimens de cavalerie, les 8^e et 9^e de hussards; mais toutes nos troupes, et particulièrement la 84^e, se conduisirent avec tant de courage, que la position nous resta. La nuit mit fin au combat; l'ennemi occupait encore Memmingen : le lendemain, à la pointe du jour, le lieutenant-général Lecourbe, ayant fait recommencer les attaques, on ne trouva qu'une faible avant-garde qui fut repoussée jusqu'à deux ou trois lieues de la ville.

Le résultat de la marche et du combat, où les Bavaois souffrirent beaucoup, est de dix-huit cents prisonniers, parmi lesquels un régiment entier de *Manteaux-Rouges*, qui, se trouvant coupé, mit bas les armes devant le lieutenant-général Lecourbe, qui n'avait avec lui qu'une faible escorte.

Ce général loue la bonne conduite du chef de brigade Ducheiron, commandant le 9^e de hussards; du chef du 8^e, le citoyen Marula; des chefs de brigade de la 36^e, 94^e, 109^e, 84^e, et du capitaine Dubois, commandant le 2^e bataillon de cette dernière demi-brigade.

« Nous devons tous des éloges, ajoute-t-il, aux corps mobiles de chirurgiens; c'est une institution due aux soins du citoyen Percy, chirurgien en chef de l'armée : des officiers de santé, montés sur des *wurtz*, parcoururent la ligne avec la plus grande rapidité, et viennent presque au premier rang porter des secours aux blessés. »

V. Rapport du 20 au 26 floréal an VIII (10-16 mai 1800).

Le corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne, particulièrement destiné à surveiller les troupes aux ordres des généraux Meerfeld et Giulay, détachées sur Fribourg et Offenbourg, et celles du général Staray, qui s'étendaient de Neustadt au Main, ayant tenu une marche séparée jusque au 20 floréal, qu'il s'est trouvé en ligne, je dois vous la faire connaître sans la lier aux mouvemens du reste de l'armée.

Après avoir débouché de Kehl, et livré le combat du 5 floréal, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte, le lieutenant-général Sainte-Suzanne fit une contre-marche rapide et repassa le Rhin à Kehl. Il avait parfaitement rempli son but; et le général Kray, convaincu que nous voulions nous avancer par la vallée

de la Kinzig, y portait une partie de ses forces, et concentraît le reste à Donau-
eschingen.

Le 9 floréal, le lieutenant-général Sainte-Suzanne réunit son corps aux envi-
rons de Neuf-Brisach. Le 10, il déboucha par Vieux-Brisach, et occupa Fribourg
après un léger combat. Le 11, il marcha sur Neustadt, en traversant le val d'Enfer,
où l'ennemi ne lui opposa que peu de résistance, et prit position sur Steig. Le 12,
il occupa Neustadt; le 13, Lœffingen et Donaueschingen. Le 15, il prit position en
arrière de Geisingen; le 16, à Moringen et sur la route de Tuttlingen. Le 17, il
occupa Hausen, Stetten, Nusplingen; le général Souham éprouva quelques diffi-
cultés à s'établir dans ce dernier village.

Le 18, les deux divisions Legrand et Souham occupèrent Blochingen, Willfin-
gen, Egelfingen. Le 19, la division Legrand prit position en avant d'Andelfingen,
la division Souham, sa droite à Pfraunstetten, sa gauche à Harthausen, où il eut
un léger combat.

Le 20, la division Legrand se mit en mouvement et occupa Altsteusslingen et
Granhheim; la division Souham marcha par sa droite, et se porta à Haiingen, près
de la Lauter. Ce jour-là, le lieutenant-général Sainte-Suzanne se lia par sa droite
au centre de l'armée, et son corps prit la dénomination d'aile gauche.

Après la bataille de Biberach et le combat de Memmingen, dont je vous ai
adressé le rapport, le corps du lieutenant-général Lecourbe prit position sur
l'Ach, la droite à Grunbach, le centre à Memmingen et la gauche à Ama-
dingen, la réserve à Aitrach, et le corps des flanqueurs, commandé par le géné-
ral Molitor, à Kempten.

Le corps de réserve se plaça sur Berkheim et Egelsee, la gauche en avant de
Kirchdorf.

Le centre, commandé par le lieutenant-général Saint-Cyr, porta une division
entre Unter et Ober Kirchberg, en avant de l'Iller. La 2^e division était en réserve
de la 1^{re}; la 3^e sur le Danube, jusqu'au confluent de l'Iller.

La gauche, commandée par le lieutenant-général Sainte-Suzanne, ne fit pas de
mouvement.

Le 22, le corps détaché pour l'Italie s'est mis en marche sous les ordres du
général Lorge. La droite, qui n'a pas fait de mouvement, a été réduite à deux
divisions.

Le corps de réserve s'est porté, la 1^{re} division à Illeraichheim; la 2^e division à
Balzheim; la 3^e division sur Brandenbourg. Le centre et la gauche restèrent en
position. Le 23, l'armée n'a fait aucun mouvement. Le 24, l'aile droite se porta,
la 1^{re} division, l'aile droite à Suntheim et la gauche à Erkeim, la 2^e division à la
droite et à la gauche du village d'Egg. Le corps de réserve se porta, deux divisions

au delà de la Gunz, la 3^e resta en réserve sur la rive gauche de cette rivière. Le centre se posta sur Weissenhorn, éclairant la route de Krumbach, laissant un corps d'observation sur Elm.

L'aile gauche se porta, la division de droite sur Schlekingen et Altheim, la gauche sur Mundingen et Urspring.

Le 25, l'aile droite n'a pas fait de mouvement. La réserve se posta, la 3^e division à la hauteur d'Oberroth, la 1^{re} et la 2^e restèrent en position. Le centre ne fit aucun mouvement. L'aile gauche se posta en avant d'Erbach, occupant les bois d'Ehrstetten et de Pappelau. L'ennemi lui opposa à chaque pas de nouveaux obstacles et elle n'avança qu'en combattant. Le soir, elle était à peine en position que plus de 2,000 hulans, hussards de Kayser et cuirassiers de Mack, suivis de 600 fantassins et 10 pièces d'artillerie, l'attaquèrent avec impétuosité, mais nos troupes les repoussèrent, leur faisant essuyer une perte considérable, et restèrent maîtresses de la position. La division de gauche marchait en même temps, et ne trouvant personne à combattre, elle plaça ses principales forces à Blaubeuren et Gerhausen, dans la vallée de la Blau. Sa gauche occupa Asch.

Le 26, l'aile droite resta encore en position.

Le général en chef acquérant la certitude que le général Kray avait réuni toutes ses forces à Elm, fit appuyer ses corps d'armée à gauche. Le lieutenant-général Saint-Cyr eut ordre de ne laisser qu'une seule division sur la rive droite de l'Iller, et de tenir les deux autres sur la rive gauche, prêtes à soutenir le général Sainte-Suzanne, qui pouvait être assailli par toutes les forces ennemies.

On ne pouvait pas mieux pénétrer le projet du général Kray. A quatre heures du matin, plusieurs colonnes de cavalerie ennemie fondirent au galop sur les avant-postes et les grands gardes de la division du général Legrand, et pénétrèrent en les culbutant dans les deux villages de Pappelau et d'Erbach. Le combat s'établit alors; nos troupes résistaient avec avantage, lorsque le général Legrand apprit que l'ennemi, qui, débordant sa gauche, l'avait déjà séparé de la division Souham, faisait filer une forte colonne dans la vallée de Pappelau. Il dut ordonner un mouvement de retraite, et nos troupes, cédant le terrain pied à pied, prirent position, vers les neuf heures du matin, en arrière de Donaurieden et Ringingen.

C'est dans ce moment que les ennemis attaquaient les deux flancs de la division Souham. Ceux qui, à sa droite, l'avaient séparé du général Legrand, repoussèrent ses postes jusqu'à Gerhausen. Sa gauche fut chassée d'Asch et de Sonderbuch. Les chasseurs du 20^e défendirent long-temps ce dernier village. Ils exécutèrent une charge très vigoureuse contre les infanteries autrichienne et wurtembergeoise, qui essayèrent vainement à plusieurs reprises d'en déboucher.

Forcé d'abandonner ainsi la vallée de la Blau, le général Souham posta les troupes qui s'y trouvaient, en arrière de Blaubeuren; la droite se prolongeant en avant de Sessein.

L'ennemi, voulant ôter au corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne tout moyen de recevoir des secours de l'armée, et le détacher de l'appui du Danube, faisait son principal effort sur la division de droite.

Une immense cavalerie couronnait sur plusieurs lignes les hauteurs d'Erbach; les tirailleurs occupaient en force les sommités entre Donaureden et Dischingen; notre infanterie tenait encore une partie des bois, entre ce dernier village et Ringingen, mais il était impossible qu'elle résistât long-temps, l'ennemi la dépassait déjà; une de ses colonnes, filant en même temps à la hauteur de Pfraunstetten, séparait les deux brigades de droite.

Dans ce moment critique, où ses divisions n'avaient plus de communications entr'elles, où l'ennemi séparait même ses brigades, le général Sainte-Suzanne ne désespéra pas de la victoire. Digne de commander à des Français, souvent il avait éprouvé qu'à leur tête on peut et on doit être audacieux. Prenant donc son parti avec la rapidité qu'exigeaient les circonstances, il ordonna à la brigade de droite du général Legrand de rétrograder en arrière de Dischingen, et, avec la brigade Drouet, qui, attaqué de front et sur ses deux flancs par 2,000 chevaux et 4 bataillons, résistait depuis long-temps avec le plus grand courage, il marcha pour rétablir la communication avec le général Souham. Ce mouvement inattendu eut le plus heureux succès. Un bataillon de la 27^e emporta Pfraunstetten; à la tête d'un autre bataillon de cette brave demi-brigade, le général Drouet força le bois en arrière de ce village, et y fit des prisonniers; le 13^e de dragons culbutait en même temps, dans une charge brillante, la cavalerie qui lui était opposée.

Nos troupes se trouvèrent alors réunies, et le combat rétabli sur tous les points; elles opposèrent partout une vigoureuse résistance à l'ennemi.

La division Legrand tirait le meilleur parti du terrain qu'elle occupait; son infanterie, placée dans des ravins et sur la lisière des bois, soutenait la gauche de sa cavalerie, sa droite était protégée par l'artillerie, qui empêchait l'ennemi de déboucher de Dischingen.

De son côté, la division du général Souham se soutenait sur les hauteurs de Sessein; le général de brigade Decaen contenait, par les meilleures dispositions, l'ennemi dans le village de Sonderbuch, par lequel il voulait s'avancer.

Tel était l'état des choses, lorsque le canon du lieutenant-général Saint-Cyr se fit entendre sur la rive droite du Danube; l'ennemi, craignant qu'on ne lui coupât sa retraite sur Ulm, commença alors à se retirer; nos troupes, épuisées par douze heures de combat, sentirent renaitre leurs premières forces: elles le poursuivirent.

rent avec vigueur et acharnement, reprirent toutes leurs positions, et ramassèrent beaucoup de prisonniers.

On ne saurait, citoyen Ministre, donner trop d'éloges au lieutenant-général Sainte-Suzanne, qui, dans ce combat inégal, a soutenu sa brillante réputation ; tous ses généraux l'ont parfaitement secondé. Il fait une mention particulière du général Lacoste, et de l'adjutant-général Levasseur, qui a rendu des services signalés.

La 27^e demi-brigade, abordée sur un terrain plat par la cavalerie autrichienne, l'a forcée à plusieurs reprises à se mettre hors de la portée de ses balles.

La 7^e et la 8^e ont déployé le même sang-froid et le même courage.

Les 10^e et 19^e de cavalerie, les 1^{er}, 6^e et 20^e de chasseurs, ont lutté avec courage contre des forces supérieures, et manœuvré avec autant d'ordre que d'intrépidité.

VI. Rapport du 27 floréal au 2 prairial an VIII (17-23 mai 1800.)

Toute l'armée ennemie s'était retirée sur la rive gauche du Danube ; le général en chef résolut, après le combat du 26 floréal, de manœuvrer pour la forcer à abandonner la place d'Ulm, ou du moins pour reconnaître les ouvrages qui avaient été ajoutés à cette place, et la force du camp retranché auquel on n'avait cessé de travailler depuis la paix de Campo-Formio.

Le 27, le corps du lieutenant-général Lecourbe prit position entre la Gunz et Weissenhorn, refusant sa droite, et couvrant, par un détachement, le débouché de Babenhausen.

La réserve se porta de Weissenhorn à Unterkirchberg. Tout le corps du lieutenant-général Saint-Cyr se plaça sur la rive gauche de l'Iller. Le général Sainte-Suzanne resta en position.

Le 28, l'armée continua d'appuyer à sa gauche. Le lieutenant-général Saint-Cyr passa le Danube, et, se plaçant à la droite du lieutenant-général Sainte-Suzanne, prit position entre le Danube et la Blau.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne fit en même temps un mouvement par sa gauche, en se portant sur la rive gauche de la Blau, à mesure qu'il était relevé par les troupes du lieutenant-général Saint-Cyr.

Une partie de la réserve se plaça à Gœklingen, prête à soutenir les troupes qui se trouvaient sur la rive gauche du Danube.

Le 29, on suivit le mouvement pour porter la majeure partie de l'armée sur la rive gauche du Danube.

Les deux divisions Leclerc et Richepanse, faisant partie du corps de réserve, passèrent l'Iller, et se placèrent à Gœklingen, prêtes à se joindre au corps du lieutenant-général Saint-Cyr. La 3^e division, commandée par le général Delmas, vint appuyer sa gauche à l'Iller, en avant d'Unterkirchberg, derrière le Landgraben; sa droite s'étendit vers Marbach.

Le corps du lieutenant-général Lecourbe appuya aussi sur sa gauche, pour se lier à la division Delmas.

On se trouvait en présence de l'armée ennemie. Sa gauche s'appuyait à la place d'Ulm, autour de laquelle elle pivotait. Sa droite était vers Langenau et Elchingen, suivant des hauteurs couvertes d'une formidable artillerie.

M. Kray avait été rejoint par son corps du Bas-Rhin; ses réserves étaient arrivées, et nous ne pouvions l'arracher de sa position qu'après une bataille.

Après un examen réfléchi, le général en chef crut ne pas devoir la hasarder. La gauche de l'ennemi, appuyée à Ulm et couverte par les ouvrages du camp retranché, était inattaquable; c'était donc sur sa droite seulement qu'on pouvait diriger un effort; et, pour y parvenir, nous devions nous élever au moins à deux journées de marche. L'armée ennemie pouvait, pendant ce long mouvement, passer à son tour le Danube, soit à Ulm, soit à Elchingen, prendre la ligne de l'Iller, se joindre au corps du prince de Reuss, regagner les Grisons et lier ses opérations à l'armée autrichienne en Italie, dont nos manœuvres, jusqu'à ce moment, avaient uniquement tendu à la séparer. Si nous voulions garder les deux rives du Danube, nous divisions nos forces, et l'ennemi réuni pouvait facilement écraser la partie qu'il voudrait attaquer. Le général en chef se décida donc à reporter l'armée sur la rive droite du Danube, et à manœuvrer sur le Lech, pensant que l'ennemi ne voudrait pas le laisser forcer.

Le 30, le lieutenant-général Lecourbe replia sa gauche jusque sur la Gunz; la réserve repassa l'Iller, et prit position sur Weissenhorn.

Le corps du lieutenant-général Saint-Cyr repassa le Danube à Erbach. Deux divisions restèrent sur la gauche de l'Iller; la troisième se plaça sur la rive droite, s'éclairant jusqu'à la Leiben.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne fit un mouvement rétrograde, et se plaça, la droite à Erbach, la gauche vers Pappelau.

Le 1^{er} prairial, le lieutenant-général Lecourbe prit position en avant de la Gunz, ayant son centre vers Kirchhaslach, et couvrant de sa droite la route de Krumbach.

La réserve se plaça derrière la Gunz, la droite à Dafertshofen, la gauche vers Ingstetten. Le corps du lieutenant-général Saint-Cyr se porta, la droite à Roggenbourg, le centre à Weissenhorn, la gauche devant Ulm, s'éclairant jusque vers Holzschwang.

Le corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne repassa en entier le Danube, et prit position entre ce fleuve et l'Iller, appuyant sa droite à Unterkirchberg, et étendant sa gauche pour couvrir notre ligne d'opérations.

Le 2 prairial, l'armée continua son mouvement à droite.

Le lieutenant-général Lecourbe se porta sur la Kamlach, la gauche au confluent de cette rivière dans la Mindel; la réserve de cavalerie suivit son mouvement; le corps de réserve se plaça entre la Gunz et la Mindel, occupant Krumbach et Habsberg.

Le lieutenant-général Saint-Cyr prit position entre Weissenhorn et la Gunz, laissant un corps d'observation devant Ulm.

L'ennemi, voulant connaître le but de nos mouvemens, ou peut-être nous obliger à cesser de manœuvrer par notre droite, en attaquant notre gauche, marcha, le 2 prairial, contre le corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne.

Dès huit heures du matin, il fit des démonstrations d'attaque; une colonne d'infanterie et de cavalerie sortit du camp d'Ulm, et se dirigea sur Erbach. A onze heures, 300 chevaux s'approchèrent du Danube, vers Donaustetten; quelques volées de canon les firent replier. Dans le même moment, une colonne composée, en grande partie, d'infanterie, se portait, en marchant entre les bois et le Danube, vers Donaurieden, Dischingen et Oepfingen.

A trois heures, l'ennemi établit 11 pièces de canon en avant d'Erbach, et nos postes se replièrent sur Delmensingen. La cavalerie passa alors le Danube, et, pendant qu'elle tirait dans la plaine, le pont fut rétabli.

L'artillerie, environ 3,000 hommes d'infanterie et 1,000 chevaux, passèrent aussitôt, pendant que, par Donaurieden, Dischingen et Oepfingen, il filait une cavalerie nombreuse qui, après avoir tourné Ersingen, marcha sur Achstetten, qu'occupaient les troupes de la division Legrand.

Le principal effort de l'ennemi se porta sur Delmensingen; sa nombreuse cavalerie et 11 pièces d'artillerie, lui donnant une supériorité marquée, il s'empara de ce village. La brigade du général Decaen fit alors un changement de front en appuyant sa droite au Danube, en avant de Donaustetten, et sa gauche au bois en arrière de Delmensingen.

Le 20^e régiment de chasseurs à cheval fit un très beau mouvement de charge contre le régiment de Wechzay, qui tenta de déboucher de Delmensingen; mais il fut arrêté par une batterie embusquée, et, l'ennemi ayant lui-même rétrogradé, on continua seulement à se canonner de part et d'autre.

Pendant que le corps qui, le premier, avait passé le Danube, attaquait Delmensingen, de nouvelles troupes passaient le pont d'Erbach, et se formaient dans la plaine, pour soutenir ce corps et celui qui s'était posté vers Achstetten.

L'attaque commencée sur ce dernier point, fit seulement reculer nos avant-postes, et la bonne contenance du général Legrand arrêta l'ennemi, qui avait également cessé tout mouvement à la droite. Le lieutenant-général Sainte-Suzanne ordonna alors au général Colaud de faire marcher sa réserve et de reprendre Delmensingen. Celui-ci marcha aussitôt, après avoir disposé en trois colonnes un bataillon de la 48^e, et quelques pièces de position, qu'il fit soutenir par le 7^e, le 10^e et le 19^e de cavalerie. Le général Souham, prévenu de cette attaque, se porta de nouveau en avant.

L'ennemi, déconcerté de l'audace avec laquelle les colonnes du général Colaud traversaient la plaine de Stetten à Delmensingen, se mit en pleine retraite; notre cavalerie s'élança à sa poursuite. Le 1^{er} régiment de chasseurs culbuta, au delà du Danube, tout ce qui était devant lui. Le 20^e régiment pénétra dans Delmensingen, y fit 150 prisonniers, et serrant ensuite, de concert avec l'artillerie légère, la cavalerie ennemie, ils la forcèrent de remonter le Danube et de se retirer en désordre sur Donaurieden, après avoir beaucoup souffert par le feu de l'infanterie du général Colaud et de plusieurs compagnies de la 7^e demi-brigade, qui, arrivées à la gauche de Delmensingen, lui firent un très grand mal.

La gauche du lieutenant-général Sainte-Suzanne fut aussi heureuse. Les deux aides-de-camp du général Legrand, conduisant chacun une colonne, poursuivirent l'ennemi, le chassèrent d'Ersingen, et le culbutèrent dans le Danube, où beaucoup d'hommes se noyèrent.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne a fait, dans cette affaire, environ 300 prisonniers, parmi lesquels se trouvent 4 officiers et un major tyroliens. Sa perte ne s'élève, en totalité, qu'à 79 hommes; il a combattu un corps de 12,000 hommes, dont la moitié au moins de cavalerie, commandée par le prince Ferdinand.

Le général de division Colaud et le général de brigade Decaen ont déployé les plus grands talens. L'adjutant-général Deviau, chef de l'état-major de l'aile gauche, a constamment accompagné le général Colaud, qui se loue beaucoup de sa manière de servir. Les citoyens Bailly et Marchand, aides-de-camp du général Colaud, Legrand et Laval, aides-de-camp du général Legrand, et Reignard, officier au 3^e régiment de hussards, se sont particulièrement distingués. Le citoyen Baron, chef d'escadron au 20^e régiment de chasseurs, officier justement estimé, a eu le poignet emporté par un boulet de canon.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne se loue infiniment de la conduite de toutes ses troupes, ainsi que du zèle, du dévouement et des talens de tous les officiers-généraux de son corps d'armée.

VII. Rapport du 2 au 12 prairial an VIII (22 mai — 1^{er} juin 1800).

Depuis ma lettre du 6 prairial, j'ai rejoint le général en chef, dont j'avais été séparé à raison d'une forte indisposition. Je vais tâcher maintenant de réparer les lacunes que mon absence a laissées dans ma correspondance et mes travaux. Je vous avais rendu compte que l'ennemi, réuni à Ulm, et appuyé au camp retranché de cette place, avait une position dont l'avantage était décisif, si l'on se fût déterminé à marcher à lui pour l'attaquer. Il était encore plus dangereux de rien compromettre avant d'être instruit du succès des opérations de l'armée de réserve en Italie. Dans cet état de choses, le général s'est borné à manœuvrer pour engager l'ennemi à quitter ses appuis, afin de n'avoir plus à lutter que de courage et de dispositions. Il a pensé que, manœuvrant par sa droite, il serait à même de donner de la jalousie sur Augsbourg et la Bavière, et qu'en s'étendant beaucoup, l'ennemi essaierait de surprendre un détachement de l'armée, et de le battre isolément. Tels sont les deux appâts qui lui ont été offerts.

Le 2 prairial, la droite, aux ordres du lieutenant-général Lecourbe, s'est portée sur la Flossach, la droite de la réserve sur la Mindel, son centre coupant la Kamlach, et la gauche appuyée à la Gunz. Le centre, aux ordres du lieutenant-général Saint-Cyr, s'est placé entre Weissenhorn et la Gunz, ayant un corps d'observation devant Ulm; et la gauche, aux ordres du lieutenant-général Sainte-Suzanne, entre l'Ille et le Danube; sa droite à Unterkirchberg, et sa gauche refusée vers Biberach.

Le 3 prairial, l'armée resta en position, à l'exception de la première ligne du général Lecourbe, qui marcha sur la Wertach. Le temps fut si pluvieux jusqu'au 6, et si mauvais, qu'il ne permit aucun mouvement à l'armée. Ce jour-là, le général Lecourbe reçut ordre de se porter sur Landsberg, et de s'emparer du pont qui est sur le Lech; ce général exécuta ce mouvement sans trouver d'obstacles, que quelques escadrons de hussards, qui se retirèrent après une légère escarmouche. Le 8, le général Lecourbe est entré, avec une division, dans Augsbourg; et, sans de plus grandes difficultés que la veille, il a poussé des partis jusqu'à Friedberg.

Le 9, l'ennemi devait être averti de l'arrivée des Français à Augsbourg et sur le Lech, et il pouvait se disposer à attaquer la partie de l'armée qu'il avait devant lui. Le général en chef, qui ne voulait combattre qu'avec la totalité de ses forces, fit faire, pour rompre les dispositions de l'ennemi, un léger mouvement en arrière à l'aile gauche, au centre et à la réserve. Le général Sainte-Suzanne vint s'appuyer de sa droite au pont de Brandenbourg, sa gauche encore refusée, couvrant Biberach; le général Saint-Cyr prit la position de Wœringen, sa gauche à

l'Iller, sa droite en arrière de Roggenbourg, deux divisions de la réserve liant leur gauche à la droite du général Saint-Cyr et leur droite à Krumbach, la troisième division en réserve. Le général Lecourbe avait ordre de se retirer d'Augsbourg sans combattre, si l'ennemi marchait à lui. Le 10, l'armée fit encore un mouvement en arrière, par les mêmes motifs que le jour précédent, le général Sainte-Suzanne appuyant sa droite à l'Iller vers Balzheim, et couvrant le pont de Braundembourg par une légère avant-garde; le général Saint-Cyr, sa gauche à Illeraichheim, sa droite à la Gunz; la réserve, sa gauche à la Gunz, et sa droite à la Mindel, vers Pfaffenhausen, ayant deux corps détachés, l'un sur Krumbach, et l'autre sur Kirchheim.

L'objet de ces deux corps détachés était d'avertir promptement, dans cette partie, des mouvemens de l'ennemi, soit par la route de Burgau, soit sur la chaussée d'Augsbourg. Le 11 et le 12, l'armée a resté en position, et le général Lecourbe à Augsburg et Laudsberg, sans que l'ennemi ait fait autre chose que de suivre les mouvemens successifs de l'armée par de légers détachemens.

Il n'était pas possible d'en faire davantage sans se compromettre, pour obliger l'ennemi à se déplacer; s'il s'opiniâtre à tenir Ulm, le général en chef se détermine à faire un détachement sur les Grisons, que le prince de Reuss occupe encore avec un détachement de 12,000 hommes, dont partie vers Coire, Feldkirch et Mayenfeld, l'autre vers Immenstadt, couvrant les débouchés de Fussen sur le Tyrol. Cependant le général en chef espère que de grands succès en Italie, bien mieux que ses mouvemens, forceront M. Kray à se rapprocher du Tyrol. C'est alors qu'avec un pont sur le Lech, l'armée du Rhin serait à même de gêner la marche de l'armée ennemie, et peut-être ne pourrait-elle y arriver qu'après avoir livré une bataille dont la perte serait, pour l'Autriche, un coup bien funeste, et pour la guerre un événement décisif; aussi le général en chef attend-il avec une impatience extrême des nouvelles du Premier-Consul.

VIII. Rapport du 13 au 15 prairial an VIII (2-4 juin 1800).

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, par ma lettre du 15 prairial, des mouvemens de l'armée jusqu'au 12.

Le 13, l'armée a gardé les mêmes positions.

Le 14, l'ennemi poussa de fortes reconnaissances sur la gauche de l'Iller, et il s'y engagea une canonnade assez vive. Le général en chef donna l'ordre au lieutenant-général Lecourbe, qui s'étendait, de sa droite, sur Landsberg et Augsburg, d'appuyer sur la gauche, pour se rapprocher de l'armée. Il rassembla le gros de son corps sur la Wertach, tenant Augsburg et Landsberg par des détachemens.

Le 15, l'armée garda les mêmes positions; le général Grenier, à qui le général en chef a donné la commission provisoire de lieutenant-général, remplaça, dans le commandement de son corps d'armée, le lieutenant-général Saint-Cyr, que des inconvénients forcent d'aller prendre les eaux. Le général Richepanse prit le commandement de la division placée sur la rive gauche de l'Iller; le lieutenant-général Sainte-Suzanne reçut l'ordre de se rendre à Strasbourg pour y organiser un corps de 12 à 14,000 hommes, chargé d'agir dans la Franconie et le Wurtemberg, défendu seulement par la levée mayençaise, de la combattre et d'y lever des contributions nécessaires aux besoins de l'armée.

Dans la nuit du 15 au 16, le général en chef, apprenant, par le rapport des espions, que l'ennemi avait réuni de grandes forces en deça du Danube, entre Illerberg et Weissenhorn, et qu'une partie passait sur la rive gauche de l'Iller, en prévint le général Richepanse, donna l'ordre au lieutenant-général Grenier de le faire soutenir par le pont de Kellmunz, et au lieutenant-général Lecourbe de prendre position entre la Gunz et la Kamlach, sur la route de Babenhausen, de manière à couvrir les débouchés venant de Burgau et d'Augsbourg, et faisant, par conséquent, occuper Mindelheim.

Le corps de réserve appuya de son côté à gauche, et le général Delmas passa la Gunz à Babenhausen, et marcha pour appuyer le corps du lieutenant-général Grenier, tandis que la division du général Decaen se repliait d'Ebershausen sur Babenhausen.

IX. Rapport du 16 prairial an VIII (5 juin 1800.)

Notre armée s'étendait, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de l'Iller au Lech, ayant un corps sur la rive gauche de l'Iller. Le général Moreau, présumant, d'après les mouvemens de l'ennemi, qu'il voulait encore tenter le sort d'une bataille, donna l'ordre au lieutenant-général Lecourbe d'appuyer sur sa gauche et de se réunir entre la Gunz et la Kamlach.

Le lieutenant-général Lecourbe faisait ce mouvement, lorsque, le 16, le général Kray attaqua, avec environ 40,000 hommes, le corps sur la gauche de l'Iller, que commandait le général de division Richepanse.

Ce général suivit parfaitement les instructions du général en chef, qui étaient de refuser sa gauche, d'appuyer fortement à droite pour défendre les ponts, et de ne combattre que faiblement contre des forces supérieures, avant d'être soutenu. Dès le commencement de l'attaque, sa division fut coupée en trois parties,

par la seule marche de l'ennemi, qui s'avança sur cinq colonnes, et il fallut toute l'audace de nos troupes pour résister à des forces aussi disproportionnées.

Pendant qu'on combattait ainsi sur le centre de cette division, la brigade de droite, commandée par le général Sahuc, était vivement attaquée dans ses positions, et il n'avait pour les défendre que la seule 8^e demi-brigade, le 1^{er} régiment de chasseurs et le 7^e de cavalerie. Le général en chef ordonna alors au lieutenant général Grenier, dont le corps occupait d'Illeiraichheim à Oberroth, de la faire soutenir. Le général Ney déboucha, en conséquence, par le pont de Kellmunz, et, se réunissant aux troupes du général Sahuc, repoussa l'ennemi jusqu'à Dientenheim.

Nous étions à peine dans ce village, qu'une forte colonne déboucha avec 8 pièces de canon sur Kirchberg, où 2 bataillons de la 76^e, faisant partie de la brigade de gauche du général Ney, ne purent se soutenir. Il était instant de repousser l'ennemi qui se trouvait en face du pont de Kellmunz; le lieutenant-général Grenier ordonna au général Ney de faire une contre-marche et d'attaquer Kirchberg.

Ce général marcha avec la brigade du général Bonnet, et y déploya la vigueur qui le caractérise. Un bataillon de la 48^e, qui formait la tête de la colonne, monta le plateau l'arme au bras, et ne répondit pas par un seul coup de fusil au feu le plus vif de l'artillerie et de la mousqueterie.

Cette attaque impétueuse, soutenue par le 8^e régiment de chasseurs et la 54^e demi-brigade, culbuta l'ennemi, qui, resserré dans une route, à peine frayée au milieu des bois, laissa sur ce point, dans nos mains, environ 1,200 prisonniers, son artillerie et ses caissons.

Le général Richepanse, qui avait toujours défendu avec opiniâtreté les positions de Gutzzenzell et d'Edelbeuren avec 2 bataillons de la 7^e, 1 de la 48^e, le 5^e de hussards, le 10^e de cavalerie, et partie du 13^e de dragons, reprit alors l'offensive. Il chargea les Autrichiens, et fit de son côté environ 7 à 800 prisonniers, parmi lesquels se trouve le lieutenant-général comte de Sporeck, que quelques hussards enlevèrent à trente pas de sa colonne.

Le résultat de cette journée, dans laquelle deux seules divisions françaises ont combattu et repoussé toute l'armée autrichienne, est d'environ 2,000 prisonniers, 8 pièces de canon ainsi que leurs caissons et équipages. L'ennemi a opéré, pendant la nuit, sa retraite vers le Danube avec une telle précipitation, qu'il a coupé plusieurs de ses ponts établis sur ce fleuve.

X. Rapport du 17 au 23 prairial an VIII (6-12 juin 1800).

Depuis le combat du 16, où le général Kray échoua dans l'attaque de notre gauche, le général en chef s'est décidé à faire marcher de nouveau le général Lecourbe sur le Lech.

Ce général se mit en mouvement le 21, et prit position sur la Wertach; là il apprit que l'ennemi avait coupé tous les ponts sur le Lech, et que la hauteur des eaux ne permettait plus de passer cette rivière à gué. Il n'en marcha pas moins le 22 sur Kauferingen, où il trouva l'ennemi en position, faisant mine de vouloir défendre le passage avec de l'infanterie et de l'artillerie. Nos soldats se jetèrent à la nage, traversèrent la rivière, et l'ennemi fut culbuté; le pont a été de suite rétabli.

Le 23, le passage entre Zollhaus et Lechhausen fut également forcé; 2 pièces de canon battaient à mitraille; des débris du pont il ne restait qu'une seule poutre sur les chevalets: elle a suffi aux carabiniers de la 10^e légère pour franchir le passage, renverser l'ennemi et lui enlever ses deux pièces de canon; quelques prisonniers sont restés dans nos mains, parmi lesquels un capitaine et vingt hussards de Granitz. Je vous enverrai les noms de ces intrépides carabiniers et d'un trompette d'artillerie légère, qui, ayant passé le quatrième, est monté sur un cheval d'une des pièces prises, et a poursuivi l'ennemi en sonnant la charge.

Le 22, le général Molitor, qui commandait les flanqueurs de droite du lieutenant général Lecourbe, apprenait que le prince de Reuss, qui couvre les débouchés du Tyrol, avait réuni sur Immenstadt et Nesselwangen 9 bataillons, et qu'il se proposait de marcher sur Kempten. Le 23, le général Molitor s'est mis en marche avec 200 hommes d'infanterie et 150 hussards, et s'est porté sur Nesselwangen, où il a rencontré 1 bataillon du 60^e régiment, le régiment de Kaunitz et plusieurs escadrons de Waldech et de Grunze hussards. Il n'a pas balancé d'attaquer, avec son faible détachement, la première ligne de ce corps posté en arrière de la Wertach; il l'a renversé, mis en fuite, en ramenant 150 prisonniers, parmi lesquels trois officiers, dont un fils du général Toller.

Le général en chef faisait le même jour, 23, avancer les flanqueurs de gauche commandés par le général Richepanse, l'aile gauche, commandée par le lieutenant général Grenier, et le corps de réserve. Ce mouvement se liait aux opérations du général Lecourbe. Le général Richepanse força sur tous les points l'ennemi, qui ne tint ferme qu'au village de Burgrieden, que défendait le prince Ferdinand. Le village fut plusieurs fois pris et repris, et resta à nos troupes vers les sept heures du soir. Alors il fit prendre position à sa division, sa droite à Ricklesweiler, s'étendant par Laupheim, Burgrieden, jusqu'à Schnurflingen.

Le corps du lieutenant-général Grenier s'était mis en mouvement à dix heures du matin, sur la rive droite de l'Iller, pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu de quitter ses positions à Illeraichheim et Oberroth, pour les porter sur Wœringen, Weissenhorn et Roggenbourg. La division du général Baraguey-d' Hilliers déboucha sur deux colonnes, celle de droite par Bettlinshausen, Bellenberg, sur Illerberg, celle de gauche par la vallée de l'Iller, sur Illertissen, Wœringen et Wullens-tetten; cette dernière colonne, ayant à manœuvrer dans une plaine assez vaste, était soutenue par une réserve aux ordres du général Fauconnet. L'ennemi, fort de 5 bataillons, 10 escadrons et 6 bouches à feu, a été partout repoussé, avec une perte de 200 hommes tués ou blessés, et 150 prisonniers.

La division du général Ney s'est portée d'Osterberg sur Bubenhausen; cette division a trouvé l'ennemi au-dessus de Ganertshofen. Le général Ney a formé ses colonnes d'attaque, et la déroute des Autrichiens, a été complète jusqu'à Weissenhorn.

Le 8^e régiment de chasseurs s'y est conduit avec la plus grande distinction; il a vigoureusement sabré la cavalerie ennemie.

Le village de Stetten, défendu par un bataillon autrichien, de l'artillerie et quelques escadrons de cavalerie, a été enlevé par la brigade du général Bonnet, de concert avec un bataillon de la 15^e de ligne de la division Baraguey, qui marchait sur le même point. L'on a fait à l'ennemi, dans cette attaque à Ganertshofen, environ 250 prisonniers. La division Legrand est venue prendre position à Roggenbourg, et n'a trouvé dans sa marche que quelques postes à replier.

La division du général Leclerc, qui, la veille, avait enlevé soixante cavaliers à l'ennemi, dans une reconnaissance, s'est portée sans obstacle sur Breithenthal. La division Decaen a pris position à Krumbach: elle n'a eu d'autre combat qu'un feu d'artillerie assez vif, et quelques décharges d'infanterie; cela s'est borné à une vingtaine de prisonniers.

Le général Molitor fait l'éloge de la conduite du citoyen Véry, chef d'escadron, commandant le 7^e de hussards; cet officier s'est toujours distingué dans toutes les affaires, depuis le passage du Rhin.

Le résultat de cette affaire est à peu près de 5 à 600 prisonniers: elle a coûté en outre à l'ennemi environ 400 blessés.

XI. Rapport du 24 au 30 prairial an VIII (13-19 juin 1800.)

Lorsque la droite de l'armée fit sa première marche sur le Lech, je vous fis connaître les motifs de cette manœuvre. Elle amena, comme le général en chef l'avait

prévu, l'affaire du 16 prairial, dont vous connaissez les résultats. Ce succès, quoique brillant, ne fut pas assez décisif; l'ennemi revint à son camp d'Ulm, et de nouveau s'opiniâtra à le conserver. Cependant il fallait combattre; le pays sur lequel l'armée manœuvrait depuis si long-temps, s'épuisait de ressources, et l'on annonçait des renforts prêts à rejoindre l'armée ennemie.

En passant le Danube au-dessus d'Ulm, la gauche de l'ennemi était inattaquable, et la droite, qu'il refusait entièrement, ne pouvait être abordée qu'en s'élevant à trois marches du fleuve. Les succès étonnans de l'armée de réserve en Italie n'étaient point encore connus. Sur ce mouvement, M. Kray pouvait se rattacher à l'appui du Tyrol, que nous lui avions ôté par deux grandes victoires, et lier ses opérations à celles de M. de Mélas.

Le général en chef se détermina alors à reprendre sa première manœuvre, mais avec plus d'audace. Il avait pu juger, dans le dernier combat, de la supériorité du moral de nos troupes sur celui de l'ennemi, puisque deux de nos divisions seules avaient suffi pour repousser son armée entière.

Il fut donc résolu que la droite marcherait une fois encore sur le Lech, pour de là se rabattre sur le Bas-Danube, se saisir d'un ou deux ponts sur ce fleuve, et couper ainsi les communications de l'ennemi avec les magasins de Donauwerth et d'Ingolstadt. Ce mouvement, qui étendait infiniment la ligne que la droite devait occuper pendant ses manœuvres, engagea le général en chef à renforcer le général Lecourbe de 5 bataillons, aux ordres du général Boyer, ainsi que de la réserve de cavalerie.

Je vous ai déjà rendu compte, jusqu'au 23 prairial, des mouvemens de l'armée qui préparaient cette opération audacieuse. Je vous ai fait connaître les passages de vive force, sur le Lech, à Kauferingen, Zollhaus et Lechhausen, ainsi que les succès du général Mollitor sur le corps du Tyrol. Le 24, le général Nansouty fut aussi attaqué par le prince de Reuss, et celui-ci ramené vigoureusement jusqu'à Fussen.

Le 25, le lieutenant-général Lecourbe passa la Zusam, et vint prendre position à droite et à gauche de Zusmarshausen, ayant un corps d'observation sur la route d'Augsbourg à Wertingen; le centre se plaça à Ettenbeuren, Neubourg et Edelstetten. Le corps du lieutenant général Grenier vint appuyer sa droite à Ichenhausen, sa gauche à Wallenhausen, laissant un fort détachement en avant de Weissenhorn, pour se lier au corps du général Richepanse qui, le même jour, passa l'Iller sur le pont de Brandenbourg, avec la plus grande partie de ses troupes, prit position à Wœringen, Vizighausen, le reste continuant à tenir la gauche de la rivière, pour couvrir les ponts et nos communications sur Ravensbourg.

Le 26, le centre porta une division en avant-garde sur Burgau. Le général

Lecourbe y appuya sa gauche, étendant sa droite vers la route de Lauingen à Dillingen.

Le général Grenier suivit, par sa droite, le mouvement de la division du centre sur Burgau.

Le lendemain, 27, le général Grenier s'empara de Gunzbourg, en culbutant les ennemis, et les força à repasser le Danube sur les ponts de Leipheim et de Gunzbourg qu'ils rompirent. L'armée, étant ainsi placée, pouvait tenter sur Gunzbourg par sa gauche, sur Dillingen par sa droite, et son centre était à portée de soutenir celui des deux corps qui le premier effectuerait son passage.

Le 28 se passa à reconnaître les bords du Danube, ainsi qu'à réunir les matériaux nécessaires au rétablissement des ponts; l'ennemi les avait tous détruits jusqu'à Donauwerth. Nous n'avions ni barques ni pontons pour en jeter de nouveaux; à peine avait-on pu rassembler assez de madriers.

Le lieutenant-général Lecourbe apprit, par les reconnaissances du général de brigade Puthod, que les ponts de Gremheim et de Blindheim étaient les plus faciles à réparer; et ce fut sur ces deux points que le passage fut résolu.

En conséquence, le général en chef fit appuyer à la droite, les divisions du centre; elles reçurent l'ordre de se porter d'Ichenhausen et Burgau sur Aislingen.

A défaut de barques pour passer les premiers soldats, et se saisir de la rive gauche, on forma une compagnie de nageurs, dont le citoyen Degrometry, adjudant major de la 94^e, prit le commandement. Deux mauvaises nacelles devaient les suivre pour passer leurs armes et leurs habits; c'était l'adjoint Quenot qui, se jetant à la nage, avait été les enlever sur la rive opposée, sous un feu de mousqueterie à bout portant. Il revint avec une légère blessure au pied et son chapeau criblé de balles.

Le 29, le général Lecourbe fit une fausse attaque sur Dillingen et Lauingen, pour donner le change au général Staray, qui, avec un corps de 12 à 15,000 hommes, était chargé de couvrir le Bas-Danube. Le reste de l'armée ennemie était encore sous Ulm. Le lieutenant-général Grenier reçut ordre de faire les préparatifs d'un passage sur Gunzbourg, soit pour retarder la marche des renforts ennemis d'Ulm sur Dillingen, soit pour menacer les derrières de la position de la Brenz, supposé que l'ennemi songeât à l'occuper.

Le 30, au matin, les généraux Gudin et Montrichard se portèrent, avec leurs divisions, en arrière du bois de Blindheim. Le général d'Hautpoul se tint prêt à marcher avec la réserve de cavalerie; le général en chef l'avait réuni à l'aile droite de l'armée pour soutenir les troupes, qui, après le passage du fleuve, devaient se former dans les trop fameuses plaines d'Höchstedt.

A cinq heures du matin, tous les matériaux étaient réunis sur les lieux indi-

qués. Le général Gudin fut chargé de la première attaque, qu'il dirigea, ayant sous ses ordres les généraux Laval et Puthod. Après une canonnade qui dura peu, l'ennemi abandonna ses défenses de Blindheim et Gremheim. Aussitôt les nageurs, se jetant à l'eau, suivis des deux nacelles, abordent la rive gauche, et, sans se donner le temps de se vêtir, saisissant leurs fusils et endossant leurs gibernes, nus, ils se précipitent sur l'ennemi, le culbutent et lui enlèvent 2 pièces de canon. On jette aussitôt une échelle sur les débris du pont, et les canonniers passent pour aller servir ces deux pièces, et les faire jouer contre l'ennemi. En même temps les sapeurs, dirigés par le chef du génie Galbois, rétablissaient les ponts; ils poussèrent leurs travaux avec tant d'activité et d'intelligence, que 2 bataillons d'infanterie purent bientôt passer sur la rive gauche, et se placer dans les villages de Blindheim et Gremheim, pour couvrir les ouvrages.

Cependant l'ennemi, qui s'était étendu le long du fleuve, réunissait ses forces; les réserves arrivaient de Donauwerth et de Dillingen, pour se porter sur les points de passage. Le général Lecourbe fit aussitôt occuper Schweningen, pour couper toute communication entre ces deux corps. Ce village, plus rapproché des coteaux boisés qui bordent le Danube, pouvait loger notre infanterie avec avantage; il fut pris et repris différentes fois; enfin, nous nous en rendîmes maîtres par une troisième charge dirigée par l'adjudant-général Mangin, dans laquelle cet officier général a été légèrement blessé d'un coup de mitraille. L'ennemi, comme le lieutenant-général Lecourbe l'avait prévu, négligea de se porter en force sur les ponts pour en empêcher le rétablissement, et ne songea d'abord qu'à rouvrir sa communication; il fit marcher sur Schweningen 4,000 hommes d'infanterie, 400 chevaux et 6 pièces d'artillerie, avec laquelle il foudroyait notre infanterie et quelques pelotons du 8^e de hussards. Le village était même au moment d'être abandonné, lorsque deux escadrons de carabiniers arrivèrent, commandés par le capitaine Granelot. Le général Lecourbe, les réunissant aux pelotons du 8^e de hussards et à son escorte, ordonna à cet officier de faire une charge sur la ligne ennemie; il l'exécuta avec tant de vigueur, qu'elle fut aussitôt enfoncée et mise en fuite, laissant 2,500 prisonniers, 10 pièces de canon, 4 drapeaux et 300 chevaux en notre pouvoir. Vainement les deux bataillons de Wurtemberg se formèrent en bataillons carrés, les braves carabiniers pénétrèrent toute l'épaisseur de la ligne; c'est au centre même qu'ils vont enlever les drapeaux de ces deux bataillons, et que leur colonel se rend au citoyen Vadeleux, aide-de-camp du général Lecourbe. Ce ne fut qu'une déroute jusqu'à Donauwerth.

Pendant que l'ennemi était ainsi battu sur la droite, les généraux Montrichard et Gudin débouchaient de Blindheim, mais avec une extrême difficulté par les chocs qu'ils avaient à soutenir; ils étaient cependant parvenus à se former, et

l'ennemi se retirait en bon ordre sur Dillingen, son infanterie longeant le Danube, couverte par des bouquets de bois sur son front, et flanquée à sa gauche par une cavalerie nombreuse. La 37^e demi-brigade et un escadron du 2^e les suivaient sur la même rive, lorsque le général Lecourbe, à la tête du 2^e régiment de carabiniers, des cuirassiers, des 6^e et 9^e de cavalerie, couverts et flanqués par le 9^e régiment de hussards, se porta sur la gauche de l'ennemi en la débordant; il ordonna aux cuirassiers de traverser au galop le village de Schrezheim, et de charger les ennemis sur la route d'Hörschedt à Dillingen.

Le chef de brigade Merlin fit ce mouvement avec une telle précision et tant d'intrépidité, que la cavalerie, renversée et mise en désordre, laissa 9,000 hommes d'infanterie à découvert; ceux-ci cherchèrent un instant à se jeter dans les fossés de Dillingen: mais les cuirassiers, traversant la colonne avec vigueur et rapidité, coupèrent 1,800 hommes qu'ils firent prisonniers, et poursuivirent le reste jusqu'à Gundelfingen.

Après ce brillant succès, le général Lecourbe prit position sur l'Esche, attendant les divisions de réserve occupées à rétablir les ponts de Dillingen et de Lauingen pour repasser le Danube.

De son côté, le général Kray, prévenu de notre passage, faisait avancer en toute hâte le général Klinglin, avec un corps considérable de cavalerie. Vers les six heures du soir, le général Lecourbe s'aperçut d'un mouvement sur le front de la ligne ennemie; il fit aussitôt avancer son infanterie, qu'il plaça dans Lauingen. L'ennemi présentait deux grandes lignes de cavalerie; la première s'ébranla et ramena le 2^e régiment de carabiniers et quelques escadrons du 9^e de hussards; les cuirassiers s'ébranlèrent à leur tour, et les carabiniers, ainsi que le 9^e de hussards, faisant volte-face, revinrent sur l'ennemi, qu'ils mirent en désordre. La seconde ligne ennemie marcha pour recevoir la première, et tomba sur nos trois régimens, qu'elle força momentanément à la retraite, lorsque le 9^e de cavalerie, encore en réserve, manœuvrant sur les flancs de l'ennemi avec infiniment d'habileté, le chargea avec tant de bravoure, au moment où il s'abandonnait à la poursuite, qu'il rétablit et décida le combat en notre faveur.

Il était huit heures du soir, et cette journée glorieuse avait deux heures à donner encore à de nouveaux succès; les ponts de Dillingen et de Lauingen étaient rétablis, une partie de la réserve était même déjà sur la rive gauche du Danube; l'ennemi faisait aussi approcher des renforts: 8,000 hommes avaient pris position en avant de la Brenz, et son artillerie, qui arrivait au galop, commençait à jouer; le général en chef, jugeant que, pour compléter la victoire, il fallait jeter les Autrichiens au-delà de la Brenz, et les empêcher de prendre une position qui pouvait nous ramener jusque sur Hörschedt, ordonna une nouvelle attaque.

Les 4^e de hussards, 6^e de chasseurs, 11^e de dragons, 13^e de cavalerie, une partie de l'infanterie de la division Decaen et son artillerie, reçurent l'ordre de marcher avec le corps du lieutenant-général Lecourbe. La plaine immense et découverte de Lauingen à Gundelfingen, et la rapidité qu'on devait mettre dans le mouvement, ne permettaient que d'employer la cavalerie; elle fut disposée en échelons et elle s'avança dans le plus bel ordre, soutenu par des batteries établies sur ses flancs.

L'ennemi déploya ses fortes lignes et reçut l'attaque. Plusieurs charges s'engagèrent avec la plus grande vigueur; le général en chef se trouva plusieurs fois dans la mêlée, et partout l'ennemi fut culbuté. Il laissa dans nos mains plus de 400 chevaux, sans compter ceux qui restèrent sur le champ de bataille.

Pendant cette action, la 37^e s'empara de Gundelfingen, et, à onze heures du soir, moment où l'on combattait encore, l'ennemi, jeté au-delà de la Brenz, nous abandonna ses positions.

Jamais la cavalerie française ne s'est peut-être plus mesurée contre la cavalerie ennemie que dans cette bataille; elle a combattu presque tout le jour contre des corps supérieurs, et toujours avec avantage.

Dans la soirée, le reste de la réserve passa le Danube, se forma et prit position. Le général Grenier reçut l'ordre de marcher dans la nuit avec les deux divisions Baraguey et Legrand, et de passer le Danube à Lauingen, pour prendre position à la gauche de l'armée.

Le 1^{er} messidor, l'armée prit position, le centre et la gauche sur la Brenz, l'aile droite à Dischingen, ayant un corps sur Donauwerth pour occuper la position de Schellenberg, en avant de la Wernitz. Le même jour, le 6^e de chasseurs enleva 300 voitures et 1,200 chevaux à l'ennemi.

La journée du 2 se passa en reconnaissances.

Le 3 messidor, le général en chef apprit que l'ennemi opérait sa retraite, et se mit à sa poursuite.

Tels sont, citoyen Ministre, les avantages énormes de cette journée: 5,000 prisonniers, dont 80 officiers, parmi lesquels un colonel, 2 lieutenans-colonels et 2 majors; 5 drapeaux, 20 pièces de canon, avec tous leurs caissons; des magasins considérables à Donauwerth; 1,200 chevaux et 300 voitures; l'orgueil de cette nombreuse cavalerie autrichienne humiliée; Hœchstet, témoin de la gloire des armées françaises; Ulm abandonné à ses propres forces; l'ennemi en retraite, poursuivi et battu, sur Nördlingen le 4 messidor, devant Neubourg le 8, et la capitale de la Bavière occupée par les troupes de la République le 9.

Je vous ferai connaître incessamment les détails de ces derniers combats.

Le lieutenant-général Lecourbe cite avec éloge les généraux Gudin, Puthod et

Laval ; ils ont conduit leurs attaques avec la plus grande intelligence. Les généraux Montrichard, d'Espagne et Schinner les ont parfaitement secondés.

La compagnie des nageurs a déployé une audace digne des plus grands éloges ; la 94^e demi-brigade, qui a passé le Danube la première, s'est couverte de gloire, ainsi que la 10^e légère.

Les carabiniers ont montré, dans cette journée, qu'ils étaient les grenadiers de la cavalerie. Le général d'Hautpoul, qui commande la réserve de cavalerie, l'a parfaitement dirigée dans tous les mouvemens de cette journée ; les cuirassiers et tous les autres corps ont rivalisé d'ardeur et de courage avec les carabiniers.

Le général Lecourbe, qui se plaît à rendre justice à tous les braves qui se sont distingués, a déployé lui-même les plus grands talens ; il envoi au général en chef une liste nominative qu'on s'empressera de vous adresser.

XII. Rapport du 1^{er} au 9 messidor an VIII (20-28 juin 1800).

Mon dernier rapport vous annonçait le passage audacieux du Danube, opéré sur Blindheim et Dillingen par l'aile droite et le centre de l'armée, dans la journée du 30 prairial.

Il restait deux partis à l'ennemi : de marcher à nous, en risquant le sort d'une bataille, ou de se retirer, par Heidenheim et Neresheim, sur la Wernitz ou sur Ingolstadt.

Le 1^{er} messidor, le général en chef ordonna les dispositions suivantes : Le général Lecourbe reçut l'ordre d'envoyer le général Laval, avec sa brigade, pour s'emparer de la belle position du Schellenberg, en avant de la Wernitz, couvrant Donaouwerth avec le reste de son corps ; le général Lecourbe prit position sur l'Égge supérieur, prolongeant sa droite vers Dischingen, sur la route de Dillingen à Neresheim.

Le lieutenant-général Grenier avait reçu l'ordre de tenter un passage sur Gunzbourg, et, dans le cas où l'ennemi brûlerait les débris du pont, de venir passer le Danube à Lauingen, et établir sa ligne sur la Brenz, sa gauche à Gundelfingen, sa droite à Brenz ; le centre devait se placer, sa gauche liée à la droite du lieutenant-général Grenier, et sa droite en arrière de Giengen, sur Sachsenhausen.

L'ennemi brûla le pont de Gunzbourg, et le général Grenier prit la route de Lauingen, avec deux divisions, laissant la division Ney en position sur la Gunz, pour empêcher nos derrières d'être inquiétés, et les détachemens de l'ennemi de venir brûler les ponts du Danube, qui avaient été rétablis ; elle devait se lier

avec le général Richepanse, toujours chargé de couvrir la route de Memmingen et le cours de l'Iller.

Le 3 messidor, le général Richepanse annonça au général en chef que l'ennemi repliait sur Ulm toutes les troupes qu'il avait sur la rive droite du Danube, et ce général reçut ordre de se rapprocher de la place, en suivant les mouvemens de l'ennemi; il s'établit, sa droite à Oberfallheim, sa gauche à Unterkirchberg, observant les ponts de Leipheim et de Gunzbourg, et occupant sur la rive gauche de l'Iller, Wiblingen et Delmensingen.

Le lieutenant-général Grenier rappela la division Ney, et put s'étendre ainsi de Gundelfingen à Sachsenhausen, ayant à sa disposition la réserve de cavalerie pour soutenir la partie de sa ligne qui traversait les plaines du Danube.

Le centre se lia par sa gauche à la droite du lieutenant-général Grenier, prolongeant sa droite à Ballhausen, dans la direction de la route de Dischingen.

On était ainsi en mesure contre tout projet de l'ennemi. On pouvait le combattre avec avantage, s'il voulait livrer bataille, ou le suivre rapidement, s'il se déterminait à la retraite. On était même sur ses flancs, s'il prenait la route d'Heidenheim et Neresheim, pour son chemin de retraite.

Le 3 messidor, les rapports des reconnaissances firent présumer au général en chef que l'ennemi avait commencé son mouvement de retraite. Il fallut ordonner aussitôt à l'armée un mouvement général, mais un temps horrible et des torrens de pluie empêchèrent de mouvoir l'armée, surtout devant faire marcher une artillerie nombreuse dans un pays qui n'offre que des chemins afreux, et pas une chaussée.

L'armée ne put marcher que le 4 : l'aile droite se porta sur Neresheim, avec ordre de poursuivre l'arrière-garde de l'ennemi sur la route de Nördlingen, si elle avait dépassé Neresheim.

Les divisions du centre eurent ordre de se porter sur la route de Nattheim à Neresheim : l'une marchant au soutien de la droite de l'armée, les autres se dirigeant sur Oeohenheim, avec ordre, lorsqu'elles y seraient arrivées, de suivre le mouvement de l'armée.

Le lieutenant-général Grenier marcha par Oggenhausen sur Nattheim, couvert par un corps de flanqueurs sur la route d'Heidenheim.

L'ennemi, depuis son départ d'Ulm, marchait nuit et jour, et avait atteint Neresheim dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le lieutenant-général Lecourbe ne trouva qu'une arrière-garde, composée d'une nombreuse cavalerie et de quelque infanterie. Les carabiniers firent deux ou trois charges brillantes, qui nous donnèrent environ 150 prisonniers. L'ennemi, pourvu jusqu'à neuf heures du soir, ne tint que sur le plateau de Nörd-

lingen, où il déploya une nombreuse artillerie. Il ne put nous empêcher de déboucher des forêts qui, pendant une lieue, resserrent la route de Nærdlingen, et de prendre position vis-à-vis du plateau : le général Lecourbe, sa droite à Niederhausen, sa gauche sur la chaussée de Nærdlingen, le centre en réserve sur Ommenheim ; et le général Grenier sur les hauteurs de Riffingen, observant le débouché de Bopfingen.

Le général Richepanse rétablit le pont de Gunzbourg. Le 5, il passa sur la rive gauche du Danube, et forma l'investissement d'Ulm. La brigade du général Walther appuya sa droite à la Blau vers Sœflingen et sa gauche à Jungingen ; celle du général Sahuc se plaça, la droite à ce village, et sa gauche au Danube, en avant de Thalgingen ; celle du général Levasseur, la droite à Gundelfingen, la gauche vers Marbach ; celle du général Drouet, la droite à ce dernier village et la gauche à Gœklingen. Le chef d'escadron Evers mit sa gauche à Sœflingen, où il se lia avec le général Walther, et sa droite au Danube à la hauteur du général Drouet.

Le même jour, le général Kray envoya un parlementaire au général en chef, qui lui annonçait la conclusion d'un armistice entre les deux armées d'Italie. Il laissait ignorer dans ses dépêches les événemens brillans qui avaient amené cette suspension d'armes, et en proposait une entre les deux armées du Rhin. Le général en chef s'y refusa ; il s'attendait à tout instant à recevoir des dépêches du gouvernement, qui l'instruiraient de ce qui se passait d'extraordinaire en Italie, et comme elles pouvaient lui apporter l'ordre de suspendre sa marche, il crut devoir donner un autre but à ses opérations. Le gros de l'armée ennemie devait être trop éloigné pour la forcer de combattre en la poursuivant ; il n'y avait plus à espérer qu'un succès d'avant-garde. Sur ces motifs, le général en chef ne songea qu'à s'étendre et à manœuvrer pour procurer de bons quartiers et des ressources à l'armée, s'il arrivait un armistice général.

En conséquence, le général Decaen reçut l'ordre de marcher avec sa division sur Munich à marches forcées, se dirigeant par Hœchtedt, Wertingen, Augsburg et Dachau. Cette mesure avait pour but de forcer l'électeur de Bavière à remplir les conditions d'un traité qu'il avait conclu et éludé en l'an IV. D'ailleurs, en s'emparant d'un pont sur l'Isar, on rejetait sur l'Inn l'armée autrichienne, qui ne pouvait plus opérer sa jonction avec le corps du Tyrol que derrière cette rivière. Le général en chef se prépara à faire appuyer cette division par un mouvement général de l'armée.

Le 5 méssidor, l'armée appuya sa droite à Dегingen, éclairant la route de Nærdlingen à Donauwerth, le centre sur la route de Neresheim à Nærdlingen, et la gauche à Trochtelfingen, observant la route de Bopfingen. Ce même jour, le général

Laval fit capituler le château d'Harbourg, où il prit 150 prisonniers et 3 officiers. Il put se lier ainsi avec la droite du général Lecourbe.

Le 6, l'ennemi voyant ses pourparlers de la veille inutiles, malgré qu'il eût adroitement semé dans notre armée la nouvelle d'un armistice général, et qu'il eût cherché à se mêler avec nos soldats en signe de réjouissance, fit sa retraite dès les deux heures du matin, et l'armée marcha sur la Wernitz : l'aile droite liée au corps de Donauwerth et s'étendant sur sa gauche jusqu'à Wernitzostheim, le centre occupant Feisenheim et Vœchingen, la gauche refusée sur Pfoeffingen, route de Nærdlingen à Oettingen, qu'on occupait par des partis. L'extrême gauche de l'armée prit dans Oettingen plusieurs prisonniers et 60 voitures, avec 2 ou 300 chevaux ; c'était la queue de la colonne des équipages.

Le général en chef jugea que l'ennemi se rejetait sur le Danube. Il pouvait passer le fleuve à Neubourg, se porter sur le Lech à Rain, et se placer ainsi entre l'armée et le détachement commandé par le général Decaen. Il était important d'arriver avant l'ennemi ; l'armée avait trois défilés à passer, la Wernitz, le Danube et le Lech.

En conséquence, le lieutenant-général Lecourbe eut ordre de passer, le 7, le Danube à Donauwerth, et de se porter rapidement sur Rain, pour s'emparer du pont de Genderkingen. Le centre se plaça, sa droite à Donauwerth, sa gauche à Harbourg, où le général Grenier appuya sa droite, sa gauche étendue et poussant des partis sur Oettingen et sur Monheim.

Le pont de Genderkingen était tellement dégradé, qu'il fallut la journée entière pour le rétablir. La division Gudin cependant prit position le même soir en avant de Rain, sans éprouver qu'une très faible résistance. L'ennemi fit passer le Danube sur des barques à quelques centaines d'hommes, vis-à-vis Schœnenfeld. La brigade de gauche fusilla jusqu'à onze heures du soir, et fit une centaine de prisonniers.

COMBAT DE NEUBOURG.

Le 8, le général Lecourbe eut ordre de marcher sur Neubourg, et le centre de prendre position sur Rain, en réserve de l'aile droite de l'armée. La gauche vint se porter à Donauwerth, continuant à pousser des partis sur Monheim et sur la route de Nærdlingen à Oettingen.

Les deux divisions du général Lecourbe se mirent en marche avant le jour. Celle du général Gudin se dirigea sur Pœttmes ; elle fut obligée de disputer sa position, et elle ne put la prendre entièrement, à raison de la nombreuse cavalerie que l'ennemi lui opposa. Plusieurs charges brillantes furent exécutées par le 6^e et le 8^e de hussards, qui prirent à l'ennemi une centaine de chevaux. Le général

Puthod, commandant la brigade de gauche, après bien des difficultés, prit position à Ehekirch.

Mais les plus grands efforts de l'ennemi se dirigèrent sur le général Montrichard; ce général se dirigeait sur Neubourg, et devait, après s'en être emparé, marcher par sa droite pour prendre position et se lier à la gauche du général Gudín, lorsque le général Kray, ou trompé sur nos mouvements, ou voulant encore tenter le sort d'une bataille pour prendre la position du Lech et opérer sa jonction avec le corps du prince de Reuss, déboucha de Neubourg avec une grande partie de son armée. Les deux corps étaient en mouvement, aucun n'avait encore pris une assiette fixe pour soutenir ou livrer combat.

L'avant-garde rencontra l'ennemi au village de Strass, et le poussa jusque sur les hauteurs d'Unterhausen, position avantageuse qu'il occupait en force. Le général Montrichard fit ses dispositions d'attaque. Le général Espagne marcha avec le 1^{er} bataillon de la 37^e, les 1^{er} et 3^e de la 84^e pour attaquer le plateau, tandis que, pour le tourner, un bataillon se portait à droite sur Rorenfels. La 10^e légère était répandue sur le front et les flancs des colonnes. La brigade Schinner avec la 109^e et le 3^e bataillon de la 37^e forma la réserve, soutenue par la 9^e de Hussards, le 6^e de cavalerie, et l'artillerie légère, commandée par le citoyen Prost. Après quelques efforts, la position de l'ennemi fut enlevée, et le général Espagne parvint au revers de la montagne, à la vue de Neubourg. Cet officier général fut obligé de se retirer par une blessure qu'il reçut au bras.

Alors la brigade Schinner envoya quelques troupes pour soutenir et maintenir la position, mais l'ennemi recevant des renforts considérables, il l'attaqua et s'empara de nouveau du plateau.

Le bataillon qui marchait par Rorenfels fut arrêté par trois régimens de cavalerie et ne put pénétrer; les forces de l'ennemi devinrent même tellement supérieures, que bientôt la droite du général Montrichard se trouva débordée, tandis que des batteries établies sur la gauche du Danube inquiétaient son flanc gauche et que des partis ennemis couraient sur ses derrières. N'ayant plus que quelques réserves, le général ordonna la retraite, qu'il faisait en bon ordre, lorsque le général Lecourbe arriva. Prévenu du combat vigoureux qui venait de s'engager, il avait aussitôt demandé au général en chef de faire avancer une division de réserve, commandée par le général Grandjean, pour soutenir le général Montrichard, et il se rendit lui-même au galop sur le champ de bataille.

Il trouva les généraux Montrichard et Schinner donnant l'exemple de la plus grande fermeté. La retraite s'effectuait en bon ordre, mais il l'arrêta en annonçant les renforts qui le suivaient. L'armée du Rhin n'avait pas l'habitude de céder du terrain, et l'ennemi, malgré son énorme supériorité, fut vigoureusement

contenu avec quelques peletons frais et une compagnie de grenadiers de la 109^e, commandée par le capitaine Lacoste. Le brave chef de brigade Lacroix pénétra même encore une fois dans Unterhausen, et chassa l'ennemi des bois qui sont à la gauche de ce village, mais il ne pouvait s'y maintenir, lorsque le général Grandjean arriva avec un bataillon de la 14^e légère, deux bataillons de la 46^e, deux de la 57^e, le 4^e de hussards, le 11^e de chasseurs, et une compagnie d'artillerie légère, commandée par le capitaine Sibille.

Le lieutenant-général Lecourbe forma aussitôt de ses troupes, trois colonnes d'attaque : la première, dirigée par l'adjutant-général Cœhorn, se porta sur la gauche d'Unterhausen, qu'elle tourna; la deuxième, aux ordres du capitaine du génie Rognat, fut chargée d'attaquer le plateau de front, tandis que le général Perrin, avec la troisième, eut ordre de se porter sur la gauche pour attaquer la droite de l'ennemi. Ces trois attaques se firent avec tant de vigueur et de concert, que l'ennemi fut culbuté et forcé d'abandonner définitivement sa position.

Jamais on ne vit un combat plus acharné; les colonnes marchèrent sans tirer un coup de fusil, malgré huit pièces d'artillerie qui vomissaient la mort. La 46^e et la 14^e légère furent long-temps pêle-mêle avec la cavalerie ennemie, et continuèrent de se battre sans s'ébranler un instant : la mêlée fut horrible; l'ennemi, forcé de retirer ses pièces, le combat n'en dura pas moins. Dans l'obscurité, on n'entendait plus un coup de feu, mais seulement le cliquetis des armes et les cris des combattans. C'est là que le chef de brigade Fortès a été tué, cruellement sabré par la cavalerie autrichienne; c'est là que le premier grenadier de l'armée française a péri d'un coup de lance au cœur. Ses camarades, ceux parmi lesquels il avait choisi son rang, ont élevé sa tombe et l'ont honorée de leurs larmes. Il n'y eut jamais de cérémonie plus touchante et plus religieuse que les funérailles de ce guerrier.

L'aide-de-camp du général Lecourbe, le citoyen Noizet, a eu un cheval tué sous lui à côté de son général. On a fait dans cette journée 800 prisonniers de 15 régimens différens, dont 3 officiers et 1 major de Lascy. Le général Grandjean donne des éloges aux adjudans-généraux Perrin, Cœhorn et au capitaine du génie Rognat, qui a montré dans cette affaire une vigueur étonnante. Il recommande également le citoyen Schultz, adjudant de la 14^e, et le citoyen Josselin, sous-lieutenant au 11^e de chasseurs, qui se sont distingués de la manière la plus brillante.

A onze heures du soir, les troupes prirent position sur les hauteurs d'Unterhausen, et l'ennemi évacua Neubourg dans la nuit.

Le même jour, le général Decaen entra à Dachau, et le lendemain 9 à Munich.

XIII. Rapport du 10 au 18 messidor an VIII (29 juin - 7 juillet 1800).

Après le combat de Neubourg, l'ennemi se retira sur Ingolstadt, par les deux rives du Danube; cette place forte servant d'appui à une de ses ailes, il pouvait s'étendre sur la rive gauche du Danube ou passer en entier ce fleuve pour regagner la ligne de l'Isar, qui se trouvait menacée par la présence du général Decaen à Munich.

Le général en chef se décida à prendre la position de la rivière de la Paar, à manœuvrer par sa gauche sur Ingolstadt, et, par sa droite, prêt à se réunir à la division Decaen sur Munich, que l'ennemi pouvait attaquer pour prendre la ligne de l'Isar. En conséquence :

L'aile droite se porta, le 9, sur la Paar, poussant des partis sur Schrobenhausen, et gardant par la gauche la route d'Ingolstadt à Pœttmes.

Le centre remplaça, dans ses positions sur Neubourg, l'aile droite. La 3^e division, occupant Munich, gardait, sur les deux rives de l'Isar, les routes de Vienne, de Ratisbonne et les débouchés du Tyrol.

L'aile gauche porta deux divisions sur la rive droite du Danube; elles suivirent la route de Neubourg, et prirent position en arrière de Strass et sur les bords du fleuve. La division Ney occupa le Schellenberg, se prolongeant, de la gauche, sur Harbourg.

Le 10, l'aile droite se porta, la droite à Adelshausen, la gauche à Groshausen.

Le centre prit position à Schrobenhausen et Pœttmes.

L'aile gauche le remplaça dans les positions aux environs de Neubourg.

Le 11, l'armée resta en position; la seule division Ney se porta sur l'Usel, la droite à Ranerzhofen; elle occupait Monheim, et poussait des partis sur Eichstædt.

Le 12, l'aile droite resta en position.

Le centre se porta, la 1^{re} division sur Langenbruck, éclairant les deux rives de l'Ilm, et poussant des reconnaissances jusqu'à Wolln zach; la 2^e division sur Hohenwart, pouvant servir de réserve à la 1^{re} ou au corps de gauche.

L'aile gauche porta une division, la droite à Pobenhausen, et la gauche à Weihering, ayant une forte avant-garde à Reichertshofen; la 2^e division se plaça en réserve; la division Ney, qui manœuvrait sur la gauche du Danube, prit position entre Attenfeld et Adelschlag, l'avant-garde entre Nasenfels et Gaimersheim.

Le 13, l'aile droite se porta sur Pfaffenhofen et y prit position, étendant sa droite sur Reichertshausen, et sa gauche sur Reichertshofen.

Le centre passa l'Ilm à Geisenfeld, et prit position, la droite à Rotneck, gardant la route de Landshut; la gauche, à l'embouchure de l'Ilm, à Vohburg, couvrant fortement la route de Ratisbonne.

L'aile gauche, qui, par suite du départ du général Baraguey pour l'armée de réserve, fut réduite à deux divisions, resserra l'ennemi dans Ingolstadt, tenant de forts détachemens entre la Paar et l'Ilm; le général Grenier poussa, sur la rive gauche, une reconnaissance jusque sous les murs de la place.

Le 14, l'aile droite se porta sur la rive droite de l'Ammer, poussant des partis vers Freising, et s'éclairant sur Mosburg.

Le centre porta la première division sur l'Abens, vers Mainbourg, la seconde resta en réserve; celle du général Decaen occupa toujours Munich.

L'aile gauche resta en position.

L'ennemi n'ayant pas tenu à Ingolstadt, n'avait d'autre ligne que l'Inn, ou de se porter derrière quelqu'une des rivières qui coulent entre l'Isar et l'Inn, pour entreprendre sur la division Decaen, si elle n'était pas soutenue. L'armée française pouvait manœuvrer par la gauche, pour se porter sur Ratisbonne, ou marcher par la droite pour se rapprocher du Tyrol et obliger l'ennemi à se porter rapidement vers le Haut-Inn, dans la crainte qu'il ne fût prévenu sur ce point. Ainsi, nous nous ôtions toute inquiétude pour la rive gauche du Danube, et les Autrichiens, quittant l'appui de ce fleuve, nous n'étions obligés que de jeter des détachemens dans cette partie et de surveiller Ingolstadt.

Le général en chef, après avoir balancé toutes les raisons, prit le parti de détacher le général Lecourbe, avec une division, qui, réunie aux troupes des généraux Molitor et Nansouty, formait un corps de 18 bataillons; il le chargea de faire marcher une partie de ces troupes sur Bregenz et Feldkirch, tandis que le reste se portant sur Fussen et Reitti, menacerait la retraite de l'ennemi sur la vallée de l'Inn. Pour cacher ce mouvement à l'ennemi, nous devions menacer Ratisbonne.

Le 15, la 1^{re} division de l'aile droite se mit en marche pour l'expédition sur les Grisons; la seconde (Montrichard), qui resta en ligne, se porta vers Freising.

Le centre porta sa première division sur les hauteurs de Wambach et Empfenbach, son avant-garde sur Mainbourg.

La seconde division resta en réserve.

L'aile gauche poussa une division sur Neustadt, vers Ratisbonne; l'autre resserra Ingolstadt.

Le 16, la division Montrichard resta en position.

Le centre prit position: la 1^{re} division sur Neustadt, observant les ponts

coupés de Mosburg et d'Izern; la 2^e division en avant de Mainbourg, la droite vers Sandelzhausen.

L'aile gauche resta en position, menaçant de plus en plus Ratisbonne.

Le 17, la division Montriehard se porta à moitié chemin de Freising à Munich, pour se lier à la division du général Decaen.

Le centre porta sa 1^{re} division à Freising, la 2^e sur Landshut.

L'aile gauche resta en position, à la réserve d'une brigade qui se porta sur Mainbourg.

Le 18, l'armée resta en position; le général Leclerc eut ordre de forcer le poste de Landshut; l'ennemi, tenant la ligne de la Sempt, était placé en avant du pont sur l'Isar, avec un corps de 4 ou 5,000 hommes. Cette position lui était favorable; la rive droite de l'Isar, qui est dans cette partie très escarpée, domine entièrement la gauche, et on ne pouvait s'avancer qu'à découvert dans la plaine.

Le général Leclerc ordonna au général Heudelet de marcher avec 2 bataillons de la 14^e légère, 2 compagnies de grenadiers de la 89^e et le 10^e de chasseurs, sur les faubourgs de Landshut, à gauche de l'Isar, en se dirigeant par la route de Neustadt: 8 pièces d'artillerie soutenaient cette attaque; il chargea le général Desperrières de marcher sur la droite, à hauteur du général Heudelet, avec un bataillon de la 89^e et 2 escadrons du 23^e de chasseurs, et le général Bastoul de s'avancer sur la gauche, avec un bataillon de la 53^e, 2 escadrons du 23^e et 3 compagnies de grenadiers.

L'action s'engagea vers les deux heures après midi; le centre marcha avec le plus grand ordre, et pénétra, malgré le feu de l'artillerie ennemie, dans le faubourg; il arriva au premier pont (l'Isar forme sur ce point une île, dont Landshut occupe une partie); le général Bastoul y était déjà, avec une compagnie de grenadiers de la 53^e, et faisait des efforts pour enfoncer la porte de la ville, qui est à l'extrémité. On y dirigea le feu d'une pièce de canon: l'effet était trop lent pour l'impétuosité des grenadiers; ils courent dans les maisons voisines, prennent des haehes, et, sous le feu le plus vif de la mousqueterie, la porte est brisée, et nos troupes traversant à pas de course cette partie de la ville, arrivent au second pont que l'ennemi voulait couper. On ne lui en donna pas le temps; les grenadiers brisent une seconde porte que l'ennemi essaya en vain de défendre, et bientôt nos troupes débouchent de Landshut pour suivre les Autrichiens qui fuient en désordre.

Il fallait, pour les atteindre, passer par un défilé très étroit; ils voulurent le défendre; mais une poignée de braves, à la tête desquels marchait le chef d'escadron Chouart, les culbutèrent et s'emparèrent de deux pièces de canon, au moment où on allait les mettre en batterie.

Parvenu à la tête d'un bois qui se trouve à trois quarts de lieue sur la route d'Oettingen, le prince Ferdinand, qui commandait les troupes ennemies, voulut les rallier, et ordonna à 300 hussards de Welker de charger 60 chasseurs du 10^e qui les poursuivaient; le chef de brigade Ordener les attendit et les culbuta; les hussards essayèrent une seconde charge, furent renversés de nouveau, et laissèrent 80 hommes dans nos mains.

Deux pièces de canon enlevées à l'ennemi, 600 prisonniers, parmi lesquels le colonel Rubenitz, 150 chevaux, sont le résultat de cette action, où nos troupes ont montré leur courage ordinaire; l'ennemi a, en outre, eu de 4 à 500 hommes tués ou blessés. Le général Leclerc, qui, dans ses dispositions, a déployé des talens, et de la vigueur dans l'exécution, se loue beaucoup de tous les officiers qui ont combattu sous ses ordres.

Pendant tous ces mouvemens de l'armée, le général Richepanse bloquait Ulm; la garnison, qui n'avait fait encore aucun mouvement offensif, effectua une sortie dans la nuit du 18 au 19. En remontant, vers les onze heures du soir, le Danube et la Blau, le chef de brigade Montbrun, qui commandait dans cette partie, replia ses premiers postes jusqu'à la hauteur de 2 pièces qu'il avait en batterie; mettant alors de l'ensemble dans son mouvement, il fit charger l'ennemi par deux escadrons des 1^{er} et 20^e de chasseurs et 2 compagnies de la 27^e légère.

Cette attaque, faite avec impétuosité, a mis l'ennemi dans la déroute la plus complète, et il est rentré précipitamment dans ses ouvrages, laissant plus de 150 prisonniers du régiment de Murray dans nos mains; le nombre de ses morts et blessés doit être considérable.

L'expédition sur les Grisons commence sous d'heureux auspices. Fussen a été enlevé; nous y avons pris trois pièces de canon et fait un grand nombre de prisonniers. Nous n'avons pas encore reçu les détails; je vous les ferai parvenir.

XIV. Rapport du 19 au 28 messidor an VIII (8-17 juillet 1800).

Je vous ai rendu compte des mouvemens de l'armée jusqu'au 18, dans mon dernier rapport. Je vous ai prévenu, par ma lettre du 17, que le général en chef donnait l'ordre au général Lecourbe de marcher, avec 18 bataillons, sur les Grisons, dirigeant le gros de ses forces sur Fussen et Reitti, et le général Molitor avec sa brigade, sur Feldkirch, Mayenfeld et Coire. L'ennemi, forcé de s'étendre depuis la tête de l'Isar jusque dans la vallée du Rhin, ne pouvait que s'affaiblir sur chacun des débouchés qu'il avait à défendre. Menacé, par Reitti, sur son chemin de

retraite, la vallée de l'Inn, il ne pouvait plus tenir Feldkirch et la vallée du Rhin qu'avec inquiétude, et il devait même se déterminer à les évacuer au moindre effort sur ces deux premiers points. L'habileté et la précision des manœuvres du lieutenant-général Lecourbe ont entièrement amené les résultats que le général en chef m'avait d'avance chargé de vous annoncer.

Il fallait au général Lecourbe jusqu'au 22, pour être en mesure d'attaquer Füssen, point sur lequel il devait faire son premier effort. En attendant, le général en chef se réunissait sur l'Isar pour s'opposer au corps d'armée du général Kray, si la nouvelle de notre marche l'engageait à faire un mouvement offensif.

En conséquence, la division Montrichard eut ordre de se porter, le 20 messidor, en arrière de Munich, une brigade à Pfaffenhofen pour observer les routes de Dachau et Landsberg, l'autre à l'issue du lac Wurmsee sur Staruberg, occupant le pont de Schœftarn sur l'Isar.

Le général Grandjean quitta Freising et se porta sur Haidhausen, à peu de distance de Munich. Le général Leclerc marcha sur Freising, laissant Landshut occupé par une brigade du corps commandé par le général Grenier; ce lieutenant-général devait occuper Landshut, former le blocus d'Ingolstadt avec une division, et tenir un corps intermédiaire vers Mainbourg, chargé d'éclairer l'espace entre l'Isar et le Danube, vers Ratisbonne et Landau. Le général Ney, chargé du blocus d'Ingolstadt, devait aussi porter des reconnaissances vers les sources de la Rednitz; et elles s'avancèrent, en effet, jusqu'à Nuremberg.

Le 21, le général Decaen se porta à la hauteur de Parsdorf, sur la route de Brannau, observant cette route et celle de Wasserbourg par des partis, aussi loin qu'il était possible. Pour soutenir ce mouvement, le général Grandjean et le corps qui occupait Landshut eurent ordre également de faire divers détachemens, chargés de culbuter tous les postes d'observation que l'ennemi aurait devant eux.

Le général Montrichard se porta, le 22, sur Benedictbaern, pour appuyer le mouvement du général Lecourbe sur Fussen et Reitti, et tenir en échec les renforts que l'ennemi aurait pu faire arriver du Tyrol par la route de Partenkirch; il avait encore l'ordre d'éclairer la droite du général Decaen par Tetz, sur la rive droite de l'Isar. Quelque diligence que mit dans sa marche le général Lecourbe, il lui fut impossible de commencer ses attaques avant le 22.

Le but principal de cette opération étant de s'emparer de Feldkirch et des Grisons, il devenait important de commencer les attaques à notre gauche, pour obliger ainsi le prince de Reuss à se dégarnir devant Feldkirch, de crainte qu'en lui coupant la retraite par la vallée de l'Inn, il ne lui restât que la route de Meran et Botzen, ce qui le séparait pour huit ou dix marches de l'armée autrichienne. En conséquence, le général Gudin fut chargé de marcher avec huit ba-

taillons sur les débouchés du Lech, pour attaquer Fussen et Reitti, en étendant sa gauche jusque sur l'Ammer et le Loisach à Etal.

Ce général, après avoir eu, le 21, quelques escarmouches, pour réparer les ponts du Lech que l'ennemi avait détruits, divisa son corps de troupes en trois colonnes : celle de droite remonta la rive gauche du Lech ; celle du centre, que commandait le général Puthod, suivit la chaussée pour attaquer de front les ouvrages de Fussen et de Reitti ; celle de gauche, sous les ordres du général Nansouty, fut chargée de se porter par Weilheim, sur Ammergau et Etal, pour tenir en échec les troupes qui auraient pu déboucher par les routes de l'Ammer et du Loisach.

Ces trois colonnes se mirent en mouvement le 22 au matin : celle de droite, n'étant forte que d'un bataillon et d'un escadron, rencontra 2 bataillons ennemis et 300 chevaux à Rosshaupten ; elle les culbuta dans une charge vigoureuse, et les rejeta dans Fussen.

Celle du centre avait, pour arriver à Fussen, de grands obstacles à surmonter. La route passe entre deux montagnes escarpées que couvrait une nombreuse infanterie ; elle était fermée par une ligne de retranchemens garnis d'artillerie. L'ennemi occupait, en outre, le château d'Hohenschwangen, que défendaient 300 hommes d'infanterie et 2 pièces de canon. Ce point était important pour l'ennemi, puisqu'il couvrait la gorge qui aboutit au fort de Binswang.

Le chef de brigade de la 94^e, Lochet, fut chargé de l'enlever avec un bataillon de la demi-brigade. Le général Puthod, se mettant à la tête de quelques compagnies de grenadiers, emporta les retranchemens, et une centaine de prisonniers, avec une pièce de canon, restèrent entre nos mains.

A chaque pas, on trouvait de nouveaux retranchemens à forcer et des réserves à combattre, et il fallut les plus grands efforts avant de pouvoir entrer à Fussen, où on pénétra pêle-mêle avec l'ennemi ; il essaya vainement de nous empêcher d'en déboucher avec plusieurs bataillons, qu'il rallia et mit en bataille : ils furent culbutés en nous abandonnant tous leurs retranchemens et un grand nombre de prisonniers.

Au même instant, le fort de Hohenschwangen était enlevé avec une centaine de prisonniers et une pièce de canon.

Le général Gudin aurait voulu emporter Reitti et Binswang ; mais les ponts étaient si délabrés, et les retranchemens qui couvraient l'entrée du Tyrol, tellement formidables, qu'il ne crut pas, ayant rempli le but principal de son attaque, devoir compromettre un succès qui lui valait 3 pièces de canon et plus de 900 prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-colonel et 15 officiers.

La colonne de gauche, commandée par le général Nansouty, rencontra à Saul-

grub un bataillon et un escadron ennemis, qu'elle chassa vigoureusement et poursuivit jusqu'à Etal, en leur enlevant 150 prisonniers.

Tandis que la gauche du général Lecourbe faisait ainsi des progrès, le général de brigade Laval se mettait en mouvement; il était chargé d'attaquer, avec quatre bataillons, Immenstadt, pour menacer Reiti par sa gauche, et de pousser une petite colonne sur Staufen, pour faire croire à l'ennemi que nous voulions, en pénétrant par le Vorarlberg, tourner Feldkirch.

La marche du général Gudin ayant déterminé le général ennemi Mercandini, qui commandait à Immenstadt, à se retirer, le général Laval fit occuper Sonthofen, et jeta un bataillon sur Bregenz, pour renforcer le général Molitor, et reçut en même temps l'ordre du lieutenant-général Lecourbe de pousser sur Krumbach et Huttesau, et de jeter quatre compagnies sur Dornbirn par Weyler, toujours pour seconder les attaques de Feldkirch. Ces faibles colonnes remplirent parfaitement leur but; elles tinrent en échec plusieurs mille paysans du Vorarlberg et la légion suisse de Bachmann, qu'elles combattirent tout le jour dans les montagnes.

Le général Molitor, chargé d'attaquer avec six bataillons le poste important de Feldkirch, et de s'emparer des Grisons, avait à remplir une opération extrêmement délicate; le général Lecourbe s'y rendit le 24, et ne put qu'approuver les sages dispositions qu'il avait faites.

Son corps de troupes avait été divisé en trois colonnes: celle de droite, composée de douze compagnies de la 95^e, que commandait l'adjudant-général Dormenans, se dirigea par le Rheinthal, sur Reichenau; elle y rencontra un bataillon ennemi de Kalemberg, qui, après une vigoureuse résistance, fut forcé à la retraite en laissant quelques centaines d'hommes tués, blessés ou prisonniers. Nous avons eu de notre côté environ 50 blessés, parmi lesquels l'adjudant-général Dormenans, qui a eu le bras cassé.

Cette colonne entra le même jour à Coire, et occupa en partie les Grisons.

La colonne du centre, commandée par le général Jardon, était forte de deux bataillons de la 1^{re} légère et d'un bataillon de la 83^e; elle reçut l'ordre de passer le Rhin à Azmoos pour se diriger sur Feldkirch, après avoir fait sa jonction avec la colonne de droite. Le passage s'effectua sans peine; mais le général Jardon, ayant été obligé de détacher des troupes sur Coire, et devant faire une très longue marche pour être en mesure d'attaquer Feldkirch en passant par Waduz et Schan, ne put pas arriver le même jour.

Le général Molitor, qui s'était réservé la colonne de gauche, marcha avec deux bataillons de la 83^e et un de la 36^e, par la chaussée de Bregenz à Feldkirch. L'ennemi n'avait pas dégarni ce point: deux bataillons de Peterwaradin, trois de

Schröder, un de Kalemberg, un de Kayser, deux légions d'émigrés suisses, et une partie des milices du Vorarlberg, le défendaient.

La disproportion des forces n'empêcha pas l'attaque; les avant-postes ennemis furent rejetés bien vite sur Hohenems, où commençait une ligne de retranchemens, qui furent emportés d'emblée avec environ 100 prisonniers. Nos troupes poursuivirent l'ennemi jusqu'à Gœtzi, où se trouvaient encore des retranchemens plus formidables, des marais et des positions hérissées de redoutes; rien ne résista aux braves qui en firent l'attaque; tout fut emporté au pas de charge.

La chaleur du jour, les marches rapides et les attaques répétées, avaient dû ralentir l'ardeur des troupes; elles parvinrent cependant en face des derniers retranchemens. Ils offraient une ligne très étendue depuis Rankwil jusqu'à la gauche d'Altenstadt; 12 pièces de canon et une nombreuse infanterie en défendaient l'approche. Tous les avant-postes furent cependant rejetés derrière les lignes, et l'on se caonna jusqu'au soir.

L'ennemi voyant alors que nous ne formions pas une attaque décidée, essaya à son tour de prendre l'offensive; il chercha à déborder nos ailes: et déjà il avait fait quelques progrès, par la lassitude extrême qu'éprouvaient toutes les troupes. Le général Molitor courut à la droite qui pliait, et où 500 chevaux de Modène venaient de faire une charge qui avait eu quelques succès; il rallia un petit nombre de braves, se mit à leur tête, et, aidé d'un escadron du 7^e de hussards, rejeta l'ennemi dans ses retranchemens.

Le général Lecourbe se porta de son côté rapidement à la gauche, où quelques pelotons qu'il rallia ramènèrent l'ennemi jusque sur Rauwik.

De toutes parts, le pas de charge se battait, et peut-être fussions-nous restés maîtres des dernières positions, si la nuit n'eût mis fin au combat.

Le général Jellachich, croyant sans doute, par la vigueur des dernières attaques, qu'il était arrivé des renforts, ne voulut pas s'exposer à celles du lendemain. Il évacua le lendemain la place de Feldkirch, où nos troupes entrèrent au point du jour.

Le résultat de cette opération, où les soldats ont déployé autant de vigueur, que les chefs de talens et d'audace, est l'occupation de Feldkirch, d'Immenstadt, de Fussen, des Grisons et de Luciensteig, avec 1,300 prisonniers et quelques pièces de canon. Notre perte a été d'environ 200 blessés, tués ou prisonniers.

Les généraux Gudin et Molitor ont déployé des talens et une intelligence rares; les généraux Laval, Puthod, Nansouty et Jardon les ont parfaitement secondés.

Les chefs de brigade Gaulois et Heidel se sont distingués, ainsi que l'adjutant général Delotz et le chef de brigade Lochet.

Le chef d'escadron Fridolzhaim, aide-de-camp du général Molitor, s'est fait re-

marquer. Cet officier, plein de talens et de bravoure, a eu deux chevaux tués sous lui.

L'aide-de-camp du lieutenant-général Lecourbe, Foulon, a été légèrement blessé.

Le chef d'escadron Lagaille, le chef de bataillon Devillers, et le capitaine Audot, de la 10^e légère, méritent des éloges, ainsi que le capitaine Jacques, de la 94^e, qui a été blessé; cet officier avait déjà obtenu un sabre d'honneur à la bataille de Messkirch.

La 1^{re} et la 10^e légère, les 36^e, 38^e, 83^e et 94^e de ligne, les 6^e, 7^e, 8^e de hussards, ont soutenu la brillante réputation que toutes les actions où ils se sont trouvés, pendant le cours de cette campagne, leur ont acquise.

Le 23, le général Kray fit de nouvelles propositions pour un armistice; le général en chef ne crut pas devoir les repousser. Il s'établit, en conséquence, des conférences qui durèrent jusqu'au 26, jour où fut conclue la convention que j'ai eu l'honneur de vous envoyer.

Pendant qu'elle se négociait, les hostilités cessèrent sur le front de la ligne en avant de l'Isar, mais à la gauche il y eut encore des combats, où nos troupes soutinrent la supériorité qu'elles se sont acquise pendant tout le cours de cette campagne.

Dans la nuit du 27 au 28, la garnison d'Ingolstadt a fait une vigoureuse sortie sur la rive gauche du Danube, et forcé nos postes de se replier jusqu'à Eitensheim. Le général de division Ney, qui commande la division du blocus, étant arrivé à sept heures du matin sur ce point, a promptement réuni 2 escadrons du 13^e de dragons, 1 escadron du 8^e chasseurs et le 3^e de hussards, et a emporté le village de Gaimersheim, qui était fortement occupé.

Chassé de ce point, l'ennemi s'est porté sur les hauteurs de Wettstuetten et d'Oberhaustadt; le général Ney se disposa à une seconde attaque; mais, au moment qu'il obtenait quelques succès, l'ennemi reçut un renfort de 4 bataillons et de 6 bouches à feu. Après de nouvelles dispositions que nécessitait cette circonstance, le général Ney ordonna une charge; elle fut couronnée des plus heureux succès. L'infanterie ennemie s'enfuit en déroute, poursuivie jusque sous les batteries d'Ingolstadt, laissant entre nos mains 3 pièces de canon avec leurs caissons, et 600 prisonniers, parmi lesquels 1 lieutenant colonel et 15 officiers.

Le général Ney, qui a déployé, à son ordinaire, talens et audace, fait l'éloge du chef de brigade Levasseur, commandant le 13^e de dragons, et en général de toutes les troupes qui ont combattu sous ses ordres. Il a donné, le soir, connaissance de l'armistice à M. le baron de Neü, gouverneur d'Ingolstadt. Celui-ci n'ayant pas fait une réponse convenable, le général Ney lui a répondu que, s'il sortait de

la place, il était prêt à l'y accompagner avec le même empressement. Les ordres sont donnés pour faire cesser de part et d'autre toute hostilité.

Je vous ai rendu compte, en date du 15 prairial, des motifs qui déterminaient le général en chef à faire marcher le lieutenant général Sainte-Suzanne sur le Bas-Rhin, pour pénétrer dans le Wurtemberg et la Franconie. Je vous ai également adressé les instructions données à ce général.

Quelque empressement que mit le lieutenant général Sainte-Suzanne à exécuter les ordres qu'il avait reçus, il n'a pu se mettre en mouvement que le 14 messidor au soir. Il a forcé le passage de la Nidda, et culbuté l'ennemi qui lui opposait des forces supérieures.

Le 22 messidor, il a passé le Main sur deux ponts qu'il avait fait jeter, l'un à la hauteur de Nieder-Rad, au-dessous de Francfort, l'autre au-dessus de cette ville vis-à-vis Offenbach, et il a pris position, la droite à Neu-Ysenbourg et la gauche à Hanau.

Le 23, l'ennemi, qui avait réuni toutes ses forces et reçu des renforts, est venu l'attaquer sur trois colonnes. Nos avant-postes ont été repoussés; mais, après trois heures d'un combat opiniâtre, il a été mis en déroute, et nous lui avons fait 200 prisonniers, la plupart du régiment de Beaulieu, qui a beaucoup souffert; le major de ce corps a été tué.

La perte de l'ennemi peut s'évaluer à 800 hommes. Le lieutenant général Sainte-Suzanne se disposait à profiter de cette victoire, lorsque l'armistice lui a ouvert le pays jusqu'à la Rednitz.

N° II.

NOTICES HISTORIQUES

sur les

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE PENDANT LA CAMPAGNE D'ÉTÉ DE 1800 (1).

LES succès des Autrichiens en l'an 1799, l'état de dénuement dans lequel se trouvait la République à la fin de cette campagne, tout semblait devoir rendre

(1) Ces notices historiques sont extraites du registre de renseignements secrets, tenu, à l'état-major-général de l'armée du Rhin, par l'adjutant-général Claparède. Dans l'impossi-

aisée à l'ennemi la conquête de la France, et il ne négligea aucun moyen pour la rendre encore plus facile.

Wickham, qui n'avait pu faire goûter par le ministre Thugut son plan de former une armée d'Empire avec des subsides, pour être commandée par Pichegru, conjointement avec un général anglais, signa définitivement, avec le duc de Wurtemberg et les électeurs de Mayence et de Bavière, ces traités de sang par lesquels des milliers d'hommes furent vendus à l'Angleterre.

Des envoyés du cabinet de Vienne, expédiés à toutes les cours des princes d'Empire, firent part de leurs espérances en exagérant leurs victoires.

Les murs des capitales de l'Autriche, de la Bavière et de la Souabe, furent couverts de proclamations tendantes à électriser l'esprit des habitans.

Des agens très connus et d'autres obscurs, envoyés en Suisse, sur les bords du Rhin, et même dans l'intérieur de la République, cherchèrent à y corrompre le peuple.

On prit aussi des précautions pour connaître avec plus de célérité les mouvemens de l'armée française; une ligne télégraphique fut établie à cet effet au bord du Rhin, depuis Coire et Bregenz jusqu'à Fribourg et Offenbourg, dans le Brigau.

Enfin, on employa tous les moyens propres à assurer le succès de la campagne; mais plusieurs grands événemens l'empêchèrent. Le principal fut sans doute la révolution qui venait de s'opérer dans le gouvernement de la République; le cabinet de Vienne, qui ne pouvait point encore prévoir combien ce changement lui serait funeste, ne s'inquiéta alors que du départ des Russes, que Paul I^{er} insista à rappeler, malgré toutes les sollicitations qui lui furent faites.

Afin de remplacer cet allié, le général de Bellegarde fut envoyé à Berlin, mais ses talens diplomatiques échouèrent contre la politique de cette cour.

Ces contrariétés auraient dû engager le cabinet de Vienne à se conclure avec prudence, et il commît justement alors une faute énorme. L'archiduc Charles, l'homme le plus capable de commander l'armée, tracassé par quelques intrigans, se retira, et céda le commandement au général Kray.

bilité de donner cette pièce importante dans toute son étendue, nous avons choisi les passages qui portent le plus expressément le caractère de ce genre de documens, et qui concernent les faits sur lesquels ceux qui donnent ces avis sont naturellement le plus instruits. Ainsi, nous conservons le commencement des campagnes, les récits de ce qui se passe pendant les armistices, la situation morale et matérielle de l'armée à la fin de la guerre. Quant à ce qui a lieu au moment où les armées sont en continuelle action, nous n'offrons que les fragmens qui présentent quelque variété intéressante comparée à nos propres récits; nous avons voulu éviter les doubles emplois, inutiles à l'instruction du lecteur.

Ce général s'annonça par une adresse qui n'eut d'autre effet que de faire regretter davantage aux soldats le prince qui avait eu le talent de s'en faire adorer.

Peu de jours après son arrivée au quartier-général de Donaueschingen, il en partit pour visiter la ligne. Peu satisfait de la répartition des troupes, il projeta, de concert avec le général Chateler, une dislocation (1).

Les généraux Klenau, Spanocchi et Carakzay, arrivèrent à cette époque au grand quartier-général.

Le général Kray plaça le premier au corps d'observation, qui devait, d'après ses ordres, se former dans la plaine de Rastadt, et garda les deux autres auprès de lui.

Le régiment Olivier Wallis reçut ordre de marcher sur Kirchgarten pour renforcer le corps du général Giulay, et la grosse cavalerie, qui était dans le val de l'Enz et du Necker, se mit en marche pour remonter vers Bahligen.

Il ne se passait alors rien d'intéressant sur toute la chaîne d'avant-postes; de Coire au lac de Constance, et de là jusqu'au bord du Main, on se bornait à faire de temps en temps quelques reconnaissances, qui amenaient de légères escarmouches.

Williams, qui commandait la flottille sur le lac de Constance, voulant exercer ses matelots, saluait quelquefois à coups de canon les villages d'Utwil et de Bollighofen.

Le général Chateler fut envoyé vers ce temps-là dans le Brisgau, avec deux officiers du génie, chargés de diriger les travaux des fortifications à faire vis-à-vis le Vieux-Brisach.

La garnison de cette place sortait quelquefois pour reconnaître ces ouvrages: celle de Manheim, profitant d'un moment où le vieux fort du Rhin et la rive gauche était abandonnée, détacha, pour démolir quelques redans, un bataillon de Wenckheim, une escouade de francs-tireurs, une trentaine de hussards de Vecksay et d'hulans; mais ils furent obligés de retourner bientôt à la rive droite, après avoir eu le temps cependant de mettre à contribution les habitans de l'arrondissement de Mundenheim et Oggersheim.

75 hussards de Szecklers et de Mayence, soutenus par quelques francs-tireurs, se montrèrent sur les bords de la Nidda et débûsquèrent un petit détachement de dragons et de grenadiers français, du village et des environs de Wicker.

(1) Voyez l'état de l'armée autrichienne, que nous donnons à la suite de ces pièces justificatives.

Quelques jours après, un petit détachement de dragons passa le Rhin à Oppenheim, et enleva un courrier de l'armée et dix gendarmes qui étaient de service dans cette place.

Les hulans, qui formaient les avant-postes vis-à-vis Spire, s'amusaient, dans ce même temps, à alarmer les douaniers.

Un bataillon de Valaques se porta, avec 4 pièces de canon, sur les environs de Sandhofen, pour empêcher les réparations au débouché du canal de Frankenthal et celles des digues, au-dessus de Mundenheim. Il tira, pendant quelques heures, sur la maison des douaniers, à la rive gauche, et on lui répondit en jetant 5 à 6 obus dans la ville de Manheim.

Le général Staray, qui était alors dans cette place et à l'insu duquel ce bataillon avait fait son mouvement, envoya un parlementaire pour proposer de cesser ces petites hostilités, qui n'étaient d'aucune conséquence.

Tandis que toute l'armée était ainsi tranquille dans ses cantonnemens, le général Kray donna ordre aux Tyroliens de marcher par le Vorarlberg sur Feldkirch, Mayenfeld et Coire; le corps sous les ordres du général Dedowich, à Bellinzona et Chiavenna, fit des mouvemens, en se rapprochant du Saint-Gothard, pour se serrer à celui de Bussi.

Le général Hiller détacha un bataillon d'Esterhazy sur la route de Dissentis, pour entretenir la communication avec le corps de Dedowich.

Le prince de Reuss donna ordre aux régimens Kauniz, Manfredini et Wenzel-Colloredo, d'occuper les villes et les villages de Langenargen, Lindau, Bregenz, Dornbirn, Lustenau et Hohenems : deux bataillons de grenadiers wallons, Wouwerman et Prince de Ligne, arrivés d'Inspruck, les remplacèrent à Kempten et Isnj.

64 pontons, qui étaient à Kempten, furent dirigés sur Ravensbourg.

Quoique ces mouvemens fussent presque insignifiants, l'empressement à remplir les magasins, et l'activité des commissaires chargés de former et exercer les bataillons de Furstemberg, Koenigseck, Cologné, Bamberg, etc.; l'ordre de marcher en avant, expédié aux subsides suisses à Augsburg, et aux Bavauro-Palatins à Donauwerth, tout cela ne laissa plus aucun doute sur la prochaine reprise des hostilités.

Le général Kray, accompagné du général Schmidt, visita encore la ligne, y fit renforcer l'artillerie, et donna des ordres définitifs pour la formation du corps d'observation à Rastadt. Les troupes, qui y étaient destinées, se mirent en marche de Manheim, Heidelberg et Bruchsal; les régimens de cavalerie, qui étaient cantonnés dans le Neckenthal, se rapprochèrent du centre en remontant vers Hechingen et Rotweil, de manière que ce général, à son retour de Donaueschingen,

trouva 16,000 hommes de cavalerie, dont il pouvait disposer au centre de son armée.

A l'aile droite, Szenkeresty, qui avait son quartier général à Eberstadt, se rapprocha de Hohenlohe et Frenel, qui restaient à Manheim, où deux bataillons du duc de Wurtemberg et quelques compagnies de Valaques remplacèrent 6 compagnies de francs-tireurs tyroliens et le régiment de Wenckheim.

Les généraux Staray, Lorraine de Vaudemont, et les troupes palatines, partirent de Heidelberg et Bruchsal pour venir dans les envirops de Durlach. Staray fixa son quartier général à Durlach; Klingling à Rastadt; Klenau se rendit à Appenweyer, Meerfeld à Offenbourg, Kienmayer à Schuttern, et Giulay, qui fut renforcé par une division de Blankenstein, par un régiment de hulans, et un bataillon de Peterwaradin, s'établit à Fribourg.

Toutes les troupes commandées par ces généraux, se rapprochèrent du bord du Rhin.

Nauendorf, qui était à Stuhlingen, appuyait sa droite à la réserve que Kray avait placée entre Villingen et Neustadt. Son avant-garde, commandée par l'archiduc Ferdinand, occupait la ligne de Säckingen à Laufenbourg, Dagern, Waldshut, Thiengen, Raftz et Altenbourg.

Bolza commandait à Schaffhouse.

Le prince de Lorraine, de Biesingen à Ramsen et Gaienhofen;

Sporck, Kospoth et Baillet, dans l'arrondissement d'Engen, Singen, Stockach et Radolfzell.

Williams avait son quartier général à Mersbourg

Le prince de Reuss, Hiller, Jellachich, Auffemberg, restèrent à Lindau, Bregenz, Feldkirch, Coire.

Le grand parc d'artillerie était auprès de Stockach, où le général Schwarzwinger avait son quartier général.

Les magasins principaux étaient, pour la droite, à Canstadt, Ellwangen, Heilbronn, Mergentheim, Neckargemund, Heidelberg, Eberstadt, Offenbach, Manheim, Bruchsal, Gernsbach, Appenweyer, Offenbourg et Fribourg; pour le centre, à Augsburg, Ulm, Memmingen, Biberach, Stockach, Donaueschingen, Villingen, Neustadt et Hechingen; pour l'aile gauche, à Lindau, Feldkirch et Coire.

Il paraît que cette position de l'armée satisfait le général Kray; mais la prochaine reprise des hostilités l'engagea cependant, en rentrant au quartier général, à presser, par une seconde proclamation, la levée en masse et la formation des corps de subsides. Vers le milieu d'avril, deux bataillons de Bavaois et trois escadrons de cheval-légers arrivèrent à Riedlingen, et quatre bataillons de Furtemberg et de Königsæck marchèrent sur Stockach. Le reste des troupes bavaroises

était attendu sous peu ; Wickham devant les passer en revue à Donauwerth.

Le général Kray, ne comptant guère sur les princes attachés à la coalition, fit marcher les régimens de Bachmann et de Salis sur le Rheinthal, Roverea sur Säckingen, et les Peterwaradin sur Schaffhouse, en laissant en réserve les Bavaois à Riedlingen, et les régimens de Kœnigseck et de Furstenberg entre Stockach et Pfullendorf.

Occupé à terminer son plan de campagne, qu'il faisait de concert avec le général Châtelier, il se borna à ordonner les préparatifs de deux fausses attaques qui devaient être exécutées sur la ligne de Gaienhöfen à Säckingen, du 1^{er} au 3 mai, tandis que les princes de Reuss et les généraux Jellachich et Hiller auraient passé le Rhin entre Bregenz, Feldkirch et Mayenfeld ; mais le passage imprévu de l'armée française, les manœuvres promptes et vigoureuses de son aile gauche, l'entrée du général Saint-Cyr à Fribourg, déconcertèrent ces projets.

Le 26 avril, le télégraphe et quelques courriers de l'armée annoncèrent ces nouvelles à Donaueschingen.

Le rapport que fit le général Kienmayer portait l'aile gauche de l'armée française à 22,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie, et le centre était évalué, par le général Giulay, à 16,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie.

Le général Kienmayer écrivit au général Kray que le corps d'armée sous ses ordres, attaqué le 25 avril, de bon matin, après avoir soutenu les attaques les plus vigoureuses contre un corps beaucoup plus fort, avait été obligé de battre en retraite du côté d'Offenbourg, par le val de la Kinzig, sur Haslach, et, au centre, par Oberkirch sur Oppénaü ; que les renforts qu'il avait reçus à sa droite, de Stollhofen et Rastadt, occupaient encore la rive droite de la Rench, jusqu'au lieu où cette rivière se jette dans le Rhin, et que la communication avec le corps de Giulay (qui, après avoir jeté des forces suffisantes pour défendre le val d'Enfer, occupait tous les défilés de Waldkirch à l'Aar), n'avait point été interrompue, malgré les efforts des Français pour pousser, par Langendenzlingen sur Buchholz, et par Guntherthal sur Horben, Bartholomé et Zarten.

D'après les rapports des espions, ces généraux étant convaincus que les Français cherchaient à percer dans le Rheinthal et dans le val de la Kinzig, pour gagner, d'un côté, les hauteurs du Kniebis et Freudenstadt, et, de l'autre, celles de Hornberg et Neustadt, ils demandèrent des renforts et de nouvelles instructions, pensant avoir exécuté, par leur retraite, les premiers ordres qui leur étaient parvenus.

Le général Kray fit partir alors, du camp qui était entre Donaueschingen et Villingen, douze divisions de cavalerie et neuf bataillons d'infanterie, qui se mirent en marche, le 7 au matin, pour renforcer les corps dont disposait le général

Kienmayer, auquel il donna ordre de marcher sur-le-champ vers l'ennemi, pour reconnaître sa position au débouché d'Oberkirch et de Gengenbach, ainsi que dans le val d'Enfer. Il le loua beaucoup sur sa conduite à la journée du 25, lui assurant que, malgré la bonne opinion qu'il avait de ses talens, il avait encore surpassé son attente, par l'ensemble qu'il était parvenu à mettre dans ses opérations avec celles du général Giulay.

Toujours persuadé que les Français étaient dans l'intention de forcer le passage du val d'Enfer, d'Hornberg et de Villingen, il s'empressa de renforcer son centre de Hufingen à Villingen, en remplaçant par neuf bataillons qu'il tira des cantonnemens d'Auldingen, Engen, et Stockach, ceux qu'il avait détachés sur le Rhin. Le vide que ce mouvement laissa vers Stockach fut rempli par quatre bataillons, troupes d'empire (Königseck et Furstemberg).

Cependant les opérations de l'armée française se développèrent deux jours après, d'une manière imprévue et tout-à-fait opposée à ses conjectures. Tous les rapports qui lui parvinrent, le 29 avril, du val de la Kinzig, de la Forêt-Noire et d'Albbruck, l'étonnèrent tellement, que, quoique militaire intrépide et homme à ressources, il eut toutes les peines du monde à ne pas laisser apercevoir son trouble aux personnes qui l'observaient. Il ne réussit point à inspirer la confiance; la terreur s'était déjà répandue, et son premier effet fut un désordre extrême dans les administrations, qui pensèrent plutôt à se sauver qu'à faire les distributions de vivres.

Le prince de Furstemberg et le prélat de Sanct-Blasien partirent de suite; enfin, la peur fut telle, que les comédiens de Donaueschingen, qui jouaient au moment où ces nouvelles effrayantes se répandirent, eurent peine à prendre la poste, et s'enfuirent avec tant de précipitation, que deux actrices arrivèrent encore à Augsbourg avec leur costume théâtral.

Dans cette situation critique, le général Kray se décida à donner ordre au général Giulay de remonter, avec une brigade, dans le val d'Enfer, et de défilier, par le Bregenthal, vers Glashutte, et de Lenzkirch vers Villingen, en appuyant sa gauche au corps commandé par l'archiduc Ferdinand, qui défendait les débouchés de la plaine de Bondorf. Il recommanda au général Kienmayer d'observer de près les mouvemens de l'ennemi en avant de Kehl et dans le Brisgau, et fit remonter vers Offenbourg une partie du corps du général Staray, afin de pouvoir mieux remplir le vide que laissait la brigade du général Giulay, destinée pour Lenzkirch.

Le général Baillet reçut ordre de marcher, avec quatre bataillons, sur Lœffingen, pour servir de réserve à la brigade du général Giulay et à celle de l'archiduc Ferdinand, qui occupait les environs de Bondorf.

Le général Lindenauer fut dirigé, avec six bataillons et quatre régimens de cavalerie, sur Zollhaus, près de Blomberg, pour y être à portée du général

Nauendorf, qui avait pris sa position à Schwaningen, Stuhlingen, Hallau et Neukirch.

Le 30, l'archiduc Ferdinand reconnut les environs de Seebruck, sur le rapport qui lui fut fait de la retraite du général Richepanse.

Nauendorf détacha des éclaireurs dans le Steinental, sur le Schluchbach et vers Thiengen, pour savoir sur quel point il devait diriger la reconnaissance que le général Kray lui ordonna de faire sur toute la ligne, le 1^{er} mai ; mais, surpris à la pointe du jour par une colonne qui marchait vers lui, sous les ordres du général Saint-Cyr, il ne pensa qu'à se défendre dans sa position, qu'il abandonna vers deux heures après midi, où on vint lui dire que toute la réserve de l'armée française, renforcée par une brigade qui avait passé le Rhin à Zurzach, marchait sur la Wutach, vers Hallau et Neukirch.

Le 2 mai, le général Kray apprit le passage du Rhin, entre Stein et Biesingen, par trois divisions sous les ordres du lieutenant-général Lecourbe.

Le corps commandé par le prince de Lorraine, Schwarzenberg et Kospoth, abandonna les retranchemens construits dans le pays d'Urzen, à Gaienhofen, Gailingen, Dorflingen, Biesingen et Altenbourg. Ceux vis-à-vis Coblenz avaient déjà été abandonnés après le passage de l'Alb.

Les Français ne trouvèrent de la résistance qu'à Biesingen, où les régimens de Schröder, Kerpen, Peterwaradin, les dragons de Cobourg et ceux de l'archiduc Ferdinand, perdirent plus de 700 hommes et 3 pièces de canon.

Le régiment de Schröder fut dispersé ; un bataillon se jeta sur Weiterdingen, et l'autre sur Worblingen et Steissingen.

Le prince de Lorraine chercha à rassembler son corps derrière la rivière d'Aach, en s'appuyant, à Stockach, au général Sporck, dont l'aile gauche devait déboucher à Sernardingen ; mais les mouvemens rapides du général Lecourbe firent échouer ses opérations.

Le 3, jour de la bataille d'Engen, le général Kray renforça Nauendorf par la division de Baillet, en lui ordonnant de marcher vers l'ennemi, pour reconnaître sa force et sa position, et il se décida lui-même à gagner, avec le gros de son armée, la position de Stockach ; mais ses troupes étant extrêmement fatiguées, il s'arrêta à Engen, jusqu'à ce qu'il apprit que le général Gyalay avait opéré sa jonction avec l'archiduc Ferdinand, qui devait relever le général Lindenauer à Zollhaus, y prendre position et y tenir aussi long-temps qu'il lui serait possible, afin de couvrir les manœuvres du gros de l'armée, qui était en marche de Geisingen vers Engen et Stockach. Vers les dix heures du matin, les ordonnances, qui arrivèrent des deux ailes, le convainquirent que toute l'armée française marchait à lui sur la ligne de Neuzingen, Steissingen, Singen, Hohenstaufen, Thengen et

Achdorf. Il apprit aussi qu'une forte colonne devait déboucher, par Neustadt, sur Löffingen.

Vers les deux heures après midi, il vit, par les manœuvres du général Moreau, que la reconnaissance qu'avait faite Nauendorf, allait produire une action plus sérieuse qu'il n'avait cru; ne sachant point ce qui se passait à son aile gauche, vers Neuzingen et Stockach, et craignant toujours pour les corps de l'archiduc Ferdinand et de Giulay, il calcula ses manœuvres sur les avantages que lui offrait le terrain de Weiterdingen, Schlatt, Mulhausen, Welschingen et Hohenhewen.

Les avantages que l'archiduc Ferdinand paraissait sur le point de remporter sur le corps du général Saint-Cyr, le décidèrent à développer les 35,000 hommes dont il pouvait disposer, dans un terrain si avantageux.

Il fut attaqué vigoureusement. Les bois et les villages de Hohenhewen, Welschingen et Mulhausen furent pris et repris. Il s'obstina à garder cette position, en attendant toujours l'instant où, par le succès de l'archiduc Ferdinand, il pourrait prendre entre deux feux la colonne de l'armée française, qui, en se dirigeant par Wolterdingen, Zimmerholt, Leipferdingen, Stetten et Hausen, sur la plate-forme des environs de Auelfingen, devait se trouver à la pointe d'un angle aigu, d'après la direction que prit le corps d'armée du général Saint-Cyr.

Il apprit, vers les six heures après midi, que la brigade du général Roussel était en marche sur les plateaux qui couvrent Engen, et que l'archiduc Ferdinand, engagé avec l'ennemi, lui avait pris trois pièces de canon; mais les revers de son aile gauche, qui était en pleine retraite sur Pfullendorf et Mæsskirch, la peine que le général Schwarzenberg avait à sauver le grand parc d'artillerie et de munitions, le firent penser à faire sa retraite. Le bruit de la retraite de l'aile gauche et de la perte des magasins de Stockach se répandit alors dans tous les rangs; le soldat perdit contenance, et les Français, revenant à la charge dans ce moment avec une impétuosité sans égale, décidèrent cette journée en leur faveur.

Le général Kray effectua sa retraite, pendant la nuit, sur Sigmaringen, et l'archiduc Ferdinand se dirigea sur Tuttlingen, où il rejoignit le corps du général Giulay, ce qui lui valut un renfort de 4,000 hommes.

Quoique l'armée eût une demi-journée de marche sur l'armée française, son arrière-garde essaya encore des pertes, se trouvant jointe, le matin de bonne heure, par les avant-gardes des généraux Roussel, Ney et Richepanse.

Cette arrière-garde, commandée par les généraux Giulay et l'archiduc Ferdinand, parvint cependant à se former à Neuhausen ober Eck, appuyant sa gauche à Glashutte. Le gros de l'armée fila par derrière et arriva, vers deux heures après midi, à Liptingen, d'où il se dirigea sur Krumbach, Heudorf, Mæsskirch, pour se rallier au prince de Lorraine, sur les grandes routes de Mæsskirch

à Mengen et Biberach. Vers le soir, le général Kray se rendit de Sigmaringen à Rohrdorf, où il passa la nuit.

L'armée, en ordre de bataille, des environs de Mœsskirch, Krumbach, Glashutte et Neuhausen ober Eck, jusqu'aux bords du Danube, au-dessus de Friedingen, était composée de :

	8	bataill. de grenadiers	4,000	hom.
	3	<i>idem</i> d'archiduc Ferdinand	2,400	
	3	<i>idem</i> d'archiduc Charles	2,100	
	3	<i>idem</i> de Schröder	1,800	
	3	<i>idem</i> de Stein	1,800	
	3	<i>idem</i> d'Ehrbach	1,800	
	3	<i>idem</i> de Kerpen	2,100	
	3	<i>idem</i> de Benjorsky	2,400	
	3	<i>idem</i> du 60 ^e hongrois	2,400	
	2	<i>idem</i> Wurtemberg	1,200	
	2	<i>idem</i> de Murray	1,200	
	2	<i>idem</i> de Clairfayt	1,200	
	2	<i>idem</i> Beaulieu	1,200	
INFANTERIE	3	<i>idem</i> de Lascy	1,800	
	3	<i>idem</i> de Bender	1,200	
	3	<i>idem</i> de Gemmingen	1,800	
	1	<i>idem</i> Peterwaradin	800	
	2	<i>idem</i> Manteaux-Rouges	2,000	
	2	<i>idem</i> Radivojowich	1,000	
	1	<i>idem</i> Rubeniz	400	
	1	<i>idem</i> chasseurs tyroliens	800	
	1	<i>idem</i> de Rovera	400	
	2	<i>idem</i> de Königseck	600	
	2	<i>idem</i> de Fürstemberg	600	
	1	<i>idem</i> chasseurs de la Haute-Souabe	300	
		Infanterie de l'état-major suivant le quartier gén.	900	
		6 compagnies de pionniers	200	
Subsides bavares arrivés du Rhin, avec le corps de Giulay, sous le commandement du brigadier baron de Wreden :				
	1	bataill. de Schwichelt	600	
	1	<i>idem</i> de grenadiers	600	
INFANTERIE	1	<i>idem</i> de Wreden	600	
	1	<i>idem</i> de Lamotte	600	
	1	<i>idem</i> de Bouseck	600	
	1	<i>idem</i> de Closinand	600	
TOTAUX	68		42,000	hom.

CAVALERIE.....	}	8 régimens de cuirassiers.....	6,400 hom.
		4 <i>idem</i> de dragons.....	3,200
		3 <i>idem</i> de hussards.....	3,600
		1 <i>idem</i> de hulans.....	1,000
		2 divisions de dragons de l'état-major.....	600
		3 escadrons de cheval-légers palatins.....	255
		3 <i>idem</i> de hussards esclavons.....	250
		TOTAL.....	<u>15,305 hom.</u>
ARTILLERIE.....	}	12 batteries de position, 72 pièces, tant obusiers que	
		pièces de 6 et de 12, 24 pièces en réserve, et	
		102 pièces de campagne, à 2 pièces par ba-	
		taillon. Canonniers.....	1,500 hom.
		Fusiliers faisant le même service.....	1,200
		Total.....	<u>2,700 hom.</u>

Les généraux les plus marquans sur la ligne étaient :

Kray.
Schmidt.
Chateler.
Stipsitsch.
Kollowrath.
Schwarzemberg.
Sporck.
Kospoth.
Lindenaucr.
Charles de Lorraine.
Nauendorf.
Giulay.
Rosemberg.
L'archiduc Ferdinand.
Bolza.

Les bombardiers, canonniers, mineurs et sapeurs, marchèrent avec le parc d'artillerie sur Ulm, où il n'y avait alors en garnison que des troupes d'empire et quelques détachemens des régimens des frontières.

Le 5, au matin, cette armée, en ordre de bataille, occupa la ligne de Friedingen à Mœsskirch.

Le général Kienmayer y était attendu le même jour. Staray était en marche

sur Hechingen, et l'ordre de rejoindre de suite le gros de l'armée avait été expédié aux généraux Frenel et Hohenlohe.

Vers les huit heures du matin, les rapports rentrants des avant-postes instruisirent le général Kray qu'une colonne de l'armée française se portait sur Moeskirch par la grande route, qu'une autre, qui marchait à sa gauche, se dirigeait sur Krumbach, et qu'une troisième était en marche vers Friedingen.

Il avait alors son quartier général à Rohrdorf. Il en partit de suite pour se porter sur la plate-forme qui domine les environs de Krumbach; donna ordre d'y répartir 3 batteries de pièces de position, renforça cette ligne jusqu'au nombre de 18 bataillons, et en envoya 4 à l'aile droite pour servir de réserve à l'archiduc Ferdinand, Giulay et Rosenberg.

Il se promettait un grand avantage de la position de son aile gauche à Moeskirch, mais il craignit pour son aile droite, en apprenant qu'une division avait déjà poussé sur Wendorf; et que l'ennemi n'avait d'autre vue que de prendre entre deux feux l'archiduc Ferdinand, qu'il savait engagé à l'extrémité de sa droite. S'étant aperçu cependant que la gauche de la division Delmas n'était point soutenue, il fit marcher 12 bataillons sur les hauteurs de Buchheim, afin de prendre en flanc cette division qui s'était beaucoup avancée, comptant sur la colonne qui devait marcher à sa gauche sur Liptingen et Gröndelbuch.

5 bataillons bavarois et 6 de troupes autrichiennes, soutenus par une artillerie aussi formidable que bien servie, placée sur les hauteurs de Buchheim, repoussèrent les Français des environs de Wendorf et Biethingen, Haselhof et Kehl.

Le général Kray croyait déjà cette journée décidée en sa faveur, lorsqu'il apprit que le général Lecourte avait renversé son aile gauche à Heudorf, en avant de Moeskirch. Cette fâcheuse nouvelle lui parvint à l'instant où le général Richempanse, arrivant, déployait sa division à la gauche de Krumbach; les divisions Delmas et Bastoul, marchant alors en avant, balayèrent le bois entre Haselhof, Thalheim et Dahlerhof. Le général Kray ayant alors rendu inutile sa supériorité en cavalerie, qu'il avait déployée dans cette journée avec beaucoup de talents, renonça, vers le soir, à l'espérance qu'avait fait naître le succès momentané de l'extrémité de son aile droite.

Le 6, ayant calculé sa position et ses moyens, il ne voulut point se hasarder de nouveau, et fit partir son armée vers les six heures du matin, en dirigeant l'aile droite sur Wehrweg, Langenborn, Falkenstein, son centre sur Sigmaringen.

Il passa toute la journée à son quartier général de Langenenslingen; il y rassembla Nauendorf, Rosenberg, Schwarzenberg, l'archiduc Ferdinand, Baillet et Kienmayer (qui venait d'arriver du Bas-Rhin), pour délibérer sur ce qu'il devait faire. L'opinion des généraux Rosenberg, Giulay, archiduc Ferdinand et Schwarzenberg, prévalut: ce fut de risquer encore une bataille pour sauver les magasins de Biberach et de Memmingen.

En conséquence, le général Kray donna des ordres pour faire concentrer l'armée vers Riedlingen et lui faire passer le Danube sur trois points, afin de gagner les hauteurs de Biberach

Les fatigues continuelles, la disette, qui commença à se faire sentir, et le découragement du soldat, ne permirent pas d'exécuter ces manœuvres avec beaucoup de précision. Les troupes arrivèrent aux environs de Biberach dans la nuit du 8 mai, harassées de fatigues, très mal disposées, en laissant en arrière plusieurs milliers de traîneurs.

Avant de passer le Danube, Kray expédia des ordres au prince de Reuss, qui resta dans son ancienne position à Scheideck, entre Bregenz et Isni, pour défendre cette ligne à l'aide des retranchemens construits de Heimenkirchen à Weiler; il poussa ses patrouilles jusqu'à Tettwang, Ravensbourg, Waldsee et Wurzaeh. Le 8, il quitta cette position, en marchant sur Immenstadt, Kempten et Fussen.

Williams coula à fond sa flottille, et partit de Mersbourg et Lindau avec son artillerie pour se rendre à Coire, où s'était arrêté le général Hiller, commandant sous le prince de Reuss.

L'état-major du général Kray devait se rendre à Biberach; mais l'avant-garde française, serrant déjà de près les troupes en marche sur ce point, il se transporta, le 8 au soir, à Erbennoos.

Le 9 au matin, les généraux Barragney-d'Hilliers et Thurreau, dirigés sur Oberdorf, ayant débouché des bois à la gauche de la grande route, culbutèrent le corps de l'archiduc Ferdinand, de Rosenberg et de Giulay de dessus la hauteur en avant de Mittelbiberach. Jetés sur celui commandé par Nauendorf, qui occupait les environs de Reiseck et les hauteurs qui dominent les deux bords de la Riss, ils furent repoussés tous les deux, et quand la division Richepanse se forma à leur dos, en défilant à droite et à gauche de Bergerhausen, ils se retirèrent, dans le plus grand désordre, après avoir essuyé une très grande perte.

Le 9 au soir, le général Kray, voyant qu'il lui était impossible de ralentir la rapidité de l'armée française, expédia l'ordre, à Sporch et à Charles Lorraine, de tout entreprendre pour sauver les magasins de Memmingen.

Son armée s'était déjà retirée, en déroute, de Biberach sur Warthausen, et les débris du corps de l'archiduc Ferdinand eurent ordre de marcher, par Ochsenhausen, sur Memmingen; les subsides bavaro-palatins formèrent l'arrière-garde.

A peine ce corps, arrivé à sa destination, eut-il pris sa position et des moyens de défense derrière l'Iller, que le général Lecourbe, marchant à lui, le força de se retirer des plaines de Memmingen, malgré sa supériorité en artillerie et cavalerie. Il se dirigea alors sur Uhn, par Illeraichheim et Illertissen.

Le 13, le général Staray, arrivé avec son corps, avait établi son quartier général à Elchingen; il était suivi, sur la route de Blaubeuren, par les subsides du duc de Wurtemberg. Hohenlohe, qui était parti de Manheim le 11 avec le reste des troupes sur le Rhin, était attendu le 16 à Denkenenthal. Dans la soirée du 13, plusieurs généraux et le comte de Lehrbach se rassemblèrent chez le général Kray, pour y tenir un conseil de guerre.

Le soldat étant harrassé de fatigue, on y décida de garder la défensive, et d'opposer aux Français, qui semblaient vouloir s'étendre à la rive gauche, de Munderkingen vers Justingen, le corps de Kienmayer et de Staray, en y réunissant le reste des subsides bavares arrivés à Donaurieden, près d'Ulm, et commandés par le comte de Deux-Ponts et Duvoy.

Afin de donner du courage au soldat abattu, et rétablir la confiance, on fit publier avec emphase la prise de Gènes.

Des ordres furent donnés pour habiller entièrement à neuf les soldats, qui semblaient couverts de lambeaux.

Le grand parc d'artillerie fut placé à Dillingen; Lehrbach, qui avait sa chancellerie dans cette ville, partit alors pour les frontières d'Autriche, dans le dessein de presser l'arrivée des recrues et des chevaux de remonte.

Le général Kray, se voyant renforcé par les troupes fraîches arrivant du Rhin, et par des transports de recrues venant de l'intérieur de l'Autriche, songea à tirer parti de la position d'Ulm; beaucoup de prisonniers, trouvant moyen de s'échapper, revenaient par le Brisgau; ce qui lui fit adopter le plan que lui proposèrent les comtes de Walmoden et de Mire, de former un corps de partisans, afin d'inquiéter les derrières de l'armée française, et pour faire insurger les paysans de la Forêt-Noire, de l'Autriche antérieure, et ceux du val de Cappel.

Dès que le général Kray eut appris que le général Moreau avait fait un détachement de son armée pour renforcer celle d'Italie, il se porta aussitôt auprès de Staray, avec un renfort de 4 bataillons et 1 régiment de cavalerie; pensant que le dessein des Français était de tourner son aile droite par Blaubeuren, il fit occuper les défilés sur la ligne de Blauberer à Weidach et Denkenenthal.

Il donna ordre à Staray de faire chaque jour des reconnaissances, qui lui attirèrent de petites affaires, les 17 et 18. Le 19, les Français se trouvèrent sur ses flancs et sur ses derrières; le combat s'engagea, ils eurent l'avantage jusque vers l'après-midi; déjà toutes les administrations avaient reçu ordre d'évacuer Ulm; les équipages se mirent en marche sur Giengen, et ceux de Dillingen se dirigèrent sur Vohbourg, près d'Ingolstadt; mais, vers les cinq heures du soir, Kray était

parvenu à rétablir son ordre de bataille; les Français furent obligés de renoncer à leur projet.

Le général Kray conserva la même position qu'il avait fait prendre au gros de son armée le 16, c'est-à-dire de Sœffingen à Elchingen, en tournant le dos au Danube

Le 22 mai, il donna ordre à l'archiduc Ferdinand, aux généraux Hohenlohe et Frenel, de marcher sur Donaurieden et Pappelau; une division passa le Danube à Donaustetten, et se forma à la gauche de Delmensingen, tandis que la tête de l'aile droite, qui passa ce fleuve vers Ristissen, se portait sur Achstetten. Ayant 12 pièces de canon et une grande supériorité en cavalerie, ils eurent d'abord quelque avantage, mais une manœuvre exécutée par la division Decaen, la marche rapide de celle du général Collaud, et les démonstrations sérieuses que fit la tête de l'aile gauche, forcèrent l'archiduc à une retraite précipitée, en laissant sur le champ de bataille 137 hommes morts et blessés, et 270 prisonniers. 80 soldats francs-tireurs se noyèrent en passant le Danube

Le général Kray s'étant aperçu que cette attaque ne détournait pas le général Moreau des vues qu'il avait sur sa gauche vers Gunzbourg, trouva urgent d'y faire passer le général Staray avec quelques renforts.

Le 2 juin, il détacha sur l'Iller les généraux Ginzlay et Wreden, pour renforcer la division Kienmayer.

Nauendorf et Hugel restèrent dans leur ancienne position, de Finningen vers Gunzbourg, où l'on travaillait avec activité aux retranchemens

Dans cet état de choses, le général Kray, se croyant assuré, par tous les rapports qui lui rentraient, que le plan du général Moreau était de percer dans la Bavière par Augsburg, donna ordre à l'archiduc Ferdinand de gagner du terrain à sa gauche et vers Brandenburg et Dietenheim, et, dès que ces deux postes furent occupés par le général Frenel, il poussa en avant le corps de Nauendorf.

L'élite de l'armée autrichienne se trouvait, le 3 juin, à la rive droite, sur la ligne de Laupheim à Illertissen, Weissenhorn, Roggenbourg, Zusamthal et Zusmarshausen.

Le 4 juin, elle se rapprocha de la ligne occupée par l'armée française, en manœuvrant toujours à sa gauche, pour la déborder vers Ochsenhausen et Waldsee.

Les Palatins, à la tête de l'aile droite, attaquèrent Guttenzell. Relevés par une brigade de la division du général Sporck, et soutenus par un régiment de cuirassiers, ils se portèrent sur Ochsenhausen; les flanqueurs des hussards de Wecksay et des dragons de Latour inquiétèrent Biberach, et poussèrent jusqu'à Waldsee et Wurzach.

La retraite des Français, presque sur tous les points, semblait promettre au

général Kray que la journée du 5 lui serait favorable; il espérait voir bientôt la jonction du corps du prince de Reuss avec son aile droite; mais le résultat de cette bataille fit évanouir cet espoir.

Deux colonnes, commandées par Baillet, marchèrent de Hurbel et de Dietenheim, sur Kirchberg et Sinnigen: après quelques légers avantages, s'étant trop engagées entre les bois, elles furent tournées et culbutées par une division qui descendait de Kellmunz à la rive gauche de l'Ilser. Celle du général Sporch, dirigée sur Gutzzenzell, eut ensuite le même sort. Après avoir laissé le bois rempli de cadavres, et perdu 8 pièces de canon, elles se retirèrent en déroute sur Roth et vers Uhn.

Le général Kray, voyant ainsi détruite l'idée favorable qu'il avait conçue de cette journée, se crut trompé par ses espions sur la force de l'armée française. Les généraux Klingling et Baillet, afin de pallier leur défaite, lui firent aussi des rapports exagérés sur les forces qu'ils avaient eu à combattre; de sorte qu'il jugea à propos de faire retirer, à la rive gauche du Danube, presque toutes les troupes qui avaient été au feu dans cette journée.

L'archiduc Ferdinand se retira à Balzheim. Nauendorf et les autres généraux conservèrent leurs anciennes positions. Les régimens Wallons et les grenadiers, qui étaient de réserve à la journée du 6, restèrent à la rive droite, en s'appuyant de Belenberg à Weissenhorn, où était le quartier général de Giulay. Des escarmouches fréquentes eurent lieu sur la ligne de Weissenhorn à Roggenbourg et la Kamlach. Le 11, elles amenèrent une action très vive à droite et à gauche de Weissenhorn; les corps des généraux Giulay, Nauendorf et Kiemmayer y perdirent 1200 hommes, sans compter les morts et blessés. Le régiment Wallon, Murray, et les troupes palatines, souffrirent beaucoup.

Le général Kray renonça alors à l'offensive et renforça les corps du général Staray, en lui ordonnant, s'il ne pouvait tenir, de faire sa retraite sur Burgau, et de passer le Danube, pour prendre position sur la Brenz.

Les ponts au-dessus de Gunzbourg et ceux de Lauingen, Dillingen, etc., furent garnis de matières combustibles.

Afin de rappeler sur le Danube l'aile gauche de l'armée française, il redoubla le corps de ses flanqueurs de Walpertshofen à Achstetten, Laupheim et Biberach. Mais sur les rapports du prince de Reuss, qui, le 11, le 12 et le 13 juin, repoussé à Schongau, s'était vu forcé à se retirer derrière le Lech, et d'après les nouvelles qu'il reçut d'Immenstadt, du général Mercandini, il renonça entièrement à combiner ses opérations avec celles de ce prince, et lui recommanda seulement de se borner à défendre les frontières du Tyrol.

Le 19 juin, Kray fit camper son armée sur la ligne d'Elchingen à Langenau

Nerenstetten et Giengen, et détacha sur la Brenz, pour secourir Staray, 2 bataillons de troupes de Wurtemberg, 6 bataillons bavaro-palatins et 4,000 chevaux, sous les ordres de Klingling et Kospoth.

Ces renforts arrivèrent trop tard; les Français avaient passé le fleuve entre Hœchstet et Blindheim

La nouvelle de ce passage répandit la terreur dans l'armée.

Le général Devaux, qui commandait vers Donauwerth, fit sa retraite sur Pappenheim dans la nuit du 19. Le corps de Staray se replia sur Giengen et les bois de Dischingen.

Le général Kray, qui vit combien il risquait en voulant livrer bataille dans la plaine de Dillingen, apprenant aussi que l'aile droite de l'armée française débordait déjà à Donauwerth, ne pensa qu'à sauver son armée par une marche rapide sur Neresheim, Nœrdlingen et Wemdingen. Il fit partir, pendant la nuit, les généraux Schwarzingen et Rouvroy, avec le grand parc d'artillerie de 160 pièces d'artillerie en canon et 800 caissons, qui se dirigea sur Aalen et Ellwangen, et de là sur les frontières d'Anspach. Il donna ordre aux troupes bavaro-palatines et de Wurtemberg de marcher à la droite du gros de l'armée, pour couvrir ses flancs du côté des débouchés de Dischingen à Neresheim

Afin d'arrêter l'impétuosité des deux colonnes de l'armée française, qui marchait sur ses traces, il fit répandre le bruit que Bonaparte avait conclu la paix en Italie; et, à son arrivée à Nœrdlingen, pour ranimer les soldats prêts à succomber de fatigue, on leur persuada qu'il avait été conclu un armistice, tandis qu'on se fusillait encore sur toute la ligne

Le général Kray, voulant encore risquer une affaire à la rive droite du Danube, se porta à Neubourg pour y attendre son armée. Les 25 et 26 juin, elle se rapprocha du fleuve.

Ayant appris que les Français avaient percé à Rosenfeld, et qu'une forte colonne était en marche sur Dachau, il pensa sérieusement à faire sa retraite.

Le prince de Reuss envoya courrier sur courrier au général Kray pour le prévenir qu'il était menacé par des forces imposantes arrivées à Schongau, Kempten et Immenstadt. Jellachich et Hiller demandèrent aussi des renforts. Grune, revenu sur les frontières de la Bavière, s'était vu obligé d'abandonner les positions de Schongau, Weilheim, Wolfratshausen et Holzkirchen. Mercandini avait fait sa retraite d'Immenstadt à Sonthofen et dans le val du Lech.

Tous ces rapports désolans déterminèrent le général Kray à demander un armistice, qui lui fut accordé presque en même temps qu'il reçut la nouvelle de la

prise de Feldkirch, de la retraite de Jellachich à Iglas, et de celle de Hiller et Auffenberg sur Zernetz et Nanders.

Le général Kleinau, qui ne fut instruit de cet armistice que le 17, continua jusqu'à ce jour à se battre sur les deux bords du Danube, en combinant ses opérations avec les sorties du général Neu, commandant d'Ingolstadt. Mais, ayant été battu par le général de division Ney, qui était devant cette place, il chercha à se rallier au corps de l'archiduc Ferdinand, et se replia sur Straubing.

Le général Kray songea alors à rétablir son armée et à se mettre en état de résister aux Français, en cas de reprises des hostilités. Le 28 juillet, 4,000 paysans furent mis en réquisition, et on commença à construire des retranchemens depuis Rosenheim jusqu'à Passau, pour défendre les bords de l'Inn. On traça une ligne de retranchemens à la rive droite, défendue par 9 batteries, et une autre à la rive gauche, sur le Galgenberg, qui battait par trois redoutes les avenues de Wasserbourg. Les bois, dans les environs, furent abattus jusqu'à une demi-lieue, et on ne conserva des chemins de traverse, que ceux qu'on crut nécessaires aux sorties.

Les retranchemens à Gemund, Tegernsee, Teisendorf, Traunstein, Laufen, Tittmaning, Burghausen, Markt, Bergheim, Muhlendorf, Kraibourg, Braunau, Schärding et Passau, furent poussés avec plus de vigueur, et le nombre des paysans mis en réquisition fut augmenté de 6,000.

Le 30 juillet, d'après une dislocation générale, la cavalerie rentra dans les cantonnemens, et l'infanterie se concentra davantage aux environs de Muhlendorf et sur la ligne de Schärding à Passau.

Le même jour, les Peterwaradins s'insurgèrent, parce qu'on ne tenait pas divers engagemens pris avec eux, celui, entre autres, qui, pendant la durée de leur service, exemptait leurs familles de toutes contributions. On fit marcher contre eux 2 régimens de cuirassiers et 3 régimens de ligne, qui les forcèrent à mettre bas les armes; les chefs de l'insurrection furent punis.

Les rixes continuelles entre les Bavaois et les Autrichiens devenant chaque jour plus sérieuses, forcèrent à changer le corps des Bavaois pour le faire placer à Obermuhlendorf.

Wickham, arrivé à Amberg, négocia, à la même époque, pour les nouveaux subsides qui lui furent accordés, quelque temps après, au nombre de 13,000 hommes d'infanterie et 3,000 de cavalerie; il traita, en même temps, avec le comte de Lehrbach pour la formation des deux régimens à la solde de l'Angleterre; ces deux corps, formés de bateliers et de bons nageurs, étaient destinés à effectuer avec plus de facilité les passages des rivières.

Il monta un bureau de comptabilité à Linz et à Salzbourg, pour le paiement

des subsides (1) dus à l'Empereur; la Banque prussienne, à Furst, se chargea de fournir les espèces sonnantes contre les papiers anglais.

Le 7 août, il rappela près de lui le général Klenau; le 9 et les jours suivans, il fit également venir les généraux Nauendorf, Kienmayer, Klingling et quelques autres officiers supérieurs, pour raisonner avec eux sur les moyens de défense et sur son projet de prendre l'offensive; il fut aussi question de se concentrer derrière la Salza, en abandonnant le pays entre cette rivière et l'Inn; de renforcer Klenau, qui, en cas que les Français tentassent de forcer la ligne de Burghausen à Passau, devait passer le Danube à Kelheim, tandis que le corps de nouveaux subsides bavarois était destiné à débloquer Ingolstadt, et, réuni ensuite, avec une partie de la garnison, au corps de Klenau, à faire une diversion sur les derrières de l'aile gauche de l'armée française. *Ce plan d'attaque était basé sur l'avantage des débouchés du Tyrol et de la chaîne des montagnes qui, flanquant la position de l'armée française, pouvaient en même temps cacher les manœuvres par lesquelles il voulait la surprendre de ce côté, tandis que l'aile gauche, attaquée par le corps de Klenau et prise à dos, après le déblocus d'Ingolstadt, par les Bavarois et une partie de la garnison, devait être défaite et dispersée.*

Ce plan était d'autant plus difficile à exécuter, qu'il était presque impossible de faire filer les forces nécessaires à Klenau, sans que les Français en fussent instruits, et qu'en second lieu, l'ensemble nécessaire des manœuvres était rendu difficile par la distance de Kelheim aux frontières de la Bavière, du côté du Tyrol; les Français pouvaient profiter de la faiblesse du centre des Autrichiens, en se mettant sur la défensive aux deux ailes, tandis que leur centre aurait emporté Wasserbourg; et, maîtres par là des frontières de l'Autriche et d'une partie du pays de Salzbourg, ils pouvaient marcher sur la capitale sans éprouver la moindre résistance, le corps d'armée dans le Tyrol, cerné de toute part, n'ayant de retraite que sur Sterzingen. On se sépara sans rien décider.
. Le nouveau corps de subsides bavarois devait, d'après le traité conclu avec Wickham, être porté à 16,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie.

Les préparatifs pour la guerre se firent avec activité dans la Bohême et surtout aux frontières, à Éger, Pilsen et Strakoniz.

Les fortifications d'Eger furent réparées; on y établit un dépôt d'armes à feu. Des agens, munis de passeports de la régence d'Anspach, pays de Prusse, parcoururent la Souabe et le Bas-Rhin, pour y acheter toutes les armes qu'ils

(1) On remarquera que les espions allemands, sur les rapports desquels ces notices ont été traduites ou rédigées, se servent également de l'expression de *subsides* pour désigner les contingens d'hommes que fournissait l'électeur, et l'argent qu'on donnait à l'empereur pour faire marcher les soldats.

pourraient trouver à bon marché dans ce pays, depuis deux ans le théâtre de la guerre.

Les 25 et 26 août, il fut mis à l'ordre de l'armée que le général Kollowrath commanderait provisoirement, le général Kray ayant été rappelé.

Ce nouveau général débuta très mal. Conseillé par un nommé Pellegrini, il devint l'objet du mépris de tous les officiers supérieurs, et principalement de ceux attachés à Kray.

Cependant Kollowrath, prévenu de Vienne que Lauer arriverait bientôt pour le remplacer, se borna à presser l'arrivée des recrues venant de l'intérieur de la Bohême et de la Hongrie.

Celles arrivées, dont le chef d'état-major lui présenta l'état, se portaient à

- 12,000 destinées pour l'infanterie ;
- 3,000 pour la cavalerie ;
- 3,000 chevaux de remonte pour la cavalerie ;
- 2,000, dits de trait, sur 6,000 commandés par M. Kaula, fournisseur de l'armée ;
- 1,800 recrues, dont 300 *manteaux-rouges*, étaient encore portés en route, le 3 septembre.

La levée en masse et la marche de 60 compagnies francs-tireurs du Tyrol furent mises à l'ordre du jour ; les généraux Staader, Rouvroy, Hiller, Auffenberg, Grune, Jellachich et Mercandini, se réunirent à Inspruck pour un conseil de guerre, où l'on convint de la disposition des forces dans le Tyrol. Le camp de Langwiesen fut levé ; les troupes se portèrent à celui entre Telfs et Zirl, où s'appuyaient les retranchemens construits, du Pas de Schærnitz, sur toute la route de Seefeld, jusqu'aux bords de l'Inn.

Le général Auffenberg partit pour se rendre à Meran, où il trouva Wonekasowich, Laudon et Catolinsky, destinés à se porter sur Bormio et Sancta-Maria, avec un corps de 7 à 8,000 hommes, pour s'approcher des Grisons.

Les environs de Zernetz furent abandonnés ; les subsides suisses, en partie concentrés à Landeck, et le corps de Jellachich, qui était stationné à Imst, renforcé de trois bataillons.

Grammont fut chargé du commandement dans les défilés d'Haiterwangen et d'Ehrenberg ; Jellachich devait se rapprocher de l'Illerthal, et faire occuper les hauteurs par les francs-tireurs.

Grune concentrait dans l'Archenthal, vers Tegernsee, le régiment de Manfredipi et une division de hussards esclavons.

Trois bataillons de Kaiser relevèrent Manfredini et une division de hussards esclavons.

Deux régimens hongrois , quatre divisions de Modène et de Waldeck dragons , avec vingt compagnies de francs-tireurs tyroliens, les réserves de Kauniz, Wenzel-Colleredo et Calleberg , restèrent entre Inspruck et Telfs.

Les habitans du Tyrol se rassemblèrent par districts , pour délibérer s'il fallait s'opposer aux Français ; quelques districts étaient pour, et la pluralité contre les vues du Gouvernement.

Ces assemblées se séparèrent , et la levée en masse n'eut pas lieu.

Il arrivait à l'armée des lettres de Vienne , qui parlaient toutes de changemens qui devaient avoir lieu parmi les officiers supérieurs et à l'état-major.

L'archiduc Ferdinand , qui était du parti de Kray , se retira , sous prétexte de maladie , pour prévenir la suite de ces nouvelles.

Le 8 septembre , l'Empereur arriva avec sa suite au quartier général.

Nauendorf , Klingling , Charles de Lorraine , Rosenberg , etc. , furent décidément renvoyés sur les derrières , les uns avec une pension , et les autres avec des commandemens dans l'intérieur. L'état-major fut changé ; Weirother obtint la place de Schmidt , et Chateler fut envoyé dans le Tyrol italien , pour y commander une division.

L'archiduc Jean fut nommé général en chef de l'armée d'Allemagne , et le général Lauer lui fut adjoint.

Les 9 , 10 et 11 , l'Empereur passa en revue le camp à Ampfing , Haag et Wasserbourg.

Le général Lauer , après avoir ordonné les changemens à faire aux retranchemens de Passau , Schærding , en arrière de la Vils et à Wasserbourg , se rendit à Burghausen , Tittmaning , Laufen , et de là à Rosenheim ; partout il trouva des fautes grossières dans les retranchemens commencés.

L'Empereur fit connaître qu'il était peu satisfait des mesures de défense prises par le général Kray ; il fit sentir surtout combien étaient nuisibles les abattis qu'en avait faits à plusieurs débouchés sur Wasserbourg , qui , en cas de retraite , ne manqueraient pas d'embarrasser les corps d'armée qui seraient forcés de se jeter sur cette place.

Le 16 et le 17 , toute l'armée fit un mouvement ; le camp d'Ampfing fut levé en partie , et celui de Muhl Dorf entièrement. Toutes les troupes dont ils étaient composés , se portèrent sur Haag , Wasserbourg et Kraibourg. Le régiment de l'archiduc Charles , seul , avait ordre de marcher sur Rosenheim : mais , arrivé en avant de Trosberg , il reçut contre-ordre.

On ne laissa sur la ligne de Braunau à Passau , que deux bataillons de Staats infanterie , et quelques petits détachemens de cavalerie.

La rive gauche du Danube fut défendue par deux bataillons de subsides bava rois , par quatre compagnies de manteaux-rouges , et deux divisions de Co-

bourg, et des hussards de l'Empereur, qui se liaient, par Donaustauf, au corps de Klenau.

Le plan du général Lauer plut à l'Empereur; il voulait faire marcher Jellachich sur l'Illerthal, tandis que Grammont défendait le passage d'Ehrenberg et Haiterwang. Grune, dans le défilé du Tegernsee, Hiller, en arrière de Schærnitz, jusqu'à Seefeld, Zirl et Telfs, et le général qui commandait à Landeck, se seraient tenus sur la défensive.

Le grand corps d'armées devait marcher sur Wasserbourg et Haag.

Le général Klenau, renforcé par les subsides bavarois, aurait passé le Danube à Winzer, près de Kelheim, et, de là, laissant Ingelstadt à sa droite, il aurait attaqué les derrières de l'aile gauche de l'armée française.

Le général Lauer comptait que le corps de Simbschaen et Ssenkeresty, ainsi que la forteresse de Würtsbourg, auraient suffi pour arrêter les forces que le général Augereau pourrait porter sur la Rednitz, vers Bamberg.

La marche des troupes et toutes les dispositions furent calculées, de manière que l'attaque devait avoir lieu le 19 septembre.

La force de l'ennemi, répartie de la Vils à Dorfen, Mœringen, Haag, Oberndorf et Aibling, consistait en :

57 bataillons.....	37,500 hommes.
Le corps de Condé.....	2,500
86 escadrons de cavalerie, à 135 hommes.....	11,610
10 escadrons wurtembergeois et bavarois.....	750

52,860 hommes.

4 bataillons d'infanterie et 4 divisions de cavalerie furent placés en réserve, en arrière de Wasserbourg, pour être à portée de cette place, ainsi que de Rosenheim.

5,000 Bavarois devaient former l'avant-garde.

Les troupes de Wurtemberg étaient dirigées sur Zornetingen et Ebersberg.

2 bataillons restèrent dans les retranchemens, en avant de Wasserbourg.

L'artillerie de réserve fut placée entre Ampfing et Ramsan.

Le total de l'artillerie de position était de 278 pièces, de différens calibres, et de 800 caissons.

Les remparts de Braunau furent armés de 75 pièces; 64 pontons suivirent l'armée avec les équipages nécessaires.

Tous ces préparatifs ne firent qu'augmenter la désertion, qui continua jusqu'au moment où le deuxième armistice fut conclu.

456 CAMPAGNE DES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.—1800.

Les 26 et 27 septembre, l'armée se mit en marche sur trois colonnes. L'aile gauche se dirigea sur Schärding et Pfarrkirchen, le centre et l'aile droite sur Oettingen, Muhlendorf, Burghausen et Chiemsee.

Les généraux Schwarzenberg, Meerfeld et le prince de Condé, restèrent en première ligne, aux avant-postes, à Haag, Attl et Rosenheim.

Les troupes qui formaient les garnisons de Philipsbourg, Ingolstadt et Ulm, retournèrent à leurs corps.

L'armée entra en cantonnement, sur les deux rives du Danube et dans l'archiduché d'Autriche.

L'Empereur se rendit à Vienne, et l'archiduc Jean établit son quartier général à Wels.

Dès que l'archiduc Jean eut pris des mesures pour changer les cantonnemens que l'armée sous ses ordres n'avait pris qu'à la hâte, il se rendit à Vienne, où Lerhbach, qui avait suivi l'Empereur, prenait toutes les peines possibles pour la formation des légions de la Bohême, de la Moravie, de la Styrie et de la Carinthie.

L'archiduc Palatin se rendit en Hongrie, pour y présider à l'organisation de la nouvelle levée.

Lerhbach remplaça Thugut, qui donna sa démission, et n'en conserva pas moins toute son influence auprès de l'Empereur et dans le cabinet de la chancellerie intime.

La reine de Naples, lord Nelson et Wickham ne quittaient plus l'Empereur, afin d'éloigner de lui tous ceux qui pourraient avoir des vues contraires à leurs projets.

On envoya M. de Cobenzel à Paris, mais sans lui donner des pouvoirs nécessaires à sa mission.

N° III.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL MOREAU.

Paris, 4 germinal an VIII (25 mars 1800) (1).

LES CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE ONT ARRÊTÉ, CITOYEN GÉNÉRAL, APRÈS AVOIR CONSIDÉRÉ LA POSITION DE NOS TROUPES EN SUISSE, SUR LE RHIN, EN ITALIE, ET LA FORMATION DE L'ARMÉE DE RÉSERVE À DIJON, LE PLAN D'OPÉRATIONS SUIVANT :

(1) Ces instructions se trouvent partout, mais elles doivent avoir été accompagnées d'un

1° Qu'il est nécessaire d'ouvrir la campagne, au plus tard, du 26 au 30 germinal.

2° Que l'armée actuelle du Rhin sera partagée en corps d'armée et en corps de réserve. Ce corps de réserve, aux ordres du général Lecourbe, sera composé du quart de l'infanterie et de l'artillerie de l'armée, et du cinquième de la cavalerie.

3° Du 20 au 30 germinal, vous passerez le Rhin avec votre corps d'armée, en profitant des avantages que vous offre l'occupation de la Suisse, pour tourner la Forêt-Noire, et rendre nuls les préparatifs que l'ennemi pourrait avoir faits pour en disputer les gorges.

4° Le corps de réserve sera spécialement chargé de garder la Suisse; son avant-garde, forte de 5 à 6,000 hommes, occupera le Saint-Gothard; elle aura 6 pièces de quatre sur affût-traineau. Vous ferez préparer de simples traîneaux pour pouvoir traîner le reste de l'artillerie de votre corps de réserve.

Vous ferez réunir à Lucerne 100,000 boisseaux d'avoine, 500,000 rations de biscuits et 1 million de cartouches.


Le premier objet de votre corps de réserve sera, pendant vos mouvemens en Souabe, de protéger la Suisse contre les attaques que pourrait avoir fait l'ennemi, pour l'envahir par Feldkirch, le Saint-Gothard et le Simplon.

Il est à la connaissance du Gouvernement que l'ennemi a fait des approvisionnemens considérables sur les lacs d'Italie.

5° Le but de votre mouvement en Allemagne, avec votre corps d'armée, doit être de pousser l'ennemi en Bavière, de manière à lui intercepter la communication directe avec Milan par le lac de Constance et les Grisons.

6° Dès l'instant que ce but sera rempli, et que l'on sera sûr qu'à tout événement, la grande armée ennemie ne pourra, même en supposant qu'elle vous obligeât à vous reposer, reconquérir l'espace qu'elle aurait perdu, qu'en dix ou douze jours de temps, l'intention des Consuls est de faire garder la Suisse par les dernières divisions de l'armée de réserve, composées de troupes moins aguerries que les corps qui composeront votre réserve, et de détacher votre réserve, avec l'élite de l'armée de Dijon, pour entrer en Italie par le Saint-Gothard et le Simplon, et opérer la jonction avec l'armée d'Italie dans les plaines de la Lombardie. Cette dernière opération sera confiée au général en chef de l'armée de réserve réunie à Dijon, qui se concertera avec vous, et dont les Consuls vont faire choix.

commentaire qu'on ne trouve nulle part, et dont la pièce suivante et celle d'après donnent une idée. En y répondant, Napoléon, à Sainte-Hélène, paraît en avoir conservé un souvenir inexact.



N^o IV.

LE MARQUIS DESSOLES, PAIR DE FRANCE, AU MARQUIS DE CARRION-NISAS,
COLONEL ATTACHÉ AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA GUERRE.

Paris, 10 mars 1805 (1).

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 12 février; dans laquelle vous me demandez (si je crois pouvoir les donner) quelques explications relatives à un passage des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, page 163 du tome I^{er} écrit par le général Gourgaud.

Je consens très volontiers, Monsieur, à ces explications; elles sont simples, et consistent à rétablir la vérité de quelques faits, qui me paraissent avoir été altérés à dessein.

Un mois avant que l'armée du Rhin se mit en mouvement, le général Moreau reçut une dépêche, dans laquelle le Premier-Consul lui communiquait et lui prescrivait un plan d'opérations, pour l'ouverture de la campagne, assez semblable à celui dont il est parlé dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*. Il ordonnait au général Moreau de rassembler l'armée vers Schaffhouse, de préparer d'avance les matériaux de 4 ponts à jeter sur le Rhin, pour que l'armée réunie pût passer le fleuve dans vingt-quatre heures, aborder l'ennemi, lui enlever Stockach et son appui au lac de Constance, ainsi que ses premières communications avec les Grisons et l'armée d'Italie, enfin le rejeter sur la Bavière ou dans la vallée du Danube. Je ne crois pas qu'il fut question de le rejeter jusqu'en Bohême; je le crois d'autant moins, qu'avant de songer à la Bohême, il y avait un objet important à considérer : c'était Ulm et son vaste camp retranché.

Depuis long-temps, on s'occupait de grands et formidables travaux autour d'Ulm. L'intention de l'Autriche était de faire de cette place, soit un dépôt général pour ses armées sur les bords du Rhin, attendu l'extrême éloignement de Vienne, soit un point d'appui pour recevoir une armée qui aurait été battue sur les bords de ce fleuve, soit enfin un moyen de couvrir plus long-temps une grande partie de l'Allemagne contre l'invasion d'une armée française. Dans l'état respectable où Ulm était alors, pour négliger cette place dans ses prévoyances, il aurait

(1) Cette lettre se rapporte à la discussion contenue dans le chapitre second, et relative à l'examen du plan de campagne.

J'allu s'être assuré non seulement que l'armée qu'on avait devant soi serait battue, mais encore qu'elle serait à moitié détruite.

Mais revenant à la dépêche du Premier-Consul, après les ordres dont j'ai déjà parlé, il laissait entrevoir, sans l'assurer d'une manière positive, qu'il pourrait bien se porter à l'armée de sa personne, pour présider aux premières opérations. il ordonnait au général Moreau de lui envoyer, sur-le-champ, le chef d'état-major de l'armée, pour traiter de tous les détails d'exécution relatifs au plan ordonné.

Le général Moreau obéit, et je reçus de lui l'ordre de me rendre aussitôt à Paris. Il me chargea d'abord de faire connaître au Premier-Consul les mesures qu'il allait prendre pour opérer le rassemblement de l'armée, sur les points indiqués dans la dépêche qu'il avait reçue.

Il me chargea également de lui présenter quelques observations sur le plan qui y était développé. Il lui semblait qu'au lieu de profiter des divers avantages qu'on tenait déjà en son pouvoir, on les abandonnait, non seulement sans éviter une difficulté, mais, au contraire, pour les réunir toutes sur un seul point, et y produire la nécessité d'un plus violent effort, lequel pourrait rester sans succès et peut-être mener à sa suite de fâcheux résultats. Il me chargeait d'ajouter, en finissant, que, si l'exécution du plan envoyé était définitivement arrêtée, il priait le Premier-Consul de nommer un nouveau général au commandement de l'armée, lui ne voulant, en aucune manière, prendre sur sa responsabilité l'issue d'une opération qui, à ses yeux, paraissait douteuse pour un succès, et susceptible de devenir funeste dans le cas d'un revers; que si, par événement, le Premier-Consul n'acceptait point sa démission offerte, alors je lui présenterais le plan conçu et arrêté par lui, général Moreau, en assurant que, plein de confiance, il se chargeait d'en diriger l'exécution.

Que d'ailleurs ce plan, quant au but qu'il s'agissait d'atteindre, était entièrement conforme à celui du Premier-Consul; mais que, dans les moyens, il profitait au moins de l'avantage des ponts qui étaient déjà en son pouvoir, pour franchir le fleuve et éviter, plus tard, la nécessité d'un passage de vive force; que, d'après les dispositions de l'ennemi, qui paraissait sur la défensive, il ne craignait pas de porter l'armée entière sur la rive droite, quoiqu'en corps séparés, puisque toutes les réserves de l'ennemi étaient stationnées vers Donaueschingen, derrière la Forêt-Noire, et que des corps inférieurs à ceux qu'il allait leur opposer étaient seuls en avant, isolés, destinés à couvrir chacun des débouchés qui, de Donaueschingen, tombent dans la vallée du Rhin, et placés là moins pour combattre, que pour avertir le général autrichien des attaques plus ou moins sérieuses de l'armée française sur la rive droite.

Que par ces manœuvres, et en menaçant l'ennemi sur plusieurs points à la fois,

on le tiendrait, tout au moins, dans une grande incertitude sur le principal et véritable point d'attaque, vis-à-vis duquel on évitait la moindre démonstration; que ce point ne pouvait être révélé à l'ennemi que par l'arrivée du général Saint-Cyr à Saint-Blaise, et par les préparatifs du passage vers Schlaffhouse, mis à découvert par le général Lecourbe; mais qu'à ce moment, l'ennemi ne serait plus en mesure de rappeler, à temps, sa droite commandée par M. de Staray, ainsi que les troupes qu'il aurait engagées dans la vallée de la Kinzig; et qu'ainsi, le général Moreau se donnait les moyens d'aborder l'armée ennemie sur Stockach, avec une supériorité notable, garantie d'un beau succès.

Telles étaient les raisons sur lesquelles le général Moreau appuyait la bonté de son plan, raisons dont l'événement a si bien démontré la justesse.

Muni de ces instructions, je me rendis à Paris près du Premier-Consul. A ma première audience, il m'interrogea sur la situation de l'armée, et, dans mes réponses, je trouvai l'occasion de lui développer les divers objets que le général Moreau m'avait chargé de lui soumettre.

La démission offerte par le général Moreau parut le surprendre, et il ne l'accepta point. Sur le plan proposé, il daigna établir avec moi une discussion qui dura trois jours de suite, et dans trois audiences différentes; mais s'apercevant que j'étais sans autorisation pour relâcher aucun des points que j'étais chargé de lui présenter, il finit par céder. Il accepta le plan du général Moreau, sans doute avec répugnance, mais sans la plus légère modification; de sorte que je puis affirmer, en toute vérité, que le plan fut autorisé par le Premier-Consul, tel que le général Moreau l'avait conçu et arrêté, et tel qu'il a été exécuté.

Dès lors on peut juger :

Si dans ce plan, suivant la routine de 1796 et 1797, il fut jamais question de faire déboucher un corps d'armée par Mayence; non : Strasbourg, Brisach et Bâle étaient les seuls point d'offensive désignés;

Si le général Moreau, de son propre mouvement, envoya à Paris le chef d'état-major de l'armée; non : il l'envoya par un ordre formel du Premier-Consul ;

S'il fut nécessaire d'exiger de Moreau qu'il n'eût qu'une seule ligne d'opérations; non : celui-là même qui refuserait à Moreau la moindre habileté militaire, pourrait-il croire qu'il fût assez étranger aux opérations de la guerre pour établir la ligne de ses convois ailleurs que sur les points que ses mouvements devaient couvrir ?

On peut juger si cette assertion est exacte, que le mouvement rétrograde du général Sainte-Suzanne ne fut pas une ruse de guerre, mais une erreur tardivement réparée : non ; ce ne fut pas une erreur à réparer, car ce mouvement est indiqué dans une dépêche du 10 avril, quinze jours avant qu'il ne s'exécute ;

Si les succès de l'entrée en campagne de l'armée du Rhin, quoique très décisifs selon les Mémoires de Sainte-Hélène, doivent être attribués aux conceptions du général Moreau, ou plutôt aux heureuses modifications du Premier-Consul, ce que les Mémoires déjà cités paraissent insinuer : je dis encore non ; car le plan proposé par le général Moreau au Premier-Consul, n'a point été modifié.

Mais je m'arrête.

Vous m'avez permis, monsieur, de parcourir votre ouvrage, je l'ai lu avec attention, et c'est très volontiers et en toute confiance, que je me repose sur vous du soin de défendre, contre une critique de mauvaise foi, une campagne qui, dans l'espace d'une année, et, au milieu des succès les plus brillans, n'offre pas un seul échec de quelque importance, et cela malgré tant de fautes qu'on prétend relever, malgré tant de reproches sans cesse répétés, et d'un ton tellement sévère, qu'ils en perdent ce caractère d'impartialité nécessaire pour persuader que l'intérêt de l'art, ou celui de la vérité, ait pu seul les dicter.

N° V.

LE GÉNÉRAL COMTE GUILLEMINOT AU COLONEL CARRION-NISAS.

Péra, 6 mars 1825 (1).

«..... Tous deux (Bonaparte et Moreau) furent parfaitement d'accord sur le premier but que l'on devait atteindre, celui de forcer le passage du Rhin au-dessus de Schaffhouse, culbuter l'aile gauche de l'armée ennemie, et forcer celle-ci à se retirer au fond de la Souabe. Moreau, en prenant ainsi une position avancée dans l'Allemagne méridionale, et renforçant l'armée de réserve d'un corps de 25,000 hommes, assurait complètement la réussite du plan admirable que le Premier-Consul avait formé pour regagner toutes ses conquêtes en Italie. Mais les deux généraux difféèrent d'opinion sur la manière dont les premières opérations devaient être conduites. Moreau voyait de très graves inconvéniens à faire processionnellement mouvoir l'armée le long du fleuve pour aller, comme le voulait Bo-

(1) Cette lettre s'applique, comme la précédente, à l'examen du plan de la campagne, et doit également être consultée pour le chapitre suivant contenant son ouverture.

naparte, gagner le point de Schaffhouse. Si ce mouvement, qui exigeait au moins douze jours, pouvait, à la faveur du fleuve, s'exécuter sans être inquiété, il n'était pas raisonnable de croire que l'ennemi n'en aurait pas connaissance; malgré la surveillance des postes, ses espions passaient et repassaient le Rhin tout aussi facilement que les nôtres. Instruit à temps de nos desseins, il les faisait avorter en portant la masse de ses forces vis-à-vis le point de passage, dont elle était beaucoup plus rapprochée que la nôtre.

Dès avant l'ouverture de la campagne, nous savions avec une grande précision que le gros de l'armée ennemie cantonnait aux environs de Donaueschingen, point de convergence des routes de Strasbourg, Brisach, Bâle et Schaffhouse; que Stockach était désigné comme la position où il comptait recevoir la bataille. Un corps de 20,000 hommes était entre Rastadt et le Main. Trois avant-gardes occupaient les défilés de la Kinzig, du val d'Enfer et des villes forestières; 10,000 hommes, à Stockach, servaient d'intermédiaire entre le centre et l'aile gauche, qui, forte de 25,000 hommes, gardait le Vorarlberg. Tout cela formait un ensemble de 120,000 hommes, force à peu près égale à celle de l'armée française. Celle-ci, supérieure en infanterie, était moins nombreuse en cavalerie. Moreau l'avait organisée en quatre corps principaux; il avait placé celui de droite entre Schaffhouse et le lac de Constance, faisant des démonstrations sur le Vorarlberg. La réserve occupait Bâle et son camp retranché; le centre gardait la tête de pont de Vieux-Brisach; l'aile gauche, celle de Kehl.

Ainsi, la position générale des deux armées traçait un triangle dont celle d'Autriche occupait l'hypothénuse. Ses forces principales, rassemblées sur Donaueschingen, n'avaient, au plus, que quatre marches pour se porter vis-à-vis du point de passage où nous ne pouvions arriver qu'après douze jours de mouvemens; ce n'eût donc été qu'en présence de l'armée ennemie que nous eussions pu tenter de passer le Rhin. Certain, s'il suivait la marche indiquée, d'un résultat tout à l'avantage de l'ennemi, Moreau adopta un plan d'opérations qui conduisait plus sûrement au but que se proposait le Premier-Consul. Pour l'exécuter, il voulait, par des démonstrations, attirer les forces ennemies à leur droite, tandis qu'il imprimerait aux siennes une direction contraire. Quatre jours après l'entrée en campagne, il fit mander au Ministre de la Guerre, par le général Dessolles, son chef d'état-major, que vers le 11 floréal, c'est-à-dire six jours après les premiers mouvemens, il comptait réunir, entre Neustadt et Schaffhouse, environ 70,000 hommes, auxquels l'ennemi n'aurait à opposer qu'une force de 40,000 combattans au plus. La gauche, le centre et la réserve débouchèrent, le 25 avril, de Kehl, Brisach et Bâle. Pour mieux détourner l'attention de l'ennemi, Moreau, suivi de son état-major, se rendit avec éclat à Strasbourg. Le corps de Sainte-Su-

zanne attaqua les Autrichiens sur Offenbourg, comme s'il avait été suivi du gros de l'armée, et les battit complètement. Les autres corps manœuvrèrent de manière à faire croire qu'ils voulaient lier leurs opérations aux siennes. L'ennemi, trompé, renforça sa droite aux dépens de son centre; et Moreau, au contraire, imprimant une autre direction à ses forces, gagna, à grandes marches, le point de Schaffhouse, qu'il trouva à peu près dégarni; le corps de Stockach, qui observait cette partie du Rhin, ayant été appelé à Donaueschingen; Sainte-Suzanne, d'après les instructions qu'il avait reçues antérieurement à l'ouverture de la campagne, repassa le Rhin à Kehl, et le passa de nouveau à Brisach, pour remonter le val d'Enfer; Saint-Cyr marcha à travers les montagnes, par Sanct-Blasien, sur Stuhlingen. La réserve remonta le fleuve par les villes forestières; et l'aile droite, qui, jusque là, était restée dans ses cantonnemens, força aisément le passage du fleuve à Reichlingen. Ainsi, toute l'armée française, moins le corps de Sainte-Suzanne, se trouva réunie contre moins de moitié de l'armée ennemie, n'ayant eu à livrer que quelques combats d'avant-garde. Moreau a-t-il tiré, à Engen, tout le parti possible de l'avantage qu'il avait créé, c'est ce que je n'ai pas à examiner ici; mais ce qui me paraît incontestable, c'est que son plan d'opérations, pour atteindre le premier but que l'on se proposait, était préférable à celui du Premier-Consul.

J'espère, mon cher Nisas, que ces éclaircissemens vous arriveront assez à temps pour que, si vous les jugez utiles, vous puissiez en tirer parti, etc.

N^o VI.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU PREMIER-CONSUL.

Bâle, 18 germinal an VIII (8 avril 1800) (1).

J'AI reçu, citoyen Consul, votre dépêche télégraphique, qui m'annonce les dispositions hostiles de l'ennemi, et l'ordre d'entrer en campagne le plus tôt possible.

Un prompt secours pour les subsistances nous est nécessaire; je viens de prendre

(1) Cette lettre annonce d'une manière positive, et vingt jours à l'avance, les premiers mouvemens de la campagne: les légères variations entre cette annonce et l'exécution ne montrent ce d'autant plus un esprit préoccupé fortement de l'excellence d'un plan qu'il remanie et modifie sans cesse, mais sans jamais le changer.

sur les magasins de siège pour soutenir le service des fourrages, extrêmement difficile, et pour commencer un approvisionnement de quelques jours, indispensable pour combattre dans un pays épuisé.

Il nous manque beaucoup de chevaux d'artillerie; il y en a près de 1,500 aux infirmeries, et les rentrées du 40^e cheval sont très lentes.

L'armée est placée entre le lac de Constance et Strasbourg. Celle de l'ennemi est concentrée entre Villingen et le lac de Constance. Le corps de Staray est toujours le long du Rhin.

Le corps du général Sainte-Suzanne débouchera par Kehl, fera une démonstration sur la vallée de la Kinzig pour y attirer l'ennemi, et contiendra le corps de Staray, en se plaçant sur la Rench ou l'Acher, pour couvrir la tête de pont de Kehl, qu'on n'a encore pu parvenir à mettre à l'abri d'un coup de main, quoique nous l'occupions depuis trois ans. Depuis que je suis à l'armée, la terre a presque toujours été gelée, et les travaux, par conséquent, impossibles. Cela me fait perdre, pour agir réellement, presque tout ce corps obligé de garder Ehrenbreistein, Mayence, Landau et Kehl, ce qui le réduit à peu de chose. J'espère cependant lui faire occuper un corps ennemi égal à lui.

Le reste de l'armée débouchera en entier par les villes forestières. Je doute que le mouvement puisse se faire avant le 30 germinal; cependant croyez que je suis aussi pressé que vous d'agir.

L'ennemi se renforce tous les jours. Il paraît certain que le corps de Condé arrive; les Bavaois viennent également, ce qui donne à l'ennemi une espèce de supériorité de nombre, d'autant que nous sommes obligés de perdre encore beaucoup de troupes sur les frontières de l'Italie et des Grisons. Aussi serait-il bien à désirer que les premières divisions de la réserve, qui peuvent être destinées à entrer en Helvétie, s'y portent rapidement pour nous donner le plus de troupes disponibles, pour l'exécution d'un mouvement dont je ne me dissimule pas toutes les difficultés. La position de l'ennemi est bonne; il nous attend à la tête de défilés difficiles à forcer, et il ne faut pas espérer de lui donner le change sur notre attaque: le mouvement de l'armée ne lui laisse, à cet égard, aucun doute.

Si l'armée de réserve fût arrivée en Suisse, et qu'elle eût rendu le corps du général Lecourbe disponible, le succès aurait été plus certain en débouchant par la Kinzig, par Waldkirch et Elzach; mais un mouvement qui rend 30,000 hommes inutiles, ne peut s'exécuter; nous suppléerons, par de la vigueur, au désavantage de la position.

J'ai attendu à vous écrire jusqu'à ce moment, espérant avoir quelques nouvelles de l'ennemi; mais il ne fait aucun mouvement intéressant. Je me rends

cette nuit à Bâle, et de là à Zurich, où je donnerai au général Lecourbe ses dernières instructions. Je serai de retour ici le 26 ou le 27, et je ferai commencer le mouvement, à moins d'obstacles insurmontables.

On m'avait annoncé le projet de l'ennemi de tenter, avec 30,000 hommes, un passage du Rhin vers Manheim, pour inquiéter Landau et Mayence, et attirer nos troupes de ce côté. Les garnisons sont assez fortes pour ôter toute inquiétude sur cet objet; et alors ce détachement nous est avantageux, en ce que nous avons moins de monde à combattre au point d'attaque.

A mon arrivée à Bâle, de Zurich, je vous donnerai de mes nouvelles, même plus tôt si j'ai quelque chose d'important à vous apprendre. J'en attends des vôtres avec impatience, persuadé qu'elles m'annonceront quelques secours importants.

MOREAU.

N° VII (1).

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 19 germinal an VIII (9 avril 1800).

Je vous adresse, citoyen général, copie des instructions que le Gouvernement m'a chargé de donner au général Masséna; vous y verrez le plan de campagne qui a été adopté, et les opérations qui sont réservées à l'armée que vous commandez, et que mon prédécesseur vous a fait connaître en substance.

Je vous fais observer que, dans le cas où l'armée de réserve ne se trouverait pas en état de fournir des forces suffisantes pour remplacer le général Lecourbe, après que le général Berthier aura pris 40,000 hommes pour pénétrer en Italie, l'ins-

(1) Nous plaçons deux lettres sous ce même numéro; quoique d'une date d'un jour de différence, le sujet en est le même: ces deux lettres se recommandent mutuellement et se combinent ensemble. On retrouvera les mêmes idées dans les lettres et les rapports des ministres de la guerre, quels qu'ils soient, que nous citerons postérieurement, entre autres celle qui fut adressée à Macdonald, commandant en chef la nouvelle armée de réserve, le 31 août suivant. Tous ces documens viennent à l'appui de notre dissertation sur le plan général de la campagne, contenue dans notre chapitre II.

truction des consuls est que vous ajoutiez, au corps destiné à garder la Suisse, les renforts que vous jugerez nécessaires pour la mettre à l'abri de toute invasion. Le soin de conserver la ligne de l'Helvétie intacte vous concerne particulièrement, et, dès l'instant où le général Berthier aura franchi les montagnes, vous devrez donner à cet objet l'attention la plus sérieuse.

Vous connaissez, citoyen général, la confiance que vos talens militaires m'ont, depuis long-temps, inspirée. Les consuls de la République éprouvent les mêmes sentimens pour vous, et se reposent sur les succès que vous allez obtenir.

CARNOT.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL MASSÉNA.

Paris, 18 germinal an VIII de la république (8 avril 1800).

LES CONSULS de la République me chargent, citoyen général, de vous faire part des projets qu'ils ont formés pour la campagne prochaine.

Les opérations de l'armée du Rhin, commandée par le général Moreau, de celle d'Italie, qui est sous ses ordres, et de l'armée de réserve, qui se rassemble à Dijon, et qui sera conduite par le général Berthier, devront se correspondre et s'exécuter avec beaucoup de concert et d'ensemble.

L'armée du Rhin entrera la première en campagne, ce qui aura lieu du 20 au 30 de ce mois; elle sera partagée en deux corps: l'un, d'environ 100,000 hommes, sous les ordres immédiats du général Moreau, passera le Rhin, entrera en Souabe, et s'avancera du côté de la Bavière, jusqu'à ce qu'elle puisse intercepter, par sa position, la communication de l'Allemagne avec Milan, par la route de Feldkirch, Coire et les bailliages italiens de la Suisse.

L'autre corps de l'armée du Rhin, formant son aile droite, sera d'environ 25,000 hommes, sous les ordres immédiats du général Lecourbe. Sa destination est d'occuper d'abord la Suisse pour assurer le flanc droit du corps qui doit entrer en Souabe, faciliter cette invasion et contenir les ennemis hors de la Suisse en les empêchant de pénétrer par Rheineck, Feldkirch, le mont Gothard et le Simplon. Ce premier objet rempli, et le général Moreau étant parvenu à douze ou quinze marches de ses passages sur le Rhin, le général Lecourbe se réunira à l'armée de réserve aux ordres du général Berthier, qui

prendra le commandement des forces réunies, passera le mont Gothard, et entrera en Italie; en même temps, une autre partie de l'armée de réserve entrera dans le Valais, et pénétrera aussi en Italie, soit par le Simplon, soit par le Gothard, pendant que le reste de la même armée prendra, en Suisse, la place du corps conduit par le général Lecourbe.

C'est à cette époque précise, citoyen général, où les troupes dirigées par le général Berthier entreront en Italie, que vous devez combiner des mouvemens avec lui, afin d'attirer sur vous l'attention de l'ennemi, l'obliger à diviser ses forces, et opérer votre jonction avec les corps qui auront pénétré en Italie. Jusqu'alors vous vous tiendrez sur la défensive. Les montagnes qui vous couvrent rendent forcément inactives la cavalerie et l'artillerie de l'ennemi, vous assurent la supériorité de ce système de guerre, c'est-à-dire la certitude de vous maintenir dans vos positions, ce qui, jusqu'alors, devra être votre véritable et seul objet. L'offensive, de votre part, serait trop dangereuse avant cette époque, parce que, lors de votre entrée dans les plaines, elle remettrait en action des forces ennemies, que la nature des pays de montagnes occupés par vous tient paralysées. Il serait impossible de vous faire parvenir directement des secours suffisans pour vous donner une supériorité décidée; c'est par la Suisse que ces secours vous arriveront, en prenant les derrières de l'ennemi. Votre jonction faite, cette supériorité sera acquise. Alors l'offensive sera reprise, les places du Piémont et du Milanais seront enlevées ou bloquées, et l'armée française sortira, par son propre courage, de l'affreuse pénurie dont nous gémissons, et à laquelle nous ne pouvons efficacement remédier.

Les colonnes qui pénétreront en Italie, soit par le Gothard et le Simplon, soit par un seul de ces deux points, si des circonstances particulières les déterminent à se réunir, seront probablement d'environ 65,000 hommes, résultant de la colonne du général Lecourbe, de 25,000 hommes, et de celle du général Berthier, de 40,000 de l'armée de réserve, sur quoi il se trouvera à peu près 6,000 hommes de cavalerie et 2,000 d'artillerie.

Pour déboucher en Italie, vous rassemblez toutes les forces que vous avez de disponibles sur les derrières jusqu'au Var; vous tirez, de celles qui sont répandues depuis le Var jusqu'au mont Cenis, tout ce que vous jugerez convenable et prudent pour vous renforcer, et ce qui restera, du mont Cenis jusqu'au Valais, pourra former un corps particulier qui sera mis à la disposition du général Berthier, pour faciliter son mouvement.

Si vous jugez pouvoir nourrir, pendant le court intervalle qui reste, la cavalerie qui est sur les bords du Rhône, vous la ferez venir pour déboucher plus en force avec ce que vous avez; dans le cas contraire, vous n'en donnerez.

avis pour que je la fasse réunir à Lyon et déboucher par la frontière voisine de ce fleuve.

Lorsque vos opérations seront avancées à ce point, je vous transmettrai les instructions qui me seront données par les consuls pour l'achèvement de la campagne.

Vous connaissez trop bien, citoyen général, l'importance du plus profond secret en pareilles circonstances, pour qu'il soit nécessaire de vous le recommander. *Vous emploierez toutes les démonstrations et apparences de mouvement que vous jugerez convenables pour tromper l'ennemi sur le véritable but du plan de campagne, et lui persuader que c'est par vous-même qu'il doit être attaqué d'abord. Ainsi, vous exagérerez vos forces, vous annoncerez des secours immenses et prochains venant de l'intérieur; vous éloignerez enfin l'ennemi autant qu'il vous sera possible des vrais plans d'attaque, qui sont les débouchés du Gothard et du Simplen.*

Il me reste à vous prévenir que l'intention des consuls est, qu'en opérant votre jonction avec le général Berthier, vous vous portiez autant que possible sur votre gauche, et même en deçà de Turin, si vous le jugez nécessaire, pour ne pas compromettre le salut de l'armée.

CARNOT.

N° VIII.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Bâle, 20 germinal an VIII (10 avril 1800) (1).

On s'occupe en ce moment de réunir l'armée et l'on se prépare pour l'entrée en campagne; le général en chef, qui fait un voyage à Zurich, pourra vous écrire, à son retour, le jour fixé pour le commencement des opérations.

(1) Cette lettre annonce les mouvemens d'entrée en campagne, dont l'exécution et les résultats sont consignés dans les première et deuxième parties du bulletin général, c'est-à-dire, depuis le 5 jusqu'au 13 floréal. Les observations que nous venons de faire sur la lettre de Moreau, relative au même objet, s'appliquent à celle-ci.

Le principal effort devant se porter sur la gauche de l'ennemi, appuyée au lac de Constance, le général Sainte-Suzanne débouchera par Kehl et fera des mouvemens dans la vallée de la Kinzig, pour engager une partie des forces de l'ennemi dans cette vallée, et occuper le général Staray qui se trouve vers Rastadt.

Le général Saint-Cyr débouchera par Brisach, et menacera le val d'Enfer; ses premières opérations paraissant se lier à celles du général Sainte-Suzanne, il aidera à l'effet de la diversion qu'il doit opérer.

Le général Leclerc sortira avec sa division par Bâle, et se portera jusqu'à Schliengen, soutenu par la division du général Delmas, pour mieux dessiner le projet de nous servir de la Forêt-Noire pour déboucher dans la Souabe.

Ensuite, à jour fixé, tous ces différens corps marcheront par la droite, et, suivant la rive droite du Rhin et les villes forestières, se porteront sur Waldshut, tandis que le reste du corps du général Moreau marchera par la rive gauche; et, pendant que le général Lecourbe effectuera son passage, soit à Diessenhofen, soit à Eglisau ou Kaiserstuhl, l'ennemi, forcé de combattre désavantageusement sur le Rhin, par cette opération, se portera sans doute sur Stockach ou sur une autre ligne plus en arrière. Ses opérations décideront de celles du général en chef.

Le général Sainte-Suzanne, seul, se repliera, par Kehl, sur la gauche du Rhin, et marchera derrière ce fleuve jusqu'à Brisach. Les circonstances décideront s'il doit se joindre à nous, ou par le val d'Enfer sur Löffingen, ou par la vallée du Rhin, ou bien se borner à couvrir les ponts de Brisach et Bâle, en nous faisant rejoindre la plus grande partie de son infanterie.

Il serait possible que, si l'ennemi donnait dans la diversion du général Sainte-Suzanne, le corps qu'il aurait engagé dans la vallée de la Kinzig arrivât plus tard à sa grande armée, que le général Sainte-Suzanne à Löffingen, où il nous aurait rejoints.

L'on fait tous les préparatifs nécessaires pour réparer les ponts sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Schaffhouse, et pour en jeter un à Waldshut par l'embouchure de l'Aar.

DESSOLLES.

N° IX.

CONVENTION ENTRE LES GÉNÉRAUX EN CHEF MOREAU ET BERTHIER.

Bâle, 26 germinal an VIII (16 avril 1800) (1).

Les généraux en chef Moreau et Berthier, après s'être concertés ensemble, conformément aux instructions du gouvernement, sur l'exécution du plan de campagne qu'il a adopté, ont arrêté les dispositions suivantes :

1°. Le général Moreau ayant formé un corps de 40 bataillons et de 6 régimens de troupes à cheval aux ordres du général Lecourbe, 11 bataillons sont destinés à garder la Suisse, pendant que l'armée du Rhin agira sur la rive droite; les 29 autres bataillons formeront la droite du général Moreau ;

2°. Lorsque le général Moreau aura obtenu sur le général Kray un avantage assez considérable pour lui donner la supériorité sur l'ennemi, il détachera le général Lecourbe, avec un corps composé du quart de l'infanterie et du cinquième de la cavalerie de l'armée du Rhin; ce corps se réunira aux troupes de l'armée de réserve aux ordres du général Berthier ;

3°. Le général Berthier portera de suite une partie de ses troupes sur Genève, et fera appuyer les corps qui garderont le Valais, sous les ordres du général Moncey, auquel le général en chef Moreau se propose de confier cette défense ;

4°. Le général Moreau agira de manière à écarter l'ennemi du Tyrol, afin de faciliter les opérations du général Berthier ;

5°. Le général Moreau va signifier au général ennemi Kray, que s'il ne reçoit pas sous vingt-quatre heures réponse à la proposition d'armistice qu'il lui a faite d'après l'intention des Consuls, il regardera cette proposition comme non avenue. Si le général Kray n'accepte pas l'armistice, le général Moreau passera le Rhin sur-le-champ.

MOREAU, BERTHIER.

(1) Cette convention entre Moreau et Berthier eut lieu quand le plan de Moreau eut été adopté : elle a été exécutée, à quelques légers détails près; ainsi, Lecourbe n'a pas été de sa personne en Italie; Moncey y a conduit le détachement, etc., etc.

N° X.

LE GÉNÉRAL EN CHEF AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Bâle, 27 germinal an VIII (17 avril 1800) (1).

J'ai reçu, citoyen Ministre, les dépêches que m'a remises le général Berthier; il vous envoie la note des dispositions dont nous sommes convenus, relatives à l'armée destinée à agir en Italie. Comme tout cela est basé sur les succès que je pourrai obtenir sur l'armée du général Kray, c'était contre elle qu'il fallait diriger tous les efforts et les troupes qui sont à Dijon depuis quelque temps, et qui, par conséquent, auraient pu être en Helvétie au moment d'agir, et n'auraient pas été inutiles aux premières comme aux plus importantes opérations de la guerre. *J'espère battre l'ennemi; mais le succès est moins certain qu'il ne l'était il y a un mois. Il a reçu de nombreux renforts, et son armée est égale à la nôtre en infanterie, et très supérieure en cavalerie et en artillerie.*

D'après les ordres que m'a remis le Ministre des relations extérieures, j'ai proposé au général Kray une suspension d'armes; ma lettre est du 23: la réponse ne m'est point encore arrivée. D'après votre dépêche télégraphique, je viens de lui notifier que si, dans vingt-quatre heures, il ne répond pas à ma lettre, il doit regarder ma première comme non avenue, et j'agis sur-le-champ. J'ai retardé jusqu'aujourd'hui mon courrier, espérant avoir sa réponse.

Je me rends cette nuit à Strasbourg, et je vais faire déboucher le corps du général Sainte-Suzanne par Kehl, pour attirer l'ennemi vers sa droite, et se porter dans la vallée de la Kinzig et sur la Rench, pour couvrir notre gauche et retarder la jonction du général Staray avec le reste de l'armée.

Le général Saint-Cyr va déboucher par Brisach, menacera Waldkirch et le val d'Enfer, et, marchant rapidement par sa droite, suivra le mouvement du corps à mes ordres, qui marchera, par les villes forestières, sur la Wutach; un gros corps de flanqueurs débouchera par Fribourg, Todnan, Sanct-Blasien et Stuhlingen.

Le jour où nous attaquerons la position de la Wutach, le général Lecourbe tentera un passage du Rhin entre Stein et Diessenhofen.

(1) Cette lettre est une de celles qui viennent le plus fortement à l'appui de tout ce que nous avançons dans le chapitre III, relativement aux préméditations de Moreau niées par Bonaparte.

Le mouvement du général Staray déterminera celui que je ferai faire au général Sainte-Suzanne. J'ai invité le général Berthier à faire avancer au moins une division à Genève, qui appuierait le corps du Valais. Si j'avais des troupes disponibles, je ferais attaquer les Grisons, ce qui serait très avantageux ayant un succès, puisqu'en entrant ensuite par la vallée de Feldkirch, je pourrais espérer de me rendre maître de tout le Vorarlberg.

Quoique ayant la moitié moins de cavalerie que l'ennemi, je m'en trouve assez ; mais j'ai une infériorité d'artillerie qui est bien désavantageuse. L'ennemi peut disposer de 300 bouches à feu (1), et je n'en ai pas plus de 100. Cela tient seulement au défaut de chevaux, et pour n'avoir nulle inquiétude à cet égard, il nous en faudrait plus de 3,000 ; la levée du 40^e cheval a rentré très lentement. Le plomb et les fusils annoncés ne sont pas arrivés, et nous ne tarderons pas à en avoir besoin pour remplacement.

A mon arrivée à Strasbourg, je vous prévienrai du jour où nous commencerons ; je ferai mon possible pour justifier la confiance du gouvernement.

La position de l'ennemi est excellente, et il eût été possible de le surprendre il y a quinze jours : alors le succès était certain ; à présent, il faudra aborder avec vigueur une armée rassemblée qui nous attend, et qui a eu le temps de se retrancher (2).

Le quartier-général part pour Coblar ; tous les mouvemens que je fais par la gauche ont pour but d'attirer les ennemis vers la Kinzig, pour en avoir moins à combattre à la tête des villes forestières ; mais comme nous avons trois ou quatre marches de plus que lui pour nous rassembler à une de nos ailes, il a tout l'avantage de la position.

MOREAU.

Je reçois à l'instant une lettre du général Kray, qui me déclare ne pas avoir de pouvoirs pour traiter d'un armistice.

(1) Nous croyons que Moreau s'exagère le nombre de bouches à feu de l'ennemi, au moins disponibles en campagne ; toujours, est-il sûr que nous avons été loin de l'exagérer dans l'aperçu que nous en avons donné. Nous sommes plutôt tombés dans l'excès contraire, en donnant la préférence aux renseignemens les plus faibles ; nous n'avons pas voulu être accusés de grossir les forces de l'ennemi, pour élever encore plus haut le mérite de nos succès.

(2) Ceci est un reproche indirect que fait Moreau au gouvernement, d'avoir retardé les opérations, en voulant changer le plan que Moreau avait de tout temps adopté. Cette observation, sans aigreur, lui était bien permise.

N° XI.

NOTES ADRESSÉES AU MINISTRE DE LA GUERRE PAR LE GÉNÉRAL DESSOLLES.

30 germinal an VIII (20 avril 1800) (1).

Le général en chef vient de prononcer définitivement sur l'organisation de l'armée; il en avait ajourné l'exécution jusqu'à l'arrivée du général Saint-Cyr. Maintenant que ce général annonce qu'il sera sous peu à Strasbourg, les troupes, dont la destination change dans la nouvelle organisation, vont être mises en mouvement; cependant le général en chef a calculé le placement des corps de manière, 1^o à ce que ce mouvement soit peu sensible et n'éveille pas l'attention de l'ennemi; 2^o à pouvoir être remis et mis en marche au premier ordre. Le corps de droite, commandé par le général Lecourbe, sera de 28,000 hommes d'infanterie et de 1,000 et quelques chevaux. Dans ce corps est compris le détachement qui devra rester en Suisse, s'il marche en avant.

Le centre, sous les ordres directs du général en chef, sera de 23,000 hommes d'infanterie et de 7,000 chevaux, y compris la réserve de cavalerie, forte de 3,000 chevaux environ.

L'aile gauche, commandée par le général Saint-Cyr, sera de 20,000 hommes d'infanterie et de 4,000 chevaux environ.

Le corps du Bas-Rhin, commandé par le général Sainte-Suzanne, sera de 14,000 hommes infanterie et environ 2,000 chevaux.

Le général en chef ordonne au commandant d'artillerie d'attacher 40 pièces de canon à chacun des trois premiers corps, et 20 pièces à peu près au corps du Bas-Rhin.

Dès que cette opération sera mise à exécution, les états de situation feront connaître la force positive et le numéro des corps, ainsi que la répartition des officiers généraux.

Les bataillons auxiliaires subissent dans ce moment leur incorporation, ou sont en marche pour rejoindre les corps dans lesquels ils seront incorporés. En date

(1) Ces notes, très étendues, nous ont paru essentielles à donner au moins en partie; elles offrent une idée de l'armée du Rhin en entrant en campagne, de l'esprit qui la conduisait, de celui qui l'animaient, et de ses rapports avec le pays en arrière ou en avant d'elle.

du 29 pluviôse, j'ai envoyé au Ministre de la guerre le tableau d'incorporation ; le résultat de cette incorporation sera d'égaliser les corps pour la force, ce qui rend les mouvemens intérieurs de l'armée faciles et précis ; les corps d'infanterie seront tous à peu près portés au complet de 23,000 à 24,000.

On ne doit point prendre, pour exemple, les campagnes précédentes, où l'on a marché avec moins de moyens ; mais alors on abordait un pays neuf ; aujourd'hui, que l'invasion des Français et le séjour prolongé des armées autrichiennes ont dévoté ces provinces, on n'y trouverait pas le huitième des ressources qu'on dat y trouver alors.

Le général en chef a plusieurs fois demandé l'autorisation pour une exportation de grains suffisans à l'approvisionnement de l'Helvétie ; cet objet est resté sans réponse : cependant il est urgent d'apporter des secours à cette république. La disette commença à s'y faire violemment sentir ; l'en voit arriver, des petits cantons, des colonies d'enfans conduits par leurs parens infertunés, forcés d'abandonner leurs toits et leurs champs ravagés ; ils les confient à la pitié charitable de leurs compatriotes que les malheurs de la guerre ont plus respectés. On les répartit dans les cantons de Berne, Soleure, Zurich, Fribourg et Bâle. Ce spectacle, déchirant pour l'étranger, peut produire le désespoir chez les Suisses ; cependant combien est-il intéressant de maintenir cet État dans la tranquillité, ou au moins dans l'indifférence au succès de l'une et l'autre puissances belligérantes. La Suisse est sur le flanc des opérations du Rhin et de l'armée d'Italie ; c'est par elle que ces deux armées peuvent s'avancer en front de bannière, et communiquer plus rapidement que les armées ennemies qui leur sont opposées.

La neutralité est passionnément désirée des Suisses ; il en résulte qu'à cet égard, tout leur donne espérance, et qu'une faible probabilité équivaut pour eux à une certitude ; ce désir effervescent est contraire à la tranquillité qu'en doit maintenir, parce qu'il tient les têtes en activité ; c'est sous ce point de vue que le gouvernement actuel est reprehensible, parce qu'il partage l'opinion générale, et que, loin de le dissimuler, il l'avoue à chaque instant. Le général en chef, qui a senti cet inconvénient, leur insinue, dans sa proclamation en date du 20 nivôse, l'impossibilité de cette neutralité par eux tant désirée. Sans doute que l'ambassadeur de la République française agira dans le même sens, et calmera des têtes vraiment passionnées de cette opinion.

DESJOLLES.

N° XII.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 4 floréal an VIII (24 avril 1800) (1).

Je viens, mon cher général, de vous faire passer, par le télégraphe, cet ordre formel des consuls : *attaquer l'ennemi sans perdre un seul moment*, et la présente dépêche, que je vous envoie par courrier extraordinaire, a pour objet de vous réitérer cet ordre et de vous en faire connaître l'impérieuse nécessité.

Depuis quinze jours, l'armée d'Italie est aux prises avec l'ennemi. Masséna a été attaqué sur tous les points par des forces infiniment supérieures; son armée, affaiblie par de longues privations et par une maladie qui n'a pas encore fini ses ravages, ne peut espérer de résister long-temps, si l'on n'opère, en sa faveur, la plus prompte et la plus puissante diversion. Déjà même les points les plus importants de sa ligne étaient enlevés, depuis le mont Cenis, dont l'ennemi s'était emparé, jusqu'à la rivière de Gènes, où il nous avait pris la rade et le fort de Vado. Ce n'est que par le courage du désespoir qu'on est parvenu à arrêter ses progrès et à le repousser; et, quoique nous n'ayons pas de nouvelles détaillées ni positives sur l'état des choses, nous savons, d'une manière à peu près certaine, que l'avantage nous est resté, et que nous avons fait 250 prisonniers. Mais cette lutte, vous le sentirez facilement, mon cher général, est trop inégale, pour que nous puissions la soutenir long-temps, et, si l'ennemi avait une fois forcé la frontière d'Italie, s'il était parvenu à désorganiser l'armée ou seulement à prendre l'ascendant sur elle, la nécessité de lui porter directement des secours changerait les combinaisons faites, et vous réduirait, pour tout le reste de la campagne, à une défensive également funeste à l'honneur national et au besoin physique qu'ont les armées de s'établir en pays ennemi.

Vous seul, mon cher général, pouvez prévenir de si grands malheurs. En attaquant avec impétuosité, et sans perdre un moment, ainsi que l'ordonnent

(1) Cette lettre fait voir l'importance que le Gouvernement attachait, avec raison, au commencement des opérations de Moreau, et à occuper fortement les Autrichiens en Allemagne. On remarquera, en rapprochant cette pièce de la suivante, que, le 24 avril, on pressait Moreau de passer le Rhin, et que, le même jour, il annonçait pour le 25 son passage, qui eut effectivement lieu ce jour-là.

les consuls, attirez l'ennemi de votre côté, et forcez-le, par la rapidité de vos succès, à lâcher prise en Italie. S'il parvenait à dissoudre l'armée de ce pays seulement en partie, le contre-coup s'en ferait bientôt ressentir sur vous-même; après avoir mis Masséna hors d'état de l'inquiéter, il pénétrerait en Suisse et jetterait l'alarme jusque dans nos foyers. Je vous conjure donc, mon cher général, au nom du salut de la patrie, d'ouvrir la campagne sans hésiter, et d'apprécier la valeur d'un instant dans la circonstance actuelle. Les consuls attendent votre réponse avec une impatience inexprimable; ils croyaient apprendre que l'attaque aurait eu lieu le 1^{er} floréal, ainsi que le font présumer les dernières dépêches, et ce n'est pas sans une grande peine, je vous l'avoue, mon cher général, qu'ils ont vu leur espérance trompée, sans même qu'ils sachent encore précisément à quoi s'en tenir sur le moment déterminé.

Il est à présumer que l'ennemi s'est mis ou se mettra promptement en masse pour attaquer successivement vos colonnes avec supériorité. Vous sentirez donc la nécessité de ne vous engager dans une bataille générale, que lorsque vous les aurez vous-même mises à portée de se secourir et d'opérer de concert; mais le passage du Rhin par les colonnes, et, en un mot, l'irruption en pays ennemi, ne peuvent être retardés d'une heure, sans compromettre le salut de la République.

Vous connaissez, mon cher général, ma haute estime et mon tendre attachement pour vous.

CARNOT.

N° XIII.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Colmar, 4 floréal an VIII (24 avril 1800) (1).

Le général en chef est parti cette nuit pour Strasbourg; il m'a chargé de vous prévenir que l'armée se met demain, 5, en mouvement.

(1) Cette lettre, rapprochée de la précédente et de celles qui ont déjà annoncé plusieurs fois, et presque sans variation, les mouvemens qui sont à présent imminens, prouve avec quelle maturité ils ont été calculés. La lecture du Bulletin nous dispense de citer les lettres successives qui annoncèrent, à mesure qu'elle eut lieu, l'exécution exacte de toutes les parties du plan développé, à l'avance, avec tant de détails.

Le général Saint-Cyr, dans sa première marche, doit arriver sur Fribourg, en culbutant la ligne de l'ennemi en avant du débouché du val d'Enfer. Il laissera assez de troupes dans la tête du pont de Brisach pour la mettre à l'abri d'insulte. Arrivé à Fribourg, son avant-garde s'engage dans le chemin de Fribourg, à Sanct-Blasien, tandis que l'arrière-garde aura l'air de marcher sur Valdkirch pour menacer ce débouché de la Kinzig, paraîtra lier ses opérations à celles du général Sainte-Suzanne sur cette vallée, et contenir sur ce point les forces de M. de Staray. Sans perdre de temps, le général Saint-Cyr, avec tous ses corps, suivra le chemin de son avant-garde et prendra position à Sanct-Blasien, sur la rivière de l'Alb, où il doit arriver en trois marches, sans éprouver de grands obstacles de la part de l'ennemi.

Le corps de réserve, qui aura débouché par Bâle, nettoiera la vallée de la Wiesen pour établir la communication avec le corps du général Saint-Cyr, sur Schœnan; puis, après avoir laissé quelques troupes dans la tête de pont de Bâle, il marchera à la hauteur du général Saint-Cyr, par la rive droite du Rhin, sur Sæckingen, et de là sur l'Alb, vers Lauffenbourg; ensuite ces deux corps continueront leur marche, l'un sur Stuhlingen et l'autre vers Thiengen, sur les bords de la Wutach. On jettera sur le Rhin, vers Waldshut, un pont préparé dans la rivière de l'Aar, aussitôt que ces deux corps d'armée auront pris position sur le torrent, et le général Lecourbe tentera un passage du Rhin entre Stein et Schaffhouse, vers Reichlingen (1).

En attendant le travail que vous demandez au bureau topographique de l'armée, je vous fais passer l'état de situation de l'ennemi, ainsi que l'emplacement de ses corps. Il est assez exact, puisque les rapports des espions et des déserteurs s'y conforment (2).

L'armée n'a pu être préparée avant le 5 à faire son mouvement; les difficultés des subsistances en sont les principales causes.

DRESSOLLES.

(1) Les deux paragraphes suivans de cette lettre se trouvent cités dans notre texte, chapitre III, page 58.

(2) Voyez le N° II des pièces justificatives.

N° XIV.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Closterwald, 17 floréal an VIII (7 mai 1800) (1).

J'AI eu l'honneur de vous annoncer, citoyen Ministre, par une dépêche télégraphique, le gain de la bataille du 13, à Engen. L'ennemi, qui avait réuni la majeure partie de ses forces, y a été battu, et, dans la marche du lendemain, nous n'avons pu le rejoindre.

La longueur de la route et les difficultés qu'opposa l'ennemi au corps du général Saint-Cyr, ne permirent qu'à la brigade du général Roussel d'arriver en ligne; après une action très vive, elle parvint, vers les sept heures du soir, à s'emparer des plateaux qui couvrent Engen.

P. S. Le général en chef, voulant empêcher l'ennemi de se réunir à son corps des Grisons, s'est dirigé de suite sur Mosskirch, et l'y a rencontré le 15. L'ennemi nous a abordés avec le plus grand acharnement; mais il a dû céder à la valeur de nos troupes, qui, dans cette affaire et dans la précédente, a été extrême.

N° XV.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU PREMIER-CONSUL.

Babenhausen, 7 prairial an VIII (27 mai 1800) (2).

NOUS attendons avec impatience, citoyen consul, l'annonce de vos succès; M. Kray et moi nous tâtonnons ici, lui, pour tenir autour d'Ulm, moi, pour qu'il quitte le poste.

(1) Nous ne citons de cette lettre que ce qui regarde le général Saint-Cyr; ce qui est relatif au même objet, dans la lettre de Moreau, est tout entier dans notre texte, chapitre III, page 63.

(2) Nous ne citons, de cette lettre, que ce qui montre avec quel zèle de coopération Moreau procède vis-à-vis le Premier-Consul. Le reste est conforme au bulletin.

Il eût été dangereux, pour vous surtout, que je portasse la guerre sur la rive gauche du Danube; notre position actuelle a forcé M. le prince de Reuss à se porter aux débouchés du Tyrol, aux sources du Lech et de l'Ilser; ainsi il n'est pas dangereux pour vous.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et mandez-moi tout ce qu'il est possible de faire pour vous.

Si M. Kray vient à moi, je recule encore jusqu'à Memmingen, je m'y fais joindre par le général Lecourbe et nous nous battons. S'il marche sur Augsbourg, j'y marche également. Il quittera son appui d'Ulm, et puis nous verrons ce qu'il y aura à faire pour vous couvrir et vivre, car la disette se fait déjà sentir.

Nous aurions plus d'avantages à guerroyer sur la rive gauche du Danube, et à faire contribuer le Wurtemberg et la Franconie; mais cela ne vous arrangerait pas, puisque l'ennemi pourrait faire descendre des détachemens en Italie, en nous laissant ravager les princes d'Empire.

Recevez l'assurance de mon attachement,

MOREAU.

N° XVI.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 11 prairial an VIII (31 mai 1800) (1).

J'ai reçu, mon cher général, vos deux lettres en date des 1^{er} et 2 prairial; j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails satisfaisans que vous me donnez, par la pre-

(1) Nous avons cru devoir donner ces extraits d'une longue dépêche de Carnot, qui offre des indications claires sur les vues du gouvernement relatives à la corrélation à maintenir entre nos armées du Rhin et d'Italie. On y voit aussi l'opinion de Carnot sur le caractère personnel de Moreau, et l'applaudissement du gouvernement consulaire aux premiers résultats de l'exécution du plan d'attaque de Moreau; on voit même que le Ministre, au premier coup d'œil, la juge téméraire.

mière, sur les diverses batailles et actions dont l'heureux résultat a été la prise de Stockach et des positions avantageuses d'Ehingen, Engen et Hohentwiel, et la direction de votre armée vers Mœsskirch et Pfullendorf, où elle a cueilli de nouveaux lauriers le 15 floréal. Les détails de cette action, promis dans votre lettre, ne me sont point encore parvenus.

Votre seconde lettre m'indique la position que vous occupez en ce moment ; elle me paraît, comme à vous, très avantageuse, et je la trouve beaucoup plus forte, étant appuyée vers Ulm, qu'une position plus avancée qui mettrait vos ailes à découvert. *Il est nécessaire, d'ailleurs, que tous vos efforts aient pour but, en ce moment, d'appeler sur vous toutes les forces et toute l'attention de l'ennemi pour l'empêcher de détacher des renforts sur l'Italie.*

J'ai cependant quelques inquiétudes sur votre gauche ; l'ennemi, beaucoup plus fort que vous en cavalerie, peut faire à temps un mouvement plus rapide. Ne pensez-vous pas, mon cher général, qu'il conviendrait de mettre quelques troupes en échelons sur le Rhin, et même de tirer des forces de Mayence, et de les porter en avant, pour inquiéter l'ennemi de ce côté et le menacer de toute l'apparence d'une attaque importante et bien disposée ? Cette mesure préviendrait le danger d'un mouvement rétrograde, nécessaire si la cavalerie ennemie venait à déborder votre gauche. Il me paraît encore important de tenir sans cesse l'ennemi harcelé et dans la crainte d'une attaque, et de l'obliger, par vos manœuvres, à porter ses plus grandes forces ailleurs que sur sa gauche, et à s'éloigner de l'Italie.

Je devrais, à cette occasion, mon cher général, me plaindre de ce que vous m'écrivez trop rarement ; mais il ne serait pas généreux de vous chercher querelle, lorsque vous êtes si bien occupé à terminer la querelle commune de tous les bons Français ; cependant, vous ne souffrirez certainement pas que j'aie des nouvelles par d'autres que par vous, et que je sois obligé, pour les avoir, à m'en rapporter à des journaux peu exacts et souvent infidèles. *Permettez-moi, mon cher général, de vous rappeler, à ce sujet, le temps où, tandis que l'archiduc Charles, au moindre petit avantage, le faisait annoncer avec emphase et porter, à travers l'Allemagne, jusqu'à Vienne, par des brigades de trompettes, vous, vous confiez modestement à la poste le soin de porter au Directoire la nouvelle de vos brillans succès.*

N° XVII.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 6 messidor an VIII (25 juin 1800) (1).

UNE dépêche télégraphique du 4 nous apprend, mon cher général, que l'aile droite de l'armée à vos ordres a forcé le passage du Danube sur Blindheim et Dillingen, avec tout le succès qui accompagne les opérations que le génie conçoit et que l'audace exécute. Nous attendons avec impatience les détails de cette affaire, qui paraît rivaliser avec les brillans avantages par lesquels l'armée de réserve vient de délivrer l'Italie; il est, en effet, présumable, en appréciant cette savante manœuvre et calculant ses suites, que, le centre de l'ennemi étant entamé et rejeté sur Donauwerth, le général Kray perd, comme vous l'aviez déjà prévu, ce formidable appui d'Ulm, et que cet intéressant dépôt, isolé et pressé, doit, par sa chute prochaine, assurer vos succès, en leur donnant un nouveau prix.

D'un autre côté, la droite de Kray, par l'effet de la manœuvre que Sainte-Suzanne exécute sur le Main, et qui, sans doute, doit coïncider avec la vôtre, va se trouver débordée, sur ses deux flancs, et formant un angle saillant qui, comme vous savez, est par lui-même le plus faible dans tout système défensif; il faudra donc que cette aile se retire, d'elle-même, pour rentrer en ligne; et ce mouvement, résultat immédiat de vos opérations, va vous livrer le reste de la Souabe et une grande partie de la Franconie; vous devez y trouver des magasins et des ressources de tout genre, qu'il sera important de bien économiser; car vous aurez rempli une tâche aussi glorieuse qu'utile, si vous parvenez à vivre et à vous maintenir dans ces deux cercles. Il vous sera aisé de voir, en jetant les yeux sur notre position actuelle, que vous ne pourriez désormais aller beaucoup plus avant, sans vous affaiblir, sans compromettre vos derrières et sans allonger vos

(1) Cette lettre de Carnot à Moreau nous a paru importante à faire connaître; on y verra combien le gouvernement de 1800, c'est-à-dire le Premier-Consul Bonaparte, était loin alors des opinions que celui-ci a manifestées à Sainte-Hélène, relativement aux opérations et aux spéculations militaires qui sont le sujet de cette dépêche. Voyez le chapitre V de cette première partie; ce qui est souligné, démontre que Moreau mettait dans ses mouvemens plus d'audace et de rapidité que le cabinet des Tuileries ne cherchait à lui en inspirer.

ailles; car nous ne devons point perdre de vue que l'Helvétie est dégarnie et, pour ainsi dire, ouverte à l'ennemi sur les confins du Tyrol, et que, s'il l'envahissait, nos débouchés de l'Italie seraient compromis, nos alliés ravagés, et nos propres foyers menacés; d'autre part, si les hostilités recommençaient en Italie, ne devez-vous pas vous tenir en garde contre le projet que l'ennemi pourrait concevoir, en se réduisant à une faible défensive à l'abri des places du Mincio et de l'Adige et des rivières du Frioul, de se porter en force sur votre droite pour y frapper un coup dont le succès serait d'autant plus probable et plus dangereux que vous seriez plus engagé?

Je pense donc, mon cher général, entrer dans vos vues, en vous observant qu'il suffit, en ce moment, à l'armée du Rhin, de se maintenir, en conservant sa supériorité; il faut, pour cela, que le succès du mouvement, que vous avez habilement préparé sur le Main, soit assuré et de nature à balayer le Wurtemberg, et à vous établir solidement en Franconie. Je vous proposerais, en conséquence, de joindre au corps du général Sainte-Suzanne la garnison de Mayence, que je ferais remplacer par les troupes qui sont aux environs de Lings et au camp d'Eindhoven; j'irai même jusqu'à vous céder, au besoin et momentanément, une partie de cette seconde garnison, sauf à y suppléer, comme on pourrait, fût-ce par des troupes bataves. J'en écris au général Augereau pour l'y préparer, et au Premier-Consul pour le consulter; je vous demande votre avis sur cette idée, et, si elle vous convient, les dispositions seront prises à l'instant pour en assurer l'exécution.

Nous n'aurions pas recours à ces moyens, et tout irait mieux encore, si nous obtenions de la conscription les résultats qu'on doit en attendre; je les active de tout mon pouvoir; et je n'ai encore que des espérances, fondées sur la bonne organisation et sur le zèle des autorités civiles qui concourent avec moi.

N° XVIII.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 17 messidor an VIII (6 juillet 1800) (1).

C'EST en appréciant vos dernières opérations sur le Danube, mon cher général, que le Premier-Consul y voit le gage des succès nouveaux qui doivent dompter

(1) C'est toujours dans la vue de constater la bonne intelligence qui régnait entre Moreau et le Gouvernement, que nous citons ces extraits de la correspondance ministérielle.

enfin l'orgueilleuse obstination de la cour de Vienne; la gloire de les obtenir est une récompense digne de l'armée du Rhin, et que vous saurez lui assurer. Il fallait pour cela que, rassuré sur vos flancs et concentrant vos forces, vous puissiez vous mouvoir avec facilité et agir avec toute votre énergie. Pour vous donner ces avantages, le Premier-Consul a pris les mesures que vous trouverez dans son arrêté du 14 de ce mois, que je me hâte de vous envoyer, et dans l'instruction rédigée en conséquence, que je vous adresse, approuvée par lui, comme suite et complément de son arrêté.

N° XIX.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Pfaffenhofen, 17 messidor an VIII (6 juillet 1800) (1).

Je profite du retour de votre courrier, mon cher Ministre, pour vous faire part de la situation de l'armée du Rhin; il paraît que les renforts, que l'Autriche destinait d'abord pour les armées d'Allemagne et d'Italie, viennent tous ici. On me rend compte qu'il y a un corps de 10,000 hommes arrivés à Salzbourg, et que les troupes de la Bohême s'avancent également sur le Danube. Si l'armée d'Italie ne reprend pas bientôt les hostilités, nous aurons une forte besogne. J'en écris au Premier-Consul.

Le prince de Reuss vient de renforcer le corps qu'il avait sur l'Ammer; sa brigade des Grisons a fait dire qu'elle devait prendre part à l'armistice d'Italie; en réponse, j'ai donné ordre de l'attaquer. Le général Lecourbe se dirige sur Fussen avec une forte division; le général Molitor, avec quelques bataillons, marche contre Feldkirch et les Grisons. *Dès que ces derniers points seront occupés, je ferai abandonner le Tyrol, ne voulant qu'établir une communication avec l'armée d'Italie par la Valteline, et non m'engrainer dans une guerre où j'aurais contre moi toute la population du pays.*

(1) Nous donnons cette pièce *en entier*, dans les mêmes vues que les précédens extraits; on y verra comment Moreau s'explique sur le Tyrol, par conséquent sur Inspruck, et ce que deviennent les allégations de Sainte-Hélène. Si elles étaient vraies, on aurait répondu quelque chose à cette dépêche de Moreau, et particulièrement à ce que nous soulignons.

J'ai très peu de troupes dans l'intérieur de l'Helvétie; mais j'ai placé dans le Rheinthal 14 compagnies, qui, jointes à un bataillon qui se trouve à Bregenz, suffisent pour couvrir l'Helvétie.

Le Premier-Consul avait dit au général Montchoisi que je lui enverrais 4 bataillons; mais, en vérité, c'est bien assez d'en avoir donné 29 pour l'armée de réserve. Je vous assure que je suis très inférieur en force à M. de Kray; j'ai deux places fortes à investir, Ulm et Ingolstadt, et je n'ai point une pièce d'artillerie pour attaquer aucune de ces places. Cependant j'espère me maintenir en manœuvrant; mais si l'armée d'Italie ne se bat pas bientôt, il faudra bien que je m'en aille. Je n'ai pas eu des nouvelles du Premier-Consul depuis le 28 prairial.

Le général Sainte-Suzanne doit être en mouvement depuis le 12; il lui faut dix marches pour être à ma hauteur. Dès qu'il sera sur la Rednitz et que nous occuperons les Grisons, *si l'armée d'Italie ne se dispose pas à reprendre les hostilités, j'accepterai la proposition de les suspendre ici, que m'a faite M. de Kray*; mais je préférerais que ce fût par une négociation générale, car j'aime à être maître de mes mouvemens.

L'armée est placée le long de l'Isar, depuis Munich jusqu'à Mainbourg, le centre entre Freising et Mosbourg, serrant Ingolstadt sur la rive droite, et le contenant sur la rive gauche.

L'armée ennemie était sur la rive opposée, son centre à Landshut. Dans mon dernier rapport de l'affaire de Vohbourg, j'oubliai de vous dire que nous avions fait 7 à 800 prisonniers.

MOREAU.

N° XX.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Pfaffenhofen, 17 messidor an VIII (6 juillet 1800) (1).

.....

L'armée française étant en position sur l'Isar, M. de Reuss se trouve forcé,

(1) Cet extrait vient à l'appui de la lettre précédente; nous le donnons dans la même vue; on n'a pas plus répondu au chef d'état-major qu'au général en chef: tous deux suivent exactement les instructions du 25 mars.

avec 12 à 14 bataillons, de tenir la ligne énorme qui s'étend depuis la tête de ce fleuve jusqu'à Feldkirch; ayant de nombreux débouchés à couvrir, il ne peut avoir que des corps très faibles sur chacun d'eux.

Le corps du lieutenant-général Lecourbe, qui se porte sur Fussen, menace la vallée de l'Inn, et, par conséquent, la seule retraite du corps ennemi des Grisons sur Inspruck, à moins qu'il n'aille prendre la route de Meran et Botzen, ce qui le couperait de l'armée de M. de Kray pour huit ou dix jours de marche. Le général Lecourbe pouvant se rendre dans trois petites marches sur l'Inn, et le général Molitor marchant directement sur Feldkirch, il est à présumer que l'ennemi évacuera précipitamment la vallée du Rhin, en nous abandonnant les postes de Feldkirch, Mayensfeld et Coire, nous permettant ainsi d'ouvrir une nouvelle et plus prompt communication avec l'armée d'Italie. L'intention du général en chef n'est cependant pas de faire pénétrer le général Lecourbe trop avant dans le Tyrol, mais seulement d'en faire vigoureusement la menace; il craindrait de réveiller les Tyroliens et de les appeler aux armes. L'opération des Grisons ne pouvant d'ailleurs plus être retardée, tous les inconvénients de dégarnir un instant l'armée sont prévus, autant que possible, pour tâcher d'y parer. Le moral de l'ennemi est bien ébranlé pour songer tout à coup à une offensive; s'il y pensait dès aujourd'hui, ses moyens sont encore disséminés, et il lui faut du temps pour pouvoir les réunir.

Les rapports d'espions annoncent un rassemblement de 10,000 hommes à Salzbourg, ainsi que la marche des réserves de la Bohême sur le Danube. Si l'armistice entre les armées d'Italie se prolonge trop long-temps, sans devenir commun à celle du Rhin, il serait dangereux que l'ennemi se décidât à jouer avec toutes ses réserves sur cette armée, espérant, d'après la prolongation de l'armistice, pouvoir les faire arriver encore à temps à l'armée d'Italie; le général Moreau pourrait alors succomber sous l'effort, ou du moins être forcé à un pas rétrograde, ce qui serait une alternative douloureuse.

DESSOLLES.

N° XXI.

RAPPORT AU PREMIER-CONSUL PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Paris, 22 messidor an VIII (11 juillet 1800) (1).

Les rapports annonçant que l'ennemi avait envoyé sa grosse artillerie sur les frontières de la Bohême, qu'une partie de son armée s'était dirigée sur Braunau, et l'autre entre l'Isar et l'Inn, en position à Wartenberg, sur la petite rivière de Sempt, et que M. de Reuss avait fait marcher 4,000 hommes à Tœlz, sur le Haut-Isar, et 2 bataillons de Manfredini, avec de la cavalerie, sur Benedictbaiern, le général en chef a cru que c'était le moment favorable de tenter une expédition sur les Grisons, où le front de M. de Reuss, s'étendant depuis la tête de l'Inn jusqu'à Feldkirch, ne pouvait qu'être affaibli.

Les Grisons occupés et la communication avec l'Italie établie par la Valteline, le lieutenant-général Lecourbe, qui se sera borné à menacer le Tyrol, se repliera sur le gros de l'armée.

Pour favoriser cette expédition et parer à l'inconvénient de dégarnir, un moment, l'armée, le général en chef a fait attaquer le pont de Landshut, le seul que l'ennemi eût conservé sur l'Isar, afin de le forcer, s'il voulait venir sur nous, de tenter un passage, de vive-force, d'une rivière non guéable, ce qui nous donnerait le temps de réunir, au gros de l'armée, les corps du général Grenier et du général Lecourbe.

Mais les mêmes rapports annoncent que 10,000 hommes se sont réunis à Salzbourg, et que les réserves de la Bohême marchent sur le Danube; que ces corps, destinés en partie pour l'Italie, profitant de l'armistice, viennent renforcer M. de Kray, devant qui l'armée du Rhin, obligée de fournir à deux blocus, est déjà inférieure en nombre.

Ces dispositions font craindre, avec raison, au général Moreau, d'avoir bientôt sur les bras des forces trop supérieures pour qu'il puisse se maintenir, et n'être pas forcé, ou à accepter l'armistice que M. de Kray lui a proposé, ou à faire un mou-

(1) Ce rapport, approuvé par les consuls, développe les raisons qu'avait Moreau de conclure l'armistice, raisons qui étaient parfaitement senties par le Gouvernement.

vement rétrograde, ce qui pourrait avoir des suites très fâcheuses, surtout dans l'opinion. Il peut en être réduit là avant que l'armée batave et celle de réserve aient pu arriver à son secours, si l'on ne se hâte, par la prompte reprise des hostilités en Italie, d'y appeler une partie des forces que l'Empereur dirige sur le Danube; cela fait encore sentir la nécessité de porter la plus grande célérité dans l'exécution du plan d'opérations dernièrement arrêté, de réunir et faire mouvoir l'armée batave, destinée pour l'Allemagne, et surtout de renforcer et de porter de suite à sa destination, l'armée de réserve, qui rendrait au général Moreau les corps de Molitor et de Lecourbe, et le mettrait en mesure de brusquer Ulm et Ingolstadt.

 N° XXII.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Munich, 23 messidor an VIII (12 juillet 1800) (1).

M. de Kray, mon cher général, m'a encore demandé de suspendre les hostilités. Comme il n'est guère possible d'aller plus loin, et que je ne puis pas tout seul faire la guerre à l'Allemagne, nous sommes entrés en négociation; je doute qu'il accepte les conditions que je lui fais, qui sont de me donner le cours du Main jusqu'à la Rednitz, la ligne de Feldkirch à Fussen, l'évacuation des Grisons et le partage d'Ulm.

MOREAU.

 N° XXIII.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL LECOURBE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Bregenz, 25 messidor an VIII (14 juillet 1800) (2).

J'ARRIVE en ce moment, mon cher général, devant Feldkirch. Nous n'avons pas pu emporter cette position, défendue par 6 bataillons autrichiens bien comptés, sans compter les Suisses émigrés et les paysans du Montafou.

(1) Si le Gouvernement avait commandé à Moreau d'exiger Inspruck, comment Moreau aurait-il, en écrivant au Gouvernement, regardé comme de fortes demandes, et dont il espérait peu de réussite, celles qui sont contenues ici, qu'il obtint, mais où il n'est pas question d'Inspruck ?

(2) Cette lettre de Lecourbe, ni rien dans toute sa correspondance, ne porte la moindre

Le général Molitor n'avait pas la valeur de 3 bataillons, et le reste est avec le général Jardon, qui doit avoir passé le Rhin à Zollbruck et Reichenau, pour s'emparer de Coire et de Luciensteig.

J'ignore encore ce qu'il a fait. Je vais partir pour me rendre sur ces points. Si les Grisons sont occupés, je me borne là, car il serait impossible, sans avoir un corps de 10,000 hommes, de tenir Feldkirch, sans le Vorarlberg.

Toutes les positions retranchées, depuis Bregenz jusqu'à Feldkirch, ont été emportées.

Reitti n'a pu l'être. Vous n'imaginez pas combien l'ennemi a réuni l'art à la nature pour défendre l'entrée du Tyrol.

Le nombre de troupes annoncé dans les rapports est toujours le même, et, sur le Tyrol et dans les Grisons, l'ennemi a le double de ce que je lui ai présenté pour l'attaquer.

Mais vous ne devez pas tenir à Feldkirch. Si, en proposant un armistice, il veut céder les Grisons, sans Feldkirch, et sans entrer dans le Tyrol, je vous conseille de le faire, et je crois qu'il y souscrita (1).

Nous avons fait quelques centaines de prisonniers.

LECOURBE.

N° XXIV.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Munich, 27 messidor an VIII (16 juillet 1800) (2).

Je vous fais passer ci-joint, mon cher général, la convention que j'ai arrêtée avec M. de Kray. Il était impossible, en combattant, de pouvoir espérer d'aller plus

trace directe ni indirecte de mésintelligence avec Moreau, ni de critique de ses opérations; nous transcrivons cette lettre, pour appuyer ce qui se trouve à cet égard, chapitre III, à la fin de la page 62.

(1) Feldkirch fut pris le même jour, 14 juillet, après cette lettre écrite, comme on le verra par la pièce suivante, et cédé par l'armistice; ce fut Molitor qui enleva les retranchemens de Feldkirch. Voyez l'exposé des faits, page 35.

(2) Cette lettre offre le complément des preuves que portent déjà toutes les autres, sur la conduite de Moreau relativement à l'armistice, et la parfaite intelligence qui régnait sur toutes les questions entre lui et le gouvernement consulaire.

loin, et je vous avone que j'aurais à peine osé hasarder d'aborder l'armée ennemie en avant de l'Isar, avant d'avoir assuré ma droite, ayant l'ennemi derrière moi, à plus de trente lieues.

J'avais chargé le général Lecourbe, avec une vingtaine de bataillons, de tâcher de s'emparer de Reitti, de Feldkirch et de Coire. J'ai entré alors en pourparler et vous verrez que je me suis donné du pays à ma gauche, pour vivre et payer la solde, et je me suis assuré à droite des principaux débouchés du Tyrol.

La droite du général Lecourbe se porta à Fussen, et le général Gudin me prévint qu'il n'espérait pas emporter Reitti sans de grands sacrifices. Le lendemain, le général Lecourbe m'écrivit, de Bregenz, qu'il avait fait attaquer les postes ennemis entre Bregenz et Feldkirch, mais qu'il lui paraissait impossible d'emporter le dernier endroit; que le général Jardon marchait sur Coire, mais qu'il n'avait pas encore de ses nouvelles.

Feldkirch et Coire furent évacués le 25, et le 26, au matin, ils m'étaient accordés par l'armistice. On nous cède également Reitti, ce qui nous donne trois grands débouchés sur l'Inn, et la communication, par le Splugen et Chiavenna, avec l'armée d'Italie. A gauche, on me donne Ratisbonne et la rive gauche du Main, depuis la Rednitz. Le général Lahorie, que j'ai chargé de cette négociation, part pour Paris, et vous rendra un compte plus particulier des motifs qui m'ont déterminé à traiter. L'armée était excédée de fatigue et elle savait que, depuis un mois, elle se battait seule. Sa solde arriérée, les réparations de son habillement et de sa chaussure exigeaient du repos.

Un autre motif, encore plus puissant, c'est que, ne pouvant pas aller plus loin, je ne pouvais pas conserver l'armée rassemblée dans un pays stérile, entièrement épuisé. Il nous faut, avant d'agir, le temps de former de grands magasins sur le Lech, et de rassembler un parc de siège pour emporter Ulm, dans les douze premiers jours où les hostilités recommenceront. Cette place ne peut guère tenir davantage. Il faut également augmenter nos équipages d'artillerie, au moins de 3,000 chevaux, pour ne pas manquer de munitions, et vous vous en convaincrez facilement quand vous considérerez que nous sommes à plus de 80 lieues de nos arsenaux; et je suis même convaincu que, si vous persistez à nous ôter la 6^e division et les arsenaux de Metz et de Mayence, nous finirons par manquer totalement.

D'après mes précédentes dépêches et la dernière lettre que m'a écrite le Premier-Consul, il est possible qu'on donne l'ordre à l'armée d'Italie de commencer les hostilités. Je fais part, par le courrier, au général en chef Masséna, de la convention que je viens de faire, et le prie, dans le cas où il aurait reçu des ordres de recommencer, motivés sur ce que nous ne pouvons pas soutenir seuls l'effort

de l'armée autrichienne, de prendre de nouveaux ordres du Gouvernement, pour que nous agissions ensemble; ce qui est d'autant plus nécessaire à présent, que nous sommes mieux liés que jamais. J'ose espérer que, pendant l'armistice, on me laissera occuper tout le pays que l'armée a conquis; elle en a besoin pour sa solde, ses subsistances et ses réquisitions, et il serait injuste de la priver d'une partie des ressources qu'elle a gagnées bien légitimement.

Le général Lahorie vous donnera sur tout cela des développemens que ne peut pas comporter une lettre.

N° XXV.

RAPPORT AU PREMIER-CONSUL PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Paris, 29 messidor an VIII (18 juillet 1800) (1).

L'ARMÉE du Rhin, en position sur l'Isar, qui la sépare de l'armée autrichienne, menace, d'un côté, Ratisbonne, et, de l'autre, manœuvre avec succès pour s'emparer des Grisons et inquiéter le Tyrol.

Cette position, utile en ce qu'elle divise momentanément les forces et l'attention de l'ennemi, et qu'elle tend à se lier avec l'armée d'Italie par la communication la plus prompte, a, par la nécessité où l'on est d'attaquer simultanément Ulm et de bloquer Ingolstadt, l'inconvénient d'être trop étendue; elle a surtout celui de permettre à l'ennemi de réunir ses renforts dans un point intermédiaire, d'où, à l'abri de l'armistice prolongé en Italie, il peut les porter en masse sur l'armée du Rhin, et faire pencher en sa faveur, par la supériorité du nombre, l'avantage que notre supériorité de génie et d'audace nous a valu jusqu'ici.

La prolongation de l'armistice en Italie aggrave ces inconvéniens et peut en rendre les conséquences fâcheuses. Elle produit un autre mauvais effet; elle fait que l'armée du Rhin se rappelle et témoigne même qu'elle a besoin de repos, ce qu'elle eût oublié, si elle ne s'apercevait qu'elle se bat seule depuis un mois.

(1) Ce rapport, qui avait lieu le lendemain du jour où l'armistice était signé, et avant que l'on connût aux Tuileries cette signature, fait voir combien on y était pénétré de la même conviction que Moreau; on y regardait comme indispensable un armistice de dix jours; il fut de douze, à compter de la dénonciation respective.

Ces considérations, bien senties par le général Moreau, lui font vivement désirer qu'à défaut de réponse positive de l'empereur, le terme le plus prochain soit fixé à l'armistice; et, dans l'incertitude où sa durée le laisse, il n'a pas cru devoir refuser d'écouter les nouvelles propositions d'une suspension d'armes, que lui a encore proposée le général Kray; c'est ce qu'il annonce par ses lettres datées de Munich, des 23 et 24 du courant.

Il doutait néanmoins que le général autrichien acceptât les propositions qu'il lui faisait, et qui sont de donner à l'armée française le cours du Main jusqu'à la Rednitz, la ligne de Feldkirch à Fussen, d'évacuer les Grisons et de partager Ulm; il se proposait d'ailleurs de ne rien conclure que pour dix jours.

Il est une vérité que le système constamment suivi par le cabinet autrichien met dans la plus grande évidence, c'est que, dans la position où il se trouve, il ne doit faire aucune réponse positive, tant qu'il aura quelque espoir de gagner du temps. Or, l'intention du Premier-Consul étant de briser toutes ces formes dilatoires, et de faire prononcer franchement et sans délai cette cour astucieuse, il lui est aisé de voir ce qu'il convient d'ordonner.

Si le général Moreau, avant de connaître définitivement l'intention du Premier-Consul sur la mesure que semblent lui inspirer les circonstances où il se trouve, concluait un armistice de dix jours, il ne saurait avoir de grands inconvéniens, pourvu que nous fussions prêts à rompre celui d'Italie à l'expiration de celui du Danube, et que la rupture vint partout de notre côté; durant cet intervalle, l'avant-garde de l'armée de réserve se serait avancée vers les Grisons; le corps de Sainte-Suzanne aurait marché sur la Rednitz; l'armée de Batavie pourrait suivre sa destination et arriver sur le Main, de manière que l'armée du Rhin se trouverait, à la rupture, en état d'agir avec toute l'énergie que peuvent lui donner sa concentration et l'appui de ses ailes.

Le Ministre, en se bornant à demander, à ce sujet, au Premier-Consul, ses ordres pour le général Moreau, lui rappellera que, conformément à ses intentions, le général Masséna est prévenu d'être en mesure de déclarer, le 1^{er} thermidor, à M. de Mélas, que l'armistice serait rompu le 10, et averti qu'un courrier devait partir d'ici le 26 de ce mois, pour lui porter, à cet égard, les derniers ordres du Gouvernement.

N^o XXVI.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Au , près Munich, 2 thermidor an VIII (21 juillet 1800) (1).

J'ai l'honneur de vous adresser l'aperçu des arrondissemens que devront occuper les différens corps d'armée et divisions de l'armée du Rhin, pour prendre leurs cantonnemens, d'après le traité d'armistice qui vient d'être conclu.

L'aile droite, sous les ordres du lieutenant-général Lecourbe, occupe le Splügen, dans les Grisons. Son front se prolonge vers la gauche, le long de la ligne de démarcation jusque sur Ettal, vers la Haute-Loisach. Sa ligne de profondeur, prise d'Ettal au Staffelsee, de ce lac à Weillheim, longe la rive gauche de l'Ammer jusqu'à la tête de l'Ammersee; de Diessen elle se dirige sur Landsberg, Mindelheim, Kellmunz sur l'Iller, et Ehingen sur le Danube. Remontant ensuite le Danube, elle occupe tout le pays en arrière de la rive droite de ce fleuve, tenant cependant sur la rive gauche Riedlingen et Friedingen. De ce point elle s'éloigne du Danube, et, suivant la route de Tutlingen à Rottweil, elle occupe ce dernier point, inclusivement, en retombant sur Geisingen, Engen et Stockach, jusqu'au lac de Constance.

La division aux ordres du général Decaen occupe le terrain compris entre la ligne de démarcation et la rive droite de l'Isar. Son extrême droite s'étend jusqu'à Murnau, entre la Loisach et le Staffelsee, pour se lier au corps d'armée du lieutenant-général Lecourbe. Sa gauche appuie à Vilsbibourg, sur la route de Landshut à Braunau, pour se lier à la droite du corps d'armée du lieutenant-général Grenier.

Tout le pays entre la rive gauche de l'Isar et la partie du Lech non comprise dans l'arrondissement du lieutenant-général Lecourbe, ne devra pas être occupé, afin de ménager les ressources d'un terrain où l'armée aurait à se rassembler en cas d'hostilités.

L'aile gauche, sous les ordres du lieutenant-général Grenier, appuie sa droite à Vilsbibourg; elle prolonge son front le long de la ligne de démarcation déter-

(1) Le texte de l'armistice de Parsdorf étant partout, on n'a pas cru devoir en grossir ces pièces justificatives; d'ailleurs, ce texte est rendu inutile pour le lecteur, par la carte qui donne la ligne de démarcation; il ne reste d'intérêt militaire qu'à l'emplacement des troupes en dedans de la ligne; on le trouvera dans cette pièce.

minée par l'armistice jusqu'aux sources de la Rednitz ; elle occupe tout le terrain compris entre cette ligne de démarcation et la ligne de profondeur qui, partant de Landshut, passe à Mainbourg, Geisensfeld, Schrobenhausen, Neubourg, Monheim, et, remontant la rive gauche de la Wœrnitz, se dirige vers les sources de la Rednitz.

La division aux ordres du général Leclerc prend ses cantonnemens sur la Zusam, depuis Zusmarshausen jusqu'à Donauwerth, et sur le Danube, depuis Lauingen jusqu'à Donauwerth inclusivement, comprenant l'espace entre le Danube et la Zusam, depuis Zusmarshausen jusqu'à la Mindel, ainsi que la plaine sur la rive gauche du Danube.

L'espace compris entre les routes de Wertingen et Zusmarshausen, l'Iller et la route de Mindelheim à Kellmunz, restera sans troupes, ayant eu à nourrir une partie de l'armée pendant un mois.

La division de cavalerie aux ordres du général d'Hautpoul a pour arrondissement la rive gauche de l'Eger, en le remontant jusqu'à Kloster-Zimmern ; de là, prenant la direction de Burkenhausen et Wengenhausen, en suivant la route de Dinkelsbühl. Cette division occupe, depuis Wengenhausen, tous les cantonnemens sur cette route, jusqu'à Dinkelsbühl inclusivement.

La division aux ordres du général Grandjean, cantonne sur Nœrdlingen, Bopfingen, Lauchheim et Ellwangen, embrassant dans son arrondissement l'espace compris entre ces villes, celle d'Aalen et la rive gauche du Danube.

Le corps des flanqueurs de gauche, sous les ordres du général Richepense, formant le blocus d'Ulm, occupe les positions qui environnent cette place. Il prend ses cantonnemens dans le pays compris entre Gmund, Schorndorf, Urach et Blaubeuren, occupant les vallées de la Fils et de la Rems dans cet intervalle, et tenant Stuttgart par un piquet de police.

Le corps du Bas-Rhin, sous les ordres du lieutenant-général Sainte-Suzanne, prend ses cantonnemens dans la Franconie, le long de la ligne de démarcation, de manière à presser la rentrée des contributions qu'il est chargé de lever.

Les lieutenans-généraux sont chargés de déterminer les cantonnemens que devront occuper chaque demi-brigade et chaque régiment de cavalerie ; aussitôt qu'ils en auront fait passer la note détaillée, je m'empresserai de vous en transmettre le résultat.

Ils ont ordre de disposer leurs troupes de manière qu'elles puissent être rendues, dans moins de huit jours, sur le terrain qu'elles devront réoccuper dans le cas où les hostilités devront recommencer.

DESSOLLES.

N° XXVII.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 3 thermidor an VIII (22 juillet 1800) (1).

Je me suis empressé, mon cher général, de soumettre aux Consuls vos observations sur les inconvéniens qui résultaient de l'exécution de la mesure par eux ordonnée, de détacher de l'armée du Rhin les divisions territoriales qui en faisaient partie; ils en ont senti la justesse, et ont décidé que la 3^e et la 5^e divisions seraient remises sous vos ordres; ils rattachent ainsi à l'armée du Rhin la plupart des places fortes du Haut-Rhin, de la Moselle et de la Sarre, et vous rendent des emplacements favorables à vos grands dépôts. J'en écris aux généraux commandant dans ces divisions, pour qu'ils reprennent avec vous leurs rapports de service et de subordination; et je me hâte de vous en prévenir, afin de vous donner une nouvelle preuve de l'empressement que je mettrai toujours à tout ce qui pourra vous être agréable, surtout quand l'avantage de l'armée que vous commandez s'y trouvera réuni.

Nous avons appris, le 30, par une dépêche télégraphique, que, le 26, vous aviez conclu un armistice avec le général Kray; j'avais, dès la veille, soumis aux Consuls un rapport pressant sur les dangers auxquels vous exposait la prolongation de celui d'Italie. J'y prévoyais que celui que vous traitiez sur le Danube, en serait une conséquence forcée, mais qu'il n'aurait pas d'inconvéniens, s'il était conclu pour peu de jours, et si nous étions en mesure de rompre celui d'Italie à l'expiration de celui du Danube; il paraît que le Premier-Consul l'a vu de même, et nous attendions avec impatience d'en connaître les conditions. Dans tous les cas, l'intention du Premier-Consul est que vous vous hâtiez de rassembler l'armée, que vous retiriez à vous toutes les troupes que vous avez en Helvétie; la marche de l'avant-garde de l'armée d'Helvétie vous permet d'exécuter ce mouvement, sans occasioner de lacune dangereuse à la sûreté du pays et de vos communications avec l'armée d'Italie.

Le Premier-Consul désire aussi que vous concentriez près de vous toutes les

(1) On voit toujours la meilleure intelligence entre Moreau et le Premier-Consul, et l'approbation de tout ce qu'il a fait, qui ne s'écarte point de ce qu'il avait annoncé.

troupes aux ordres du général Sainte-Suzanne ; il vient de donner les ordres les plus pressans au général Augereau, de venir en toute diligence prendre ses quartiers sur le Main, quand même toutes ses forces ne seraient pas réunies ; ses opérations doivent se concerter avec les vôtres et se prêter un mutuel appui, car son principal but est de favoriser vos mouvemens et d'appuyer, comme de renforcer, au besoin, votre aile gauche.

CARNOT.

N° XXVIII.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Augsbourg, 10 thermidor an VIII (29 juillet 1800) (1).

Le général en chef a reçu l'arrêté des Consuls, qui comprend l'Helvétie dans le territoire affecté à l'armée de réserve ; il me charge de vous faire observer que Bâle est encore nécessaire à l'armée du Rhin, ainsi que le Fricktal, que traverse la route des villes forestières.

La vallée d'Enfer (Hœllenthal), ainsi que celle de la Kinzig, ne peuvent être des communications utiles et assurées pour l'armée du Rhin, qu'après la chute d'Ulm. Jusqu'alors, les partis ennemis auront le droit de les menacer et de nous empêcher d'en faire la route de nos convois. D'ailleurs, les Montagnes-Noires, habitées par un peuple inquiet et pauvre, sont toujours infestées de brigands ; il ne nous restera donc que la route des villes forestières et le pont de Bâle, puisque celui d'Huningue est détruit. Le général en chef espère que vous sentirez trop la justesse de ses observations pour ne pas y déférer, d'autant qu'elles ne contrarient nullement le projet de faire occuper l'Helvétie par l'armée de réserve.

L'armée du Rhin n'avait presque plus de troupes actives en Helvétie depuis l'occupation des Grisons ; il y restait quelques dépôts, que le général en chef fait passer de suite dans les 5^e et 3^e divisions militaires. Bâle renferme la plus grande partie de nos moyens en habillement ; le général en chef ne donnera point

(1) Nous rapportons cette lettre, pour faire voir avec quel soin, à l'état-major de l'armée du Rhin, on se mettait, pendant l'armistice, en mesure de le rompre, au besoin, avec avantage.

l'ordre de les évacuer, parce qu'il espère conserver ce point intéressant pour l'armée.

Quant à l'avis que vous donnez au général en chef, de rassembler son armée et de rapprocher le général Sainte-Suzanne; pour le premier objet, il vous observe que l'armistice ne pouvant être rompu qu'après avoir été prévenu douze jours d'avance, les cantonnemens ont été combinés de manière à pouvoir rassembler l'armée sur l'Isar dans huit marches; pour le second, le lieutenant-général Sainte-Suzanne, marchant avec les garnisons de Mayence, Landau et une partie de celles de Strasbourg et Kehl, il ne peut que manœuvrer dans la Franconie, toujours prêt à les rejeter sur ces places, à moins que l'on ne leur désigne positivement une nouvelle garnison.

Le général en chef me charge encore de vous demander de donner des ordres pour qu'un bataillon de la 1^{re} demi-brigade légère, que le général Monecy a conduit en Italie, vienne rejoindre ses deux autres bataillons à l'armée du Rhin.

DESSOLLES.

N° XXIX.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Augsbourg, 12 thermidor an VIII (31 juillet 1800) (1).

Ma lettre du 11 allait partir, mon cher général, quand votre dépêche du 6 m'est arrivée. Vous verrez que je suis prêt à rassembler l'armée dès que vous voudrez recommencer les hostilités. Je pense entièrement comme vous sur la nécessité de recommencer très promptement, si la maison d'Autriche veut traîner les négociations en longueur.

Je remercie bien le Premier-Consul de la confiance qu'il me témoigne; je la mérite au moins par mon dévouement à la République et par l'attachement et la confiance que j'ai moi-même en lui.

Je n'accepterai point le commandement de trois armées. C'est tout ce qu'un

(1) Même motif que la lettre précédente; preuve du refus que Moreau a fait d'un commandement beaucoup plus étendu; continuation de la bonne intelligence avec le Premier-Consul.

homme peut faire que de commander à trois lieutenans-généraux; je ne me tirerais pas avec trois généraux en chef de plus.

MOREAU.

N^o XXX.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU GÉNÉRAL DE DIVISION DECAEN.

Augsbourg, 2 fructidor an VIII (20 août 1800) (1).

Le général en chef ayant l'intention, mon cher général, de profiter du repos dont nous laisse jouir l'armistice, pour se procurer, sur les pays qui ont été le théâtre de ses campagnes, les renseignemens topographiques les plus exacts et les plus détaillés, vient, dans ce moment, de distribuer, sur le territoire de la Souabe, la plus grande partie des officiers du génie et des ingénieurs-géographes, pour faire lever les parties les plus intéressantes de ce cercle, sous les rapports militaires, tels que le cours des fleuves et les chaînes de montagnes qui les traversent. Il désire opérer le même travail sur la Bavière; mais, comme le nombre d'officiers aptes à cette opération se trouve épuisé, il a pensé d'utiliser les officiers et employés dont le gouvernement électoral se servait pour ce genre de travail. Après avoir pris des renseignemens, il a décidé qu'il serait formé à Munich, sous la direction de l'adjudant-général d'Abancourt, une commission de routes, formée des citoyens Muller, Grumberg, Hazzi et Urschneider, qui possèdent les talens y requis. A la diligence de cette commission, il sera organisé un bureau géotopographique, auquel seront attachés les dessinateurs nécessaires pour fournir, sur la demande du général en chef ou du chef de l'état-major général, des cartes et autres renseignemens relatifs à l'électorat de Bavière et au Haut-Palatinat. Cette commission sera également chargée d'indiquer, par districts, les guides les plus intelligens et les plus sûrs pour la conduite des colonnes, supposé que les hostilités dussent recommencer.

DESSOLLES.

(1) Cette pièce se rapporte à ce que nous avons dit à la page 7 de notre Avant-Propos et à la fin du Chapitre V de notre première Partie.

N° XXXI.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Augsbourg, 4 fructidor an VIII (22 août 1800) (1).

.....
 Les pertes de l'armée, en blessés, tués, prisonniers, ne peut s'élever, depuis l'ouverture de la campagne, au-delà de 12,500 hommes, et à 13,000, en comptant celle des corps partis pour l'armée d'Italie. On doit comprendre, dans ce nombre, les prisonniers, dont le nombre ne va pas à 5,000, mais de 4,000 à 4,500.

La plus grande partie des blessés rentrent des hôpitaux dans leurs corps; la force moyenne des bataillons de l'armée était de 650 hommes, peu de jours avant l'armistice; bientôt elle a été de 680, et maintenant je crois qu'on peut les calculer à 700. Les escadrons n'ont pas éprouvé la même hausse; leur force moyenne se soutient à 105 chevaux environ.

L'ennemi a éprouvé, en déserteurs ou prisonniers, une perte de 20,000 hommes, dont on justifiera prochainement, par les états qui vont être envoyés. Selon différens rapports, l'ennemi évalue sa perte, dans cette campagne, à 35,000 hommes environ.

DESSOLLES.

N° XXXII.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 6 fructidor an VIII (24 août 1800.)

Je vous avais déjà annoncé, mon cher général, que l'estime et la confiance des consuls vous appelleraient à la direction suprême des forces qui doivent agir

(1) Cette lettre prouve l'exactitude de ce que nous avons dit de l'état de l'armée française et de celui de l'armée ennemie, à la fin de la campagne d'été.

en Allemagne. La modestie avec laquelle vous vous refusez à accepter cet important commandement, n'a été, à leurs yeux, qu'un nouveau motif pour vous le donner. En effet, prévoyant que les lenteurs de la cour de Vienne peuvent mettre incessamment le gouvernement dans la nécessité de rompre l'armistice, et sentant tout l'avantage qu'il doit y avoir à mettre dans les opérations de nos armées en Allemagne, cet ensemble énergique et soutenu qui double les moyens et assure les succès, ils ont d'abord arrêté qu'à la rupture de l'armistice, le corps d'armée que commande le général Augereau serait à vos ordres, et agirait, d'après vos instructions, pour seconder et assurer vos opérations.

CARNOT.

N° XXXIII.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Augsbourg, 7 fructidor an VIII (25 août 1800.)

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre du 3 fructidor, qui m'annonce la reprise des hostilités.

Il est très important que le gouvernement détermine très promptement la destination des armées batave et de réserve.

J'avais déjà donné ordre d'évacuer les Grisons et le Vorarlberg, pour que les troupes qui sont en Helvétie viennent occuper cette ligne; alors, je n'aurais à m'occuper de mes derrières que depuis la vallée du Lech, et si cette armée a, comme je l'espère, l'ordre de se porter dans la vallée de l'Inn, elle secondera puissamment les opérations des armées du Rhin et d'Italie.

Le général Augereau, indépendamment de son opération contre M. d'Albini et son armée, pourra faire l'investissement et même le siège de Philipsbourg. Puisque l'armée batave est là, il faut en tirer le plus grand parti possible, et ne pas employer trop de bonnes troupes contre les médiocres troupes des cercles.

Le corps du général Sainte-Suzanne, que, probablement, il faudra renforcer, sera chargé d'investir Ulm et Ingolstadt. Dès qu'un succès contre l'armée autrichienne m'aura mis à même de détacher quelques bataillons, je ferai faire le siège de cette dernière place. Je me porterai sur l'Inn, avec mon corps et celui du général Grenier; mais je serai forcé de tenir sur le Danube une division de ma

gauche, pour contenir le corps du général Klenau et les troupes de l'électeur de Bavière dans le Haut-Palatinat, qui, sans cela, entreprendraient sur le corps du général Sainte-Suzanne.

Le général Lecourbe se portera sur Inspruck (1), par Reitti et Partenkirch, secondé par l'armée de réserve; je regarde ce mouvement comme assuré. Il me donnera le passage de l'Inn, que néanmoins je pourrai bien tenter de vive-force, si j'en trouve une belle occasion.

Voilà, mon cher Ministre, un premier aperçu des opérations que l'armée du Rhin peut entreprendre, mais il faut que le gouvernement se prononce bien promptement sur les opérations des armées de réserve et batave, et qu'elles aient l'ordre de marcher sans tâtonner.

MOREAU.

N° XXXIV.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DECAEN AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Nymphembourg, 14 fructidor an VIII (1^{er} septembre 1800.)

Je désire, mon général, que le lieu que j'ai choisi pour la position de l'armée, sur les débouchés de Braunau et de Wasserbourg, soit tel que vous le désirez.

Ayant pensé que vous n'avez pas entendu que je m'occupasse de tous les débouchés qui mènent à Braunau, je n'ai bien fait attention qu'à ceux par lesquels on pouvait se diriger sur cet endroit et sur Wasserbourg, en partant de Munich et de Freising.

Le camp que j'ai jugé convenable d'être occupé, sur les débouchés de ces deux points, aurait sa droite sur la hauteur d'Ebersberg, vers Grafing, son centre à

(1) On voit ici l'intention spontanée et sans instigation préalable, de s'emparer d'Inspruck, mais c'est uniquement pour manœuvrer dans l'hypothèse de la reprise des hostilités, et en combinaison avec l'attaque de vive force sur la ligne de l'Inn.

Hohenlinden, et sa gauche en arrière d'Isen, vers Forstern, laquelle on pourrait cependant prolonger aux sources de la Vils, pour avoir bien tous les débouchés par lesquels on arrive, par Dorfen, sur la grande communication de Braunau.

Je n'entre pas dans les détails des avantages que donne cette position, soit pour l'offensive, soit pour la défensive; il faudrait, pour cela, avoir des données sur les opérations à entreprendre, ou faire des suppositions.

La droite du camp, sur la hauteur d'Ebersberg, est une excellente position; il y a un champ de bataille, et on ne peut y arriver, du côté de l'ennemi, sur le flanc et sur le front, que par des défilés. De cette position, on peut très bien, par des chemins praticables, manœuvrer, ou sur le débouché de Rosenheim, ou sur celui de Haag. Malskirchen, entre Ebersberg et Hohenlinden, est un point intéressant, si absolument on voulait agir sur Wasserbourg: je dis absolument, car les approches de cet endroit, d'après les renseignements, sont assez difficiles.

Pour l'offensive et la défensive, le point de Hohenlinden est très essentiel, car c'est un point central de communications, pour Ebersberg, Wasserbourg, Haag et Dorfen.

C'est aussi à Hohenlinden que se réunissent les chaussées de Munich et d'Erding à Braunau; il y a aussi d'assez bonnes communications, en arrière de cette position, pour longer le camp.

En avant de Munich et aux environs d'Erding, les localités sont convenables pour faire le rassemblement des troupes qu'on destinerait à occuper la position de Hohenlinden (c'est ainsi que je la nomme), et pour les y diriger. Comme il y a sept lieues de Munich à Ebersberg et à Hohenlinden, et que le jour où l'armée prendrait cette position, les avant-gardes se porteraient plus en avant pour éloigner l'ennemi, à qui, je crois, il serait difficile d'en prendre une parallèle, en avant de l'Inn, sans courir de grands risques, on pourrait très bien prendre des positions de marches aux lieux ci-après: Pour la colonne marchant sur Ebersberg, à Zornolding; pour celle sur Hohenlinden, entre Anzing et Parsdorf; enfin, pour la gauche, qui partirait d'Erding, vers Hærtkofen et Valperskirchen (1).

(1) D'autres reconnaissances ont été faites dans le même temps, et dans la même intention; nous ne donnons que celle-ci, parce que le terrain, qu'elle indique avec tant de précision, désigné, choisi par le général Moreau, fut mis en œuvre par lui, pour la victoire de Hohenlinden, avec une exactitude presque littérale; ce qui confirme l'opinion que les écrivains les plus recommandables ont hautement énoncée, que cette campagne, et cette bataille principalement, ont été remarquables par l'entier accomplissement de tout ce qui avait été prémédité.

N° XXXV.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Augsbourg, 14 fructidor au VIII (1^{er} septembre 1800) (1).

.....

.....

Toute l'armée est en marche, pour se réunir, en avant de Munich et sur les débouchés entre le Lech et l'Isar. Par les positions indiquées à l'armée de réserve, sa gauche couvre les débouchés de l'Isar, qui ne peuvent jamais être fortement menacés. La droite de l'armée du Rhin n'a donc plus à s'occuper que des débouchés du Tyrol, depuis Reitti, sur le Lech. C'est là que le général Lecourbe viendra appuyer son extrême droite, et, se prolongeant le long des montagnes, couvrir les débouchés de l'Ammer, de la Loisach et de l'Isar, qu'il traversera pour venir appuyer sa gauche vers les chaussées de Munich à Rosenheim. Il doit avoir une grosse réserve prête à se porter sur le point de son front où l'ennemi tenterait un effort.

Le centre appuiera sa droite à Grafing, traversera la chaussée de Munich à Wasserbourg, vers Ebersberg, et portera sa gauche vers Forstern, en arrière d'Isen.

Le général Grenier se portera en avant d'Erding, ayant un corps détaché pour couvrir Landshut, sur la droite de l'Isar.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne sera chargé des trois blocus de Philippsbourg, Ulm et Ingolstadt. Le général Grenier lui fournira un corps d'observation sur Ratisbonne, jouant sur les deux rives du Danube, selon les mouvemens du corps de Klenau, qui, avec les Bavares et quelques troupes autrichiennes, se trouve aujourd'hui sur la rive gauche du fleuve et dans le Haut-Palatinat.

Voilà, citoyen ministre, les points du premier rassemblement de l'armée. Main-

(1) Il n'est pas nécessaire de relever le singulier mérite des nombreuses prévisions que contient cette lettre, toutes textuellement accomplies dans ce qui a dépendu de l'armée française; le lecteur en sera frappé. Il lui suffira de la lire attentivement. Nous l'invitons à y revenir, après avoir lu la seconde Partie et les événemens qui eurent lieu, quand la rupture effectuée de l'armistice, développa et permit d'exécuter les plans déjà conçus et arrêtés, lorsque cette rupture pouvait seulement sembler imminente.

tenant les dispositions offensives dépendent de celles que fera l'ennemi, occupé lui-même à se réunir. *L'Inn est une rivière torrentueuse et difficile pour le jeu des ponts, ainsi que pour y établir tout autre moyen de passage, ses bords étant très escarpés. Cependant il est un endroit indiqué plus facile, au-dessus de Rosenheim, vers Neubeuren. Il s'agit de savoir si les dispositions de l'ennemi nous permettent de tenter sur ce point (1).*

On peut supposer que l'ennemi réunira ses principales forces entre l'Inn et la Salza, par la ligne qui suit le cours de la première rivière; il se trouve ainsi prendre en flanc tout ce qui chercherait à tenter sur le Bas-Inn, et présenter ses plus grands moyens aux efforts qu'on voudrait faire au-dessus de l'embouchure de la Salza. En cas de malheur, il a, dans cette partie, pour le recevoir, la Salza, dont les bords sont hérissés de retranchemens. Le général en chef ne se dissimule pas que la ligne qu'occupe l'ennemi est très forte, et qu'en mettant de l'habileté dans ses manœuvres, il peut les défendre avec avantage (2).

Mais le général en chef sent aussi très bien la supériorité de sa position actuelle, tout le jeu que lui donnent les armées placées sur ses flancs, et l'énorme avantage de manœuvrer à cinquante lieues de Vienne. Ne pouvant se remuer sans menacer Vienne, l'ennemi est forcé de venir toujours au devant de lui, et d'obéir à tous ses mouvemens. L'armée de réserve tenant la tête des Grisons et du lac de Constance, il peut, sans inconvénient, découvrir momentanément sa droite, par laquelle il a dû toujours manœuvrer jusqu'à ce jour, à raison de la Suisse, qui doit toujours être couverte.

.....

.....

DESSOLLES.

N^o XXXVI.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 15 fructidor an VIII (2 septembre 1800).

Je m'empresse, mon cher général, en répondant à votre lettre du 7; de vous faire part des intentions du Premier-Consul sur les prochaines opérations

(1) L'Inn fut passé sur ce point même, trois mois et demi environ après cette lettre écrite.

(2) Ces défenses naturelles ne furent point mises à profit par l'armée autrichienne. Voyez l'exposé des faits de la seconde Partie; voyez spécialement le commencement du chapitre IV.

des armées ; vos dispositions , pour forcer le passage de l'Inn , s'accordent parfaitement avec ses vues ; la direction qui vous est donnée des opérations de l'armée commandée par le général Augereau , doit vous en faciliter l'exécution , soit par la diversion qu'occasionne cette armée , soit par les positions qu'elle doit prendre pour appuyer votre gauche. Je mande au général Augereau , de la part du Consul , qu'il est destiné à occuper la Rednitz , quand vous aurez passé l'Inn , et à pousser des partis sur la Bohême pour donner de l'inquiétude à l'ennemi , sans cependant se compromettre ; qu'au surplus , il recevra de vous les instructions nécessaires à ces mouvemens , à leur corrélation avec vos opérations. Il se plaint , avec quelque raison , de la faiblesse du corps qu'il commande ; il est impossible , pour le moment , d'y remédier ; vous verrez si vous pouvez le renforcer vous-même , sans cependant confondre les deux armées.

Quant à l'armée de réserve , le général Macdonald a ordre d'occuper le plus tôt possible Coire , Feldkirch , Glurns , et de se porter sur Botzen (Bolsano) , du moment que l'armée du Rhin aura commencé son mouvement , afin de favoriser votre manœuvre et d'opérer une diversion utile à l'armée d'Italie ; je l'engage à faire tout ce qu'il pourra pour être arrivé à Botzen le 1^{er} vendémiaire.

Le général Brune doit se porter sur l'Adige , afin de donner , à Trente , la main à l'armée de réserve (1).

Le Premier-Consul désire que vous commenciez les hostilités au plus tard le 22 fructidor , et que le but de vos manœuvres soit de jeter l'ennemi derrière l'Inn , persuadé que ce succès vaincra l'aveugle obstination de la cour de Vienne

CARNOT.

(1) Le même ministre avait , le 13 fructidor (31 août) , écrit la même chose au maréchal Macdonald , commandant l'armée de réserve ; tout cela explique et justifie ce que nous disons , dans notre chapitre II , des vues des cabinets respectifs , et particulièrement de celui de France. Voyez pages 41 , 42 , 51 et 52.

N° XXXVII.

LE PREMIER-CONSUL AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Paris, 26 fructidor an VIII (13 septembre 1800).

ÉCRIVEZ, par le télégraphe, à Strasbourg, qu'on envoie un courrier au général Moreau pour lui porter la dépêche ci-après :

Le courrier qu'on attendait de Vienne est de retour; il ne porte aucune réponse positive. Cela prouve que la cour de Vienne veut gagner l'hiver. Faites connaître au général autrichien que vous êtes obligé de recommencer les hostilités, parce que S. M. I. a refusé de ratifier les préliminaires de paix signés à Paris par M. le comte de Saint-Julien; que si, cependant, il consent à vous remettre, *sans délai*, les places d'Ingolstadt, Ulm et Philipsbourg, vous accorderez une prolongation de suspension d'armes d'un mois.

La saison est courte, les momens sont précieux.

Répondez à M. de Lherbach qu'un courrier de Paris lui portera incessamment les passeports dont il parait avoir besoin; qu'en attendant, il est maître, s'il le juge à propos, de rester où il se trouve, ou de se rendre à Munich.

Le principe adopté par le Gouvernement, puisqu'on veut le tromper, est : *négocier et se battre.*

BONAPARTE.

N° XXXVIII.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Nymphembourg, 29 fructidor an VIII (16 septembre 1800) (1).

.....

 L'empereur est venu tâcher de remonter le moral de son armée. Il ne lui manque que cela, car son nombre est au moins égal à celui de l'armée que

(1) Ceci se rapporte également aux derniers paragraphes de l'exposé des faits et du chapitre V.

je commande. L'archiduc Jean, sous l'influence du général Lauer et, dit-on, du général Zach, en a le commandement.

Je crois que l'accroissement des forces autrichiennes, ici, vient de détachemens faits de l'armée d'Italie. Je n'en ai pas encore la certitude.

Je vous envoie quelques copies de lettres que j'ai reçues de M. de Lherbach et de l'archiduc Jean, et les réponses que j'y ai faites. J'ai retardé de quelques jours l'envoi de votre courrier, espérant toujours avoir une réponse aux dépêches que j'ai remises au courrier du Premier-Consul.

L'armée est campée et réunie; nous n'attendons que le signal pour attaquer. Mais d'après ce que je savais de l'opinion du Premier-Consul, qui comptait avoir reçu son courrier de Vienne, et m'avoir fait connaître le résultat avant le commencement des hostilités, je n'ai pas cru devoir me refuser aux propositions que M. de Lherbach m'a faites de la part de l'empereur.

MOREAU.

N° XXXIX.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Nymphembourg, 3o fructidor an VIII (17 septembre 1800) (1).

J'ai reçu, mon cher général, vos lettres des 5 et 6 fructidor, que m'a remises le général Lahorie.

Nous ferons tous nos efforts pour forcer l'empereur à la paix. Dites au Premier-Consul qu'il peut compter sur nous, et qu'il peut être sans inquiétude sur les manœuvres et les intrigues de ses ennemis et de ceux de la République.

Le général Dessolles vous rend compte du nouvel ordre de bataille de l'armée. Elle sera campée, du 21 au 22, entre l'Isar et l'Inn. Il vous fera également connaître la tournure que j'ai prise pour ne pas heurter l'amour-propre des généraux en chef qui sont à mes côtés. Je laisse Sainte-Suzanne à Philipsbourg. . . .

Au rôle que vous voulez faire jouer à l'armée de réserve, elle est sûrement

(1) Nous ne citons cet extrait que pour appuyer ce que nous disons, en toute occasion, du caractère de Moreau et de son désir de contenter le Gouvernement.

assez forte. Si des succès de notre part lui permettent d'agir dans la direction que veut lui donner le Premier-Consul, et qu'elle manque d'hommes pour remplir sa mission, on pourra la renforcer de quelques bataillons; mais je ne crois pas qu'elle doive l'être de la légion polonaise, qui ne pourra ni s'y recruter ni s'y remonter aussi facilement qu'ici.

Il me reste encore à vous observer que si l'armée que je commande est considérable, je suis tenu aussi à tant d'investissemens et de détachemens, qu'il ne me restera guère que la moitié de mes troupes à opposer à l'ennemi.

J'ai environ cent bataillons: Philipsbourg, Ulm, Ingolstadt, et un détachement pour couvrir les investissemens sur l'Altmühl, les troupes qu'il faut laisser à Kehl, Brisach, et sur les derrières, pour assurer les communications, faire rentrer les contributions, et empêcher l'armement des paysans, en prennent trente; un détachement entre le Bas-Danube, l'embouchure de l'Isar et celle de l'Inn, cinq; deux détachemens à l'entrée du Tyrol, dans la vallée du Lech, de la Loisach à l'Isar, six ou huit: reste en ligne à peu près soixante bataillons.

Vous savez que je n'aime pas les queues, ni à être disséminé. Eh bien! je vous fais observer que je suis obligé à me dégarnir de tout cela.

Les hostilités pourront commencer le 24. Le général Augereau les avait dénoncées pour le 20; mais comme, par la convention du 26 messidor, c'était au quartier-général que la dénonciation devait être faite, le général en chef ennemi a réclamé, et j'ai écrit au général Augereau pour l'inviter à ne commencer que le 24.

MOREAU.

N° XL.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Nymphenbourg, 3^e jour complémentaire de l'an VIII (20 septembre 1800).

J'AI reçu, mon cher ministre, la dépêche télégraphique du 26 fructidor, et les vôtres du 27.

Je me suis empressé d'exécuter les ordres que vous m'avez transmis. L'armée, pleine d'ardeur et de confiance, était rassemblée et prête à aborder l'ennemi, lorsque j'ai fait connaître le temps où les hostilités allaient recommencer, si l'on ne me remettait les places d'Ingolstadt, Ulm et Philipsbourg, comme ga-

rans des nouvelles négociations. J'ai chargé le général Lahorie de recevoir la réponse du général en chef ennemi. MM. le comte de Lherbach et le général Lauer lui ont été envoyés, munis de pleins pouvoirs de l'empereur, et ils ont arrêté la convention dont je vous envoie ci-joint copie (1). Elle a été arrêtée pour quarante-cinq jours. En effet, en calculant bien exactement le temps nécessaire à l'évacuation des places, celui qu'il faut à M. de Lherbach pour recevoir ses passe-ports, se rendre à Paris, commencer les négociations, et pour rassembler l'armée, s'il faut recommencer, l'espace de temps désigné est au moins nécessaire.

Je pense que toutes ces places devront être rasées (2). Il est bien stipulé, dans la convention, qu'elles sont à notre disposition, ce qui vaut mieux qu'une occupation.

L'armée du Rhin a reçu cette cession de places avec autant de plaisir qu'elle eût mis du courage à attaquer l'ennemi; elle est, en effet, très honorable pour elle.

Je vous fais passer copie de mes proclamations et lettres écrites à l'ennemi sur cette nouvelle convention. Je désire qu'elle ait l'approbation du Premier-Consul.

L'épuisement du pays entre l'Isar et l'Inn, destiné à être notre premier théâtre de guerre, étant extrême, on est convenu de n'y laisser que de légers avant-postes.

MOREAU.

(1) Elle est partout, nous n'en grossissons pas ces pièces justificatives; ce qu'elle contient de plus important est la cession des trois places.

(2) Voyez les modifications faites à ce premier aperçu, en conséquence du rapport détaillé qui fut fait au général en chef par l'adjudant-général Lamarque et le chef de bataillon du génie De Caux; ce rapport est sous le N° XLII.

N^o XLI.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Paris, 3 vendémiaire au IX (25 septembre 1800) (1).

Le Premier Consul venait de poser la première pierre du monument que la reconnaissance nationale consacre sur la place des Victoires, en mémoire des généraux Desaix et Kléber, lorsque le télégraphe a annoncé la nouvelle convention, qui prolonge l'armistice, et remet à la disposition de l'armée française les places d'Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg, comme gage des intentions pacifiques de l'empereur. Cette nouvelle a été proclamée, par le ministre de l'intérieur, dans le temple de Mars, en présence des membres du Gouvernement, des députés de tous les départemens, et d'une foule de Français, qui tous l'ont reçue avec transport, comme l'heureux présage d'une paix prochaine, comme le fruit glorieux du courage de nos armées et du génie de leurs chefs. Publiée ensuite à dix heures du soir, au milieu des illuminations les plus brillantes, et au sein d'un peuple innombrable, elle a partout excité le même enthousiasme; de toutes parts, se sont levés des cris de joie et des chants de louange adressés à nos guerriers et au Gouvernement, qui vont accomplir ainsi le vœu de tous les peuples.

J'ai reçu hier vos lettres du troisième jour complémentaire, avec la copie de la convention, signée à Hohenlinden le même jour. Votre conduite, à cette occasion, a l'entière approbation du Gouvernement, et le Premier-Consul en a éprouvé une satisfaction particulière. Obtenir ce témoignage est pour vous, mon cher général, un succès d'habitude, et le plaisir de vous le confirmer est toujours nouveau pour moi.

CARNOT.

(1) On voit que l'approbation du Gouvernement fut vive, prompte, pleine et entière, en présence des événemens; les critiques sont venues vingt ans après, et à travers plus d'un souvenir étranger à ces événemens.

N° XLII.

RAPPORT SUR LES TROIS PLACES D'INGOLSTADT, ULM ET PHILIPPSBOURG,
FAIT AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU PAR L'ADJUDANT-GÉNÉRAL LAMARQUE
ET LE CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE DE CAUX.

1800 (1).

ARMÉE DU RHIN.

CHARGÉS par le chef de l'état-major de faire un rapport au général en chef sur les trois places d'Ingolstadt, Ulm et Philipsbourg, nous allons d'abord les considérer relativement à leur tracé, à la défense qu'elles peuvent opposer dans ce moment, et aux améliorations dont elles sont susceptibles; nous élevant ensuite à des considérations plus étendues, nous examinerons l'importance dont elles peuvent être dans les diverses hypothèses d'une guerre offensive ou défensive en Allemagne, et nous finirons par donner notre opinion sur leur conservation ou leur destruction totale ou partielle. Un rapport de ce genre exigerait du temps et un grand développement; nous ne devons donc donner qu'avec une extrême défiance des idées conçues et rédigées avec trop de rapidité.

INGOLSTADT.

Cette place, située sur la rive gauche du Danube, communique à la rive droite par une tête de pont; elle est encinte d'une chemise, dans laquelle sont pratiqués des abris pour la garnison, et recouverte par de grandes courtines, défendues, d'un côté, par des cavaliers, et de l'autre, par les flancs des bastions détachés en avant de ces courtines; le front, qui s'appuie au Danube et sur la route de Ratisbonne, se termine par deux demi-bastions et une demi-lune.

Les fossés sont alimentés, dans une partie, par la Schutter, et, dans l'autre, par des sources; ils sont larges, et ont de dix à douze pieds de profondeur.

Les ouvrages extérieurs se composent d'un ouvrage à corne, formant tête de pont, et pouvant contenir de 4 à 500 hommes, et de cinq lunettes, liées au

(1) Voyez ce que nous disons de ce rapport, dans notre Avant-propos, page 6.

corps de la place par de bonnes communications; leur but est de disputer les approches et de prendre des revers sur les attaques.

Cette place nous a paru mauvaise, sous le double rapport de son tracé et du relief de ses ouvrages.

Son développement étant très considérable, les bastions sont trop éloignés et laissent une grande partie des courtines à découvert. Cet inconvénient est d'autant plus grave, qu'elles ne sont que très imparfaitement flanquées du côté du Haut-Danube, par les cavaliers, trop élevés pour voir les parties du fossé qui leur sont contiguës, et que, dans le reste du pourtour de la place, on a rendu, pour se procurer la défense des flancs des bastions, leur tracé encore plus défectueux, puisqu'on leur a ôté une partie de leur feu croisé sur la campagne.

Les communications sont, en général, très difficiles, et doivent rendre l'assiégé timide.

Le chemin couvert n'a aucun commandement sur la campagne; il est enfilé de toutes parts, et ne peut résister à une attaque de vive force.

Le seul avantage de cette place est d'être située dans une plaine, de voir tout ce qui l'environne, et d'obliger l'assiégeant à cheminer avec circonspection.

Ce n'est donc qu'avec beaucoup d'artillerie et une garnison nombreuse que l'on peut espérer de défendre Ingolstadt.

Le front qui nous a paru le plus facile à attaquer, est celui qui se compose des trois bastions placés à la gauche de la route de Neubourg, en se considérant comme assiégeant.

Le seul moyen d'améliorer cette place serait d'achever les lunettes commencées, d'en élever de nouvelles entre les bastions, et de multiplier les ouvrages extérieurs qui peuvent défendre les approches. Toute espèce de changement dans le corps de la place, jetterait dans des travaux immenses et l'améliorerait peu.

Nous estimons que pour défendre Ingolstadt, il faudrait une garnison de 8,000 hommes et 120 pièces de canons. Elle pourrait ainsi soutenir un siège de seize à dix-huit jours de tranchée ouverte, en la supposant attaquée par un corps de 18 à 20,000 hommes.

Pour réduire cette place à une extrême faiblesse, il faudrait détruire la tête de pont, les ouvrages extérieurs, les batardeaux et les communications couvertes des courtines aux bastions.

Pour la réduire à une nullité absolue, il faut effacer un des fronts qui s'appuie au Danube. Ce sera, à cause des crues d'eau, le plus long à rétablir, et toute tête de pont élevée sur la rive droite, se trouverait ainsi sans défense.

La place d'Ingolstadt n'offrant dans ses environs aucune bonne position, ne peut jamais être un point d'appui, ni pour nous, ni pour les Autrichiens. Elle

leur a été néanmoins, deux fois, pendant cette guerre, d'une grande utilité; la première, lorsque le prince Charles y passa pour se jeter sur l'aile gauche de Jourdan; la seconde, lorsque, battu à Nordlingen et à Neubourg, le général Kray y franchit le Danube, pour gagner rapidement la ligne de l'Inn.

Ingolstadt, par sa situation sur le Danube, nous gêne beaucoup, dans le cas où nous voudrions porter la guerre au-delà de l'Inn (on la suppose occupée par les Autrichiens); elle ne peut pas, il est vrai, arrêter notre marche, puisqu'elle ne se trouve pas sur notre ligne d'opération; mais elle nous prive des facilités de transport que nous procurerait le Danube. Elle nécessite, si elle a un gouverneur entreprenant, un corps nombreux pour l'assiéger, et même pour la bloquer, puisque, communiquant sur les deux rives du fleuve, nous devons diviser nos forces; elle nous oblige d'avoir même un corps d'observation sur la rive gauche, car les Autrichiens, partant de Passau, pourraient facilement tomber sur les assiégés, se joindre, après les avoir culbutés, à la garnison, passer le Danube, et se trouver sur le flanc de notre armée, et même sur nos derrières.

La grande proximité de leur ligne de l'Inn leur donne la facilité de troubler ainsi le siège, et d'attaquer, à leur choix, les corps qui se trouvent sur la rive droite ou sur la rive gauche.

L'éloignement du point d'où partent nos moyens de siège, munitions, artillerie, augmente la difficulté des attaques, considération que nous ne devons pas omettre.

Ingolstadt, occupé par les Autrichiens, devient donc un point embarrassant.

Supposons qu'aplanissant tous les obstacles, nous venions à bout de nous en emparer.

Dans l'offensive, il nous fournit une bonne tête de pont pour porter la guerre en Bohême, opération que nous entreprendrions sans doute, dans le cas possible (nous devons regarder dans l'avenir) d'une alliance avec la Bavière et la Prusse pour attaquer la maison d'Autriche. Cette province se trouverait alors envahie par la seule marche des armées combinées, et Ingolstadt serait pour nous le point de départ de notre ligne d'opération.

Cette place peut même nous rendre le même service dans notre position actuelle. Supposons que les Autrichiens aient tellement fortifié le Haut et le Bas-Inn, que nous n'osions pas hasarder notre campagne, en essayant d'en forcer le passage, ne pourrait-on pas alors se décider à renouveler la manœuvre hardie qui a forcé M. Kray à abandonner l'appui d'Ulm, passer le Danube et aller le repasser sur ses derrières? on aurait, dans la place d'Ingolstadt, un dépôt et un moyen de regagner notre ligne d'opération.

Voyons le parti que nous pourrions tirer de cette place, dans le cas d'un échec qui nous réduisit à la défensive.

Elle ne nous offre, comme nous l'avons déjà dit, aucun point d'appui ; elle nécessite une nombreuse garnison ; elle gêne un peu, il est vrai, les approvisionnement de l'ennemi par le Danube, mais elle ne se trouve pas sur sa nouvelle ligne d'opération, qui part de Braunau, où il entasse, depuis six mois, tous les moyens défensifs, pour en faire tout à la fois un dépôt et une place de guerre.

Les Autrichiens ont pour l'assiéger la plus grande facilité, puisqu'ils peuvent faire arriver jusque sous ses murs les munitions et l'artillerie, en leur faisant remonter le Danube.

La place est si mauvaise, et ses ouvrages, dont plusieurs ne sont pas même revêtus, seraient si promptement écrasés par l'énorme quantité d'artillerie que les Autrichiens emploient dans les sièges, que ce serait sacrifier une garnison que de chercher à la défendre.

Les ennemis l'attaqueraient avec d'autant plus de sécurité, que notre armée ne trouverait aucune ligne pour se reformer, avant d'arriver à la tête du lac de Constance. L'Isar ni le Lech ne nous offrent aucun moyen d'arrêter l'ennemi, et il est très douteux qu'on puisse se soutenir sur l'Inn. D'un point aussi éloigné, il ne serait pas possible d'inquiéter l'ennemi, et la place serait tombée avant même que nous fussions en mesure de prendre l'offensive.

Ingolstadt nous est donc seulement nuisible dans le cas d'une guerre défensive, et ne nous donne aucun moyen ni d'arrêter le vainqueur, ni de changer la nature de la guerre.

Il est un troisième point de vue sous lequel nous devons la considérer, c'est de la rendre au duc de Bavière. C'est la seule place forte qui reste à cette puissance ; mais si, sous tous les rapports, elle lui est plus nuisible qu'avantageuse, ce serait lui faire un mauvais présent.

Ingolstadt n'était utile à la Bavière que lorsque celle-ci tenait la ligne de l'Inn, et que Braunau, Wasserbourg, Passau, étaient des places de guerre ; alors elle se liait à un système de défense, et la protégeait contre les troupes réunies, soit en Franconie, soit en Bohême : aujourd'hui, cette place, jetée à l'extrême limite, où elle se trouve isolée, ne défend la Bavière, ni contre les Autrichiens, ni contre les Français ; les premiers, qui cernent, pour ainsi dire, cet État, peuvent l'envahir sans s'embarasser d'Ingolstadt, ou en franchissant l'Inn, ou en descendant du Tyrol ; les seconds arrivent, après l'avoir conquis, jusqu'aux bords de l'Inn, sans avoir eu non plus besoin d'en faire le siège.

Il est une autre considération que nous ne devons pas passer sous silence.

Depuis les pertes qu'a faites l'électeur de Bavière, soit par les usurpations suc-

cessives de la maison d'Autriche, soit par la réunion à la France de ses États d'outre-Rhin, il n'a, ni en population, ni en finances, les moyens d'entretenir sur pied une armée de plus de 24,000 hommes; il faudrait, pour mettre la place d'Ingolstadt à même de soutenir la défensive très limitée dont elle est susceptible, au moins 8,000 hommes de garnison. Voilà donc un grand tiers de l'armée bavaroise sacrifié à la défense d'un point qui n'est nullement important en lui-même, et qui ne défend ni ne protège le reste des États.

Nous savons que la Bavière seule ne peut pas prétendre lutter contre aucune des grandes puissances; mais, dans le cas d'une alliance quelconque, l'existence d'Ingolstadt, comme place de guerre, nous devient contraire.

Si elle s'allie avec l'Autriche contre la France, elle lui abandonnera, comme dans cette guerre, cette place, qu'elle n'a plus les moyens d'approvisionner ni de mettre en état de défense.

Si elle veut (nous nous supposons dans le commencement d'une guerre) s'allier avec nous, l'Autriche s'en emparera sans peine, avant que nous soyons arrivés pour lui fournir des moyens de défense.

Nous croyons avoir parcouru toutes les hypothèses, et il nous paraît que, sous tous les rapports, la somme des avantages que nous pouvons tirer d'Ingolstadt, est bien au-dessous de celle que les Autrichiens peuvent y trouver.

Nous avons d'ailleurs raisonné sur cette place comme si elle avait quelque moyen de défense, et nous ne devons pas oublier que l'ennemi en a, par l'effet de l'armistice, retiré toute l'artillerie, et qu'il est aussi impossible à la Bavière qu'à nous, dans ce moment, de la réarmer.

Nous concluons donc à ce que la place d'Ingolstadt soit rasée, et qu'on attache, le plus tôt possible, le mineur à tous les saillans des bastions.

U. L. M.

Onze bastions, liés entre eux par des courtines, forment le tracé de cette place, qui s'appuie à la rive gauche du Danube. Une demi-lune revêtuë couvre la tête de pont. La Blau alimente abondamment les fossés, qui sont larges et profonds; les courtines ne sont couvertes par aucun ouvrage, excepté dans les parties où sont pratiquées les entrées de la place, où de très petites demi-lunes ont été élevées pour les assurer.

Cette place, dominée de toute part, dont le tracé d'ailleurs est extrêmement défectueux, offrant à l'assiégeant tous les moyens d'enfiler les ouvrages et de cheminer avec promptitude, ne pouvait opposer qu'une faible résistance, et était abandonnée depuis long-temps. On a cherché, depuis deux ans, à lui donner quelque importance, et, à force de travaux, on y est parvenu.

Les hauteurs qui dominent la place ont été occupées : celle de la Briqueterie (Higelshaus), par un fort de forme irrégulière, dont le but est de couvrir un des fronts qui s'appuie au Danube, de protéger la tête de pont et les ouvrages qui couvrent la Blau, dans la partie où on la divise dans les fossés ; celle du Michelsberg, par deux forts carrés, liés entre eux par une communication : le plus près de la place en est distant de 500 toises, et y communique directement.

Un retranchement de 800 toises, défendu par trois redoutes intermédiaires, couvre cette communication et s'appuie, d'un côté, au Michelsberg, de l'autre, à une inondation, qui, s'étendant sur une partie du front qui s'appuie au Bas-Danube, a pour but de ralentir les approches, et d'empêcher les assiégeans de s'étendre.

La tête de pont, enveloppée par un retranchement qui s'étend parallèlement à la place, y communique par trois ponts.

Les forts et la place renferment des abris suffisans pour toute la garnison ; afin de la défendre après la prise des forts, on a élevé, dans l'intérieur de ses ouvrages, une quantité prodigieuse de traverses pour se défilér des hauteurs du Michelsberg. Un palissadement entièrement neuf, et fait avec le plus grand soin, ajoute encore aux moyens de défense.

Malgré tous ces travaux, nous sommes loin de croire qu'on ait fait d'Ulm une bonne place, puisque non seulement l'étendue de ses ouvrages exige une garnison nombreuse, mais que tous les fronts ne sont pas également respectables.

On ne peut s'empêcher de convenir cependant que l'on a fait beaucoup pour sa défense, puisqu'on l'a mise en état de supporter un siège en règle.

Après l'avoir soigneusement examinée, nous nous sommes convaincus que l'attaque qui embrasserait le front qui s'appuie au Bas-Danube, et qui s'étendrait sur la rive droite par des ponts de communication, serait la plus prompte et la moins coûteuse, n'ayant pas, comme celle de tout autre front, l'enlèvement préliminaire d'un ou plusieurs ouvrages, demandant moins d'artillerie pour l'assiégeant et annihilant une grande partie de celle de l'assiégé, le front attaqué n'offrant que peu de développement.

Ce que nous avons dit indique les améliorations dont cette place est susceptible. Étendre, autant que possible, l'inondation, pour resserrer les attaques, placer en avant un ouvrage, en disputer les approches, refaire en entier la tête de pont, qui est très défectueuse, et qui devrait se composer de bons ouvrages détachés, les prolonger de manière à prendre de revers les fronts qui s'appuient au Danube, tels sont les changemens qui rendraient cette place plus respectable.

Alors il faudrait, pour sa défense, 9,000 combattans et 150 pièces de canon.

Elle pourrait, dans cet état, soutenir un siège de vingt-cinq jours, contre un corps d'armée de 20 à 22,000 hommes.

Pour réduire cette place à une extrême faiblesse, il suffirait de détruire le fort de la Briqueterie, les lunettes, les traverses, les batardeaux et les écluses, saigner l'inondation et dépalissader le chemin couvert; pour l'annihiler, il faut raser le Michelsberg et le front qui lui fait face.

C'est M. le général Mack qui a donné de l'importance à Ulm. Jusqu'à la reconnaissance faite par ce général, et les travaux qu'il a ordonnés, l'armée ennemie était loin de penser qu'elle pût y trouver un appui; aujourd'hui, presque tous les militaires autrichiens, et surtout ceux qui ont le plus d'influence dans le conseil aulique, la regardent comme le boulevard de l'Empire. M. Kray avait reçu l'ordre positif de ne pas l'abandonner, et on l'a blâmé de s'en être éloigné, même après la manœuvre audacieuse qui porta l'armée française sur sa ligne d'opération. Il faut convenir qu'après les batailles d'Engen, de Mœsskirch et de Biberach, il lui dut le salut d'une grande partie de ses troupes; elles y arrivaient dans un désordre extrême, et hors d'état non seulement de livrer de nouveaux combats, mais encore de continuer leur fuite.

Nous avons reconnu les deux positions qu'avait, à cette époque, occupées M. Kray aux environs d'Ulm; la première était la droite à la place, et la gauche à Elchingen, faisant face au Danube. Lorsqu'une partie de l'armée française passa sur la rive gauche à Erbach, et fit un changement de front, sa gauche s'appuya alors au Michelsberg, son centre, où il avait établi, sur plusieurs lignes, presque toute son infanterie et rassemblé beaucoup d'artillerie, couvrit la montagne dite Esel-Berg; sa droite, composée de toute sa cavalerie, s'étendait entre les deux villages du Lhœr et de Jungengen.

Il nous a paru qu'il était difficile d'attaquer sa gauche, et surtout son centre, qui était couvert par la Blau; mais sa droite eût été repliée, et, par un mouvement brusque, peut-être séparée du corps laissé à Elchingen. Il est vrai que, pour y parvenir, il fallait s'élever sur les deux routes de Stuttgart et de Nuremberg, ce qui exigeait plusieurs marches, assez difficiles, à travers les Alpes de Souabe (Raube Alb); mais elles sont plus praticables qu'on ne le croirait au premier aspect, et, si on avait dû craindre que, pendant ce mouvement, l'armée autrichienne ne passât le Danube et ne se rattachât au corps du prince de Reuss et à l'Italie, dont toutes nos manœuvres avaient jusqu'alors tendu à l'éloigner, nous pouvions le tenter sans nous compromettre.

L'appui momentané qu'a trouvé, dans sa position critique, M. Kray, aux environs d'Ulm, a dû fortifier l'idée de l'importance de ce point; mais il serait peut-être facile de prouver qu'il n'a jamais joué ce rôle que par les fautes de ce

général, qui livra plusieurs batailles successives, et démoralisa son armée par cette suite de défaites. Si, après la perte de celle d'Engen, il nous eût abandonné sans combats le terrain, jusqu'à l'Iller, et même jusqu'au Lech, il est à présumer qu'il eût pu opposer de plus grands moyens de résistance.

Suivons, en examinant la position d'Ulm, la même marche que nous avons tenue pour Ingolstadt. Quand il s'agit de prononcer sur l'existence de fortifications élevées à grands frais, et qui peuvent changer la nature de la guerre en Allemagne, on doit se détacher des circonstances actuelles, et les regarder dans l'avenir sous les divers aspects que peuvent offrir les hasards des combats. Supposons-nous au commencement d'une guerre, et voyons le parti que l'ennemi peut tirer de la place d'Ulm.

Nous pouvons déboucher en Allemagne, et arriver sur les bords du Danube, en suivant la marche de l'armée du Rhin dans l'an IV, ou celle qu'elle a tenue dans la campagne de l'an VIII.

Dans le premier cas, après s'être formé en avant de Kehl, avoir balayé la Kinzig, et occupé les gorges de Kniebis et de Freudenstadt, on descend le Rhin jusqu'à Rastadt, Etlingen, d'où on se rejette sur Stuttgart et la vallée du Neckar; s'engageant ensuite dans les Rauhe-Alb, on suit les vallées de la Rems et de la Fils, pour se porter sur Gmund et Heidenheim: on est alors sur la Brenz, et rien n'empêche de pousser jusqu'à Lauingen et Dillingen, pour arriver sur le Danube et se trouver en masse sur les derrières de l'ennemi qui serait resté à Ulm.

Aussi, est-il présumable que si, en même temps, une forte division pénètre, comme celle de Ferino, dans l'an IV, par les villes forestières, pour se porter sur le lac de Constance, et ensuite se rabattre sur l'Iller, les Autrichiens imiteront le prince Charles, qui se hâta de gagner la ligne du Lech ?

Si la masse de nos forces débouche, comme dans la dernière campagne, par Brisach ou par Huningue, l'armée ennemie peut chercher avec plus d'avantage l'appui d'Ulm; mais elle ne nous empêchera pas, si nous avons été en mesure de faire, à l'avance, des approvisionnements de munitions, et de ne pas craindre ainsi de la voir se porter momentanément sur notre ligne d'opération, de passer l'Iller et même le Lech. Il n'est point douteux que ce mouvement hardi la rappellera avec la plus grande promptitude; car nous avançons dans un pays ouvert, et elle n'osera pas aller se briser, ni contre Strasbourg, ni contre aucune place du Rhin, et par conséquent s'engager sur notre territoire.

Cette manœuvre sera d'autant moins dangereuse pour nous, que nous n'aurons peut-être pas le même intérêt à nous rattacher aux montagnes, pour couvrir, comme dans cette campagne, les mouvemens de l'armée d'Italie.

Elle n'hésitera pas surtout à abandonner la position d'Ulm, si nous avons un corps qui, opérant une diversion, s'avance sur le Neckar ou sur le Main. C'était le premier projet du général Moreau, avant l'ouverture de la campagne, et je crois que le corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne, qu'on y destinait, aurait parfaitement rempli ce but ; car il me paraît impossible qu'une armée autrichienne ose entreprendre de se maintenir aux environs d'Ulm, lorsque nous serons parvenus, d'un côté, jusqu'à Augsbourg, et que, de l'autre, nous arriverons à Wurtzbourg.

Nous n'avons pas encore parlé de l'importance décisive de Mayence et de la Suisse pour une invasion en Allemagne ; la possession de l'une et l'occupation de l'autre changent tellement le système de guerre, que lorsqu'on voudra tirer parti de ces positions vraiment offensives, le Brigau, le Wurtemberg et la Souabe entière seront envahis par la seule marche de nos armées. Que peut la seule place d'Ulm, qui n'est qu'un point perdu entre ces deux énormes bastions qui s'avancent en Allemagne ?

Les places de guerre n'arrêtent plus aujourd'hui une armée que lorsqu'elles se trouvent sur les communications nécessaires, et qu'elles sont vraiment un obstacle ; la dernière campagne a prouvé, comme l'avait prouvé pour Philipsbourg, Ehrenbreitstein et Mayence, celle de l'an IV, qu'en laissant, pour les bloquer, un corps à peu près égal aux garnisons, on peut s'avancer avec sécurité.

On trouve surtout cette facilité pour la place d'Ulm. Située sur un terrain couvert et inégal, les approches en sont faciles ; et, par les positions multipliées qu'on trouve aux environs, on peut sans peine contenir une garnison à un très petit rayon de la place.

C'est ainsi que dans cette campagne le général Richepanse a, avec moins de 8,000 hommes, tellement reserré M. Pétrasch, que ce gouverneur n'osait pas, avec ses 11,000 hommes de garnison, placer un poste en avant de son chemin couvert.

Si, peu satisfaits d'un blocus, nous voulons en former le siège, nous sommes à portée de nos grands arsenaux établis à Strasbourg, et le pays nous fournit des moyens de transport.

La place d'Ulm est donc moins gênante pour nous que ne le serait toute autre place située sur un point principal de communication, à Fribourg, par exemple, où la nature semble avoir tout préparé pour que l'art y place ses moyens défensifs. Nous croyons avoir prouvé qu'elle ne peut empêcher l'envahissement de l'Allemagne, et que, par sa position, elle nous offre de grandes facilités, soit que nous voulions l'assiéger, soit que nous nous bornions à en former le blocus.

Supposons, en suivant toutes les hypothèses, que nous nous en sommes rendus

matres, et voyons le parti que nous pouvons en tirer, soit en continuant l'offensive, soit dans le cas où des revers imprévus nous forceraient à rétrograder.

Ulm, par sa position, sur un point où aboutissent des routes du Palatinat et du Wurtemberg, par son rapprochement du confluent de l'Ille et du Danube, offre de grandes facilités pour y former des magasins considérables, et le Danube, navigable depuis cette place, fournit des moyens de transport pour leur faire suivre sans frais la marche de l'armée : nous pouvons, par la même raison, y établir une partie de nos magasins de munitions, mais, dans l'un et l'autre cas, il faut que la place reste à l'abri d'un coup de main, et ne soit pas totalement démantelée.

Si, en nous supposant battus entre l'Inn et l'Isar, nous ne pouvions pas nous soutenir sur le Lech, ni sur l'Ille, qui nous paraissent, surtout la première, de mauvaises lignes à défendre, et que nous nous vissions obligés de pousser plus loin notre retraite, il est vraisemblable que l'armée française refuserait entièrement sa gauche, et se rattacherait avec force au lac de Constance et à la Suisse ; mais nous ne voyons pas pourquoi le corps qui agirait sur la rive gauche du Danube, ne se retirerait pas sur Ulm, et ne s'y maintiendrait pas quelque temps, soit pour évacuer les magasins, soit pour donner à la grande armée le temps de reprendre l'offensive.

Le seul nom de place de guerre influe encore beaucoup sur les Autrichiens, qui sont plus méthodiques et plus attachés que nous à l'ancienne manière de faire la guerre.

Peut-être même serait-il possible que la masse de nos forces se retirât sur Ulm en envoyant un fort détachement pour couvrir la Suisse. Ce pays est fort difficile à attaquer, et l'armée ennemie ne le ferait qu'avec infiniment de circonspection, quand elle aurait à craindre de voir notre armée se porter sur ses derrières et sur sa ligne d'opération, ligne d'opération qu'elle ne pourrait pas négliger dans un pays aussi apauvri et aussi dépourvu de ressources.

Pour remplir le double but d'utilité que, d'après ces considérations, la place d'Ulm peut nous offrir, il n'est pas nécessaire de la laisser sur le pied où les Autrichiens l'avaient mise, et de la réarmer complètement ; elle ne doit, suivant nous, que servir d'appui momentané à notre armée ou à un corps d'armée, et il faut pouvoir, en abandonnant cette position, n'y laisser que de mauvais massifs de fortifications ; car si nous étions obligés de repasser le Rhin, même en conservant nos têtes de pont, nous ne devrions pas y laisser une garnison ; ce serait évidemment vouloir la sacrifier. Les ennemis auraient la voie du Danube pour faire arriver avec facilité les moyens de siège, et nous ne pourrions jamais espérer d'arriver assez tôt, après avoir repris l'offensive, pour venir à son secours. Nous ne devons pas

oublier que, dans une campagne aussi brillante que celle de l'an VIII, il a fallu à notre armée victorieuse près de vingt jours pour parvenir jusqu'à ce point. Qu'on calcule le temps que nous aurions mis pour nous retirer, et l'on verra que, d'après la défense présumée de la place, elle serait prise long-temps avant que nous fussions en mesure de la dégager.

Il résulte des deux hypothèses d'une guerre offensive ou défensive en Allemagne, que nous devons laisser exister le corps de la place d'Ulm, en le mettant cependant hors d'état de soutenir un siège, par la destruction des traverses, des abris pour la garnison, des écluses et batardeaux, et de tous les ouvrages extérieurs, excepté le Michelsberg. Nous conservons ce fort, parce qu'il est facile de contenir, par son moyen, la ville avec une extrêmement faible garnison; il est d'ailleurs placé dans une position tellement redoutable, et les approches en sont si difficiles, qu'il serait à craindre, si nous le détruisions, qu'au lieu de deux forts mesquins et mal tracés, les Autrichiens n'y construisissent une bonne citadelle qui rendrait la place plus forte que nous ne devons le vouloir.

Il est une foule d'autres raisons qui militent pour que nous ne rasions pas entièrement la place d'Ulm.

Nous savons qu'il est impossible qu'avec sa forme actuelle de gouvernement, chef-d'œuvre d'incohérence que nous créâmes au traité de Westphalie, l'Empire puisse jamais avoir une volonté constante et uniforme, et se mette par conséquent en mesure d'opposer une résistance vigoureuse à ses ennemis; mais il est présumable que le souvenir récent de ses pertes l'engagera à faire des efforts pour se mettre, à l'avenir, à l'abri de nos incursions. Alors, il fera des sacrifices pour réparer ses places de guerre ou pour en construire de nouvelles.

Nous croyons avoir prouvé qu'elles nous seraient partout ailleurs plus nuisibles que dans la position d'Ulm, qui ne pourrait devenir un point respectable qu'autant que les Allemands construiraient une seconde place sur la Brenz, ou du moins au Schellenberg. Nous devons donc engager tacitement l'Empire à s'en tenir à ce point.

Le moyen d'y parvenir est de laisser subsister les masses de son ancienne fortification; il est dans la nature de tous les hommes, et surtout des Allemands, que régît l'habitude, d'améliorer ce qui existe, plutôt que de chercher à créer. L'Empire conservera les dispositions vicieuses du corps de la place; il dépensera beaucoup d'argent à rétablir les traverses, les écluses, les batardeaux, les ouvrages extérieurs, et ne préparera, dans notre opinion, qu'un mauvais boulevard qui ne nous empêchera pas de l'envahir. Quand nous disons que l'Empire fera des sacrifices pour construire ou réparer des places fortes, nous sommes loin de penser qu'il agisse on cela d'une manière conforme à ses vrais intérêts. Étant dans l'impossibilité

de nous arrêter sur ses frontières, il devrait vouloir que nous traversassions ses états comme un torrent, et nous aplanir, au contraire, les obstacles qui pourraient nous empêcher de porter la guerre dans l'Autriche; mais il méconnaîtra sa vraie politique, et l'influence de l'Empereur, intéressé à trouver hors de ses états de vastes champs de bataille où il puisse faire subsister ses armées, l'en détournera toujours.

D'un autre côté, en rasant toutes les places, nous inspirons une forte terreur à l'Autriche même, qui ne verra du Rhin à l'Inn aucune barrière pour arrêter nos armées.

Nous concluons, comme nous l'avons déjà dit, à ce qu'on laisse exister le corps de place et le Michelsberg, en rasant les autres ouvrages extérieurs, détruisant les traverses, les écluses, les batardeaux, etc.

PHILIPSBOURG.

Cette place est trop connue pour que nous la décrivions; les Autrichiens y ont fait quelques ouvrages extérieurs qui prennent des révers sur les seules parties où l'on puisse cheminer. Nous nous sommes convaincus que le seul point attaquable est celui sur lequel se dirigea Berwick (1).

Nous croyons qu'il ne peut y avoir qu'une seule opinion sur cette place, c'est de la raser avec la plus grande célérité.

Elle ne nous embarrasse guère, il est vrai, dans une invasion en Allemagne, puisqu'elle ne se trouve sur aucune communication directe, et qu'un faible corps, qui tiendrait la tête des chaussées, bloquerait facilement la garnison. Il nous est facile de l'attaquer par la grande proximité de nos moyens de siège, et l'ennemi ne peut pas espérer de venir à temps pour la délivrer.

En la supposant tombée dans notre pouvoir, le siège en serait infiniment coûteux pour les Autrichiens; mais, d'un autre côté, en considérant combien entre leurs mains elle devient gênante par sa position sur le Rhin, dont elle intercepte la navigation, la grande facilité qu'elle leur donne pour franchir le fleuve et porter la guerre chez nous, on ne doit pas hésiter à l'effacer entièrement.

Une seule raison militerait pour sa conservation, ce serait si nous avions besoin

(1) Lors de la première suspension d'armes, le chef de bataillon du génie De Caux, conjointement avec un commissaire autrichien (M. de Bubna), avait inspecté ces places, alors bloquées par nous, pour y veiller à la stricte observation des clauses du traité. On conçoit que, si leur ravitaillement n'avait pas été sévèrement borné, l'état des fortifications exactement constaté et maintenu, on aurait pu, pendant la durée du premier armistice, effectuer tels approvisionnement et tels travaux, à la suite desquels on n'aurait peut-être plus songé à nous céder ces mêmes places, comme on le fit lors de la prolongation de cet armistice.

d'une tête de pont en Allemagne; elle remplirait ce but, en ouvrant le front de l'ouvrage à corne qui fait face au Rhin, et en alongeant les branches jusqu'au fleuve; mais cette considération ne peut pas être d'un grand poids quand on a des têtes de pont respectables à Bâle, Brisach, Kehl et Mayence.

Nous concluons donc à ce qu'on attache le plus tôt possible le mineur à tous les ouvrages de Philipsbourg.

N° XLIII.

LE GÉNÉRAL MARQUIS DESSOLLES AU COLONEL MARQUIS DE CARRION-NISAS.

Munhuchet, 15 septembre 1808 (1).

Je réponds de suite, mon cher colonel, au passage des *Mémoires de Sainte-Hélène* sur lequel vous me demandez quelques éclaircissemens.

Vous ne trouvez rien, dites-vous, dans les pièces officielles, qui indique qu'Inspruck ait jamais été demandé. C'est qu'effectivement jamais Inspruck n'a été demandé, soit par le général Moreau, soit par le Gouvernement. Vous ajoutez que, dans les mêmes pièces, rien n'indique que les trois autres places aient été demandées avant l'époque du second armistice. Je réponds que je n'ai aucune connaissance qu'elles aient été demandées, si ce n'est à l'époque où elles ont été cédées. Le but du Gouvernement n'a-t-il pas été rempli? Je l'ignore. Ce que je puis dire, c'est que les deux armistices ont été revêtus de l'approbation du Gouvernement, et sans observation.

Quant au passage que vous avez mis en *post-scriptum* au bas de votre lettre, les faits étant vrais et sans altération, je n'ai rien à répondre à cet égard. Libre à chacun d'émettre son jugement sur les opérations d'une armée, comme il l'entend. Mais affirmer positivement que la marche sur Inspruck eût été moins coûteuse en soldats que la marche rétrograde, que l'on blâme, j'avoue que je ne sais sur quelles bases on pourrait établir une assertion positive. Quant à moi,

(1) Cette lettre répond à des doutes que l'auteur, avant de mettre la dernière main à son manuscrit, avait cru, par un dernier scrupule, devoir soumettre au général Dessolles; les passages, dont il est question, sont cités ou indiqués à la fin du chapitre V; le reste de cette lettre rappelle des tableaux et des états de situation, dont on trouvera toute l'essence dans notre texte et dans les pièces justificatives. Toutes ces pièces confirment, ou positivement, ou négativement, ce qu'avance le général Dessolles, avec sa modération accoutumée.

qui ai été sur le théâtre de ces événemens, je serais bien embarrassé, à l'heure qu'il est, d'avoir une opinion pour ou contre. Je ne pense pas qu'on ait voulu, dans ce passage, faire au général Moreau le reproche indirect d'être peu avare du sang des soldats; si cela était, ce serait le premier reproche de ce genre qu'on lui aurait adressé. Ce que je puis assurer, c'est que cette expédition coûta peu d'hommes.

A cette occasion, je rappellerai un travail que je fis faire à la fin de la campagne. Je demandai à chaque corps de m'envoyer l'état de ses pertes, en déserteurs, blessés et tués, depuis le passage du Rhin jusqu'à l'armistice de Steyer. Les divers états de la totalité des corps de l'armée furent envoyés à l'état-major, où il en fut fait un relevé avec soin. La totalité des pertes présenta un résultat de 10,000 hommes environ; dont 4,000 tués.

En regard de ce tableau, si l'on jette les yeux sur l'armée autrichienne, qui comptait au moins 130,000 hommes à l'époque de la bataille de Hohenlinden, et qui, à celle de l'armistice de Steyer, comptait à peine, dans Vienne, un noyau de 20 à 22,000 hommes, on verra que la perte de l'armée française, pour une campagne de onze mois, est bien peu de chose en comparaison de la perte de l'armée autrichienne, dans l'espace de deux mois à peine. Le général Claparède avait été chargé de ce travail, et c'est lui qui me présenta les résultats dont je viens de vous parler (1).

DESSOLLES.

(1) On remarquera que les points sur lesquels nous offrons la plus grande diversité de pièces justificatives, sont :

1° Ce qui regarde le plan de campagne, les contradictions qu'il éprouva, et les critiques dont il a été l'objet;

2° Ce qui concerne la préméditation des manœuvres simulées qui ont assuré les premiers succès de ce plan;

3° Ce qui est relatif aux motifs et aux circonstances de l'armistice et à l'approbation qu'il reçut du Gouvernement;

4° Ce qui se rapporte aux préparatifs qui ont eu lieu, pendant cet armistice, de la part du général français, pour assurer le succès de la campagne d'hiver.

Ces objets étaient incontestablement ceux qui réclamaient le plus de preuves et de défenses, au moyen de pièces authentiques, comme par voie de raisonnement; les faits, proprement dits, se développent et se défendent par eux-mêmes: mais, à cet effet, il faut reconnaître et observer l'indispensable nécessité de la recommandation, que nous ne saurions trop répéter, de lire en entier, au moins les deux premières pièces justificatives, savoir: le bulletin du général Dessolles, et les notices secrètes tenues par le général Claparède.

N° XLIV.

OPÉRATIONS DU CORPS DES FLANQUEURS DE DROITE, COMMANDÉ PAR LE GÉNÉRAL DE BRIGADE MOLITOR (1).

On doit s'étonner de l'attitude passive que l'aile gauche de l'armée impériale a observée pendant le cours de cette campagne. Comment se figurer que ce corps, fort de plus de 23,000 hommes (2), et placé de manière à prendre à revers tous les mouvemens de l'armée française, n'ait rien tenté pour en arrêter les progrès?

(1) Comme le corps autrichien du prince de Reuss, quoique très fort, n'a jamais eu une part qu'on puisse appeler directe aux manœuvres du gros de l'armée du général Kray, de même le corps de flanqueurs de notre aile droite, si inférieur à celui de ce prince, et qui pourtant l'a toujours si efficacement contenu, n'a jamais été dans une telle et si intime dépendance des mouvemens de notre armée du Rhin, qu'on eût pu, sans rompre le fil du récit des opérations de cette armée, entrer dans des détails un peu étendus sur ce corps, dans l'exposé des faits plus ou moins communs à tous.

Nous croyons donc devoir répondre au désir qui pourrait rester au lecteur militaire, de connaître d'une manière un peu spéciale, les manœuvres mises en usage par ce corps, pour jouer, pendant plusieurs mois, un rôle si utile et si rempli de difficultés. Cette pièce satisfera, sous tous les rapports, une curiosité si naturelle.

On y voit se développer une de nos grandes capacités militaires, et, dès 1800, dans le jeune général de brigade qui a déployé un art si judicieux contre des forces si supérieures, on découvre aisément le général de division qui, depuis, et pendant si long-temps, s'est distingué dans tant de positions diverses : plus tard, à la tête d'un corps d'armée (dans la campagne d'Espagne de 1823), il déconcertera, par une marche savante, toutes les combinaisons défensives et offensives de l'ennemi, soit comme armée, soit comme population, et recevra d'un gouvernement juste, le prix de ses services, déjà si brillans dans le récit qu'on va lire.

Les faits d'armes décisifs qui ont suivi ceux que ce récit contient, se trouvent dans notre exposé des faits, page 35, et dans le bulletin du général Dessolles, rapport XI, page 113 et suivantes.

(2) Ces vingt-trois mille hommes, dans lesquels ne sont pas compris les chasseurs tyroliens, avaient pour généraux les feld-maréchaux Hiller et Linchen, les généraux-majors Grune, Hobenlobe, Mercantin et Jellachich. On voit, par l'emploi de ces officiers, l'importance que la cour de Vienne attachait à cette partie de ses forces.

C'est ce que je vais tâcher d'expliquer par les détails des événemens qui ont eu lieu.

Avant le passage du Rhin, l'aile gauche de l'armée impériale, aux ordres du prince de Reuss, couvrait le Tyrol, en occupant le Vorarlberg et les Grisons ; il importait aux succès de nos premières opérations de donner le change à ce corps d'armée, en le retenant éloigné de nos véritables points d'attaque, et on manœuvra en conséquence. Tandis que deux bataillons de la 10^e, laissés dans le Rheinthal, menaçaient le Vorarlberg, par les préparatifs d'un passage du Rhin, l'aile droite de notre armée dégarnissait le Rheinthal, le Toggenbourg et la Thurgovie, où elle se trouvait cantonnée, et se portait sur Reichlingen, où elle passa le Rhin, le 11 floréal. Le prince de Reuss fut tellement abusé par nos démonstrations du Rheinthal, et l'armée du Rhin s'avança avec une si grande rapidité, après le passage de ce fleuve, qu'elle avait forcé Stockach, enlevé à l'armée impériale son bel appui du lac de Constance, et gagné la bataille de Mœsskirch, avant que le général autrichien eût pris sa résolution. A l'approche de nos patrouilles, il évacua Kempten, Bregenz et Lindau, et se retira sur le Tyrol.

On devait s'attendre que ce général, plus éclairé sur les projets de l'armée française, par les victoires qu'elle venait de remporter en si peu de temps, tenterait d'en arrêter le cours, et de faire changer la fortune ; du moins le nombre et la bonté de ses troupes, les positions avantageuses qu'il occupait sur notre flanc droit, devaient le faire présumer. Alors, pour lui opposer des forces à peu près égales, il n'eut pas fallu moins de l'aile droite entière de l'armée française ; mais elle était destinée à de plus brillantes journées.

Elle continua donc de marcher en ligne avec l'armée, et se contenta de laisser en face du prince de Reuss un petit corps de flanqueurs, dont le lieutenant-général Lecourbe me donna le commandement, le 3 prairial.

Je quittai en conséquence la première division, et je me rendis le même jour à Kempten. J'y trouvai la 83^e demi-brigade, avec le 7^e de hussards ; les 1^{er} et 2^e bataillons de la 1^{re} légère étaient dans les environs d'Isni. C'était tout ce qui composait le corps qui devait contenir l'aile gauche de l'armée impériale.

Quelques jours avant mon arrivée, deux bataillons de la 10^e, qui occupaient le Rheinthal et Bregenz, étaient partis pour l'Italie et avaient quitté, sans y avoir été relevés, ces importantes positions. Aussitôt l'ennemi fait entrer deux bataillons dans Bregenz, passe le Rhin à Ragatz, et pénètre en Suisse.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour réparer ce désavantage ; il fallait rétablir notre ligne d'opérations en Suisse, et reprendre Bregenz, qui alors était un point d'appui indispensable pour mon corps de flanqueurs. Ce poste important fut donc attaqué et enlevé de vive force le 4, à onze heures du soir. Les deux

bataillons de la 102^e eurent ordre de rétrograder, firent repasser le Rhin à l'ennemi, qui s'était avancé jusque près de Saint-Gall, et reprirent leurs positions dans le Rheinthal. Les détails de la reprise de Bregenz sont contenus dans le compte que j'en rendis alors au lieutenant-général Lecourbe, et dont voici à peu près le précis :

« Kempten, le 6 prairial an VIII.

« MON GÉNÉRAL,

« J'ai eu l'honneur de vous annoncer que Bregenz avait été attaqué et enlevé de vive force, dans la nuit du 4 au 5. Voici quelques détails sur cette expédition :

« Le 1^{er} bataillon de la 1^{re} légère fut chargé de se porter d'Isni sur Bregenz, par la route qui passe à Heimenkirch. Le 2^e bataillon eut ordre de s'avancer sur le même point, en débouchant par Weiler et Langen, pendant que le 2^e de la 83^e, placé en réserve, observerait les débouchés sur Immenstadt, en occupant Sibratshofen, Weiler et Steingarten. Le 1^{er} bataillon, qui marchait avec une compagnie du 1^{er} de hussards et une pièce de quatre, rencontra, à une lieue de Bregenz, les avant-postes ennemis. Ceux-ci se replièrent sans beaucoup de résistance sur la ville; il était onze heures de la nuit, lorsque la colonne arriva aux portes. La première entrée était flanquée de murailles et de palissades, à l'abri desquelles l'ennemi faisait un feu assez vif. L'obscurité empêchait de faire beaucoup de dispositions, et l'on se décida à attaquer de front. Le sous-lieutenant Delaunay, avec quelques chasseurs, escalada la muraille et la palissade, tandis que le chasseur Certout se jette à la nage dans le lac, pour tourner la gauche de l'entrée. Les uns et les autres parviennent bientôt dans l'intérieur de la porte, font mettre bas les armes au poste ennemi qui la défendait (ce poste était commandé par un capitaine), et ouvrent le passage à la colonne. Celle-ci s'avance au pas de charge et renverse tous les obstacles. L'ennemi, surpris de nous sentir tout-à-coup dans ses rangs, se débande et prend la fuite. On le poursuit, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de la Bregenz, où la colonne prit position.

« Le 2^e bataillon, qui devait déboucher par Weiler, éprouva plus de difficultés. Ce passage fut vivement défendu par le régiment de Bachmann, et ne fut emporté qu'après trois heures d'un combat opiniâtre. Cette circonstance, jointe aux mauvais chemins que ce bataillon rencontra, fut cause qu'il n'arriva à Bregenz qu'après que ce poste avait été forcé. Je suis d'autant plus fâché du retard qu'a éprouvé cette colonne, que devant déboucher sur les derrières de la ville, elle eût coupé toute retraite à l'ennemi.

• Bregenz était défendu par 900 hommes infanterie, Weiler par 700 hommes, tant du régiment de Kayser que de la légion Bachmann et des chasseurs du Vorarlberg. L'ennemi a laissé plus de 50 morts sur le champ de bataille; il a eu considérablement de blessés, et nous lui avons fait 80 prisonniers, dont un officier. Les 1^{er} et 2^e bataillons de la 1^{re} légère se sont très bien conduits.

• Je vous prie, mon Général, de faire donner au sous-lieutenant Delaunay le grade de lieutenant, et un fusil d'honneur au chasseur Certout. Vous jugerez sans doute qu'ils ont bien mérité cette récompense nationale.

• L'aide de camp Frestel, que le général Laval m'a laissé après son départ de Kempten, s'est aussi distingué à cette affaire; il y a long-temps que le grade de capitaine est promis à cet officier; permettez que je vous demande aussi de l'avancement pour lui. Je vous donnerai incessamment des nouvelles sur les forces et la position du corps du prince de Reuss. »

Après cette opération, je m'occupai de me procurer des renseignements positifs sur la composition, la force et les positions du prince de Reuss; je ne tardai pas à en acquérir de certains.

Le prince de Reuss avait son quartier-général à Reitti (1).

.....
Aussitôt que j'eus connaissance des positions occupées par le corps d'armée qui m'était opposé, je disposai le corps de flanqueurs à mes ordres, de la manière suivante :

Deux bataillons de la 102^e dans le Rheinthal, couvrant la Suisse: ils occupaient Ragatz, Azmoos, Seenwald, la Roche-Percée, Altstetten et Rheineck, couvrant les débouchés qui se rendent, de ces différens points, sur la Linth et la Thur.

Les 1^{er} et 2^e bataillons de la 1^{re} légère étaient réunis sur Bregenz, fournissant trois compagnies sur Langen et Weiler, deux points très importants et auxquels aboutissent différens débouchés d'Immenstadt et du Bregenz-Wald.

Je fis camper un bataillon de la 83^e en avant de Kempten, sur la rive droite de l'Iller, gardant la route de Fussen. Les deux autres bataillons de la même demi-brigade furent campés en avant de la même ville, sur la rive gauche de la rivière, gardant la route d'Immenstadt. Ces deux bataillons fournissaient 3 compagnies à Sibratshofen, Isni et Steingarten, pour assurer la route de Kempten à Bregenz. J'avais réuni, à Kempten, 4 compagnies de grenadiers et tout le 7^e régiment de hussards.

(1) Suivent quelques détails sur la composition des 23,000 hommes dont nous avons nommé les principaux chefs dans la note deuxième de la page 224.

Par ces dispositions, je me trouvais en masse sur les deux points où aboutissent les grands débouchés du Tyrol, Bregenz et Kempten; par l'occupation de Sibrats-hofen, Steingarten et Weiler, je couvrais la route de Kempten à Bregenz, sur une étendue de 14 lieues. Si l'ennemi eût tenté de pénétrer par cet intervalle, je pouvais me rabattre avec avantage sur lui; s'il eût attaqué de front mes deux principales positions, je pouvais encore me défendre avec espoir de succès. D'abord, sur le point de Kempten, j'eusse été attaqué par les deux grandes routes qui y aboutissent et qui viennent d'Immenstadt et de Fussen. Alors je faisais repasser l'iller au bataillon campé sur la rive droite de cette rivière, et, après avoir brûlé le pont, je réunissais, sur la rive gauche les 3 bataillons de la 83^e, les 4 compagnies de grenadiers, le régiment de hussards et 5 pièces d'artillerie, et j'attaquais, à mon tour, vigoureusement l'ennemi, qui aurait débouché par la route d'Immenstadt, et où il eût certainement été battu dans ce pays de chicane, dont j'avais bien reconnu d'avance tous les avantages. Par ce moyen, les deux points d'attaque de l'ennemi étaient réduits à un seul, sur lequel je portais rapidement toutes mes forces.

Si j'étais attaqué sur Bregenz, j'y pouvais être enveloppé, à la vérité, si l'ennemi eût forcé le poste de Langen; mais ce poste était bien gardé, et, dans tous les cas, la flotille était toujours prête à soutenir la retraite des troupes sur Lindau, et à seconder la reprise de Bregenz, si j'eusse été forcé de le quitter un instant.

Ces positions prises, et les avantages que l'on pouvait en tirer étant bien reconnus, il fallait tâcher de donner continuellement à l'ennemi le change sur le nombre et la destination des troupes à ma disposition: il fallait, sur une étendue de 30 lieues, soutenir, avec 7 bataillons, une défensive offensive contre un corps d'armée de 25,000 hommes, sur lequel il était impossible de rien entreprendre, retranché comme il l'était dans les gorges du Tyrol. Il fallait, en un mot, imposer tellement à l'ennemi, qu'il n'osât former aucune entreprise sur moi, ce qui eût sans doute forcé l'aile droite à envoyer une de ses divisions à mon secours.

Quelque difficile qu'ait été cette tâche, elle a été néanmoins remplie par le petit corps de flanqueurs de droite. Ce corps était continuellement en mouvement; il ne cessait d'attaquer l'ennemi sur différents points, et toujours avec audace et succès; il faisait presque tous les jours des prisonniers, par le moyen desquels j'étais parfaitement instruit des mouvemens du prince de Reuss. L'attention scrupuleuse que j'ai apportée à ne pas me laisser prendre un seul homme, a privé le général ennemi du même avantage. Le prince de Reuss m'a toujours cru 10,000 hommes sur le seul point de Kempten; il l'a cru jusqu'à la fin de la campagne. Néanmoins, pressé par sa cour, par les ordres du général Kray, et plus encore par le vœu des Tyroliens, ce général a été plusieurs fois à la veille de m'attaquer. Alors

je le prévenais en l'attaquant moi-même, et ces attaques ont toujours été couronnées d'un plein succès.

Ces mouvemens décidés confirmaient le prince de Reuss dans son opinion sur la quantité de troupes qu'il me supposait, et, renonçant à toute entreprise, il se tenait sur la plus grande défensive à l'entrée du Tyrol.

Je vais donner quelques détails sur les différens mouvemens qui ont eu lieu. Le 10 prairial, le général Mercantin est sorti d'Immenstadt avec un bataillon de Gradiskauer-Slavon, et deux escadrons de Waldeck-dragons, et s'est avancé, vers les six heures du soir, sur Kempten, et jusqu'à mes grand'gardes, qu'il fit charger par ses dragons. Son projet paraissait être de reconnaître mon corps pour l'attaquer ensuite avec des forces suffisantes. Mais il n'a pu parvenir à culbuter mes avant-postes; ceux-ci, placés dans les bois, furent d'abord soutenus par des piquets que je tenais toujours prêts à marcher, et l'ennemi ne tarda pas à être ramené grand train jusque près d'Immenstadt. Voulant le faire repentir de sa démarche, et lui faire passer le projet d'entreprendre quelque chose de plus, je me mis en marche la même nuit avec 400 hommes de la 83^e et un escadron de hussards, et je me portai sur son camp d'Immenstadt, en présence duquel j'arrivai à la pointe du jour. Toutes ses grand'gardes étaient doublées et sous les armes. Je les fis charger avec impétuosité par nos hussards, et nous leur fîmes 30 prisonniers, dont 29 du régiment de Gradiskauer-Slavon; et 5 dragons de Waldeck.

L'ennemi a laissé en outre plusieurs hommes sabrés sur le champ de bataille; de mon côté, je n'ai pas perdu un seul homme. Je suis rentré ensuite en bon ordre à mon camp de Kempten, sans que l'ennemi ait osé me suivre.

J'avais donné au général Jardon le commandement du Rheinthal et du point de Bregenz : cette dernière position est entourée et dominée par les montagnes du Bregenz-Wald; ce pays était couvert de paysans armés qui harcelaient continuellement nos avant-postes. Il eût fallu engager des affaires intermédiables dans ces montagnes, pour dégager un peu notre position. On a donc été forcé de s'en tenir, sur ce point, à une défensive absolue; elle n'a pas été la moins pénible, mais bien la plus meurtrière : peu de jours se passaient sans perdre quelques hommes, de notre côté.

Les forces imposantes que le prince de Reuss me croyait à Kempten, le voisinage, d'ailleurs, de l'aile droite, qui donnait la facilité au lieutenant-général Lecourbe de m'envoyer du renfort dans deux ou trois jours de marche, avaient jusqu'alors détourné le général autrichien de tenter une affaire décisive sur mon camp de Kempten. Il apprit ensuite la marche du lieutenant-général Lecourbe sur le Danube, et, me voyant privé de son appui, il résolut de m'attaquer. J'en fus d'abord prévenu, et je sus que le général Hohenlohe, avec sa division, le gé-

néral Linchen, avec une partie de sa réserve, avaient quitté Fussen et Reitti, et se rassemblaient près de Nesselwangen. J'ai appris également qu'une partie des troupes du général Mercantein, qui occupait le fort de Weissenbach, les passages de Thanheim et Schatwald, dans la même vallée, s'était réunie au reste de sa division de Sonthofen.

Le seul moyen d'arrêter l'ennemi était alors de le prévenir; je n'hésitai donc pas à prendre ce parti. En conséquence, je fis marcher, le 23 prairial, 400 hommes sur Immenstadt, pour le menacer et le contenir, et je me portai, en même temps, sur Nesselwangen, avec 900 hommes de la 83^e, 300 hussards et une pièce d'artillerie légère. Je rencontrai, sur la Wertach, un bataillon du 60^e régiment hongrois, avec quelques escadrons de Waldeck, et je fis d'abord charger et culbuter ses gardes. Mon apparition subite eut l'air de surprendre l'ennemi; je m'aperçus que son infanterie était mal disposée, et qu'elle s'ébranlait pour prendre un meilleur ordre de bataille: je saisis cet instant pour la faire charger avec la plus grande impétuosité par tout ce que j'avais de hussards.

Cette charge eut le plus grand succès; le bataillon hongrois fut sabré en bonne partie, et nous lui fîmes 200 prisonniers, dont 4 officiers. Je fis alors passer la Wertach à mon infanterie, je la rangeai en bataille sur un très grand front, ayant l'air de préparer une nouvelle attaque. Je disposai les hussards sur les ailes, et je fis jouer mon artillerie qui s'était tue jusqu'alors. L'ennemi n'attendit pas un combat que j'avais plus d'intérêt à éviter que lui. Il se retira en bon ordre de Nesselwangen, et se reploya sur Fussen. Le prince de Reuss et le général Linchen, qui avaient déjà établi leurs quartiers généraux à ce dernier endroit, en sortirent précipitamment et retournèrent à Reitti. De mon côté, après avoir suivi de près le mouvement rétrograde de l'ennemi, satisfait d'avoir rempli si heureusement mon objet, je rentrai en bon ordre à mon camp de Kempten. Nous avons perdu, à cette affaire, deux hussards et un officier du 7^e régiment, qui est mort de ses blessures. Le chef d'escadron Wery, du même régiment, le chef de brigade Renaud, de la 83^e, mon aide-de-camp Friedolsheim, se sont particulièrement distingués; le 7^e de hussards et la 83^e se sont parfaitement conduits.

Cette heureuse expédition dissipa entièrement les projets offensifs du prince de Reuss; il se concentra plus que jamais aux gorges du Tyrol. La partie des troupes du général Mercantein, qui s'était rassemblée à Sonthofen, près d'Immenstadt, reprit aussi ses anciennes positions dans la vallée de Tanheim.

Cette timidité de la part de l'ennemi, surpassait toute vraisemblance; j'avais tout lieu de croire, chaque jour, que, mieux instruit sur l'effectif de mes forces, le prince de Reuss chercherait à prendre sa revanche; et, pour continuer à lui en imposer, je ne cessais de l'inquiéter par des reconnaissances sur Immenstadt et

Reitti; je lui enlevais, presque chaque jour, des patrouilles; bientôt elles n'osèrent plus se montrer et fuyaient à la vue des nôtres, qui se succédaient sans cesse et presque toujours en force.

Je redoublais d'activité lorsque des partisans de la grande armée impériale pénétrèrent du Danube jusque sur ma ligne, et vinrent sabrer, jusqu'aux portes de Lindau, un détachement du 10^e de chasseurs, qui rejoignait son régiment. J'ai détaché alors plusieurs compagnies de hussards pour éclairer mes derrières sur Leutkirch et Wangen, et s'assurer de la disparition des partis du général Kray, auxquels je soupçonnais le dessein de communiquer avec le corps du prince de Reuss, dont ils se sont approchés jusqu'à la distance de deux lieues. Je ne tardai pas à apprendre que ces partisans s'étaient éloignés de mon voisinage.

Je fus instruit, le 1^{er} messidor, que le prince de Reuss avait tiré de Feldkirch un bataillon du régiment de Kayser, pour se renforcer à Reitti, et qu'il avait aussi reçu, de Vienne, un bataillon de grenadiers. Je savais qu'il était fort inquiet par la présence du général Nansouty à Schongau, qu'il avait détaché le général Grunc, avec 4 bataillons, en Bavière, pour couvrir Mittenwald et Partenkirch, et qu'il songeait plutôt à se défendre qu'à attaquer. Je voulus néanmoins continuer à l'inquiéter, et, à cet effet, je portai, le 3 messidor, des reconnaissances forcées sur Reitti et sur Immenstadt. Celle qui s'est dirigée sur le premier point, n'a rencontré l'ennemi qu'à 2 lieues au-delà de Nesselwangen (7 lieues de mon camp); ses patrouilles se replièrent à notre vue, et nous eûmes du mal de les atteindre. Nos hussards leur prirent néanmoins une dizaine de dragons, et poussèrent jusqu'au-delà de Pfraoten. Je me suis porté en même temps sur Immenstadt, avec 400 hommes de la 83^e et 100 hussards. L'ennemi s'est d'abord retiré à l'entrée des gorges, d'où il nous a tiré du canon. Alors une petite avant-garde de hussards et d'infanterie s'est avancée très près de lui, et s'est repliée aussitôt dans le dessein de l'attirer et de le faire charger par le gros de la troupe qui était embusquée derrière des maisons isolées dans la plaine. Le major Grammont, qui commandait les avant-postes autrichiens, à Immenstadt, donna dans ce piège, et nous lui fîmes une quarantaine de prisonniers.

Jusqu'au 19 messidor, je n'ai cessé d'inquiéter le prince de Reuss par de semblables mouvemens. La circonspection que ce général a observée ensuite m'a empêché d'obtenir d'aussi avantageux résultats; mais le premier de tous était rempli, celui de lui en imposer et de le contenir.

MOLITOR.

ARMÉE FRANÇAISE.

SITUATION N° I,

AU 20 FLORÉAL AN VIII (10 MAI 1800.)

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

NOREAU, général en chef.....	LEGUAT, chef de bataillon à la 42 ^e	} aides de camp.
DESSOLLES, génér. de div., chef de l'état-major gén.....	DELEEE, chef de bataillon à la 88 ^e	
MATHIEU FAVIERS, commissaire ordon. en chef.....	GUELLEBERT, chef de bataillon.....	
EBLÉ, général de division, commandant l'artillerie.....	DESREY, capitaine à la 108 ^e	
SCHAUENBOURG, général de div., inspect. d'inf.....	DELAUSSÉ, capitaine de pontonnier.....	
BOURCIER, général de divis., inspecteur de caval.....	MORÉAU, lieutenant à la 48 ^e	
CLEMENCET, général de brig. commandant le génie.....	MARTEL, chef d'escadron au 24 ^e de chasseurs.....	
RHEINWALD, général de brigade, commandant le dépôt général des conscrits.....	FORCUES, <i>idem</i> au 12 ^e . <i>idem</i>	
LAHORIE, adjudant général.....	COSTIN, lieutenant d'artillerie.....	
FRIRION..... <i>idem</i>	TRAWITZ, chef de bataillon à la 80 ^e	
RAPATEL..... <i>idem</i>	SCHAUENBOURG, sous-lieut. au 2 ^e de carabiniers.....	} adjoints.
LAMARQUE..... <i>idem</i>	GIRARD, capitaine au 13 ^e de dragons.....	
PRYSIE..... <i>idem</i>	LEMOINE, <i>idem</i> au 21 ^e de chasseurs.....	
BERTRAND..... <i>idem</i>	CRANT, capitaine du génie.....	
LEMAROIS..... <i>idem</i>	TREUIL, chef d'escadron au 4 ^e de dragons.....	
ABANCOURT, <i>idem</i> , chef des ingénieurs géographes.....	SAINTE-SUZANNE, chef de bat. à la 57 ^e demi-brig.....	
	FRIRION (jeune), sous-lieutenant à la 62 ^e demi-brig.....	
	F. FRIRION, chef de bataillon.....	
	RAPATEL, capitaine au 16 ^e de chasseurs.....	
	BAGNERIS, capitaine à la 28 ^e de ligne.....	
	LARBILLY, <i>idem</i> à la 35 ^e <i>idem</i>	
	CRESAINT, <i>idem</i> au 7 ^e de hussards (bis).....	
	FRILEGES, <i>idem</i> au 1 ^{er} de dragons.....	
	VAUTAIN, <i>idem</i> à la 49 ^e demi-brigade.....	
	DEVIACK, <i>idem</i> au 11 ^e de dragons.....	
	LAGLÈDE, <i>idem</i> au 18 <i>idem</i>	
	GAUTHIER, <i>idem</i> au 8 ^e de chasseurs.....	
	LEMAN, <i>idem</i>	
	WEISS, ÉPAILLY, GORDON, PRESSAT, CHEVAIER, } MARTEL, HOLTS, FALLAISE et MYERS-GIRARD..... } MARCHEAND jeune, détaché près le général en chef. }	ingén.-géographes.

AILE DROITE.

ÉTAT-MAJOR.

	AIDES-DE-CAMP.	ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	ADJOINTS.
LECOURDE, lieutenant-gén.	Gauthier, chef de br. de la 94 ^e . NOIRET, ch. d'esc. au 25 ^e de cav. FOUQUEL, cap. à la 17 ^e 1/2 br. de l.	LECAMUS.....	Ractmades, capit. au 23 ^e env. BRACER, cap. à la 27 ^e demi-brig. QUESOT, capitaine au 23 ^e chass. MORAT, lieutenant à la 109 ^e demi-br. LAFORT, capitaine au 8 ^e drag. COSSEY, lieutenant à la 45 ^e demi-br.
GUDIN, g. de br. chef d'ét.-m.	P. GUDIN, lieutenant à la 62 ^e id.....	DELOTZ.....	
LEMAIRE, id. comm. d'artill.	T. COLLET, capit. à la 85 ^e id.....	PORSON.....	
MONNAY, commissaire des guerres, faisant fonction d'ordonnateur.			

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDES DE CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.	
1^{re} Division.							
VANDAMME, gén. de div.....	DESORE, capitaine au 7 ^e Huss.	36 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2126	"	"	"
LAVAT, général de brigade.....	FREITEZ, lieutenant à la 103 ^e de lig.	83 ^e idem.....	3	2667	"	"	"
MOLITOR, idem.....	FAIDOLBRESM, ch. d'esc. au 1 ^{er} ch.	94 ^e idem.....	3	2458	"	"	"
DEPRAT, adjudant-général.....	MORIN, capitaine au 1 ^{er} Huss.	1 ^{re} 1/2 brigade légère.....	2	1764	"	"	"
DORMEANS, idem.....	BOUCHER, capitaine à la 1 ^{re} lég.	8 ^e régiment de Hussards.....	"	"	4	540	"
		1 ^{er} rég. d'art. à pied (16 ^e esc.)	"	"	"	"	77
		6 ^e régim. d'art. légère (2 ^e esc.)	"	"	"	"	64
		Sapeurs.....	"	70	"	"	"
		Totaux.....	11	9085	4	540	141
2^e Division.							
LORGE, général de division.....	COGNET, chef de bat., et LONGE, l.	38 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	1834	"	"	"
GOULOU, général de brigade.....	CLÉMENT, capit. à la 8 ^e légère.	62 ^e idem.....	3	2063	"	"	"
BOSTENS, idem.....	LANGLET, lieutenant à la 67 ^e de lig.	10 ^e 1/2 brigade légère.....	2	1829	"	"	"
MANGERT, adjudant-général.....	FAVRET et BONNET, capitaines.	7 ^e régiment de Hussards.....	"	"	4	528	"
FOT, idem.....	CLERE, lieutenant au 2 ^e d'art. lég.	2 ^e régim. d'art. légère (5 ^e esc.)	"	"	"	"	70
		Totaux.....	8	5726	4	528	70
3^e Division.							
MONTRICHARD, gén. de div.....	DEWATIN, chef de bat. à la 103 ^e .	37 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2035	"	"	"
DAULTANNE, général de brigade.....	LEFÈVRE, capit. au 2 ^e de caval.	84 ^e idem.....	3	2801	"	"	"
SCHIMMER, adj.-g. f. f. de g. de b.	HUOT et CRAPAL, capitaines.	109 ^e idem.....	3	2378	"	"	"
GARROU, adjudant-général.....	FAUCONNET et SCHER, capitain.	10 ^e 1/2 brigade légère.....	1	765	"	"	"
		9 ^e régiment de Hussards.....	"	"	4	499	"
		Détachement d'artillerie.....	"	"	"	"	110
		idem..... de sapeurs.....	"	234	"	"	"
		Totaux.....	10	8213	4	499	110
Division des réserves.							
NANSOUTY, général de br.....	JAMIN, capitaine au 2 ^e de caval.	Deux bataillons de grenadiers.....	2	1452	"	"	"
PÉLISSARD, adjudant-général.....	SIMON, capit. à la 109 ^e de lig.	15 ^e régiment de cavalerie.....	1	"	3	235	"
		11 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	530	"
		12 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	528	"
		1 ^{er} rég. d'art. à pied (18 ^e esc.)	"	"	"	"	104
		Détachement de sapeurs.....	"	33	"	"	"
		Totaux.....	3	1485	11	1391	104
		Totaux gén. de l'aile droite.....	32	24569	32	2958	425

RÉSERVE

SOUS LE COMMANDEMENT IMMÉDIAT DU GÉNÉRAL EN CHEF.

ÉTAT-MAJOR.

LAHORIE, adjudant-général, chef d'état-major.

NOURY, commissaire des guerres, f. f. d'ordonnateur.

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDES DE CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	est.	hommes.	
1^{re} Division.							
DELMAS, général de division.	DELMAS et CROUARD, chefs d'esc.	46 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2100	"	"	"
JACOPIN, général de brigade....	MARQUE, cap. à la 19 ^e de ligne.	50 ^e <i>idem</i>	2	1397	"	"	"
GRANDJEAN, <i>idem</i>	SAVOT, chef d'esc. au 3 ^e de cav.	57 ^e <i>idem</i>	3	2142	"	"	"
LORCET, <i>idem</i>	CAVAISAC, <i>idem</i> , au 1 ^{er} drag.	108 ^e <i>idem</i>	3	2010	"	"	"
BOYET, <i>idem</i>	ALBERT, cap. à la 57 ^e de ligne.	14 ^e 1/2 brigade légère.....	1	554	"	"	"
DEPLARQUE, adjudant-général....	LAMBERT et LEFÈVRE, ch. d'esc.	6 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	228	"
CORON, <i>idem</i>	SAVANT et BAGYOL, ch. de bat.	11 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	374	"
		4 ^e régiment de hussards.....	"	"	4	260	"
		3 ^e régim. d'art. à pied (1 ^{re} et ^e)	"	"	"	"	109
		6 ^e régim. d'art. légère (1 ^{re} et ^e)	"	"	"	"	52
		Détachement de sapeurs.....	"	230	"	"	"
		Totaux.....	12	8433	11	862	181
2^e Division.							
LECLERC, général de division.	ASSÉ et BAUVÈRES, chefs d'esc.	53 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2267	"	"	"
BASTOUL, général de brigade....	BARRÉ, chef d'esc. au 12 ^e huss.	89 ^e <i>idem</i>	3	2111	"	"	"
DESPERRIÈRES, <i>idem</i>	GOSBARD, capitaine d'artillerie.	101 ^e <i>idem</i>	1	867	"	"	"
WALTHER, <i>idem</i>	BOISELIER, s.-licut. au 7 ^e huss.	14 ^e 1/2 brigade légère.....	2	995	"	"	"
D'ARBOIS, adjudant-général....	JANSSOT, cap. à la 50 ^e de ligne.	10 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	375	"
PERRIN, <i>idem</i>		23 ^e <i>idem</i>	"	"	4	512	"
		5 ^e régim. d'art. à pied (18 ^e et ^e)	"	"	"	"	96
		8 ^e régiment d'artillerie légère..	"	"	"	"	72
		3 ^e bataillon de sapeurs (5 ^e et ^e)	"	157	"	"	"
		Totaux.....	9	6397	8	887	168
3^e Division.							
RICHEPANSE, gen. de div ^{is} .	"	4 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	1861	"	"	"
DICOMNET, général de brigade...	"	50 ^e <i>idem</i>	1	630	"	"	"
DECRUTTE, <i>idem</i>	"	100 ^e <i>idem</i>	3	2081	"	"	"
LACOUR, adjudant-général.....	MERLIN, ch' de h ^{us} à la 33 ^e de l.	Deux bataillons de grenadiers..	2	683	"	"	"
PLAUDRÈRE, <i>idem</i>	"	13 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	227	"
		17 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	347	"
		5 ^e régiment de hussards.....	"	"	4	243	"
		5 ^e régiment d'art. à p. (3 ^e et ^e)	"	"	"	"	64
		3 ^e régiment d'art. lég. (2 ^e et ^e)	"	"	"	"	65
		Détachement de sapeurs.....	"	187	"	"	"
		Totaux.....	9	5442	11	1317	129
Division de Cavalerie.							
D'HAUTOUL, gén. de div.	DAVID et d'ES, et MAULNOIR, s.-l.	1 ^{er} régiment de carabiniers.....	"	"	4	331	"
ESPAGNE, général de brigade...	"	2 ^e <i>idem</i>	"	"	4	354	"
DEVIHAY, <i>idem</i>	"	8 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	310	"
BECKER, adjudant-général.....	DELLESE et STECK, capitaines...	9 ^e <i>idem</i>	"	"	3	280	"
LAUER, <i>idem</i>	PENTON et THOMAS, <i>idem</i>	3 ^e régiment d'art. lég. (1 ^{re} et ^e)	"	"	"	"	60
		Totaux.....	"	"	14	1275	60
		Totaux des corps de réserve..	30	20272	44	4341	538

CENTRE.

ÉTAT-MAJOR.

AIDES-DE-CAMP.

ADJUDANS-GÉNÉRAUX.

ADJOINTS.

GOUVION-S^c-CYR, lieutenant-g. { SCHNETZ, cap. au 6^e chasseurs
MERY, cap. à la 51^e $\frac{1}{2}$ brigade.
GENEVEVAUX, l. à la 17^e de lig.
DURTUIE, g. de d^{re} com' l'art. BEAUVISAGE, l. au 7^e d'art. à p.
MARCHAND, chef d'ét.-maj. " " "
LEFORT, commissaire des guerres f. f. d'ordonnateur. " " "

LACROIX

GUYOT

BONDERAYE, cap. à la 37^e $\frac{1}{2}$ brig.
MARIE, licut. à la 1^{re} légère.

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDES DE CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.	
<i>1^{re} Division.</i>							
NEY, général de division.....	BOUQUET, cap. à la 36 ^e de ligne.....	54 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	1981	"	"	"
BONNET, général de brigade.....	BEAUREUX, cap. à la 86 ^e de lig. DEBES, s.-l. au 1 ^{er} bat. franc.....	76 ^e <i>idem</i> 103 ^e <i>idem</i>	3	1766	"	"	"
JORA, <i>idem</i>		12 ^e $\frac{1}{2}$ brig. lég. (1 ^{re} c ^{ie} de carb.).....	"	75	"	"	"
BONNAMY, <i>idem</i>		25 ^e régiment de cavalerie.....	"	3	275	"	"
RUFFIN, adjudant-général.....	DURAS, c ^{ie} de bat., et SEMENS, c.	8 ^e régiment de chasseurs.....	"	4	543	"	"
JOSAT, <i>idem</i>	TIRPENNE, licut. à la 46 ^e de lig.	7 ^e rég. d'art. à pied (3 ^e c ^{ie}).....	"	"	"	91	"
		7 ^e rég. d'art. légère (3 ^e c ^{ie}).....	"	"	"	65	"
		3 ^e bataillon de sapeurs (6 ^e c ^{ie}).....	"	150	"	"	"
		Totaux.....	9	5929	7	818	156
<i>2^e Division.</i>							
BARRAGUEY-D'HILLIERS, général de division.....	COISSAUD D'ULLIÉ et HODDARD- LAMOTTE, capitaines.....	1 ^{re} $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	2394	"	"	"
SABATIER, général de brigade.....	BOURDIN, licut. à la 66 ^e de lig. COMPÈRE, cap. à la 17 ^e de ligne.....	15 ^e <i>idem</i> 23 ^e <i>idem</i>	3	1932	"	"	"
SALLIOT, <i>idem</i>		12 ^e régiment de cavalerie.....	"	3	263	"	"
D'HALANCOURT, adjudant-gén.....		2 ^e régiment de Hussards.....	"	4	386	"	"
MONROUX, <i>idem</i>	VIVES, cap. à la 25 ^e de ligne.....	7 ^e rég. d'art. à pied (1 ^{re} c ^{ie}).....	"	"	"	72	"
		7 ^e rég. d'art. légère (3 ^e c ^{ie}).....	"	"	"	59	"
		Totaux.....	9	6638	7	649	131
<i>3^e Division.</i>							
THARREAU, gén. de division.....	LEROUX, cap., et SALOMON, licut.	16 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	2291	"	"	"
HEUVELET, général de brigade.....	MOLLIE, cap. à la 42 ^e de ligne.....	42 ^e <i>idem</i>	3	2432	"	"	"
DEBULLY, <i>idem</i>	DELANGLE, cap. à la 46 ^e de lig. LEROCHER, licut. au 2 ^e dragons.....	51 ^e <i>idem</i> 23 ^e régiment de cavalerie.....	3	2447	"	3	227
DESBRULYS, <i>idem</i>		16 ^e régiment de chasseurs.....	"	4	319	"	"
NICHEL, adjudant-général.....	TRICARD et PERRIN, capitaines.....	7 ^e rég. d'art. à pied (1 ^{re} c ^{ie}).....	"	"	"	99	"
M ^{le} THOMAS, <i>idem</i>		7 ^e rég. d'art. légère (3 ^e c ^{ie}).....	"	74	"	63	"
		3 ^e bataillon de sapeurs (8 ^e c ^{ie}).....	"	"	"	"	"
		Totaux.....	9	7044	7	546	162
<i>Division de Réserve.</i>							
SAHUC, général de brigade.....	GRACHET, capitaine.....	17 ^e régiment de cavalerie.....	"	3	274	"	"
JARRY, adjudant-général.....	CALVET, cap., et BADAUT, licut.	2 ^e régiment de dragons.....	"	4	572	"	"
		5 ^e régiment de chasseurs.....	"	4	387	"	"
		Totaux.....	"	11	1183	"	"
Totaux du corps du centre..			27	10611	32	3196	449

AILE GAUCHE.

ÉTAT-MAJOR.

AIDÉS-DE-CAMP.

ADJUDANS-GÉNÉRAUX.

ADJOINTS.

SAINTE-SUZANNE, l.-gén.

SORBIER, gén. de div. c^t l'art.LERY, gén. de br. com^t le génie.

MARET, commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur.

HIBB, capitaine au 10^e chasseurs.SAINTE-SUZANNE, a.-l. au 8^e hus.PECHIER, ch. de bat. à la 14^e lég.

" " " " " " " "

" " " " " " " "

DEVIAU.....

PEITET.....

LEVASSEUR.....

DARÈRE, capitaine à la 30^e lég.BATE, sous-lieut. à la 65^e de lig.

DELLALANDE, capitaine.

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDÉS DE CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.	
<i>1^{re} Division.</i>							
SOUHAM, gén. de division...	GUICHARD, cap. à la 76 ^e de ligne.	8 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2400	"	"	"
DECAES, général de brigade....	LADIFFE, lieutenant au 7 ^e hus.	6 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	478	"
PUTHOD, idem.....	BERNARD, s.-lieut. au 1 ^{er} de cav.	1 ^{er} régiment de chasseurs.....	"	"	4	397	"
JAY-HAMELINAGE, c. de bat. f. f.	" " " " " " " "	3 ^e d'artillerie légère (6 ^e c ^t)....	"	"	"	"	70
		Totaux.....	3	2400	8	8-5	70
<i>2^e Division.</i>							
LEGRAND, gén. de division...	LAVAL et LEGRAND, lieutenans..	7 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2054	"	"	"
DIAGET, général de brigade....	RENAUD, chef d'esc. au 1 ^{er} chas.	27 ^e idem.....	3	2270	"	"	"
ROUET, idem.....	GEORGES, cap. à la 16 ^e de ligne.	16 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	281	"
DAULO, adjudant-général.....	" " " " " " " "	6 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	413	"
		13 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	400	"
		3 ^e d'artillerie légère (4 ^e c ^t)....	"	"	"	"	81
		4 ^e bataillon de sapeurs (5 ^e c ^t)..	"	80	"	"	"
		Totaux.....	6	4410	11	1029	81
<i>3^e Division.</i>							
DELABORDE, gén. de div....	DURRY, capitaine à la 23 ^e légère.	29 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2320	"	"	"
MERCIER, général de brigade....	REMBAC, idem à la 83 ^e de ligne.	65 ^e idem.....	2	1274	"	"	"
TRUBING, idem.....	WISSEFEN, lieut. à la 44 ^e idem.	4 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	194	"
COLO, adjudant-général.....	RAFFIT et RASPAIL, capitaines...	Détachement d'artillerie à pied.	"	"	"	"	338
		idem de pontonniers.....	"	"	"	"	89
		idem de sapeurs et min.	"	"	"	"	184
		Totaux.....	5	3594	3	194	611
<i>Division des réserves.</i>							
COLAUD, général de division.	BAILLY, capitaine.....	48 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2203	"	"	"
GIRARD (dit Vieux), gén. de br.	SOL, chef de bat. à la 68 ^e de lig.	95 ^e idem.....	3	1851	"	"	"
LACOSTE, idem.....	HESSENOT, s.-lieut. au 20 ^e hus.	7 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	118	"
MARCHANT, capitaine, f. f.....	" " " " " " " "	10 ^e idem.....	"	"	3	231	"
		19 ^e idem.....	"	"	3	117	"
		20 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	487	"
		Détachement d'artillerie à pied.	"	"	"	"	111
		idem d'artillerie légère.	"	"	"	"	271
		Sapeurs et ouvriers d'artillerie..	"	120	"	"	9
		Totaux.....	6	4174	13	923	391
		Totaux de l'aile gauche.....	20	14578	35	3019	1153

DIVISIONS STATIONNAIRES.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE ET ADJUDANS-GÉNÉRAUX	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.	
MONTCHOISY. (En Helvétie.)	CHABERT, général de brigade.... MAISON, <i>idem</i> BOISIER, adjudant-général.....	28 ^e ¹ / ₂ brigade de ligne.....	2	1558	"	"	"
		44 ^e <i>idem</i>	2	1388	"	"	"
		1 ^{er} ¹ / ₂ brigade légère.....	1	913	"	"	"
		9 ^e <i>idem</i>	1	806	"	"	"
		14 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	215	"
		22 ^e <i>idem</i>	"	"	4	304	"
		Détachement d'artillerie à pied.	"	"	"	"	176
		Pontonniers et ouvriers.....	"	"	"	"	7
		6 ^e régiment d'artil. lég. (4 ^e c ^{1re})	"	"	"	"	72
		Totaux.....	6	5055	7	519	255
LEVAL. (De Landau à Frankenthal.)	DROUAS, général de brigade.... ROGET, <i>idem</i> CALLIER, <i>idem</i> OSWALD, <i>idem</i> FAYS, adjudant-général.....	20 ^e ¹ / ₂ brigade de ligne.....	1	881	"	"	"
		65 ^e <i>idem</i>	1	652	"	"	"
		91 ^e <i>idem</i>	3	1994	"	"	"
		110 ^e <i>idem</i>	3	2217	"	"	"
		Dépôts inf. station. à Mayence.	"	1867	"	"	"
		3 ^e régiment de hussards.....	"	"	4	426	"
		8 ^e régim. d'artil. légère (2 ^e c ^{1re})	"	"	"	"	77
		Détachement d'artillerie à pied.	"	"	"	"	383
		<i>idem</i> de pontonniers.....	"	"	"	"	115
		<i>idem</i> d'ouvriers d'artil.	"	"	"	"	10
4 ^e bat. de sap. (4 ^e , 6 ^e et 9 ^e c ^{1res})	"	510	"	"	"		
Mineurs (2 ^e et 6 ^e c ^{1res}).....	"	"	"	"	134		
Totaux.....	8	8121	4	426	719		
CHATEAUNEUF-RANDON. (3 ^e Division militaire.)	PÉDUCHELLE, général de brigade. DAUBIER, <i>idem</i> DESORDES, <i>idem</i> LAFOS, <i>idem</i> COSMOS, adjudant-général.....	80 ^e ¹ / ₂ brigade de ligne.....	2	496	"	"	"
		Dep. d'inf. rep. de les pl. de la 1 ^{re}	"	2558	"	"	"
		24 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	1	126	"
		Dépôts de cavalerie.....	"	"	"	1791	"
		Détach. et dépôts d'art. à pied.	"	"	"	"	257
		<i>idem</i> d'artil. légère.....	"	"	"	"	317
		<i>idem</i> de mineurs.....	"	"	"	"	"
		<i>idem</i> d'ouv. d'art.	"	"	"	"	65
		Totaux.....	2	3138	1	1917	639
		GILLOT. (4 ^e Division militaire.)	COLLE, g. de b. (VILLATTE, ad-g. RAGET, <i>idem</i> .. MUTEL, <i>idem</i> .. GISOT, <i>idem</i> .. DUVEREUX, <i>id</i> ..	Détachement de volont. nation.	"	67	"
1 ^{er} régiment de dragons.....	"			"	4	493	"
6 ^e régiment de hussards.....	"			"	"	546	"
Dépôts de cavalerie.....	"			"	"	2608	"
Totaux.....	"			67	8	3647	"
FREYTAG. (5 ^e Division militaire.)	DESROTAS, général de brigade. VERNIER, <i>idem</i> BOULAND, adjudant-général.....	12 ^e ¹ / ₂ brigade légère.....	2	1614	"	"	"
		Légion polonoise.....	3	2819	"	"	"
		Dépôts d'infanterie.....	"	2043	"	"	"
		<i>idem</i> de cavalerie.....	"	"	"	224	"
		Détach. et dépôts de sapeurs.....	"	746	"	"	"
		<i>idem</i> d'art. à pied et d'artil. lég.	"	"	"	"	837
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	497
		Détachement de pontonniers.....	"	"	"	"	216
		Totaux.....	5	7222	"	224	1570
		LAROCHÉ. (2 ^e Division militaire.)	DESRENAS, général de brigade. JACOB, <i>idem</i> ECKMAYER, <i>idem</i> MAY, <i>idem</i> KEXX, adjudant-général..... REGNIER, <i>idem</i> FORTAINE, <i>idem</i>	20 ^e ¹ / ₂ brigade de ligne.....	2	1760	"
Légion française du Nord.....	1			360	"	"	"
16 ^e régiment de cavalerie (dét.)	"			"	"	91	"
Détachement du 7 ^e d'art. à pied.	"			"	"	"	408
Mineurs (détachem. de la 6 ^e c ^{1re})	"			47	"	"	"
4 ^e bat. de sapeurs (4 ^e et 8 ^e c ^{1res})	"			232	"	"	"
1 ^{er} bat. de pontonniers (5 ^e c ^{1re})	"			"	"	"	127
Totaux.....	3			2399	"	91	525
Totaux des div. stationnaires.....	24	26002	20	6834	3708		

RÉCAPITULATION.

CORPS D'ARMÉES.	DIVISIONS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTIL.	TOTAUX.
		bat.	hommes.	esc.	hommes.		
AILE DROITE	1 ^{re} division.....	11	9085	4	540	141	27892
	2 ^e <i>idem</i>	8	5726	4	538	70	
	3 ^e <i>idem</i>	10	8213	4	499	110	
	Division de réserve.....	2	1485	11	1391	104	
RÉSERVE.....	1 ^{re} division.....	12	8433	11	862	181	25151
	2 ^e <i>idem</i>	9	6397	8	887	168	
	3 ^e <i>idem</i>	9	5442	11	1317	129	
	Division de réserve.....	"	"	14	1275	69	
CENTRE.....	1 ^{re} division.....	9	5929	7	818	156	23256
	2 ^e <i>idem</i>	9	6638	7	649	131	
	3 ^e <i>idem</i>	9	7044	7	546	162	
	Division de cavalerie.....	"	"	11	1183	"	
AILE GAUCHE.....	1 ^{re} division.....	3	2400	8	805	70	18750
	2 ^e <i>idem</i>	6	4410	11	1099	81	
	3 ^e <i>idem</i>	5	3594	3	192	611	
	Division de réserve.....	6	4174	13	923	391	
PARCS D'ARTILLERIE.....		"	"	"	"	929	929
PARC DE RÉSERVE.....		"	"	"	"	433	433
TOTAL des différentes armes de l'armée active.....		108	78970	134	13514	3927	96411
DIVISIONS STATIONNAIRES.....	Division Montchoisy.....	6	5055	7	519	255	36544
	Division Leval.....	8	8121	4	496	719	
	3 ^e Division militaire.....	2	3128	1	1917	639	
	4 ^e <i>idem</i>	"	67	8	3647	"	
	5 ^e <i>idem</i>	5	7222	"	224	1570	
	26 ^e <i>idem</i>	3	2399	"	91	535	
TOTAL par armes.....			104972		20338	7645	
TOTAL GÉNÉRAL.....							132985

BOUCHES À FEU EN CAMPAGNE..... 116.

ARMÉE AUTRICHIENNE.

SITUATION N° I,

AU 5 FLORÉAL AN VIII (25 AVRIL 1800).

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

LE BARON DE KRAY, feld-zeugmeister, général en chef.....	} AIDES-DE-CAMP. HENNEBERG. BOMBENA. CARAMELLY. BLANCHI. KRAY, fils.
SCHMIDT, feld-maréchal lieutenant, quartier-maître général.	
CHATELER, général major, commandant en chef le génie.....	
STIESCHUTZ, général major.....	
DE WEIROTHÉ, colonel.....	

AILE DROITE.

STARAY, feld-zeugmeister, commandant en chef.

FELD-MARÉCHAUX LIEUTENANS.	GÉNÉRAUX-MAJORS.	CORPS.	INFANT.	CAVAL.	ARTILL.	
KLINGLING..... Le prince de VAUDEMONT..... Le prince de LICHTENSTEIN.....	CANISUS..... SINKERSTY..... Prince de HORNESLOH..... FRÉREL..... WILHELM..... ROSEMBERG.....	4 bataillons mayençais.....	2207	.	.	
		Chasseurs de Trèves.....	150	.	.	
		Franc-tireurs de Mayence.....	225	.	.	
		Hussards.....	.	4068	.	.
		6 bataillons esclavons et palatins.....	2984	.	.	.
		1 bataillon à Manheim (autrich.).....	810	.	.	.
		13 ^e régiment de dragons.....	.	890	.	.
		Caraboniers.....	.	150	.	.
		Chasseurs tyroliens et palatins.....	1003	.	.	.
		Canoniers, pionniers et ponton.....	.	.	400	.
		Contingens et levées en masse.....	6501	.	.	.
1 rég. de cuirassiers (ch. de Lorr.).....	.	915	.	.		
		Totaux.....	13880	6023	400	
KIRKMATY.....	MEERFELD.....	2 b. aut., 2 b. pal. et 2 b. esclav.	4998	.	.	
		Hussards.....	.	2377	.	
		Dragons de Latour.....	1609	902	.	
		Hulans et manteaux rouges.....	800	600	.	
		Milices de l'Ortenau.....	599	.	.	
		Totaux.....	8006	3879	.	
SIMONCH..... GIULAY.....	Comte de HARECK, colonel.... Le prince de HESSE-HORNBOURG... N ^{os}	3 rég. d'infant. autrich. (6 bat.).....	7208	.	.	
		Milices de l'Orten. et du Brigau.....	3000	.	.	
		Serviciens et Valaques.....	3395	.	.	
		Infant. lég. et chass. tyroliens.....	1365	.	.	
		Rég. de La Marck (cuirassiers).....	.	903	.	
Hussards (2 régim.).....	.	1795	.			
Chasseurs tyroliens.....	.	600	.			
		Totaux.....	14068	3298	.	
		Totaux de l'aile droite.....	36854	13200	400	

AILE GAUCHE.

LE PRINCE DE REUSS, feld-maréchal lieutenant, commandant en chef.

FELD-MARÉCHAUX LIEUTENANS.	GÉNÉRAUX-MAJORS.	CORPS	INFANT.	CAVAL.	ARTILL.		
.	LINCHEW.....	Corps d'émigrés suisses.....	3400	.	.		
		Rég. de Manfredini, inf. (2 b.)..	1600	.	.		
		Hussards esclavons (2 escad.)...	.	300	.		
		Totaux.....	5000	300	.		
	.	JELLACHICH.....	Kauzer, infanterie.....	1596	.	.	
			Celloredo, <i>idem</i>	2415	.	.	
			Manfredini <i>idem</i> (1 bataillon)..	790	.	.	
			Dragons de Waldeck (1 escad.)..	.	100	.	
		Totaux.....	4801	100	.		
	.	AUFFERBERG.....	60 ^e rég. de lig. (Hongrois, 1 b.)..	800	.	.	
			Strozzi, infanterie (1 bataillon).	607	.	.	
			Hussards esclavons (1 escad.)...	.	150	.	
Dragons de Waldeck (2 <i>idem</i>)...			.	300	.		
	Totaux.....	1407	450	.			
HILZEL.....	.	60 ^e rég. de lig. (Hongrois, 1 b.)..	805	.	.		
		Détachement de grenadiers.....	250	.	.		
		Chasseurs tyroliens.....	1192	.	.		
		Calemberg, infanterie (1 bat.)..	597	.	.		
		Rég. d'inf. de l'Empereur (1 b.)..	800	.	.		
		Dragons de Waldeck (3 escad.)..	.	490	.		
		Hussards esclavons.....	.	750	.		
			Totaux.....	3644	1240	.	
		.	DIEDOWICZ.....	Rég. de Calemberg, inf. (2 bat.)..	1791	.	.
				Rég. d'inf. de l'Empereur (2 b.)..	1603	.	.
				60 ^e rég. de ligne (Hongrois, 1 b.)..	806	.	.
				Rég. d'inf. d'Esterhazy (1 bat.)..	799	.	.
Infanterie esclavonne.....	194			.	.		
Milices.....	2400			.	.		
Rég. d'inf. de Gemmingen.....	2397			.	.		
<i>Idem</i> de St.-Georges (esc.)..	1608			.	.		
Hussards esclavons (2 escad.)....	.			310	.		
Canonniers et fusiliers d'artil....	.			.	600		
	Totaux.....			11598	310	600	
	Totaux de l'aile gauche....			26450	2400	600	

RÉCAPITULATION DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

CORPS D'ARMÉE.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.	TOTALS.
AILE DROITE.....	36854	13200	400	50454
CENTRE.....	29300	10500	3620	43420
AILE GAUCHE.....	26450	2400	660	29510
TOTALS PAR BRAS.....	92604	26100	4680	
TOTAL GÉNÉRAL.....				123384

ARMÉE FRANÇAISE.

SITUATION N° II,

AU 22 PRAIRIAL AN VIII (10 JUIN 1800).

AILE DROITE.

LECOURBE, lieutenant-général.
LEMAIRE, général de brigade,
commandant l'artillerie.

PORSON, adjudant-général.
LECAMUS, *idem.*
MANGIN, *idem.*

GÉNÉRAUX DE DIVISION ET DE BRIGADE.	ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.		
			bat.	hommes.	esc.	hommes.			
<i>1^{re} Division.</i> GUDIN, gén. de br. command. LAVAIL, général de brigade.... PETROU, <i>idem.</i>	DELOTE.....	36 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	2006	"	"	"		
		94 ^e <i>idem.</i>	3	2362	"	"	"		
		10 ^e $\frac{1}{2}$ brigade légère.....	2	1405	"	"	"		
		8 ^e régiment de hussards.....	"	"	4	407	"		
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	60		
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	53		
		Sapeurs.....	"	145	"	"	"		
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	4		
		Totaux.....	8	5978	4	407	117		
		<i>2^e Division.</i> MONTRICHARD, gén. de div. ESPAGNE, général de brigade.... SCHINER, <i>idem.</i>	GAROBEAU.....	37 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	2036	"	"	"
				84 ^e <i>idem.</i>	3	2679	"	"	"
109 ^e <i>idem.</i>	3			2309	"	"	"		
10 ^e $\frac{1}{2}$ brigade légère.....	1			593	"	"	"		
9 ^e régiment de hussards.....	"			"	4	501	"		
Artillerie légère.....	"			"	"	"	66		
Artillerie à pied.....	"			"	"	"	60		
Sapeurs.....	"			154	"	"	"		
Ouvriers d'artillerie.....	"			"	"	"	4		
Totaux.....	10			7831	4	501	130		
<i>Division des réserves.</i> NANSOUTY, g. de br. comm'.	PELLESSARD.....			38 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	2	1211	"	"	"
		Grenadiers réunis.....	1	921	"	"	"		
		23 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	4	180	"		
		11 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	502	"		
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	61		
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	81		
		Sapeurs.....	"	184	"	"	"		
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	4		
		Totaux.....	3	2316	8	682	149		
		<i>Flanquants.</i> MOLITOR, gén. de br. comm' JARDON, général de brigade....	DORMENANS.....	38 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	1	573	"	"	"
				83 ^e <i>idem.</i>	3	2616	"	"	"
102 ^e <i>idem.</i>	2			1385	"	"	"		
1 ^{re} $\frac{1}{2}$ brigade légère.....	2			1416	"	"	"		
7 ^e régiment de hussards.....	"			"	4	497	"		
Artillerie à pied.....	"			"	"	"	92		
Sapeurs.....	"			32	"	"	"		
Totaux.....	8			6022	4	497	92		
Totaux de l'aile droite.....	29			22147	20	2057	488		

CENTRE,

SOUS LE COMMANDEMENT IMMÉDIAT DU GÉNÉRAL EN CHEF.

GÉNÉRAUX DE DIVISION ET DE BRIGADE.	ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.	
1 ^{re} Division. GRANDJEAN, gén. de brig. c. BONER, général de brigade.....	PERRIN..... COENORS.....	46 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2202	.	.	.
		50 ^e <i>idem</i>	2	1562	.	.	.
		57 ^e <i>idem</i>	3	2147	.	.	.
		108 ^e <i>idem</i>	3	2008	.	.	.
		1 ^{er} rég. de grenadiers de la 50 ^e	85	.	.	.
		1 ^{er} 1/2 brigade légère.....	1	553	.	.	.
		6 ^e régiment de cavalerie.....	.	.	3	240	.
		11 ^e régiment de chasseurs.....	.	.	4	.	.
		4 ^e régiment de hussards.....	.	.	4	250	.
		Artillerie à pied.....	97
Artillerie légère.....	78		
Sapeurs.....	.	134	.	.	.		
Totaux.....			12	8691	11	872	175
2 ^e Division. LECLERC, général de brigade. BASTOCL, général de brigade... DESERRAIRES, <i>idem</i> HEUDELET, <i>idem</i>	D'ARDOIS.....	53 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2650	.	.	.
		89 ^e <i>idem</i>	3	2104	.	.	.
		14 ^e 1/2 brigade légère.....	2	1048	.	.	.
		10 ^e régiment de chasseurs.....	.	.	4	427	.
		23 ^e <i>idem</i>	4	522	.
		6 ^e régiment de hussards.....	.	.	4	523	.
		Artillerie à pied.....	90
		Artillerie légère.....	67
		Sapeurs.....	.	71	.	.	.
		Totaux.....			8	5273	12
3 ^e Division. DECAEN, gén de brig. com. DEBILLY, général de brigade... DURETTE, <i>idem</i>	PLAUSANNE..... HAMELINATE, f. f.....	4 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	1832	.	.	.
		50 ^e <i>idem</i>	1	640	.	.	.
		100 ^e <i>idem</i>	3	2103	.	.	.
		Grenadiers réunis.....	1	510	.	.	.
		13 ^e régiment de cavalerie.....	.	.	3	346	.
		17 ^e régiment de dragons.....	.	.	4	502	.
		6 ^e régiment de chasseurs.....	.	.	4	420	.
		Artillerie légère.....	63
		Artillerie à pied.....	58
		Sapeurs.....	.	203	.	.	.
Totaux.....			8	5288	11	1208	121
Division de cavalerie. D'HAUTPOUL, commandant. DEVAIGNY, général de brigade..	LAUER.....	1 ^{er} régiment de carabiniers.....	.	.	4	456	.
		2 ^e <i>idem</i>	4	353	.
		8 ^e régiment de cavalerie.....	.	.	3	373	.
		9 ^e <i>idem</i>	3	257	.
		Artillerie légère.....	60
Totaux.....			.	.	14	1430	60
Totaux du centre.....			28	19252	48	5051	513

AILE GAUCHE.

GRENIER, lieutenant-général.
 SORBIER, commandant l'artillerie.
 DAULTANNE, général de brigade, chef d'état-major.
 DEPLANQUE ET DROUHAUT, adjudans-généraux.

GÉNÉRAUX DE DIVISION ET DE BRIGADE.	ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.	
1 ^{re} Division. BARAGUAY D'HILLIERS, général de division..... ROUSSEL, général de brigade... SABATIER, idem.....	D'HALLANCOURT.....	15 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	1744	"	"	"
		23 ^e idem.....	2	1511	"	"	"
		103 ^e idem.....	2	1300	"	"	"
		12 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	276	"
		2 ^e régiment de hussards.....	"	"	4	383	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	70
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	36
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	3
		Sapeurs.....	"	62	"	"	"
		Totaux.....	7	4617	7	669	109
2 ^e Division. NEY, général de division..... BONNET, général de brigade... JORA, idem.....	RUFFIN.....	55 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	1680	"	"	"
		26 ^e idem.....	3	1797	"	"	"
		103 ^e idem.....	1	641	"	"	"
		19 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	177	"
		8 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	534	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	74
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	87
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	4
Sapeurs.....	"	80	"	"	"		
Totaux.....	7	4198	7	711	165		
3 ^e Division. LEGRAND, général de div... SALLIGNY, général de brigade... MORAOUX, idem.....	DACLOS..... MICHEL.....	16 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	3116	"	"	"
		42 ^e idem.....	2	1381	"	"	"
		51 ^e idem.....	3	2214	"	"	"
		5 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	528	"
		16 ^e idem.....	"	"	4	314	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	71
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	78
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	4
Sapeurs.....	"	72	"	"	"		
Totaux.....	8	6783	8	842	153		
Réserve. FAUCONNET, g. de br. com.	JARRY.....	23 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	1	713	"	"	"
		42 ^e idem.....	1	708	"	"	"
		17 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	279	"
		2 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	522	"
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	94
Totaux.....	2	1421	7	791	94		
Totaux de l'aile gauche.....			24	17019	29	3003	521

FLANQUEURS DE GAUCHE

FORMANT LE BLOCUS D'ULM.

RICHEPANSE, général de division, commandant.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	ADJUDANT-GÉNÉRAL.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	
			bat.	hommes.	esc.	hommes.		
SARUG, général de brigade..... LACOSTE, <i>idem</i> WALTHER, <i>idem</i> LEVASSER, <i>idem</i> DROUET, <i>idem</i>	LACOUR.....	7 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	1508	-	-	-	
		8 ^e <i>idem</i>	3	2113	-	-	-	
		27 ^e <i>idem</i>	3	2161	-	-	-	
		48 ^e <i>idem</i>	3	2037	-	-	-	
		7 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	257	-	-
		10 ^e <i>idem</i>	-	-	3	212	-	-
		16 ^e <i>idem</i>	-	-	3	284	-	-
		17 ^e régiment de dragons.....	-	-	4	248	-	-
		1 ^{er} régiment de chasseurs.....	-	-	4	620	-	-
		20 ^e <i>idem</i>	-	-	4	346	-	-
		5 ^e régiment de hussards.....	-	-	4	429	-	-
		Artillerie légère.....	-	-	-	-	-	231
		Artillerie à pied.....	-	-	-	-	-	158
Sapeurs.....	-	-	237	-	-	-		
* Totaux.....			12	8146	25	2396	389	

CORPS DU BAS-RHIN.

SAINTE-SUZANNE, lieutenant-général, commandant.

GÉNÉRAUX DE DIVISION ET DE BRIGADE.	ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	
			bat.	hommes.	bat.	hommes.		
SOUHAN..... KLEIN..... COLLAUD.....	DEVIAU..... PETRIET.....	20 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2641	-	-	-	
		65 ^e <i>idem</i>	3	2617	-	-	-	
		66 ^e <i>idem</i>	3	2835	-	-	-	
		95 ^e <i>idem</i>	3	1851	-	-	-	
		110 ^e <i>idem</i>	3	2482	-	-	-	
		Légion polonaise.....	3	2471	-	-	-	
		4 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	287	-	-
		3 ^e régiment de hussards.....	-	-	4	320	-	-
Cavalerie de la légion polonaise.	-	-	6	711	-	-		
Artillerie polonaise.....	-	-	-	-	-	68		
Totaux.....			18	14897	13	1418	68	

RÉCAPITULATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

CORPS D'ARMÉE, PARCS ET RÉSERVES.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTALS.
	battill.	hommes.	escadr.	hommes.		
AILE DROITE.....	29	22147	20	2087	388	24722
CENTRE.....	28	19252	46	5051	513	24816
AILE GAUCHE.....	24	17019	29	3003	521	20543
FLANQUEES DE GAUCHE.....	12	8146	25	2396	389	10931
CORPS DE BAS-RHIN.....	18	14897	13	1418	68	16383
PARCS D'ARTILLERIE.....	"	"	"	"	665	665
PARC DE RÉSERVE.....	"	"	"	"	626	626
TOTAUX par armes.....	111	81461	135	13955	3270	
TOTAL GÉNÉRAL.....						98686

ARMÉE AUTRICHIENNE.

SITUATION N° II,

DU 22 PRAIRIAL AU 26 MESSIDOR AN VIII (DU 10 JUIN AU 15 JUILLET 1800).

CORPS D'ARMÉE.	NOMBRE		INFANT.	CAVAL.	ARTILL.	TOTALS.
	de bat.	d'escadr.				
CORPS D'ARMÉE occupant le camp retranché d'Ulm.....	71	75 1/2	33372	13809	3128	50309
AILE GAUCHE.....	23	"	17800	1510	600	19910
GARISON de Philipsbourg.....	8	"	4321	196	338	4855
Idem d'Ulm.....	18	"	8280	751	1269	10300
Idem d'Ingolstadt.....	8	"	5283	367	1050	6700
Idem de Wurzburg.....	3	"	2301	50	203	2554
CORPS DE SIMSCHOEN.....	7	5	3610	2145	"	5755
CORPS DU CENTRE.....	"	"	309	200	"	509
TOTAUX par armes.....	138	80 1/2	75276	19028	6588	
TOTAL GÉNÉRAL.....						100892

ÉTAT SOMMAIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

N° III,

AU 20 JUILLET 1800, ÉPOQUE DU 1^{er} ARMISTICE.

CORPS D'ARMÉE et GÉNÉRAL QUI LES COMMANDE.	DIVISIONS, PARCS, RÉSERVES, ETC.	INFANTERIE.			CAVALERIE.			ARTILL.	TOTALS.
		Nombre de		Hommes.	Nombre de		Hommes.		
		rég.	bat.		rég.	esc.			
AILE DROITE. (LECOURE, lieutenant-général.)	1 ^{re} Division. (MOLLATON).....	4	8	5855	1	4	684	104	23790
	2 ^e ..idem... (GUDIN).....	4	11	6270	4	15	1423	380	
	2 ^e ..idem... (MORICHARD).....	3	9	6741	1	4	461	211	
	Parc d'artil. } artil., ponton, et sap. } train d'artillerie.....							596	
								1115	
CENTRE. (MORÉAC, général en chef.)	1 ^{re} Division. (GRANDJEAN).....	3	9	6539	3	11	1184	447	23041
	2 ^e ..idem... (LEGLERC).....	2	6	4241	2	7	769	417	
	3 ^e ..idem... (DECAEN).....	2	6	5384	3	12	1486	406	
	Div. de cav. (d'HAUTOUL).....				4	14	1616	131	
	Parc d'artil. } artilerie..... } train d'artillerie.....							130	
							291		
AILE GAUCHE. (GRENIER, lieutenant-général.)	1 ^{re} Division. (LEGRAND).....	3	9	6153	3	11	1051	216	22762
	2 ^e ..idem... (NEY).....	4	12	7490	4	15	1549	254	
	3 ^e ..idem... (FAUCONNET).....	2	6	4014	2	7	724	89	
	Parc d'artil. } artil.,ouv.etsapeurs } train d'artillerie.....							292	
								928	
FLANQUEURS DE GAUCHE. (RICHEPAIN, commandant.)	Infanterie.....	4	12	8323					11625
	Cavalerie.....				5	18	1833		
	Artillerie.....							37	
	Sapeurs.....			653					
	Train d'artillerie.....							439	
CORPS DU BAS-RHIN.* (SAINT-EUSÈBE, l ^{er} général com ^{mandant} .)	1 ^{re} Division. (COLLAUD).....	2	5	4199	2	5	943	216	7835
	2 ^e ..idem... (SOEBAM).....	1	2	1491	2	5	832	154	
	Artillerie à pied.....							581	
PARC D'ARTILLERIE.	Artillerie légère.....							134	1392
	Ouvriers d'artillerie.....							63	
	Train d'artillerie.....							614	
TOTAUX PAR BRIGADES.....		34	95	67353	36	128	14557	8535	90445
TOTAL GÉNÉRAL.....									

BOUCHES À FEU..... { Canons... (de 12... 15)
 { de 8... 75 } 197 } 270 pièces de campagne, dont une partie est restée sur
 { de 4... 107 } } la ligne du Rhin.
 { Obusiers..... 73 }

État des pertes éprouvées par l'armée du Rhin, depuis l'ouverture de la Campagne jusqu'au 20 juillet.

Aux hôpitaux..... 17004 }
Prisonniers de guerre..... 9231 } 26747.
En congé ou absents sans permission..... 512 }

* Les deux autres divisions de ce corps d'armée, aux ordres des généraux Delaborde et Klein, étaient restées, la première, forte de 4156 hommes, à Manheim et environs; la seconde, forte de 3496 hommes, à Kehl et Brissach.

ARMÉE DU RHIN.

ÉTAT

DES PERTES ÉPROUVÉES PAR L'ARMÉE FRANÇAISE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'ÉTÉ DE L'ANNÉE 1800.

	BLESSÉS.			TUÉS.			PRISONNIERS.			CHEVAUX TUÉS, MISÉS DE FAUL.	
	OFFICIER.	TROUPE.	TOTAL.	OFFICIER.	TROUPE.	TOTAL.	OFFICIER.	TROUPE.	TOTAL.		
AILE DROITE.....	1 ^{re} division.....	22	526	548	3	150	153	9	205	214	169
	2 ^e division.....	32	1065	1097	9	155	164	21	544	565	243
	3 ^e division.....	32	828	860	9	98	107	8	285	293	270
	Totaux.....	86	2419	2505	21	403	424	38	1034	1072	682
CENTRE.....	1 ^{re} division.....	28	747	775	9	105	114	9	235	244	140
	2 ^e division.....	8	332	340	4	42	46	2	57	59	51
	3 ^e division.....	36	920	955	9	95	104	18	455	473	347
	Division de cavalerie.....	8	101	109	4	26	30	-	24	24	252
	Totaux.....	80	2100	2180	26	268	294	29	771	800	790
AILE GAUCHE.....	1 ^{re} division.....	14	411	425	4	55	59	7	258	265	200
	2 ^e division.....	10	393	403	7	64	71	23	741	764	457
	Division de réserve.....	13	288	301	2	37	39	1	30	31	27
	Totaux.....	37	1092	1129	13	156	169	31	1029	1060	694
FLANQUEURS DE GAUCHE.....	51	943	994	17	193	210	30	679	709	586	
CORPS DU BAS-RHIN.....	9	317	326	-	90	90	5	303	308	100	

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

AILE DROITE.....	86	2419	2505	21	403	424	38	1034	1072	682
CENTRE.....	80	2100	2180	26	268	294	29	771	800	790
AILE GAUCHE.....	37	1092	1129	13	156	169	31	1029	1060	694
FLANQUEURS DE GAUCHE.....	51	943	994	17	193	210	30	679	709	586
CORPS DU BAS-RHIN.....	9	317	326	-	90	90	5	303	308	100
	263	6871	7134	77	1110	1187	133	3816	3949	2852
		7134			1187			3949		
					12770					

Nota. L'état sommaire porté au bas de la page 248 comprend les pertes éprouvées par les troupes et les grands dépôts stationnés sur la partie du territoire français et suisse, formant l'arrondissement de l'armée du Rhin. L'état détaillé ci-dessus donne exactement les pertes de l'armée active.

On manque de quelques éléments nécessaires pour dresser un état semblable des pertes de la campagne d'hiver, qui, comme on le sait, ont été beaucoup moins considérables.

ARMÉE DU RHIN.

ÉTAT NOMINATIF

DES OFFICIERS DU GÉNIE, AU 1^{er} FLORÉAL AN VIII (21 AVRIL 1800).

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

CLEMENCET, général de brigade,..... commandant en chef.
CHANU, capitaine,..... aide-de-camp.

AILE DROITE.

GALBOIS, capitaine,..... commandant.
" " " " " " " " employé à la division MONTCHOISY.
DOUVRY, capitaine,..... id. à la division VANDAMME.
" " " " " " " " id. à la division LORGE.
MÉCUSSON, capitaine,..... id. à la division MONTRICHARD.

RÉSERVE.

ROGNIAT, capitaine,..... employé à la division DELMAS.
RICHAUD, lieutenant,..... id. id. id.
" " " " " " " " id. à la division LUGUERC.
" " " " " " " " id. à la division RICHEPANSSE.

CENTRE.

BEAUFORT, chef de bataillon,..... commandant.
" " " " " " " " employé à la division BARAGUEY-D'HILLIERS.
" " " " " " " " id. à la division TARRIEAU.
" " " " " " " " id. à la division NET.

AILE GAUCHE.

DE CAUX, chef de bataillon,..... commandant.
" " " " " " " " employé à la division COLAUD.
DELAAGE, capitaine,..... id. à la division SOUHAM.
PASQUIER,..... id. id. à la division LEGRAND.
" " " " " " " " id. à la division DELABORDE.

Nota. Les nombreuses lacunes que présente cet état proviennent de ce que plusieurs officiers du génie laissés dans les places sur le Rhin, n'avaient pas encore rejoint l'armée.

ARMÉE DU RHIN.

ÉTAT NOMINATIF

DES GÉNÉRAUX ET OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARTILLERIE,

AU 1^{er} THERMIDOR AN VIII (20 JUILLET 1800.)

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

ÉBLÉ, général de division, commandant en chef.....	FORO, chef de bataillon.....	} adjoints.
HANIQUE, chef de bataillon, chef d'état-major.....	DROOT..... <i>id.</i>	
	SERVOIS, lieutenant.....	
	SIBOUOT..... <i>id.</i>	
	FODACY..... <i>id.</i>	

AILE DROITE.

LEMAIRE, général de brigade, commandant.....	DECASSE, capitaine.....	} adjoints.
GUARDIA, chef de bataillon, faisant fonctions de chef d'état-major.....	FRANÇOIS..... <i>id.</i>	
	ÉVAIS..... <i>id.</i>	
CAREAU, capitaine, commandant l'artillerie de la division Molitor.....	MICHOIS, lieutenant.....	
PROST, chef d'escadron..... <i>id.</i> de la division Gudin.....	VARENES..... <i>id.</i>	
SAPPEL, chef de bataillon..... <i>id.</i> de la division Montrichard.....	SILBERMANN..... <i>id.</i>	
MOUROT, capitaine..... <i>id.</i> des flanqueurs de droite.....	AGRY, capitaine.....	
DOLIMIER..... <i>id.</i>, commandant le parc.....	COTTIN, lieutenant.....	
	".....	
	PERROT, capitaine.....	

CENTRE.

PAMBOUR, chef de brigade, commandant.....	MORLAT, capitaine.....	} adjoints.
SUISSE, chef de bataillon, command. l'artil. de la division Grandjean.....	CURT..... <i>id.</i>	
DEMANEL, capitaine..... <i>id.</i> de la division Leclerc.....	MATHIEU..... <i>id.</i>	
VALÉE..... <i>id.</i> <i>id.</i> de la division Decaen.....	".....	
GROSCLAUDE, chef de bataillon, commandant le parc.....	MOISIN.....	

AILE GAUCHE.

SORBIER, général de division, commandant.....	LAFITTE, capitaine.....	} adjoints.
	BIEARD, adjudant-major.....	
	GERMAIS, lieutenant.....	
COULOUMIER, capitaine, chef d'état-major.....	PECHER..... <i>id.</i>	
FLOCK, chef de bataillon, command. l'artil. de la div. Legrand.....	BOUREAU, capitaine.....	
JUVIGNY, chef d'escad..... <i>id.</i> de la div. Ney.....	BOUAFOS, lieutenant.....	
CHATENEI, chef de bat..... <i>id.</i> de la div. Paraguet-d'Williers.....	TOURY, capitaine.....	
	MATHIS..... <i>id.</i>	
	CASTILLE, lieutenant.....	
	DOMITTE..... <i>id.</i>	

FLANQUEURS DE GAUCHE.

JAILLOT, chef de brigade, commandant.....	TOURNAY, lieutenant.....	} adjoints.
	RICHÉ..... <i>id.</i>	
	COSTILLE..... <i>id.</i>	
	".....	
	GRONZAW, adjudant-major.....	

GRAND PARC.

LARIBOISSIÈRE, chef de brigade, directeur général des parcs.....	VINCENT, capitaine.....	} adjoints.
FOUCHER..... <i>id.</i> commandant le parc à Lindau.....	LEPIN..... <i>id.</i>	
DEVAUX, capitaine..... <i>id.</i> à Augsbourg.....	SAVARY..... <i>id.</i>	
VALLET..... <i>id.</i> <i>id.</i> à Constance.....	BREAU, lieutenant.....	
	COCHON..... <i>id.</i>	
	ABOVILLE, capitaine.....	

ÉQUIPAGE DE PONTS.

DEDON, chef de brigade, commandant.....

CAMPAGNE

DES

FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.

ANNÉE 1800.

MOREAU, GÉNÉRAL EN CHEF.

SECONDE PARTIE.

CAMPAGNE D'HIVER.

CHAPITRE PREMIER.

Exposé sommaire des faits, depuis la reprise des hostilités, à la fin de novembre 1800, jusqu'à l'armistice de Steyer, signé le 23 décembre suivant.

Nous avons vu comment les résultats de la campagne d'été de 1800, en Allemagne, et les nouvelles de l'Italie dans le même temps, avaient amené l'armistice conclu à Parsdorf, le 15 juillet, entre Kray et Moreau.

Nous avons vu que des préliminaires de paix avaient été signés à Paris, le 28 juillet (1);

Que l'empereur d'Autriche ne les ayant pas ratifiés, le gouvernement

(1) Voyez, sur tous ces points, les pièces justificatives de la première Partie, relatives à l'armistice, depuis le N° XXIV jusqu'au N° XLIII.

français avait enjoint au général Moreau de signifier la rupture de l'armistice ;

Que cette signification avait eu lieu le 31 août, mais qu'à l'expiration du délai fixé pour la reprise des hostilités, l'empereur d'Allemagne s'étant rendu, de sa personne, à l'armée, et ne l'ayant pas jugée en état de continuer immédiatement la guerre, une prolongation d'armistice avait été signée à Hohenlinden, par laquelle les places d'Ingolstadt, Ulm et Philipsbourg, avaient été cédées aux Français.

Malgré cet état de choses et cette concession qui semblait devoir assurer la conclusion prompte et définitive de la paix, le cabinet autrichien, par l'effet d'intrigues puissantes, s'étant refusé à la signer sans la participation de l'Angleterre, le Gouvernement français ordonna la reprise des hostilités.

En conséquence, le chef d'état-major de l'armée, d'après les ordres que le général en chef lui avait fait parvenir de Paris, notifia, le 12 novembre 1800, à l'archiduc Jean, commandant de l'armée impériale, que la reprise des hostilités aurait lieu du 27 au 28 novembre 1800.

Elle fut annoncée par une proclamation du général Moreau, en date de Munich, le 27 novembre (1). C'est, en conséquence, à dater du lendemain, 28 novembre, que vont commencer les opérations décisives de la campagne d'hiver.

Pour se préparer à cette campagne, les cantonnemens de l'armée française, dans la Souabe, le Wurtemberg et la Franconie (2), avaient été levés, et les troupes avaient reçu l'ordre de marcher en Bavière et d'y reprendre les positions qu'elles occupaient lors de la dernière prolongation d'armistice (3).

Nous allons commencer par l'état et la situation des deux armées, et d'abord, de l'armée autrichienne, qui se met la première en mouvement, pour l'exécution d'un vaste plan qu'elle abandonnera presque aussitôt.

(1) Voyez cette proclamation, parmi les pièces justificatives de cette seconde Partie, N° VII. Elle est aussi dans le *Moniteur* du 13 frimaire (4 décembre).

(2) Voyez, pièces justificatives de la première Partie, N° XXVI.

(3) Voyez, pièces justificatives de la première Partie, N° XXXV, XXXVI, XXXVIII, XXXIX et XL.

Les 18,000 hommes des garnisons d'Ulm, de Philipsbourg et d'Inngoldstadt, qui sont rentrés dans les rangs de l'armée autrichienne, 5,000 qui ont grossi le corps bavarois, quelques Wurtembergeois, le corps de Condé, faible en nombre, mais fort en bravoure; enfin, 12 à 15,000 recrues, portent au nombre d'environ 136,000 hommes les différents corps actifs de l'armée autrichienne (1).

L'extrême droite, qui tient Ratisbonne et le Palatinat, monte à 23,990 hommes, commandés par Klenau;

L'extrême gauche, ou corps du Tyrol allemand, est de 33,560 hommes, sous le général Hiller;

Le corps principal de l'armée tient l'Inn, de Braunau à Rosenheim; sa droite et son centre se sont avancés sur la rive gauche de l'Inn, en s'élevant sur la gauche de notre armée. Environ 9,000 hommes garnissent les têtes de pont de Muhlendorf, de Wasserbourg, de Rosenheim et de Braunau.

Une légion de milices de Bohême, organisée par l'archiduc Charles, est entrée en ligne. Les Tyroliens ne veulent combattre que chez eux.

L'armée française a reçu peu de renforts de l'intérieur; le plus considérable est la légion polonaise, d'environ 3,000 hommes.

Les troupes qui faisaient le blocus des places cédées, sont également rentrées en ligne; mais nous avons laissé des garnisons dans ces places.

L'armée française ne monte pas à 100,000 hommes, y compris le corps de Sainte-Suzanne, entré en ligne le 3 juillet (2). Elle est organisée, placée et répartie de la manière suivante :

Une portion de l'aile droite, sous le général Lecourbe, s'étend depuis Feldkirch, jusqu'à l'Isar, observant les débouchés du Vorarlberg et du Tyrol.

L'armée de Macdonald, passant en Valteline, moins trois mille hommes laissés devant Coire, Molitor reste chargé d'observer et de contenir le corps autrichien du Tyrol.

(1) Voyez l'état de situation de l'armée autrichienne, après les pièces justificatives de cette seconde Partie.

(2) Voyez, première partie, pages 35 et 36. Voyez aussi le premier état de situation de l'armée, à la fin de cette seconde Partie.

Le reste du corps de Lecourbe, composé de 13 bataillons et 14 escadrons, formant deux divisions, sous Gudin et Montrichard, est en position sur la route de Rosenheim, en avant d'Hetfendorf.

Le centre, agissant, comme dans la campagne d'été, sous le commandement immédiat du général Moreau, se compose des divisions Richepanse, Decaen, Grandjean, et de la réserve de cavalerie sous d'Hautpoul. Richepanse est en position à Ebersberg, sur la route de Wasserbourg; Decaen, en arrière, à Zornedingen; Grandjean, à Parsdorf; d'Hautpoul en arrière de cette position.

La gauche, sous le général Grenier, formée des divisions Ney, Hardi et Legrand, a pris position le 27 novembre, sa droite à Hohenlinden, sa gauche vers Hærtkofen, observant la vallée de l'Isen et ses débouchés.

Durosnel, avec une brigade de cavalerie et quelque infanterie, est stationné sur Vilsbibourg, pour couvrir les routes de Landshut.

A l'extrême gauche, deux divisions de Sainte-Suzanne avaient eu ordre de se porter des bords de l'Altmuhl, à la rive droite du Danube, sur Landshut; la troisième, de rester sur l'Altmuhl, prête à se replier et à rompre les ponts du Danube. Ces trois divisions étaient liées entre elles par un corps intermédiaire.

Le 27 novembre, le gros de l'armée autrichienne, qui a ordre d'attaquer le lendemain, s'est ébranlé des bords de l'Inn et a pris position sur le Roth, à Messing et Gangkofen.

Le 28 et le 29, malgré les pluies qui tombent depuis quelques jours en abondance, l'armée autrichienne commence l'exécution de son plan; il consiste à tourner au loin notre gauche, à la séparer du corps de Sainte-Suzanne et à couper la ligne centrale des communications du général Moreau, en marchant, par Neumarckt et Landshut, sur Dachau, clé de toute cette région marécageuse qui s'étend entre l'Isar et l'Ammer.

A ce projet était liée l'intention de faire agir le corps du Tyrol sur le Haut-Isar; mais ce plan ayant été bientôt reconnu trop gigantesque et trop excentrique par ses auteurs même, et, sans doute, leur paraissant aussi contrarié par le mouvement de Sainte-Suzanne, fut, comme nous l'avons dit, abandonné.

Moreau, qui a concentré ses forces, est prêt à tout événement, et fera face sur tous les points.

Le 28 novembre, jour de la reprise des hostilités, le corps de Grenier fait promptement replier les postes autrichiens qui sont devant lui.

Richepanse repousse ceux qu'il trouve depuis Ebersberg jusqu'à Tullingen.

Les avant-postes ennemis se replient devant les troupes de Lecourbe, qui, du Haut-Lech, se sont dirigées sur Rosenheim.

Le 29, Grenier continue sa marche. Une de ses divisions se porte sur Haag; ce même point est menacé par ses deux autres divisions, l'une par Isen, l'autre par Dorfen, où l'ennemi oppose en vain quelque résistance.

Richepanse refoule les postes ennemis qui sont restés devant lui, jusque dans la tête de pont de Wasserbourg (1); Grandjean, avec une division du centre, s'établit à Haag; d'Hautpoul, avec sa cavalerie, à Anzing.

Decaen pousse un parti sur Beyharting, sans recontrer l'ennemi.

Montrichard occupe Aibling.

L'ennemi, pendant le grand mouvement qu'il fait par sa droite, n'a plus de troupes, sur la rive gauche de l'Inn, depuis Kraibourg jusqu'à Rosenheim, que dans ses têtes de pont.

Le 30 novembre, notre droite s'appuie à Rosenheim.

Decaen s'avance sur Roth, pour reconnaître cette partie des bords de l'Inn, qu'il a antérieurement observée fort au loin (2).

Richepanse investit la tête de pont de Wasserbourg.

La gauche, sous Grenier, place la division Ney vers Haun, sur la route d'Ampfing, et la division Legrand marche de Dorfen sur Kirchbrunn.

Hardi a suivi en réserve, mais Grenier le fait entrer en ligne et le place entre Ney et Legrand, celui-ci, à cause des mauvais chemins et de la résistance de l'ennemi, n'ayant pu arriver jusqu'à la hauteur de Taufkirch.

Moreau, après une reconnaissance qu'il fait dans la soirée du 30 no-

(1) Voyez, page 279, l'erreur singulière où est tombé, à ce sujet, M. de Bulow.

(2) Voyez, sous le N° V des pièces justificatives de cette Partie, la reconnaissance sur le Haut-Inn, dont le général Decaen rendit compte après celle du champ de bataille de Hohenlinden, et, sous le N° VIII, l'ordre d'une nouvelle reconnaissance.

vembre, jugeant que l'archiduc pouvait déboucher de Kraibourg et de Muhldorf, fait avancer la division Grandjean en avant de Haag, pour servir de réserve au corps de Grenier.

De deux choses l'une : ou l'ennemi laissera une partie de ses masses derrière l'Inn, et suivra le plan qu'il a commencé d'exécuter, avec celles qui sont sur la rive gauche, ou il fera déboucher sur cette même rive gauche tout ce qui est encore à droite. Dans l'un et l'autre cas, Moreau s'est mis, par ses dispositions et ses reconnaissances, en mesure de combattre avec la majeure partie de ses forces réunies (1). C'est dans ce dessein et pour ne rien compromettre, qu'il a dirigé quatre divisions d'infanterie et la réserve de cavalerie sur la chaussée de Muhldorf, où aboutissent les trois routes de Kraibourg, Muhldorf et Braunau, tandis qu'il a poussé le reste de ses troupes sur Wasserbourg, Roth et Rosenheim, pour tenir explorés tous les bords de l'Inn, et y chercher des points de passage, si l'ennemi prend le sage parti de l'attendre derrière le fleuve.

Seconde période
de la campagne
d'hiver.

Sans doute le général Moreau ne devait pas supposer que cet ennemi manœuvrât long-temps dans le pays impraticable où il s'était engagé, sur la rive gauche de l'Inn ; et en effet, dès le même jour, 30 novembre, les colonnes autrichiennes se rabattent vers Ampfing et Dorfen, et la seconde période de la campagne commence. Ces marches et contre-marches, dans des chemins de traverse horriblement dégradés par la saison, ont fatigué l'armée autrichienne plus que si elle avait combattu (2).

Grenier, apprenant que l'ennemi s'est emparé de Landshut, dans la même journée du 30, et informé qu'un corps considérable remontait la Vils et se dirigeait sur la tête du défilé de l'Isen, a fait marcher sur Dorfen une brigade de la division Legrand, pour assurer la retraite de cette division.

Moreau est informé, en même temps, que le gros de l'armée ennemie passe l'Inn à Muhldorf et à Kraibourg.

(1) Voyez les pièces justificatives de la première Partie, N^o XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVIII et XXXIX.

(2) Voyez la relation bavaroise que nous imprimons parmi les pièces justificatives de cette seconde Partie, sous le N^o III, et celle qui a été imprimé dans le *Journal Militaire* de 1818. Ces deux relations méritent d'être consultées pour toute la campagne d'hiver.

Le 1^{er} décembre, l'archiduc Jean attaque sur trois colonnes; celle du centre, sous son commandement immédiat, suivait la route d'Amplfing; celle de droite, sous les ordres du général Baillet, tenait la rive gauche de l'Isen et la direction de Dorfen; celle de gauche, sous le général Riesch, se dirigeait vers Aschau. Cette attaque, à laquelle coopéraient au moins les deux tiers de l'armée autrichienne, fut vive et impétueuse sur la gauche de Grenier pour parvenir à la tourner par la vallée de l'Isen.

Le général Ney, non moins vivement attaqué sur la chaussée de Muhlendorf, après s'être d'abord concentré sur le point de Ræmeringen, reprend ses avantages et fait perdre du terrain à la colonne de l'archiduc Jean, lui fait des prisonniers, lui prend des caissons et une pièce de canon; mais l'archiduc, à son tour, ressaisit bientôt l'offensive que lui facilite, sur le champ de bataille, la supériorité du nombre, et surtout un corps de 12,000 hommes, qui, sans combattre, s'élève sur notre gauche, et menace la grande route, c'est-à-dire, notre ligne de retraite.

Sur tous les points, le lieutenant-général Grenier disputait le terrain avec vigueur; mais le général Moreau, ayant suffisamment reconnu et jugé le dessein actuel de l'ennemi, et voyant la grande supériorité de forces que son lieutenant a en tête, lui ordonne de faire la retraite. Il la fait soutenir par le général Grandjean et par la brigade de cavalerie de Walther, de la division Richepanse. Elle s'exécute dans l'ordre le plus parfait et comme sur un champ de manœuvre.

Moreau rentre dans son quartier-général à Haag, d'où il expédie les ordres nécessaires pour faire reprendre à son armée les positions qu'elle avait occupées le 28, et se mettre en mesure de livrer bataille.

Les mouvemens ordonnés par Moreau s'exécutent pendant la journée du 2 décembre.

En conséquence, la droite de Grenier est placée de nouveau à Hohenlinden, et sa gauche à Hærtkofen; Legrand, qui est sur ce dernier point, fait observer le débouché de Lendorf.

La réserve de cavalerie, mise à la disposition du général Grenier, se porte derrière Hohenlinden, moins la brigade du général Espagne, qui, avec quelque infanterie, est dirigée sur Erding, pour couvrir notre gauche et communiquer avec Sainte-Suzanne.

Grandjean, formant toujours l'arrière-garde des deux divisions qui ont été engagées la veille, après avoir été légèrement suivi par l'ennemi, vient occuper l'extrême droite de la position de Hohenlinden.

Le général Moreau transporte son quartier-général à Anzing.

Richepanse, que Walther a rejoint, se replie sur Ebersberg.

Decaen sur Zornedingen.

Lecourbe, rentré à Helfendorf, dirige la division Montrichard sur sa gauche, vers les sources de la Glon, à Pframering.

En même temps, une partie du corps de Sainte-Suzanne, commandée par Colaud, a reçu l'ordre de quitter la direction de Landshut, pour se porter, à marches forcées, sur Freising, où ce général doit arriver, le 3 décembre, pour couvrir la gauche de l'armée.

Pendant ces mouvemens de concentration de l'armée française, l'armée autrichienne s'est portée en avant de Haag, avec une telle confiance, que ses ordres officiels lui prescrivent comme une chose simple, et qui ne doit point trouver d'obstacles, d'arriver le même jour devant Munich; l'idée de poursuivre l'armée française en pleine retraite, domine visiblement dans tous les documens émanés du quartier-général des Autrichiens, et qu'ont publiés, avec amertume, les alliés qui combattaient dans leurs rangs, et qui ont été victimes de cette présomptueuse aberration (1).

En effet, et en conséquence de l'erreur où sont ses chefs, l'armée autrichienne a été formée, pour l'attaque du 3 décembre, en quatre divisions ou colonnes principales.

A droite, Kienmayer a quitté Landshut pour revenir à Dorfen, et reçoit l'ordre de déboucher, avec 12 bataillons et 28 escadrons, par Lendorf.

A la tête d'une colonne, de force à peu près égale, Baillet-Latour doit marcher, par Isen et Veyer, sur la plaine de Preysendorf.

Le général Riesch conduira une semblable colonne, destinée à se

(1) Voyez la relation bavaroise que nous publions parmi les pièces justificatives, au passage souligné qui commence par ces mots : *il faut que messieurs les faiseurs du quartier général autrichien aient été tellement éblouis des petits succès, etc., etc., etc.*, etc. Voyez aussi l'autre relation bavaroise insérée dans le *Journal Militaire* de 1818.

porter sur Albaching, Saint-Christophe, et, selon l'événement, à s'avancer sur Anzing ou Ebersberg.

Mais ce n'est à aucune de ces trois colonnes qu'est réservé l'honneur ou le poids principal de la journée.

C'est à une quatrième, beaucoup plus forte, à la tête de laquelle marche l'archiduc Jean, et qui s'avance par la grande route de Haag à Munich.

Cette colonne est composée, entr'autres troupes d'élite :

D'une avant-garde de 3 bataillons et de 10 escadrons ;

De 8 bataillons de grenadiers hongrois, sous le général Kollowratz ;

Du corps entier des Bavaois ;

D'une nombreuse artillerie, suivie du grand parc ;

De 30 escadrons de réserve, sous le prince de Lichteinstein.

Pendant que ces quatre colonnes se mettent en marche, Klenau, qui avait suivi le mouvement de Sainte-Suzanne, s'avançant sur Landshut, pousse un gros détachement sur Erding et Schwaben pour inquiéter nos derrières.

De notre côté, un grand mouvement a été ordonné par Moreau.

Richepanse doit marcher, le 3, dès la pointe du jour, d'Ebersberg sur Mattenpæt par Saint-Christophe ; Decaen doit le suivre, et être à son tour remplacé à Ebersberg par Montrichard.

L'objet de ce mouvement est de se porter sur le flanc gauche de la colonne centrale des Autrichiens, qui marche sur la chaussée, entre Haag et Hohenlinden, pour la couper ou pour tomber sur ses derrières, si déjà elle était engagée de toute sa longueur dans le défilé.

Ainsi, tandis que l'ennemi manœvrera au loin sur notre gauche, nous manœuvrerons au plus près contre la sienne, en même temps que sur son centre.

Les colonnes latérales de Kienmayer, de Baillet-la-Tour et de Riesch, ont à s'avancer par des chemins étroits, difficiles, tantôt montueux, tantôt marécageux, partout rompus par les charrois, abimés par les pluies.

La colonne centrale, que conduit l'archiduc, jouit seule de l'avantage, qui sera chèrement payé, de marcher avec facilité sur une grande chaussée.

Cette différence dans l'état des routes assignées à chacun n'a point été observée, ou a été mal appréciée, sous le rapport de l'influence qu'elle peut avoir sur le résultat de leur marche; le général autrichien nous croit en pleine retraite.

Mais l'effet que cette circonstance produira infailliblement sur l'arrivée respective des colonnes autrichiennes, n'échappe point au général français; il sent qu'elle lui donne tous les avantages pour livrer bataille sur le terrain où il se trouve, et dans le défilé même où l'ennemi s'engage d'une manière si inégale et si prompte.

Pendant que Richepanse exécutera son mouvement offensif, Grenier a ordre, si l'ennemi commence le combat, de se borner à le soutenir jusqu'au moment où le signal de l'attaque sera donné par le général Moreau en personne.

Celui-ci est, avant le jour, sur son champ de bataille.

Grouchy a remplacé, comme général de division, le général Grandjean, rentré à la tête de sa brigade.

La division Grouchy est en position dans la plaine peu spacieuse de Hohenlinden; sa droite s'appuie à la partie de la forêt qui s'étend de ce village à celui d'Ebersberg; sa gauche, à la grande route de Haag.

Ce point, où les colonnes autrichiennes croient n'avoir affaire qu'à l'arrière-garde de l'armée française, est le premier attaqué en front par la tête de leur colonne centrale, et, en même temps, en flanc, par huit bataillons, qui ont filé sur la droite de la division Grouchy, pour la tourner par les chemins de la forêt.

A leur débouché, le combat, déjà vif, devient plus opiniâtre; Grandjean et Grouchy le soutiennent vigoureusement; on combat corps à corps; l'ennemi est culbuté, après une sanglante mêlée; la victoire nous reste, et le général Spanocchi, qui conduisait cette attaque, est fait prisonnier avec un grand nombre des siens.

Un nouvel effort de l'ennemi a lieu sur le front de la division Grouchy, tandis qu'il a débouché sur le général Ney, par les hauteurs de Burckrain et de Kramacker.

Placé avec son état-major au milieu de la petite plaine de Hohenlinden, derrière une batterie qui devient le point de mire de toute l'artillerie autrichienne, Moreau calcule que le général Richepanse a eu le

temps d'arriver à son importante destination; il lui tarde d'en recevoir l'avis, quand la neige épaisse, qui tombait depuis plusieurs heures, cesse tout-à-coup, et l'atmosphère éclaircie lui permet d'observer au loin, dans les rangs ennemis, cette incertitude, ce flottement, aspect caractéristique d'une troupe inopinément attaquée sur ses derrières, et menacée dans sa retraite : ce fut le soleil de Hohenlinden.

Moreau, jugeant alors le moment arrivé, donne le signal de l'attaque; elle est exécutée par Ney et Grouchy, qui rivalisent d'ardeur.

Grouchy est obligé à un mouvement étendu; Ney, qui atteint immédiatement l'ennemi, en peu d'instans, lui fait 1,000 prisonniers, et s'empare de 10 pièces de canon.

Moreau ne s'était point trompé; Richepanse, parti, en effet, avant le jour, comme son ordre le portait, marchant à travers mille obstacles, dont l'épaisseur de la neige et la difficulté des chemins ne sont pas les moindres, venait d'arriver, mais avec sa tête de colonne seulement, sur le point de Mattenpœt, qui lui avait été désigné dans ses instructions.

Richepanse, en arrivant sur ce point, avec une troupe si réduite, a trouvé la colonne autrichienne, qui marchait sur la chaussée, déjà enfoncée ou plutôt *engouffrée* (1) tout entière dans ce long défilé.

Après avoir fait prisonniers des cuirassiers de Nassau, qu'il a trouvés pied à terre à la lisière du bois, et qui se croyaient en sûreté à la queue de cette formidable colonne, Richepanse se met d'abord en ligne, parallèlement à la grande route qui passe à portée de fusil de Mattenpœt.

Séparé, par l'ennemi, de la majeure partie de sa troupe, Richepanse a fait porter l'ordre à Drouet, qui commande cette portion considérable retenue en arrière, de tenir ferme jusqu'à ce que Decaen vienne le dégager; mais lui-même, qui se voit momentanément isolé avec ce qui a pu le suivre, lui qui peut être cerné d'un moment à l'autre, doit se hâter et payer d'audace; il fait tête de colonne à gauche, se précipite sur la chaussée, et charge l'ennemi en queue.

Trois bataillons de grenadiers hongrois reviennent sur lui en co-

(1) C'est l'expression dont se sert le général Jomini, et qui rend ici la vérité d'une manière aussi vive que fidèle.

lonne serrée, avec de l'artillerie (1); il les renverse et poursuit sa charge.

Dans le même moment, Ney, poursuivant dans le sens contraire les troupes qu'il a culbutées, arrive à l'endroit où ce même long défilé débouche sur Hohenlinden. L'impétuosité de son effort achève d'écraser, entre Richepanse et lui, cette énorme colonne dont les restes se dispersent, à droite et à gauche, dans la forêt.

Entre Ney et Richepanse, qui vont se donner la main, la chaussée est balayée de combattans, encombrée de débris, couverte de bagages et de trophées, dont 87 pièces d'artillerie.

Pendant que le général Richepanse, avec sa tête de colonne, contribuait si énergiquement à ce brillant succès, le général Decaen, arrivant sur le plateau de Saint-Christophe, avait repoussé vigoureusement, sur la gauche, cette portion de l'ennemi, qui avait été refoulée sur lui par l'attaque du centre, et qui voulait se replier et s'appuyer sur le général Riesch. En même temps, il avait dégagé celles des troupes de Richepanse, qui, sous les ordres de Drouet, étaient restées aux prises avec la colonne de Riesch, et il facilitait à ces troupes les moyens de rejoindre leur division.

Les résultats de cette double attaque avaient été 3,000 prisonniers et 7 canons restés au pouvoir du général Decaen.

Ainsi, les forces centrales de l'ennemi sont anéanties, mais sa droite et sa gauche maintiennent encore le combat.

Devant cette droite, Legrand résiste avec peine aux charges de Kienmayer; celles de notre réserve achèvent de le dégager.

Bastoul, qui avait pris le commandement de Hardi, blessé à l'affaire du 1^{er} décembre, se défend avec vigueur contre Baillet-Latour.

Les succès sont variés sur ce point.

Bonnet a culbuté une colonne autrichienne sur Isen.

Baillet-Latour, maître des hauteurs de Datting, est au moment d'enfoncer le centre de Bastoul; mais il est repoussé.

(1) Voyez, dans le bulletin du général Dessolles, N° I des pièces justificatives de cette seconde Partie, la vive allocution du général, et la réponse non moins énergique des grenadiers.

A la gauche de l'ennemi, le général Decaen, qui, après avoir dégagé Drouet, s'était dirigé d'abord sur Mattenpœt, voyant qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté, se porte, par Albaching, sur Haag, pour couper une seconde fois à l'ennemi son chemin de retraite. Ce mouvement force le général Riesch à abandonner une attaque qu'il venait de diriger contre le général Kniassewitz, commandant la légion polonaise, resté devant lui en observation. En peu d'instans, le bruit des désastres de la colonne centrale, rend, sur tous les points, les succès des Autrichiens insignifiants, les nôtres décisifs.

A la fin de la journée, 11,000 prisonniers sont entre nos mains, dont 179 officiers, parmi lesquels les généraux Deroy et Spanocchî, et quatre colonels, dont le prince de Ligne; 100 pièces de canon sont tombées en notre pouvoir.

Tels sont les résultats de la célèbre bataille de Hohenlinden, dont on trouvera les particularités mémorables dans les documens rapportés aux pièces justificatives de cette Partie.

Le soir de cette grande journée, vers minuit, le corps ennemi qui avait été dirigé sur Erding, lança sur le général Espagne 1,200 chevaux et 700 hommes, que celui-ci repoussa vivement, malgré son infériorité.

Le lendemain, 4, commence la troisième et dernière période de la campagne d'hiver.

Troisième période
de la campagne
d'hiver.

Le premier objet de l'armée française est de passer l'Inn, pour arriver à Salzbourg, d'où, en prenant le Tyrol à revers, on coupe, de l'armée d'Allemagne, tout ce qui est engagé dans la vallée de l'Inn, et on menace les routes de Vienne sur l'Italie.

Le caractère de la marche rétrograde des Autrichiens devant notre armée victorieuse, sera d'abord, sur quelques points, celui d'une retraite défensive et manœuvrière; bientôt, partout, celui d'une véritable fuite, d'un *saute qui peut* général, qui ne laissera, enfin, à cette armée, réduite à l'état le plus déplorable sous tous les rapports, que la ressource de la paix.

Nous passerons rapidement en revue les principaux événemens des vingt jours qui nous restent à parcourir, depuis le 3 décembre, jour de la bataille décisive de Hohenlinden, jusqu'au 23 du même mois, jour de la signature de l'armistice de Steyer.

La nuit du 3 au 4, les Français bivaquent aux issues de la forêt, en arrière d'Isen et de Haag;

La gauche, entre Strasmeyer et Issen;

Le général Espagne, à Erding, avec une brigade de la réserve de cavalerie;

Les divisions Richepanse et Grouchy, entre Haag et la forêt de Hohenlinden;

Le reste de la réserve de cavalerie, sous d'Hautpoul, aux environs de Hohenlinden, où Moreau établit son quartier général.

Decaen occupe, par sa droite, Ebersberg et Steinhœringen; la gauche, en avant de Mattenpœt et de Saint-Christophe, avec une avant-garde devant Albaching.

La division Montrichard, du corps de Lecourbe, qui n'avait point été engagée, est placée sur la rivière d'Attel.

Le 4, l'armée autrichienne occupe les positions suivantes :

Kienmayer a réparti sa division entre les défenses de Braunau, Muhldorf et Kraibourg.

Les débris du corps de Kollowrath sont placés sur Asbach, comme pour observer la rive droite du Bas-Inn.

L'avant-garde de Loppert est dissoute et réunie au corps de réserve. La brigade Meczeri est destinée à rester à la rive gauche de l'Inn, vers Braunau.

La division Baillet, après avoir repassé l'Inn, à Muhldorf, prend poste à Obing, entre Wasserbourg et Altenmarckt, à cheval sur la route de Rosenheim à Seckbruck.

Le corps de Condé demeure dispersé, de Kufstein à Wasserbourg.

La division Riesch, qui avait passé l'Inn à Muhldorf, est remontée à la hauteur de Rosenheim, où elle arrive harassée.

L'armée de Moreau se remet en mouvement le 4 au matin.

Le centre se porte sur Haag; Richepanse et Grouchy continuent leurs mouvements sur la route de Muhldorf, jusqu'à la hauteur de Kraibourg.

Decaen est en réserve en avant de Haag, et en observation vers Wasserbourg.

Colaud, arrivé le 5 décembre (14 frimaire) à Erding, se lie à Legrand, vers Taufkirchen et Schwindeck.

Le même jour, Grenier et Colaud, s'avancent vers Muhldorf et Braunau ;

Richepanse et Grouchy, entre Kraibourg et Muhldorf.

Decaen fait envelopper la tête de pont de Wasserbourg.

Cette poursuite donne jalousie à l'ennemi, sur toute la ligne, et, particulièrement, lui inspire des craintes pour la chaussée de Muhldorf à Vienne.

Cependant l'aile droite française s'est portée, pour la seconde fois, à Rosenheim. Elle est menacée du côté du Tyrol. Gudin est attaqué vers le Tegern-see; il se maintient, non sans peine, contre des forces supérieures.

Pendant que Moreau fait manœuvrer la gauche et le centre de l'armée, pour replier les Autrichiens et pour rejeter, sur la droite de l'Inn, tout ce qu'il y a encore depuis le Danube jusqu'à Wasserbourg, Lecourbe a préparé son passage.

Comme il a dû laisser une grande partie de ses troupes aux débouchés du Tyrol, Moreau met à sa disposition, pour ses premières opérations, les divisions Grouchy et Decaen, qui sont réunies le matin du 9 décembre à Aibling.

Richepanse a suivi leur mouvement; Grenier concentre la plus grande partie de l'aile gauche sur Haag, pour agir selon les résultats du passage de l'Inn, que va tenter l'aile droite.

Le corps de Sainte-Suzanne s'avance vers Braunau.

Le point de Neupeuren, en remontant l'Inn, à quelques lieues au-dessus de Rosenheim, est choisi, depuis deux mois, pour le passage de ce fleuve, regardé en tout temps comme une barrière formidable, à cause de la profondeur de ses eaux et de l'escarpement de ses bords.

Ce passage est fixé au 9 décembre. Il faut faire avancer les pontons.

Une fausse attaque avait été dirigée sur Rosenheim, où l'on aurait voulu pouvoir conserver les restes du pont, mais il a été entièrement incendié.

Une autre fausse démonstration a lieu dans la direction du Bas-Inn; des équipages de pont sont préparés à Erding; les bateaux y sont portés de l'Isar; on donne, à dessein, une grande apparence d'importance à ces préparatifs.

Cependant, au jour et au lieu convenus, Lecourbe fait passer la division Montrichard sur la rive droite de l'Inn, dont l'ennemi a été forcé de s'éloigner par le feu des fortes batteries établies sur la rive gauche.

L'ennemi va prendre position à Stephanskirch, où 6,000 hommes des troupes les moins fatiguées de Riesch, détachés sous le commandement de Giulay, appuient vainement la vigoureuse résistance du corps de Condé et des Wurtembergeois.

Pendant l'engagement des troupes de Montrichard, Decaen et Grouchy passent également l'Inn, à Neupeuren, pour appuyer son attaque.

Giulay fait sa retraite sur Seebruck, et se dirige ensuite sur la Salza. Baillet, le reste de Riesch, et le corps de réserve, se retirent par Laufen; Kienmayer, par Burghausen.

A notre centre, Richepanse et Decaen remontent, sur la rive droite de l'Inn, jusqu'à Wasserbourg, pour ouvrir, aux colonnes de Grenier, le pont de cette ville.

Muhldorf, où doit passer Ney, est naturellement dégagé par les mouvemens du reste de l'armée.

Lecourbe tourne, par sa droite, le Chiem-see, lac d'où sortent les eaux de l'Alza, première rivière parallèle à l'Inn, sur le chemin de la retraite de l'ennemi, et qui présente un cours d'une certaine importance.

La Salza, qui se rapproche de l'Alza, en descendant vers l'Inn, a fait un long détour vers l'est, avant d'arriver des montagnes, où elle prend sa source, à Salzbourg.

La Saal, qui coule entre l'Alza et la Salza, se rend plus directement dans cette rivière, au-dessous de Salzbourg.

Le confluent de la Saal et de la Salza offre un espace élargi par la direction et le mouvement de la Salza. La gauche de cette position s'appuie sur des rochers, la droite, au confluent des deux rivières, le milieu est encore coupé par un troisième cours d'eau.

Cet espace est le premier poste où les Autrichiens, en retraite, semblent avoir envie de tenir.

Ils veulent, d'ailleurs, couvrir l'évacuation de Salzbourg, encombré de bagages; nous manœuvrons pour les en empêcher.

La droite de Lecourbe, sous Gudin, remonte vers les sources de la Saal, le 12 décembre.

Le même jour, Montrichard gagne, à gauche, la route de Salzbourg à Laufen, en avant de la Salza.

Pendant que le général Lecourbe arrive sur la Saal, ayant le général Grouchy en réserve, les deux autres divisions du centre s'avancent sur la route de Salzbourg.

Le général Grenier, avec deux divisions de l'aile gauche, marche vers la Salza. Il arrive, le 22, à Trosberg, tandis que Ney, avec la troisième division, se porte sur Burghausen.

Decaen, le même jour, s'est dirigé vers Laufen, où, par le moyen de ses nageurs, il a surpris le passage de la Salza.

Le lendemain, il achève ce passage, et, en s'avancant sur Salzbourg par la rive droite de la Salza, il dégage les divisions de Lecourbe, fortement aux prises avec le gros de l'armée autrichienne, sur la rive gauche, devant Salzbourg.

Les divisions du centre et de la gauche suivent bientôt le mouvement de Decaen, sur la rive droite de la Salza, et décident l'ennemi à la retraite.

La division Decaen entre dans Salzbourg le 15 décembre.

L'ennemi se retire alors par la chaussée de Salzbourg à Vienne. Obligé de marcher sur cette seule route, il précipite sa retraite dans ce défilé.

Le général Richepanse, qui fait tête de colonne, le poursuit l'épée dans les reins.

Dès le 15 au matin, l'archiduc Jean est à Neumarkt.

Dans cette journée, la retraite de l'armée impériale se poursuit sur Franckenmarckt, à l'exception du corps de Condé, jeté sur la route de Styrie.

Pendant que ces mouvemens se succédaient avec rapidité autour de lui, Moreau concevait peu d'inquiétude sur le corps autrichien du Tyrol (à son extrême droite), qu'il regardait comme contenu par la crainte de Macdonald.

Il n'en avait pas davantage sur le corps de Klenau (à son extrême gauche), qui était tenu en échec par Sainte-Suzanne.

Ce général, pour couvrir, de ce côté, nos communications avec la France, avait été chargé de manœuvrer entre le Bas-Isar et le Bas-Inn.

Il devait investir Braunau et étendre sa gauche vers Ingolstadt, pour

défendre le Danube et se lier avec l'armée gallo-batave, commandée par le général Augereau.

Apprenant que Klenau s'avance vers Nuremberg, et pour le rappeler à lui, Sainte-Suzanne s'empare de Ratisbonne et de Passau.

Grenier, avec l'aile gauche, marche sur Ried, laissant une de ses brigades pour bloquer Braunau, jusqu'à l'arrivée des troupes de Sainte-Suzanne.

Au centre, Richepanse, soutenu de Grouchy et de Decaen, s'avance vers Lambach.

Dès que Salzbourg est évacué, Lecourbe suit à l'extrême droite les lacs et les montagnes d'où sortent les cours d'eau de toute cette région.

Le 16, Richepanse attaque l'arrière-garde autrichienne en avant de Neumarkt.

Le lendemain il la harcèle encore; il poursuit l'ennemi jusqu'à Wœcklabruck, après avoir enlevé le général Loppert et 300 hussards.

L'armée autrichienne tout entière décampe en désordre vers Lambach, laissant une arrière-garde à Schwannenstadt, dans le seul but de couvrir la Traun, et de pouvoir passer cette rivière sans trop de perte.

A Schwannenstadt, autre engagement avec le même succès.

Au défilé de Lambach, le 19, nouvelle défaite des Autrichiens. Le général Meczeri et le prince de Lichteinstein sont faits prisonniers; c'est là que notre avant-garde fait preuve d'autant d'intelligence que de bravoure (1).

Lecourbe descend des montagnes et se rapproche du centre de l'armée française.

L'archiduc Charles avait pris à Schwannenstadt le commandement de l'armée autrichienne; il a voulu, à Lambach, tenter un dernier effort avec cette armée qui soupirait après son arrivée: mais quand il lui apparaît, elle se trouve déjà dans un tel épuisement physique, dans un tel abattement moral, que sa présence, tant souhaitée, ne produit rien de ce qu'on en avait attendu, et que lui-même renonce à tous les plans qu'il a pu concevoir pour rétablir les affaires.

(1) Voyez le bulletin du général Desolles, pièces justificatives, N° I.

Le découragement est à ce point, que chez le soldat le plus patient et le plus soumis de l'Europe, il a pris le caractère de l'insubordination et du blâme ouvert, pour les mesures adoptées par les chefs.

Moreau ne néglige rien de ce qui doit augmenter la désorganisation de l'armée qui fuit devant lui.

Le passage de la Traun par l'armée française est exécuté.

La gauche est à Linz.

Decaen est à Wels.

Les ponts de Wels et d'Ebersberg sont rétablis.

Richepanse, soutenu par Grouchy, prend le chemin de Kremsmunster.

Lecourbe, avec son aile droite, se porte sur le même point; la petite rivière de Krems n'est pas un obstacle.

Moreau s'attendait à un effort, de la part de l'armée autrichienne, pour couvrir Vienne. Cet effort devait naturellement avoir lieu sur la Traun, ou, au plus tard, sur l'Ens; il fallait donc que le général français poussât son succès le plus loin possible, avant que le nouveau général autrichien eût le temps de se reconnaître.

Le désordre s'accroît d'heure en heure dans l'armée autrichienne, attaquée de front et sur sa gauche, au passage de la Traun, et au moment d'être culbutée dans la rivière. Ce désordre est porté au plus haut point par une attaque des avant-gardes de Lecourbe et de Richepanse, sur ses flancs et sur son front, dans les défilés de Kremsmunster.

Matériel et personnel de l'armée fugitive, tout s'accumule tumultueusement; tout s'entasse sur la route de Steyer; canons, caissons, bagages, restent immobiles et abandonnés.

L'archiduc, navré d'un tel spectacle, envoie Meerfeld à Moreau pour demander un armistice. Le général français consent à ne plus commettre d'hostilités, mais non à ralentir sa marche.

Il passe l'Ens et recueille dans cette marche, qui n'est plus qu'une course sans obstacle, 4,000 trainards, 22 pièces de canon, 4,000 charriots, etc.

Le 23, nos avant-postes sont à Sanct-Paelten, à 16 lieues de Vienne.

En moins de vingt jours, depuis qu'il a vaincu à Hohenlinden, le général Moreau, à la tête de l'armée française, a franchi plus de cent lieues de pays, un grand fleuve, trois rivières considérables, pris 20,000

hommes, mis un égal nombre hors de combat, enlevé 150 pièces de canon, 4,000 caissons, 6,000 voitures.

La cour de Vienne ne peut se dissimuler l'impossibilité de continuer la guerre, ou seulement de couvrir la capitale, avec une armée entièrement découragée, un général qui n'espère pas mieux que le soldat, et qui, toujours adoré, n'est presque plus obéi.

On s'inquiète peu de ce que cette guerre expirante produira dans ses derniers momens, aux deux extrémités de la ligne, quand les événemens cessent au centre, et qu'une suspension d'armes va être signée. Elle l'est, en effet, à Steyer, le 23 décembre 1800.

CHAPITRE II.

Réflexions sur la première période de la campagne d'hiver, contenant le court espace depuis la reprise des hostilités jusqu'à la journée d'Ampfing.

Si on ne considère que leur mouvement combiné, et le chemin qu'elles ont fait autour du grand pivot des Alpes, les deux armées françaises d'Italie et d'Allemagne se trouvent, depuis la suspension d'armes, arrêtées à peu près à la même hauteur, dans le dessein supposé de se rejoindre sous Vienne (1); toutes deux, après de grands travaux, égales en gloire, inégales en renommée.

L'éclat des triomphes de Marengo a étouffé et a dû étouffer tout autre bruit.

A la guerre, les plus savantes difficultés que les hommes peuvent susciter à d'autres hommes, les armées aux armées, l'art à l'art, sont peu de chose aux yeux du vulgaire, en comparaison des grands obstacles que la nature oppose à l'audace de l'homme.

Les Alpes, tout à coup franchies à leur centre, leur chaîne ouverte avec l'épée entre ses sommets les plus rapprochés; Bonaparte paraissant au cœur de l'Italie, à travers des chemins qui semblaient les derniers par où il devait y arriver; bientôt après, le moderne Annibal, se montrant si supérieur à l'ancien dans le grand art de profiter de la victoire : de tels objets, de tels récits, de tels résultats, devaient absorber l'admiration des peuples, et laisser sur le second plan les faits d'armes les plus méritoires de notre armée d'Allemagne.

(1) Voyez, aux pièces justificatives de la première Partie, les lettres et les instructions du Ministre de la guerre, particulièrement les N^{os} VII et XXXVI.

L'histoire remet tout à sa place par l'examen et la discussion, mais les contemporains restent et doivent rester long-temps sous le charme et le prestige de certains événements; ces grands spectacles ravissent les suffrages que d'autres mérites ne peuvent arracher que plus lentement : il est vrai que ceux qui les obtiennent avec des efforts patients, en sont d'ordinaire dédommagés en les conservant toujours.

Les rôles vont changer, à la cessation de l'armistice, entre les armées rivales en Allemagne.

De deux officiers bavaois qui ont écrit cette campagne d'hiver et combattu dans les rangs des Autrichiens, celui qui leur sera le plus favorable commence par reconnaître « que les opérations les plus décisives de toute la guerre, terminée cette année 1800, ont été celles qui ont eu lieu depuis le 27 novembre jusqu'au 10 décembre. C'est dans cet intervalle, » dit-il, que fut livrée la bataille de Hohenlinden, la plus mémorable de cette campagne et des campagnes qui l'ont précédée (1). »

A l'époque de la reprise des hostilités, on savait que le chef de l'armée d'Italie, qui était aussi le chef suprême du Gouvernement français, n'en devait point quitter le siège, pour reprendre en personne un commandement militaire immédiat; Moreau était retourné à la tête de l'armée française d'Allemagne; l'archiduc Jean avait pris le commandement de l'armée autrichienne; celle-ci semblait destinée à défendre, dès l'ouverture de la campagne, une ligne importante, celle de l'Inn, réputée le dernier boulevard de la monarchie autrichienne. Toutes les circonstances appelaient la principale attention de l'Europe sur les armées d'Allemagne.

L'armée française de cette contrée, destinée, selon l'attente des peuples, à frapper les coups décisifs, à aller conquérir aux portes de Vienne cette paix dont l'Europe avait soif, devait agir à cette campagne d'hiver, que l'Autriche avait l'imprudence de provoquer, dans un tout autre esprit, dans de tout autres principes, que ceux qui l'avaient dirigée pendant la campagne d'été.

L'esprit qui anima la campagne d'été, du côté des Français, fut l'in-

(1) Voyez, *Journal Militaire* de 1818, page 76; cet officier est le marquis de Deux-Ponts, qui commandait le contingent bavaois à la journée de Hohenlinden.

tention de tromper l'ennemi, en lui donnant des jalousies, des craintes continuelles. L'intention qui va présider à la campagne d'hiver, sera celle d'abuser ce même ennemi par l'espérance, par la confiance, par une fausse sécurité; cette vue sera suivie avec beaucoup d'art et d'aplomb jusqu'au succès décisif. Ce succès ne se fera pas attendre : il aura lieu au bout de six jours. Moreau n'a plus le même adversaire.

Il faut convenir que les fautes des Autrichiens, accumulées pendant ces six jours, et comblées dans la journée où les grands coups se frappèrent; que ces fautes, disons-nous, qui certes n'ôtent rien à l'habileté du général de l'armée française, le servirent du moins à souhait, en se conformant à ses prévisions au delà de toute espérance.

Pour donner, de ces reproches qu'on fait à l'armée autrichienne, une idée telle que nous ne pourrions pas exiger qu'on la prit sur notre seule parole, nous laisserons parler les écrivains que nous avons cités jusqu'ici, et qui sont, sans contredit, les autorités les plus graves en cette matière.

Mais il faut d'abord montrer le principe de toutes les fautes qui ont été les objets de cette critique unanime; il est dans les mouvemens qui eurent lieu pendant les trois premiers jours de la reprise des hostilités.

Les Autrichiens voulurent attirer l'armée française sur un autre terrain, ou plutôt décider une retraite à laquelle, dans leur aveugle prévention, ils croyaient cette armée facile à contraindre ou même déjà déterminée.

On va voir en même temps le plan de ce mouvement, et la présomption qu'il inspirait à ceux qui l'avaient conçu, ainsi qu'à ceux qui l'exécutaient.

Le même officier bavarois que nous avons cité plus haut, nous fournit le texte de l'ordre du jour de l'armée autrichienne; c'est le *Prospectus* d'une opération à laquelle on ne prévoit ni retard, ni empêchement.

« L'aile droite de l'armée, y est-il dit (1), se tiendra prête, le 27 novembre, pour avancer le 28, à la pointe du jour, époque de la reprise des hostilités, sur la route de Vilsbibourg, en deçà de la ligne de

(1) Voyez le *Journal Militaire* de 1818, 1^{er} septembre.

- démarcation, par Vilsbibourg vers Landshut; elle attaquera l'ennemi
- *qui pourrait s'y trouver, et, après l'avoir battu, elle se rendra maîtresse*
- du passage de la rivière de l'Isar vers Landshut, d'où il lui est ordonné
- d'avancer, par des marches forcées, et en forces toujours réunies, par
- Mosbourg et Freising, vers Munich, ou plutôt de se porter sur les hauteurs
- de Dachau.

• *Les forces rassemblées pour l'opération de l'aile droite sont si considérables, qu'on peut espérer, d'après toutes les probabilités, de repousser de sa position l'ennemi posté en avant de Landshut, de gagner la rive gauche de l'Isar, et même de s'en rendre maître absolu, si l'ennemi voulait, en prenant position sur la rive droite, empêcher le passage; à l'effet de quoi la rive droite a tous les avantages possibles sur la rive gauche.*

• Mais si l'ennemi avait rassemblé ses principales forces sur les routes de l'Isar et de Munich, vers Rosenheim, Wasserbourg et Ampfing, et qu'il eût l'intention de forcer l'Inn-Supérieur au moment où l'aile droite, postée en deçà de l'Isar, effectuerait le passage de cette rivière, cette aile n'en conserverait pas moins la direction indiquée de son opération, et n'accélérait que d'autant plus sa marche, afin de ne rien négliger pour atteindre Dachau; car on est convenu que l'ennemi sera forcé de renoncer à son projet sur l'Inn-Supérieur, lorsqu'il verra notre armée menacer, non seulement ses communications de derrière, mais encore attaquer avec vigueur les forces qu'il pourrait destiner à pénétrer dans le Tyrol. •

Tout le reste de cette instruction est rédigé avec ce ton d'assurance. On vient d'y voir nommé deux fois le point de Dachau; il convient d'en avoir une idée.

La position de Dachau ressemble assez, sous plus d'un rapport, à celle de Saint-Germain-en-Laye; elle domine vers l'ouest une grande plaine dont il est bon de faire connaître la nature. C'est l'archiduc Charles qui nous fournira la description de ce nouveau théâtre, sur lequel, ou plutôt encore derrière lequel, à l'ouest, l'état-major autrichien portait déjà la guerre par une illusion qui ne dura que trois fois vingt-quatre heures, mais qui d'abord, par son développement avorté, et bientôt après par le repliement qui en fut la suite, hâta si puissamment l'événement définitif.

« Les hautes chaînes du Tyrol », dit l'illustre écrivain que nous venons de nommer, « qui s'abaissent insensiblement en collines vers ces con-
« trées, en suivant le cours de l'Isar, s'éloignent, il est vrai, de Munich,
« mais n'en circonscrivent pas moins ce grand bassin, dit Mooskessel,
« formé par l'Isar et les montagnes appelées Ardinger-Moos et Nymphen-
« burger-Ried. Ce bassin, en s'élargissant à l'est et à l'ouest, forme une
« plaine qui a dix-huit lieues, depuis Furstenfeld jusqu'aux forêts d'An-
« zing, près de Hohenlinden, et dix-neuf lieues du sud au nord, c'est-à-
« dire derrière le bois de Hœfeldingen jusqu'à Freising..... »

Et plus loin : « Les marais de la rive gauche de l'Isar, entre Munich et
« Freising, sont considérables et s'étendent jusqu'à l'Ammer. Cette der-
« nière rivière vient d'Ettal, au pied de la chaîne du Tyrol, coule entre les
« montagnes jusqu'au lac d'Ammer, arrose Bruck et Dachau, et se rend
« ensuite dans l'Isar à Mosbourg, après avoir reçu la Wurm, qui sort du lac
« de ce nom, et traverse cette grande étendue de marais ; la nature du pays
« laisse peu de communications ouvertes dans cette contrée. »

On voit par ces descriptions, on verra mieux encore par l'inspection attentive de la carte, que les dimensions de cette contrée marécageuse, difficile en tout temps, impraticable à la fin de novembre, obligeaient l'armée autrichienne, pour arriver du Bas-Inn à Dachau, par un terrain élevé et présumé ferme, de décrire un arc de cercle de plus de vingt-cinq lieues à vol d'oiseau.

Mais sur ce terrain même, et particulièrement de Freising à Dachau, l'absence de routes propres à la marche d'une armée, obligeait encore de s'élever au loin, vers l'ouest, par un autre arc de cercle beaucoup plus étendu dans le même sens que les sentiers qui bordaient la plaine.

D'autres difficultés auraient contrarié la rapidité de la marche, si on avait mieux aimé se rabattre à Freising, sur la chaussée qui conduit, par un long défilé, à travers les marais, jusqu'à Munich, d'où un autre défilé semblable conduit à Dachau.

Ainsi ce trajet, dans la saison où on l'entreprenait, et de quelque manière qu'on voulût l'exécuter, exigeait, sans parler de la fatigue, un beaucoup plus grand nombre d'heures de marche que quarante lieues à faire par un beau temps et un bon chemin.

Or, la partie de l'armée française la plus éloignée de Munich, n'en était

pas à quinze lieues; les grandes et faciles communications nous appartenaient : nous aurions été non seulement à Munich, mais à Dacliau, sans obstacles et sans grandes fatigues, un ou deux jours peut-être avant les Autrichiens, si leur mouvement s'était assez prononcé pour décider le nôtre, ce qui n'eut pas lieu.

Le 28 et le 29 novembre, l'armée autrichienne marcha sur Eggenfelden, Mæssing et Neumarkt : l'avant-garde poussa jusqu'à Landshut; là, leurs colonnes s'arrêtèrent et changèrent de direction.

C'est ici que commence, au moins sur l'époque, les circonstances et la cessation de ce mouvement, le concert unanime de blâme de la part de ceux qui en ont parlé, et dont quelques uns approuvent le mouvement en lui-même.

Sur un projet antérieur, qui fut au moment d'être exécuté, l'officier wurtembergeois nous fait une révélation qui n'est pas indifférente à rappeler en ce moment. Ce fut le 20 septembre que l'empereur François, présent à son armée, céda les places d'Ulm, Philipsbourg et Ingolstadt, pour obtenir une prolongation d'armistice. Quand cette prolongation fut signée, un grand mouvement se préparait dans l'armée autrichienne; et ce témoin oculaire nous apprend que ces dispositions, qu'il trouve excellentes en elles-mêmes, étaient à peu près semblables, non à celles qu'on développa du 27 au 30 novembre, c'est-à-dire à l'époque précise que nous examinons, mais à celles qu'on effectua le 3 décembre suivant, c'est-à-dire le jour de la bataille même de Hohenlinden, avec cette notable différence, toutefois, que trois colonnes seulement, dans les dispositions du mois de septembre, devaient marcher en avant, et qu'une quatrième était placée en réserve, précaution qu'on ne prit plus le jour de Hohenlinden.

Or, voici pourquoi nous rappelons ces dispositions du mois de septembre; c'est qu'avec un peu de réflexion, il paraîtra extraordinaire que ce soit avant la cession des trois places qu'on ait minuté un mouvement direct sur les cantonnemens de l'armée française; « car (dit le narrateur, en cela inexactement informé) » elle y était restée sans s'ébranler; et que ce soit après la cession de ces mêmes places qu'on ait imaginé un plan infiniment plus vaste, et qui ne semblait offrir des avantages solides, que si on pouvait, à l'aide de cette grande manœuvre, donner la

main et s'appuyer, de plus ou moins près, à ces trois places, et particulièrement à celles d'Ingolstadt et d'Ulm. Ce projet du mois de septembre était déjà sans doute une faute, un mauvais calcul, mais les fautes de la fin de novembre s'aggravent du souvenir même de ce projet, redevenu à cette dernière époque le seul à peu près raisonnable, du moment que l'on persistait dans la faute fondamentale de ne pas se concentrer exclusivement sur la rive droite de l'Inn.

Le plan essayé le 28 et le 29 novembre serait-il celui d'une autre opération, conçue dans les premiers jours de l'armistice signé à Parsdorf (le 15 juillet), quand il n'était pas encore question de l'abandon des trois places? Ce plan, antérieur à la suspension d'armes, serait-il resté dans les cartons du conseil aulique, et, après la cession de ces mêmes places, l'en aurait-on tiré et l'aurait-on envoyé à l'état-major de l'armée de l'Inn, par une distraction dont on n'aurait aperçu les conséquences que trois jours après? Faut-il faire honneur de ce réveil, de cette résipiscence, au conseil aulique lui-même, ou aux remontrances de l'état-major? Autre champ de conjectures que chacun peut exploiter à son aise. En attendant le projet qu'on substituera à celui-ci, dans cette série non interrompue de fautes, rapprochons les divers jugemens qu'on a portés sur le plan qui prévalut depuis le 27 novembre jusqu'au 1^{er} décembre inclusivement. (Le 1^{er} décembre fut le jour de l'affaire d'Amfing, qui appartient à la période suivante.)

Le général comte Dumas est celui qui prend de plus haut l'ensemble des reproches à faire aux Autrichiens à l'ouverture de cette campagne. Il observe que les deux armées se trouvant, dans leurs positions, séparées par le cours de l'Inn, et les Autrichiens étant maîtres des passages, à cause de la forte domination de la rive droite, il était difficile de penser qu'ils pussent renoncer à une défensive si avantageuse devant un ennemi obligé, pour l'honneur de ses armes, de venir les chercher.

« Mais, dit-il, l'armée autrichienne s'étant grossie, d'un tiers au moins, « depuis l'armistice, et portée à 120,000 combattans, cette supériorité « numérique donna aux généraux autrichiens la confiance de prendre « l'offensive. Séduits par le succès de ces grands mouvemens, de ces « marches hardies par lesquelles les Français avaient souvent déconcerté « les plans de leur cabinet, ils conçurent celui d'envelopper l'armée du

« général Moreau, et, pendant qu'ils l'attaqueraient de front, entre l'Isar
 « et l'Inn, de faire couper sa retraite sur Munich par le corps du géné-
 « ral Klenau, et sur Ausbourg par celui du général Hiller, débouchant
 « du Tyrol par la vallée du Lech.

« *Au lieu d'adopter ce plan gigantesque, il aurait été plus sage, ajoute-t-*
 « il, de ne point quitter cette ligne, naturellement tracée par le
 « cours oblique et sinueux de l'Inn (1). Les Français auraient difficile-
 « ment franchi cette barrière, que Turenne avait jugée si redoutable. Les
 « forteresses de Braunau et de Kufstein, mises dans le meilleur état
 « de défense, en étaient comme les bastions, et, dans leurs intervalles,
 « divers postes retranchés, les têtes de pont de Wasserbourg et de
 « Muhlendorf, les escarpemens, les terrains ravinés et entrecoupés de
 « lacs, de bois, de marais, entre l'Inn et la Salza, ne permettaient pas
 « de s'y engager avec des forces supérieures; l'armée autrichienne devait
 « donc se resserrer et attendre que l'armée française hasardât d'attaquer,
 « avec un désavantage évident, cette partie, la plus élevée et la plus
 « forte, ou qu'elle s'engageât dans la partie inférieure, en découvrant
 « son flanc droit. On pouvait se rappeler que Lloyd (2), si lumineux
 « dans ses considérations générales sur les divers théâtres de la guerre,
 « avait prouvé que, pour défendre la capitale de l'Empire germanique
 « contre un ennemi déjà maître de la Bavière, il fallait concentrer l'ar-
 « mée autrichienne aux débouchés du Tyrol, derrière l'Inn, menacer
 « le flanc droit de l'ennemi, et ne chercher à combattre que pour cou-
 « per sa ligne d'opérations. *Tout au contraire, l'archiduc Jean, pressé*
 « *par le conseil autique de porter un coup décisif dès l'ouverture de la*
 « *campagne, s'abandonna entièrement à cette espérance, etc.* »

(1) « L'Inn, dit ailleurs le même écrivain, sortant du Tyrol après s'être ouvert un
 « passage par la gorge de Kufstein, coule, avec la rapidité des torrens, à travers les
 « débris de la barrière qu'il a forcée, dans la direction du sud au nord, jusqu'à Wasser-
 « bourg; il fléchit et dévie ensuite à l'est, au-dessus de Kraibourg. » Voyez, sur toute la
 ligne de l'Inn, comme affluent du Danube, les pages 389 et suiv. du t. III du *Mémorial*.

(2) Cette opinion de Lloyd, est entièrement conforme à la maxime de Dumouriez
 que nous citons et que nous commentons, dans la revue sommaire du tome IV de ce
Mémorial, en rendant compte de l'ouvrage de M. de Vaudoncourt, sur l'invasion
 de 1814.

L'officier wurtembergeois joint à ces grandes considérations des reproches de détail dans le même sens. Après avoir rendu compte des travaux faits aux têtes de pont de Wasserbourg et de Braunau, après avoir dit que la première surtout était inexpugnable, il s'étonne qu'on n'ait rien fait à Rosenheim, à Kufstein, où, dans les guerres précédentes, avaient été effectués les passages de l'Inn. Il raconte avec blâme qu'au lieu de prendre ces sages précautions, il fut arrêté un plan qui avait pour but principal de forcer l'ennemi à évacuer toutes ses positions, etc. « On devait, dit-il, parvenir à ce grand résultat par des manœuvres habilement calculées pour prendre toutes les positions à « revers; mais tout à coup *on changea d'idées.* » Selon les officiers bava- rois, les lois de la nature, des saisons et du climat, avaient été oubliées, aussi bien que les règles de l'art.

« On avait commis, dit l'un d'eux (1), l'inconcevable faute de faire « partir les troupes cantonnées dans l'intérieur de l'Autriche, de la « Bohême, etc., de manière à ce que la plupart des régimens ne pou- « vaient arriver à temps convenable au rendez-vous que par des marches « forcées, pendant lesquelles elles furent même souvent obligées de « bivouaquer. *Il paraît qu'en faisant des dispositions de marche, on n'avait « pas calculé la possibilité du changement de temps qui survint après, qui « rendit les chemins impraticables pour l'artillerie et les transports, et « qui mit l'armée elle-même dans un tel état, qu'elle aurait plutôt dû avoir « à terminer la campagne qu'à la commencer.* »

L'autre officier bavarois (2) s'exprime ainsi : « Il serait difficile d'en « deviner les motifs; mais le fait est que l'armée autrichienne n'arriva « sur la Vils à Masing et Gankhofen que le 27. *On avait fait faire à « cette armée des marches forcées; elle s'y trouva sans artillerie, sans « bagages, et dans un état aussi fatigué qu'elle aurait pu l'être à la fin « d'une campagne pénible.* »

Le général Jomini, qui a eu le temps de consulter et de discuter beau-

(1) Celui dont le récit est dans le *Journal Militaire* de 1818.

(2) Celui dont la narration se trouve parmi les pièces justificatives de cette seconde Partie, N° III.

coup de documens, ne diffère point de ces deux témoins oculaires, victimes des combinaisons autrichiennes, et qui pourraient avoir obéi à quelques souvenirs, à quelques ressentimens personnels.

« La pluie, dit le général Jomini, continuant à tomber par torrens, on s'aperçut un peu tard que les routes secondaires par lesquelles on cheminait étaient entièrement défoncées, et qu'il serait impossible de faire défilér de lourds magasins et de longs convois, en quelque sorte sous le canon d'une grande armée; l'archiduc Jean, informé d'ailleurs à Neumarkt que les Français s'avançaient, par Haag, vers Ampfing et Muhldorf, craignit de continuer son opération offensive sur Dachau; ses conseillers, déjà effrayés des suites d'un plan bien conçu, mais mal préparé, le décidèrent à y renoncer... On ne saurait se dissimuler que la continuation d'une marche sur Landshut, en tournant pour ainsi dire le dos aux Français, n'offrit de grands inconvéniens, dès que tout n'était pas prévu d'avance *pour baser sur Ratisbonne* la ligne future de retraite et d'approvisionnement, etc. »

« Les généraux autrichiens, reconnaissant enfin leur manque de prévoyance, crurent y remédier par un changement subit de direction (1); ils résolurent de se rabattre, le 30 novembre, sur leur gauche, vers Ampfing et Dorfen : cette marche, exécutée par de mauvais chemins vicinaux, à travers des terrains difficiles, acheva d'abîmer l'armée avant d'avoir combattu. »

Napoléon, qui écrit évidemment de mémoire, et sans avoir sous les yeux aucun document officiel, approuve fort le mouvement en lui-même que fit l'archiduc, lequel occupa, dit-il, « une ligne perpendiculaire sur l'extrême gauche de l'armée française, et dont, par ce moyen, l'extrême droite se trouva à Landshut, à douze lieues de Munich, plus près de trois lieues que la gauche française, qui en était à quinze. » Cette dernière remarque, touchant l'inégalité des distances, n'est point géographiquement exacte; nous y reviendrons, d'ailleurs, dans

(1) Par ce changement de direction, ils confirment les prévoyances du général Moreau et de son état-major. Voyez les pièces justificatives déjà plusieurs fois indiquées, et le N° XXXV de la première Partie, où l'on annonce textuellement que l'ennemi obéira à tous nos mouvemens.

le chapitre suivant (1). Napoléon n'énonce point le changement de plan de l'archiduc, il passe tout de suite au combat d'Ampfing, comme si ce combat était la continuation du premier mouvement. Il assure que l'alarme fut grande dans l'armée française : « Le général en chef en fut, » dit-il, « déconcerté ; il était pris en *flagrant délit* » ; expression qu'il affectionnait, et qui contrarie toutes les autres versions et toutes les prévisions, car c'était là même qu'on attendait l'ennemi (2). Sur le tout il conclut, cependant, *que l'archiduc ne sut pas tirer parti des circonstances.*

Bulow, après avoir invoqué sur ces grandes questions l'autorité de Lloyd et son opinion, si bien développée par le comte Dumas, rapporte qu'au contraire Moreau *parut peu inquiet d'une diversion dont les Autrichiens se promettaient les plus grands résultats.* Il regarde comme une illusion que se faisaient les Autrichiens, d'avoir imaginé que le mouvement de l'armée française était l'effet de leurs savantes dispositions : « Dans » l'état réel des choses, dit-il, *il était extrêmement inconsidéré de conclure que le général Moreau n'avait plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite, et qu'il fallait s'apprêter à le poursuivre vivement ; le jour suivant ne fit que confirmer les Impériaux dans leur funeste erreur, etc. »*

C'est à dessein que nous passons sous silence les reproches peu ménagés que fait ensuite Bulow à l'archiduc et à son état-major ; ils sont fondés en grande partie sur une fausse information.

Bulow croit, et répète plus d'une fois dans son récit, que les Français s'étaient emparés de Wasserbourg avant le 30 novembre. Cette no-

(1) La distance moyenne de l'Inn à l'Isar, sur cette partie de leur cours, est au plus de quinze lieues ; ainsi, la gauche française, *qui n'était pas sur l'Inn*, ne pouvait pas être à quinze lieues de Munich ; le gros de l'armée en était beaucoup plus près.

(2) Une lettre du général Laborie au général Decaen porte cette phrase : « Le général Moreau, pour s'assurer plus positivement encore de la position et des desseins de l'ennemi, a cru devoir ordonner demain de nouvelles reconnaissances avant de changer la position de l'armée. » Ce n'est point là un homme disposé à se laisser surprendre.

Voyez les lettres du même au même, pièces justificatives, N^{os} VIII et IX, et toujours le N^o XXXV des pièces justificatives de la première Partie.

tion est entièrement erronée; nous n'avons été maîtres de Wasserbourg que plusieurs jours après la bataille de Hohenlinden : s'il en avait été autrement, si le fait avancé par Bulow était vrai, les fautes qu'il reproche avec tant d'amertume à l'archiduc prendraient un caractère de gravité et d'absurdité qu'elles sont loin d'avoir, quelque censurc qu'elles puissent d'ailleurs mériter. Cette méprise de Bulow, qu'on doit imputer à quelque renseignement puisé dans une correspondance particulière et inexacte, reste inexcusable, car *le Moniteur* lui avait offert la relation du chef d'état-major de l'armée française.

On voit, dans tous les cas, qu'au sujet des mouvemens préparatoires, les opinions sont généralement d'accord pour blâmer cette manœuvre, qui fut arrêtée, lorsqu'à peine elle commençait à se dessiner, dont l'effet sur l'armée française fut nul, et dont cependant l'état-major autrichien continuait à se féliciter, comme s'il était parvenu, au moyen de cette seule démonstration, à décider la retraite des Français (1).

Mais, nous dira-t-on, à quoi bon recueillir et rapporter si soigneusement toutes ces accusations, tous ces reproches adressés aux chefs ou aux dirigeans de l'armée autrichienne par des juges de toutes les nations? Voulez-vous faire, au conseil aulique ou à l'état-major de l'archiduc Jean, leur procès par accumulation? Ce procès est jugé depuis longtemps par l'opinion de l'Europe militaire.

C'est notre avis; et si nous avons insisté sur ces faits et sur ces jugemens, c'est que les fautes des Autrichiens, à cette époque, leur confiance présomptueuse, leurs faux calculs, et leurs désappointemens de tout genre, nous semblent tenir à une cause peu aperçue, mais que nous croyons devoir signaler, pour l'utilité du lecteur et dans l'intérêt de l'art.

(1) Une seule autorité se présente dans l'opinion contraire, et elle mettrait un grand poids dans la balance, si elle était impartiale et désintéressée; c'est l'opinion de Napoléon, mais de Napoléon ayant oublié et négligé la maxime de Frédéric, d'éviter les grands mouvemens circulaires sur des extrémités de lignes. Le général Bonaparte avait long-temps suivi les errements de Frédéric, et s'en était bien trouvé. Bonaparte, ni Frédéric, n'auraient, d'ailleurs, tenté avec des Autrichiens, quelque bons soldats qu'ils soient, ce que l'un et l'autre auraient tenté avec des Français, que tous deux savaient si bien apprécier.

Il faut qu'on nous permette de prendre les choses d'un peu haut; nous tâcherons d'expliquer les principes en peu de paroles, qui nous en épargneront beaucoup, quand nous en viendrons à l'application.

Les arts, depuis leur renaissance, et surtout à mesure que les temps se rapprochent de l'époque actuelle, font plus de progrès en dix ans, qu'ils n'en faisaient, en un siècle, chez les anciens.

Cette conséquence des moyens de la civilisation moderne, dont les avantages sont immenses, nous laisse en compensation quelques uns de ces inconvéniens, partout inséparables des choses humaines dans leurs meilleurs résultats.

A chaque progrès d'un art, d'une étude quelconque, des hommes plus forts en *industrie* qu'en *science*, s'emparent de la vogue ordinairement attachée à toute *nouveauté*; ils exploitent à leur profit cette découverte ou ce perfectionnement; ils sacrifieraient volontiers l'ensemble des connaissances humaines, et celle même qui est l'objet de leurs travaux, à la branche dont ils veulent actuellement et exclusivement tirer parti; et, au moyen d'une langue qu'ils ébauchent et qu'ils vantent comme parfaite, il leur arrive souvent d'éblouir et de faire école, au moins pour un temps, et de grossir sans mesure, aux yeux du public, l'importance de leurs efforts.

Ces intrigues, indignes de la science, la font reculer infailliblement, ou du moins l'empêchent d'avancer, parce qu'elles détournent l'attention générale sur un point qui, trop souvent, est frivole, parce qu'elles dégoûtent les bons esprits, et jettent la foule dans de fausses routes.

Ces observations peuvent être appliquées à tous les arts, à toutes les études; c'est partout le même procédé, sous des couleurs différentes; c'est toujours le vain cliquetis de quelques formules de raisonnement donné pour un sublime exercice de la raison humaine. Telles furent, entre autres, les prétentions des soi-disans disciples d'Aristote, dans les beaux jours de la philosophie scholastique.

L'art militaire n'a point été sauvé, par son importance, de cette dangereuse invasion. Il est étudié par tant de monde, et avec tant de distraction, qu'il ne faut point s'étonner qu'il en ait éprouvé tous les inconvéniens, à plusieurs reprises, surtout depuis environ un siècle.

Plusieurs de nos contemporains se souviennent encore d'avoir connu

les restes de ces ambitieux subalternes, contre lesquels se sont élevés, avec tant de chaleur, Guibert, Lloyd, etc. ; de ces hommes, grâce auxquels la tactique, la discipline, l'art entier, se seraient réduits à quelques pratiques minutieuses, vexatoires, pédantesques, qu'on a suffisamment signalées et livrées au ridicule, et qu'il serait aussi inutile que fastidieux de rappeler aujourd'hui.

Le premier coup de canon, tiré en 1792, fit taire leurs bruyantes prétentions, dispersa leur coterie, et mit leurs succès en oubli. Il est remarquable que pas un de ces *faiseurs*, si terribles pendant la paix, n'a mérité le moindre renom à la guerre ; c'est que, dans les grandes et fortes circonstances, tout doit être *franc et vrai* (1).

Après les épreuves, un peu rudes, mais salutaires, des premières années de cette guerre, l'esprit de secte et de charlatanisme militaire se ranima, et prit une autre direction, un autre langage. Sous les bannières de la *stratégie*, expression dont on a si souvent abusé, soit en la détournant de son vrai sens, soit en la prodiguant, de nouveaux adeptes se distribuèrent de nouveaux rôles ; il n'a point tenu à ceux-ci que l'art de la guerre, cet art *qui embrasse tous les arts*, n'ait consisté uniquement dans la connaissance et dans la vertu de quelques angles, de quelques lignes, de quelques points ; en vain Pascal les avertissait que la vérité mathématique n'est pas toujours la vérité pratique. Pascal n'est pas leur homme : Pascal n'était pas seulement un grand mathématicien ; c'était encore un philosophe, un moraliste profond.

La continuation opiniâtre et désordonnée de la guerre, quelques succès qui ont vivement frappé le vulgaire, ont jeté dans une autre voie les déclamateurs et les enthousiastes dupes ou spéculateurs. Il n'a plus été question que de *remuer des masses*, de déplacer des populations, d'égaliser, avec une armée, la rapidité d'une course en chaise de poste. On a entendu retentir et recommander les *grandes* opérations, les *grandes* invasions, les *grandes* agglomérations. Vainement voulait-on remontrer

(1) Ajoutons que Frédéric, Guibert, Lloyd, avaient montré ce *vrai*, et l'avaient distingué de ce qui était vain et faux, avant que la guerre, commencée en 1792, l'eût mis en pratique avec tant d'intensité et d'énergie.

à ces hommes qu'en toute chose il faut considérer la fin. Ils n'en tenaient compte; ils s'extasiaient au récit d'une armée immense, qui avait fait tout d'une haleine plusieurs centaines de lieues sur un grand chemin; ils ne s'embarraisaient point de ce qu'elle deviendrait et de ce que deviendrait la nation qui s'était épuisée pour envoyer ces multitudes mourir au loin de froid et de faim.

Cette secte, comme les autres, commence à décheoir; l'erreur a des bornes, elle est transitoire de sa nature : la vérité seule est immuable et éternelle.

L'étude approfondie, philosophique; l'étude au moins raisonnable, et de bonne foi, faite, non par des adeptes seulement ou des élèves intéressés, mais par tous les hommes éclairés, de l'histoire tout entière de l'art militaire; l'étude des anciens surtout, qui, en enseignant la *constitution de la guerre*, n'en oubliaient aucune partie; ces études, disons-nous, peuvent, si on ne les perd pas de vue, suffire désormais pour prévenir le retour de ces fléaux doctrinaires.

En 1800, à l'époque dont nous rappelons les faits, la secte qui se prétendait *exclusivement* stratéliste, commençait à être en ascendance. Elle était moins en crédit en France, qu'elle ne l'a été plus tard; les hasardeux succès de la campagne d'Italie de cette année avaient plus étonné que persuadé, et tous les élémens de nos armées, à commencer par la tête, se ressentaient de la manière dont tout avait été récemment et fortement retrempé dans la nature des choses et dans la vérité.

Il n'en était pas de même en Allemagne; une raison accessoire, mais qu'il ne faut pas passer sous silence, y contribuait.

La langue française met bien vite à nu toute espèce de ridicule; elle répugne invinciblement à l'abus du néologisme, et on a dit avec vérité que *ce qui n'est pas clair n'est pas français*.

Les Allemands, par la tournure de leur esprit et le génie de leur langue, sont plus aisément induits à prendre quelquefois des mots pour des idées, des nomenclatures pour des systèmes, l'obscurité pour de la profondeur, et le vague pour quelque chose (1).

(1) Signaler ce qu'on croit apercevoir comme le côté faible de l'esprit et de la litté-

C'était donc naturellement en Allemagne que l'école stratégique dont nous parlons devait d'abord fleurir, et nous ne devions l'adopter que par notre penchant un peu trop complaisant à accueillir tout ce qui vient du dehors, bon ou mauvais; c'est ce qui est effectivement arrivé.

Comme tous les hommes de génie qui ont été capables de créer quelque chose et de se faire écouter, et qui laissent à leurs *imitateurs* l'héritage de l'exagération et du ridicule, lesquels procèdent toujours de la faiblesse, le prussien Bulow, fondateur de la secte, a fait à la raison et au bon sens bien plus de concessions que tous ses élèves et ses successeurs ensemble; ainsi le maître dit textuellement que le soin des subsistances *constituera une grande partie de la stratégie moderne*: certes, à rien de semblable n'ont jamais songé la plupart des stratégestes, ses disciples, et encore moins les *excentriques*, qui leur ont immédiatement succédé. Le zèle des professeurs de stratégie s'est exclusivement tourné vers des objets plus faciles à traiter, vers des triomphes plus aisés à obtenir; ils ont ressemblé à ces faiseurs de romans qui font voyager leurs héros par toute la terre, sans nous rendre jamais compte de l'état des chemins, ni des moyens de transport et de subsistance.

Pour en revenir à leur langue nouvelle, qui est leur grand moyen de succès, de tout temps, chez tous les peuples, dans tous les idiomes, on a dit et répété, en traitant de la guerre, qu'il fallait assurer ses magasins et ses derrières, qu'il importait d'assurer aussi ses flancs, de protéger la direction et la marche de son attaque; qu'il fallait renverser par l'emploi de la force, ou tourner avec adresse, les obstacles de tout genre, etc. Les choses changeront-elles de nature, ces principes changeront-ils de sens, quand ces *derrières* s'appelleront *bases d'opération*, la *direction* de la marche et de l'attaque *lignes d'opérations*, quand les *obstacles* prendront le nom de premier ou de second *objectif*, etc. (1)?

rature d'une nation, ce n'est pas vouloir lui refuser justice, et personne ne professe plus de vénération que nous pour tout ce qu'il y a dans la nation allemande de génie et de savoir, comme de vertu et de bonté.

(1) On peut voir, sur ce sujet, quelques lettres du général Lamarque et autres, et quelques unes de nous, dans les premiers numéros du *Spéctateur Militaire*, et particulièrement dans la XI^e livraison et celles qui suivent de près.

Sans doute une langue bien faite peut servir puissamment les progrès d'une science : la chimie nous l'a prouvé. Peut-être quelques unes des innovations que nous venons d'indiquer, quelques autres encore, modestement proposées, sagement réfléchies et coordonnées, seraient pour la langue militaire et, par conséquent, pour l'art, le commencement d'une amélioration importante; mais c'est une exagération trop forte que de supposer une haute valeur à d'informes essais, et d'y attacher le même prix qu'à une grande révolution.

Par une bizarrerie qui n'a que l'apparence de la contradiction, cette école, qui se complait tant dans le vague des créations nominales, affecte quelquefois une précision puérile, une exactitude aussi vaine qu'intempestive, dans les calculs et les procédés de détail.

On a vu de fort beaux esprits superficiels ou mystiques s'efforcer de jeter sur les sciences exactes un mépris injuste, un ridicule qui retombait sur eux-mêmes; c'est un excès sans excuse, c'est un grand tort : mais l'excès contraire est-il sans inconvénient? Ceux qui se reposent trop exclusivement sur certaines démonstrations mathématiques, ne négligent-ils pas une foule d'observations, de circonstances morales et matérielles, dont se composent, en très grande partie, l'expérience de toutes les professions, l'art de conduire les choses humaines et la société elle-même? Ces hommes, trop préoccupés de l'importance de quelques notions positives, de quelques données de temps et d'espace, feraient la guerre en Espagne, comme en Italie; en Italie, comme en Allemagne. Ils la feraient contre un état despotique, comme ils la feraient contre une république; chez un peuple divisé en factions, comme chez une nation unanime; chez des sauvages, comme chez des hommes civilisés; à un ennemi habile, comme à un inepte adversaire; au nord, comme au midi; l'hiver comme l'été, dans les montagnes comme dans les plaines, dans un désert comme dans une région cultivée et fertile.

De là d'innombrables aberrations, de honteux mécomptes, dont on est déconcerté, mais dont l'amour-propre ne s'avoue jamais la véritable cause, laquelle consiste en ce que l'on s'est orgueilleusement persuadé qu'on avait tout prévu, tandis qu'il faudrait, par une disposition d'esprit contraire, se conserver prêt à pourvoir à tout.

Mack, en Italie, attend, la montre en main, ses colonnes de Napolé-

taius, lesquelles n'arrivent point, à cause de leur *couardise*; c'était la seule chose à laquelle Mack n'avait point pensé.

Plus tard, à Ulm, il n'attendait pas sitôt les colonnes françaises; il avait tout calculé; hors l'ardeur et le jarret de nos soldats qui doublèrent les étapes.

C'est à cette école, dont ce général Mack était regardé comme un des plus doctes professeurs, avant ses désappointemens réitérés, qu'appartenaient, il y a vingt-huit ans, les *faiseurs* de l'archiduc Jean; leur grand mouvement était fort *stratégique*, si ce n'est qu'ils oubliaient, entr'autres petites circonstances, que les trois places d'Ulm, d'Ingolstadt et de Philipsbourg avaient été cédées aux Français; que l'on était dans la saison pluvieuse; que la contrée sur laquelle ils faisaient un mouvement offrait un immense marais ou bien des bois touffus et des terrains heurtés et hachés, où la meilleure troupe des Autrichiens, leur cavalerie, leur était plus inutile que tout le reste; ils oubliaient encore que toutes les troupes qui venaient de leur arriver étaient harassées; que leur artillerie serait difficilement manœuvrée sur ces terrains effondrés; que leurs bagages et leurs vivres auraient peine à suivre leurs mouvemens sur des routes de traverses, inondées ou raboteuses, tandis que leurs adversaires tenaient les grandes communications, les routes solides et en tout-temps praticables.

Ils ne doutaient pas que leur grande manœuvre ne décidât les Français à la retraite, et ils ne réfléchissaient pas que les Français étaient établis sur un terrain qui convenait parfaitement à leur manière de combattre; ils ne songeaient pas au rang que tient l'infanterie parmi les troupes françaises, et à la constante maxime de tous les généraux français un peu habiles, de convertir tant qu'ils le pourraient toutes les affaires en affaires de postes, et par conséquent de chercher par préférence les terrains coupés et couverts, tels que celui justement où ils se trouvaient alors placés. Toutes ces choses leur avaient échappé, et bien d'autres encore, parmi lesquelles, sinon les moindres, les plus aisées à apercevoir, leur rappelèrent bientôt la mémoire des plus grandes. Telle fut, au départ, la difficulté des chemins qui les arrêta et les ramena peu à peu à reconnaître les autres difficultés.

Ces spéculateurs exclusifs de stratégie n'avaient pas, à ce qu'il paraît,

joui d'un grand crédit auprès du général Kray. Le bon sens de celui-ci aurait pu même encourir ce reproche, qu'il faisait, pour le moins, autant la guerre pour ses magasins, qu'on avait pu faire ses magasins pour la guerre; en fait, Kray était bon manœuvrier, actif et entreprenant dans le cercle où il se circonscrivait, et où il évitait les plus grands hasards de la guerre. Il en calculait d'ailleurs les chances; il consultait le caractère de ses troupes, les ressources de son gouvernement, et, conformément aux intentions de celui-ci, savait faire traîner la guerre en longueur.

Avec un homme qui pensait aussi solidement, il y avait peu de chose à faire pour ces brillans et exclusifs stratégestes de l'état-major. Ils obtinrent plus d'empire sous un jeune archiduc, auquel se présentait la perspective de changer l'état de la guerre, par l'habile développement d'une conception unique et grande. La jeunesse est naturellement plus portée à se laisser séduire par les théories et les calculs, qu'à se laisser conduire par l'expérience et l'observation. Une autre erreur aurait-elle entraîné le jeune prince et son conseil? Dumas l'indique au commencement de ce chapitre. L'archiduc voulait imiter les Français et Bonaparte; mais l'archiduc n'avait pas sa fortune à faire. Rien ne pouvait le pousser à jouer le tout pour le tout; il avait tout à conserver, rien à conquérir; il commandait une armée recrutée et formée en Allemagne selon les anciens errements, et non une armée française, produit d'une révolution à laquelle rien ne pouvait se comparer.

Quoi qu'il en soit, deux jours suffirent pour désabuser le prince et ses conseillers, non pour les corriger; et leurs fautes et les causes de ces fautes, méritaient d'autant plus d'être relevées ici avec soin, que le même oubli des choses les plus simples, la même disposition d'esprit à un excès de confiance, les mêmes déceptions enfin, vont, trois jours après ces premiers et vains efforts, attirer sur l'armée autrichienne le désastre effroyable qui décidera à Hohenlinden du sort de la campagne, de celui de la guerre, et, pour plusieurs années, de celui de l'Autriche et de l'Europe.

CHAPITRE III.

Journée d'Ampfing et bataille d'Hohenlinden. — Examen de cette seconde période de la campagne d'hiver.

Depuis la dénonciation des hostilités, l'armée française n'a réellement agi que dans un but de prévision, n'a semblé avoir pour objet que des combinaisons conjecturales et éventuelles.

Le grand mouvement circulaire de l'armée autrichienne a été arrêté avant de produire aucun effet, et quel qu'ait pu être son but, elle n'a pas eu le temps de le révéler d'une manière précise et positive.

Il n'en sera pas de même des mouvemens ultérieurs de l'une et de l'autre armées; tous auront un résultat, tous tendront à provoquer l'événement décisif, celui qui, de longue main et depuis l'armistice, a été préparé par Moreau; tous serviront à le rapprocher et à le développer sur le terrain que ce général aura, d'avance, choisi et occupé.

Ce théâtre des grands faits d'armes qui ont illustré les premiers jours de cette campagne d'hiver, et les mouvemens des troupes qui y ont concouru immédiatement, méritent d'être observés avec attention, et nous invitons nos lecteurs à vérifier, sur la carte, la direction des lignes et l'emplacement des points que nous allons successivement lui indiquer.

En commençant par l'ouest et par la portion de terrain qui s'étend sur les derrières de l'armée française, et perpendiculairement à sa ligne principale d'opération, c'est le cours de l'Isar qui borne cet espace, depuis que cette rivière sort des montagnes, à Tölz, jusqu'à son confluent avec le Danube, vers Deggendorf. Cette ligne peut avoir une longueur d'environ cinquante lieues de poste françaises.

L'Isar baigne ou traverse, dans cette partie si considérable de son cours, entre autres places qui joueront un rôle plus ou moins important

dans le récit des faits de cette époque, les villes de Munich, Freising, Mosbourg, Landshut, Dingolfingen, Landau.

La limite au nord, et l'une des petites faces de ce carré long irrégulier, est la portion du cours du Danube, depuis ce même point où il a reçu l'Isar, à Deggendorf, jusqu'à celui de Passau, où il reçoit l'Inn. La distance d'un de ces confluent à l'autre n'est guère que de 12 lieues (même mesure); elle n'est marquée par aucune place de quelque importance.

Du côté de l'est, la troisième ligne de délimitation, et une des plus longues de ce même carré, consiste dans la ligne de l'Inn, qu'en partant du point de Passau, où nous venons de nous arrêter, on suit, en le remontant jusqu'au point où l'Inn reçoit la Mangfall, à Rosenheim. Cette ligne, presque parallèle à celle de l'Isar, a environ 40 lieues; elle baigne ou traverse Wasserbourg, Kraibourg, Muhlendorf, Neu-Oettingen, Braunau, Scharding, longeant ou partageant dans presque toute cette étendue de son cours, les troupes autrichiennes, cantonnées ou postées, selon le moment, en plus ou moins grand nombre, sur les bords de cette partie de l'Inn.

La ligne qui va former, au midi, le quatrième côté de l'espace que nous décrivons, est d'une nature différente des trois autres, et ne s'identifie qu'accidentellement avec des barrières naturelles.

Il faut suivre attentivement cette ligne sinueuse et analogue à la configuration d'un pays coupé de lacs et de montagnes, tel que celui à travers lequel cette ligne circulait, servant de borne et de terme aux coopérations immédiates, ou du moins aux communications journalières et faciles de notre aile droite, avancée en observation sur le Haut-Isar et le Haut-Lech, avec la partie de notre armée qui est en présence des corps principaux de l'ennemi.

Prise à Tœlz, d'où nous avons fait partir la première ligne décrite qui suit l'Isar, cette quatrième ligne serpente de l'Isar à l'Inn, en passant par Gemund, à l'issue des eaux du Tegernsee, qui forment la Mangfall; elle se rend ensuite à Miesbach, en continuant à peu près la même direction de l'ouest à l'est; de Miesbach elle court vers Falley, passant la Mangfall et suivant la direction du sud au nord; à Falley, elle reprend la direction de l'est, et elle suit le cours de la Mangfall et descend avec cette rivière, qui passe près d'Aibling et se jette à Rosenheim, dans l'Inn,

après avoir formé un angle de ce carré irrégulier avec la ligne naturelle formée par le cours de l'Inn, de Rosenheim à Passau.

En se reportant à Tölz, l'extrême droite de l'armée française occupe en prolongement, vers le sud-ouest, une ligne qui passe par Benedict-Baiern sur la Loisach, au sortir du Kochelsee, gagne Murnau et court vers Fussen, Reitti, Weissenbach, etc.; mais ni cette extrême droite des Français, ni cette extrême gauche des Autrichiens, ne prendront part aux événemens qui vont se presser sur le terrain circonscrit entre les lignes naturelles de l'Isar, de l'Inn et du Danube, et la ligne de convention dont nous venons d'indiquer les inflexions et les points principaux, dans sa direction de l'Isar à l'Inn, par les terres.

De cet espace, la moitié, occupée par l'armée française, est située au midi, vers les montagnes et dans des plaines hautes; là se trouvent, par cette même raison, les communications les plus nombreuses et les plus faciles (1). En prenant du sud au nord, on trouve les chaussées de Tölz à Rosenheim, par Falley et Aibling; celle de Gemund à Munich, qui traverse la précédente à Holzkirchen; celle de Miesbach à Munich, qui la traverse pareillement près de Falley; celle de Rosenheim à Munich, qui s'embranché avec la précédente à Hechenkirchen; celle de Wasserbourg à Munich; celle de Haag à Munich, par Hohenlinden, et celle de Hohenlinden à Freising, par Erding.

Dans la moitié, au contraire, de ce carré long qui descend, au nord, avec l'Isar et l'Inn, jusqu'au Danube, et où les masses autrichiennes, qui ont passé l'Inn, ont commencé à se mouvoir, le terrain, alternativement marécageux et raboteux, boisé et raviné, est traversé par un très petit nombre de grandes communications, fort dégradées pendant la mauvaise saison; les chemins d'un ordre inférieur n'y sont pas multipliés, et sont encore moins praticables.

Dans la première catégorie, et au nombre des routes qui ont le plus servi aux mouvemens des Autrichiens sur la rive gauche de l'Inn, il faut principalement observer la chaussée de Scharding à Marktl, en remon-

(1) Voyez, sur la carte, la ligne de délimitation réglée par l'armistice entre les deux armées.

tant la rive gauche de l'Inn; celle de Schærding à Munich, en passant par Pfarrkirchen, Eggenfelden, Massing, Neumarkt et Ampfing, et qui, de Haag à Munich, appartient à l'armée française; une autre va de Neu-Oettingen à Landshut par Neumarkt, où elle traverse la précédente; une autre de Markt à Landau, en traversant également la précédente à Eggenfelden; mais l'état de ces routes principales a déjà contribué à faire abandonner aux Autrichiens leur grand mouvement; et les chemins secondaires, qui ne sont guère destinés qu'à l'exploitation des bois, sont, en tout temps, peu propres à des marches d'armée, et moins que jamais dans la saison pluvieuse.

Les grandes routes, comme on l'a vu, et celles de tout ordre au pouvoir de l'armée française, sont, au contraire, non seulement en plus grand nombre, mais plus praticables, à cause de la nature du terrain et de leur destination ordinaire, qui n'est pas uniquement le transport des bois.

Dans cette différence et ce choix des emplacements, on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait un mérite de discernement très réel, un commencement ou, au moins, un préliminaire de succès pour l'armée française; elle possède tous les avantages de la défensive et de l'offensive, et sa rivale ne peut presque pas se servir de son plus puissant moyen d'attaque, de sa cavalerie.

On aurait tort de penser que le développement topographique auquel nous venons de donner quelque étendue, soit un détail de pure curiosité; il est indispensable et serait suffisant pour apprécier les mouvemens qui ont été énoncés dans l'exposé des faits, les observations dont ils ont déjà été l'objet et celles que nous allons faire.

Sur aucune autre partie de cette campagne, les opinions n'offrent une plus grande variété de nuances que sur l'affaire d'Ampfing.

Dans la plupart des jugemens, la critique se mêle à l'éloge; mais celui-ci l'emporte.

Deux opinions sont tranchantes; nous les avons rapportées, pages 266 et 267 : ce sont celle de Napoléon, à Sainte-Hélène, contre Moreau (1),

(1) Voyez les pièces justificatives de cette seconde Partie, N° IV. Nous rapportons en

et celle de Bulow contre l'archiduc; mais nous avons déjà prouvé que l'une et l'autre étaient également récusables; toutes deux posent, en effet, sur des bases ruineuses, des allégations de faits évidemment erronés.

Ainsi Bulow suppose, non pas que nous avons poussé une vive reconnaissance sur Wasserbourg et fait replier tous les postes extérieurs de la rive gauche dans la tête de pont, ce qui serait la vérité, mais que nous nous sommes *emparés de Wasserbourg* avant l'affaire d'Ampling, tandis que nous n'avons été en possession de cette place que plusieurs jours après la bataille de Hohenlinden (1).

Le fait est que, le 19 novembre, Richepanse s'était avancé sur la chaussée, et avait fait effectivement rentrer la garnison de Wasserbourg dans sa tête de pont; si ce poste avait été dans une autre position, ce succès, suivi de l'investissement, pouvait être l'équivalent d'une occupation; il n'en est pas de même d'une place à cheval sur un fleuve; il faut passer le fleuve, pour en faire l'investissement sur les deux rives, et on a obtenu peu de chose quand on a fait replier d'un côté seulement les postes extérieurs; ce n'est qu'une reconnaissance poussée aussi loin qu'une simple reconnaissance peut aller.

L'officier bavarois qui relève, dans l'ouvrage de Bulow, cette erreur de fait et les raisonnemens dont elle est accompagnée, ajoute, avec beaucoup de raison, qu'une circonstance aussi importante aurait entièrement changé la face des choses et la direction des opérations de part et d'autre (2).

A défaut de documens français, Bulow aurait trouvé, implicitement, mais très clairement indiqué, dans les ordres du jour de l'armée autri-

entier les accusations de Napoléon à Sainte-Hélène, contre Moreau, et nous les accompagnons de quelques notes qui fixent l'attention sur les points qu'il est important de rapprocher des raisonnemens contenus dans ce chapitre.

(1) Voyez le rapport du général Dessolles, en date de Salzbourg, le 12 nivôse.

(2) C'est celui dont la relation est imprimée dans le *Journal Militaire* de 1818, le marquis de Deux-Ponts, qui servait en France avant la révolution, et qui avait épousé une française, mademoiselle de Béthune. Il est mort depuis quelques années.

chienne, que l'occupation de Wasserbourg par nos troupes n'avait pas eu lieu à l'époque où il la suppose.

En effet, l'ordre du jour de l'archiduc, pour le 30 novembre, justifiant avec éloge des mesures qu'on semblait avoir adoptées après mûre réflexion, et qu'on abandonnait tout à coup (le grand mouvement sur la gauche de l'armée française), avertit l'armée autrichienne que *le mauvais état des chemins, la saison, etc.*, ayant déjoué l'exécution du premier plan offensif, cette armée arriverait le 30 à Ampfing, où elle attaquerait immédiatement l'ennemi; les ordres subséquens ne font pas plus mention que celui-ci, de la prise de Wasserbourg, qui, si elle avait eu effectivement lieu, aurait, bien mieux que toute autre allégation, motivé et justifié un changement de plan, et, par suite, des changemens de front et de direction pour l'armée autrichienne.

On voit donc clairement, et la justice ordonne de proclamer hautement, que Bulow, appuyant ses argumentations sur un fait faux, n'est pas recevable dans la plus grande partie de la critique amère qu'il fait, sur une telle base, des combinaisons de l'archiduc.

Par la même raison, la critique, non moins violente, de Napoléon contre Moreau, ne saurait peser davantage dans une balance équitable; car elle pose, comme celle de Bulow, sur une erreur de fait, que nous avons déjà relevée (1).

En effet, il suffit de jeter un coup d'œil sur le théâtre de la guerre, que nous avons mis sous les yeux du lecteur, pour se convaincre que les deux points, sur l'Isar et sur l'Inn, les plus rapprochés l'un de l'autre, sont incontestablement Munich et Wasserbourg. Pour mieux répondre à Napoléon, nous adopterons son évaluation, et nous admettrons que la distance entre ces deux points est de dix lieues, comme l'avance Napoléon (2); nous remarquerons subsidiairement que la chaussée qui joint ces deux places, n'a presque point de déviation.

Mais, comme nous l'avons dit (3), la gauche française, et encore moins

(1) Voyez page 266.

(2) *Mémoires du baron Gourgaud*, tome II, page 51.

(3) Page 267, note première.

le gros de l'armée, ne touchait point l'Inn. Ainsi, de l'aveu même de Napoléon, elle n'était pas à dix lieues de Munich, et cependant il a dit qu'elle en était à quinze (1). Il importe, sans doute, d'éclairer des obscurités et des contradictions qui viennent de si haut et peuvent avoir un si grand poids : c'est avec des faits qu'il convient de réfuter de semblables assertions.

Si on veut prendre un compas et mesurer la distance de Landshut à Munich, on se convaincra qu'elle est de près d'un quart plus longue que celle de Munich à Wasserbourg, et, par conséquent, que toute l'armée autrichienne, fût-elle à Landshut, que Napoléon place à douze lieues de Munich, cette armée n'aurait jamais été plus près de Munich que l'armée française, cette dernière armée eût-elle été tout entière sur l'Inn, que Napoléon place, avec raison, à dix lieues de Munich, ce qui suffisait pour prouver que le gros de notre armée en était plus proche.

Mais il y a encore d'autres observations à faire; il faut bien savoir si le critique ne veut parler que de notre extrême gauche et de l'extrême droite des Autrichiens; il faut prévenir la confusion qui peut avoir lieu sur le moment de l'occupation respective des lieux et sur leur occupation par les masses ou seulement par des détachemens et des avant-gardes.

Ainsi, quand l'armée autrichienne avait son avant-garde seulement, à Landshut (elle n'y a jamais eu autre chose), notre gauche n'était point encore sur le point d'Ampting, à peu près à même distance de Munich que Landshut, et cependant, non pas même le gros de l'armée autrichienne, mais les masses de leur droite, étaient, tout au plus, à Neumarkt et à Massing, par conséquent, plus éloignées de Munich que Landshut, de toute la distance qui sépare Neumarkt et Massing de Landshut, car il faut passer par Landshut, à cause de l'absence de tout chemin praticable qui puisse mener directement de Neumarkt à Munich.

Continuant à nous servir des calculs de Napoléon, les plus avantageux à sa cause, supposant douze lieues de Landshut à Munich, n'en pouvant

(1) Tome II des *Mémoires du baron Gourgaud*, déjà cité, page 40; voyez aussi tout le passage cité aux pièces justificatives de cette Partie, N° IV, en observant les phrases soulignées et les notes.

supposer moins de cinq de Neumarkt à Landshut, il en résulte que le gros de la droite autrichienne étant à Neumarkt et à Massing, n'a jamais été plus près de Munich que dix-sept lieues, tandis que, d'après les mêmes calculs; l'Inn n'étant qu'à dix lieues de Munich, et le gros de notre armée ayant toujours été à deux ou trois lieues de l'Inn, il n'a jamais été plus loin que huit lieues de Munich, c'est à-dire, toujours neuf lieues, au moins, plus près que le gros de l'armée autrichienne, ce qui ne laisse subsister, pour aucun homme sensé et de bonne foi, les raisonnemens ni les reproches que Napoléon dirige contre Moreau, au sujet de la marche de l'archiduc, du 28 au 30 novembre, et du danger dont elle aurait pu menacer l'armée française. Ici la carte et le compas font les principaux frais de l'argumentation.

Ces reproches, ces nuages une fois écartés, à l'aide même de celui qui les avait amoncelés contre Moreau, il sera facile d'achever d'éclairer et d'expliquer la conduite de celui-ci, et de retrouver tout entier, à Ampfing, le sage et habile capitaine que nous avons vu manœuvrer successivement, et toujours avec le même succès, au passage du Rhin, pour tromper l'ennemi, devant Ulm, pour le tenir incertain, à Hœchstet, pour assurer la victoire, et que nous allons voir déployer, aux premières actions de la campagne d'hiver, tous les genres de mérite militaire qui l'ont caractérisé dans les diverses phases de la campagne d'été.

Moreau devait laisser prendre à son adversaire l'initiative des mouvemens, pour l'attirer sur la rive gauche de l'Inn, et le combattre sur le champ de bataille favorable à l'armée française, qu'il avait préparé pour elle depuis long-temps. Peu de généraux, il est vrai, peuvent céder cet avantage à leur adversaire, avec l'espoir fondé de le ressaisir; mais Moreau était un de ces caractères militaires qu'un tel espoir ne trompe pas.

Si, après l'exposé des faits, on pouvait douter encore de ces prévisions, la lecture de nos pièces justificatives ne laisserait aucune hésitation à un jugement sain et à un juge de bonne foi.

Moreau a fait, par sa droite, à peu près le même mouvement, dans de bien moindres dimensions, que l'ennemi avait fait, par la sienne, avec beaucoup trop d'étendue. Cette portée même du mouvement de l'ennemi, Moreau ne devait pas la prévoir comme vraisemblable, puis-

qu'elle était insensée; mais il pouvait prévoir et il a prévu que si, par l'imprudence de son adversaire, ce mouvement avait lieu sur le terrain où lui, Moreau, l'avait maintenu, et avec le petit nombre et la difficulté des communications que ce terrain offrait, ce mouvement serait bientôt arrêté.

Moreau, cependant, avait fait explorer le Haut-Inn et y avait désigné le point de passage, pour l'effectuer quand l'heure en serait venue (1); il faisait reconnaître l'ennemi partout où il était raisonnable de le supposer, et le resserrait, de ce côté, partout où il chercherait à s'étendre sur la rive gauche, comme à Wasserbourg.

Observons, car il faut être juste, qu'au lieu de 130,000 hommes en ligne, comme le supposent les *Mémoires de Sainte-Hélène*, l'archiduc n'en avait réellement que 80,000 à pouvoir opposer en ligne à Moreau, grâce à la circonstance des forces autrichiennes que tenaient en échec, Sainte-Suzanne sur le Danube, Lecourbe et Molitor vers les sources de l'Inn, de l'Isar et du Lech.

D'un autre côté, il n'est pas plus vrai que l'armée disponible de Moreau pût être de 140,000 hommes; elle n'eût pas atteint ce nombre, même avec les corps de l'extrême droite et de l'extrême gauche, qui n'étaient pas en ligne, et qui n'y devaient pas être : aussi n'y avait-il, et il ne pouvait y avoir, en ligne, que 80,000 hommes au plus.

« Moreau, dit Napoléon avec blâme, aborda l'Inn sur six points et « sur une ligne de quinze à vingt lieues. » En supposant même qu'il n'y ait point d'exagération dans le fait critiqué, que voulait évidemment Moreau? Il voulait reconnaître cette ligne, et non la forcer, tâter l'ennemi, décider son mouvement; aussi, dès que ce mouvement a été bien dessiné, dès que les dispositions de l'armée autrichienne ont été, pour le général français, suffisamment constatées dans la journée du 1^{er} décembre, celui-ci a ordonné la retraite : ce n'est point à Ampfing qu'il voulait combattre.

(1) Voyez la reconnaissance du général Decaen, du 4 septembre, au N° V des pièces justificatives de cette Partie; voyez, au N° VIII, les nouvelles recommandations qui lui sont faites, au nom du général en chef, par le général Lahorie.

Arrêtons-nous un moment sur cette dernière circonstance, sur le mouvement de concentration après le combat d'Ampfing. Rien de plus rare dans l'histoire des armées de toute nation et de leurs chefs, que cette confiance réciproque, constante, inaltérable, qui permet au général d'exposer impunément sa troupe à un mouvement rétrograde, sans qu'il compte moins sur elle pour une nouvelle offensive, sans qu'elle compte moins sur lui pour une revanche prompte.

Si on consulte l'histoire, on verra sous combien peu de chefs la confiance du soldat français a survécu à l'interruption de la bonne fortune.

Turenne, après Coligni, est, ici, notre plus beau modèle, par la réunion de tous les genres d'admiration et de sympathie qu'il inspirait à l'officier comme au soldat; Catinat peut être après lui, par la force de l'estime; Vendôme, par l'affection du soldat, qu'il possédait au plus haut point; Villars, par l'idée qu'il avait donnée de son audace et de sa capacité.

Après eux, vient incontestablement Moreau. Il sentait que cet avantage lui était acquis, il en usait pleinement. C'est pourquoi il n'hésita pas à marcher en avant, et sur plusieurs colonnes, vers les points principaux de la ligne de l'Inn. Ce mouvement, d'ailleurs, avait le double avantage de reconnaître effectivement tous ces points, dans le cas où l'ennemi se serait tenu sur la défensive, comme on avait à le présumer, et de déterminer ce même ennemi, dans le cas contraire, à prononcer son mouvement offensif, dans le sens et avec l'abandon qui convenaient aux projets bien démontrés du général français (1).

Dans cette dernière hypothèse, les directions, au premier coup d'œil peut-être un peu divergentes, que prirent, d'abord, les colonnes françaises, n'avaient, au fond, rien d'inquiétant; on savait qu'elles pouvaient se réunir et se diviser à volonté, avec aisance comme avec impunité, à la faveur d'un pays dont l'armée française occupait la partie élevée, et,

(1) Moreau, dans une lettre, où il raconte l'affaire d'Ampfing d'une manière, d'ailleurs, semblable à la narration du général Dessolles, semble prévoir ces objections, ou, si l'on veut, ces chicanes: « On peut nous reprocher, dit-il, d'avoir été un peu « Français dans la position hasardée de ce faible corps (celui de Grenier); mais il faut « aussi être Français pour s'en être tiré avec autant de vigueur et si peu de perte. » Ajoutons: Il faut un chef qui convienne aux Français, en pareille circonstance.

par conséquent, les communications les plus nombreuses et les plus praticables dans la saison des pluies et des neiges. On voudra bien remarquer aussi que la prudence n'était pas tout-à-fait négligée, et que la plus forte de nos colonnes était portée sur le flanc menacé, et soutenue par la réserve de l'armée. Partout le choc de l'ennemi fut arrêté ou contenu avec cette supériorité, ou, au moins, avec ce calme et cette confiance réciproque du chef et du soldat, dont l'heureux résultat fut doublé par l'effet d'un autre genre de confiance que nos manœuvres inspirèrent à l'ennemi pour son dommage.

Peu d'affaires de guerre offrent aussi énergiquement la fermeté à recevoir une attaque puissante, l'ordre dans les mouvemens rétrogrades que la supériorité numérique de l'ennemi rend nécessaires, et la vigueur dans la reprise de l'offensive.

Tout était également prévu et préparé, soit qu'il devint nécessaire d'entamer l'ennemi avant qu'il repassât l'Inn, soit qu'il s'agit de n'être pas entamé soi-même et de maintenir toutes les dispositions arrêtées pour l'affaire décisive qui devait, d'autant plus sûrement et plus heureusement pour nous, suivre celle-ci, que l'ennemi aurait été plus ébloui des avantages, moins réels qu'apparens, dont Napoléon lui reproche de n'avoir pas profité, tandis que les autres critiques nient qu'il lui ait été possible d'en profiter.

En effet, aucune des observations que nous venons de faire n'a été passée sous silence par les historiens, qui, mieux informés que Bulow, ou moins passionnés que Napoléon, ont émis leur opinion sur cette journée.

« Les bonnes dispositions du général français, dit le major Dietfurt (1), « rendaient impossible à l'armée autrichienne de pousser ses avantages « plus loin. »

« Le but du général Moreau, dit l'officier wurtembergeois, était de « pénétrer les dessins des Autrichiens, et alors, de tout disposer pour « un engagement sérieux, dans une seconde position, près de Hohen- « linden. »

« Les Autrichiens, dit le comte Dumas, crurent, à cause de la grande

(1) Voyez le N° III des pièces justificatives de cette seconde Partie.

« étendue de la ligne et de la présence du général en chef et de son état-major, avoir combattu, non pas seulement contre trois divisions, mais contre toute l'armée française. Cette confiance funeste fut accrue, le lendemain 2 décembre, par la continuation de la retraite des divisions françaises, que le général Moreau fit rentrer dans leur première position, celle-là même où il souhaitait le plus d'engager une affaire générale. »

« Moreau, dit Jomini, avait intérêt à s'avancer aussi près que possible de l'Inn, soit que les projets de ses adversaires fussent simplement défensifs, soit qu'ils voulussent entreprendre quelque chose contre lui. Maître des plateaux de Haag, il pourrait, à son aise, voir dessiner leurs mouvemens, leur disputer ensuite les défilés, et les attendre enfin dans la plaine d'Anzing; » ce qui eut lieu dans celle de Hohenlinden, par la faute nouvelle que fit l'ennemi d'y pénétrer, avec ses principales forces, avant que les autres colonnes fussent arrivées à la hauteur de la colonne centrale.

Le même écrivain, après avoir rapporté, comme notre exposé des faits, ceux de la journée du 1^{er} décembre : « Moreau, dit-il, ordonna la retraite; son projet ne pouvait être d'engager un combat partiel où il aurait sans doute le dessous, et il s'agissait de réunir son armée avant de livrer une bataille décisive..... Ces dispositions concentriques étaient sages, et furent heureusement exécutées. » (JOMINI, t. IV, p. 90.)

On voit que l'erreur fondamentale dont les écrivains impartiaux nous donnent ici l'exemple de nous préserver, consisterait à regarder la journée d'Ampting comme autre chose qu'un mouvement préparatoire, un préalable nécessaire de la journée de Hohenlinden. Nous pensons que les faits, les argumens, et, surtout, les documens que nous présentons au lecteur, ne lui laisseront aucun doute à cet égard.

Avant d'examiner les faits de cette journée de Hohenlinden, il nous semble à propos de fixer un moment l'attention du lecteur sur le terrain où elle fut donnée, et que le hasard ne désigna point.

Dans le chapitre précédent (pages 260 et 261), on a pris connaissance de la contrée où l'armée ennemie voulait nous attirer par un grand mouvement qu'elle fut obligée d'arrêter dès le second jour; il convient de connaître le champ de bataille sur lequel l'armée française attira réel-

lement l'armée autrichienne, et où celle-ci, après un succès trompeur, trouva sa destruction.

Voici comment s'exprime l'officier-général auteur de la *Reconnaissance du Danube*, dans le tome III du *Mémorial du Dépôt de la Guerre*, publié en 1826, page 393 :

« Il est impossible de ne pas signaler l'existence de la position, ou, pour mieux dire, du champ de bataille sur lequel le général Moreau sut attirer l'armée autrichienne, en deçà de l'Inn, au mois de décembre 1800. »

« La ligne de bataille est précisément la même que celle de séparation des eaux de ce plateau qu'on a désigné sous le nom de *plateau d'Erding*, environ à la moitié de la distance qui sépare l'Inn de l'Isar. C'est là, pour emprunter ici les expressions d'un écrivain célèbre (le général Dumas), que « se trouvent la forêt ou plutôt les bois de Hohenlinden, qui, jetés « pour ainsi dire par masses presque contiguës, forment parallèlement « au cours des deux rivières, une estacade naturelle de six à sept lieues « d'étendue, et d'une profondeur moyenne d'une lieue et demie. Les deux « chaussées de Munich à Wasserbourg et de Munich à Muhlendorf, traversent « cette forêt de sapins épaisse et serrée dans plusieurs parties, et principalement entre le hameau de Hohenlinden, où se trouve la poste, « et le village de Mattenpœt, qui est dans une éclaircie, à l'entrée du défilé en venant de Muhlendorf. Le village d'Ebersberg, sur la chaussée de « Wasserbourg, à deux lieues sur la droite de Hohenlinden, est sur la « lisière de la forêt et à la tête du second défilé. On ne trouve, entre « ces deux routes, que des chemins vicinaux, des communications pour « les coupes de bois, et qui sont presque impraticables en hiver.

« A la gauche de Hohenlinden, la forêt continue, en bordant la route qui va à Mœsbourg et Landshut, par Harthofen et Erding.

« Depuis Muhlendorf jusqu'à Hohenlinden, le pays est montueux, tourmenté, coupé par des ruisseaux, parsemé de bouquets de bois, et ce « n'est qu'après avoir traversé la forêt d'Anzing et dépassé Hohenlinden, « qu'on entre dans la belle plaine qui s'étend jusqu'aux bords de l'Isar. »

« Les ruisseaux dont parle l'auteur sont ceux qui découlent des versans septentrionaux du plateau, et qui, par leur réunion, forment l'Isen. *La partie supérieure de sa vallée marécageuse, en faisant un coude vers le midi,*

couvre la gauche de la position qui s'étend sur les hauteurs parallèles à la route d'Erding. Ces hauteurs boisées sont d'un abord difficile. C'est ce qui a permis au général Moreau de se tenir sur la défensive de ce côté, tandis que, manœuvrant par la chaussée d'Ebersberg, il parvint, à la faveur des bois, à tomber sur les derrières de l'ennemi. Les mauvais chemins qui traversent ces bois, ne l'arrêtèrent pas. »

« Cette configuration du terrain, ajoute le général que l'auteur de la reconnaissance vient de citer (le comte Dumas), que Moreau avait soigneusement reconnue avec son chef d'état-major, lui fit pressentir la faute que pourrait commettre un ennemi présomptueux. »

L'officier wurtembergeois que nous avons souvent cité, remarque que, dès le commencement de septembre, quand les Français annoncèrent la reprise des hostilités, ils avaient rassemblé leur armée dans une position parfaitement adaptée à leurs projets (1). Après avoir fait une description du terrain, que nous ne citerons point après celle qu'on vient de lire, « c'est sur ce terrain, dit-il, singulièrement convenable au génie et à la tactique de l'infanterie française, qu'elle était disposée. »

Reprenons le fil des événemens; ils seront d'autant plus faciles à comprendre, après une digression topographique aussi essentielle.

Si l'archiduc était aussi mal instruit que le rapporte un de ses auxiliaires présent à son quartier-général (2), de ceux de nos mouvemens qui ne se faisaient pas sous ses yeux, il a pu croire également deux choses : ou que, désespérant d'enlever de vive force le passage de l'Inn, nous allions le remonter, en appuyant sur Lecourbe, pour faire, à notre tour, une grande diversion sur la route de Vienne; ou que nous nous propositions de retourner vers Munich, en donnant la main à Sainte-Suzanne;

(1) Voyez, au N^o XXXV des pièces justificatives de la première Partie, la lettre du général Dessolles au ministre de la guerre, du 1^{er} septembre 1800; elle annonce textuellement que les Autrichiens doivent, ou se tenir derrière l'Inn, ou venir recevoir la bataille dans l'endroit où ils l'ont reçue, obéissant ainsi à la volonté du général français.

(2) On ignorait totalement, dit l'officier wurtembergeois, au quartier-général de l'archiduc, où était l'armée française, et ce qu'elle voulait faire; on se mit en mouvement le 1^{er} décembre, pour s'en éclaircir.

dans l'un ou dans l'autre cas, l'archiduc devait conclure à nous attaquer, dans l'intention de nous arrêter ou de nous poursuivre.

Par la même raison, Moreau devait s'attendre à être attaqué, et comme c'était un double avantage pour lui de l'être sur le terrain qu'il avait choisi (1), et par un ennemi plein d'une sécurité et d'une confiance aveugles, il ne devait rien oublier pour redoubler cette assurance et la faire dégénérer en présomption; de là son mouvement de concentration, et son repos calculé, dans la journée du 2. Si donc cette inaction fut une faute de la part de l'archiduc, comme le lui reproche Napoléon (2), il est assez prouvé qu'elle n'en fut point une de la part de Moreau. Le caractère de cette confiance aveugle, de cette présomption des Autrichiens sur laquelle Moreau fonde une partie de ses espérances, est empreint dans l'ordre donné pour la journée du 3. En voici le texte: il n'a besoin d'aucune réflexion.

« L'archiduc ordonne à l'armée, assemblée à Haag, de se réunir, le 3, à Anzing, par Hohenlinden, avec la division Kienmayer, qui s'avance par Isen jusqu'à Puch (3). »

Suivent les dispositions particulières à chaque colonne; ce qui vient après témoigne que l'on croit marcher plutôt à une poursuite qu'à une bataille. « Il ne faut pas que la troupe se laisse arrêter dans sa marche par la difficulté de transporter son artillerie, quand même la colonne (il s'agit de la principale, de celle du centre) marcherait sans canons; pourvu qu'elle arrive à temps, le but de l'entreprise n'en sera pas moins atteint, avec autant de sûreté qu'il serait manqué, si la marche éprouvait des retards.

« L'artillerie peut suivre la queue de la colonne, ou au pis aller

(1) Voyez la reconnaissance du général Decaen, adoptée par Moreau, parmi les pièces justificatives de la première Partie, sous le N° XXXIV, et la lettre du général Dessolles, du 1^{er} septembre, sous le N° XXXV.

(2) Voyez, pièces justificatives, N° IV.

(3) Voyez, au N° III, la relation du major bavarois Dietfurt, parmi les pièces justificatives de cette seconde Partie.

Voyez aussi celle du marquis de Deux-Ponts, imprimée dans le *Journal militaire*, septembre 1818.

« joindre la colonne sur la route principale. Toute l'armée *qui se rassemblera le 3 à Anzing*, doit avoir ses subsistances, ses bêtes de somme, etc., etc., et les ustensiles de cuisine prêts, de manière à pouvoir faire la soupe à Anzing, et se remettre en marche le lendemain de bonne heure. »

Un des officiers bavarois (1), qui nous ont fait connaître cet ordre du jour autrichien, remarque avec raison que, d'après ces dispositions, « on devait être parfaitement convaincu que les Français avaient déjà abandonné leur forte position près de Hohenlinden; car sans cela, l'ordre qu'on donna d'emmener des bestiaux, des fourrages, et de désigner le lieu du repos à Anzing, distant de trois lieues de Hohenlinden, aurait pu être regardé comme très prématuré. »

Cet officier général revient plus d'une fois sur cette confiance funeste, dont son corps fut cruellement victime. « L'ordre, dit-il, de faire la soupe à Anzing, à 6 lieues de Haag, devait nous faire penser que nous n'avions nullement à craindre que l'ennemi inquiétât nos derrières. »

Telle était effectivement la persuasion du quartier-général de l'archiduc.

Tandis que la stratégie autrichienne s'évertuait, ainsi, à tout prédire, le bon sens de Moreau se contentait de tout prévoir.

C'est du camp ennemi que sortira ici l'éloge du général français, comme le blâme du général autrichien :

« Les Français, dit le même narrateur que nous venons de citer, profitèrent habilement d'une attaque prématurée et du défaut absolu d'un corps de réserve, par la précaution qu'ils eurent d'*entretenir une communication non-interrompue*, si nécessaire dans un terrain coupé. » Déjà, racontant les résultats de la prévoyance d'un côté, de l'imprévoyance de l'autre, il vient de dire, « l'ennemi se trouvait sur notre flanc gauche et sur nos derrières, et on en était si peu convaincu à l'état-major autrichien, que, malgré le bruit de la mousqueterie qui augmentait à chaque instant de ce côté, on crut pourtant qu'il ne provenait que d'une colonne envoyée en avant par les troupes du général Riesch. »

(1) Le marquis de Deux-Ponts, commandant du contingent bavarois.

Ce narrateur, qui était en même temps commandant du corps bavarois de la colonne centrale, fit, dès le commencement de l'action, connaître à l'état-major autrichien qu'il avait perdu sa communication immédiate avec l'aile gauche; on n'en tint pas compte, et Decaen avait refoulé une partie de cette colonne de gauche sur la chaussée, d'où elle s'avancait, quand on fit droit, trop tard et sans succès, à cet avis (1).

En effet, il y a deux chaussées sur ce terrain; et sur ces deux chaussées, ou sur l'une des deux, on devait s'attendre à un grand effort de la part de l'ennemi; ce sont celles de Muhldorf et de Wasserbourg à Munich (2); le cours de l'Inn et ces deux chaussées, jusqu'au point de leur jonction, forment un triangle, dont les côtés diffèrent du tiers au quart de leur étendue respective. L'espace enfermé dans ce triangle, et le terrain qui l'entoure immédiatement des deux côtés, étaient le champ de bataille donné par la nature des choses. Du moment que Moreau ne veut ni faire effort en remontant l'Inn, ni repasser l'Isar, il ne peut rien trouver de plus favorable à ses projets que ce terrain dont nous venons de donner la description. Il en profite, et ce n'est point au hasard qu'il manœuvre ou qu'on manœuvre sous ses ordres dans cet espace (3); c'est là qu'a lieu, en effet, le mouvement décisif de Richepanse, appuyé par Decaen, mouvement qu'on a si diversement interprété et commenté.

« Les Français, dit le même général que nous venons de citer, prétendent que le général Richepanse avait déjà, la veille, reçu l'ordre de marcher à Saint-Christophe, pour tomber sur les derrières de l'armée (autrichienne); mais le point vraisemblable de la question me paraît être celui-ci; la division Richepanse, suivie de la division Decaen, se mit en marche à la pointe du jour; vu le mauvais temps et la difficulté des chemins, *les guides s'égarèrent sans doute eux-mêmes* (le récit

(1) Ces réflexions, et les avis donnés sur le champ de bataille, font beaucoup d'honneur au général bavarois.

(2) Voyez notre carte.

(3) Le général Moreau, dit Bulow, fit un mouvement rétrograde, partie pour rassembler ses divisions, partie pour attirer l'ennemi dans les défilés d'Hohenlinden.

officiel (1) parle en effet de cette circonstance.) En conséquence, la « colonne se dispersa, et le général Richepanse, au lieu de tomber sur « l'aile gauche de l'armée autrichienne (la colonne Riesch), rencontra « avec la tête de sa division le centre, à quoi il pouvait être difficilement « destiné; mais, en homme déterminé, il forma aussitôt ses troupes, « devant Mattenpötz, parallèlement à la chaussée (de Muhldorf à An- « zing), attaqua sans délibérer, et décida avec d'autant plus de rapidité « le sort de cette journée. »

Ces conjectures sont loin de porter aucune empreinte de malveillance; honorables pour le général Richepanse, elles ne sont ni pour, ni contre le général en chef; mais la vérité approfondie lui est bien autrement favorable.

« Quelques personnes ont mis en doute (selon l'historien des guerres de la révolution, le général Jomini), que le mouvement de Richepanse « eût été prémédité tel qu'il fut exécuté. *Moreau*, disent les critiques « (c'est cet historien qui parle), ne pouvait pas manœuvrer sur le flanc « d'une colonne qui n'était point encore engagée dans le défilé, *et ce qui* « *en a été dit dans le rapport, fut imaginé après coup.* Il est vrai (continue « l'historien pour son compte) que Moreau ne pouvait savoir, le 2, com- « ment l'armée autrichienne marcherait le 3; mais la chaussée de « Muhldorf étant la seule route praticable du terrain où l'on avait laissé « l'ennemi le 2 au matin, il était bien certain que sa gauche ou son centre « suivrait cette route; et, sans pouvoir préciser les forces qu'on y trou- « verait, on manœuvrait bien en tombant sur leur flanc. »

Il n'y a évidemment que des intentions d'équité dans ces observations, en tout très judicieuses; mais il y manque la connaissance précise, sinon des faits, au moins des dispositions préparatoires. L'historien ne les connaissait pas dans leurs détails.

D'après des préjugés ou des doutes aussi généralement répandus et laissés pendant si long-temps sans solution, il n'est point étonnant que Napoléon, écrivant à Sainte-Hélène sans documens officiels, et n'ayant peut-être pas même sous les yeux le *Moniteur*, qui aurait pu l'éclairer,

(1) Voyez le bulletin du général Dessolles.

faute de mieux, ou le mettre du moins sur la voie de la vérité, ait, suivant son habitude, autant que suivant ses préventions, donné pour des certitudes ce que quelques uns des autres écrivains présentaient comme de simples probabilités, ou, tout au plus, comme des conjectures.

A la page 32 du second volume des *Mémoires* publiés par le général Gourgaud, Napoléon s'exprime ainsi : « Decaen et Richepanse étaient *uniquement* destinés à empêcher l'entrée de la chaussée de Hohenlinden » à l'ennemi. » Page 53 : « Le but de ce mouvement de Decaen et de Richepanse était d'empêcher l'ennemi de déboucher dans la forêt pendant la journée du 3 ; *il était purement défensif* : » Page 54 : « *Il aurait fallu que les divisions Richepanse et Decaen marchassent réunies.* »

L'erreur est dans les expressions que nous avons soulignées, et qui répètent, en d'autres termes, les opinions rapportées par le général Jomini. Ces opinions sont en opposition formelle avec la lettre de Moreau, insérée au *Moniteur* (1), et la relation adressée, par le général Dessolles, au gouvernement français, et admise plus tard (le 16 nivôse an IX (6 janvier 1801)) dans les colonnes du même journal.

Voici comment s'exprime la lettre de Moreau : « Je m'attendais à être *attaqué* par l'ennemi à Hohenlinden, et j'avais donné ordre, aux généraux Richepanse et Decaen, de déboucher, par Saint-Christophe, sur *Mattenpœt*, et de tomber avec vigueur sur les derrières de cette attaque. » Ce mouvement s'est exécuté avec autant d'audace que d'intelligence. »

Dessolles énonce ce fait de la manière suivante : « Le général en chef envoya au général Richepanse l'ordre de se mettre en mouvement, le 3, à la pointe du jour, et de marcher d'Ebersberg, par Saint-Christophe, sur Mattenpœt, pour tomber sur les derrières de l'ennemi. »

L'officier wurtembergeois, qui raconte la marche de Richepanse détaillée dans la relation officielle, et les obstacles de tout genre qu'il rencontra, se contente de dire : « Un homme timide se serait cru coupé et perdu. Richepanse pousse, sans hésiter, jusqu'au grand chemin,

(1) Voyez pièces justificatives de cette Partie, N° X. Cette relation est insérée dans le *Moniteur* du 18 frimaire an IX.

« et tombé enfin, dans les bois situés entre Mattenpæet et Hohenlinden ,
 « sur la queue du corps de réserve, qui ne s'attendait pas à cette brusque
 « attaque. »

Napoléon, rendant compte des mêmes obstacles dont vient de parler le narrateur wurtembergeois, ajoute : « Dans cette horrible position, « le général *Richepanse prit conseil de son désespoir*..... Il fit une *imprudence*; cette *imprudence* lui réussit, et c'est à elle que doit être spécialement attribué le succès de cette bataille. »

A ce dernier passage, ont suffisamment répondu les héritiers du général Richepanse, réclamant pour leur héroïque père (1). Nous ne nous proposons d'expliquer, ici, que ce qui est relatif à l'intention et à la préméditation de l'attaque ordonnée à Richepanse, et de la manœuvre du général Decaen combinée avec cette attaque.

Il est heureux que le hasard ait conservé la minute d'un ordre expédié, à ce sujet, au général Richepanse, le 2 au soir, qui annonce des ordres ultérieurs, mais qui, dès ce moment, a tout prévu. Cette minute se trouvait parmi les papiers de Moreau quand ils furent, à l'époque de son procès, portés au greffe du tribunal; ils y sont restés jusqu'après sa mort. Depuis ce temps, ceux de ces papiers qui étaient uniquement militaires, ont été remis au Dépôt de la Guerre, où se trouve cette minute d'ordre, ainsi conçue, qui résout tous les doutes, répond à toutes les allégations :

« L'intention du général en chef, est-il dit dans cet ordre, adressé au
 « général Richepanse, de la part de Moreau, par le général Lahorie (2),
 « l'intention du général en chef est que votre division se trouve en
 « marche, de manière à arriver, à huit heures du matin, sur Saint-Christophe, où vous prendrez position; vous serez remplacé sur Ebersberg
 « par les troupes du général Decaen, qui, lui-même, sera prêt à suivre
 « votre mouvement; en cas d'événement, il serait relevé par Lecourbe.

(1) Voyez le *Moniteur* du 1^{er} mars 1824.

(2) Le général Lahorie était chef d'état-major du corps particulier et de réserve dont Moreau avait pris le commandement immédiat. Dessolles était son chef d'état-major-général pour la totalité de l'armée.

« L'objet de ces dispositions est de se trouver en mesure de recevoir l'ennemi, dans la supposition où il attaquerait l'armée sur la route de Haag à Hohenlinden, et d'Isen sur Hohenlinden. *Votre objet* (il s'adresse au général Richepanse) *sera de combattre l'ennemi, après son débouché décidé sur Hohenlinden, s'il exécutait ce mouvement, etc.* »

Ainsi le mouvement de Richepanse n'était pas purement défensif, comme le dit Napoléon; ainsi Richepanse et Decaen n'étaient point uniquement destinés à empêcher l'entrée de la chaussée de Hohenlinden à l'ennemi.

Ainsi Richepanse avait bien réellement reçu l'ordre, dès le 2, de tomber, le 3, sur les derrières de l'ennemi.

L'intention de l'ordre donné à Richepanse était évidemment triple et triplement judicieuse et prévoyante; car, de trois choses l'une : ou, à l'arrivée du détachement français, l'ennemi ne serait pas encore engagé dans le défilé, ou il y aurait compromis seulement une partie de sa colonne, ou elle y serait aventurée dans toute sa longueur; ce troisième cas, comme le moins probable, était expressément énoncé dans l'ordre : c'était la plus grande faute que pût faire l'ennemi, il la fit et fut écrasé; de toute manière, il aurait été, avec grand avantage pour nous et pour le succès général de la journée, ou arrêté en tête, ou harcelé en flanc, ou chargé en queue. Dans toutes les hypothèses, le général Decaen se trouvait à portée de seconder Richepanse. Le premier, en effet, devait empêcher, et empêcha, que l'ennemi, en avançant en force par la chaussée de Wasserbourg, ne pût prévenir, troubler ou neutraliser la manœuvre, ou décisive, ou, dans tous les cas, très importante, qui devait avoir lieu sur la chaussée de Muhldorf.

Voici encore ce que le général Lahorie (1) écrivait au général De-

(1) Sur cet épisode si essentiel et si diversement raconté de la journée de Hohenlinden, le Dépôt de la Guerre a toujours possédé des témoignages moralement victorieux dans le sens où nous présentons les faits et leurs préméditations : tels sont les lettres et rapports authentiques qui relaient les ordres donnés; mais en fait de preuves littérales, de documens directs, positifs, originaux, jusques en 1828, nous n'avions que la pièce dont nous venons de faire mention. C'est le général comte Decaen, qui, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre Avant-Propos, page 5, nous a fourni et a consigné dans le

caen, en date du 2 décembre : « Les dispositions de l'ennemi domant à
 « présumer, mon cher Decaen, que son intention est d'attaquer demain,
 « *ce qui, probablement, aura lieu sur Isen et sur la route de Haag à Ho-*
 « *henlinden*, le général en chef me charge de te prévenir que le général
 « Richepanse a ordre de quitter sa position, *de manière à être rendu, à*
 « *huit heures du matin, sur Saint-Christophe*, pour, de là, recevoir et com-
 « *battre l'ennemi qui se dirigerait sur Hohenlinden.* » Dans la même
 lettre : « le général Moreau, en cas d'attaque, se rendra, demain, de
 « bonne heure, à Hohenlinden. »

Le lendemain matin, le même écrit au même : « Richepanse a ordre
 « d'attaquer, de bonne heure, et avec la plus grande vigueur, par
 « *Saint-Christophe, sur Mattenpœt....*

« Si votre mouvement combiné réussit, l'ennemi paiera cher sa
 « tentative.

« Le général en chef sera à Hohenlinden. »

On a vu, dans l'exposé des faits, avec quelle précision ces ordres
 s'exécutèrent, ces prévoyances s'accomplirent.

Que l'histoire juge donc, en dernier ressort, si l'opinion qui perce,
 dans les conjectures de Jomini, n'est pas pleinement justifiée par ces
 pièces, qu'il ne connaissait pas; si le général Dumas, constant interprète
 de ce qui est juste et vrai, s'est écarté d'une stricte exactitude, en écri-
 vant que « cette mémorable bataille a été gagnée par l'exécution la plus
 « rigoureuse, la plus littérale du plan prémédité. Exemple (ajoute-t-il
 « avec raison) rare dans les fastes militaires! »

Dans cet épisode décisif de cette grande journée, le général en chef
 n'avait garde d'étouffer, sous le mérite de sa propre pensée, le mérite
 d'exécution, aussi judicieuse que vigoureuse, qui devait faire tant
 d'honneur aux généraux Decaen et Richepanse; c'était l'esprit de Moreau
 et de cette armée, que chacun fit à ses camarades et à ses subor-
 donnés, leur entière et loyale part de gloire.

grand répertoire du Dépôt général de la Guerre, les lettres originales à lui-même adres-
 sées par le général Lahorie. Voyez ces lettres, sous le N° IX des pièces justificatives de
 cette Partie.

Moreau disait tout haut de Richepanse « *qu'il lui devait la victoire.* » Decaen se plaisait à répéter « *qu'il n'avait fait que glaner dans le champ où Richepanse avait moissonné.* » (*Moniteur* du 1^{er} mars 1824.)

Dans les récits de la bataille, détaillés dans ce numéro du *Moniteur*, on admire les traits d'énergie, de dévouement, de présence d'esprit de Richepanse, marchant aux Thermopyles comme un autre Léonidas ; mais, plus heureux que l'ancien, il avait des ordres positifs, il les a remplis, en surmontant des difficultés qui semblaient insurmontables. Decaen avait plus de latitude, et plus de liberté de mouvemens ; il en a usé avec une sagacité, un à-plomb qu'on ne saurait trop apprécier : chacun des deux était employé selon son génie, selon son caractère ; chacun des deux l'a également honoré.

On a de la peine à comprendre comment Bulow imagine de comparer la bataille de Hohenlinden à la bataille de Cannes ; rien ne se ressemble, ni le terrain, ni les dispositions, et il serait trop injuste de comparer en rien l'archiduc Jean à Varron.

Si la bataille de Hohenlinden avait quelque ressemblance avec la bataille de Cannes, ce serait uniquement par la grande quantité de trophées demeurés au pouvoir du vainqueur.

« Les résultats de cette journée, dit le rapport du général Dessolles, sont 11,000 prisonniers, dont 169 officiers, parmi lesquels les généraux Deroy et Spanocchi, 4 colonels, entre autres le prince de Ligné, et 100 pièces de canon tombées en notre pouvoir ; il ajoutait, avec non moins de vérité, *l'histoire de la guerre n'offre point d'exemple d'une aussi grande quantité d'artillerie, prise, sur une armée autrichienne, dans une seule affaire.* »

Nous avons déjà plus d'une fois remarqué comment, par un concours de circonstances, dont quelques unes, prises à part, semblent peu de chose, mais qui, réunies, ont été toutes puissantes, le souvenir d'une journée si belle, si décisive, est long-temps resté comme enveloppé d'un nuage ; c'était une raison de plus pour nous dicter ces récits, ces recherches et ces discussions ; heureux si nous avons contribué pour quelque chose à recommander ces grands et savans faits d'armes à l'attention et à l'admiration publiques, autant qu'ils nous paraissent le mériter.

CHAPITRE IV.

Observations sur la troisième période de la campagne d'hiver — Passage de l'Inn.
— Marche sur Vienne.

Le passage du Rhin avait été accompagné de vives et savantes manœuvres ;

Celui du Danube, précédé et suivi d'une multitude de combats, quelques uns très importants, tous pleins d'art et d'habileté.

Le passage de l'Inn dépendit d'une grande bataille.

Après cette journée de Hohenlinden, l'armée autrichienne, mutilée en tout sens, et frappée au cœur, se battit encore pendant quelque temps par un reste d'impulsion et d'honneur, mais avec peu d'espoir en elle-même.

« Une des lignes les plus formidables de l'Europe (celle de l'Inn (1)) fut franchie en quelques heures, sans perdre un homme (2) », s'écrie, avec une juste admiration, l'historien des guerres de la révolution (le général Jomini).

On aura remarqué dans l'exposé des faits combien les chefs de l'armée

(1) Voyez ce que nous avons cité du général Dumas, touchant la ligne de l'Inn, au commencement du deuxième chapitre de cette deuxième Partie; voyez la première note de la page 264; voyez aussi ce qu'en dit le prince Charles, dans le premier volume de sa *Stratégie*. Consultez encore la Reconnaissance du Danube, à l'article de l'Inn comme affluent de ce fleuve, pages 389 et suivantes du tome III de ce *Mémorial*, publié en 1826. Voyez enfin les détails sur ce passage même de l'Inn, dans le bulletin du général Dessolles, pièces justificatives de cette seconde Partie, N° I, second rapport.

(2) Voyez, quant à cette particularité et à tous les détails du passage de l'Inn, le bulletin du général Dessolles, à l'endroit que nous venons d'indiquer.

française profitèrent habilement, dans cette circonstance, des connaissances locales qu'ils s'étaient appliqués avec tant de soin à rassembler (1).

Le passage de l'Inn eut effectivement lieu sur le point le plus favorable à une opération de cette nature, toujours si difficile lorsqu'il s'agit de vaincre ces défenses physiques derrière lesquelles se rassurent et se raffermissent souvent les troupes les plus fortement frappées dans leur moral.

Le général français jugeait, avec la même sûreté de tact, les troupes qu'il avait à conduire et celles qu'il avait à combattre; il savait que si les Autrichiens sont moins susceptibles d'impulsion et d'enthousiasme que les Français, ils sont aussi moins accessibles au découragement, moins promptement abattus par les revers; ici, ce n'était pas tout qu'à profiter de la victoire, il fallait ne pas la compromettre.

Les mesures du général français furent prises en conséquence de ces sages observations.

L'équipage de ponts, qui avait manqué à la campagne d'été, et que, pendant l'armistice, l'armée du Rhin avait préparé pour la campagne d'hiver, fut mis en mouvement pour le passage de l'Inn (2).

Cette opération fut principalement confiée au général Lecourbe; elle avait d'intimes rapports à ce qu'il avait exécuté avec tant de succès sur le Rhin et sur le Danube.

Dans cette circonstance, comme dans les deux autres, il justifia pleinement la confiance du général Moreau; aussi bien celle-ci était établie sur les antécédens les plus propres à la déterminer (3).

On retrouve plus tard, chez le même général, la vive impression de ces glorieux souvenirs.

(1) Voyez particulièrement les Nos V, VI, VII et VIII des pièces justificatives de cette seconde Partie.

(2) On a vu qu'une partie de cet équipage était employée à une fausse démonstration, pour assurer d'autant mieux l'attaque véritable.

(3) Le général Lecourbe avait fait la guerre avec le plus grand succès dans les Hautes-Alpes; on a de lui, sur la guerre de montagnes, un mémoire véritablement classique, que rapporte, avec de justes éloges, le général Dumas, dans le quatrième volume de son *Précis*.

On a vu, dans notre chapitre second de cette Partie, la configuration générale et les moyens de défense du pays qui s'étend de l'Inn à Vienne, théâtre de la retraite actuelle des Autrichiens.

Ceux-ci mirent peu à profit les circonstances favorables de ce terrain ; à peine firent-ils mine de tenir sur quelques points, plus particulièrement indiqués que les autres, tels que le camp naturellement retranché entre la Saal et la Salza (1), etc.

Vainement encore l'ennemi voulut-il se rallier dans la plaine en avant de Salzbourg, pour profiter de la grande supériorité qui lui restait en cavalerie.

Ce fut là que Lecourbe, sous l'influence de ses souvenirs, voulut, trop témérairement peut-être, et sans attendre que le passage de la Salza fût achevé par la division de Decaen, combattre, avec son aile droite seule, tout ce qui restait de l'armée ennemie et sa cavalerie, presque encore intacte, réunis entre la Saal et la Salza ; la marche générale de l'armée française en fut à peine arrêtée ; la marche particulière du général Decaen par la rive droite de la Salza, rendit inutiles l'effort et la supériorité de la cavalerie des Autrichiens.

Dès lors, la retraite de l'armée autrichienne ne fut plus qu'une déroute ; la ligne de la Traun, celle de l'Enns, furent comme si elles n'existaient pas : une seule division française suffisait pour faire éprouver à l'ennemi toutes les terreurs et tous les maux. Richepanse la commandait.

On a reproché à Moreau de n'avoir pas profité de ce désordre de son ennemi, de n'avoir pas *poussé jusqu'à Vienne* ; comme si c'était tout que d'envahir une capitale (2), comme si le désespoir des vaincus n'était rien, comme si l'humiliation d'un peuple, à la fin d'une guerre, était un élément et une garantie de durée pour la paix ! En plus d'un lieu,

(1) Plusieurs fois, dans la portion de son bulletin, imprimée sous le N° I des pièces justificatives de cette seconde Partie, le général Dessolles témoigne la crainte que les Autrichiens ne tirent parti de cette position, ou se félicite qu'ils n'en aient pas profité. Voyez particulièrement les rapports en date du 15 nivôse et du 24 frimaire, aux endroits soulignés au commencement de chacun de ces rapports.

(2) Voyez, aux pièces justificatives, N° XVI, la conversation entre le général Moreau et le général Decaen.

Bonaparte se fait un mérite d'avoir, à la suite de sa première, et à jamais admirable campagne d'Italie, sacrifié sa gloire personnelle, sacrifié l'intérêt de sa propre renommée, à l'intérêt de la France, à l'intérêt de la paix, en ne jetant pas les Autrichiens dans le désespoir par l'humiliation, en ne s'efforçant pas (à cette époque) d'aller jusqu'à Vienne, quand il lui était vraisemblablement facile d'en faire, dès lors, tomber les portes devant lui. Pourquoi donc, s'il était bien prouvé que Moreau a pu réellement pénétrer avec facilité, à la suite de sa dernière campagne, jusque dans la capitale de l'Autriche, pourquoi, disons-nous, le blâmerait-on des mêmes pensées, des mêmes sentimens, des mêmes procédés, dont Bonaparte s'est honoré, s'est félicité avec l'approbation générale? Ces maximes ont-elles cessé d'être saines et sages, parce que Napoléon, qui les avait proclamées et observées en d'heureux temps, s'en est malheureusement écarté par la suite?

Cependant quelques hommes, moins frappés de la sagesse de Napoléon au commencement de sa carrière, et des désastres qui en ont marqué la fin, que de l'éclat, trop chèrement payé, qui en a fait briller le milieu, non seulement ont blâmé la conduite de Moreau dans cette occasion, mais même, ne pouvant la concevoir, ont donné à penser qu'il pourrait bien avoir eu des motifs semblables à ceux qu'ils ont supposé lui avoir dicté son plan de campagne, et ses premières manœuvres devant le général Kray.

« Malgré, dit le général Pelet (1), des succès *inespérés* (il veut parler de ceux même de Hohenlinden, les mieux préparés, au contraire, et les plus prévus), malgré les ordres précis qu'il avait de poursuivre « ses succès (nous n'en avons point trouvé de trace), le général Moreau « s'arrête le 4 nivôse; à peine le prince Charles a-t-il pris le commandement de l'armée autrichienne, que Moreau conclut l'armistice de Steyer. »

Faudrait-il donc chercher encore ici les motifs de la conduite de Moreau dans de prétendues intelligences avec l'archiduc Charles; n'en aurait-il pas pu avoir tout aussi facilement, et, si on peut ainsi parler, tout aussi convenablement avec l'archiduc Jean, et le premier est-il venu rem-

(1) Second volume de ses *Mémoires sur la Guerre de 1809*, tome II, page 314.

placer son frère, parce que, seul, il était dans le cas de traiter avec Moreau ?

En examinant cette question du côté du prince Charles, nous trouvons assez de raisons de sa conduite, dans l'état où il vit l'armée autrichienne.

Laissons parler un témoin oculaire (l'officier déjà cité de l'armée wurtembergeoise), qui était à l'état-major de l'armée autrichienne, quand l'armistice fut signé, et dont le récit naïf nous dispensera de faire aucune réflexion et d'appuyer sur aucun détail antérieur :

« L'armée autrichienne n'était plus qu'à onze lieues de Vienne, lorsque la signature de l'armistice et des préliminaires de paix fut notifiée; cette nouvelle fut reçue dans l'armée autrichienne avec transport.

« L'archiduc Charles avait rétabli, dans l'armée, quelque apparence d'ordre; mais il n'avait pu rendre la force à des soldats accablés de maux et de privations. »

« L'armée impériale, au moment où l'armistice fut publié, était réduite dans les bois de Sanct-Pelten (1); elle offrait un spectacle déplorable. Le soldat autrichien avait enduré, sans murmurer, les plus fâcheuses extrémités; pendant six semaines, il avait été exposé sans tente, sans abri d'aucune espèce, à toutes les rigueurs de l'hiver; dans une retraite de vingt-trois jours consécutifs, il avait fait des marches de douze et quinze lieues, par des chemins presque impraticables; il était nu, privé de sommeil, et à peine nourri, etc., etc. » L'officier qui s'exprime ainsi, ajoute à ce tableau le tribut de son admiration pour les soldats autrichiens, et de sa profonde sympathie pour leurs souffrances.

Les hommes supérieurs voient mieux que les autres les ressources dont ils peuvent s'aider, quand il en reste encore; mais aussi quand il n'en existe plus, au moins de prochaines, ils le discernent mieux que les

(1) Voyez, dans le N° II des pièces justificatives de cette seconde Partie, avec quelle difficulté on rassembla 6,000 hommes, pour garnir une dernière et importante position. Voyez ce que dit le général Dessolles de la peine qu'on eut à compter 22,000 hommes, réunis à Vienne, dans les premiers jours de l'armistice de Steyer; pièces justificatives de la première Partie, N° XI.III.

autres ; cette raison aurait suffi pour que le cabinet de Vienne eût très bien fait d'envoyer le prince Charles à l'armée. Il y fit le seul bien qu'il était encore possible d'y faire, il prit le seul parti qu'il y avait raisonnablement à prendre, et sa conduite n'a besoin d'être expliquée par aucune intelligence avec Moreau, par aucun motif en dehors des choses mêmes.

Du côté du général français, s'il fallait d'autres raisons que les raisons politiques que nous avons déjà indiquées (1), nous en trouverions de particulières dans son caractère bien connu, dans son inclination naturelle pour tout ce qui était sage et vrai, dont il avait un sentiment très vif et très sûr.

Dans ces derniers actes de la guerre, la retenue de Moreau, sa modération, le soin qu'il eut de ne pas pousser l'Autriche au désespoir, ne sont-ce pas des sentiments conformes à la conduite, d'ailleurs profondément calculée, qu'il a constamment tenue pendant toute cette double campagne de 1800?

D'abord, il n'avait point voulu pousser Kray sur le Vorarlberg ; plus tard, il n'avait pas voulu le jeter sur le Main ou sur la Bohême ; il lui avait laissé successivement, et de proche en proche, de l'espoir dans ses positions d'Engen et de Biberach, de l'espoir dans son camp retranché d'Ulm, dans la ligne du Lech, dans celle de l'Isar et celle de l'Inn, etc. Ces espérances avaient été déçues l'une après l'autre ; la destruction des forces de l'ennemi avait été lente, si l'on veut, mais ne s'était jamais reposée, comme aussi ce même ennemi n'avait point éprouvé avant l'heure ces fortes secousses, ces désastres foudroyans qui éclairent quelquefois plus qu'ils n'accablent, qui poussent à un parti extrême, dans lequel, s'il en est temps encore, se trouvent souvent des moyens de salut, qui ne sont entrés ni dans les calculs du vainqueur, ni dans celui du vaincu.

Cette conduite, ces autres calculs du vainqueur, qu'on taxe trop souvent de timidité et de faiblesse, ne sont pas moins ceux du génie que des calculs en apparence plus vastes et plus profonds ; ils sont plus spé-

(1) Voyez ces mêmes raisons, développées dans les pièces justificatives de cette seconde Partie, N^{os} X, XI, XII, XIII et XIV.

également ceux d'une prudence pleine de sagacité et de prévision, non moins que de modération et d'humanité.

Ne lisons-nous pas dans tous les récits (voyez particulièrement celui du général comte Dumas) que Moreau ne répondait à toutes les félicitations, à tous les transports dont il était environné sur son champ de victoire de Hohenlinden, que par ces mots, répétés avec émotion, adressés aux généraux, aux officiers, aux soldats : « *Vous avez conquis la paix!* » Il la désirait personnellement, cette paix ; mais, sans doute, il n'oubliait pas ce qui rend les traités solides.

On tomberait dans une étrange distraction, si on ne reconnaissait pas, à chaque page de l'histoire, une étroite analogie entre ce qui produit les succès militaires et ce qui en maintient les résultats, entre ce qui fait les conquêtes et ce qui les conserve, entre ce qui procure la paix et ce qui la rend ferme et stable.

Ce qu'on perd peu à peu, et après de longs efforts, ne laisse pas l'idée de pouvoir être facilement recouvré; mais ce qu'on perd tout à coup; par une grande violence de la fortune, on espère s'en ressaisir à l'aide d'une circonstance semblable : on cède à la nécessité présente, mais on ne se résigne point pour l'avenir.

Sans remonter, en ce moment, à des temps antérieurs à l'époque dont nous nous occupons, nous avons vu, depuis cette époque, des capitales occupées, des empires envahis, des armées et des populations fondroyées par la guerre; elles n'ont jamais éprouvé ce découragement profond, cette stupeur mortelle où tombèrent l'armée et la nation autrichiennes après Hohenlinden.

Tant de combats inutiles, tant de manœuvres vaines, tant d'efforts perdus, tant de défaites sur tant de champs de bataille si différens, avec des circonstances si diverses, mais toujours avec la même et accablante issue, voilà ce qui éteignait, enfin, toute confiance; voilà ce qui dictait au cabinet de Vienne la seule paix (avant la restauration) qui ait eu le caractère de la sincérité. Le chef de la maison d'Autriche abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne; cette maison renonça à tous ces avant-postes qui la ramenaient sans cesse en Souabe, sur le Rhin, et, par conséquent, aux portes de l'Alsace et de la Lorraine, berceau de la nouvelle dynastie autrichienne. Enfin, après Hohenlinden, il a fallu quatre ans et tous

les efforts de l'Angleterre, menacée jusque dans son île, pour réarmer l'Autriche; après Austerlitz, il a suffi de quinze mois et d'un rayon d'espoir pour ramener la Russie sur le champ de bataille au secours de la monarchie prussienne, et, à son tour, l'humiliation extrême et l'oppression qui pesèrent sur cette monarchie ne contribuèrent pas peu, sans doute, à rappeler une troisième fois l'Autriche aux combats : cercle malheureux, déplorable enchaînement des abus de la victoire, dont le vaincu s'irrite, dont les neutres s'alarment, qui réconcilie des rivaux également maltraités, et ne fait que hâter et multiplier pour le vainqueur les chances de la catastrophe.

CHAPITRE V.

Résumé.— Considérations générales.

Après les faits et les réflexions que nous avons présentés aux lecteurs, qui pourra se refuser à reconnaître, avec nous, que la campagne de 1800, en Allemagne, est une des plus dignes de fixer l'attention de tous les militaires, et d'être proposée aujourd'hui, plus que jamais, pour modèle ?

Cette campagne, telle qu'elle a été conduite par Moreau, n'a-t-elle pas mené aux grands résultats de pacification générale qui devaient en être le but, d'une manière beaucoup plus sûre qu'il n'aurait été possible d'y parvenir, en suivant le plan que le gouvernement consulaire voulait faire prévaloir ? Dans ce plan, le moindre revers aurait pu avoir des suites funestes. Dans celui qui fut exécuté, Moreau ne pouvait pas essuyer des échecs d'une grande conséquence ; s'il eût été battu sur un point, il prenait une prompte revanche sur un autre. Le soin de ne pas abandonner ses bases d'opérations fut sa règle constante, et il ne la perdit jamais de vue, pas même dans l'établissement ou le maintien de ses communications avec l'Italie.

Jusqu'au jour où les Autrichiens voulurent eux-mêmes périr en masse, le général de l'armée du Rhin semblait préférer, le plus souvent, et hors la nécessité des premiers momens et des grandes opérations, ces avantages journaliers que donnera toujours aux Français leur supériorité décidée dans les affaires de postes et les combats partiels ; ils y ont éprouvé de tout temps plus de succès et fait moins de pertes que leurs adversaires, ceux surtout que les Français, alors, avaient en tête.

Or il faut, sans contredit, faire, tant qu'on le peut, combattre selon leur génie ceux que l'on conduit, et contre leur génie ceux qui nous

attaquent ou que nous attaquons. Dans la courte et glorieuse campagne d'hiver, chacun conviendra également que le général de l'armée du Rhin a fait faire à son ennemi, et a fait lui-même, tout ce qui entrainait dans son plan, a exécuté tout ce qu'il s'était promis. Or, s'il peut y avoir à la guerre un plus grand bonheur, il ne peut y avoir un plus grand mérite (1).

Nous pouvons donc conclure que toute guerre qui ne se fera pas d'après l'esprit général et les principes qui ont présidé à ces deux campagnes de l'armée du Rhin, que toute guerre dont les calculs seront établis en dehors de cette sphère d'idées, en dehors d'une spéculation militaire, méthodique et prévoyante, d'une politique sage, et par conséquent modérée, d'une connaissance morale et réfléchie des peuples, des Etats, de l'histoire, et enfin du cœur humain, sera exposée à de dangereuses vicissitudes, à de graves mécomptes.

S'il est vrai que la fortune a rarement ménagé ce qu'on ne devait qu'à elle, s'il est vrai que le temps n'a presque jamais respecté ce qu'on avait fait sans lui, il est certain aussi que l'un et l'autre ont le plus souvent maintenu, ou du moins laissé subsister, les œuvres de la sagesse et de la réflexion. Ainsi nous sont demeurées propres, et aussi solides que des héritages, les acquisitions de nos rois, faites par la guerre sur un plan judicieux, sur un plan conforme à la nature des choses, conçu avec maturité, exécuté avec à propos et circonspection, non moins habilement et sagement poursuivi, et mené à fin avec constance (2). Au contraire, nous avons en tout temps, presque immédiatement, perdu toutes celles de nos conquêtes qui ont eu le caractère opposé (3). Ainsi nous seraient

(1) Voyez les preuves et les détails de ces prévisions, aux pièces justificatives de cette seconde Partie, sous les Nos V et VI, et, dans celles de la première, au No XXXV.

(2) Particulièrement, et dans les temps les plus proches, la Bresse, le Roussillon, la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace et la Lorraine; quelques unes de ces acquisitions faites aussi par forme d'échange et de compensation.

(3) Telles furent les funestes expéditions et acquisitions de Charles VIII, de Louis XII, de François I^{er} et de Henri II, en Italie, et ce que nous avons vu de nos jours. Voyez la lettre de Dumouriez à Custine, pièces justificatives de cette seconde Partie, No XVI, sur notre expédition de Bohême en 1741.

restées pleines et intactes les frontières qui nous avaient été assurées par les traités de Lunéville et d'Amiens, résultats des campagnes qui avaient précédé la campagne de 1800, et surtout de cette dernière, si, lorsque ces traités furent déchirés, et que de nouveaux succès nous emportèrent, nous n'avions pas imaginé de proclamer et de constituer, comme établissemens permanens, des agrandissemens capricieux, ou du moins, et par leur nature même, précaires et momentanés; si nous n'avions pas prétendu ériger des excursions et des bivacs en conquêtes et en départemens. Ainsi, un mouvement de réaction plus rapide encore que l'action même, nous a repris à la fois Amsterdam et Bruxelles, Hambourg et Mayence, Rome et Chambéri.

Après les réflexions que doit nous inspirer ce double retour de fortune et de position, il importe plus que jamais de recommander, comme objets constans d'émulation et d'étude, à nos futures générations militaires, les faits et les hommes de 1800, l'esprit qui animait ces armées, les institutions qu'on y voyait fleurir.

A la tête de ces institutions, il faut placer le beau système, alors dans tout son éclat et dans toute sa pureté, de cette division française sortie tout armée du chaos de la révolution, miraculeusement organisée au sein de notre anarchie, de cette division, amalgame si judicieux de toutes les armes.

Par la création de la brigade, Turenne tendit à régulariser les élémens de l'art et de la force militaire, et les dégagea, dès lors, de la confusion et des désordres du moyen âge. La division, telle que les armées de la République la virent en honneur jusques après Hohenlinden, fut l'élément tactique le plus parfait qui eût encore paru dans les armées d'aucun peuple, sans en excepter la légion romaine, et, à plus forte raison, la phalange grecque (1).

(1) Voyez ce que nous disons de la brigade et de sa création par Turenne, dans notre *Essai sur l'Histoire générale de l'Art militaire*, tome II, page 111. Voici comme nous caractérisons la division dans les *Maximes militaires*, que nous avons rapprochées, à la fin de cette *Histoire*.

« La division, telle qu'elle a été au commencement de la guerre de la révolution, offrait « le résultat le plus parfait de toutes les expériences, de toutes les traditions, la meil-

Cette organisation, après avoir rendu les plus signalés services, a été, bientôt après l'usage qu'en avait fait Moreau en 1800, et au grand détriment de la science militaire, sinon mise en oubli, du moins totalement dénaturée et remplacée par des procédés, qui, plus long-temps suivis, auraient fait rétrograder l'art vers son enfance, et les nations européennes vers la barbarie asiatique (1).

Depuis 1800, on a continué à avoir des corps d'armée, comme à cette campagne; mais les portions qu'on appelait encore divisions, dans ces corps d'armée, n'avaient plus assez de consistance, chacune prise à part; elles n'avaient plus, comparées l'une à l'autre, assez d'égalité entre elles pour prétendre utilement à une sphère d'activité particulière et semblable, comme celles que conduisaient les généraux de l'armée du Rhin; dans cette armée, le mélange des armes, combiné avec la grande importance morale laissée à l'individu(2), multipliait à l'infini ces avan-

« leur école de toutes les armes, le meilleur instrument de toute tactique et de toute stratégie; les éléments de cette division pouvaient s'adapter à tous les terrains, faire « tête à tous les adversaires. Si le terrain devenait difficile et raboteux, elle dispersait « ses troupes légères et réduisait sa masse. Si le théâtre s'aplanissait, la masse rappelait « à elle ses accessoires. Le même mouvement de resserrement ou de dilatation avait lieu, « suivant qu'on perdait du monde ou qu'on se conservait. Une forte défensive, une « mobile offensive, s'organisaient successivement avec facilité et succès. *De telles « divisions sont le meilleur foyer de l'esprit militaire et de ce qu'on appelle l'esprit de « corps, qui embrasse alors une grande sphère.* »

« La meilleure constitution d'armée, avons-nous dit aussi, a toujours été celle où le « soldat de toute arme voyait de plus près l'exercice et les effets de toutes les armes. »

Nous avons fait ailleurs, et précédemment, l'histoire succincte, mais suffisante, de la division, page 420, tome II.

(1) « De tous temps, dit Bossuet, l'objet le plus odieux qu'eut toute la Grèce était les barbares; elle croyait que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel; elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier; elle eût cru assujétir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait simplement dans la multitude. »

(2) Dans le deuxième volume de notre Histoire de l'Art militaire, p. 48, sous ce titre: *Esprit des armées de la République*, voyez les détails d'après lesquels jamais le soldat français ne dut valoir davantage par lui-même qu'en 1800, n'offrit plus d'intelligence, plus de ressort, plus de ressources individuelles en tout genre.

tages que le profond Machiavel regarde comme les plus heureux, quand il dit, en parlant de l'organisation légionnaire de la république romaine, qu'une telle armée avait d'autant plus de vigueur, qu'elle avait plus d'impulsions diverses, et qu'elle comptait plus de corps différens dont chacun avait sa vie et son impulsion particulière.

Au sage amalgame des armes, qui est la base de ce système, ont succédé ces masses de cavalerie qui ne pouvaient plus vivre nulle part (1); ces grenadiers réunis qui épuisaient, énervaient tous les autres corps; ces gardes de toutes les dénominations, de toutes les nuances de solde et de privilèges, qui absorbaient toutes les ressources, humiliaient toutes les armes.

C'est surtout dans les mouvemens rétrogrades que ces vastes impulsions, uniquement calculées pour l'attaque et pour l'invasion, ont produit un désordre, une confusion inextricables, une prostration de forces sans ressource, parce que ce système avait donné aux chances du hasard ou d'une folle témérité un empire effrayant; parce que ces chances entraînaient dans leur vaste rotation la puissance, plus sage, mais plus bornée et plus délicate, des combinaisons morales et administratives.

De ces deux écoles de guerre, opposées en tout l'une à l'autre, celle que nous recommandons a obtenu de grands et solides succès; la campagne de 1800 vient de nous le montrer; comme cette école, à l'exemple de celle de Rome, fait entrer dans ses calculs la possibilité de la défaite, et qu'elle lui prépare d'avance des remèdes et des compensations, elle a

(1) Dans nos *Maximes militaires*, déjà citées, nous n'avons pas craint de dire d'une manière également sommaire et tranchante: « Les grands corps de cavalerie ont tous jours attesté l'ignorance ou l'abus de l'art, ont péri promptement et compromis les armées. » Nous avions expliqué et justifié d'avance cette maxime, en disant que « la première comme la plus parfaite de toutes les machines de guerre, c'est l'homme à cheval..... » Et rendant raison de cette expression, nous avions fait observer que « l'homme lié au cheval peut, par là même, descendre de sa sublimité morale; car l'homme n'agit pas sur le cheval qui lui est soumis, comme il agit sur lui-même; un cheval peureux, faible, succombant à la faim ou à la soif, rend inutile la force et le courage du cavalier, dont la vigueur d'âme brave ces besoins impérieux. » (Voyez *Histoire de l'Art militaire*, tome 1^{er}, page 35.)

pu soutenir et adoucir de grands revers; les années qui avaient précédé 1800 en offrent le témoignage.

L'autre école a eu d'éclatans triomphes, nous en avons été éblouis; mais a-t-elle réparé autant de désastres, et en conservant toujours l'honneur, a-t-elle repris aussi solidement ses avantages de position? Ses revers ont été décisifs, et nous en sommes restés accablés.

Voilà avec quel cortège de faits, avec quels titres, l'expérience contemporaine, sans parler de celle des siècles précédens, présente les deux écoles au jugement et au choix des hommes sans prévention.

Tout se lie, tout se tient dans les institutions importantes de la paix et de la guerre, et les moindres détails de tactique et de formation ont une étroite affinité avec ce qu'on appelle quelquefois trop exclusivement les parties sublimes de l'art; c'est ce que savaient parfaitement les hommes de l'époque et de l'armée dont nous nous occupons, et particulièrement le général en chef. Dans une lettre de son chef d'état-major, en date du 20 avril, c'est-à-dire écrite au moment où Moreau préparait le passage du Rhin, il ne faut pas dédaigner ce qui suit, relativement à l'incorporation des bataillons auxiliaires dont il annonce l'arrivée au ministre : « Le résultat de cette incorporation sera *d'égaliser les corps pour la force, ce qui rend les mouvemens intérieurs faciles et précis*; les corps « de l'infanterie seront tous portés à peu près à 2,300 ou 2,400 « hommes, etc., etc. (1). » C'est une preuve de plus, et assez remarquable, que le système sur lequel nous venons d'insister était réfléchi, qu'il était fondé sur les rapports qu'on avait aperçus entre les détails et l'ensemble, les parties et le tout. Les Romains savaient gré à leurs plus

(1) Cette égalité, encore inouïe dans les armées depuis la chute de la légion romaine, était justement ce que poursuivait Turenne et ce qu'il essaya par la création de sa brigade. *Bataillon, régiment*, étaient des mots qui ne présentaient aucune idée précise de nombre et de force; tel régiment était de quatre bataillons, tel bataillon de deux régimens. Turenne organisa une *unité* nouvelle, la plus *uniforme* qu'il le put, dans une armée pleine d'exceptions et de privilèges; la première lueur d'ordre tactique dans l'armée française commença à cette création, qui, toutefois, demeura long-temps imparfaite; néanmoins, tel est l'art de la guerre, que ce *changement* y fit une *révolution*. C'est cette révolution qui eut son complément dans l'organisation des élémens de la division, tels que Moreau avait à cœur de les maintenir et de les perfectionner.

grands chefs de guerre de descendre à ces soins assidus, minutieux, au milieu des embarras d'une campagne, dans la rapide involution des évènements de chaque jour. L'observateur ne sera donc point étonné de trouver parmi les imitateurs de l'école romaine cette attentive sollicitude pour les moindres élémens qui constituent une armée, à côté de cette sage audace qui en dirige avec calme, certitude et vigueur, les mouvemens les plus hardis et les plus compliqués.

Mais, dira-t-on, ne vous exagérez-vous pas ces mérites d'intention que vous attribuez au général de l'armée du Rhin, lequel n'a point passé pour être doué d'une grande vivacité d'esprit, ni susceptible d'une grande force de pensée, qu'on a seulement regardé comme une spécialité heureuse et éminente dans une sphère bornée?

Cette opinion, en effet, prise dans ses termes les plus favorables, semble ressortir du jugement, d'autant plus admissible qu'il n'est point prononcé *ad hoc* et avec prétention; de deux hommes également capables d'apprécier le général de l'armée du Rhin de 1800. Le général Foy s'exprime de la sorte sur Moreau : « GÉNÉRAL D'INSPIRATION, il fut le premier de l'époque dans l'art de faire combattre un nombre limité de troupes sur un terrain donné (1). »

Ainsi, Moreau, outre le mérite de l'inspiration, est aux yeux de ce juge éclairé, comme aux nôtres, un modèle à proposer pour la guerre *méthodique et classique*.

Le général Lamarque, en rapportant les paroles de Foy et son jugement sur Moreau, caractérise celui-ci d'une manière piquante, et sous un autre rapport, « le bon, le simple et quelquefois le sublime Moreau, CE LA FONTAINE DES CHAMPS DE BATAILLE, qu'il fut si facile de tromper et d'égarer (2). » Cette opinion ne se rapproche pas moins de la nôtre.

(1) *Histoire de la Guerre de la Péninsule sous Napoléon*, livre I^{er}, page 36.

(2) *Spéctateur Militaire* du mois de septembre 1807, page 617.

Dans une lettre que le général Lamarque nous a récemment écrite, il s'exprime dans le même sens, en parlant de Moreau : « Je lui ai vu faire souvent des choses sublimes, sans qu'il s'en doutât et qu'il y attachât aucun prix. » Ne négligeons pas d'observer combien ce que nous venons de souligner touchant Moreau, et venant d'un homme à qui la vérité de son caractère n'a pas pu échapper dans une intime et longue familiarité, est en opposition formelle avec l'opinion qu'on a voulu nous faire concevoir des perfides et profondes com-

En thèse générale, nous ferons observer que les actions les plus décisives des plus grands hommes sont souvent spontanées, et, pour ainsi dire, instinctives : pour cela, sont-elles moins méritoires, sont-elles de moins dignes et utiles objets d'étude ; ne sont-elles plus le résultat positif, quoi qu'involontaire, de cette expérience, dont l'empire se sent plus qu'il ne s'explique ? Et, enfin, s'il pouvait être raisonnable de croire que ceux dont nous racontons les faits ne les ont pas toujours *pensés*, pensons pour ceux qui ont agi pour nous, et leurs inspirations nous profiteront comme des calculs, en nous invitant nous-mêmes à calculer et à réfléchir sur des objets importants, et en nous mettant à même de préparer, pour des circonstances solennelles, des actions semblables à celles qu'une heureuse nature leur suggéra quelquefois, qu'importe qu'elles aient eu lieu sans méditation et sans effort.

Il ne saurait être injurieux d'appliquer au chef de l'armée du Rhin ce qui peut lui être propre dans ces maximes générales ; et, commentant le mot heureux du général Lamarque, il nous paraît, en effet, que Moreau avait l'imagination calme, la réflexion un peu lente ; mais il avait une raison très saine, et surtout une volonté consciencieuse, constante, qui formait, exerçait et conduisait sans cesse cette raison dans la direction la plus salutaire ; en telle sorte qu'il est difficile de calculer à quelle hauteur il aurait pu s'élever, si une destinée trop jalouse lui avait permis de continuer parmi nous les expériences et la pratique de la guerre.

Ainsi, la dernière campagne de Turenne fut la plus admirable, et donna des regrets infinis de la perte de ce grand homme, quoique bien plus avancé en âge que Moreau en 1800. Ce sont de nouvelles preuves, entre tant d'autres, que l'étude et la méditation sont les grandes puissances de l'homme. Heureusement aussi ce sont des mérites accessibles à un grand nombre d'individus. Il faut naître capitaine comme Alexandre, comme Condé, comme Bonaparte ; on peut le devenir comme Epaminondas, comme les Scipions, comme Turenne, comme Frédéric, comme Moreau, leur élève, le continuateur de leur école.

Nous imiterions mal un général qui put être victime de la jalousie,

binaisons politiques de Moreau, de ce secret, de cette méfiance de ses entours qu'on lui suppose. (Voyez page 49 de notre première Partie.)

mais qui ne l'éprouva jamais, si nous n'insistions pas sur les louanges dues à l'esprit excellent qui animait son armée, à tant d'exemples de loyauté, d'abnégation de soi-même, qui faisaient heureusement oublier les torts reprochés aux rivalités haineuses de quelques généraux trop fameux, sous ce rapport, vers le milieu du XVIII^e siècle.

Les guerriers dont nous avons raconté les faits, dans cette histoire de la campagne de Moreau en 1800, rappellent les hommes que Plutarque présente au suffrage des siècles; plus heureux que la plupart des anciens, les nôtres ont été accompagnés dans leur carrière active, suivis dans leur repos, par l'estime, toujours croissante, de leurs contemporains; plusieurs ont uni avec succès les illustrations de la paix à celles de la guerre; quelques uns sont offerts encore aujourd'hui, par le Prince, comme modèles à l'émulation des citoyens et des guerriers, et siègent sur les bancs de la pairie avec l'applaudissement de l'armée et de la nation (1). Ils

(1) Ceux qui siègent actuellement sur les bancs de la Chambre héréditaire sont: les maréchaux marquis de Gouvion-Saint-Cyr, et comte Molitor; les lieutenans-généraux comte Bruneteau de Sainte-Suzanne, Klein, Claparède, Guilleminot.

Ceux que la mort a moissonnés dans les mêmes rangs, dès les commencemens de l'établissement de la pairie, ou du moins avant que nous eussions entrepris l'histoire d'une campagne à laquelle leurs noms se trouvent si honorablement attachés, sont: les lieutenans-généraux comtes Legrand et Colaud; le premier, si chéri, si vénéré de toute l'armée, et si digne de l'être; le second, si estimé pour l'inflexible austérité de son caractère vraiment antique.

Enfin, et au moment où nous étions prêts à terminer un travail auquel il prenait un si vif et si utile intérêt, la France a perdu, d'une manière aussi prompte qu'inopinée, le lieutenant-général marquis Dessolles, à tant de titres cher à l'armée et à l'Etat, comme homme public; à tous les gens de bien, comme homme privé. Sous ces divers rapports, les regrets du pays ont trouvé de dignes organes. Si nous étions jaloux de nous en rendre, à notre tour, les interprètes, nous devrions nous attacher spécialement et presque exclusivement à cette partie de l'honorable carrière du général Dessolles, qui a été consacrée à l'armée du Rhin, dans les deux immortelles campagnes de 1800; mais tout ce qu'on pourrait dire de la manière dont le général Dessolles a rempli sa difficile et importante mission, il l'a consigné et légué lui-même directement à la postérité, dans les pièces originales émanées de lui, qui forment la principale partie de nos pièces justificatives. C'est dans ces documens d'un si haut intérêt, et d'une fidélité si exacte, qu'on peut étudier et juger le chef d'état-major de l'armée du Rhin, l'ami, le confident intime du

y siègent enveloppés de leur modestie, non moins que de leur gloire, plus remarquables par le souvenir de leurs longs et difficiles travaux, que par l'appareil d'une existence fastueuse; ils n'étaient point, ils n'ambitionnèrent jamais cette opulence cruelle qui se grossit trop aisément des larmes des vaincus et du sang des vainqueurs; leurs vertus comme leurs exploits peuvent être proposés, par tous les amis du pays et du gouvernement, à l'imitation des générations militaires qui s'avancent pour nous remplacer.

Des faits auxquels leurs noms se rattachent dans l'histoire contemporaine, des faits qui, dans l'histoire des guerres antérieures, leur avaient servi d'exemple ou de leçon, peut et doit se déduire une maxime importante pour nous, savoir, que *pour soutenir, pour sauver les empires dans leurs plus fortes crises, pour les agrandir dans de sages proportions de temps et d'espace, il suffira toujours de la guerre méthodique et classique, faite avec un talent réel sans doute, mais moins brillant que consciencieux.*

Que si on nous objectait que cette opinion nous constitue les fauteurs trop complaisans des capacités secondaires, notre intention, nos efforts, auraient-ils moins leur utilité et leur prix? Encore une fois, les hommes transcendans et précoces, qui semblent deviner les choses plutôt que les apprendre, sont-ils donc moins rares à la tête des armées qu'aux premiers rangs des autres carrières? N'est-ce pas à la classe, incontestablement beaucoup plus nombreuse, qui peut s'élever à une grande

général en chef dont les savantes combinaisons guidaient cette armée à de si beaux triomphes; c'est là qu'on trouvera la vérité la plus entière dans les récits, une justice impartiale, tous les mérites appréciés et recommandés; c'est là qu'éclate avec l'amour du soldat celui de la discipline, et, pour les peuples, tout ce que la guerre peut comporter d'humanité et de philanthropie, partout de saines maximes de tactique et de stratégie, et une rare sagacité de prévision pour préparer et annoncer les événemens. Toutes les autres pièces qui accompagnent celles-ci ne servent qu'à en attester la sincérité, à en relever l'importance. Nous n'ajouterons qu'un mot, un regret dans lequel se complaisent nos sentimens personnels, savoir, que tous les développemens de notre travail auraient été bien plus satisfaisans, si nous n'avions pas été si subitement et si cruellement privés, avant la terminaison de ce travail, des précieux souvenirs, des judicieux renseignemens que nous consultions avec assiduité, et qui nous étaient prodigués avec une bienveillance et une confiance dont on trouvera particulièrement les preuves sous les Nos IV et XLIII des pièces justificatives de la première Partie.

hauteur, mais seulement par l'étude et l'expérience, qu'il importe d'offrir aide et secours? Le génie marche le plus souvent sans guide et sans appui, et, dans ses élans sublimes, il n'a pas plus besoin de nos leçons que, dans ses terribles égaremens, il n'écouterait nos conseils, et ne descendrait à nos craintes.

Telles sont les considérations de tout ordre, de toute nature, qui ont concouru à nous inspirer la conviction profonde des avantages sans nombre, et surtout sans inconvéniens, qui doivent résulter pour la France, d'avoir, en tout temps, une armée formée, organisée, animée, sur le modèle, dans l'esprit et les principes de l'armée du Rhin en 1800. Tels ont été les motifs qui nous ont fait regarder comme un devoir et un service rendu au pays, de recueillir avec un soin fidèle, de répandre, et, s'il se peut, de populariser les traditions de ce temps, de ces principes et de cette armée (1).

(1) Voyez, pour les détails et les particularités de l'organisation matérielle et morale de l'armée du Rhin, le chapitre *Appendice*, à la suite des pièces justificatives, de la campagne d'hiver.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

EXTRAITS, ÉTATS, ETC., RELATIFS À LA CAMPAGNE D'HIVER.

N° I.

BULLETIN DE L'ARMÉE DU RHIN,

RÉDIGÉ

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES,

CHIEF DE L'ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL DE CETTE ARMÉE,

ET SUCCESSIVEMENT ADRESSÉ, SOUS LA FORME DE RAPPORTS PARTIELS, AU MINISTRE DE LA GUERRE.

I. Rapport du 7 au 12 frimaire an IX (28 novembre — 3 décembre 1800).

Je vous ai rendu compte des mouvemens de l'armée jusqu'à son rassemblement. Je continuerai maintenant le récit des opérations, depuis le 7 frimaire, époque de la reprise des hostilités, jusqu'à la journée du 12, une des plus mémorables et des plus glorieuses pour les armées de la république.

L'aile droite, sous les ordres du lieutenant-général Lecourbe, s'étendait, depuis Feldkirch, jusqu'à la rive gauche de l'Isar, vers Lengries, longeant les montagnes du Vorarlberg et du Tyrol, pour en observer les différens débouchés. 13 bataillons et 14 escadrons seulement, avaient passé sur la rive droite de l'Isar, et étaient venus se placer sur la route de Rosenheim, en avant d'Helfendorf.

Une des divisions du centre était en position à Ebersberg, sur la route de

Wasserbourg; les deux autres, en réserve sur la droite et sur la gauche de cette chaussée.

L'aile gauche, sous les ordres du lieutenant-général Grenier, appuyait sa droite à Hohenlinden, sur la route de Muhldorf, et sa gauche s'étendait jusque vers Hoerlkofen, observant la vallée de l'Isen et ses débouchés.

Le lieutenant-général Grenier avait également détaché 2 bataillons et 2 escadrons, sous les ordres du chef de brigade Durosnel, pour être en station sur Wilsbibourg. Ce corps avait pour objet de couvrir les routes de Neu-Oettingen et d'EGgenfelden sur Landshut.

Le corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne était sur l'Altmuhl et le Danube, vers Ingolstadt, vis-à-vis du corps commandé par M. de Klenau; mais deux de ses divisions avaient ordre de se rendre à Landshut, laissant un corps intermédiaire entre le Danube et l'Isar. La division Souham devait rester seule sur l'Altmuhl, prête à se replier derrière le Danube, en rompant les ponts, si elle était attaquée par des forces supérieures.

De son côté, l'ennemi achevait de rassembler son corps d'armée derrière l'Inn. Il n'avait laissé qu'une chaîne d'avant-postes sur la ligne de démarcation tracée entre les deux armées par le traité de Hohenlinden.

Le corps du général Klenau, détaché sur la droite, se réunissait, vers Stadt-am-Hof et Neumarkt, sur la rive gauche du Danube.

Le corps du Tyrol, commandé par le général Hiller, était disséminé, depuis Landeck jusqu'à Kufstein, sur tous les débouchés du Tyrol, ayant quelques bataillons de réserve vers Inspruck.

Les dispositions de l'ennemi n'étaient point encore assez prononcées pour juger s'il prendrait l'offensive en avant de l'Inn, ou s'il se bornerait à défendre le passage de cette rivière.

Le général en chef donna des ordres pour que, le 7 au matin, les avant-postes ennemis fussent repliés sur toutes les routes.

Le 7, le 8 et le 9, l'armée marcha sur l'Inn, culbutant quelques faibles postes, mais sans trouver de résistance; la seule division Legrand fut obligée de combattre pour occuper Dorfen.

Le 9, l'aile droite occupait Rosenheim, en avant-postes, étendant ses reconnaissances sur les bords de l'Inn.

Une des divisions du centre, commandée par le général Decaen, en pénétrant par la vallée de la Glon, avait poussé une brigade sur l'Attl, à hauteur d'Aibling, et devait pousser des partis vers Rott, pour reconnaître les bords de l'Inn dans cette partie.

Le général Richepanse avait forcé l'ennemi à entrer dans sa tête de pont de

Wasserbourg, en lui faisant une vingtaine de hussards prisonniers, et avait pris position de manière à couvrir les communications sur Haag, Ebersberg et Rosenheim.

Le lieutenant-général Grenier, avec deux divisions de son corps, suivi d'une des divisions du centre qui était en réserve, prit position sur les hauteurs qui dominent la plaine d'Ampfing, se plaçant par échelons sur la chaussée.

La brigade aux ordres de l'adjudant-commandant Ruffin était placée sur les hauteurs en arrière de Haun, la droite à Rammering et la gauche à Wörth, masquant par sa droite la tête de pont de Kraibourg, et devant se lier, par la gauche, avec la division Legrand.

La brigade aux ordres du général Desperrières alla s'établir à Aschau, pour couvrir ce débouché et observer l'Inn, en le remontant, jusqu'à Gars.

La brigade aux ordres du général Joba prit position à Reichertsheim, ainsi que les deux bataillons de grenadiers de cette division, pour y être en réserve.

La division aux ordres du général Legrand, marchant par la vallée de l'Isen, devait s'établir sur les hauteurs de la rive droite de l'Isen, entre Rattenkirchen et Kirchbrun.

Celle de réserve, aux ordres du général Hardy, devait être placée en réserve sur les hauteurs de Wörth; mais la division Legrand, ayant eu des défilés affreux à passer dans la vallée de l'Isen, et obligée de combattre l'ennemi pied à pied, ne put arriver qu'à hauteur de Taufkirchen, ce qui obligea le lieutenant-général Grenier à porter en ligne la division Hardy. Cette dernière vint donc se placer dans l'intervalle qui existait entre les divisions Ney et Legrand.

La division du centre, commandée par le général de brigade Grandjean, avait pris position en arrière de Haag.

Le général en chef, qui avait suivi les mouvements du général Grenier dans la soirée du 9, poussa jusqu'à ses avant-postes pour reconnaître la position de l'ennemi. Il avait un camp devant nous, qu'on jugea d'environ 15,000 hommes; mais le reste de l'armée, durant la nuit, pouvait déboucher par Kraibourg et Muhl Dorf. En conséquence, le général en chef ordonna au général Grandjean de se porter en avant de Haag, sur la route de Muhl Dorf.

L'intention du général en chef était de ne livrer la bataille qu'avec des forces réunies. Les corps qu'il jetait ainsi sur les routes de Rosenheim, Wasserbourg et Muhl Dorf, devaient seulement reconnaître les bords de l'Inn, si l'ennemi se tenait derrière cette rivière et dans ses têtes de pont; s'il débouchait, ils devaient alors le tâter avec assez de vigueur pour le forcer à dessiner promptement ses projets. C'était par la même raison, et pour ne rien compromettre, qu'il avait dirigé trois divisions ensemble sur la route de Muhl Dorf. Trois débou-

chés aboutissaient à cette chaussée, les ponts de Kraibourg, Muhl Dorf et Braunau; ce qui donnait à l'ennemi le moyen de se former avec plus de rapidité.

Pendant la nuit du 9 au 10, la majeure partie de l'armée ennemie vint passer, en effet, l'Inn à Muhl Dorf et Kraibourg. Le lieutenant-général Grenier fut en même temps prévenu que l'ennemi s'était emparé de Landsbut dans la journée du 9, et qu'un corps considérable remontait la Vils, et se dirigeait sur Dorfen, pour s'emparer de la tête du défilé dans le vallon de l'Ilsen; ce mouvement le détermina à renvoyer une brigade du général Legrand sur Dorfen, afin d'assurer la retraite de cette division, en cas qu'elle y fût forcée.

Le 10, à la pointe du jour, l'ennemi se déploya dans la plaine d'Ampfing. L'archiduc Jean commandait en personne, et les deux tiers de son armée, au moins, étaient en présence. Il commença l'attaque avec impétuosité sur tout le front, et parut vouloir s'emparer des bois qui se prolongent perpendiculairement sur la droite de la position d'Aschau, vers Lauterbach, en même temps qu'il débouchait par Kraibourg, sur Aschau même, que le général Desperrières était chargé de défendre, avec 2 bataillons de la 103^e et 3 escadrons de cavalerie.

Le général Ney, après avoir fait replier ses avant-postes jusqu'à sa ligne de bataille, dont la droite était à Heigerlohe, le centre en avant de Rammering, et la gauche à Haun, reprit l'offensive sur l'ennemi avec beaucoup d'avantage; il força 8 bataillons à se replier, et les repoussa à plus d'une demi-lieue du point d'attaque, leur faisant des prisonniers et leur enlevant une pièce de canon et deux caissons; mais, pendant ce mouvement, l'ennemi continuait à se déployer dans le vallon de l'Ilsen; il débordait fortement la gauche de la division Hardy, et s'était déjà rendu maître de toutes les hauteurs entre Rattenkirchen et Pfaffenkirchen. Un corps de 12,000 hommes, infanterie et cavalerie, continuait à marcher sur notre gauche, sans combattre, et cherchait évidemment à arriver sur la grande route, qui était notre seule retraite.

Le lieutenant-général Grenier fit marcher, de la droite vers la gauche, la brigade du général Joba, qu'il avait en réserve dans les bois, en arrière de Werth. Il fit en même temps repousser l'ennemi, plusieurs fois, sur tous les points d'attaque, et toujours avec succès; l'ennemi fit en vain plusieurs charges de cavalerie et d'infanterie. Notre ligne, de plus de 3,000 toises d'étendue, ne fut jamais entamée, pendant un combat de cinq heures sur le même champ de bataille.

Le général en chef, instruit que le lieutenant-général Grenier était fortement attaqué, lui envoya aussitôt l'ordre de se retirer, et au général Richepanse celui de faire appuyer sur Haag la brigade commandée par le général Walther; il arriva bientôt de sa personne sur le terrain. Voyant le grand développement des forces de l'ennemi, il s'assura que la plus grande partie de son armée était réunie de-

vant lui ; la retraite était ordonnée : il fit avancer la division Grandjean pour la soutenir. Elle se fit par échelons, et dans le meilleur ordre. Arrivé à Reichertsheim, l'ennemi faisait des efforts incroyables sur le point d'Aschau, et forçait le général Desperrières à se replier, après une très belle résistance, puisqu'il ramenait 600 ou 700 prisonniers. Les Autrichiens couronnaient déjà la crête des hauteurs et se portaient sur la sortie du défilé, par où la division Ney opérait sa retraite ; une partie de notre artillerie y était encore engagée.

Le lieutenant-général Grenier ordonna au chef de brigade du 2^e régiment de dragons de repasser le défilé, avec environ 150 chevaux, et de charger l'ennemi. Cet officier supérieur exécuta cet ordre avec autant de vigueur que de talent ; il gravit, sous le feu de l'infanterie, l'escarpement qu'elle couronnait, la dispersa, fit 100 prisonniers, en sabra un pareil nombre, et resta maître du passage. Le citoyen Hulot, jeune homme de dix-sept ans, sous-lieutenant, aide-de-camp du général en chef, se jeta dans la charge, et ramena plusieurs prisonniers.

L'artillerie débarrassée, la retraite se continua, avec le même ordre, sur la route de Haag. Arrivée à Sachsenstätt, une brigade aux ordres du général Boyer, faisant partie de la division Grandjean, y avait pris position. Le général en chef lui ordonna de soutenir l'effort de l'ennemi, pendant que les deux divisions Ney et Hardy feraient leur retraite, et de former leur arrière-garde jusqu'à la fin du combat.

Ces troupes fraîches, et qui n'avaient pas encore tiré un coup de fusil, continrent l'ennemi avec la plus grande vigueur. La 108^e fit une très belle charge, et le 4^e régiment de hussards se conduisit avec distinction.

Les divisions Ney et Hardy vinrent prendre position sur les hauteurs de Haag, et la division Legrand sur Dorfen, après avoir soutenu un combat très vif sur les hauteurs de Taufkirchen et Schwindach, point sur lequel l'ennemi s'était reporté aussitôt qu'il vit notre retraite décidée. La 42^e se distingua particulièrement dans ce combat, et, sans la ténacité et les sages dispositions du général Legrand, l'ennemi se serait encore emparé de Dorfen le même jour.

La division Grandjean se plaça sur les hauteurs de Ramsan, en avant de Haag. La brigade Walther, qui n'avait eu que quelques légers engagements avec des partis ennemis qui s'étaient coulés sur notre flanc gauche, prit position à l'embranchement des routes de Wasserbourg et Hohenlinden sur Haag.

Le résultat de cette journée a dû être pour l'ennemi une perte considérable, puisque plus de 800 prisonniers sont restés entre nos mains ; la nôtre est de 250 prisonniers, et de 500 à 600 hommes tués ou blessés.

Si deux divisions ont soutenu un combat de cinq heures contre une armée entière, et ont opéré devant elle leur retraite, sans éprouver un seul échec, on ne

peut l'attribuer qu'au courage et au sang-froid du soldat, et aux belles et vigoureuses dispositions des généraux.

Le lieutenant-général Grenier a déployé la plus grande habileté dans ses manœuvres, soit en pénétrant d'avance les projets de l'ennemi, soit en faisant ses dispositions pour résister à toutes ses attaques.

Le général Ney, dans cette journée, prudent et audacieux tour-à-tour, a parfaitement soutenu sa brillante réputation.

Le général Hardy, qui, la veille, avait pris le commandement de la division de réserve, s'est conduit avec la plus grande valeur; il a été blessé d'un coup de feu au milieu du combat.

Le général de brigade Daulhaune a ramené trois fois l'infanterie à l'attaque du village de Rattenkirchen, et, marchant à sa tête, s'en est emparé; il a eu ses habits criblés. Les généraux Desperrières, Joba, Bastoul et Fauconnet, les adjudans-commandans Desplanques, Ruffin, Lefol, le chef de brigade du génie Beaufort, le chef de brigade d'artillerie Fouché, et tous les officiers de l'état-major, aides-de-camp et adjoints, ont combattu avec valeur, et parfaitement secondé les opérations des généraux, et presque tous ont eu des chevaux tués. Le général Grenier a reçu une contusion à la cuisse; le frère du général en chef, son aide-de-camp, a eu un cheval tué sous lui par un boulet de canon.

L'artillerie a été remarquée par la justesse de ses tirs. Six bouches à feu, soutenues par 6 escadrons de hussards ennemis, écrasaient notre infanterie sur les hauteurs d'Heigerlohe; 6 pièces, servies par la 2^e compagnie du 7^e régiment d'artillerie légère et la 4^e compagnie du 8^e, ont arrêté l'ennemi, lui ont démonté 4 pièces dans moins de demi-heure, et fait sauter 3 caissons; elles l'ont même forcé enfin à se retirer, en nous abandonnant du canon: 2 bouches à feu s'étaient alors portées sur la crête des hauteurs; elles sont chargées et enlevées par les 2 escadrons de hussards ennemis qui s'étaient ralliés, à la faveur d'un bouquet de bois. Les canonniers se réunissent aussitôt, chargent à leur tour les hussards avec intrépidité, et ramènent leurs pièces. Le citoyen Jaziel, maréchal des logis, a eu dans cette charge le bras droit coupé d'un coup de sabre. En général, on ne saurait assez faire l'éloge de cette arme, soit dans les combats, soit pour son organisation. Elle est soignée avec une perfection étonnante dans tous ses détails; c'est un hommage bien juste à rendre au général Éblé qui la commande, et qui doit être compté, dans cette arme, comme un des meilleurs officiers de l'Europe.

Pour faire l'éloge des troupes, il ne faut que les nommer; toutes ont combattu, toutes ont fait des prodiges. Ce sont:

Les 15^e, 23^e, 103^e, 76^e, 53^e, 89^e demi-brigades, les 2^e et 13^e régimens de dra-

gons, 13^e et 19^e de cavalerie, 23^e de chasseurs, la 6^e compagnie du 2^e régiment d'artillerie légère, les 2^e et 3^e du 7^e, la 4^e du 8^e, la 3^e du 7^e à pied.

AFFAIRE DE HOHENLINDEN.

Le général en chef, après avoir vu nos troupes à l'abri d'être inquiétées par l'ennemi dans leur retraite, revint, dans la soirée du 10, à Haag, pour donner sur-le-champ l'ordre de réunir l'armée.

Les projets de l'ennemi étaient maintenant développés. La route de Wasserbourg, qu'il avait pour ainsi dire abandonnée; son armée réunie, marchant par la route de Muhl Dorf et la vallée d'Isen; un corps de 6,000 hommes, qui se dirigeait par Landshut sur Freising; le corps du général Klenau, qui avait passé le Danube sur Ratisbonne, pour se rejoindre au corps de Landshut, tout annonçait que l'ennemi voulait faire effort sur notre gauche, en même temps qu'un corps assez considérable se portait sur la chaussée d'Augsbourg, pour nous couper cette retraite, et nous rejeter au pied des montagnes, sur la route de Munich à Landsberg, où le corps du Tyrol, qui se trouvait sur nos flancs, devait, à son tour, inquiéter notre mouvement rétrograde.

Tel était le plan gigantesque adopté par l'ennemi; mais les mouvemens, trop grands et trop étendus qu'il entraînait, en rendaient nécessairement l'exécution très lente, et le général en chef avait tout le temps de réunir la plus grande partie de ses forces pour écraser la droite de l'ennemi avant que la gauche eût pu l'aborder.

En conséquence, il ordonna les dispositions suivantes : le lieutenant-général Grenier eut ordre de reprendre la position qu'il occupait le 7, sa droite à Hohenlinden, sa gauche à Harthofen. La division du centre, aux ordres du général Grouchy, devait prendre l'extrême droite de cette position.

Le général Legrand, qui formait la gauche, laissa, pour couvrir son flanc, 5 compagnies d'infanterie et 2 escadrons du 16^e régiment de chasseurs, à hauteur d'Herlkofen, vis-à-vis du débouché de Langdorf. La réserve de cavalerie fut mise à la disposition du lieutenant-général Grenier, et se porta derrière Hohenlinden, moins la brigade du général Espagne, qui fut dirigée sur Erdingen, avec 4 compagnies d'infanterie de la division Legrand, pour couvrir, dans cette partie, le flanc gauche de l'armée, ainsi que les communications de Munich.

Le général Richepanse, que la brigade Walther rejoignit par le chemin de Saint-Christophe à Ebersberg, se replia sur Ebersberg, et le général Decaen sur Zornoldingen. Le lieutenant-général Lecourbe rentra à Helfendorf et dans ses pre-

nières positions, en portant la plus grande partie de ses forces sur sa gauche, vers les sources de la Glon, à Pframming.

Les deux divisions du lieutenant-général Sainte-Suzanne, commandées par le général Colaud, eurent ordre de changer de direction, et de se porter sur Freising, à marches forcées, de manière à y être arrivées le 12.

La journée du 11 fut employée à l'exécution de tous ces mouvemens. L'ennemi suivit légèrement la division du général Grandjean, formant toujours l'arrière-garde des deux divisions qui avaient combattu la veille; le reste de l'armée fit sa retraite sans être poursuivi.

Le 11, l'ennemi porta son armée en avant de Haag, et, à huit heures du soir, les avant-postes du général Grouchy furent attaqués, ce qui fit présumer que l'avant-garde avait déjà débouché dans la plaine de Hohenlinden. D'un autre côté, le général en chef était instruit que, dans la vallée de l'Isen et du côté de Lendorf, il était arrivé un corps très considérable.

L'ennemi était donc en marche, et prenait décidément l'offensive, pour arriver sur Hohenlinden et déboucher dans la plaine; il était obligé de s'engager dans une forêt que la route traverse, et qui forme un défilé d'une lieue et demie, depuis Mattenpoet jusqu'à Hohenlinden.

Le général en chef envoya au général Richepanse l'ordre de se mettre en mouvement à la pointe du jour, et de marcher d'Ebersberg, par Saint-Christophe, sur Mattenpoet, pour tomber sur les derrières de l'ennemi. Le général Decaen reçut celui de suivre le général Richepanse, laissant un corps seulement sur Ebersberg, pour observer la chaussée, de concert avec les troupes du général Lecourbe, qui, de Pframming, avaient ordre de marcher sur Ebersberg, et prenaient en flanc tout ce qui avait voulu pénétrer au delà.

Le lieutenant-général Grenier eut ordre, si l'ennemi engageait le combat, de se borner à le soutenir jusqu'au moment de l'attaque, dont le général en chef donnerait lui-même le signal.

Le général en chef était, dès sept heures du matin, sur le champ de bataille; la neige tombait à gros flocons. L'ennemi commença par attaquer la droite du général Grouchy, appuyée à un bois qui longe la plaine de Hohenlinden, parallèlement et à gauche de la grande route, jusqu'aux environs d'Indingen. La 108^e était en bataille, la 46^e et la 57^e en colonnes, par échelons, le long de la lisière du bois. Le général Grouchy fit appuyer la 108^e par le 4^e de hussards, et 3 pièces d'artillerie, et laissa au général Bonnet le soin de soutenir cette attaque. Cette demi-brigade se maintint avec vigueur, et empêcha l'ennemi de faire des progrès. Alors 8 bataillons, dont 6 de grenadiers hongrois, filèrent sur la droite de la division Grouchy, pour la tourner au travers des bois, auxquels elle s'appuyait.

La 108^e, prise en flanc, fut un moment obligée de céder quelque terrain, et son chef de brigade, Marcognet, fut blessé et pris. La 46^e, qui, depuis longtemps, était exposée à un feu d'artillerie très vif, et le soutenait avec sa fermeté ordinaire, fut conduite, par le général Grandjean, au secours de la 108^e, à l'instant où l'ennemi, profitant de sa grande supériorité, débouchait des bois. Un demi-bataillon de cette demi-brigade, ayant à sa tête les généraux Grouchy et Grandjean, charge vigoureusement l'ennemi et le culbute, après une sanglante mêlée. Un demi-bataillon de la 57^e pénètre également dans le bois, plus à droite, pour aborder le reste de ce corps, qui s'était déjà très étendu sur son flanc. Ce fut le théâtre de combats partiels, aussi opiniâtres que glorieux ; on se battait corps à corps, et la victoire nous resta, avec un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels le général Spanocchi, qui conduisait cette affaire.

Les Autrichiens avaient simultanément, à leur attaque de flanc, fait un nouvel effort sur le front de la division Grouchy ; 2 escadrons du 11^e de chasseurs, soutenus par le 4^e de hussards, les chargèrent, et leur enlevèrent 5 pièces d'artillerie.

Pendant l'ennemi commençait à déboucher sur le général Ney, par les hauteurs de Burkrain et de Krainaker, sans que le feu se fût très vivement engagé.

C'est alors que le général en chef s'aperçut que les Autrichiens, sans vigueur dans leurs attaques, devenaient très incertains dans leurs mouvemens. La marche du général Richepanse pouvait leur être connue, et il était instant d'aborder leur front ; le général en chef en donna l'ordre au lieutenant-général Grenier.

Les généraux Ney et Grouchy forment à l'instant leurs colonnes d'attaque. Le général Ney reçoit l'ordre du général Grenier de pénétrer vivement, par la chaussée, sur la tête du défilé, et le général Grouchy de se diriger sur le même point, en culbutant la gauche de l'ennemi. Le général Ney marche avec une telle vigueur, que, dans un instant, il a pris 8 à 10 pièces de canon à l'ennemi, et plus de 1,000 prisonniers. Le général Grouchy, obligé à un mouvement plus étendu, marche avec une égale rapidité. On approchait de l'heure à laquelle le général Richepanse devait déboucher sur Mattenpœt.

En effet, ce général était parti de Saint-Christophe, à sept heures du matin, avec sa division. Déjà la 8^e demi-brigade de ligne, le 1^{er} régiment de chasseurs et la 48^e, avaient dépassé le village, lorsque l'ennemi, manœuvrant de la route de Haag à Wasserbourg, par la vallée d'Albachingen, vint prendre la division en flanc, à hauteur du bataillon de la 14^e légère, qui en formait à peu près le centre. Une fusillade très vive se fit entendre. Le général Richepanse, qui était à la tête de la colonne, arrêta un instant sa marche ; mais il était engagé dans des chemins affreux par un guide qui s'était égaré lui-même, et qui n'avait pu reconnaître la

route, à raison de la grande quantité de neige qui tombait, et qui ne permettait pas à l'œil de démêler les objets à dix pas devant soi. La tête de la colonne ne pouvait que continuer son mouvement en avant, sans qu'il lui fût possible d'en faire un rétrograde. Alors le général Richepanse ordonna au général Drouet, dont la brigade se battait avec l'ennemi, de l'occuper fortement, jusqu'au moment où le général Decaen serait arrivé pour le dégager, et lui permettre de rejoindre la tête de la division, qui continue sa marche sur Mattenpœt, où elle doit arriver, d'après les ordres du général en chef.

Cette détermination prise, il continue sa marche, et arrive, après des difficultés extrêmes, sur Mattenpœt, où il trouve des cuirassiers de Nassau pied à terre, qu'il fait prisonniers. La 8^e de ligne traverse le village, et se forme en avant, le 1^{er} de chasseurs à sa droite, et les 6 pièces d'artillerie, qui avaient suivi, se placent sur le front; la 48^e marche ensuite, et se forme à la gauche de la 8^e.

La ligne que venait de prendre le général Richepanse était parallèle à la grande route, qui passait à portée de fusil de Mattenpœt; la gauche de la 48^e, qui finissait son mouvement, se trouvait pour ainsi dire à hauteur du point où la chaussée pénètre dans la forêt de Hohenlinden. Le général Richepanse avait devant lui environ 8 escadrons de cavalerie et 7 à 8 bouches à feu. Pendant que la 48^e finit de se former, le 1^{er} de chasseurs essaie une charge sur la cavalerie ennemie; il aborde avec vigueur, mais un escadron, masqué par un pli du terrain, le prend en flanc, et il est forcé de venir se reformer sur la droite de la 8^e. Alors le général Richepanse, cerné de toutes parts, ignorant si le général Drouet parviendrait à se dégager, avec le reste de sa division, sentant la nécessité de ne pas donner à l'ennemi le temps de juger sa faiblesse, se détermine à se porter en masse sur la grande route et à marcher, rapide comme la foudre, sur les derrières de l'ennemi.

Dans cette marche audacieuse, le général Walther, à la droite, doit marcher, contenant la cavalerie qui est devant lui; le général Richepanse, à la gauche, doit pénétrer dans la forêt. Il forme ses troupes en colonne par demi-bataillons, arrive sur la grande route, fait tête de colonne à gauche, et se dirige vers la forêt. L'ennemi, pour en défendre l'entrée, arrive avec trois pièces d'artillerie; plusieurs décharges à mitraille et la fusillade la plus vive n'ont point arrêté notre mouvement. Alors l'ennemi réunit 3 bataillons de grenadiers hongrois, qui, formés en colonne serrée, avancent au pas de charge.

Dans ce moment décisif, le général Richepanse se retourne et fixe l'œil du soldat : il étincelle; sûr de ses braves, il leur dit : *Grenadiers de la 48^e, que dites-vous de ces hommes-là? — Général, ils sont morts!* A ces mots, ils se précipitent, l'ennemi est culbuté. L'impulsion donnée, la colonne renverse, comme un torrent, toutes les masses qui lui sont successivement opposées.

Dans le même moment, le général Ney, qui poursuit les Autrichiens avec la plus grande vigueur, arrive à la sortie du défilé, vers Hohenlinden; ils essaient encore de s'y défendre, mais ils sont aussitôt enfoncés. Le général Ney pénètre, et l'on voit une colonne énorme qui, pressée de toutes parts, flotte, tourbillonne, et finit par se précipiter dans la forêt, que la route traverse. Des cris affreux se font entendre, c'est la mort qui poursuit les fuyards à travers les sapins, derrière lesquels ils cherchent vainement un asile; ce n'est qu'en implorant la générosité du vainqueur qu'ils échappent au carnage. La chaussée couverte, il n'y a qu'un instant, de milliers de soldats, n'offre plus maintenant que des cadavres épars, des chevaux épouvantés, sans maître qui les guide, des chariots, des caissons renversés, et 87 pièces d'artillerie en notre pouvoir. Au milieu de cette scène de désordre et d'horreur, les généraux Richepanse et Ney, encore éloignés, ont poussé simultanément des partis l'un sur l'autre, qui se reconnaissent et viennent annoncer, chacun de leur côté, que la réunion est opérée. Le général Richepanse revient aussitôt au soutien du général Walther, engagé avec la cavalerie, qu'on a combattue en sortant de Mattenpøt; les généraux Ney et Grouchy marchent après lui, et nos troupes, pleines de joie et d'orgueil, défilent successivement sur ce terrain couvert de tant de trophées.

Le général Richepanse, en revenant sur ses pas, rencontre le général Walther, grièvement blessé par une balle qui lui traverse le corps; mais la vie de ce brave et digne officier est sans danger. Porté par ses soldats, ses yeux peignent moins la douleur que la joie d'une brillante victoire. Le général Richepanse sent toute la perte qu'il vient de faire, s'arrête un instant près de lui, et revient à ses troupes. Il borde d'infanterie la forêt dont nous étions maintenant les maîtres, et débouche avec la cavalerie sur l'ennemi, qui ne fait plus devant lui qu'une retraite précipitée; le reste de sa division l'avait rejoint, elle avait été dégagée par le général Decaen. L'avant-garde de ce général, commandée par le chef de brigade Laffond, avait trouvé le général Drouet engagé sur le plateau de Saint-Christophe, où il n'avait aucun terrain pour se former. Le chef de brigade Laffond, avec le 3^e bataillon de la 14^e légère et un escadron du 6^e régiment de chasseurs, aborde franchement l'ennemi et le repousse; c'est là que le chef d'escadron Montaulon, ayant son cheval tué sous lui, se met à la tête de l'infanterie, et charge plusieurs fois avec elle. L'ennemi fait avancer ses réserves, et force nos troupes à la retraite. Alors le général Decaen ordonne au général Kniazewitz de pénétrer par la gauche et l'intérieur du bois, sur la chaussée entre Mattenpøt et Hohenlinden. Ce mouvement, exécuté, dégage le général Drouet, en même temps qu'il achève la déroute de l'ennemi, vers la chaussée.

La bataille était gagnée, le centre de l'ennemi était exterminé; mais sa droite

et sa gauche combattaient encore. Le lieutenant-général Grenier, avec les deux divisions Legrand et Bastoul, et la réserve de cavalerie, était resté sur la gauche. Il avait encore conservé près de lui la brigade de réserve du général Ney, composée du bataillon de grenadiers de sa division, du 13^e de dragons et du 19^e de cavalerie. Avec ces troupes, il soutient les efforts de M. Baillet-Latour, vers les débouchés de Burkrain sur Hohenlinden, tandis que le général Legrand combattait également sur Harthofen, et le général Bastoul sur Buch et Forsteren. L'ennemi avait sur cette ligne une supériorité numérique de plus de moitié, avec un champ de bataille très avantageux. Le général Grenier, voyant le succès de l'attaque du centre, se décida à prendre lui-même l'offensive, malgré son infériorité; l'attaque est ordonnée; l'ennemi se bat avec une vigueur étonnante, mais les divisions Legrand et Bastoul font des prodiges de valeur; plusieurs fois les corps se mêlent, les positions sont prises et reprises, les 51^e et 42^e demi-brigades sont chargées en flanc, plusieurs fois, par la cavalerie, sans être un instant ébranlées; enfin la droite du général Legrand culbuta l'ennemi dans les défilés de Lendorf, tandis que le général Bonnet, avec une brigade de la division Bastoul, le jeta sur Isen, et il se retire en nous abandonnant près de 1,500 prisonniers et 6 pièces de canon. Le chef du 5^e régiment de chasseurs a été dangereusement blessé, et le chef de la 42^e a eu son cheval tué sous lui, dans ce combat opiniâtre.

L'ennemi faisait encore de grands efforts sur le centre du général Bastoul et la réserve du général Ney. Le général Grenier donne ordre au général d'Hautpoul d'arriver avec ses trois régimens de cavalerie, soutenus par le bataillon de grenadiers du général Ney. Ces nouvelles troupes mettent le général Bastoul en mesure de former ses colonnes d'attaque, et de marcher sur l'ennemi, qui avait pris une nouvelle ligne, en avant des bois, sur les hauteurs de Dattling. Le général Bonnet, qui venait de le forcer sur l'Isen, soutenu d'un bataillon de la 42^e, et de la cavalerie commandée par le général Fauconnet, fait un mouvement, se porte sur le flanc droit de l'attaque, tandis que la brigade de réserve, commandée par le général Joba, s'ébranle pour le déborder sur son flanc gauche. L'ennemi ne peut résister à ce dernier effort; il se replie en désordre, et nous abandonne du canon et beaucoup de prisonniers. Le général Bastoul, dont la conduite dans toute cette journée mérite les plus grands éloges, est grièvement blessé dans cette attaque.

Le général en chef, entendant le combat très vif que soutenait le lieutenant-général Grenier, arrêta la 108^e demi-brigade et 2 bataillons de la 57^e, pour les faire rétrograder vers Hohenlinden et servir de renfort. Ces troupes marchèrent avec la plus grande célérité, mais l'ennemi était en pleine déroute lorsqu'elles arrivèrent.

A la droite, le général Decaen, en quittant Ebersberg pour suivre la division Richepanse sur Mattenpœt, avait laissé un corps de 1,200 hommes, commandés par le général Debilly, pour couvrir la route de Wasserbourg, et donner le temps aux troupes du général Lecourbe d'y arriver. Dans sa marche, il dégage la portion de la division Richepanse, qui avait été coupée. Un corps de 900 Autrichiens, sans retraite par le mouvement rapide du général Grouchy sur la tête du défilé dans la plaine de Hohenlinden, cherche à se faire jour sur Wasserbourg, et attaque la brigade du général Durutte. Ce général fait avancer deux compagnies de la 14^e légère, dont une de carabiniers. On se fusille un moment, mais l'adjutant-major Cormil s'indigne que des hommes forcés prisonniers tentent d'opposer encore de la résistance, il s'élançe au milieu d'eux et leur ordonne de se rendre; ils posent les armes.

Le général Decaen, reportant le général Kniazewitz avec la légion polonaise à Saint-Christophe, pour couvrir son flanc droit et observer le corps qui avait attaqué, le matin, la division du général Richepanse, continue sa marche sur Mattenpœt; mais trouvant la division Grouchy qui filait pour sortir de la forêt, il ordonne au général Durutte de changer de direction et de marcher par Albiszingen, sur Haag, pour couper une seconde fois à l'ennemi son chemin de retraite. Dans le même moment, le général Kniazewitz lui annonce qu'il est vigoureusement attaqué par l'ennemi; le général Decaen lui ordonne de se maintenir dans sa position, et ce général, à la tête de sa légion, se soutient avec la plus grande valeur, jusques au moment où le général Durutte, marchant sur Albiszingen, et dépassant le flanc droit de l'ennemi, le force à la retraite. Dans les combats que le général Decaen a eu à soutenir dans cette journée, ses troupes se sont montrées de la manière la plus distinguée. Sa division a fait trois mille prisonniers, parmi lesquels 50 officiers, dont deux colonels, et pris 7 pièces de canon.

Il était six heures du soir, et la nuit vint sauver l'armée ennemie de sa destruction totale. Dès quatre heures, la bataille était gagnée avec une telle supériorité, que, dans une journée d'été, où l'on aurait eu cinq heures encore pour combattre, les Autrichiens n'eussent pas ramené 10 pièces de canon, et plus de la moitié de leur armée eût été détruite.

Les résultats de cette journée sont : 11,000 prisonniers, dont 179 officiers, parmi lesquels les généraux Dero y et Spanocchi, 4 colonels, entr'autres le prince de Ligne, et 100 pièces de canon tombées en notre pouvoir. L'histoire de la guerre n'offre point d'exemple d'une aussi grande quantité d'artillerie de bataille, prise sur une armée autrichienne dans une seule affaire.

Une victoire aussi décisive doit être attribuée, sans doute, à la hardiesse et

à l'habileté des premières dispositions, mais on ne saurait assez admirer la précision et la vigueur brillante avec laquelle elles ont été exécutées. Généraux, officiers et soldats, tous se sont surpassés. Plusieurs soldats, en se battant comme des lions, disaient : *Je ne veux pas mourir d'aujourd'hui, pour voir la fin d'un si beau jour !*

Le lieutenant-général Grenier a montré à l'ennemi, que si avec deux seules divisions il savait combattre et se retirer fièrement devant une armée entière, moins inférieur, il savait aussi vaincre, et surtout poursuivre plus vigoureusement qu'il ne l'avait été. Il a parfaitement secondé le général en chef.

Les généraux Ney, Richepanse, Grouchy, Bastoul, Legrand et Decaen, ont eu un rôle trop brillant dans cette journée pour que le général en chef ait besoin d'y joindre un éloge.

Les généraux Kniazewitz, Durutte, Grandjean, Boyer, Lahorie, Drouet, Bonnet et Saligny, ont donné des preuves des plus grands talents militaires. Le général Daultanne a eu un cheval tué sous lui, ainsi que l'adjudant-commandant Lefol.

Les adjudans-commandans Desplanques, Darbois et Plauzanne, sont particulièrement cités par les généraux de division auxquels ils sont attachés. Le général Richepanse donne des éloges au citoyen Label, officier du génie, ainsi qu'au citoyen Sarrut, chef de brigade, au chef d'escadron Baron, au capitaine Crabé, du 5^e de hussards, au lieutenant Lapointe, du 1^{er} de chasseurs. Le général Decaen loue également la conduite du chef de brigade du 5^e régiment de chasseurs, le citoyen Laffond, ainsi que celle du citoyen Montaulon, chef d'escadron.

Tous les chefs de corps et les officiers d'état-major, aides de camp, adjoints, officiers du génie, se sont comportés de la manière la plus distinguée. Le premier aide de camp du général en chef, le chef de brigade Leguay, a eu un cheval tué; l'adjudant commandant Maximilien Lamarque en a eu un blessé. Les adjudans-commandans Lenormant et Guillot se sont aussi distingués. Le capitaine Grimaldi, aide de camp du général Grouchy, a eu le bras percé d'une balle. Les citoyens Strolz, Deléée et Rapatel, tous trois aides de camp du général en chef, ont percé plusieurs fois la ligne ennemie, pour porter des ordres au général Richepanse.

Notre perte ne s'élève qu'à environ 1,200 hommes, tant tués que blessés; celle de l'ennemi doit être énorme, on la porte à 7 ou 8,000 morts ou blessés.

Il me serait impossible, citoyen Ministre, de vous nommer tous les braves qui ont des droits aux éloges particuliers de leurs généraux. Le développement du terrain sur lequel on a combattu, et le grand nombre d'hommes qui ont agi dans cette journée mémorable, entraînent nécessairement l'oubli de beaucoup de faits

dignes de l'admiration nationale. A mesure que les rapports me les feront connaître, je m'empresserai de vous les transmettre, pour solliciter du Gouvernement les récompenses qui leur sont dues.

A la suite de cette journée, le général de brigade Espagne fut attaqué à Erdingen, vers minuit, par un corps de 1,200 chevaux et 700 hommes d'infanterie. Ce brave officier, trop actif pour pouvoir être surpris, chassa l'ennemi, malgré son infériorité, et conserva le point qu'il était chargé de défendre.

II. Rapport du 12 au 18 frimaire au IX (3 — 9 décembre 1800).

La bataille de Hohenlinden, si brillante et si décisive, devait amener les plus grands résultats. Pour les obtenir, il fallait porter rapidement l'armée sur Salzbourg. De là on prenait le Tyrol à revers, on coupait de l'armée d'Allemagne le corps engagé dans la vallée de l'Inn, depuis Kufstein jusque dans l'Engadine. On menaçait les routes directes de Vienne sur l'Italie, et, si les Français, victorieux sur les bords de l'Adige et du Mincio, poursuivaient vivement les Autrichiens, battus sur ces deux rivières, ceux-ci étaient forcés de se rejeter au fond de la Hongrie, pour y trouver une retraite assurée. Mais pour arriver à Salzbourg, il y avait deux barrières à franchir : l'Inn et la Salza.

L'Inn, que Turenne lui-même, dans ses Mémoires, a désigné comme une ligne des plus redoutables, est une rivière dont le lit, creusé par des eaux torrentueuses, est bordé sur la rive droite par une chaîne de rochers, qui s'étend, presque sans interruption, depuis les Alpes jusqu'à son embouchure. Braunau et Kufstein, deux anciennes places, bâties sur cette rivière, avaient été remises en état de défense, de manière à mériter un siège en règle. Les ponts de Muhlendorf, Kraibourg et Wasserbourg, auxquels aboutissent les différentes chaussées sur les deux bords, étaient couverts par des ouvrages d'un grand développement, et armés d'une nombreuse artillerie. Le pont de Rosenheim était rompu et garni de matières combustibles; le feu pouvait à tout instant en consumer les débris. C'est dans ce formidable appareil que l'Inn se présentait à nous, pour en forcer le passage.

Le général en chef ordonna au lieutenant-général Lecourbe de se porter sur Rosenheim, de nouveau, et de chercher, entre cette ville et Kufstein, l'endroit le plus facile et le plus avantageux, pour y jeter un pont. L'équipage de pont qui était à Munich fut mis à sa disposition.

Le centre et la gauche devaient continuer leur marche sur Muhlendorf, de ma-

nière à en resserrer la tête de pont et à menacer celles de Kraibourg et de Braunau, tandis que le général Decaen, avec une partie de sa division, était destiné à couvrir les débouchés de Wasserbourg. Le but de cette manœuvre était de porter toute l'attention de l'ennemi vers le Bas-Inn. Son aile droite, qui, à la bataille de Hohenlinden, était le corps qui avait le moins souffert, était également rejetée sur le pont de Braunau, et forcée par là à trois ou quatre marches de plus, pour se reformer derrière l'Inn, et arriver par le point de notre passage.

Ensuite de ces dispositions, le lieutenant-général Lecourbe se mit en mouvement. Le 13 et le 14, il occupait une seconde fois Rosenheim et les bords de l'Inn. Ces jours-là, les troupes qui couvraient son flanc droit avaient été vivement attaquées sur les débouchés du Tegernsee et de l'Ammersee. Mais la 10^e légère et la 37^e de ligne s'étaient vaillamment maintenues dans leurs positions, contre des forces supérieures, et avaient même fait des prisonniers.

Deux divisions du centre se mirent également, le 13, à la poursuite de l'ennemi, sur la route de Haag, et, le 14, la division Richepanse était en position à Ramering, son avant-garde à Ampfing, et ses avant-postes jusque sous les retranchemens de Muhldorf. La division Grouchy, en échelons sur la chaussée, couvrait le débouché d'Aschau, et serrait la tête de pont de Kraibourg. Le général Decaen était en position sur la route d'Ebersberg, bloquant le pont de Wasserbourg. Le général Ney, formant la droite de l'aile gauche, appuyait sa droite à Wert, sur l'Isen, se liant à la gauche du général Richepanse; le général Legrand, sa droite à Leupbruck, en communication avec le général Ney, étendait sa gauche vers Sieg, jetant des partis sur la Vils, jusqu'à Welden.

La division du général Bonnet était établie en réserve sur les hauteurs de Schwindeck.

La réserve de cavalerie était encore sur Hohenlinden.

Dans la soirée du 14, le général Lecourbe fit passer au général en chef le rapport de ses reconnaissances : le point de Neupeuren, entre Kufstein et Rosenheim, avait été reconnu comme le plus avantageux pour l'établissement d'un pont. Ses préparatifs pouvaient être achevés le 18 au matin, de très bonne heure : le centre avait, dès lors, assez prononcé son mouvement sur Muhldorf, pour produire l'effet qu'on devait en attendre.

En conséquence, le général en chef donna l'ordre aux deux divisions Richepanse et Grouchy de se replier, pour marcher par Haag et Ebersberg sur Aiblingen, et se trouver, le 17 au soir, sur ce point, prêtes à soutenir le général Lecourbe.

Le général Decaen eut ordre de laisser sur Wasserbourg les troupes qui l'observaient, et de marcher, avec le reste de sa division, d'Ebersberg sur Aiblingen, où il arriva le 16.

L'aile gauche devait remplacer les deux divisions Richepanse et Grouchy dans les positions qu'elles venaient d'abandonner, ayant une réserve à Haag, prête à soutenir les troupes devant Wasserbourg, si l'ennemi tentait quelque sortie sur ce point : la réserve de cavalerie, pour les recevoir, si elles étaient repliées, marchait également de Hohenlinden sur Ebersberg.

Le général Colaud était arrivé, le 14, à Erding.

Le 15 et le 16 furent employés à exécuter ces différentes dispositions.

Le 17, les trois divisions du centre étaient placées en échelons sur la route de Rosenheim à Aiblingen.

Le général Grenier, en position devant Muhlendorf, avait ordonné au général Legrand, toujours resté sur la rive gauche de l'Isen, de jeter un corps de cavalerie et d'infanterie d'environ 1,200 hommes par Neumarkt, sur les routes de Schärding et Braunau, afin de donner de l'inquiétude sur tout le front de l'ennemi.

Le général Colaud avait fait marcher une brigade sur Taufkirch, à la rive droite de l'Isen, pour lier les généraux Ney et Legrand.

Le général en chef avait en même temps ordonné qu'on fit partir de Munich tous les bateaux qu'on pourrait y réunir, pour les porter sur Erding. Les chevaux de luxe furent mis en réquisition pour donner plus d'éclat à cette opération, qui, faite avec précipitation, dut faire croire aux Autrichiens que nos démonstrations, sur la droite, n'avaient d'autre but que de masquer nos mouvemens sur le Bas-Inn.

A la droite, le général Lecourbe avait fait son rassemblement de manière à être rendu, dans une marche de nuit, sur Neupeuren. La veille, une brigade de la division Gudin, commandée par le général Laval, avait repoussé l'ennemi dans la vallée, jusque vers Kufstein, l'éloignant ainsi du point du passage, et le forçant, par une attaque vigoureuse, à se tenir sur la défensive, pour un jour ou deux. Dans ce combat, 3 compagnies de la 36^e avaient suffi pour enfoncer 3 bataillons autrichiens, et leur avaient fait 200 prisonniers.

Tous les préparatifs étaient faits et toutes les dispositions prises, dès le 17 au soir, pour établir le pont sur Neupeuren.

L'Inn, dont le cours est fréquemment semé de petites îles, se trouve, à Neupeuren, resserré dans un seul canal extrêmement rapide, et offrant un ancrage peu sûr. Les chemins qui y aboutissent sur la rive droite sont très mauvais ; mais c'est le seul point où la rive gauche ne soit pas dominée. En y établissant un feu d'artillerie supérieur, on peut éteindre celui de l'ennemi, et l'éloigner assez pour qu'il ne puisse inquiéter les travailleurs, et s'opposer à la formation des premières troupes qui abordent sur la rive droite.

Le 18, à six heures du matin, le signal est donné. Le général Montrichard, dont la division devait passer la première, a disposé ses troupes. Le général d'artillerie Lemaire a mis en batterie 28 pièces de canon : le chef de bataillon du génie Galbois, les capitaines de pontonniers Henri et Nègre se sont jetés dans les premières barques. Tous ces officiers mettent un tel concert dans leurs opérations, que dans deux heures et demie le pont est jeté, et 8 bataillons, passés dans diverses embarcations, sont déjà sur la rive droite.

L'ennemi, forcé de s'éloigner par un feu d'artillerie assez vif, ne cherche plus à s'opposer au passage, et, sans livrer de combat, va prendre la position de Stephanskirchen, où il paraît décidé à nous attendre.

Le lieutenant-général Lecourbe, dans la nuit du 17 au 18, avait fait aussi établir une batterie de 8 pièces de canon sur le pont de Rosenheim. Son feu, dirigé sur la culée qui restait, devait empêcher l'ennemi d'incendier les arches qui n'étaient point endommagées. On espérait ainsi n'avoir que de légères réparations à faire, et ouvrir dans peu d'heures, aux divisions du centre, un passage sur Rosenheim, même en leur évitant un long détour. Mais vainement les 8 pièces d'artillerie, commandées par le chef de bataillon Prost, firent-elles des efforts pour croiser leur feu sur la culée. En vain le 2^e bataillon de la 38^e, commandé par le chef de brigade Gauthier, s'établit-il sur les bords de la rivière, malgré les décharges continuelles de l'artillerie ennemie ; ni le courage de ce bataillon, ni celui de quelques soldats qui se jetèrent à l'eau, ne purent arrêter l'incendie.

C'est là que deux sapeurs, passés dans une petite barque sur la rive droite, l'un armé d'un sabre, et l'autre seulement d'une rame, se jettent sur un poste autrichien, qu'ils mettent en fuite, et ramènent 15 prisonniers.

Le pont de Rosenheim entièrement détruit, les divisions Grouchy et Decaen se portent à Neupeuren, pour y passer l'Inn et marcher au soutien du général Lecourbe. La division Richepanse reste seule devant Rosenheim. Tout le corps mobile de l'aile droite était déjà sur la rive opposée, dès onze heures du matin. Le lieutenant-général Lecourbe, se doutant que l'ennemi pourrait tenir la position de Stephanskirchen, ordonna au général Gudin de couvrir les hauteurs de Neupeuren, et de porter la brigade de Puthod sur Endorf, en longeant le Simsec, pour couper à l'ennemi la chaussée de Traunstein et, par conséquent, sa retraite sur Salzbourg.

Le général Montrichard eut ordre de marcher directement sur Stephanskirchen, par Rordorf. Ce général trouva, en effet, les Autrichiens, qui se formèrent sur la position de Stephanskirchen, assurés que le pont de Rosenheim ne pouvait être réparé : ils avaient leur droite appuyée sur les hauteurs qui bordent l'Inn, vis-à-

vis cette ville ; leur front était convert par un ruisseau qui coule au pied d'un escarpement, et sort du Simsee, où la gauche de l'ennemi s'appuyait.

Une forte avant-garde, destinée sans doute à nous empêcher de pénétrer dans la route de Wildenwarth à Rosenheim, et à laquelle nous ne pouvions arriver que par des défilés et des marais, occupait Rordorf. Le général Montrichard ordonna au général Schinner de descendre le long de la rivière avec deux bataillons de la 84^e, tandis que le général Roussel, avec sa brigade, composée de la 109^e, marchait, par la droite, sur Lauterbach et Goukingen.

Les mauvais chemins ayant retardé la marche de la cavalerie et de l'artillerie, il s'engagea, sur les hauteurs de Goukingen, une fusillade des plus suivies. L'ennemi, supérieur en nombre, et surtout protégé par son artillerie, commençait à faire des progrès, lorsque deux pièces de canon arrivèrent enfin avec un bataillon de la 36^e. Alors, le général Roussel, à la tête de la 109^e, fait charger l'ennemi à la baïonnette : de tous côtés l'on bat la charge, et les Autrichiens sont repoussés et chassés de tous les bois, qu'ils avaient garnis d'une nombreuse infanterie. Au même instant, le général Schinner, avec la 84^e, arrive sur leur flanc droit, et les force à se retirer derrière le ruisseau ; le 9^e de hussards et la 109^e le passent après eux et s'emparent de leur position : ils ont une centaine d'hommes tués, et on leur fait 300 prisonniers, tant du corps de Condé que de ceux de Kautitz, Manfredini, 60^e, Waldeck-dragons, etc., etc.

La brigade du général Puthod, n'ayant pu arriver le même soir sur Endorf, à cause des mauvais chemins, l'ennemi fit, pendant la nuit, sa retraite sur ce point.

Les généraux Montrichard, Schinner et Roussel, se sont distingués ; la 109^e et la 84^e se sont montrées les mêmes, ne connaissant pas d'obstacles, surtout commandées par leurs chefs, Lamez et Lancey.

Le chef de bataillon Montfort, commandant les premières troupes de débarquement, a montré beaucoup d'intelligence.

Le chef de brigade Ducheyron, commandant le 9^e de hussards, s'est distingué avec son régiment. L'adjutant-général Dégouges a montré beaucoup d'intelligence et de bravoure. Notre perte, dans ce combat, s'est réduite à une vingtaine de blessés.

Le passage s'est effectué sans perdre un seul homme. Le lieutenant-général Lecourbe se plaît à attribuer cet heureux résultat au concours de tous les chefs qui y ont coopéré : les généraux Montrichard, Lemaire, le chef de bataillon Galbois, les capitaines de pontonniers Nègre et Henry, le lieutenant Schemith ; et au dévouement de tous les officiers et soldats.

Il fait aussi les plus grands éloges du courage et du zèle qu'ont déployés, dans

cette journée, son chef d'état-major Porson, ses aides de camp Noisel, Foulon et Vadeleux, et, en général, tous les officiers de son état-major : les citoyens Chappe, Latour, Laroche et Salomon; ce dernier a passé avec les premières troupes.

L'ennemi a présenté dans cette journée environ 12,000 hommes; jamais on n'a mieux pénétré ses projets, et jamais, par conséquent, on n'a exécuté des manœuvres plus justes que celles qui ont eu lieu dans le courant de cette opération. Le général en chef présumait que c'était la droite que l'ennemi voudrait dorénavant opposer à nos efforts, comme le corps le moins ébranlé par la bataille de Hohenlinden, et il avait, en conséquence, ordonné au centre de se porter sur Kraibourg et Muhldorf, pour la jeter sur Braunau, et la forcer ainsi à trois ou quatre marches, si elle voulait arriver sur le point de notre passage.

En effet, le jour même, elle arrivait à Wasserbourg à marches forcées; trois de ses régimens seulement, d'après le rapport des prisonniers, avaient pu se joindre, vers les deux heures après midi et au moment même où nous marchions sur Stephanskirchen, à la légion de Condé et aux Wurtembergeois, qui, depuis l'ouverture de la campagne, avaient été jetés entre Wasserbourg et Kufstein, pour observer cette partie du cours de l'Inn.

III. Rapport du 18 au 24 frimaire an IX (9-15 décembre 1800).

Le jour du passage de l'Inn, l'aile droite, qui avait combattu, prit position sur la route de Rosenheim à Salzbourg, sa droite sur Endorf, où elle ne put être rendue que très tard, à raison des distances qu'elle avait eues à parcourir.

Le général Decaen vint se placer, sa droite liée avec la gauche du lieutenant-général Lecourbe, et sa gauche à l'Inn, vers le pont de Rosenheim. Le général Grouchy resta en réserve sur Rordorf. Dans la nuit du 18 au 19, il fut établi un second pont de bateaux à Rosenheim, pour que le général Richepanse, le lendemain de très bonne heure, pût passer sur la rive droite. On se mit également à réparer l'ancien pont, mais il fallait deux fois vingt-quatre heures pour l'achever.

Le corps ennemi que nous avions combattu avait fait sa retraite sur Seebruck.

Il s'agissait maintenant de se porter rapidement sur la Salza, pour que l'ennemi, encore étonné du passage de l'Inn, cette première et formidable barrière, n'eût pas le temps de s'y former, et de songer à des projets de défense.

En conséquence, le lieutenant-général Lecourbe reçut l'ordre de se porter, dès le 19, sur Seebruck, à la tête du Chiemsee, pour le poursuivre vigoureusement, et le rejeter de l'autre côté de la Salza; il fut prévenu que la division du général Grouchy marcherait en soutien.

Les généraux Richepanse et Decaen devaient marcher, le même jour, sur la

chaussée de Wasserbourg à Salzbourg, le premier par la route qui côtoie la rivière, le second par celle qui tombe sur Obering. Ce mouvement avait pour but d'obliger l'ennemi à évacuer ses têtes de pont sur l'Inn, jusqu'à l'embouchure de la Salza, et à ouvrir ainsi un nouveau passage au général Grenier, qui, avec deux divisions, marchait sur Wasserbourg. Le général Ney devait passer à Muhl-dorf, aussitôt que l'ennemi l'aurait abandonné.

Le lieutenant-général Lecourbe se mit en mouvement dès le 19 au matin. Le général Gudin formait la tête, et la division Montrichard suivait en échelons. L'ennemi ne tint que faiblement jusqu'à Seebruck; le 8^e de hussards exécuta quelques charges partielles sur les dragons de Waldeck, qui couvraient la retraite, et le chef de brigade Marulas, commandant l'avant-garde, ramassa deux cents prisonniers, dont 80 chevaux pris dans les charges.

Le 20, ces deux divisions continuèrent leur mouvement, pour se porter en avant de Traunstein. Le pont de Seebruck ayant eu trois arches coupées, la colonne fut retardée de trois heures. On reconnut enfin un gué à la tête du Chiemsee; l'artillerie y passa aussitôt, ainsi que la cavalerie, qui prit deux ou trois cents fantassins en croupe.

L'ennemi tenait en position en position; le chef de brigade Marulas, commandant l'avant-garde, ordonna quatre charges consécutives sur la cavalerie ennemie; elles furent parfaitement exécutées, et valurent environ 300 prisonniers, parmi lesquels 100 dragons ou hussards. Le 5^e de hussards se distingua.

Le lieutenant-général Lecourbe prit, le soir, position en avant de Traunstein. Un bataillon de la 36^e et 25 chevaux avaient eu ordre de longer le Chiemsee, par la droite, pour éclairer les débouchés sur le Tyrol et Reichenhall. Cette colonne rejoignit, n'ayant trouvé dans sa marche que quelques partis qui avaient fui à son approche.

Le 21, au matin, les colonnes aux ordres des généraux Gudin et Montrichard se mirent en mouvement, par le chemin de Traunstein à Salzbourg. La gorge étant étroite, les corps marchaient en échelons, et à distance.

Le lieutenant-général Lecourbe ordonna à la brigade de gauche du général Montrichard de se diriger de Teisendorf sur Laufen, afin de flanquer sa gauche. La colonne du général Gudin harcela l'ennemi jusqu'à Adelstetten, lui faisant toujours quelques prisonniers.

En avant d'Adelstetten, le pays devenait plus ouvert. Les Autrichiens, à portée de leurs réserves par Laufen et Salzbourg, avaient réuni des forces vers Salzburghofen, et étaient en bataille en avant de ce village.

Le général Gudin, par la droite, se porte vers Feldkirch, sur la Saal, et doit longer la rivière par les bois qui la bordent, jusqu'à son confluent.

Le général Montrichard, par la gauche, se dirige sur la route de Salzbourg à Laufen. La cavalerie réunie marche au centre.

Le général Montrichard est un instant débordé; mais la 109^e et un bataillon de la 38^e arrêtent l'ennemi; une charge brillante des 8^e et 9^e de hussards jette le désordre dans ses rangs; il est brusquement rejeté sur la Salza, et le plus grand nombre se noie en essayant de la passer à gué.

Le général Gudin, sur Feldkirch, force ce qu'il a devant lui à repasser la Saal; un bataillon de la 94^e se porte rapidement sur Salzburghofen, et coupe la retraite de ce qui s'y trouve. L'ennemi, épouvanté, s'enfuit dans le plus grand désordre, laissant 5 pièces de canon, 600 prisonniers, et plus de 200 morts sur le champ de bataille. Le capitaine Lacroix, de la 94^e, s'est distingué dans cette attaque.

Pendant que le général Lecourbe arrivait sur la Saal et la Salza, ayant le général Grouchy en réserve, les deux autres divisions du centre, après avoir trouvé Wasserbourg évacué, avaient fait un mouvement par leur droite, et s'étaient portées, par Altenmarkt, sur la Salza, vers Laufen.

L'ennemi avait successivement évacué ses têtes de pont de Wasserbourg, Kraibourg et Muhldorf. Le général Grenier, avec 2 divisions et la réserve de cavalerie, avait passé l'Inn à Wasserbourg, le général Ney à Muhldorf.

Le 22, le général Decaen était en position en arrière de Laufen, le général Richepanse entre Waging et Anschering, par échelons.

Deux divisions de l'aile gauche arrivèrent à Trötsberg, prêtes à se porter sur la droite ou sur la gauche, selon le point du passage de la Salza qui serait résolu; la troisième, commandée par le général Ney, masquant Burghausen, que les Autrichiens avaient fortement retranché.

PASSAGE DE LA SALZA.

Les rapports de l'ennemi apprenaient qu'une grande partie de ses forces s'étaient retirées, par Altenmarkt, sur Salzbourg, où elles se concentraient. Le général en chef se décida alors à passer la Salza, entre Laufen et Salzbourg, pour, de suite après son passage, menacer la route de Neumarkt et forcer les Autrichiens à une retraite précipitée, ou à se rejeter entièrement dans les montagnes du Tyrol.

Le 22, le général Decaen avait ordre de se porter sur Laufen, et de faire des reconnaissances très étendues sur la Salza. Par un de ces événements heureux qu'entraîne une suite de victoires, les reconnaissances et le passage ne furent qu'une même opération. L'habitude du succès, qui fait tout oser, la vigueur des troupes, l'intrepidité de quelques braves, l'habileté des généraux Durutte et Kniat-

zewitz à profiter de l'ardeur du soldat, l'activité des officiers d'état-major, effectuèrent un passage qu'aucune combinaison militaire, excepté celle du moment, n'avait pu précéder.

L'avant-garde du général Decaen arrive à Laufen vers midi; déjà ses reconnaissances lui avaient annoncé que quatre arches du pont étaient coupées, que l'ennemi était sur la rive droite, avec 3 bataillons, 6 pièces d'artillerie et plus de 400 chevaux, lorsque ce général arrive lui-même. L'ennemi n'avait fait aucune disposition pour empêcher l'approche de la rivière; il n'avait pas même honoré nos troupes d'un coup de canon. Il se contentait de border de son infanterie l'escarpement élevé qui domine le pont, et de placer avantageusement son artillerie sur ces hauteurs.

Le général Durutte, qui remontait la Salza pour chercher un gué, aperçoit une barque au-dessus de Laufen. Trois chasseurs de la 14^e, qui l'ont également aperçue, Bernard, tambour, Malle et Perrier, se jettent à la nage pour la ramener, malgré la rigueur d'un froid excessif, malgré la rapidité du courant de la Salza, encore plus rapide que l'Inn. Après de longs et généreux efforts, ils parviennent à se rendre maîtres de la barque et à la conduire sur la rive gauche.

Le général Decaen, prévenu, saisit avec empressement ce trait de dévouement; il ordonne au général Durutte de jeter à l'instant 400 hommes sur le bord opposé; il envoie l'adjudant-commandant Plausonne, et le citoyen Decaen, son jeune frère, officier de chasseurs, remplissant auprès de lui les fonctions d'aide de camp, pour se mettre à leur tête, et, pour détourner l'attention de l'ennemi; il engage au même moment une fusillade et une canonnade très vives vers le pont.

Deux compagnies de la 4^e, commandées par le capitaine Jean et l'adjudant-major Cornil, passent et s'emparent d'un village, sur la rive droite, qu'ils barricadent, en y laissant quelques hommes pour empêcher leurs flancs et leurs derrières d'être inquiétés; puis, dans le plus grand silence, ils s'avancent, sur la tête de pont, jusqu'à l'ennemi, qui ne s'occupait que de notre artillerie: il est surpris; les cris et les balonnets d'une poignée d'hommes le mettent en déroute, et l'on fait plus de 100 prisonniers, parmi lesquels 4 officiers.

Ce succès ne fut troublé par aucune inquiétude. Tous les bateaux de la rive droite furent bientôt à notre disposition, et, avant la fin du jour, 800 hommes étaient établis sur l'autre rive. On profita de la nuit pour établir un pont-volant, destiné à passer l'artillerie; le pont, détruit par l'ennemi, fut assez réparé pour porter l'infanterie et la cavalerie.

Le général Decaen fit prévenir, dès le soir, le général en chef, qu'une partie de ses troupes avaient passé la Salza.

Alors le général en chef ordonna au général Richepanse de marcher sur Lau-

fen ; le même ordre fut envoyé, au général Grenier, pour les divisions Bastoul et Legrand. La réserve de cavalerie fut postée sur Teisendorf.

Le général Lecourbe, qui, ce jour-là même, avait passé la Saal à gué au-dessus de Feldkirch, après un combat vigoureux, eut ordre d'observer l'ennemi, et de couvrir notre flanc droit, pendant que l'armée serait occupée à effectuer son passage. La division Grouchy, qui, jusqu'alors, avait formé sa réserve, eut ordre de se porter également sur Laufen, moins la brigade du général Boyer, qui devait rester sur le confluent de la Saal et de la Salza.

L'équipage de pont fut aussi dirigé, dans la nuit, sur Laufen, où il arriva le 23 au matin. Les pontonniers se préparèrent de suite à jeter un nouveau pont.

Le général en chef se rendit, de sa personne, sur Laufen, et trouva le général Decaen occupé à faire passer sa division; pendant cette opération, un combat, extrêmement vif, s'engagea sur le front du lieutenant-général Lecourbe.

L'ennemi, dès la pointe du jour, avait paru retirer ses vedettes. Voulant suivre, mais avec précaution, le mouvement rétrograde que cette disposition semblait indiquer, le lieutenant-général Lecourbe déploya toute sa cavalerie et son artillerie dans la plaine, en avant du village de Walz, tandis que le général Montrichard, avec son infanterie, devait longer les bois qui bordent la rive droite de la Salza, jusqu'au confluent des deux rivières; là, il devait se réunir avec la brigade du général Boyer, qui, encore sur la rive gauche, pouvait passer à un gué qu'on avait reconnu, et se rendre ensuite maître du pont, brûlé par l'ennemi, qu'on se serait mis de suite à réparer. A la droite, le général Gudin devait s'emparer, avec un bataillon, du village de Gols, sur la route de Reichenhall, dans un terrain très boisé; le reste devait se former en avant du village de Walz, en s'y appuyant.

Ces dispositions s'exécutent; un escadron du 7^e de hussards, le 8^e et le 9^e, même arme, le 11^e de dragons et le 23^e de cavalerie, débouchent dans la plaine avec l'artillerie. Il faisait un brouillard très épais. Nos tirailleurs poursuivent vivement l'ennemi, qui démasque tout à coup 6 pièces d'artillerie, avec lesquelles il commence un feu très vif et très soutenu; la nôtre y répond avec supériorité: mais bientôt l'ennemi a mis en batterie plus de 30 pièces de canon. Le brouillard, qui se dissipe, laisse dans le moment découvrir une cavalerie nombreuse, et sur plusieurs lignes. Bientôt la première s'ébranle et charge les 7^e et 9^e de hussards, qui soutiennent le choc avec courage; mais, moins nombreux que les ennemis, ils sont forcés de se replier.

Le 11^e de dragons s'avance et fournit la plus belle charge possible; ce régiment culbute et renverse tout ce qu'il rencontre. Les hussards se rallient à l'appui du 23^e de cavalerie, et, de concert avec les dragons, mettent en déroute

au moins 2,000 chevaux, et en prennent plus de 150. La seconde ligne de l'ennemi reste tranquille, et le lieutenant-général Lecourbe conserve également le 23^e de cavalerie, quoique ce régiment brûle de combattre.

Sur la droite et sur la gauche, notre infanterie faisait des progrès; un bataillon de la 86^e et le 8^e de hussards s'emparent du village de Gols, et prennent une pièce de canon.

Sur la gauche, la 109^e avait d'abord replié l'ennemi; mais, arrivée à la croisière des chemins de Laufen et de Reichenhall, sur Salzbourg, elle avait trouvé des réserves nombreuses et n'avait pu forcer ce point, quoique le général Montrichard lui eût envoyé un bataillon de renfort de la 84^e. C'est là que le général Schiinner, qui le conduisait, est blessé d'un boulet de canon à la main, et reçoit une balle à la cuisse.

Le lieutenant-général Lecourbe, sentant que l'ennemi était en force, ne voulait point engager un combat inégal, pendant que le reste de l'armée s'occupait du passage de la rivière; il fit replier les ailes, passer la cavalerie derrière le défilé, et se borna à tenir la tête du village de Valz, avec une partie de son infanterie, la 84^e et un bataillon de la 80^e. Il se conservait ainsi le moyen de marcher sur Salzbourg, au moment où l'armée se serait montrée à sa hauteur, sur la rive droite de la Salza.

L'ennemi n'osa rien entreprendre sur ce mouvement hardi, quoiqu'il eût la presque toute sa cavalerie, de l'infanterie et une grande partie de son artillerie.

Le général en chef, dès les onze heures du matin, avait été instruit de ce qui se passait à l'aile droite; il avait ordonné au général Decaen de presser le passage de ses troupes, et de marcher rapidement sur Salzbourg, en faisant un grand feu d'artillerie sur tout ce qu'il aurait devant lui. Ce général rencontra l'ennemi vers deux heures après midi, et se mit à canonner tous les postes, en les poussant vigoureusement.

Le lieutenant-général s'aperçut alors d'une grande incertitude dans les mouvements des troupes qu'il combattait; mais la nuit vint bientôt dérober leurs mouvements et faire cesser le feu sur tous les points.

Le général Decaen, après avoir fait une centaine de prisonniers, prit position à trois lieues de Salzbourg; la division Richepanse passa la Salza, et le reste de l'armée la suivit le lendemain.

L'armée ennemie, dont la retraite était menacée sur la route de Neumarkt, par notre passage de Laufen, profita de la nuit pour se retirer avec précipitation. Le général Decaen apprit, par ses reconnaissances; dès le matin du 24, que les postes autrichiens avaient disparu. Il marcha, avec son avant-garde, sur Salzbourg, où

il entra, le premier, par la route de la rive droite de la Salza. Le général Lecourbe y entra, peu de temps après, par la rive opposée.

Dans cette brillante opération, on ne saurait assez apprécier la sagacité et la promptitude avec lesquelles le général Decaen a su saisir les plus légères circonstances, pour arriver aux plus beaux résultats.

Le général Decaen donne les plus grands éloges à la conduite des généraux Durut, Kniazewitz, des adjudans-commandans Plausonne et Guillot, du chef de brigade Mortières, des capitaines Vallée et Datessen, de l'aide-de-camp Labiffe, et du lieutenant du génie Michaud. Sonjeune frère, qu'il ne nomme pas, s'est également distingué dans cette affaire.

Le lieutenant-général Lecourbe, qui, depuis le passage de l'Inn, n'a pas un instant abandonné l'ennemi dans sa retraite, l'ayant forcé à se retourner un moment, a su, malgré sa grande infériorité, le combattre, et se maintenir fièrement devant lui. Il donne des éloges à tous les généraux, officiers supérieurs, particuliers et d'état-major du corps d'armée à ses ordres.

Nous avons à regretter quelques officiers distingués, parmi lesquels le citoyen Ducheryon, chef de brigade du 9^e régiment de hussards, militaire d'un grand mérite, et un des meilleurs chefs de corps des armées de la république. Il a été tué, d'un boulet de canon, à la tête de son régiment. L'adjudant-général Mangin, qui, dans le combat du 23, avait eu le bras fracassé par un boulet de canon, est mort des suites de cette blessure.

IV. Rapport du 24 frimaire au 4 nivôse an IX (15-25 décembre 1800.)

L'armée autrichienne, qui n'avait pu nous arrêter derrière l'Inn et la Salza, ne devait pas se hasarder à nous livrer de nouveaux combats; elle précipita donc sa retraite par la route de Salzbourg à Lintz, n'envoyant que le corps de Condé pour couvrir la Styrie.

Le général en chef, ne voulant pas lui donner le temps de se reformer, donna des ordres pour la suivre avec la plus grande célérité. Il laissait, il est vrai, derrière lui, dans le Tyrol, un corps de 25,000 hommes, qui pouvaient se rassembler à notre insu, et déboucher, soit par Schœrnitz, pour se porter sur Munich même, soit par Kufstein, pour menacer Salzbourg. L'armée autrichienne, en Italie, pouvait faire un détachement pour se porter sur le même point, par la route de Leoben et de Rottenmann, et former ainsi, en se réunissant au corps du Tyrol, une armée redoutable sur notre flanc; mais l'armée qu'il avait devant lui était déjà si ébranlée, qu'il crut pouvoir s'avancer sans danger jusqu'au delà de

l'Ens, et l'exterminer avant qu'il s'établît un concert d'opérations entre les corps qu'il laissait sur son flanc droit et sur ses derrières ; il se borna donc à masquer ces débouchés par quelques troupes qui y prirent position.

Pour couvrir en même temps la gauche et nos communications avec la France, le général en chef chargea le lieutenant-général Sainte-Suzanne de manœuvrer entre le Bas-Isar et le Bas-Inn. Ce général devait investir Braunau et continuer à étendre sa gauche vers Ingolstadt, pour défendre le Danube et tâcher de se lier avec le général Augereau ; c'est pour atteindre ce but, qu'apprenant que le général Klenau se portait, avec une partie de ses forces, sur Nuremberg, il entreprit de le rappeler à lui, en attaquant Ratisbonne et Passau. Le général Souham parvint à s'emparer de la première de ces deux villes ; le général Colaud marcha sur la seconde. Ce mouvement eut le double but de rappeler le corps du général Klenau, et d'assurer les derrières de notre gauche.

Après ces dispositions, le général en chef ordonna au centre de l'armée de se diriger sur la chaussée de Lintz. Le général Richepanse formait l'avant-garde, les généraux Decaen et Grouchy marchaient en soutien. L'aile droite se porta par Mondsee, longeant le lac pour arriver à Gmunden, y passer la Traun, et se trouver ainsi sur le flanc de l'ennemi, s'il avait voulu défendre cette ligne, qui est assez bonne. Le général Lecourbe éprouva beaucoup de difficultés dans sa marche à travers des montagnes, où il y a à peine de mauvais sentiers tracés, et fut obligé d'envoyer son artillerie d'Auerach sur Schœrfling, pour lui faire prendre la route de Vœcklabruck.

L'aile gauche marcha sur Ried, laissant pour bloquer Braunau, jusqu'à l'arrivée des troupes aux ordres du lieutenant-général Sainte-Suzanne, la brigade du général Joba. Ce général jeta la garnison dans la place, fit environ 200 prisonniers, et s'empara d'une pièce de canon.

Le 25, la division du général Richepanse, qui, la veille, avait fait douze lieues pour se porter de Laufen sur Heimdorf, où elle avait pris position à portée de pistolet des postes de l'ennemi, l'attaqua à la pointe du jour. Le général de brigade Drouet gravit avec 2 bataillons de la 27^e, commandés par le chef de brigade Lefrauc, et un bataillon de la 14^e légère, les hauteurs à gauche de la route. La droite de l'ennemi fut dans l'instant culbutée par cette attaque impétueuse, et abandonna sa position.

Ce succès fut si prompt, que la brigade du général Sahuc, qui suivait la grande route, et celle du général Lorcet, qui s'était dirigée sur la droite, eurent beaucoup de peine, malgré la vélocité de leur déploiement et de leur marche, à atteindre l'ennemi, qui, voyant sa droite renversée, se retirait avec précipitation ; cependant, comme le courage donne sûrement plus de jambes que la peur,

dit, dans son rapport, le général Richepanse, toutes les brigades de la division s'engagèrent. Celle du général Lorcet, composée de la 8^e demi-brigade de ligne, du 5^e régiment de hussards et de 5 bouches à feu d'artillerie légère, commandés par le chef d'escadron Rouget, fit essuyer une perte considérable à l'ennemi; elle s'empara de 3 pièces de canon; 2 avaient été démontées par nos canonniers, dont on ne peut assez vanter l'adresse, qu'en disant qu'elle égale leur courage. Le général Sahuc suivit, de son côté, à la tête de la 48^e et du 1^{er} régiment de chasseurs, la grande route, avec tant de rapidité, jusqu'au delà de Straswalchen, que ce qui avait échappé de la droite et de la gauche de l'ennemi ne put pas rejoindre ce corps d'armée, et se jeta dans les bois; le résultat de ce combat fut de près de 2,000 prisonniers et de 3 pièces d'artillerie enlevées à l'ennemi.

Le 26, la division Richepanse, qui, la veille, avait pris position à une forte lieue en avant de Straswalchen, rencontra l'ennemi à Unter-Muhlheim, et le rejeta vivement sur Frankenmarkt, où on ne lui donna pas le temps de se former; mais il prit une position en arrière des bois et des défilés qu'on rencontra après avoir dépassé Frankenmarkt. Les chefs de brigade des 27^e, 8^e de ligne, Lefranc et Parent, eurent besoin de toute leur intrépidité et de celle des braves qu'ils conduisent, pour emporter cette position. Il était nuit depuis plus d'une heure qu'on combattait encore. Enfin, l'ennemi nous abandonna son camp, ses feux, ses marmites; et nos troupes, qui ramassèrent beaucoup de prisonniers, le poursuivirent jusqu'au-delà de Vœcklabruck.

Le 27, la division Richepanse, continuant à former l'avant-garde, atteignit l'ennemi dès les premières heures de la marche. Le 1^{er} régiment de chasseurs chargea les hussards de Greutz et de Ferdinand, fournit la carrière pendant près de deux lieues, et prit plus de 300 hussards et plusieurs officiers: du nombre était le général Lœppert; il fut pris par l'aide de camp Reiset, qui le ramena du milieu des rangs ennemis.

Les Autrichiens étaient formés sur la hauteur de Vœcklabruck; le 1^{er} de chasseurs se mit en bataille devant eux, attendant le reste de la division. Le 48^e ne tarda pas à arriver; les autres demi-brigades suivirent de près; le combat s'engagea. Les Autrichiens, profitant de quelques bois, ravins et hauteurs qui se prolongeaient sur leur droite, prenaient de revers, avec leur artillerie et le feu de l'infanterie, notre flanc gauche. Le général Richepanse n'en continua pas moins à suivre en bon ordre la grande route, sans paraître s'occuper de ses flancs. C'était la seule retraite de l'ennemi; il voulut faire replier sa droite, mais il était trop tard; son artillerie fut prise ou dispersée, et 2 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. La division continua sa marche, que le combat avait à peine ralentie. L'ennemi l'attendait en avant de Schwanenstadt; il avait formé

près de 4,000 hommes de cavalerie à la droite de cette ville; ils avaient devant eux une plaine rase, découverte de plus de trois quarts de lieue; ils semblaient nous défier de nous y engager. Une infanterie nombreuse appuyait leurs flancs et garnissait des bois et des ravins difficiles à forcer.

La 48^e, qui, commandée par le chef de bataillon Sarret, formait la tête de la colonne, n'attendit pas l'arrivée de toute notre cavalerie pour s'engager dans la plaine, appuyé seulement du 5^e de hussards et du 20^e de chasseurs, que commandait le chef de brigade Marigny, et qui, ensemble, avaient à peine, dans ce moment, 400 chevaux; deux bataillons débouchèrent, se formant en colonne serrée. L'une suivit rapidement la grande route pour menacer, à Schwanenstadt, la retraite de l'ennemi, renouvelant ainsi la manœuvre qui venait de réussir à Vœcklabruck; l'autre se dirigea audacieusement sur le centre de l'énorme ligne de la cavalerie ennemie; la nôtre arrivait en même temps. Le général Richepanse la disposa dans le moment; il place le 5^e de hussards à la gauche du bataillon qui suit la grande route, le 20^e de chasseurs entre ce bataillon et celui qui traverse la plaine; le 1^{er} de chasseurs tient l'extrême droite, et le 10^e de cavalerie suit en bataille notre infanterie.

On approche, dans cet ordre, à trois cents pas de la cavalerie; nos troupes sont accueillies par un feu nourri, auquel elles ne répondent pas. A deux cents pas, la cavalerie ennemie s'ébranle pour nous charger; on double le pas pour lui éviter la moitié du chemin; elle approche à cent pas, et, épouvantée de la hardiesse de notre marche, et surtout de la contenance de notre infanterie, elle volte; notre cavalerie se précipite au même instant sur elle, et fait un horrible carnage. Notre infanterie veut la suivre, et ce n'est qu'avec une peine extrême que les officiers parviennent à tenir les colonnes formées. Elles arrivent, percent, l'arme au bras, la mêlée, et parviennent sur les bords de l'escarpement que forme la rivière qui traverse Schwanenstadt; c'était là que, par une faute inconcevable, la cavalerie ennemie s'était adossée. Elle y fut abîmée, et perdit de 1,000 à 1,200 hommes, tués ou prisonniers; un chasseur du 20^e s'empara d'un étendard des cuirassiers de Lorraine.

Pendant cette action vigoureuse, le général Decaen, qui, d'après les ordres du général en chef, avait fait des dispositions pour attaquer, de concert avec le général Richepanse, la forte position de Vœcklabruck, où l'on s'attendait à trouver l'ennemi formé, se plaça sur l'Ager, ayant une brigade à Regau pour garder le débouché de Gmunden; les partis, qu'il envoya sur ce point, rencontrèrent les avant-postes du lieutenant-général Lecourbe. Le lieutenant-général Grenier était en même temps arrivé à Ried. Ainsi l'armée se trouvait en ligne, et les divers corps à peu près à la même hauteur.

Le 28, la division d'avant-garde, délassée par ses brillans succès, se mit en marche avant le jour. L'ennemi, n'osant plus lui approcher des troupes qu'elle ne cessait de culbuter, avait formé son avant-garde des hussards de Mezzaros, de hulans, de manteaux-rouges, qui, détachés jusqu'alors sur notre gauche, n'avaient pas encore combattu. Le général Meczeri, officier de réputation, la commandait.

Le général Drouet, formant la tête de la colonne, trouva l'ennemi en avant de l'embranchement des routes de Ried et de Schwanenstadt à Lambach. La fusillade s'engagea, la canonnade devint très vive, et les charges de cavalerie se lançaient dès qu'on était à portée.

Les brigades Sahuc et Sarrut arrivaient et allaient se déployer dans la plaine, à gauche, lorsque nos soldats, las de cette résistance opiniâtre, courent à l'ennemi, l'enfoncent et le jettent sur Lambach, où on lui prend 1,200 hommes, la mort part de cavalerie. Le colonel des hussards de Mezzaros, le prince de Lichtenstein, colonel des hulans, et une trentaine d'officiers de tout grade, sont parmi les prisonniers. Le général Meczeri, qui avait succédé au général Læppert, éprouve le même sort, et rend aussi les armes. Quelques pièces de canon restent en notre pouvoir.

L'acharnement de nos troupes était tel, que des chasseurs de la 14^e légère, et des grenadiers de la 27^e de ligne, traversèrent Lambach, et parvinrent, près du pont, sur la Traun, au moment où l'ennemi était à peine à moitié passé. Aussi intelligens qu'intrépides, les premiers arrivés profitent, pour arrêter l'ennemi, de plusieurs voitures qui se trouvaient sur l'escarpement qu'ils occupaient, et dont le talus allait jusqu'au pont; ils les roulent dans le défilé, obstruent ainsi le chemin, coupent la colonne, reprennent leurs fusils et font pleuvoir une mort inévitable au milieu de cette foule de cavaliers, de fantassins, qui, mêlés, pressés, confondus, ne peuvent ni avancer ni reculer. En vain l'ennemi place des batteries sur la rive droite de la Traun, et mitraille nos soldats; ils ne s'arrêtent que lorsqu'il n'y a plus dans le défilé que des morts ou des hommes sans armes. Heureusement, pour une partie de la colonne autrichienne, la route de Wels était encore libre, et ce qui n'était pas trop engagé y précipita sa fuite.

Cependant ceux qui avaient passé la Traun mirent le feu au pont qui, d'avance, avait été fasciné et goudronné; mais nos soldats parvinrent à l'éteindre, et un bataillon de la 27^e se forma sur la rive droite de la rivière; il attaqua avec audace 3 bataillons de manteaux-rouges, qui occupaient le bois, extrêmement fourré, qui se trouve sur le chemin de Wimsbach; après trois quarts d'heure d'un combat acharné, les 3 bataillons autrichiens furent mis en déroute et chassés du bois. La division prit position à Wimsbach, après s'être emparée de magasins immenses, et de plus de 800 voitures chargées de bagages.

La division du général Decaen, qui, jusque là, avait marché en réserve du général Richepanse, suivit la route de Lintz, longeant ainsi la rive gauche de la Traun, que l'autre venait de passer, et prit, le 28, position en arrière de Guntzkirchen. L'aile droite se porta de Gmunden sur Kirchheim et Forchdorf; l'aile gauche marcha sur Haag, d'où elle se dirigea, partie sur Lambach, partie sur Wels.

La majeure partie des forces ennemies, ayant passé la Traun sur ces deux points, s'était portée sur Kremsmunster, pour gagner Steyer et y passer l'Ens. Quelques bataillons seulement avaient suivi la route de Lintz, soit pour se rejoindre aux troupes qui venaient du Bas-Inn, et gagner ensemble la ville d'Ens, soit pour attirer la masse de nos troupes sur ce point, et faciliter ainsi la retraite du reste de l'armée. Mais le général Moreau, pénétrant le projet de l'ennemi, ordonna au général Richepanse de se porter, le 29, sur Kremsmunster; le général Grouchy marcha pour le soutenir. Le lieutenant-général Lecourbe, qui se porta sur le même point, culbuta, avec les 7^e et 9^e de hussards, tous les postes qu'il rencontra sur Forchdorf, Pattenbach et Ried; il engagea ensuite, contre des forces supérieures, des combats très vifs, et vint à bout, malgré tous les efforts de l'ennemi, de s'emparer, à l'entrée de la nuit, de la ville basse de Kremsmunster. Plus de 1,200 prisonniers, parmi lesquels 200 cavaliers, et 5 pièces de canon, restèrent dans nos mains. Le général Decaen parvint à Wels, et fit rétablir le pont, après avoir éloigné les postes qui défendaient la rive droite. Les chasseurs de la 14^e légère s'y distinguèrent par leur courage et leur dévouement; le capitaine Schmit, qui fut blessé, se fit remarquer parmi ces braves. Un carabinier de ce corps passa le premier, et fit, à lui seul, mettre bas les armes à huit Autrichiens; tandis que le reste de la division se portait, par ce point, sur la rive droite de la Traun, où elle s'empara de 4 pièces de canon et de plus de 400 prisonniers, le chef d'escadron Montaulon poussait un parti sur Lintz. Il rencontra l'ennemi, qui protégeait un convoi, le culbuta, et ramena 600 hommes et 200 chevaux. De son côté, le lieutenant-général Grenier renversa tout ce qui voulut s'opposer à sa marche, et le général Legrand, qui faisait la tête de la colonne, fit environ 300 prisonniers; il se porta ensuite sur Lintz et sur Ebersberg, où l'on rétablit le pont de la Traun.

Ainsi l'armée française se trouvait, le 29 au soir, formée en grande partie au delà de la Traun; le 30, elle continua à suivre l'ennemi, mais le prince Charles, qui avait pris le commandement de l'armée autrichienne, envoya le général Meerfeld pour traiter d'un armistice. Il se présenta accompagné d'un courrier qui se rendait à Lunéville. Cet officier général n'avait cependant pas de pouvoirs suffisants pour conclure un armistice. Le général Moreau lui accorda une suspension d'armes de quarante-huit heures, temps nécessaire pour recevoir des nouvelles

de Vienne. Il se réserva, en même temps, que l'armée, sans s'arrêter, continuerait son mouvement sur l'Ens.

En conséquence, le lieutenant-général Lecourbe se porta sur Steyer et sur Steinbach; le général Richepanse se dirigea aussi sur Steyer; le général Decaen, par Neuhofen, sur Kronsdorf. Le lieutenant-général Grenier suivit, d'Ebersberg, la grande chaussée de Vienne, pour se rendre à Ens.

Le résultat de ces dispositions fut de 5 à 6,000 prisonniers, qui, coupés par nos marches, se rendirent sans combattre, de 22 pièces de canon, de 115 caissons, de 4 à 5,000 voitures, la plupart attelées, et d'immenses magasins.

Les ponts sur l'Ens furent rétablis à Steyer et Ens. L'armée française franchit, sans combattre, cette ligne redoutable, et, les quarante-huit heures étant expirées, elle continua son mouvement. L'aile gauche et la division Richepanse passèrent l'Ips et l'Erlaph, et placèrent leurs avant-postes à moins de vingt lieues de Vienne. L'aile droite, renforcée aussi d'une division du centre, remonta la vallée de l'Ens pour se porter sur Looben, et forcer ainsi l'armée autrichienne, en Italie, d'abandonner les lignes qu'elle tournait par sa marche. Telles étaient les dispositions du général en chef, lorsque le général Grunn arriva, ayant des pleins-pouvoirs pour traiter d'un armistice; le prince Charles annonçait, en même temps, que l'empereur était décidé à faire la paix, et à la faire, quelles que fussent les déterminations de ses alliés.

A ce mot de paix, le général en chef, se conformant à la modération dont le Gouvernement français ne cessait de donner des preuves, crut devoir arrêter notre marche. L'armée avait assez fait pour la République; il crut qu'elle avait assez fait aussi pour la gloire.

Dans vingt jours, quatre-vingt-dix lieues de terrain avaient été conquises, les formidables lignes de l'Inn et de la Salza, la Traun et l'Ens, avaient été franchies; nous étions à moins de vingt lieues de Vienne; plus de 45,000 ennemis étaient tombés sous les coups de nos soldats, ou leur avaient rendu les armes; 147 pièces d'artillerie de campagne, près de 400 caissons, 7 à 8,000 voitures, et plusieurs drapeaux et étendards, étaient les trophées de l'armée du Rhin, qui ne voyait plus devant elle d'ennemis à lui résister.

L'armistice, où l'on n'avait pas abusé de la position formidable où nous nous trouvions, était cependant très favorable à l'armée française; on lui abandonnait le Tyrol, cette immense forteresse, formée par la nature, qui, séparant dans toutes les guerres nos armées d'Allemagne et d'Italie, avait jusqu'alors mis un obstacle à leur réunion. Les places de Schœrnitz, de Kufstein, de Braunau, nous étaient confiées; la citadelle de Wurtzbourg était remise au général Augereau; de vastes contrées nous restaient pour alimenter nos armées.

Le général en chef voudrait, citoyen ministre, pouvoir citer tous les faits qui ont illustré cette courte campagne; mais il m'a été impossible de les recueillir. Il les fera connaître au Gouvernement. Il doit, en attendant ce tribut particulier, des éloges à toutes les armes. L'infanterie française s'est montrée, plus que jamais, par ses marches, sa bravoure, sa constance, son dévouement, son intelligence, la première infanterie du monde; elle excite à la fois l'admiration et la terreur de nos ennemis.

L'artillerie a toujours couru au-devant des plus grands dangers. Cette brave troupe, dont il faut, dans toutes les occasions, ralentir l'audace, ne se croit jamais assez près de l'ennemi.

Notre cavalerie a rivalisé avec ces deux armes. Presque partout où elle a donné, cette fameuse cavalerie autrichienne, qui affectait de la dédaigner, a été enfoncée et détruite. Même au milieu des combats, elle a beaucoup acquis pour son instruction, et bientôt elle sera aussi manœuvrière que brave.

Je ne dirai qu'un mot des généraux, des officiers supérieurs et d'état-major; ils n'ont cessé de se montrer dignes de marcher à la tête de semblables soldats.

Dans ce moment, le général en chef reçoit un courrier du général Brune, qui le prévient que l'ennemi n'a presque plus de cavalerie devant lui, et que tous les rapports lui annoncent qu'il s'est fait un gros détachement de l'armée ennemie d'Italie contre celle du Rhin.

Ainsi l'armistice aura le double avantage de rendre ces troupes inutiles, puisqu'elles ne peuvent plus nous combattre, et que c'est une diminution sensible de forces contre le général Brune.

N. B. Pour faciliter l'exactitude des notions que le lecteur doit recueillir des deux séries de bulletins de la campagne d'été et de la campagne d'hiver, pour l'aider à les mettre en rapport et en harmonie avec les lettres et pièces détachées que nous donnons aussi, qui sont émanées de ce quartier général, ou qui y ont été dirigées, nous avons pensé qu'il était à propos d'offrir un état suivi et complet des emplacements que ce quartier-général a successivement occupés pendant ces deux campagnes. Ainsi, on jugera au premier coup-d'œil, en calculant les distances entre Paris et le quartier-général de Moreau, entre ce quartier-général et celui des différens corps d'armée et divisions, de la diligence ou de l'opportunité des différens ordres qu'on donnait ou qu'on exécutait, et de la facilité plus ou moins grande de cette exécution ou de cette transmission.

Nous avons pris l'emplacement des quartiers-généraux où Moreau était de sa personne; le grand quartier-général administratif était quelquefois plus en arrière.

Relevé des quartiers-généraux du général en chef, pendant la campagne de 1800.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAIGNE D'ÉTÉ.

4	Floréal	an VIII	(24	Avril	1800)	à	Strasbourg.
5	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(25	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Bâle.
7	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(27	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Seckingen.
10	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(30	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Waldshutt.
11	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(1	Mai	<i>id.</i>	à	Hallau.
12	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(2	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Schaffhouse.
13	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(3	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Weiteringen.
14	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(4	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Stockach.
16	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(6	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Morskirch.
17	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(7	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	l'abbaye de Klosterwald.
18	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(8	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Sulgau.
19	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(9	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Riedlingen et Biberach.
20	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(10	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Biberach.
21	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(11	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Guttensell.
23	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(13	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Illertissen.
23	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(13	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Delmensingen.
25	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(15	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Illertissen.
25	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(15	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Illersichheim.
26	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(16	<i>id.</i>	<i>id.</i>	devant	Ulm.
27	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(17	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Wiblingen.
1	Prairial	<i>id.</i>	(21	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Illersichheim.
3	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(23	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Babenhausen.
10	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(30	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Memmingen.
24	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(12	Juin	<i>id.</i>	à	Babenhausen.
27	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(15	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Krumbach.
28	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(16	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Edelstetten.
29	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(17	<i>id.</i>	<i>id.</i>	à	Wettenhausen.

364 **CAMPAGNE DES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE. — 1800.**

1	Messidor an VIII	(19	Juin	1800)	à Burgau.
2	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(20	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Dillingen.
5	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(23	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Neresheim.
7	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(25	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Nördlingen.
8	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(26	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Donauwerth.
9	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(27	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Augsburg.
15	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(4	Juillet	<i>id.</i> à Boernbach.
17	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(6	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Pfaffenhofen.
18	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(7	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Freising.
20	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(9	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Nymphenbourg.
22	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(11	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Munich.
29	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(18	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Au, près Munich.
18	Thermidor	<i>id.</i>	(6	Août	<i>id.</i> à Augsburg.

SECONDE PARTIE.

CAMPAGNE D'HIVER.

20	Fructidor an VIII	(7	Septembre	1800)	à Nymphenbourg.
29	Brumaire an IX	(20	Novembre	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Augsburg.
30	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(21	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Munich.
10	Frimaire	(1	Décembre	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Haag.
11	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(2	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Anzing.
12	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(3	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Hohenlinden.
13	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(4	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Haag.
17	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(8	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Aibling.
18	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(9	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Rosenheim.
21	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(12	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Traunstein.
22	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(13	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Teisendorf.
24	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(15	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Salzboung.
26	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(17	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Neumarkt.
27	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(18	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Frankenmarkt.
28	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(19	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Schwamstadt.
29	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(20	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Wels.
3	Nivôse	<i>id.</i>	(24	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Kremsmunster.
5	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(26	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Steyer.
10	<i>id.</i>	<i>id.</i>	(31	<i>id.</i>	<i>id.</i> à Salzboung.
30	Pluviôse	<i>id.</i>	(19	Février	1801) à Munich.
24	Germinal	<i>id.</i>	(14	Avril	<i>id.</i> à Stuttgart.

N° II.

NOTICES HISTORIQUES

SUR LES

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE PENDANT LA CAMPAGNE D'HIVER DE 1800.

L'archiduc Jean transféra son quartier général à Alten-Oettingen, pour y rassembler le gros de son armée.

Afin de tirer avantage de la ligne de retranchemens et de la position de son armée derrière l'Inn, il donna ordre au général Lœppert d'abandonner les environs de Haag et Moringen, en se repliant sur Ampfing, aussitôt que les Français se montreraient en force. Il donna les mêmes instructions aux généraux Riesch, Hügel et Seeger, commandant sur la ligne de Wasserbourg, ainsi qu'au prince de Condé. Tous devaient se tenir sur la défensive, en retirant leurs troupes dans les retranchemens. Le petit corps sous les ordres de Ginlay prit sa position à Neumarekt. Le général Klenau, qui était à Stadt-am-Hof, reçut ordre de passer le Danube à Winzer et à Ratisbonne, et de gagner tout de suite du terrain vers Saal et Abach, en poussant ses éclaireurs sur tous les débouchés, principalement sur la route de Landshut.

Les rapports rentrans sur la marche rapide de l'aile gauche de l'armée française, convinquirent l'archiduc Jean qu'ayant des vues sérieuses sur Muhldorf et Munckel, elle donnerait dans le piège, qu'il avait tendu par une retraite feinte.

Le 9, dès qu'il vit les Français se rapprocher d'Ampfing, il donna ordre à une colonne de 4,000 hommes, composée du 60^e hongrois et de troupes légères, de passer l'Inn à Kraibourg, pendant la nuit, et d'y rester jusqu'au 10 au matin, sans faire des feux de bivac.

Le 10, il se porta en avant d'Ampfing, avec les régimens :

INFANTERIE	}	Archiduc-Charles.....	3 bataillons.....	2,400 h.
		Lascy.....	3 <i>id.</i>	2,100
		Olivier-Wallis.....	3 <i>id.</i>	2,400
		Brechainville.....	2 <i>id.</i>	1,600
		Devins.....	2 <i>id.</i>	1,800
		Gradiacans.....	1 <i>id.</i>	900
		Peterwaradins.....	1 <i>id.</i>	900
		Mantoux-Rouges.....	1 <i>id.</i>	1,800
				<u>13,900 h.</u>

CAVALERIE.....	}	7 régimens de cuirassiers.....	6,300 h.
		1 id. de dragons.....	1,000
		2 id. de hussards.....	2,400
			<u>9,700 h.</u>
RÉSERVE.....	}	3 bataillons de Bonjovsky.....	2,400 h.
		8 id. de grenadiers.....	4,000
		2 id. de Bava-ro-Palatins.....	1,200
		Chevaux-légers.....	300
			<u>7,900 h.</u>

Les généraux les plus marquans qui parurent à cette journée, furent :

L'archiduc Jean.	Meerfeld.
Lauer.	Klein.
Stipsitch.	Devray.
Wegrether, quartier-maître-général.	Lœpperl.
Kollowrath.	Beyer.
Zopf.	Maithani.
Baillet.	

Sa supériorité de cavalerie lui donna l'avantage de pouvoir établir son quartier général à Haag.

Vers les cinq heures du soir, les troupes, qui, la veille, avaient passé l'Inn à Kraibourg, commencèrent à se montrer en force vers Gars, Ranesberg et Mœringen, et celles au centre poussèrent vers Ramsau.

Le 11, au matin, l'archiduc se transporta avec son état-major à Haag. Ebloui par le succès qu'il avait eu la veille, il pressa ses préparatifs pour la journée du 12. Il détacha, vers midi, 17 bataillons et 6 divisions à son aile gauche, sur Fremmeringen, pour s'appuyer à la colonne dirigée de Wasserbourg sur Tutlingen, avec ordre de serrer de près, pendant la nuit, la position de l'armée française : les deux colonnes qui lui restèrent disponibles, au centre, se mirent en marche vers le soir ; l'une se dirigea directement sur Hohenlinden ; l'autre eut ordre de défilér à la gauche de la grande route, sur Saint-Christophe.

L'aile droite, sous les ordres du général Kienmayer, qui avait avec lui le prince de Schwarzenberg, l'archiduc Ferdinand et Giulay, liée au centre par Isen et Burkrain, fut destinée à se jeter sur Erding et Munich, en passant par Landshut, Moosbourg et Freising. Mais le détour qu'il avait à faire étant très grand,

il parvint seulement à pousser les manteaux-rouges et le 2^e régiment de hulands, jusque dans les environs d'Erding.

Klenau, qui devait se joindre à lui, ayant connaissance que le corps de Sainte-Suzanne s'avancait, n'osa pas trop se lancer.

L'archiduc, que l'affaire du 10 avait rempli de confiance, espérait entrer, le 13, à Munich; mais la bataille de Hohenlinden fit évanouir cette espérance.

Croyant qu'il n'y avait à Hohenlinden que les avant-postes, et que le gros de l'armée française était à Parsdorf, il ordonna à son avant-garde, dirigée sur Hohenlinden et le bois d'Ebersberg, d'emporter cette ligne sans même se servir de tirailleurs; mais ils y trouvèrent l'armée française sous les armes.

Les Autrichiens attaquèrent vigoureusement; 6 bataillons de grenadiers et tout le corps des subsides bavaois, qui étaient à la gauche de son centre, faisaient déjà espérer à l'archiduc qu'il remporterait la victoire, lorsque la terreur se répandit dans tout ce corps par l'arrivée de la division de Richepanse sur la route de Mattenpœt, où était encombrée toute l'artillerie.

L'apparition de 12,000 hommes sur ses derrières fit une impression si forte sur l'archiduc, qu'il abandonna son armée, et dès ce moment la déroute fut complète.

Le corps de 4,000 hommes, qui était à Mattenpœt, et auquel le général Richepanse eut à faire, était composé des régimens Archiduc-Charles et 60^e hongrois.

Tandis que le gros de l'armée était ainsi détruit, l'aile droite, commandée par Kienmayer, avait quelques petits succès.

Landshut, Moosbourg et Freising, avaient déjà été occupés par la tête de ce corps, qui marchait sur Munich et sur Erding. Le gros du corps se dirigea par Dorfen, Thann et Swinden, sur Isen et Puch; Baillet laissa Krainacker à sa gauche, et marcha sur Pemingern et Dattingen.

Kienmayer, trouvant la position de Puch abandonnée, y développa une artillerie nombreuse, et engagea le combat avec opiniâtreté. Il eut d'abord beaucoup de peine à conserver le terrain qu'il occupait; mais la bonne position de Baillet du côté de Pelerin et Burkrain, l'encourageait à le défendre avec vigueur, lorsque la nouvelle de la défaite du centre lui parvint. Il ordonna alors la retraite, qui, à mesure que cette nouvelle se répandit, devint bientôt une déroute. Il se retira sur Neumarckt.

L'armée autrichienne consistait, le jour de la bataille, en :

AILE GAUCHE, commandée par le général Riesch.

3 bataillons de Kaunis.....	}	dirigés sur Malakirchen.
3 <i>id.</i> de Manfredini.....		
2 <i>id.</i> de Brechainville.....		
2 <i>id.</i> de Devins.....		
3 divisions Archiduc-François cuirassiers.....		
3 <i>id.</i> de dragons Kinsky.....		
2 $\frac{1}{2}$ <i>id.</i> de chasseurs-légers palatins.....		
3 bataillons de Benjorsky.....		
6 <i>id.</i> de grenadiers.....		
4 <i>id.</i> de Bavaro-Palatins.....		
1 <i>id.</i> corps franc de Wurmsr.....	}	dirigés sur le front de Hohenlinden, refusant leur droite.
3 divisions cuirassiers de l'Empereur.....		
3 <i>id.</i> dragons de Waldeck.....		

RÉSERVE.

3 bataillons d'Archiduc-Charles.....	}	sur les hauteurs et environs de Christophell.
3 <i>id.</i> du 60 ^e hongrois.....		
4 <i>id.</i> des subsides du Wurtemberg.....		
4 <i>id.</i> Palatins.....		
3 divisions de Lorraine cuirassiers.....		
1 <i>id.</i> cheval-légers palatins.....		
1 <i>id.</i> de Wurtemberg.....		

CENTRE.

2 bataillons de Peterwaradins.....	}	en front de Hohenlinden.
2 <i>id.</i> de Gradiscans.....		
3 <i>id.</i> de Lascy.....		
3 <i>id.</i> d'Olivier-Wallis.....		
3 divisions de cuirassiers de Nassau.....		
3 <i>id.</i> de <i>id.</i> de Zeschwiz.....		
3 <i>id.</i> de Latour-dragons.....		
4 <i>id.</i> d'hussards de Veksay.....		
3 <i>id.</i> d'Esclavons.....		
1 <i>id.</i> de Mezzaros.....		
3 bataillons de grenadiers en réserve entre Mattenpost et Hohenlinden.....		à la gauche de Hohenlinden, vers Krainacker.

AILE DROITE.

3 bataillons de Stein.....	}	de Burckrain à Puch et Lendorf.		
3 <i>id.</i> de Wenckheim.....				
3 <i>id.</i> de Gemmingen.....				
3 <i>id.</i> d'Archiduc-Ferdinand.....				
10 <i>id.</i> de Wallons.....			}	vers Landshut, Moe- honng, Freidingen et Erding.
1 <i>id.</i> de Radivojovich.....				
1 <i>id.</i> de chasseurs tyroliens.....				
1 <i>id.</i> de Manteaux-Rouges.....			}	sur la ligne de Puch.
3 divisions d'Archiduc-Albert cuirassiers.....				
3 <i>id.</i> de Mack <i>id.</i>				
3 <i>id.</i> d'Anspach <i>id.</i>				
3 <i>id.</i> de dragons de Cobourg.....				
3 <i>id.</i> de <i>id.</i> du 13 ^e <i>id.</i>				
3 <i>id.</i> de <i>id.</i> d'Archiduc-Ferdinand.....	}	de Weyer à Pamering, Tollingen et Puch.		
3 <i>id.</i> hussards Meszaros.....				
4 <i>id.</i> <i>id.</i> d'Archiduc-Ferdinand.....	}	à Freising et Erding, poussant des batteries sur la route de Munich.		
4 <i>id.</i> du 2 ^e régiment de hulans.....				

Les généraux les plus marquans qui parurent à cette affaire, étaient :

Lauer.	Beyer.
Kollowrath.	Dervaux.
Stipsitch.	Fresnel.
Hohenlohe.	Hombourg.
Prince de Wurtemberg.	Seckendorf.
Saint-Vincent.	Grune.
Postrochrovsky.	Wreden.
Stabel.	Cœndiani.
Weber.	Gavasini.
Wilhelmi.	Læwen.
Esterhazi.	

Les jours suivans, l'archiduc Jean ne fut occupé qu'à réunir ce qui était dispersé, et à réorganiser les corps, qui étaient tous entremêlés.

Le 15 frimaire, l'aile droite, commandée par Kienmayer, parut dans le même désordre, derrière Ampfing.

L'archiduc fit rester l'aile gauche et le centre sur la rive gauche de l'Inn,

derrière la rivière d'Asch, en s'approchant, d'un côté à la tête du pont de Kraibourg, et de l'autre aux retranchemens construits à Alt-Muhldorf et Neu-Muhldorf.

Les régimens de l'aile gauche étaient :

Kauniz.	Brechainville.
Manfredini.	Devins.
60 ^e hongrois.	Manteaux-Rouges.
Archiduc-Charles.	

Vers Muhldorf étaient :

Lascy.	Les cuirass. d'Archiduc-Ferdinand.
Olivier-Wallis.	Les dragons de Kinsky.
Gradicans.	Les hussards de Ferdinand.
Peterwaradins.	Ceux de Meszaros.
Les débris du 9 ^e bat. de grenadiers.	Les Esclavons.

Pendant la nuit du 15, l'archiduc donna ordre à plusieurs régimens de passer la rivière à Muhldorf. Ils furent suivis, dans la matinée, par le centre et le reste de l'aile gauche. La tête de ce corps devait se diriger sur Seebruck et Rosenheim, et le centre sur Kraibourg et Wasserbourg, l'archiduc, ayant dessein d'attendre les Français derrière les retranchemens construits sur les bords de l'Inn.

Toutes les routes étaient encombrées de voitures d'équipages et de transports, de sorte que la marche des troupes fut gênée.

Les régimens Kauniz, Manfredini, Archiduc-François cuirassiers, Kinski dragons, et une division d'hussards esclavons, suivis par les régimens Archiduc-Charles et 60^e hongrois, arrivèrent, le 17 frimaire, au-dessus de Rosenheim, pour se joindre aux régimens Wenzel-Colloredo, et Hohenzollern cuirassiers; mais ils furent attaqués le lendemain, sur la route de Morgenstein, par une colonne de l'aile droite de l'armée française, qui avait passé l'Inn à Neubeuren.

Les troupes sur la ligne étaient sous les ordres du prince de Condé et de Lœven; Giulay, Meerfeld et Klein, commandaient la réserve.

Le général Lœven parut à la tête des régimens Kauniz et Manfredini, qui, après avoir fait quelque résistance à Neubeuren, voyant qu'ils n'étaient pas soutenus à leur gauche, se jetèrent sur Rohrdorf et Lauterbach, pour gagner la chaussée de Wilderwarth; ils se réunirent là au corps de Condé, qui avait sa position à la hauteur de Stephanskirchen, à la hauteur du val de la Sims.

Ce corps répondait, par une canonnade assez vive, aux fausses démonstrations que faisaient les Français à Rosenheim; mais, vers le soir, ayant appris leur

passage à Neubeuren, le duc d'Enghien ordonna la retraite sur Seebruck et Chiemsee.

La rive droite étant plus élevée que l'autre, les troupes qui la défendaient devaient être peu exposées au feu, et les Condéens eurent cependant dans cette journée une soixantaine d'hommes tant tués que blessés.

Le 19, de grand matin, les régimens de Kauniz..... 3 bataillons,
 Manfredini..... 3 *id.*,
 Condéens..... 3 *id.*,
id...... 3 compagnies,
 2 compagn. de canonniers Condéens
 et 1,000 hommes de cavalerie, *id.*,

se dirigèrent sur Seebruck et Traunstein. Ils avaient ordre de faire quelque résistance derrière les retranchemens de Seebruck; mais voyant que la cavalerie pouvait passer la rivière à gué, ils se bornèrent à couper le pont, et continuèrent leur retraite sur Traunstein, Teisendorf, et Salzbouurg.

Le prince Jean, qui, le 17, avait son quartier-général à Trostberg, se rendit à Traunstein et de là à Teisendorf, se voyant prévenu par le passage subit de Kraibouurg et de Wasserbouurg.

Le désordre, qui régnait à Wasserbouurg, et les mauvais chemins, ralentirent le départ de ce train d'artillerie, dont la queue fila, le 19 au soir, sur la route de Waging, en passant par Fraberzheim. Les flanqueurs de l'armée française n'en étaient éloignés que d'une lieue.

Les retranchemens de Muhldorf, Marcktl et environs furent aussi abandonnés. On avait ordre de tenir à Burghausen, jusqu'à ce que tous les transports et le corps de Kienmayer eussent filé. Cette colonne prit la route de Tittmaningen; les équipages passèrent la Salza à Burghausen.

Le 19, le 20 et le 21 frimaire, toutes ces troupes filèrent sur Laufen, pour y passer la Salza. Elles s'arrêtèrent, pendant douze heures, à Tittmaningen, ainsi que le parc d'artillerie de position.

Le prince Jean, qui sut alors, par les rapports rentrant du Tyrol, que les Français n'avaient point fait filer des troupes de Neubeuren sur Aschau et Marquarstein, et qu'on n'en apercevait point encore dans les défilés de Traunstein à Reichenhall, se décida, étant rassuré sur sa gauche, à risquer encore une bataille sur la Saal.

Mais une partie des troupes qui se retirèrent sur Rosenheim ayant déjà reçu ordre de passer la Salza à Laufen, il fut obligé de donner contre-ordre et de les faire revenir à la rive gauche, au-dessous de Salzbouurg, en débouchant vers Roth, Klesheim et Lehn. Le désordre, qui alors avait gagné dans toutes les divi-

sions de l'armée, les régimens marchant pêle-mêle, ne pouvait point faire espérer un bon succès.

L'aile gauche, poursuivie de près, avait été dispersée avant d'arriver à Teisendorf.

Le 22 au soir, les troupes qui faisaient leur retraite sur Salzburghofen, poursuivies par les Français, s'empresèrent de couper le pont sur la Saal, en laissant sur l'autre rive une arrière-garde, composée des régimens de Waldeck-dragons, et de 4 pièces de canon. Chargés par le 9^e régimens de hussards, quelques uns de ces dragons périrent, en cherchant à passer la rivière, et les autres furent pris.

Dans la même soirée, l'infanterie fila sur deux ponts sur la Salza, au-dessous de Salzbourg, presque en face de Froschheim, où fut placé le grand parc d'artillerie de réserve.

Les cuirassiers de l'archiduc François et le régiment d'infanterie de l'archiduc Charles, marchant à la tête de l'aile gauche, se dirigeaient sur Schwarzbach et Zeno, pour occuper par leur gauche les défilés de Reichenhall, et surveiller en front la route de Legelwort à Laufen. Un bataillon de Manteaux-Rouges fut réparti, à la droite de Schwarzbach, dans les bois qui sont sur les deux bords, dans une petite île, et sur la hauteur de Walzerwald. Le 60^e hongrois appuya sa gauche à cette hauteur, et s'aligna, par la droite, aux régimens Kauniz, Manfredini, Benjovsky, Brechainville, Devins, Gradiscans, Peterwaradins, Olivier-Wallis, Lascy, Wenckheim et aux troupes de Wurtemberg.

La gauche ferma la plaine entre Walzerberg et le bois de Maxglan; le centre occupa toute la longueur de la ligne de Loig, à la droite de la forêt qui longe la route de Maxglan à Klesheim, et l'aile droite s'aligna sur le point de vue de Roth, entre Klesheim et Lieferingen.

Les troupes de Wurtemberg campèrent à la tête de l'aile droite. Les réserves avaient été placées en deuxième ligne, celle de la gauche au Lazareth, celle du centre entre Maxglan et le bois, avec un bataillon de pionniers, qui avait travaillé toute la nuit à construire des batteries aux divers débouchés de la forêt; celle de la droite occupait les derrières de Lieferingen.

Des cuirassiers de Nassau, de Kayser, du duc d'Albert, de Zechwiz, de Mack, Anspach et de Lorraine, les dragons de Ferdinand, de Waldeck, de Cobourg et de Kinsky, avaient été placés en réserve dans le ravin de Maxglan à Lehen, et se formèrent, le 23 de bon matin, sur la même ligne. Outre les pièces de campagne qu'avait chaque régiment, l'archiduc Jean fit placer, à la rive gauche, 4 batteries de pièces de position; de sorte que, le 23 au matin, dès que l'affaire commença, il put développer sur tout son front une artillerie formidable; il ne plaça que les pièces de 6 bataillons sur la ligne de Salzbourg à Golz, Vichhausen et

Loig; en avant de la forêt de Maxglan, sur la route de Reichenhall, se trouvait la première batterie de gros calibre, défendue par une autre, que masquait le bois; celle-ci battait à son front la route de Klesheim, et à sa gauche les flancs de la première; la troisième était placée en angle rentrant, auprès de Maxglan, sur la chaussée, et à sa droite étaient placées, dans la plaine, en échiquier, 3 autres batteries, sur un angle saillant, vers le terrain entre Lieferingen et Klesheim.

Une réserve avait été placée à l'aile gauche, en avant de l'hôpital, afin de s'opposer aux troupes françaises, qui, après avoir débouché par le Branspichler-Wald, pourraient filer le long de la Glan, pour prendre en dos le bois de Maxglan.

L'archiduc avait donné ordre, dans le même dessein, de masquer une batterie derrière Klesheim, afin de battre en flanc les troupes qui pourraient tenter de passer entre Siedenheim et Klesheim, pour enlever celle qui était masquée par le bout du bois de Maxglan, et ce fut précisément celle qui gêna jusqu'à l'après-midi, sans discontinuer, et fit le plus de mal aux Français.

L'audace avec laquelle ils enlevèrent le bois de Walzerberg, la contenance ferme de leur cavalerie, qui, quoique très inférieure en nombre, soutint avec vigueur différentes charges; l'opiniâtreté que montrait l'artillerie, après avoir eu une partie de ses pièces démontées, tout fit penser à l'archiduc que le reste de l'armée paraissait, à sa droite, sur la route de Teisendorf. Cependant, vers les onze heures, ne voyant faire aucune démonstration importante de ce côté, et entendant de loin le canon à la rive droite de la Salza, il commença à croire qu'il s'était trompé, et envoya plusieurs fois reconnaître cette rive, en descendant vers Antheringen.

Le feu de son infanterie s'étant un peu ralenti, il voulut le ranimer; mais les troupes, qui se croyaient tournées par le Walzerwald, ne voulant plus se battre, on fut obligé d'employer la cavalerie pour les faire tenir ferme.

Un aide-de-camp vint annoncer qu'une colonne de l'armée française s'approchait de Salzbouurg, sur la rive droite; l'archiduc, voulant s'en convaincre par lui-même, s'y rendit, accompagné des généraux Lauer et Kollowrath. Baillet de la Tour, Hohenlohe, Meerfeld et Schwarzenberg, furent chargés de terminer l'affaire de la rive gauche.

Arrivé sur les hauteurs de Bergheim, il fit marcher les grenadiers, le régiment de Gemminhen, les dragons de la Tour et les hussards de Meszaros, de Ferdinand et de Vecksay; mais il apprit, en arrivant à Siekenwies, que le centre de l'armée française avait déjà passé la Salza au-dessus de Laufen; de sorte que, ne pensant plus qu'à la retraite, il plaça toutes les forces dont il pouvait disposer à Fischbach, et revint à Salzbouurg.

Les généraux Baillet et Meerfeld le prévirent alors de la retraite des Français sur la rive gauche de la Saal; que toutes leurs pièces avaient été démontées, et qu'on n'avait pas tiré un seul coup des batteries situées auprès de l'hôpital et sur les hauteurs de Lieféringén; ils voulurent l'engager à jeter un petit corps sur la rive gauche, pour prendre une demi-brigade, qui, marchant sur Zeno et Reichenhall, devait se trouver engagée avec les francs-tireurs arrivés de Steinbacher-Pass; mais, bien loin d'adopter ce projet, il ordonna la retraite sur Neumarckt.

Le corps de Coudé, qui se trouvait en seconde ligne, derrière Salzbourg, reçut ordre de se porter sur Werfen et Rastadt, pour y défendre les défilés.

Les trois batteries de position; placées à la rive droite pour battre la rive gauche de la Salza, restèrent, en avant de Forschheim, pour couvrir la retraite; 3 autres batteries, en avant de Bergheim, et 2 situées sur les hauteurs de Montigl, pour battre l'embouchure de la Saal, restèrent en place, jusqu'à ce que toute la troupe eût filé; ce qui dura jusqu'à minuit, à cause du grand parc d'artillerie de réserve et des équipages des pontons.

Les troupes palatines, qui, pendant la journée du 23, étaient demeurées en réserve à Strasswalchen et Neumarckt, firent l'avant-garde et marchèrent sur Voeklabruck.

Vers minuit, Salzbourg et les environs, jusqu'à Fischbach, furent évacués; les hussards de Ferdinand, avec 6 pièces de position, formèrent l'arrière-garde.

Le lieutenant-colonel Drechsel, qui commandait 1 bataillon d'Archiduc-Charles, quelques compagnies de Manteaux-Rouges et les cuirassiers d'Archiduc-François, étant coupé sur la route de Reichenhall, se retira, pendant la nuit, par Saint-Zeno, Reichenhall, Berchtolsgadén, et passa par Salzbourg à quatre heures du matin.

L'archiduc avait ordonné à la municipalité de couper le pont, dès que les dernières troupes auraient passé; mais, craignant de couper la retraite à quelques corps égarés, elle retarda l'exécution de cet ordre; et, ayant appris, vers le matin, que les Français étaient tout près de la ville, elle n'osa plus toucher au pont.

L'archiduc, qui s'était rendu à Strasswalchen, donna ordre d'occuper la route de Mattsee et Schledorf, craignant qu'une colonne française ne se fût portée sur Nussdorf, d'où elle aurait côtoyé le lac. Toute l'armée bivagua en avant de Neumarckt; l'avant-garde occupa les hauteurs de Heimdorf, Altentan et les défilés de Neuforn.

Dès le matin, il fit filer une partie du centre sur Frankenmarckt, et, rassuré sur l'extrémité de sa droite, il fit replier sur Neumarckt les troupes qu'il avait

détachées pour reconnaître les environs de Mattsee. Son avant-garde ayant ensuite été repoussée, et instruit que quelques détachemens de cavalerie française avaient essayé de passer la Salza près de Forge, à Reitenhaslach, il craignit pour son flanc, par la route de Mattigkofen, et replia son corps d'armée sur Frankenmarckt. Il se rendit de sa personne à Vœcklamarckt; c'est de là qu'il expédia ordre au bataillon de Stein, qui était en garnison à Burghausen, de venir joindre son corps d'armée. Il pressa Kienmayer de précipiter sa marche sur Haag, afin de ne pas risquer d'être coupé par une colonne de l'armée française, qu'on lui avait annoncée de Braunau.

Il y avait alors dans cette place les débris des bataillons Wallons, le régiment de Schröder, la légion de Vienne et un escadron des dragons de Cobourg.

Le 26, il fut attaqué en avant de Franckenmarckt, et, malgré l'avantage du terrain, à droite et à gauche de Gendorf, ses troupes furent repoussées. Il les rallia entre Stauf et Franckenmarckt, et parvint à se soutenir jusqu'au soir. A peine ses troupes, harassées de fatigue, avaient-elles établi leurs feux, qu'elles en furent chassées, et l'archiduc, voyant arriver son armée en déroute, fut obligé de transférer son quartier-général à Schwanenstadt, et de là à la rive droite de la Traun.

Le 27, il reparut à la rive gauche pour rallier son armée en avant de Schwanenstadt; mais, après quelques légers succès, elle fut mise en déroute, et perdit 3 pièces de canon.

Ce même jour, Kienmayer arriva à Lambach, et l'archiduc Charles vint de Linz pour prendre le commandement de l'armée. *Voulant vérifier par lui-même l'état dans lequel elle se trouvait, il parcourut les rangs, en costume bourgeois; il vit combien elle était découragée, et se rendit à Kremsmunster, indécis s'il en prendrait le commandement.*

Comptant un peu cependant sur les troupes fraîches arrivées avec le général Kienmayer, il proposa à l'archiduc Jean de renforcer l'arrière-garde par deux bataillons palatins, et d'en donner le commandement au prince de Schwarzenberg, pour protéger sa retraite sur l'Ens.

Le 28, ce général parut à la tête de l'arrière-garde, qui fut renforcée par

1 bataillon de Radivojovich.....	1,000 h.
2 <i>id.</i> de Manteaux-Rouges....	2,400
1 <i>id.</i> de Bavaro-Palatins.....	1,200
1 <i>id.</i> de chasseurs-tyroliens..	600
Le 2 ^e régiment de hulans.....	1,200

6,400 h.

qui occupèrent la ligne de Wolfsegg et Thalham, en avant du débouché de la grande route de Haag, sur la chaussée de Schwanenstadt.

En cas de revers, Schwarzenberg avait ordre de se retirer, avec un corps, sur Wels, après que les troupes destinées à passer la Traun à Lambach auraient mis le feu au pont.

Le général Meczery, qui s'engagea trop, sans couvrir ses flancs, fut pris, avec 1,200 hommes; le reste porta la terreur dans les 12 bataillons qui étaient rangés en ordre de bataille sur le terrain de Lambach. Tout se retira dans le plus grand désordre; on fit usage d'une batterie placée sur la rive droite de la Traun, pour protéger la retraite; mais elle tua autant d'Autrichiens que de Français.

Le défilé qui conduit au pont étant encombré de voitures, les palatins, un bataillon de Manteaux-Rouges et les débris des hulans se sauvèrent par la route de Wels, où ils arrivèrent le soir. Ils y prirent position sur les hauteurs, qui sont à la rive droite. Les Bavaois continuèrent leur retraite sur Linz, où ils coupèrent le pont, après avoir passé le Danube pour rejoindre leur corps, qui était stationné vis-à-vis de cette ville.

L'archiduc Charles, se voyant menacé à l'aile droite, derrière Wimzbach, fit tirer les troupes de Wazberg et Forchdorf, pour opérer sa retraite sur Kremsmunster, d'où il se transporta à Steyer, avec l'archiduc Jean.

Les troupes, qui étaient sur les hauteurs de Wels, se replièrent sur le même point et sur Ersberg, en abandonnant 4 pièces de canon.

L'archiduc Jean, voyant qu'il n'y avait plus moyen de résister, envoya alors à Wels le général Meerfeld, pour demander un armistice. Ce général se présenta à l'avant-garde française, en disant qu'il était porteur de la paix, et sauva, par ce subterfuge, 12 pièces de canon, qui étaient prêtes à tomber au pouvoir des Français.

L'archiduc Charles reconnut, dans cet intervalle, les hauteurs qui dominent la ville d'Ens, y fit placer 15 pièces de canon, et transféra de là son quartier-général à Stremberg.

Le général Meerfeld, ayant obtenu un armistice de quarante-huit heures, l'archiduc se retira sur Moelk, d'où il envoya le général Grune à Steyer, avec les pouvoirs nécessaires pour traiter d'un armistice, qui fut conclu le 5 nivôse.

N° III.

RELATION DES MOUVEMENS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE, AVANT ET APRÈS LA BATAILLE DE HOHENLINDEN (1).

A la suite du plan d'opérations fait à Vienne, le gros de l'armée autrichienne devait se trouver rassemblé derrière la ligne de démarcation, à Vilsbibourg, et de manière à pouvoir commencer ses opérations sur Landshut, aussitôt après l'expiration de l'armistice, c'est-à-dire le 27 novembre, à 6 heures du matin. Cette armée, passant par Landshut, devait remonter l'Isar, et, par la vallée de l'Isar et de l'Ammer, se porter jusque sur les hauteurs de Dachau. Elle était forte d'environ 60,000 hommes. Pendant ces opérations de la grande armée, les corps de Condé, de Wurtemberg et des Bavaois, forts de 16 à 18,000 hommes tout au plus, formant la gauche de l'armée alliée, devaient se tenir à une stricte défensive sur l'Inn, pour assurer par là la gauche et les derrières du corps d'armée qui, vers Landshut, avait pris l'offensive. Pour cet effet, les têtes de pont de Wasserbourg, de Kraibourg et de Muhlendorf, furent gardées par le corps bavarois, pendant que les corps de Wurtemberg et de Condé étaient chargés de la défense de l'Inn, depuis Rosenheim jusqu'à Kufstein. Après que l'armée aurait eu gagné une bataille sur l'Isar, ou après toute autre circonstance qui aurait pu engager les Français à abandonner Munich, et à repasser le Lech, toutes les forces réunies sur l'Inn devaient s'avancer pour inquiéter la marche des Français, et enfin se seraient jointes à la grande armée à Dachau. En cas de revers, ces corps étaient destinés à arrêter le progrès de l'armée victorieuse, à faire l'arrière-garde, et, dans tous les cas, ces troupes devaient veiller à la sûreté de l'armée, qui, s'étant trop éloignée de ses lignes de communications et de ses subsistances, pouvait craindre d'en être coupée. On voit que l'idée principale de ce projet fut d'éviter le combat dans un terrain si peu favorable à notre manière de nous battre et de tourner l'armée française sur sa gauche. Dans le cas où l'armée autrichienne eût réussi à gagner les hauteurs de Dachau, le corps de Klenau, fort de 8,000 hommes, arrivant par Ratisbonne, s'y serait joint, et les Français eussent été

(1) Cette relation a été tirée des archives de Munich, et envoyée au Dépôt de la Guerre par le colonel Bonne (du corps des ingénieurs-géographes), le 16 novembre 1801 : elle est attribuée au major Dietfurt, employé à l'état-major de l'armée bavaroise.

obligés de repasser l'Isar et l'Ammer; puis, le terrain étant plus favorable, on aurait été maître de les forcer à repasser le Lech, ou par une bataille, ou par des opérations répétées et exécutées sur leur gauche.

Le général Moreau ne paraît pas avoir été complètement instruit du plan autrichien. L'armée française fut rassemblée le 26, la gauche, sous le général Grenier, entre Hohenlinden et Harthofen, fournissant en même temps les garnisons de Landshut et d'Erding, le centre à Ebersberg, et la droite, sous le général Lecourbe, à Helfendorf, gardant tout le terrain, depuis Feldkirch jusque sur l'Isar. Le corps du général Sainte-Suzanne devait en partie se porter sur Landshut : le reste fut destiné à prendre la défensive sur l'Altmühl, faisant tête au général Klenau.

Il serait difficile d'en deviner les raisons, mais le fait est que l'armée autrichienne n'arriva sur la Roth, à Mëssing et Gankofen, que le 27. On avait fait faire à cette armée des marches forcées. Elle s'y trouva sans artillerie, sans bagages, et dans un état aussi fatigué qu'elle aurait pu l'être à la fin d'une campagne pénible. Le seul mouvement qu'elle fit le 29, fut de se porter vers Eggenfelden et Neumarckt.

Le 28, l'armée française se mit en mouvement, et, le 30, elle se trouva dans les positions suivantes : La division Legrand prit Dorfen, et s'avança sur les hauteurs de Taufkirchen; les divisions Ney et Hardy s'avancèrent jusque sur les hauteurs d'Ampfling, et furent mises en échelons sur la chaussée : une brigade de ce corps prit poste derrière Haun, une seconde garda les défilés d'Aschau, et une troisième, qu'on avait renforcée de deux bataillons de grenadiers, fut portée à Reichertsheim. La division Grandjean, du centre, ayant suivi la route des divisions Hardy et Ney, prit position derrière Haag. Au centre, la division Decaen s'avança sur l'Attl, et poussa une brigade dans la vallée de la Glon. Le général Richepanse poussa ses avant-postes du côté de Wasserbourg. Sur la droite, on se contenta de faire des reconnaissances vers l'Inn, jusqu'à Rosenheim. Manquant de troupes, et supposant que les manœuvres de la grande armée fixeraient assez l'attention des Français sur leur gauche, les avant-postes de l'armée alliée, sur l'Inn, n'étaient forts que d'environ 1,200 hommes. Ils avaient à garder au delà de 20 lieues de terrain. Leur gauche s'étendit jusqu'à Rosenheim, leur droite s'appuyait à Dorfen. Le corps bavarois soutint ces troupes, autant que cela fut possible, sans dégarnir les têtes de pont, dont celle de Wasserbourg fut attaquée le 29 et le 30; mais, comme on avait eu soin d'en renforcer la garnison, ces attaques furent repoussées. Enfin, le 30, toute cette avant-garde se replia sur le gros des bavares, à Muhlendorf, et en même temps l'armée autrichienne y arriva en trois colonnes. L'avant-garde des Français fut forcée de se retirer, et l'armée

resta à cheval sur l'Isen. Le général autrichien avait pris une résolution à laquelle on ne pouvait s'attendre, qu'on ne croirait pas même, si l'on n'en avait été témoin. Un nouveau plan avait été projeté, ce qui donnait une autre direction à tous les préparatifs déjà faits. On préféra l'effet plus prompt, mais aussi plus incertain, d'une bataille, à l'effet plus éloigné, mais d'autant plus sûr, de la manœuvre, et c'est pourquoi l'armée fit ce quart de conversion à gauche.

Le lendemain, 1^{er} décembre, l'armée dirigea son attaque en trois colonnes; celle de la droite, sous le général Baillet, tint la rive gauche de l'Isar, et prit sa direction sur Dorfen. La colonne du centre, sous le général en chef, l'archiduc Jean, poursuivit la route d'Ampfing, et celle de la gauche, sous le général Riesch, se dirigea vers Aschau. Le général Ney forma ses troupes, et s'avança aussitôt; ce qui fit perdre du terrain à la colonne de l'archiduc Jean, qui, pourtant, reprit ses premiers avantages. Les troupes postées à Reichertshausen marchèrent au secours de la division Hardy, qui se mit en retraite, se voyant prise en flanc par la colonne du général Baillet. Ce général était parvenu à culbuter la division Legrand, qui se replia sur Dorfen, en même temps que le général Riesch força le défilé d'Aschau. Le général Boyer, de la division Grandjean, fut employé pour couvrir la retraite, et pour faire l'arrière-garde des troupes françaises; il se mit à Sachsenstätt, et facilita, par ses manœuvres, la retraite de ces troupes, qui prirent poste à Haag et à Dorfen. La position de la division Grandjean, qui occupait les hauteurs de Ramsau, empêcha toute poursuite. Le général Richepanse, dans son poste, pouvait soutenir la brigade Walther, qui s'était postée sur la traverse qui mène de Haag à Wasserbourg.

Les bonnes dispositions du général français rendaient impossible à l'armée autrichienne de pousser ses avantages plus loin; elle prit son poste à Haun, d'où, le lendemain, elle se porta sur Haag. Le corps bavarois, qui, jusqu'ici, avait gardé sa première position à Muhlendorf, se rejoignit à l'armée. L'armée française abandonna Haag, et tous ses autres postes, sans opposer plus qu'une légère résistance, et ce fut dans la position suivante qu'elle passa, sous les armes, la nuit du 2 décembre. La gauche rentra dans sa première position, entre Hohenlinden et Harthofen; elle fut renforcée par la division Grouchy, du centre, qui prit son poste à Hohenlinden, laissant ce village sur sa gauche. La division Richepanse se fit joindre par la brigade Walther; elles se replièrent sur Ebersberg, et la division Decaen sur Zornoldingen. La droite reprit aussi ses premières positions; elle envoya de forts détachemens vers Pfomering. Un détachement, fort de 5 compagnies d'infanterie et de 2 escadrons, assura le flanc gauche de la division Legrand, en observant les défilés de Lendorf. Une brigade de cavalerie, avec 4 compagnies d'infanterie, sous le général Espagne, fut postée vers Erding, pour

assurer les communications avec Munich, et la cavalerie de réserve, sous les ordres du général d'Hautpoul, se plaça derrière Hohenlinden.

Il se peut qu'on ait senti la nécessité de ne pas s'écarter entièrement du premier plan d'opérations, et que ce fut pour cette raison qu'on détacha un corps de 20,000 hommes, qui, en partie, devait exécuter à peu près la manœuvre projetée pour l'armée. Ce corps contribua à l'attaque sur Landshut, qui fut pris le 30 novembre; après quoi il dirigea sa marche sur Dorfen, où il arriva le 2 décembre. Un corps de troupes légères, sous le général Meczery, longea les deux rives de l'Isar, et occupa Freising le 3 décembre. *Il faut que Messieurs les faiseurs de quartier-général autrichien aient été tellement éblouis des petits succès remportés dans ces journées, qu'ils regardèrent toute précaution ultérieure comme inutile, et c'est sans doute cette aveugle prévention qui dicta la disposition arrêtée pour le 3 décembre, laquelle sera intéressante à connaître dans toute son étendue.*

DISPOSITION DONNÉE A L'ARMÉE POUR LA JOURNÉE DU 3 DÉCEMBRE 1800.

« L'armée, rassemblée à Haag, se joindra à la division Kienmayer, par Hohenlinden et Anzing. Cette division se sera rendue aujourd'hui, 2, par Isen, à Buch. Pour effectuer cette jonction, l'armée, divisée en trois divisions, se mettra en marche demain, 3, à cinq heures du matin.

« La division Riesch, formant la colonne de gauche, tâchera de gagner la route d'Albaching sur Hohenlinden. Elle entretiendra une communication non interrompue avec la grande route de Haag. La colonne du centre sera formée par l'avant-garde. Cette avant-garde sera renforcée par le régiment de Benjousky-infanterie. Le corps de réserve et celui des Bavaïois feront également partie de cette colonne. Elle décampera à cinq heures du matin, et s'avancera, par Hohenlinden, à Anzing. Elle établira des communications avec la division Riesch sur sa gauche, et avec la division Baillet sur sa droite.

« La division Baillet, formant la colonne de la droite, se mettra en mouvement à la même heure que les autres colonnes. Elle se tiendra toujours à droite, et parallèlement à la grande route. Elle dirigera sa marche par Oberndorf, Weyer, Mittelbach, sur Hohenlinden, et, à Anzing, établira une communication avec la colonne du centre et celle du général Kienmayer.

« La marche de la troupe ne doit pas se retarder par le transport pénible et gênant de l'artillerie. Quand même une colonne arriverait tout-à-fait sans canon, pourvu qu'elle arrive à temps, le but proposé sera également atteint, comme il serait sûrement manqué, si la marche se trouvait tant soit peu retardée. L'artillerie pourra suivre les colonnes, ou, dans le cas d'une malheureuse rencontre, rejoindre sa division sur la grande route.

- Les vivres, chevaux de bât, ainsi que les marmites et les bœufs, suivront
- toutes les colonnes; ils doivent tellement se trouver à portée de la troupe,
- qu'elle puisse d'abord faire la soupe à Anzing, et afin de pouvoir continuer
- sa marche, le 4, d'aussi bonne heure que possible.

• Signé JEAN, archiduc. •

Il parut, le jour décisif; la pluie et la neige avaient rendu les chemins presque impraticables. Une poussière de neige remplissait l'air; à peine pouvait-on voir à cent pas devant soi. L'artillerie enfonçait; hommes et chevaux ne pouvaient s'avancer qu'à pas lents et incertains; et, malgré la boisson distribuée ce jour, aussi bien que les deux précédens, l'état physique et moral du soldat approchait de l'épuisement. Tels sont les auspices qui précédèrent la bataille, et sous lesquels l'attaque commença.

Le général Kienmayer n'arriva à Puch que le 3 décembre. L'armée se mit en marche. Le terrain opposait des obstacles insurmontables à la colonne de la gauche. Le général Riesch annonça qu'il ne lui serait pas possible de rester à la même hauteur que le centre, qui, malgré cet avis, n'arrêta point sa marche, et donna beaucoup trop tôt sur le 4^e de hussards et sur la 108^e de ligne, rangés en bataille, et soutenus par la 46^e et la 57^e, formées en colonnes derrière cette ligne. Il s'y engagea en combat très vif, mais indécis, qui fut principalement soutenu par une brigade de grenadiers autrichiens et par une brigade bavaoise. La 106^e et un bataillon de la 56^e accoururent au secours de la 108^e, pendant que deux escadrons du 11^e régiment de chasseurs, soutenus par le 4^e de hussards, attaquèrent les bataillons placés sur la chaussée. Les généraux Ney et Grouchy rassemblèrent leurs troupes, et se jetèrent sur les bataillons autrichiens et bavaois, qui, par le retard de la marche du général Riesch, n'avaient aucun appui sur leur gauche, et furent obligés de se retirer.

Pendant ce temps, les divisions Richepanse et Decaen avaient commencé leur marche sur Mattenpœt. Le général Debilly resta à Ebersberg avec un corps peu considérable. On manqua le chemin. La colonne se sépara, et, après avoir assez long-temps erré dans les bois, la brigade Drouet donna sur les troupes du général Riesch: un léger combat fut engagé, qui ne pouvait empêcher le général Richepanse de continuer sa route. Il atteignit Mattenpœt avec six pièces d'artillerie, avec la 48^e, la 8^e de ligne, et avec le 11^e de chasseurs. Ces troupes se formèrent parallèlement avec la chaussée, laissant le village à dos. Leur position était critique. Quelques bataillons en réserve et rangés en bataille à l'entrée du défilé, l'auraient culbutée; mais malheureusement on avait formé la réserve en colonne d'attaque. Le général bavaois (Deux-Ponts), jugeant la com-

munication perdue de ce côté, avait, dès le commencement de la bataille, insisté pour envoyer une colonne mobile sur Saint-Christophe. On le défendit alors, et on ne le permit que lorsqu'il fut trop tard; à peine les deux bataillons chargés de cette expédition étaient-ils entrés dans le bois, qu'ils furent enveloppés par les troupes françaises. Le soutien qui fut envoyé à ces deux bataillons ne pouvait arriver; la chaussée se trouvait tellement encombrée par tous les chariots, dont on avait été obligé de se charger, qu'il n'y eut pas assez de terrain pour former un seul peloton. La cavalerie du centre s'était retirée de la chaussée. Les chasseurs donnèrent sur les cheval-légers bavarois; mais ils en furent repoussés et si bien poursuivis, que cette cavalerie prit toute l'artillerie des Français. Elle fut à son tour repoussée par l'infanterie, et n'emporta qu'un obusier. Enfin, le général Richepanse se détermina à tout tenter. Il forma ses troupes en colonne, et poussa rapidement vers le défilé. Alors le désordre fut inévitable. On tâcha en vain de l'empêcher et de rétablir l'ordre. La chaussée étant barrée par les hommes et les chevaux tués, par les caissons et les canons renversés, les bataillons ne purent se former; ils se dissolvaient en des masses impossibles à conduire.

Ce fut alors que le général français aperçut, à Hohenlinden, de l'incertitude dans le combat. Les divisions Ney et Grouchy firent un dernier effort, et réussirent à culbuter entièrement les brigades qu'elles avaient devant elles, qui, n'étant pas soutenues, ne purent résister à des forces si supérieures. Elles furent vivement poursuivies et jetées dans le défilé, où elles rencontrèrent les bataillons de la queue, culbutés par Richepanse. Le désordre devint encore plus général; tout combat cessa, et le soldat, se voyant attaqué de trois côtés, s'enfuit par le seul qui alors lui restait libre.

Le centre était entièrement anéanti. Il n'y avait plus d'infanterie formée. La cavalerie en couvrit la fuite.

Le combat, terminé au centre à midi, dura encore sur les ailes. Le général Decaen était enfin arrivé à Saint-Christophe. Son avant-garde y attaqua d'abord les Autrichiens, qui se replièrent sur le gros de leurs corps. Ils en furent soutenus, et repoussèrent les troupes du général Decaen. Le mouvement que fit alors le général Kniazewitz vers la chaussée de Haag, obligea le général autrichien à retirer ses troupes. La division Decaen, ayant sur cela le passage libre, continua sa route sur Mattenpœt. Une seconde position, prise par le général Kniazewitz, fut attaquée par les Autrichiens; mais la manœuvre du général Durutte, qui menaçait de le couper de la grande route de Haag, força le général autrichien de se retirer vers Muhldorf.

Sur la droite, le combat resta plus long-temps indécis. Les deux colonnes de

bataille s'avancèrent par Mitbach, Burkrain et Buch; les divisions Legrand et Bastoul soutinrent ces attaques. La première réussit à jeter la division Kienmayer dans les défilés de Lendorf, et, peu après, la division Bastoul obtint des avantages sur le général Baillet, qui prit une position assez avantageuse sur les hauteurs de Dattling, qu'il fut obligé d'abandonner, par la manœuvre du général Joba, qui s'exécuta après la défaite du centre; et comme en même temps le général Bonnet se porta vers la droite de la division Kienmayer, ces troupes se décidèrent à se replier sur Dorfen, d'où elles partirent, la nuit, pour s'approcher de l'Inn.

Le général Meczery avait formé le projet de surprendre les troupes sous le général Espagne, dans la nuit du 3 décembre. Cette entreprise échoua, et le général autrichien se retira vers Neumarckt.

Aucun de ces corps ne fut poursuivi. L'armée française, doutant encore d'une victoire si complète, passa la nuit dans les bois, et ce ne fut que le jour suivant qui lui annonça son triomphe. *Cette journée coûta à l'armée alliée au delà de 11,000 combattans et 87 canons.* Je soutiens que la perte de cette bataille est bien plus honteuse pour le général autrichien, que la victoire n'a été glorieuse pour le général français.

Ce ne fut que le 5 décembre que l'armée française se mit en mouvement pour occuper les différentes positions, où elle demeura jusqu'au 9; savoir: la droite à Rosenheim, et observant la rive gauche de l'Inn; au centre, la division Decaen bloqua Wasserbourg. La division Grouchy se trouva en échelons sur la grande route de Haag; elle observa Kraibourg et les défilés d'Aschau. La division Richepanse prit son poste à Rammering, et poussa son avant-garde jusqu'à Ampfing. Sur la gauche, les divisions Legrand et Ney se trouvèrent entre Leubruck et Sieg. Le corps du général Colaud, étant arrivé à Erding, détacha une brigade en avant, pour assurer la communication entre ces divisions, dont la division Bonnet forma la réserve sur les hauteurs de Schwindach. La cavalerie de réserve resta encore à Hohenlinden.

L'armée autrichienne employa le temps du 5 jusqu'au 10 décembre, à passer l'Inn à Muhldorf et à Neu-Oettingen, et à entrer dans les positions qui lui furent assignées par la disposition suivante:

- La division Kienmayer fournira la garnison des têtes de pont de Kraibourg
- et Muhldorf, puis celle de Braunau; le reste de cette division prendra un camp
- sous le cañon des redoutes de Muhldorf. Sur la rive gauche de l'Inn, sa cavalerie entretiendra sa communication avec Kraibourg et Neu-Oettingen; le corps
- de réserve défendra l'Inn, depuis Muhldorf jusqu'à Braunau. Pour cet effet,
- le gros de cette réserve doit se trouver rassemblé à Hochenwart, sur la rive
- droite de l'Alza.

- La division Baillet prendra position à Obing, entre Wasserbourg et Trostberg; elle soutiendra Wasserbourg et Kraibourg, défendra l'Inn, depuis Muhlendorf jusqu'à Wasserbourg, et fera observer les intervalles par sa cavalerie.
- Son gros sera rassemblé à Obing.
- La division Riesch prendra son poste à Hartmannsberg, à cheval sur la route de Rosenheim à Seebruck. Un régiment de sa cavalerie joindra le prince de Condé, qui observera l'Inn entre Kufstein et Wasserbourg. Les troupes du Wurtemberg sont chargées de la défense de la tête de pont de cette place.
- Les troupes qui jusqu'ici ont formé l'avant-garde, se joindront au corps de réserve. La brigade du général Meczery tiendra la rive gauche de l'Inn aussi long-temps que possible; elle rassemblera son gros à Prombach, sur la route d'Eggenfelden, et placera une chaîne de troupes depuis Markt jusqu'à Wilshofen. En cas de besoin, elle passera l'Inn à Scherding, et prendra position à Obernberg.

• Signé JEAN, archiduc. •

Le corps bavarois ayant le plus souffert, et étant presque entièrement détruit, entra dans ses quartiers de rétablissement, dans le pays de Salzbourg.

N° IV.

EXTRAIT DES *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon, écrits, à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon.*
(TOME II^e, écrit par le général Gourgaud, pag. 26 et suiv.)

.....

L'effectif de l'armée française était de 150,000 hommes, y compris les garnisons et les hommes aux hôpitaux : 140,000 étaient disponibles et présents sous les armes. L'armée française était d'un tiers plus nombreuse que l'armée ennemie (1); elle était, en outre, fort supérieure par le moral et la qualité des troupes.

(1) Le lecteur est invité à confronter ces évaluations avec les états que nous produisons, tant pour l'armée française que pour l'armée autrichienne : les uns sont officiels, et les autres non moins incontestables, comme universellement convenus, sauf de très légères variations, par tous les écrivains français et étrangers.

Les hostilités commencèrent le 28 novembre; l'armée marcha sur l'Inn. Le général Lecourbe laissa la division Molitor aux débouchés du Tyrol, et se porta sur Rosenheim avec deux divisions. Les trois divisions de la réserve se dirigèrent par Ebersberg; savoir: le général Decaen sur Roth, le général Richepanse sur Wasserbourg, le général Grandjean en réserve sur la chaussée de Muhldorf. Les trois divisions du centre marchèrent, celle de Ney en rasant la chaussée de Muhldorf, celle de Hardy en réserve, et celle de Legrand par la vallée de l'Isen. Le colonel Durosuel, avec un corps de flanqueurs, fort de deux bataillons d'infanterie et de quelques escadrons, prit position à *Wilsbibourg, en avant de Landshut*; les trois divisions de la gauche, sous le lieutenant-général Sainte-Suzanne, se concentrèrent entre l'Altmühl et le Danube. Moreau s'avancait ainsi sur l'Inn avec huit divisions en six colonnes, et laissant ses quatre autres divisions pour observer ses flancs, le Tyrol et le Danube (1).

Le 28 novembre, tous les avant-postes de l'ennemi furent reployés; Lecourbe entra à Rosenheim; Richepanse rejeta sur la rive droite de l'Inn, ou dans Wasserbourg, tout ce qu'il rencontra; mais il échoua dans sa tentative pour enlever cette tête de pont (2). La division Legrand déposa, de Dorfen, au débouché de l'Isen, une avant-garde de l'archiduc. Le lieutenant-général Grenier prit position sur les hauteurs d'Ampfing, Ney à la droite, Hardy au centre, Legrand à la gauche, un peu en arrière; le camp avait 3,000 toises (3). Ces huit divisions de l'armée française garnissaient, sur la rive gauche de l'Inn, une étendue de quinze lieues, depuis Rosenheim jusqu'auprès de Muhldorf. Ampfing est à quinze lieues de Munich, dont l'Inn s'approche à dix lieues. La gauche de l'armée française se trouvait donc prêter

(1) C'est par le moyen de ce détachement que Moreau comut les irrésolutions de son ennemi; ce qui le décida à marcher en avant, pour lui faire prononcer son mouvement.

Les quatre divisions, qu'on pourrait réduire à trois, en tenaient en échec la valeur de six au moins. On ne perdra pas de vue qu'Augereau était encore fort en arrière, et que Macdonald, devant descendre en Italie, ne suffisait plus pour contenir le corps autrichien du Tyrol.

(2) Il n'a jamais voulu faire qu'une reconnaissance, ou plutôt une de ces démonstrations qui sont mises avec raison au rang des manœuvres les plus habiles, quand on ne se compromet pas en les faisant. Ici, un des objets était de replier la garnison dans la tête de pont; il fut rempli comme les autres.

(3) Qu'entend le critique par cette expression, le camp? est-ce le front du champ de bataille? Si la ligne française tenait quinze lieues, Lecourbe était en ligne; si Lecourbe ne peut pas y compter, la ligne n'avait pas quinze lieues: il faut renoncer à un des deux reproches; l'armée, d'ailleurs, ne saurait être considérée comme en ligne de bataille.

Voyez, relativement à ces calculs de distance, les cartes qui sont à la suite des pièces, et

le flanc au fleuve, pendant l'espace de cinq lieues. Il était bien délicat et fort dangereux d'en aborder le passage (1).

L'archiduc Jean avait porté son quartier-général à Oetting : il avait chargé le corps de Condé, renforcé de quelques bataillons autrichiens, de défendre la rive droite, depuis Rosenheim jusqu'à Kufstein, et de maintenir les communications avec le général Hiller, qui était dans le Tyrol avec un corps de 20,000 hommes. Il avait placé le général Klenau, avec dix mille hommes, à Ratisbonne, afin de soutenir l'armée mayençaise, insuffisante pour s'opposer à la marche d'Augereau (2). Son projet était, avec le reste de son armée (80,000 hommes), de déboucher par Wasserbourg, Kraibourg, Muhlendorf, Oetting et Braunau, qui avaient de bonnes têtes de pont, de prendre l'offensive et d'attaquer l'armée française. Il passa l'Inn, fit un quart de conversion à droite sur la tête de pont de Muhlendorf, et se plaça en bataille, la gauche à Muhlendorf, la droite à Landshut, sur l'Isar. Le général Kienmayer, avec ses flanqueurs de droite, attaqua le colonel Durosnel, qui se retira derrière l'Isar. *Le quartier-général autrichien fut successivement porté à Eggenfelden et à Neumarkt, sur la Roth, à mi-chemin de Muhlendorf à Landshut. L'armée de l'archiduc occupa, par ce mouvement, une ligne perpendiculaire sur l'extrême gauche de l'armée française* (3); *son extrême droite se trouva à Landshut, à douze lieues de Munich, plus près de trois lieues que*

ce que nous disons, dans le chapitre III de cette seconde Partie, à ce sujet, pag. 293 et suivantes.

(1) Qu'est-ce que *prêter le flanc au fleuve*? On n'entend pas bien cette critique; tout se réduit à ce fait, que le centre de l'armée française était plus près du fleuve que sa gauche. Quelle conséquence et quel reproche résultent de ce fait? Il aurait fallu, pour qu'il y eût du danger, que le fleuve fit un coude vers la gauche, ce qui n'est pas; des dispositions faites pour le passage de ce fleuve auraient été, d'ailleurs, toutes différentes.

(2) N'est-ce pas un mérite au général français d'avoir forcé l'ennemi à se disséminer ainsi; il y parvint par des démonstrations habilement combinées par lui et par ses lieutenants. Le corps du Tyrol, à son extrême droite, était contenu par une faible division, tandis qu'à sa gauche, Sainte-Suzanne manœuvrait de manière à neutraliser le corps de Klenau, et à pouvoir se présenter en ligne pour appuyer au besoin notre gauche.

(3) L'armée autrichienne ne devait pas stationner dans ces positions; elle devait marcher, se mouvoir sur un terrain où elle avait eu bien de la peine à avancer processionnellement. Le général français n'était point du tout effrayé de ce mouvement circulaire des Autrichiens, sachant très bien qu'il serait au moins ralenti par la difficulté des communications, et que lui Moreau serait toujours en mesure de les attaquer, avec ses forces réunies, dans une marche de flanc si longue et si difficile, pendant laquelle Sainte-Suzanne pourrait inquiéter aussi de son côté la droite ennemie.

la gauche française, qui en était à quinze lieues (1). C'était par sa droite qu'il voulait manœuvrer, débouchant par les vallées de l'Isen, de la Roth et de l'Isar.

Le premier décembre, à la pointe du jour, l'archiduc déploya 60,000 hommes devant les hauteurs d'Ampfing, et attaqua de front le lieutenant-général Grenier, qui n'avait que 25,000 hommes (2), dans le temps qu'une autre de ses colonnes, débouchant par le pont de Kraibourg, se porta sur les hauteurs d'Aschau, en arrière et sur le flanc droit de Grenier. Le général Ney, d'abord forcé de céder au nombre, se reforma, remarqua en avant et enfonça huit bataillons; mais l'ennemi continuant à déployer ses grandes forces, et débouchant par les vallées de l'Isen, le lieutenant-général Grenier fut contraint à la retraite (3). La division Grandjean, de la réserve, s'avança pour le soutenir; Grenier prit position, à la nuit, sur les hauteurs de Haag. L'alarme fut grande dans l'armée française, le général en chef fut déconcerté. Il était pris en flagrant délit; l'ennemi attaquait, avec une forte masse, ses divisions séparées et éparpillées. Le général Legrand, après avoir soutenu un combat très vif dans la vallée de l'Isen, avait évacué Dorfen.

Cette manœuvre (4) de l'armée autrichienne était fort belle, et ce premier succès lui en promettait de bien importants. Mais l'archiduc ne sut pas tirer parti des circonstances; il n'attaqua pas avec vigueur le corps de Grenier, qui ne perdit que quelques centaines de prisonniers et deux pièces de canon. Le lendemain, 2 décembre, il ne fit que de petits mouvemens, ne dépassa pas Haag, et donna le temps à

(1) Voyez, comme ci-dessus, la rectification de ces calculs, pag. 293 et suivantes.

(2) Et qui, cependant, ne se laissa point entamer.

(3) Ce fut le général en chef qui l'ordonna. Les troupes soutinrent le combat avec avantage, quoique si inférieures en nombre. L'objet du général en chef était rempli, le mouvement de l'ennemi était prononcé. Moreau n'avait plus qu'à se faire suivre sur son champ de bataille, en inspirant à son ennemi la confiance qui devait l'y amener.

On a vu comment Moreau, si occupé de tâter l'ennemi partout, put être déconcerté, et ce qu'il faut penser de cette expression; l'armée ne le fut pas davantage. Le tact du soldat français ne lui permet guère de se méprendre en pareille circonstance.

Voyez ce que nous disons à ce sujet, dans le même chapitre III, pag. 297 et suiv., et ce que nous citons d'une lettre de Moreau.

(4) Il semblerait, à cette manière de s'exprimer, qu'il s'agit, ici, d'une seule manœuvre; que les mouvemens de l'armée autrichienne, des 28, 29 et 30, sont la suite et la conséquence les uns des autres; il n'en est point ainsi: il y eut évidemment interruption; il y eut reconnaissance d'une faute, repentir, changement. Il ne faut point, en confondant volontairement des mouvemens distincts, détruire dans cette circonstance toute base de raisonnemens foudés sur la vérité et la distinction des faits.

l'armée française de se rallier et de revenir de son étonnement (1). Il paya cher cette faute, qui fut la première cause de la catastrophe du lendemain.

Moreau, ayant eu la journée du 2 pour se reconnaître, espéra avoir le temps de réunir son armée (2). Il envoya l'ordre à Sainte-Suzanne, qu'il avait mal à propos laissé sur le Danube, de se porter, avec ses trois divisions, sur Freising (elles ne pouvaient y être arrivées que le 5); à Lecourbe, de marcher toute la journée du 3, pour s'approcher sur la droite, et prendre, à Ebersberg, les positions qu'occupait Richepanse, afin de masquer le débouché de Wasserbourg (il ne pouvait y arriver que dans la journée du 4) (3); à Richepanse et à Decaen, de se porter au débouché de la forêt de Hohenlinden, au village de Mattenpat; ils devaient opérer ce mouvement dans la nuit pour y prévenir l'ennemi (4); le premier n'avait que deux lieues à faire, le deuxième que quatre. Le corps de Grenier prit position sur la gauche de Hohenlinden; la division Noy appuya sa droite à la chaussée, la division Hardy au centre; la division Legrand observa Lendorf et les débouchés de l'Isen; la division Grandjean, dont le général Grouchy avait pris le commandement, coupa la chaussée, appuyant sa gauche à Hohenlinden, et refusant la droite le long de la lisière du bois. Par ces dispositions, le général Moreau devait avoir, le 4, huit divisions en ligne; le 5, il en aurait eu dix (5). Mais l'archiduc Jean, qui avait déjà commis cette grande faute de perdre la journée du 2, ne commit pas celle de perdre la journée du 3. A la pointe du jour, il se mit en mouvement, et les dispositions du général français, pour réunir son armée, devinrent inutiles; ni le corps de Lecourbe, ni celui de Sainte-Suzanne, ne pu-

(1) Avant d'attaquer à Ampling, ses troupes avaient été épuisées et éreintées par le regard et faux mouvement qu'on avait arrêté; elles avaient été maltraitées par des forces très inférieures.

(2) Il ne l'espérait pas seulement; il en était sûr, et toutes ses mesures étaient prises à cet effet: on n'en saurait douter, quand on voit avec quelle précision cette réunion s'opéra, aux heures et aux lieux où il était nécessaire qu'elle s'effectuât.

Sainte-Suzanne avait, dès l'ouverture de la campagne, l'ordre de joindre l'armée, et il reçut, depuis, celui d'arriver à Landshut le 3 novembre, jour de la bataille.

(3) Il était en ligne dès le 29; et l'on a vu que, le 3; il se trouvait échelonné en arrière de Decaen.

(4) Ils n'ont jamais dû y prévenir l'ennemi, mais bien l'attaquer sur son flanc ou sur ses derrières. Pourquoi nier ailleurs une préméditation dont on convient ici d'une manière au moins implicite?

(5) C'était le 3 décembre, jour de la bataille, que Moreau devait avoir, non pas dix, mais neuf divisions, d'après les ordres qu'il avait donnés. Voyez la note de la page 392.

rent assister à la bataille (1); la division Richepanse et celle de Decaen combattirent désunis; elles arrivèrent trop tard, le 3, pour défendre l'entrée de la forêt de Hohenlinden.

L'armée autrichienne marcha au combat sur trois colonnes : la colonne de gauche, de 10,000 hommes, entre l'Inn et la chaussée de Munich, se dirigeant sur Albachingen et Saint-Christophe; celle du centre, forte de 40,000 hommes, suivit la chaussée de Muhldorf à Munich, par Haag, vers Hohenlinden; le grand parc, les équipages, les embarras (2) suivirent cette route, la seule qui fût ferrée. La colonne de droite, forte de 25,000 hommes, commandée par le général Latour, devait marcher sur Burkrain; Kienmayer, qui, avec ses flanqueurs de droite, faisait partie de ce corps, devait se porter de Dorfen sur Schwaben, tourner tous les défilés et être en mesure de déboucher dans la plaine d'Anzing, où l'archiduc comptait camper le soir, et attendre le corps de Klenau, qui s'y rendait en remontant la rive droite de l'Isar.

Les chemins étaient défoncés, comme ils le sont au mois de décembre; les colonnes de droite et de gauche cheminaient par des routes de traverse impraticables; la neige tombait à gros flocons. La colonne du centre, suivie par les paires et les bagages, marchait sur la chaussée; elle devança bientôt les deux autres (3); sa tête pénétra sans obstacle dans la forêt. Richepanse, qui la devait défendre à Mattenpat (4), n'était pas arrivé; mais elle fut arrêtée au village de Hohenlinden, où s'appuyait la gauche de Ney, et où était la division Grouchy. La ligne française, qui se croyait couverte, fut d'abord surprise; plusieurs bataillons furent rompus (5), il y

(1) Le corps de Lecourbe était en ligne à Grafing et à Zornolting; il pouvait et devait arriver au soutien de la division Decaen, mais cela fut inutile. Sainte-Suzanne était également en ligne le 3; il se trouvait opposé à Klenau.

On verra, par les résultats de la bataille, si Richepanse et Decaen n'ont pas manœuvré ensemble et d'accord, et si on peut faire un reproche à Moreau d'avoir laissé à l'ennemi le temps de s'engager dans la forêt de Hohenlinden.

(2) L'armée autrichienne croyait marcher plutôt à la poursuite qu'au combat. Voyez ses ordres du jour, cités pages 271 et 272, et le N° III des pièces justificatives de cette seconde Partie.

(3) Singulière combinaison, ou étrange distraction, si on marchait au combat.

(4) Voyez les lettres de Laborie, N° IX des pièces justificatives, pour savoir ce qu'il faut penser de cette *défensive*.

(5) L'armée française ne fut point surprise; elle n'avait pas besoin d'être couverte; elle attendait, au contraire, l'ennemi, et désirait qu'il arrivât, comme il est effectivement arrivé, désuni et sans communication entre ses têtes de colonnes. Pas un seul bataillon français ne fut rompu; le combat du centre fut glorieusement soutenu par Grouchy, et préparait la victoire.

cut du désordre. Ney accourut; le terrible pas de charge porta la mort et l'effroi dans une tête de colonne de grenadiers autrichiens; le général Spanocchi fut fait prisonnier (1). Dans ce moment, l'avant-garde de la droite autrichienne déboucha des hauteurs de Burkrain. Ney fut obligé d'accourir sur sa gauche pour y faire face; il eût été insuffisant, si le corps de Latour eût appuyé son avant-garde; *mais il en était éloigné de deux lieues*. Cependant les divisions Richepanse et Decaen, qui auraient dû *arriver avant le jour* (2) au débouché de la forêt, au village de Mattenpœt, engagées, *au milieu de la nuit*, dans les chemins horribles et par un temps affreux, errèrent sur la lisière de la forêt une partie de la nuit. Richepanse, qui marchait en tête, n'arriva qu'à sept heures du matin à Saint-Cristophe, encore à deux lieues de Mattenpœt. Convaincu de l'importance du mouvement qu'il opérait, il activa sa marche avec sa première brigade, *laissant fort en arrière la deuxième*. Lorsque la colonne autrichienne de gauche atteignit le village de Saint-Cristophe, elle le coupa de cette deuxième brigade; le général Drouet, qui la commandait, se déploya. *La position de Richepanse devenait affreuse*; il était à mi-chemin de Saint-Cristophe à Mattenpœt; il se décida à continuer son mouvement, afin d'occuper le débouché de la forêt, si l'ennemi n'y était pas encore, ou de retarder sa marche et de concourir à l'attaque générale, en se jetant sur son flanc, si déjà, comme tout semblait l'annoncer, l'archiduc avait pénétré dans la forêt (3). Arrivé au village de Mattenpœt, avec la 8^e, la 48^e de ligne et le 1^{er} de chasseurs, il se trouva sur les derrières des pans et de toute l'artillerie ennemie, qui avaient défilé. Il traversa le village et se mit en bataille sur les hauteurs. Huit escadrons de cava-

(1) Ce fut Grouchy, et non pas Ney, qui enfonça les grenadiers autrichiens avec lesquels fut pris Spanocchi.

(2) Voilà un aveu formel de la préméditation de ce mouvement; pourquoi la nier ailleurs? Cette préméditation est le mérite du général en chef; la manière dont Richepanse et Decaen se sont démêlés des nombreux et puissans obstacles qu'ils ont eus à vaincre, c'est leur gloire, intimement unie à celle de Moreau, en même temps qu'elle en est distincte. On voit, dans les documens officiels, que ce fut peu avant le jour, et non *au milieu de la nuit*, que les mouvemens discutés ici commencèrent.

(3) Cette brigade resta en arrière, parce qu'elle eut de mauvais guides, et qu'elle fut attaquée; mais Richepanse savait qu'elle serait rejointe par Decaen. La position de Richepanse n'était donc ni aussi imprévue ni aussi *affreuse* qu'on le prétend ici.

Si on eût pu consulter à Sainte-Hélène le rapport du chef d'état-major de l'armée du Rhin, on n'aurait pas émis ce doute sur les intentions de Richepanse; elles étaient dictées par ses instructions.

lerie ennemie, qui formaient l'arrière-garde, se déployèrent; la canonnade s'engagea, le 1^{er} de chasseurs chargea et fut ramené. La situation du général Richepanse était très critique; il ne tarda pas à être instruit qu'il ne devait pas compter sur Drouet, qui était arrêté par des forces considérables, et n'avait aucune nouvelle de Decaen. Dans cette horrible position, *il prit conseil de son désespoir* (1) : il laissa le général Walther avec la cavalerie, pour contenir les cuirassiers ennemis; et, à la tête des 48^e. et 8^e de ligne, entra dans la forêt de Hohenlinden. Trois bataillons de grenadiers hongrois, qui composaient l'escorte des parcs, se formèrent; ils s'avancèrent à la baïonnette contre Richepanse, qu'ils prenaient pour un partisan. La 48^e les culbuta. *Ce petit combat décida de toute la journée* (2). Le désordre et l'alarme se mirent dans le convoi : les charretiers coupèrent leurs traits et se sauvèrent, abandonnant 87 pièces de canons et 300 voitures. Le désordre de la queue se communiqua à la tête. Ces colonnes, *profondément entrées dans les défilés* (3), se désorganisèrent; elles étaient frappées des désastres de la campagne d'été (4), et d'ailleurs composées d'un grand nombre de recrues. Ney et Richepanse se réunirent. L'archiduc Jean fit sa retraite, en désordre et en toute hâte, sur Haag, avec les débris de son corps.

Le général Decaen avait dégagé le général Drouet. Il avait contenu, avec une de ses brigades, la colonne de gauche de l'ennemi, à Saint-Cristophe, et s'était porté dans la forêt, avec la seconde brigade, pour achever la déroute des bataillons qui s'y étaient réfugiés (5). Il ne restait plus de l'armée autrichienne que la colonne de droite, commandée par le général Latour, qui fût entière; elle s'était réunie avec Kienmayer, qui avait débouché sur la droite, par la vallée de l'Isen, ignorant ce qui s'était passé au centre. Elle marcha contre le lieutenant-général Grenier, qui avait dans la main les divisions Legrand et Bastoul, et la cavalerie du

(1) Voyez, dans *le Moniteur* du 1^{er} mars 1824, ce que répondent en détail les héritiers Richepanse. Voyez surtout les ordres du général en chef.

(2) Faire un reproche à Moreau d'avoir gagné une bataille aussi décisive, à si peu de frais, serait méconnaître les plus heureux effets de l'art de la guerre.

(3) C'est ce qui, à moins d'une haute imprudence, caractérise la poursuite et non l'attaque proprement dite, qui prévoit la résistance.

(4) Ici, on convient des désastres de la campagne d'été, et de l'effet qu'ils avaient produit sur les Autrichiens : en racontant la campagne d'été, on ne les a jamais aussi franchement avoués.

(5) Le général Decaen avait fait, et fait aussi bien qu'il était possible, et avec la liberté que lui laissait la confiance de Moreau, tout ce que celui-ci lui avait prescrit. Voyez ce que Moreau en écrivait lui-même, avec une pleine effusion de cœur, N^o XI des pièces justificatives de cette seconde Partie.

général d'Hautpoul. Le combat fut fort opiniâtre ; le général Legrand rejeta le corps de Kienmayer dans le défilé de Lendorf, sur l'Isen ; le général Latour fut repoussé et perdit du canon ; il se mit en retraite et abandonna le champ de bataille, aussitôt qu'il fut instruit du désastre du principal corps de son armée. La gauche de l'armée autrichienne repassa l'Inn sur le pont de Wasserbourg, le centre sur les ponts de Kraibourg et de Muhldorf, la droite sur le pont d'Oetting. Le général Klenau, qui s'était mis en mouvement pour s'approcher de l'Inn, se reporta sur le Danube, pour couvrir la Bohême, menacer et combattre l'armée gallo-batave. Le soir de la bataille, le quartier-général de l'armée française fut porté à Haag. Dans cette journée, qui décida du sort de la campagne, *six divisions françaises, la moitié de l'armée, combattirent seules contre presque toute l'armée autrichienne. Les forces se trouvèrent à peu près égales sur le champ de bataille ; 70,000 hommes de chaque côté. Mais il était impossible à l'archiduc Jean d'avoir plus de troupes réunies, et Moreau pouvait en avoir le double. La perte de l'armée française fut de 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, soit au combat de Dorfen, soit à celui d'Ampling, soit à la bataille (1). Celle de l'ennemi fut de 25,000 hommes, sans compter les déserteurs ; 7,000 prisonniers, parmi lesquels deux généraux, 100 pièces de canon, et une immense quantité de voitures, furent les trophées de cette journée.*

(1) Ce n'est donc plus un combat partiel et aventureux qui décide du sort d'une grande journée ; c'est partout l'application des principes éternels de l'art ; c'est un général qui met également à profit les avantages de sa position et les fautes de son adversaire, pour enfoncer une de ses ailes, tomber sur un de ses flancs et sur ses derrières, tandis que pivotant lui-même sur son autre flanc, et, sur ce point, combattant de pied ferme avec des forces inférieures, il fait agir la majorité de ses forces sur le point décisif. C'est, du reste, ce qu'avait fait constamment Moreau durant toute cette guerre ; c'est ce qu'aurait fait, à sa place, Frédéric et Bonaparte.

Sept divisions ont combattu, en comptant la réserve de cavalerie ; deux autres divisions seraient arrivées sur le champ de bataille, si leur présence y eût été nécessaire. C'était le maximum des forces que Moreau pouvait réunir. S'il a obtenu, en combattant à forces égales, les plus grands résultats avec les moindres pertes, n'a-t-il pas atteint le but principal de l'art par les moyens qu'il a mis en œuvre ?

Quant à nos pertes, si exagérées par le critique, nous nous en rapportons aux pièces officielles, mais en observant qu'il ne convient pas de rappeler la perte résultante d'une affaire préparatoire, défensive, soutenue avec des forces inférieures, telle que celle d'Ampling, pour grossir la perte, relativement très légère, qui a suffi pour nous assurer les succès d'une affaire générale et décisive, telle que celle de Hohenlinden. On sait que cette dernière perte n'excéda pas 1,200 hommes. Voyez page 343.

Lecourbe, qui n'était pas arrivé à temps pour prendre part à la bataille, se reporta sur Rosenheim; il n'en était qu'à peu de lieues (1). Decaen marcha sur la tête de pont de Wasserbourg, qu'il bloqua étroitement; Grouchy resta en réserve à Haag; Richepanse se porta à Rammering, vis-à-vis le pont de Kraibourg; Grenier, avec ses trois divisions, passa l'Isen et se dirigea sur la Roth, à la poursuite de Latour et de Kienmayer, qui s'étaient retirés sur le Bas-Inn. Le général Kienmayer occupa les tranchemens de Muhldorf, sur la gauche de l'Inn; le général Baillet-Latour s'établit derrière Wasserbourg, et Riesch, sur la route de Rosenheim à Salzbourg.

Le 9 décembre (six jours après la bataille) (2), Lecourbe jeta un pont à deux lieues au-dessus de Rosenheim, au village de Neubeuren, descendit la rive droite avec les divisions Montrichard et Gudin, se porta vis-à-vis Rosenheim, où le corps de Condé, qui avait été complété à 12,000 hommes par des bataillons autrichiens, se trouvait en position, en avant de Parsdorf, appuyant la droite à l'Inn, vis-à-vis Rosenheim, la gauche au lac de Chiem. La division Gudin manœuvra sur Endorf, pour tourner cette gauche, ce qui décida la retraite de ce corps derrière l'Alza. Les divisions Decaen et Grouchy, qui avaient passé l'Inn au pont qu'avait jeté Lecourbe, arrivèrent en ligne au milieu de la journée. Decaen prit la gauche de la ligne, Grouchy resta en réserve, Lecourbe continua à suivre l'ennemi par la route de Sebruck, Traunstein et Teisendorf (3); Grouchy suivit son mouvement. Richepanse et Decaen marchèrent d'abord sur la grande route de Wasserbourg, et, par un à-droite, se portèrent sur Laufen, où ils passèrent la Salza le 14. Richepanse avait jeté un pont de bateaux, vis-à-vis Rosenheim, et passé l'Inn dans la journée du 11. Grenier entra dans la tête de pont de Wasserbourg, que l'ennemi évacua, passa l'Inn et se dirigea sur Altenmarkt. Les parcs, la réserve de cavalerie, les deux divisions de la gauche, passèrent sur le pont de Muhldorf, dans les journées des 10, 11 et 12; car, aussitôt que l'ennemi vit que la barrière

(1) Lecourbe n'étant qu'à peu de lieues de Rosenheim, et ne s'étant éloigné de ce point que pour se rapprocher de Moreau, il est bien évident que si le général en chef l'avait jugé nécessaire, les troupes du général Lecourbe auraient pris part à la bataille.

(2) Nous avons vu qu'il avait fallu faire avancer les pontons; et peut-on regretter quelques jours et quelques manœuvres, quand le résultat en est de passer un fleuve comme l'Inn, sans perdre un seul homme? Il avait fallu aussi refouler et maintenir dans ses têtes de pont l'ennemi qui, d'ailleurs, ne cessait pas de nous menacer sur nos deux flancs.

(3) On pouvait ajouter, pour tourner toutes les positions de l'ennemi.

de l'Inn était forcée, il en abandonna, en toute hâte, les rives, pour se concentrer entre l'Ens et Vienne (1).

Le 13, Lecourbe se porta à Seebruck, passa l'Alza et s'avança aux portes de Salzbourg. Il rencontra, vis-à-vis Salzbourg, l'arrière-garde ennemie, forte de 20,000 hommes (2), la plus grande partie cavalerie, l'attaqua, et fut repoussé avec perte de 2,000 hommes, et obligé de se reposer sur la rive gauche de la Saal. Les Autrichiens se disposaient à le suivre; mais le général Decaen ayant passé la Salza à Laufen (3), Moreau marcha sur Salzbourg par la rive droite, ce qui obligea l'ennemi à abandonner cette rivière et à se retirer, en hâte, pour couvrir la capitale. Le 15, le général Decaen entra dans Salzbourg; le général Richepanse, de Laufen se dirigea, le 16, sur Herdorf, et gagna, par une grande marche, la chaussée de Vienne. Le lieutenant-général Grenier marcha sur la chaussée de Braunau à Ried. Lecourbe, continuant à former la droite, s'avança par les montagnes. Le 17, Richepanse rencontra, à Frankenmarkt, l'arrière-garde de l'archiduc; il se battit toute la soirée: le 18, on se battit aussi à Schwandenstadt. L'arrière-garde ennemie *n'avait fait qu'une lieue et demie dans cette journée*, et prétendait passer la nuit dans cette position; *mais elle fut attaquée avec la plus grande impétuosité et culbutée*; elle perdit 200 prisonniers. Le 19, le général Decaen, ayant pris l'avant-garde (4), attaqua le général Kienmayer à Lambach, le culbuta, fit prisonnier le général Mœzery et 1,200 hommes. Les bagages, les parcs, eurent beaucoup de peine à passer le pont, et furent long-temps exposés au feu des batteries françaises. L'ennemi fut poussé *avec une telle activité, qu'il n'eut pas le temps de brûler le pont, qui était en bois et déjà couvert d'artifices* (5). La division Decaen se porta, dans la nuit, sur

(1) On va voir, à l'instant, qu'il s'arrêta avant l'Ens, pour essayer de retarder le moment d'une déroute complète.

(2) On peut dire, plus exactement, que ce fut le gros de l'armée qui couvrit, à la fois, et l'évacuation des immenses magasins de Salzbourg, et les communications qui restaient avec le corps du Tyrol.

(3) Si Lecourbe ne s'était pas laissé emporter à son ardeur naturelle et n'avait pas agi sans ordre, il n'eût pas éprouvé cette perte, et le mouvement de Decaen en eût causé une encore plus grande à l'ennemi.

(4) Richepanse resta toujours à la tête de l'avant-garde, soutenu au besoin par Decaen, Grouchy, etc.

(5) Nous nous contenterons de faire remarquer, sur ce passage, que le critique, qui, ailleurs, accuse la lenteur de la poursuite, rend ici une pleine justice à sa vivacité, en rapportant les faits mêmes, et embrassant à peu près toute la poursuite; plus loin, page 403, il ne rend pas la même justice à ceux qui ont présidé à ces actions.

Wels, où elle atteignit un corps ennemi, qui se retirait sur Linz, et fit quelques centaines de prisonniers; la division Richepanse passa la Traun à Lambach, et marcha sur Kremsmunster, où Lecourbe et Decaen arrivèrent dans la soirée du 20. La division Grouchy et le grand quartier-général se portèrent à Wels; le corps de Grenier, après avoir passé la Salza à Laufen et à Burkhausen, et bloqué Braunau, par la division Ney, arriva à Ebersberg. Le prince Charles venait de prendre le commandement de l'armée; l'opinion du peuple et du soldat l'appelaient à grands cris au secours de la monarchie; *mais il était trop tard.*

Pendant ce temps, le général Decaen (1) battait, à Kremsmunster, l'arrière-garde, commandée par le prince de Swarzenberg, et lui faisait un millier de prisonniers. Le 21, il entra à Steyer; le général Grouchy à Ens. L'armée passa l'Ens le même jour; les avant-postes furent placés sur l'Ips et l'Erlaph; la cavalerie légère s'avança jusqu'à Mœlk. Le grand quartier-général fut établi à Kremsmunster. Le 25 décembre, on signa une suspension d'armes; elle était conçue en ces termes, etc.

.....

 L'armée resta dans ses positions jusqu'à la ratification de la paix de Lunéville, signée le 9 février 1801. Elle évacua, en exécution de ce traité, les États héréditaires, dans les dix jours qui suivirent la ratification, et l'Empire, dans l'espace de 30 jours, après l'échange desdites ratifications.

OBSERVATIONS.

Plan de campagne. Le plan de campagne adopté par le Premier-Consul réunissait tous les avantages. L'armée d'Allemagne et celle d'Italie étaient chacune dans une seule main; l'armée gallo-batave devait être indépendante, parce qu'elle n'était qu'un corps d'observation (2), qui ne devait pas se laisser séparer de la France, et devait toujours se tenir en arrière de la gauche de la grande armée, pour permettre au général Moreau de concentrer toutes ses divisions et de réunir d'assez grandes forces, pour pouvoir manœuvrer, indépendamment des bons ou mauvais succès de ce corps d'observation.

(1) Decaen marcha de Lambach sur Wels, tandis que Richepanse, soutenu de Grouchy, poursuivait l'ennemi sur Kremsmunster.

(2) On se rappellera que Moreau, précisément par le même motif, en avait refusé le commandement.

L'armée des Grisons, deuxième armée de réserve, menaçait à la fois le Tyrol allemand et italien. Elle fixa toute l'attention des généraux Hiller et Davidowich, et permit au général Moreau d'attirer à lui sa droite, et au général Brune d'attirer à lui sa gauche (1). Il importait qu'elle fût aussi indépendante, parce qu'elle devait réaccorder les armées d'Allemagne et d'Italie, menacer la gauche de l'armée de l'archiduc et la droite du maréchal Bellegarde.

Ces deux corps d'observation, qui n'étaient ensemble que de 35,000 hommes, occupèrent l'armée mayençaise et les corps de Simbschen, Klenau, Reuss et Davidowich, 70,000 hommes, lorsque, par un effet opposé, ils permirent aux deux grandes armées françaises, qui étaient destinées à entrer dans les États héréditaires, de tenir réunies toutes leurs forces.

AUGEREAU. Le général Augereau a rempli le rôle qui lui avait été assigné. Ses instructions lui ordonnaient de se tenir toujours en arrière, afin de ne pas s'exposer à être attaqué par un détachement de l'armée de l'archiduc. Au reste, son combat de Burg-Eberach, le 3 décembre, jour même de la bataille de Hohenlinden, est fort honorable, ainsi que les combats qu'il a soutenus, plus tard, en avant de Nuremberg, où il a eu à lutter contre des forces supérieures. Mais s'il se fût mieux pénétré du rôle qu'il avait à remplir, il eût évité des engagements ; ce qui lui devenait facile, en ne passant pas la Rednitz. Cependant son ardeur a été utile, parce qu'elle a obligé l'archiduc à détacher le corps de Klenau, pour soutenir l'armée mayençaise (2).

MOREAU. *La marche du général Moreau sur l'Inn est défectueuse ; il ne devait pas aborder cette rivière sur six points et sur une ligne de 15 à 20 lieues* (3). Lorsque l'armée qui

(1) Avec cette différence que les mouvemens de Brune, au moins selon celui-ci, étaient entièrement subordonnés à la marche du corps des Grisons. En conséquence Macdonald reçut l'ordre d'appuyer à droite, et de descendre dans la Valteline. Par suite de ce mouvement, Moreau fut forcé de laisser un corps d'observation devant le corps autrichien du Tyrol, que rien n'aurait empêché de descendre dans les vallées du Lech et de l'Isar.

Le corps des Grisons, beaucoup trop faible pour produire l'effet qu'on en attendait, a prouvé que la direction qui lui était donnée sur les sommités des Alpes et à travers les glaciers, ne pouvait qu'exposer ces troupes à toutes sortes de privations et de dangers, sans obtenir aucun bon résultat.

(2) Il ne faut point perdre de vue que Klenau ne s'est mis hors de portée de notre armée du Rhin qu'après la bataille de Hohenlinden.

(3) Il y a, ici et dans ce qui suit, confusion plus ou moins volontaire ; reconnaître une ligne et l'aborder ne sont pas la même chose : Moreau avait pour but de faire prononcer l'ennemi ; il employait tous les moyens pour l'y forcer. Ce n'était non plus que conditionnel-

vous est opposée est couverte par un fleuve, sur lequel elle a plusieurs têtes de pont, il ne faut pas l'aborder de front. Cette disposition dissémine votre armée et vous expose à être coupé. Il faut s'approcher de la rivière que vous voulez passer, par des colonnes en échelons, de sorte qu'il n'y ait qu'une seule colonne, la plus avancée, que l'ennemi puisse attaquer sans prêter lui-même le flanc. Pendant ce temps, vos troupes légères borderont la rive, et, lorsque vous serez fixé sur le point où vous voulez passer, point qui doit toujours être éloigné de l'échelon de tête, pour mieux tromper votre ennemi, vous vous y porterez rapidement et jetterez votre pont (1). L'observation de ce principe était très importante sur l'Inn, le général français ayant fait de Munich son point de pivot. Or, il n'y a de Munich, à l'endroit le plus près de cette rivière, que dix lieues; elle court obliquement, en s'éloignant toujours davantage de cette capitale, de sorte que, *lorsque l'on veut jeter un pont plus bas* (2), on prête le flanc à l'ennemi. Aussi le général Grenier se trouva-t-il fort exposé dans le combat du 1^{er} décembre; il fut obligé de lutter, deux jours, un contre trois.

Si le général français voulait occuper les hauteurs d'Ampfing, il ne le pouvait faire qu'avec toute son armée. Il fallait qu'il y réunit les trois divisions de Grenier, les trois divisions de la réserve, et la cavalerie du général d'Hautpoul, plaçant Lecourbe en échelons sur la droite. Ainsi rangée, l'armée française n'aurait couru aucun risque; elle eût battu et précipité dans l'Inn l'archiduc. Avec une armée qui eût été même supérieure en nombre, les dispositions prises eussent été dangereuses. C'est de Landshut qu'il faut partir pour marcher sur l'Inn (3).

Pendant que le sort de la campagne se décidait aux champs d'Ampfing et de Hohenlinden, les trois divisions de Sainte-Suzanne et les trois divisions de Le-

lement qu'il pouvait vouloir passer l'Inn avant la journée de Hohenlinden, et dans le seul cas où il n'aurait absolument pas pu faire accepter ou faire proposer la bataille par l'ennemi, sur la rive gauche de l'Inn.

(1) Il semble que cette savante théorie soit déduite des dispositions mêmes prises par le général Moreau pour ses passages de fleuves dans la campagne de 1800, comme on peut le vérifier dans notre texte et dans les pièces justificatives.

(2) D'où peut-on inférer qu'on ait voulu jeter un pont plus bas, et que les démonstrations de Moreau sur le Bas-Inn aient eu d'autre objet que de mieux assurer ses opérations sur la partie supérieure de cette rivière ?

(3) Ce paragraphe est contraire à la vérité locale; nous avons suffisamment établi qu'il fallait marcher de Munich à l'Inn par les routes de Muhlendorf, Wasserbourg et Rosenheim, si on voulait profiter des communications les plus praticables, et les seules qui fussent encore bonnes dans cette saison.

courbe, c'est-à-dire, la moitié de l'armée, n'étaient pas sur le champ de bataille (1). A quoi bon avoir des troupes, lorsqu'on n'a pas l'art de s'en servir dans les occasions importantes? L'armée française était de 140,000 hommes sur le champ d'opérations; celle de l'archiduc de 80,000 hommes, parce qu'elle était affaiblie des deux détachemens qu'elle avait faits contre l'armée gallo-batave et celle des Grisons. Néanmoins, l'armée autrichienne se trouva égale en nombre sur le champ de Hohenlinden, et triple au combat d'Ampfing (2).

La bataille de Hohenlinden a été une rencontre heureuse; le sort de la campagne y a été joué sans aucune combinaison. L'ennemi a eu plus de chances de succès que les Français, et cependant ceux-ci étaient tellement supérieurs en nombre et en qualité, que, menés sagement et conformément aux règles, ils n'eussent eu aucune chance contre eux. On a dit que Moreau avait ordonné la marche de Richepanse et de Decaen sur Mattenpat, pour prendre en flanc l'ennemi (3). Cela n'est pas exact; tous les mouvemens de l'armée française, pendant la journée du 3, étaient défensifs. Moreau avait intérêt à rester, le 3, sur la défensive, puisque, le 4, le général Lecourbe devait arriver sur le champ de bataille, et que, le 5, il devait recevoir un autre puissant renfort, celui de Sainte-Suzanne. Le but de ce mouvement de Decaen et de Richepanse était d'empêcher l'ennemi de déboucher dans la forêt, pendant la journée du 3; il était purement défensif.

Si les manœuvres de ces deux divisions avaient eu pour but de tomber sur le

(1) On a vu que Sainte-Suzanne ne pouvait avoir avec lui qu'une division, et que Lecourbe n'avait guère qu'une division et demie.

(2) Les états de situation démontrent que l'armée autrichienne était plus nombreuse que l'armée française, et il est prouvé que les troupes présentes des deux partis sur le champ de bataille étaient à peu près égales. C'était donc l'armée autrichienne qui avait le plus de troupes sur le champ d'opération, qui ne figuraient point sur le champ de bataille.

(3) On l'a dit, et nous le prouvons d'une manière si claire, si péremptoire, si surabondante, que désormais l'expression même du doute sera ou de l'absurdité, ou une malveillance aveugle, il ne sera permis à personne de raisonnable d'appeler la bataille de Hohenlinden une rencontre heureuse, où le sort d'une campagne a été joué, sans aucune combinaison. Justes pour tout le monde, nous avons relevé l'injustice du mot *échauffourée*, appliqué par le général Jomini à la bataille de Marengo; nous sommes en droit de ne pas admettre celui de *rencontre* pour caractériser la bataille de Hohenlinden. Dire que les mouvemens de l'armée française, pendant cette journée, étaient défensifs, c'est méconnaître les moyens qu'un général habile doit se ménager pour passer de la défensive à l'offensive: cet art est poussé loin dans la journée de Hohenlinden; mais, ici, le critique est excusable de n'en pas apercevoir toute la portée, puisqu'il n'avait pas les documens que nous offrons aujourd'hui pour la première fois, et dont l'*exactitude officielle* doit contenter les plus difficiles.

flanc gauche de l'ennemi, elle eût été contraire à la règle, qui veut que l'on ne fasse pas de gros détachemens la veille d'une bataille (1). L'armée française n'avait de réunies que six divisions; c'était beaucoup hasarder que d'en détacher deux, la veille de l'action. Il était possible que ce détachement ne rencontrât pas les ennemis, parce que ceux-ci auraient manœuvré sur leur droite, ou auraient déjà emporté Hohenlinden, avant son arrivée à Mattenpœt. Dans ce cas, les divisions Richepanse et Decaen, isolées, n'eussent été d'aucun secours aux quatre autres, qui eussent été rejetées au delà de l'Isar; ce qui eût entraîné la perte de ces deux divisions détachées (2).

Si l'archiduc eût fait marcher en avant son échelon de droite, et ne fût entré dans la forêt que lorsque le général Latour aurait été aux prises avec le lieutenant-général Grenier, il n'eût trouvé à Hohenlinden que la division Grouchy. Il se fût emparé de la forêt, eût coupé l'armée par le centre, et tourné la droite de Grenier, qu'il eût jeté au delà de l'Isar; les deux divisions Richepanse et Decaen, isolées

(1) Cette maxime de guerre a toujours passé pour très solide : elle fut oubliée à Pultawa par Charles XII. Le détachement du comte de Creutz, composé de 3,000 chevaux selon les uns, et de 5,000 selon d'autres, s'égara pendant la nuit, et les Russes n'en furent pas inquiétés le lendemain sur les flancs de leur défense. On pourrait citer d'autres exemples de la même faute dans des circonstances aussi graves et plus récentes. Quant au mouvement des deux divisions Richepanse et Decaen, on ne doit pas le regarder comme un détachement; ce mouvement était lié avec celui de la 3^e division du centre, et celle-ci était soutenue par le corps de Grenier : tous ces mouvemens convergeoient sur le même point; ils s'opéraient par les routes les plus rapprochées l'une de l'autre, et à travers une forêt. Richepanse et Decaen étaient, d'ailleurs, soutenus par une division au moins de l'aile droite, qui avait reçu l'ordre de se porter sur Ebersberg. Cette division de l'aile droite était en ligne, ainsi que celle de Sainte-Suzanne. On devait supposer que l'ennemi manœuvrerait, soit par la route d'Ebersberg, soit par celle de Landshut; mais il s'est enfourné en masse dans le défilé de Hohenlinden; des têtes de colonnes, dirigées sur la tête et la queue de ce défilé, devaient suffire pour le détruire, et c'est ce qui est arrivé. Dans le cas où l'ennemi n'eût pas fait cette faute, Moreau était en mesure de le battre, soit au débouché de Landshut, soit à celui d'Ebersberg. S'il eût trouvé plus de résistance au centre, il était encore en mesure de faire appuyer ses ailes par les routes d'Erding à Hohenlinden, et de Hohenlinden à Ebersberg.

(2) Les divisions Richepanse et Decaen n'étaient point isolées, comme on vient de le voir; la première, dans sa marche en colonne, fut attaquée sur son flanc et séparée par l'ennemi : la brigade Drouet se trouva ainsi, un instant, seule aux prises avec cet ennemi; mais Decaen arriva très promptement pour la dégager et la mettre dans le cas de suivre sa destination. Il ne faut pas, non plus, perdre de vue que Montrichard devait remplacer Decaen à Ebersberg. Ainsi, tout était lié par les combinaisons générales, et rien ne fut isolé que momentanément et par une circonstance particulière.

dans des pays difficiles, au milieu des glaces et des boues, eussent été acculées à l'Inn; un grand désastre eût frappé l'armée française. C'était mal jouer que d'en courir les chances; *Moreau était trop prudent pour s'exposer à un péril hasard* (1).

Le mouvement de Richepanse et de Decaen devait s'achever dans la nuit; mais il eût fallu que ces deux divisions marchassent réunies. Elles étaient, au contraire, séparées, et fort éloignées l'une de l'autre, dans des pays sans chemins, et en décembre; elles errèrent toute la nuit; à sept heures du matin, le 3, lorsque Richepanse, avec la première brigade, arriva en avant de Saint-Christophe, il se trouva coupé de sa deuxième brigade; l'ennemi s'était placé à Saint-Christophe. Ce général devait-il poursuivre sa marche, ou rétrograder au secours de la seconde brigade? Cette question ne peut être douteuse; il devait rétrograder. Il l'eût déagée, se fût joint au général Decaen, et eût pu, dès lors, marcher en avant avec de grandes forces. Il devait s'attendre à trouver, au village d'Altenpott, une des colonnes de l'archiduc, fort supérieure à lui; quel espoir pouvait-il avoir? Il eût été attaqué en tête et en queue, ayant l'Inn sur son flanc droit. Dans sa position, les règles de la guerre voulaient qu'il marchât réuni, non seulement avec sa deuxième brigade, mais même avec la division Decaen: 20,000 hommes ont toujours des moyens d'influer sur la fortune; et, au pis aller, surtout en décembre, ils ont toujours le temps de gagner la nuit et de se tirer d'affaire. *Le général Richepanse fit donc une imprudence. Cette imprudence lui réussit* (2), et c'est à elle que doit spécialement être attribué le succès de la bataille; car, de part et d'autre, il n'a tenu à rien, et le sort de deux grandes armées a été décidé par le choc de quelques bataillons.

ARCHIDUC JEAN. *L'archiduc Jean a eu tort de prendre l'offensive, et de passer l'Inn.* Son armée était trop démoralisée; elle avait trop de recrues; enfin, elle avait

(1) Si les chances d'un grand désastre ont été courues pour obtenir un grand succès, c'est dans d'autres circonstances qu'on peut faire cette observation; elle y tourne quelquefois à la gloire du vainqueur; mais, en effet, comme le remarque ici le critique, il n'était pas dans le caractère de Moreau de courir des chances semblables, et il ne s'y est pas exposé à Hohenlinden.

(2) Il n'est plus nécessaire de réfuter en détail cette assertion, après ce que nous avons dit, et ce qu'ont écrit les héritiers Richepanse. Pour rendre justice à cet illustre officier, pour la rendre pleine et entière à toute l'armée du Rhin, les faits suffisent. Si, jusqu'à ce jour, ils ont été imparfaitement connus, ils sont aujourd'hui pleinement établis par les documens que nous publions, et la France entière serait dans le cas de réclamer, au besoin, et de revendiquer tous les détails de cette grande portion de notre gloire militaire.

à combattre des forces trop considérables, et opérait dans une saison où *tous les avantages sont pour celui qui reste sur la défensive* (1).

Il a fort bien engagé le combat du 1^{er} décembre, mais il n'y a pas mis de vigueur ; il a passé toute la journée à se déployer (2). *Ces mouvemens exigent beaucoup de temps*, et les jours sont bien courts en décembre ; ce n'était pas le cas de parader. Il fallait attaquer par la gauche et par le centre, par la droite en colonnes et au pas de charge, tête baissée. En profitant ainsi de sa grande supériorité, il eût entamé et mis en déroute les divisions Ney et Hardy.

Il eût dû, dès le lendemain, pousser les Français, l'épée dans les reins et à grandes journées ; il fit la faute de se reposer, ce qui donna le temps à Moreau de se rasseoir et de réunir ses forces. Son mouvement avait complètement surpris l'armée française ; *elle était disséminée* (3) ; il ne fallait pas lui donner le temps de respirer et de se reconnaître. Mais, à moins que l'archiduc n'eût eu le bonheur de remporter un grand avantage, l'armée française, rejetée au-delà de l'Isar, s'y fût ralliée, et n'eût pas moins fini par le battre complètement.

Les dispositions pour la bataille de Hohenlinden sont fort bien entendues (4) ; mais il a commis des fautes dans l'exécution. La nature de son mouvement voulait que son armée marchât en échelons, la droite en avant ; que la droite, commandée par le général Latour, et les flanqueurs du général Kienmayer, fussent réunis et aux mains avec le corps du lieutenant-général Grenier, avant que le centre n'entrât dans la forêt. Pendant ce mouvement, l'archiduc devait se tenir en bataille avec le centre, à la hauteur de Mattenpöst, faisant fouiller la forêt par une division, pour favoriser la marche du général Latour. Les trois divisions de Grenier, commandées par Legrand, Bastoul et Ney, étant occupées par Latour, l'archiduc n'eût trouvé à Hohenlinden que Grouchy, qui ne pouvait pas tenir

(1) Ces aveux sont remarquables, et justifient une partie bien importante de ce que nous avons déjà avancé. Comment Moreau, qui n'a jamais méprisé son ennemi, aurait-il cru légèrement à une aussi grande faute de sa part, et le plus sûr moyen d'en profiter n'était-il pas d'obliger cet ennemi à la constater en y persistant ?

(2) Ceci s'expliquerait, par ce que dit l'officier wurtembergeois, qu'avant la journée d'Ampfing, on ignorait presque totalement au quartier-général autrichien la situation de l'armée française.

(3) On a vu qu'elle ne l'était point assez pour ne pas se rejoindre promptement au besoin, et ressaisir l'offensive avec tous ses avantages.

(4) On voit, dans les pièces émanées de l'état-major des Autrichiens, que ceux-ci n'avaient fait aucune disposition pour une bataille, qu'ils croyaient ne marcher qu'à une poursuite, et qu'au lieu de nous surprendre, ils ont été eux-mêmes complètement trompés.

une demi-heure. Au lieu de cela, il marcha, le centre en avant, sans faire attention que sa droite et sa gauche, qui s'avançaient par des chemins de traverse, dans des pays couverts de glaces, ne pouvaient pas le suivre; de sorte qu'il se trouva seul engagé dans une forêt, où la supériorité du nombre est de peu d'importance (1). Cependant il repoussa, mit en désordre la division Grouchy; mais le général Latour était à deux lieues en arrière. Ney, qui n'avait personne devant lui, accourut au soutien de Grouchy; et lorsque, plusieurs heures après, les ailes de l'archiduc arrivèrent à sa hauteur, il était trop tard. Il était contraire à l'usage de la guerre d'engager, sans utilité, plus de troupes que le terrain ne lui permettait d'en déployer, et surtout de faire entrer ses parcs et sa grosse artillerie dans un défilé dont il n'avait pas l'extrémité opposée. En effet, ils l'ont embarrassé pour opérer la retraite, et il les a perdus (2). Il aurait dû les laisser en position au village de Mattenpöst, sous une escorte convenable, jusqu'à ce qu'il fût maître du débouché de la forêt.

Ces fautes d'exécution font présumer que l'armée de l'archiduc était mal organisée. Mais la pensée de la bataille était bonne (3); il eût réussi le 2 décembre; il eût encore réussi le 3, sans ces fautes d'exécution.

On a voulu persuader que la marche de l'armée française sur Ampfing, et sa retraite sur Hohenlinden, étaient une ruse de guerre; cela ne mérite aucune réputation sérieuse (4). Si le général Moreau eût médité cette marche, il en eût tenu à portée les six divisions de Lecourbe et de Sainte-Suzanne; il eût tenu réunis Richepanse et Decaen, dans un même camp; il eût, etc., etc. Sans doute la bataille de Hohenlinden fut très glorieuse pour le général Moreau, pour les généraux, pour les officiers, pour les troupes françaises: c'est une des plus décisives de la guerre; mais elle ne doit être attribuée à aucune manœuvre, à aucune combinaison, à aucun génie militaire (5).

(1) Il convenait donc de l'attendre en pareil lieu, et il n'y fut surpris que parce qu'il croyait marcher à une poursuite.

(2) Ceci est toujours la suite de l'erreur où était le général autrichien, croyant l'armée française en pleine retraite. Quant à Grouchy et à Ney, voyez note 1, p. 390.

(3) Nous avons fait raison de cette bonne idée des Autrichiens, et prouvé, par leurs propres documents, qu'ils ne pensaient même pas à une bataille.

(4) Ce qui ne comportera désormais aucune réputation, ce seront des assertions semblables à celle que contient ce passage, après que chacun aura pu connaître les pièces que nous publions, dans notre texte d'abord, puis sous les Nos VIII et IX des pièces justificatives de cette seconde Partie, et en tant d'autres endroits.

(5) Nous ne répondrons rien, ici, à une opinion si tranchante et si dure; tout notre travail a pour but de démontrer que cette opinion est contraire à la vérité et à la justice.

Dernière observation. Le général Lecourbe, qui formait la droite, n'avait pas donné à la bataille; il eût dû jeter un pont sur l'Inn, et passer cette rivière, au plus tard, le 5. Toute l'armée eût dû se trouver, dans la journée du 6, sur la rive droite; elle n'y a été que le 12. Le quartier-général, qui eût pu arriver, le 12, à Steyer, n'y a été que le 22. Cette perte de sept jours a permis à l'archiduc de se rallier, de prendre position derrière l'Alza et la Salza, d'organiser une bonne arrière-garde, et de défendre le terrain, pied à pied, jusqu'à l'Ens (1). Sans cette lenteur impardonnable, Moreau eût évité plusieurs combats, pris une quantité énorme de bagages, de prisonniers isolés, et coupé des divisions non ralliées. Il était beaucoup plus près de Salzbourg (2), le lendemain de la bataille de Hohenlinden, que l'archiduc, qui s'était retiré par le Bas-Inn; *en marchant avec activité et dans la vraie direction, Moreau l'eût acculé au Danube, et fût arrivé à Vienne avant les débris de son armée* (3).

Le petit échec qu'a essayé Lecourbe devant Salzbourg, et la résistance de l'ennemi dans la plaine de Voeklæbruck, proviennent du peu de cavalerie qui se trouvait à l'avant-garde. C'était cependant le cas d'y faire marcher la réserve du général d'Hautpoul, et non de la tenir en arrière (4). C'est à la cavalerie à poursuivre la victoire, et à empêcher l'ennemi battu de se rallier.

(1) Voyez, plus haut, ce qui est dit de cette poursuite; nous laissons au lecteur le soin de concilier entre eux ces deux passages, et de mettre, sur beaucoup d'autres points, le critique d'accord avec lui-même.

(2) Moreau (voyez la carte) n'était pas et ne pouvait pas être beaucoup plus près de Salzbourg que le gros de l'armée autrichienne, tant qu'il était encore, et nécessairement, retenu sur son champ de victoire, par conséquent sur la rive gauche de l'Inn, et même assez loin de ce fleuve: or, ce fleuve à passer peut bien être regardé comme un obstacle équivalent à une augmentation de distance, quand même déjà cette distance n'aurait pas été au moins égale.

(3) En suivant les conseils que l'on donne ici, n'aurait-on pas, au contraire, servi réellement l'armée autrichienne malgré elle? ne l'aurait-on pas obligée à se rallier? ne lui aurait-on pas donné les moyens de tout remettre en question? La véritable question, le véritable but, était de tout obtenir sans rien compromettre. Il nous semble que Moreau l'a assez heureusement résolue, l'a assez complètement obtenue, et que le critique ne comprend pas mieux ici l'intention de Moreau, que celui-ci n'avait, selon le même critique, compris l'intention du Premier-Consul, quand il refusa de suivre son plan pour le début de la campagne d'été.

(4) Nous nous réservons de répondre à cette dernière critique, dans la Notice relative à l'instruction de l'armée du Rhin. (Voyez le chapitre *Appendice* à cet ouvrage, après les pièces justificatives de cette seconde Partie.)

N° V.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DECAEN AU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

Nymphembourg, 17 fructidor an VIII (4 septembre 1800).

Si la position de Hohenlinden présente des avantages pour agir sur Wasserbourg et Braunau, celle de Helfendorf, de laquelle on peut assez facilement communiquer à Hohenlinden par Ebersberg, n'en offre pas moins, pour agir sur Rosenheim et le Tyrol, soit pour l'assiette du camp, soit pour les mouvemens de troupes qu'on voudrait faire exécuter sur Rosenheim et Kufstein, ou sur le Tegernsee, ou pour repasser l'Isar à Tœlz, pour opérer sur Inspruck par le débouché de Mittenwald.

Du camp de Helfendorf, on peut se porter sur Rosenheim par la grande chaussée et par un chemin qui, de Helfendorf, passe par Oberhaus, etc. Cependant cette communication, ainsi qu'une autre qu'on trouve à Falley, en passant la Mangfall, débouche sur la grande chaussée, aux environs d'Aibling.

La communication par Falley est peu praticable pour les voitures; mais comme la nature du pays présente une position assez forte pour empêcher l'approche d'Aibling, cette communication de Falley pourrait faciliter l'entreprise qu'on voudrait faire sur Aibling, qui est, en outre, couvert par la Glon, dont les bords sont très marécageux.

J'ai aussi remarqué que le terrain entre la Glon et la Mosach présenterait une position défensive assez favorable à l'ennemi, si les communications avec Rosenheim et Wasserbourg sont aisées, ou s'il y avait un pont jeté sur l'Inn, devant l'abbaye de Roth. On ne communique de Roth, sur la rive droite de l'Inn, que par un bac.

On ne peut bien communiquer avec Kufstein que par la grande chaussée qui part d'Aibling, y passe la Mangfall, et suit l'Isar parallèlement. Il en est bien une autre à travers les montagnes, mais bien difficile; d'après les renseignemens, on ne peut même être encore assuré si ce chemin est praticable pour les voitures, depuis Fischbachau, où il passe la Leitzach, jusqu'à Kufstein. Ce chemin passe à Weyarn, où, avant d'arriver, il y a un pont sur la Mangfall, et ensuite à Miesbach.

Tout le terrain en arrière de la Mangfall, dans une profondeur assez étendue, présente la plus belle assiette d'un camp de rassemblement, soit qu'on veuille

agir sur Rosenheim ou sur le Tyrol , en passant l'Isar à Tœlz , parce qu'il ne faut guère compter sur une principale opération par la route du Tegernsee , sur Inspruck ou Hall , puisque l'Achensee présente un obstacle qu'on peut dire insurmontable. Lorsqu'on approche de l'Achensee , on ne trouve point de moyen pour vaincre cet obstacle , qui consiste dans une interruption de communications , la route n'étant point praticable pour des chariots de guerre ; car , étant arrivé à Achenthal , on est obligé d'embarquer les voitures sur le lac , qui a plus d'une lieue et demie de largeur , et dans les montagnes il règne une chaussée sur laquelle on ne peut passer qu'avec des voitures du pays , et la sortie de ce défilé , ainsi que le point de débarquement , sont défendus par une trentaine de canons. Ces batteries sont établies depuis long-temps.

Le camp , qui serait établi sur le beau plateau de Falley , avec l'avantage des communications précitées , avec de beaux appuis pour ses flancs , aurait tout son front couvert par la Mangfall , qui n'est abordable , mais avec les plus grandes difficultés , que par Falley , Weyarn et Gmundt ; c'est auprès de ce village qu'elle sort du Tegernsee. Ce serait pourtant à Gmundt qu'il serait plus facile de déboucher ; il y a un chemin qui conduit sur Kufstein par Fischbachau.

Les communications de Falley , sur Munich et Helfendorf , sont d'excellentes chaussées. Elles sont également bien bonnes , de Falley et de Veyarn , sur Tœlz. On a hientôt gagné la grande route qui conduit de Rosenheim à Tœlz , en passant à Holskirchen ; la communication de Gmundt à Tœlz , quoique de village à village , est très praticable.

De Tœlz , il y a une communication qui remonte l'Isar , et qu'on dit praticable avec les voitures jusqu'à Riss , en passant par Langries , où il y a un pont sur l'Isar et une communication peu commode avec Benedict-Beuren.

De Riss on va , par un chemin assez difficile , à la maison dite Valgau ; cette communication pourrait bien faciliter les approches de Hall , et , surtout , servir à tourner le débouché de Mittenwald , qu'on dit être très difficile. Il serait possible que cette communication donnât quelques facilités pour vaincre les obstacles que présente l'Achensee.

La communication de Tœlz à Benedict-Beuren , où se trouvent les grandes routes qui conduisent à Inspruck , en passant entre l'Achensee et le Valchiensee , est praticable.

La communication , en passant par Murnau sur Mittenwald , est la plus belle ; le pays est plat et ouvert , tandis que celle par les lacs est un défilé continuuel ; mais celle-ci est plus courte que l'autre de quatre lieues , parce que de Benedict-Beuren à Inspruck , il y a seize lieues , et que , par Murnau , il y en a vingt.

Benedict-Beuren , au lieu de Wolftratshausen , que j'avais indiqué comme pou-

vant servir de point pour une manutention, etc., présente plus d'avantages par sa situation et ses bonnes communications.

Au surplus, mon général, l'adjudant-général Guillot, qui a fait avec moi cette reconnaissance, répondra très bien aux questions que vous pourrez lui faire sur les objets que j'ai traités ou que j'aurais omis (1).

N° VI.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Munich, 6 frimaire an IX (27 novembre 1800) (2).

PAR ma lettre du 12 novembre, j'ai eu l'honneur de vous rendre compte des premières dispositions pour le rassemblement de l'armée. Le général Moreau, depuis son arrivée, a ordonné au général Lecourbe de porter la division Molitor sur les débouchés du Tyrol et du Vorarlberg, depuis le Leck jusqu'à la vallée de l'Iller et Feldkirch, devant communiquer de là avec un corps d'observation que l'armée de réserve a dû laisser sur Coire. Les principaux débouchés que le général Molitor est chargé d'observer sont : Reitti et Weissenbach, dans le Tyrol ; celui d'Immenstadt, par les sources de l'Iller ; le Bregenzthal et la vallée de l'Inn, avec les débouchés qui versent sur elle, soit du Tyrol, soit des Grisons. La marche de l'armée de réserve a dû forcer à s'étendre aussi loin par sa droite, la tête du lac de Constance étant un point qui, dans toutes les hypothèses, doit être couvert.

La division Gudin est chargée de couvrir toutes les routes du Tyrol, entre la Loisach, l'Isar et le Tegernsee. Quoique ces communications traversent un pays hérissé des plus hautes montagnes, les routes en sont praticables, toute l'année, à

(1) Toute cette lettre est intéressante à rapprocher du commencement de notre chapitre III de cette seconde Partie ; elle éclairera l'exposé statistique que ce chapitre contient ; elle ajoutera aux notions qu'il présente sur une grande partie du théâtre des opérations pour la campagne d'hiver.

(2) Cette lettre est remarquable, en ce que, sans jactance, sans excès de confiance, tout ce que peut faire l'ennemi y est à peu près prévu, soit qu'il agisse avec sagesse, soit qu'il fasse des mouvemens vraisemblables, mais imprudens. On voit que rien n'étonnera l'état-major français, et qu'il sera en garde et prêt de tout côté. Cette lettre sert aussi à éclairer l'exposé statistique que contient le commencement du chapitre III de cette seconde Partie.

toute espèce de charrois; elles méritaient la plus grande attention, surtout depuis la nouvelle direction qu'on a donnée à l'armée de réserve. La division Montrichard se place avec la réserve sur la route de Rosenheim à Munich, et se lie par sa gauche à une division du centre, commandée par le général Richepanse, et qui prend position à Ebersberg, sur la route de Munich à Wasserbourg. Les deux autres divisions du centre sont placées en réserve, celle commandée par le général Decaen, entre la route de Rosenheim et celle de Wasserbourg; celle commandée par le général Grandjean, entre la route d'Ebersberg et celle de Munich à Muhlendorf.

Le corps du général Grenier vient appuyer sa droite à Hohelinden, sur la route de Muhlendorf, et se prolonge par sa gauche sur Dorfen, pour observer la route de Freisingen à Kraibourg; il aura un corps de flanqueurs vers Vilsbibourg, qui jettera des partis entre le Bas-Inn et le Bas-Isar, pour observer les mouvemens de l'ennemi dans cette partie, et couvrir le débouché de Landshut, point sur lequel marche dans ce moment le corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne, moins la division Souham, que le général en chef a laissée sur l'Altmühl avec un corps sur Abach, près Ratisbonne, pour observer les mouvemens du corps de Klenau, soit sur la rive gauche du Danube, par les débouchés d'Aischedt, Bellengries et Monheim, soit sur la rive droite, par le pont de Ratisbonne et de Straubingen. Le général Sainte-Suzanne jettera de Landshut de forts partis pour observer le pays entre la rive gauche du Bas-Isar et du Bas-Danube.

Quant aux mouvemens de l'ennemi, *ses mouvemens progressifs pour le rassemblement de son armée ne sont point assez prononcés pour nous faire juger de ses projets d'offensive, s'il y en a.* On assure qu'il a filé neuf bataillons par le pays de Salzbourg, qu'on suppose destinés à faire un nouveau renfort à l'armée d'Italie. L'éloignement et l'impossibilité de ce corps d'arriver à temps pour être un secours utile à l'armée d'Italie, ainsi que de forts magasins en arrière d'Inspruck, donneraient plutôt à croire qu'ils ont le projet de manœuvrer vigoureusement sur notre droite. *D'un autre côté, on est instruit que le corps de Klenau a abandonné la rive gauche du Danube à une simple chaîne de postes, pour venir se concentrer à Neumarkt, vers les débouchés de Nuremberg. Un nouveau rapport annonce que M. de Meerfeldt marche également de ce côté-là avec un corps de 4 à 5,000 hommes.*

Quant à leur centre, très peu de troupes ont encore passé sur la gauche de l'Inn (1), ce qui supposerait le projet de les refuser, et de se tenir en défensive derrière les nombreux retranchemens qu'ils ont élevés.

(1) En effet, ils ne commencèrent à dessiner le grand mouvement sur Dachau que le 28 novembre, le lendemain du jour où cette lettre était écrite.

Les projets du général en chef sont de marcher avec son armée réunie sur l'Inn, de culbuter tout ce qui sera en avant de cette rivière, et de chercher un point favorable au passage. Si l'ennemi a porté une partie de ses forces contre le général Angereau, et qu'en même temps il ait voulu manœuvrer sur notre flanc droit, notre supériorité de moyens assure notre passage, et l'ennemi se trouve séparé d'une de ses ailes. Si, au contraire, il nous attend en masse derrière l'Inn, il s'agit de manœuvrer pour lui dérober un mouvement de passage, et nos flancs restent sans inquiétude.

DESSOLLES.

 N° VII.

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DU RHIN.

Munich, 6 frimaire an IX (27 novembre 1800.)

SOLDATS!

Le peuple français était loin de croire que vous seriez forcés de reprendre encore les armes, dans les saisons les plus rigoureuses, pour lui donner une paix qu'il désire avec bonne foi, et que ses ennemis cherchent à éloigner par les ruses que la diplomatie n'emploie que trop fréquemment.

En effet, on ne pouvait guère s'attendre à voir un négociateur se présenter sans pouvoir de négocier.

Le Gouvernement français, aussi franc que doit l'être celui d'un état libre, s'est empressé de faire, à l'ambassadeur de la maison d'Autriche, les ouvertures les plus avantageuses, et ne doutait nullement de mettre un terme à vos travaux, et de rendre le repos et le bonheur à la République.

Le comte de Cobentzel déclare qu'il ne peut traiter de la paix qu'en présence des plénipotentiaires anglais.

En vain lui observe-t-on qu'un peuple qui solde tous ceux de l'Europe qui veulent s'armer contre nous, ne consentira point à voir cesser une guerre que son Gouvernement trouve avantageuse, et cherche à prolonger, même par des moyens odieux.

La raison se tait devant des pouvoirs impératifs, et de nouveaux succès paraissent seuls devoir faire changer des dispositions aussi étranges.

C'est par d'aussi misérables chicanes que nos ennemis ont cru gagner une saison qui ne vous permettrait pas de suivre les succès de cette campagne.

Ils devraient vous mieux connaître, et croire que les soldats français, aussi peu sensibles aux rigueurs de la saison, qu'ils l'ont été en conquérant la Hollande et défendant le fort de Kehl, sauront surmonter les mêmes obstacles, pour rendre à leur patrie une paix qui mettra le comble à leur gloire et à sa prospérité.

Le général en chef ordonne que cette proclamation soit mise à l'ordre de l'armée, et imprimée dans les langues française et allemande.

MOREAU.

Pour copie conforme,

Le général de division, chef de l'état-major général de l'armée,

DESSOLLES.

N° VIII.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GÉNÉRAL DE BRIGADE LAHORIE AU GÉNÉRAL DE DIVISION DECAEN, EN DATE D'ANZING, LE 28 NOVEMBRE 1800 (RECUE DANS LA NUIT DU 29).

Le général Moreau, pour s'assurer plus positivement encore de la position et des desseins de l'ennemi, a cru devoir ordonner, demain, de nouvelles reconnaissances plus rapprochées de l'Inn, avant de changer la position de l'armée.

En conséquence, le général Montrichard poussera, demain, une forte reconnaissance sur Aibling, et même établira son avant-garde sur ce point, si l'ennemi n'y forme pas d'obstacle sérieux. Pour le seconder dans ce mouvement, l'intention du général en chef est que tu fasses marcher ta brigade de droite sur la Glon; elle longera ce ruisseau, et suivra la route qui conduit à Aibling.

L'objet de ce mouvement est de soutenir par une division les troupes qui se dirigeront d'Helfendorf sur Aibling: il n'est pas à croire que l'ennemi y soit très fort.

Au reste, le général Montrichard a ordre de ne pas se compromettre. Tu donneras la même instruction au général Debilly; il pourrait établir son quartier-général entre la Glon et la Mosack, vers Beharting, si l'ennemi a abandonné cette partie.

LAHORIE.

P. S. Le rapport de Plauzonne, sur la position de tes troupes, me donne à croire que le chef de brigade Lafond sera chargé du mouvement indiqué, au lieu du général Debilly.

TOME V.

52

LETTRE DU MÊME AU MÊME, EXPÉDIÉE DE HAAG LE 1^{er} DÉCEMBRE AU MATIN, ET DATÉE
DU 30 NOVEMBRE, DIX HEURES DU SOIR.

Le général Lecourbe doit se porter sur Aibling, et même s'approcher davantage de Rosenheim. Il est en même temps chargé de reconnaître le cours de l'Inn, au-dessus et au-dessous de Rosenheim; il le remontera aussi loin que cela sera possible.

L'intention du général en chef est que tu portes le corps de Lafond très près de l'Inn, ou plutôt sur l'Inn même, pour en reconnaître le cours, afin de juger bien exactement du point susceptible d'un passage.

L'importance de cette reconnaissance, qui devra avoir lieu entre Rosenheim et Wasserbourg, particulièrement depuis Roth, a déterminé le général en chef à t'inviter à la faire toi-même sur les points principaux, afin de fixer davantage ses idées sur cette partie du cours de l'Inn.

Le général Richepanse enveloppe, sur cette rive, la tête de pont de Wasserbourg. Le général Grenier est placé entre Ampfing et Haag. L'ennemi a encore des forces en avant de l'Inn.

Tu peux placer tes troupes entre l'Ald et la Glon.

LAHORIE.

N° IX.

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE LAHORIE AU GÉNÉRAL DE DIVISION DECAEN.

Haag, 10 frimaire an IX (1^{er} décembre 1800), à six heures du soir.

L'ENNEMI ayant rassemblé une partie très considérable de son armée sur la route de Muhldorf à Haag, le général Grenier a été obligé de se replier sur Haag, mon cher Decaen. Cette disposition de l'ennemi donnant à supposer au général en chef que l'archiduc est disposé à combattre entre l'Inn et l'Isar, il se décide à rassembler l'armée pour lui livrer bataille. D'après cela, il a donné l'ordre au général Richepanse d'arriver demain de bonne heure sur Ebersberg.

Tu quitteras aussi demain ta position, pour venir te rassembler sur Zornolting, où je te transmettrai les intentions ultérieures du général en chef.

L'armée se formera sur Anzing, suivant les apparences, pour de là aller combattre l'ennemi.

LAHORIE.

LE MÊME AU MÊME.

Haag, 11 frimaire an IX (3 décembre 1800).

J'IMAGINE, mon cher Decaen, que tu auras reçu l'ordre de ton mouvement sur Zornolting, avec l'avis de la retraite du général Richepanse sur Ebersberg.

L'armée ennemie a débouché presque entière de Muhldorf sur les divisions du général Grenier, sur la route de Haag et sur l'Isar.

Le général en chef n'a pas cru devoir laisser échiner sans objet ce corps de troupes; il l'a fait replier sur Haag, et de là sur Hohenlinden.

Il réunit l'armée à Anzing, pour combattre l'archiduc, puisqu'il est disposé à se battre entre l'Inn et l'Isar. *C'est le moyen d'en finir promptement.*

Si tu n'avais pas encore reçu l'ordre de venir reprendre ta position de Zornolting, ceci t'en servirait.

Tu vois qu'aujourd'hui tes troupes doivent être réunies sur ta gauche plutôt que sur ta droite.

LAHORIE.

LE MÊME AU MÊME.

Anzing, 11 frimaire an IX (3 décembre 1800).

LES dispositions de l'ennemi donnant à présumer, mon cher Decaen, que son intention est d'attaquer demain, ce qui probablement aurait lieu sur Isen et sur la route de Haag à Hohenlinden, le général en chef me charge de te prévenir que le général Richepanse a ordre de quitter sa position de manière à être rendu, à huit heures du matin, sur Saint-Christophe, pour, de là, recevoir et combattre l'ennemi, qui, de Haag, se dirigerait sur Hohenlinden. Tâche, mon ami, d'envoyer sur Ebersberg, de très bonne heure, un détachement pour couvrir le débouché de Wasserbourg.

Avec le reste de ta division, tu suivras le mouvement du général Richepanse. Le général Lecourbe a ordre d'envoyer demain, dans la journée, des troupes pour couvrir Ebersberg; ce qui te laissera toute ta division disponible pour le mouvement sur la route de Haag.

Le général Moreau, en cas d'attaque, se rendra demain, de bonne heure, à Hohenlinden, où tu le prévien dras de ta position.

LABORIE.

LE MÊME AU MÊME.

Anzing, 13 frimaire an IX (3 décembre 1800), au matin.

L'ENNEMI s'est effectivement porté, hier soir, sur Hohenlinden, avec un corps assez nombreux d'infanterie, cavalerie et artillerie.

Le général Grandjean a ordre de tenir, jusqu'à la dernière extrémité, en arrière de Hohenlinden, pour couvrir la chaussée. Il éclairera en même temps sa droite, pour couvrir la route de Hohenlinden à Zornolting, et même, s'il le peut, celle d'Ebersberg; néanmoins, le général en chef te laisse à juger s'il ne conviendra pas de couvrir un peu ces débouchés. Au reste, le général Richepanse a ordre d'attaquer de bonne heure, et avec la plus grande vigueur, par Saint-Christophe sur Mattenpœt, et de faire tous ses efforts pour être maître de la communication de Haag sur Hohenlinden.

Je n'ai pas besoin, mon ami, de t'engager à presser ton mouvement et à suivre avec la plus grande vigueur celui du général Richepanse; la brièveté des jours oblige de combattre de bonne heure.

Si votre mouvement combiné réussit, l'ennemi paiera cher sa tentative sur la chaussée de Hohenlinden.

Donne le plus souvent possible de tes nouvelles au général en chef, qui sera à Hohenlinden. Je t'embrasse, etc.

LABORIE.

P. S. Comme il est possible que le général Richepanse ne puisse pas déboucher par Saint-Christophe sur Mattenpœt, il a ordre de prendre à gauche de ce point un débouché plus rapproché de Hohenlinden; s'il s'en trouve, il t'en prévien dra. Tu suivrais alors son mouvement; mais il a ordre de faire d'abord tous ses efforts pour déboucher par Mattenpœt.

N° X.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Anzing, 12 frimaire an IX (3 décembre 1800), au soir.

J'AI le plaisir, mon cher général, de vous rendre compte d'un événement bien glorieux pour l'armée que je commande, et d'un grand avantage pour la République.

Par ma dépêche d'hier, en vous rendant compte du combat du 10, je vous annonçais le rassemblement de l'armée, et mon projet de prendre l'offensive.

Hier soir, le corps du général Grenier était rassemblé entre Hohenlinden et Hartofen. La division aux ordres du général Grandjean, dont le général Grouchy a pris le commandement, appuyait sa gauche au village de Hohenlinden ; les divisions Richepanse et Decaen, à Ebersberg.

Je m'attendais à être attaqué par l'ennemi à Hohenlinden, et j'avais donné l'ordre aux généraux Richepanse et Decaen de déboucher par Saint-Christophe sur Mattenpœt, et de tomber avec vigueur sur les derrières de cette attaque. Ce mouvement s'est exécuté avec autant d'audace que d'intelligence.

L'ennemi a commencé son attaque sur Hohenlinden, environ à sept heures et demie du matin ; on s'est borné à le contenir jusqu'à l'instant où un moment d'hésitation m'a fait juger que l'attaque du général Richepanse commençait.

J'ai ordonné au général Grenier de commencer la sienne. Le général Ney s'est porté avec vigueur dans le défilé, et a rencontré, à moitié chemin de Mattenpœt, le général Richepanse. Tout ce qui était engouffré dans le bois, étendu d'environ une lieue et demie, a été tué, pris ou dispersé.

L'attaque du général Ney était soutenue par la division du général Grouchy, qui venait de culbuter la réserve des grenadiers ennemis, qui avaient cherché à déborder sa droite. Ses attaques ont été dirigées par les généraux Grandjean et Boyer.

Le mouvement des généraux Richepanse et Decaen a éprouvé les plus grands obstacles. Obligé de marcher par des routes étroites, et entièrement entouré d'ennemis, le général Richepanse s'est trouvé séparé des autres troupes, avec cinq ou six bataillons et un régiment de chasseurs ; mais, sans regarder derrière lui, il a marché au milieu de l'armée ennemie, sans s'inquiéter du peu de troupes qu'il avait, et a joint la tête de la division du général Ney, conduite avec une égale intrépidité par l'adjutant-commandant Ruffin. Le général Valther a été griè-

vement blessé à cette attaque. Le général Decaen est parvenu à faire pénétrer les Polonais au soutien du général Richepanse.

Pendant que ce succès se déterminait au centre, un corps de troupes, marchant de Wasserbourg sur Ebersberg, a forcé le général Decaen à changer de front à droite, pour l'arrêter. Il l'a repoussé dans le plus grand désordre.

L'affaire paraissait complètement décidée à trois heures, lorsqu'un autre corps, marchant du Bas-Inn, a voulu déboucher par Burkrain sur Hohenlinden. Comme on s'attendait à un effort sur la gauche, l'ennemi ayant eu, la veille, beaucoup de troupes dans la vallée de l'Isen, le lieutenant-général Grenier avait laissé en position les divisions Legrand, Bastoul, et la réserve de cavalerie, qui, au moment où elles allaient prendre l'offensive, ont elles-mêmes été attaquées. On a fait revenir à leur soutien quelques troupes du général Ney et des autres divisions qui se sont trouvées sous la main.

Les généraux Legrand et Bastoul, après avoir repoussé ces attaques, et avoir eux-mêmes abordé l'ennemi avec une grande vigueur, enfin, après plusieurs efforts, l'ont culbuté, avec perte d'une partie de leur artillerie. Le général Bastoul a été blessé à cette attaque; le général Bonnet l'a sur-le-champ remplacé.

Cette affaire a été tellement générale, qu'il n'y a pas un corps dans l'armée française qui n'ait combattu, et, certes, il en a été de même de l'armée autrichienne. La neige tombait à grands flots pendant toute l'action.

Nous avons pris environ 80 bouches à feu et 200 caissons, 10,000 prisonniers, un grand nombre d'officiers, parmi lesquels sont trois généraux. La poursuite a duré jusqu'à la nuit. J'estime notre perte à un millier d'hommes, tués, blessés ou prisonniers; celle de l'ennemi est incalculable. Tous ont fait leur devoir; je ne puis donner d'éloges particuliers à aucune des armes: artillerie, infanterie, cavalerie, méritent les louanges les plus fortes et les plus vraies. Les états-majors se sont particulièrement distingués.

Le corps du général Lecourbe, qui s'était emparé de Rosenheim, le 10 frimaire, a été chargé de couvrir l'Inn et de défendre tous les débouchés du Tyrol.

Le chef de l'état-major vous rendra un compte très détaillé de cette bataille de Hohenlinden, lieu déjà connu par la convention qui nous cédait les trois places. La République doit connaître les corps et les militaires qui s'y sont particulièrement distingués. Il vous instruira également des détachemens que l'ennemi a faits derrière notre gauche, et auxquels nous n'avons pas fait grande attention. L'armée est fière de son succès, surtout par l'espoir qu'il contribuera à accélérer la paix.

MOREAU.

N° XI.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU GÉNÉRAL DE DIVISION DECAEN.

Laag, 16 frimaire an IX (7 décembre 1800).

Je vous prie, citoyen général, de témoigner à votre division combien j'ai à me louer de sa conduite à l'affaire du 12 frimaire. Sa récompense la plus douce sera sûrement la reconnaissance nationale, pour les services importants que l'armée vient de rendre à la République.

Veillez joindre à votre rapport les noms des braves qui ont mérité des récompenses pour des actions distinguées : je m'empresse de les faire connaître au Gouvernement (1).

MOREAU.

(1) Nous rapportons cette lettre, qui n'a de remarquable que sa parfaite justice, pour venir à l'appui de ce que nous avons avancé, d'après le comte Dumas, de l'empressement avec lequel Moreau faisait à chacun de ses subordonnés sa part de mérite et de gloire ; quelquefois un tact et un discernement particuliers se faisaient remarquer, et caractérisaient, avec autant de sagacité que de simplicité, le genre de mérite et de services dont il avait à louer ses coopérateurs. Sous ce rapport, la lettre suivante, écrite au général Sainte-Suzanne, pour l'affaire d'Erbach, dans la campagne d'été, paraîtra remarquable :

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU LIEUTENANT-GÉNÉRAL SAINTE-SUZANNE.

Wiblingen, le 17 floréal an VIII (17 mai 1800).

Recevez, mon cher Général, ainsi que les troupes à vos ordres, mon compliment sur votre combat d'hier. Je connaissais les forces considérables qui vous attaquaient, et nous marchions à votre secours, le plus promptement possible.

Il n'est pas aussi difficile de battre l'ennemi avec des forces à peu près égales, que de lui résister avec des moyens disproportionnés : un pareil succès n'est dû qu'à l'excès de bravoure des troupes et à la grande habileté du chef, etc.

MOREAU.

N° XII.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESSOLLES AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Steyer, 5 nivôse an IX (26 décembre 1800).

L'ARCHIDUC Charles a proposé un armistice au général en chef, en lui annonçant que l'empereur envoyait un courrier à M. de Cobentzel, avec ordre de signer la paix.

Le général en chef, considérant que la ligne de la Traun et de l'Ens était forcée, que nous nous trouvions à cent lieues en avant des autres armées, et déjà sur les derrières de l'armée autrichienne en Italie; que, par conséquent, M. de Bellegarde avait les deux grands débouchés de Salzbourg et d'Innsbruck, pour faire un détachement qui, se joignant aux troupes laissées dans le Tyrol, pouvait se porter sur nos derrières, et interrompre nos communications avec la France, a cru devoir consentir à une suspension d'armes qui, nous procurant de grands avantages, nous mettait à même d'attendre les mouvements de l'armée d'Italie dont nous n'apprenions encore aucunes nouvelles.

Le caractère de l'archiduc Charles, sa loyauté bien connue, nous étaient des garans du désir qu'avait l'empereur de terminer la guerre: il y était, d'ailleurs, forcé par l'état déplorable de son armée, qui, ayant perdu, dans vingt jours, 70 lieues de terrain, 25,000 prisonniers, 12 ou 15,000 morts ou blessés, 140 pièces de canon, et des magasins immenses, n'était plus à même, et ne le sera pas de trois mois, d'empêcher notre armée de conquérir toute l'Autriche, et de dicter des lois dans sa capitale. Mais, pour le faire sans danger, il fallait que l'armée d'Italie fût déjà maîtresse de la tête des défilés de la Carinthie.

Le général en chef a cru, d'ailleurs, que s'arrêter au milieu des victoires les plus brillantes, était conforme au caractère de modération par lequel le Premier-Consul s'est fait connaître à toute l'Europe.

J'ai l'honneur de vous adresser copie de la convention d'armistice. L'empereur a l'intention de traiter de suite de la paix, quelle que soit la détermination de ses alliés, et notre ligne, s'appuyant au Danube et aux montagnes du Tyrol, nous donnant les places de Kufstein, Scharnitz, Braunau, etc., nous met à même de recommencer la guerre avec de grands avantages et surtout une grande sécurité.

DESSOLLES.

Suit la convention, qu'on peut voir dans les *Moniteurs* des 12 et 13 nivôse an IX

(2 et 3 janvier 1801). Ce que nous imprimons ici est destiné à faire voir que toutes les raisons politiques, morales et stratégiques concouraient à la résolution pacifique du général en chef de l'armée du Rhin, et qu'il suivait autant ses calculs que son inclination. Nous n'avons rien souligné de cette pièce, parce qu'elle serait toute à souligner.

 N° XIII.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU GÉNÉRAL BRUNE (1).

Steyer, 5 nivôse an IX (26 décembre 1800.)

A mon départ de Paris, citoyen général, le Premier-Consul, sentant tous les inconvéniens d'une campagne d'hiver, surtout en Allemagne, *m'autorisa à faire un armistice, si la maison d'Autriche consentait à traiter sur-le-champ de la paix, sans l'influence de l'Angleterre.*

Les succès de l'armée que je commande ont été heureux et rapides; *je suis arrivé aux portes de Vienne; mais je laissais derrière moi le Tyrol et l'Italie: le général Augereau était encore sur la Rednitz.*

J'étais certain que le général Macdonald ne vous avait pas encore rejoint le 25. *J'étais forcé à de gros détachemens derrière ma droite et ma gauche, et à reculer mon centre.*

Ce mouvement donnait du répit à l'ennemi; *il recevait sous Vienne les levées hongroises et bohémiennes; il était rejoint par toutes les troupes qui étaient encore dans l'intérieur; j'étais même certain qu'il venait des troupes de l'Italie, de la Carinthie, du Tyrol, pour sauver la capitale.*

Le prince Charles, qui venait de prendre le commandement de l'armée, m'a offert de régler un armistice, l'empereur étant décidé à traiter séparément de la paix.

Je vous envoie celui que j'ai conclu hier. *Il est tellement avantageux à la République, qu'il est impossible que la maison d'Autriche ne fasse pas la paix. J'ai pris toutes les précautions possibles pour que l'ennemi, qui vous est opposé, ne soit*

(1) C'est par le même motif qui nous a fait donner la pièce précédente, que nous insérons celle-ci, et que nous marquons les rapports qui s'y trouvent.

pas renforcé. Je n'ai voulu rien stipuler pour l'armée que vous commandez, ignorant votre position. Je me suis seulement obligé à vous faire la présente invitation de cesser également les hostilités, et j'ose dire que vous remplirez parfaitement les intentions du Gouvernement, qui veut finir la guerre, et n'a repris les armes, dans cette saison rigoureuse, que pour accélérer la conclusion de la paix.

Je vous prie de me faire connaître la convention que vous ferez.

MOREAU.

N° XIV.

CIRCULAIRE DU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AUX GÉNÉRAUX DE DIVISION.

Munich, 17 ventôse an IX (8 mars 1801).

Le traité de paix de Lunéville, citoyen général, qui vient de mettre le Gouvernement français en relation d'amitié avec tous les peuples du continent, lui impose l'obligation de quitter, avec tous les ménagemens possibles, le pays occupé par les armées de la République.

J'ai reçu, à cet égard, les ordres les plus positifs. Les désordres qui auraient lieu seraient nécessairement l'objet d'une foule de réclamations, et forceraient le Gouvernement à des mesures sévères contre les chefs, seule réparation qu'il serait en son pouvoir de donner.

Veillez donc, citoyen général, prendre tous les moyens qui sont en votre pouvoir, pour que la discipline la plus exacte soit maintenue pendant toutes les marches. Vous exigerez que tous vos subordonnés ne s'écartent pas de leur poste, sous quelque prétexte que ce soit; vous voudrez bien également établir toujours votre quartier-général au centre des troupes à vos ordres, et être à portée de faire droit à toutes les plaintes qui pourraient vous être adressées.

Je ne doute pas, citoyen général, de votre empressement à me seconder, pour que la rentrée de l'armée du Rhin en France soit aussi honorable que ses campagnes ont été glorieuses. Vous sentez combien il m'en coûterait d'avoir à désigner au Gouvernement des vexations ou des désordres, qu'il ne pourrait plus se dispenser de réprimer, comme une satisfaction due à des peuples amis (1).

MOREAU.

(1) On n'est pas étonné qu'une armée dirigée par un tel chef, et qui suivait si bien ses

N° XV.

LE GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Strasbourg, le 29 floréal an IX (19 mai 1801) (1).

L'ORDONNATEUR en chef et le payeur-général étaient chargés de vous rendre, ainsi qu'au Trésor public, le compte le plus détaillé de l'administration de l'armée; mais l'affectation avec laquelle le journal officiel, dans ses Nos du 15 et du 17 germinal, assurait que l'Allemagne n'avait pas été imposée, et que tous les fonds de la solde de l'armée du Rhin avaient été faits par le Trésor public, m'impose le devoir de vous donner un aperçu des sommes reçues à l'armée, et de leur emploi.

Lorsque je pris le commandement de l'armée du Rhin, au mois de nivôse an VIII, il était dû à l'armée dix-huit mois de solde; les distributions de vivres étaient très irrégulières, pour ne pas dire nulles; et l'habillement était dans un état affreux.

Je demandai au gouvernement de régulariser les distributions, et de me donner seulement deux mois de solde; je connaissais l'état du Trésor public, et je dus borner mes demandes.

Je reçus, avant d'entrer en campagne, environ 18 millions, qui pourvurent au plus pressé.

Six ou sept décades de la solde furent acquittées; les fonds, qu'on avança pour les services, donnèrent du crédit; et, au moyen de 8 ou 9 millions de dettes, les distributions se firent régulièrement, l'habillement fut réparé, et l'armée, en assez bon état, pleine de bonne volonté et de courage, commença la campagne de l'an VIII.

Il ne fut possible d'établir quelque régularité dans la perception des contributions, qu'après les armistices; l'Allemagne manquant d'argent, on ne pouvait espérer de promptes rentrées que par des opérations de banque.

Pour faire face à cette dépense, et à toutes les dépenses irrégulières que néces-

intentions, laissât des impressions favorables, ou du moins exemptes de haine et de ressentiment, aux populations au milieu desquelles la guerre l'avait conduite.

(1) Cette lettre a été imprimée, dans le temps, à Strasbourg; le Gouvernement fut instruit de cette publication, et la pièce fut peu répandue et peu connue. L'original imprimé était entre les mains du général Dessolles; il nous en a donné une copie certifiée de lui. La pièce est d'ailleurs connue de plusieurs officiers et administrateurs militaires de l'armée du Rhin.

site une armée active, je décidai que le payeur ne se chargerait en recette, vis-à-vis du Trésor public, que de quatre cinquièmes des contributions, me réservant de déterminer, sur des bons particuliers, l'emploi du dernier cinquième, dont j'ordonnai le versement dans une caisse particulière.

On a dû vous envoyer copie de tous les procès-verbaux de versement; le payeur-général en a également fait l'envoi à la Trésorerie.

La totalité de la recette se monte à environ 44 millions.

Le payeur a été chargé, vis-à-vis du Trésor public, d'environ 36 millions; les fonds dont je me suis réservé l'emploi sont d'environ 7 millions.

La dépense des 36 millions se compose d'environ 25 millions pour la solde, et d'environ 11 millions pour les différens services et autres dépenses régulières ordonnées par l'ordonnateur en chef; la dépense des 7 millions dont je me suis réservé l'emploi, se compose de frais de négociations d'environ 25 à 26 millions qui ne sont rentrés que par des opérations de banque;

Des gratifications données à toute l'armée;

Des frais de quelques monumens que j'ai fait élever à des officiers-généraux recommandables, morts sur le champ de bataille;

Des secours à donner à quelques corps qui avaient souffert plus que les autres;

Des rachats des chevaux de prise incorporés dans les corps de cavalerie de l'armée, et du paiement d'une foule de créances bien constatées, mais que quelques défauts de formalités ne permettaient pas de régulariser.

Lorsque j'aurai reçu cette partie de comptabilité ouverte avec moi seul, je vous donnerai les explications que vous pourrez désirer.

Quant à la comptabilité régulière, le payeur-général en rendra compte à la Trésorerie, et l'ordonnateur a dû vous envoyer le double de toutes ses ordonnances.

Au résumé, les contributions ont payé environ treize mois de solde. Ainsi, dans la supposition que l'armée m'eût été remise au courant, il ne lui eût pas été dû une seule décade en rentrant en France.

Je n'ai pu donner que de très forts à-comptes à tous les services, puisque les liquidations ne sont pas faites; mais ces services ont pu payer la presque totalité de leurs dettes, et je présume que le restant en caisse, qui sera probablement d'environ 7 à 800,000 francs, et que l'on versera chez le payeur de la 5^e division militaire, fera face à ce qui leur sera dû.

L'armée est rentrée aussi bien équipée qu'on peut le désirer pour des troupes qui viennent de faire une campagne d'hiver très pénible.

Les corps d'infanterie sont au même complet qu'en entrant en campagne; plusieurs sont à 8 ou 900 hommes par bataillons. Il n'y en a pas un au-dessous de 700.

Les corps de cavalerie sont beaucoup plus nombreux qu'en entrant en campagne; les ressources du pays conquis ont fourni à leurs dépôts les moyens d'équipement dont ils manquaient. Plusieurs régimens de cavalerie légère excèdent 700 chevaux.

L'artillerie est rentrée très bien réparée, ramenant près de 200 bouches à feu de bataille prises à l'ennemi, et environ 3,000 chevaux de plus qu'en entrant en campagne: les arsenaux de Strasbourg et Metz sont approvisionnés de bois, fers, aciers, etc.

Enfin, il est rentré dans les magasins des hôpitaux militaires un mobilier d'environ 500,000 francs.

Croyez, citoyen ministre, que j'ai mis dans la levée des contributions le plus d'ordre possible, et que je n'ai point négligé les intérêts de la République, les pays conquis ayant été imposés, autant qu'ils pouvaient l'être, sans blesser les lois de l'humanité.

MOREAU.

P. S. La solde des états-majors et officiers sans troupes a été acquittée jusqu'au mois de floral; c'est un objet de plus de 2 millions.



N° XVI.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL DECAEN.

.....
 Je ne prétends pas que l'archiduc Charles fût bien content de la manière dont nous avons reconduit l'armée dans les États héréditaires; mais je ne puis me dispenser de dire que j'étais resté à Wels, et que je me trouvais avec le général en chef lorsqu'on lui apporta une lettre du prince Charles.

Cette lettre énonçait que, d'après les égards et les témoignages d'estime dont ils s'étaient réciproquement donné des preuves pendant la campagne de l'an IV (1796), il était persuadé que le général Moreau accueillerait favorablement la proposition qu'il lui faisait d'une suspension d'hostilités; d'autant mieux qu'il lui donnait l'assurance que sa démarche n'avait d'autre but que de pouvoir enfin parvenir à traiter de la paix.

Je demandai au général Moreau, qui m'avait fait part de cette proposition, s'il

était dans son intention d'y avoir égard, tandis que nous étions si rapprochés de Vienne, où nous avions la perspective d'arriver sous peu de jours, puisque le reste de l'armée autrichienne ne pouvait plus être un obstacle; j'ajoutai qu'il se serait bien glorieux pour lui et pour son armée de faire cette conquête.

Le général Moreau me répondit: - La conquête de la paix vaut encore mieux, et je suis persuadé que le prince Charles ne se serait pas autant avancé qu'il le fait dans cette circonstance, s'il n'avait pas la certitude que l'empereur ne désavouera pas le motif de sa proposition. »

« D'ailleurs, dans ce moment, où l'armée est déjà très avancée, je n'ai encore aucunes nouvelles des opérations de l'armée d'Italie, commandée par Bruue, qui peut être encore sur le Mincio. J'ignore encore si celle des Grisons, commandée par Macdonald, a pu pénétrer dans le Tyrol. Celle d'Augereau n'est encore qu'à Wurtzbourg; ainsi, plus nous avancerons, plus nous nous engagerons, sans appui, dans les États de l'Autriche, et plus nous nous rapprocherons des forces qu'elle peut encore réunir et concentrer pour arrêter nos succès. Or, puisqu'ils veulent enfin la paix, il vaut beaucoup mieux en traiter au plus tôt, que de les réduire au désespoir, et nous exposer nous-mêmes aux chances de la guerre, qui peuvent aussi nous devenir contraires (1). »

N° XVII.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU AU GÉNÉRAL REYNIER
(ALORS EN ÉGYPTÉ).

Salsbourg, 3 pluviôse an IX (22 janvier 1801).

.....

L'armée du Rhin était, le 4 nivôse, sur l'Ips; celle d'Augereau à Bamberg, et celle d'Italie sur le Mincio. Quant à Macdonald, il courait, le plus vite possible,

(1) Nous insérons cette pièce dans le même esprit que celles que nous avons présentées sous les N° XII et XIII; nous regardons ces souvenirs du général Decaen comme un commentaire aussi heureux que digne de foi de tout ce que nous avons avancé du caractère du général Moreau, de ses principes conformes aux nôtres, des calculs militaires, des considérations morales et politiques, des motifs de tout genre qui le dirigeaient dans la guerre, et le tournaient vers la paix, dès qu'elle pouvait se faire avec honneur pour le pays et avec la prévoyance d'un avantage durable.

au travers des glaciers, pour pénétrer dans la vallée de l'Adige, quand on m'a fait de bonnes conditions. Ma pointe était si longue, le succès des autres armées si incertain, puisqu'il leur avait fallu un mois de réflexion pour commencer, que j'ai cru devoir m'arrêter, d'autant que la saison était extrêmement dure, et que nos soldats commençaient à se fatiguer (1).

L'armée que je commande est excellente. En entrant en campagne, j'avais environ 80,000 hommes sous les armes; l'armée ennemie passait 110; mais notre qualité d'hommes était infiniment supérieure, et nous les avons pelotés comme des enfans.

Le prince Charles, qui avait été disgracié, parce qu'il voulait la paix, est revenu prendre l'armée quand il n'y avait plus que quelques milliers de fuyards; c'est avec lui que j'ai traité, et cette lettre-ci te parviendra probablement avec les nouvelles de la paix.

Je n'entrerai pas dans les détails de nos combats et batailles: tu verras cela dans les rapports du général Dessolles. Fidèle à ma méthode, tu peux les regarder comme très exacts; en résultat, la perte de la campagne d'hiver est, pour l'ennemi, de 40,000 hommes, plus de moitié prisonniers, 140 pièces de canon, et environ 8 ou 9,000 voitures. La nôtre ne passe pas 3,000 blessés, 500 tués et 8 ou 900 prisonniers; tu jugeras par là de notre supériorité.

Nous avons un peu perdu du côté des chefs de corps; mais la troupe a acquis beaucoup d'à-plomb; l'infanterie est parfaite; la cavalerie, cette campagne, a presque toujours eu des succès sur la cavalerie autrichienne. Éblé commande l'artillerie; c'est à dire qu'elle va bien, etc.

N° XVIII.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ AU GÉNÉRAL CUSTINE.

Liège, 29 novembre 1792.

Je regarde comme indispensablement nécessaire de nous borner au cours du Rhin. *Il faut être maîtres de cette rivière, et ne pas nous en écarter; car si nous nous*

(1) On voit que les mêmes motifs qui nous ont dicté la publication de la pièce précédente, entrent dans l'insertion de celle-ci. Nous voulons offrir un modèle de la guerre prudente et réfléchie, et nous tenons à prouver que nous l'avons bien choisie.

enfonçons en Allemagne, on nous ramènera de ces voyages, comme on nous a ramené de la Bohême après la brillante expédition de 1741.

Je crois donc, en y réfléchissant, que vous serez de mon avis, que vous devez, avant tout, vous attacher sur-le-champ à prendre Trèves et Coblentz; c'est à quoi doit servir votre réunion avec Beurnonville, qui doit se porter sur Trèves, pour vous donner la main. Quand vous serez une fois maître de ce confluent, la République sera en sûreté, parce que vous aurez fixé sa barrière naturelle, parce que nous serons certains de pouvoir maintenir ce que nous aurons pris.

D'après cela, mon cher camarade, je suis d'avis que, sans vous compromettre davantage à poursuivre les Prussiens, vous forciez sur Coblentz, que vous emporterez facilement, en opérant votre jonction avec Beurnonville, qui vous amène 20 bons mille hommes. Alors je serai vraiment tranquille, parce que la direction de nos armes sera utile, et que nos succès actuels, étant méthodiques et gagnés pied à pied, seront liés ensemble, se correspondront facilement et formeront la base d'une puissance qu'aucune nation de l'Europe, fussent-elles toutes réunies, ne pourra abattre.

La disposition que vous proposez, de lever des troupes stipendiaires allemandes, a de très grands avantages, tant que nous serons victorieux, parce qu'elle diminue le déficit que la guerre occasionera nécessairement dans notre population; mais si les affaires tournaient à notre désavantage, ces mêmes stipendiaires nous tomberaient sur le corps. Ce sont les légions de la Germanie qui ont détruit l'empire romain (1).

(1) Cette lettre de Dumouriez est remarquable par la netteté avec laquelle elle présente, motive et circonscrit des vœux et des opinions dont se formait dès lors la pensée politique de tous les bons Français et de tous les bons esprits, qui conçurent de bonne heure et nourrirent long-temps l'espoir d'obtenir à l'extérieur un résultat salutaire de la vaste commotion de 1789, et de la guerre qu'elle avait amenée. Ces hommes comprenaient la portée des événements, et ne se laissaient pas fasciner à leur prestige; ils n'étaient pas dupes de la gloire militaire, ils étaient jaloux d'élargir, par les armes, les bases matérielles de notre considération en Europe, et d'une position qui pouvait rester inexpugnable, si nous ne l'avions ébranlée de nos propres mains, sous le vain prétexte de l'améliorer, quand le mieux était chimérique.

ARMÉE FRANÇAISE.

SITUATION N° IV,

AU 1^{er} FRIMAIRE AN IX (22 NOVEMBRE 1800.)

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

MOREAU, général en chef.....	(LEGUAY, chef de brigade.....)	
		DELELÉE, chef de bataillon.....		
		GUILLEMOT, <i>idem</i>		
		STROLE, chef d'escadron.....		
		DE LACHASSE, capitaine.....		
		MORLAU jeune, <i>idem</i>		
		MARCHEAU, J., <i>idem</i>		
		HELOT, sous-lieutenant.....		
DESSOLLES, général de div., chef d'état-major génér. }		MARTEL, chef d'escadron.....		
ÉBLÉ, général de division, commandant l'artillerie... }		FORGES..... <i>idem</i>		
SCHAUENBOURG, gén. de div., inspect. gén. d'inf. }		COTTIS, lieutenant.....		aides de camp.
BOURCIER, général de divis., inspect. gén. de cav. }		TRAWITZ, chef de bataillon.....		
CLEMENCET, général de brig. commandant le génie... }		SCHAUENBOURG, sous-lieutenant.....		
RHEINWALD, <i>idem</i> , comm. les dépôts de conscrits... }		LEMOINE, capitaine.....		
LAHORIE, général de brigade.....		GERARD..... <i>idem</i>		
FRIRION..... <i>idem</i>		CRANU, capitaine.....		
		TRUUIL, chef d'escadron.....		
		FRIRION, sous-lieutenant.....		
MATHEU-FABVIERS, commissaire ordonnateur en chef.				
MONGENOT, commissaire ordonnateur.				
NOURY,..... <i>idem</i> .				
MONNET,..... <i>idem</i> .				
LEFORT,..... <i>idem</i> .				
LAMARQUE, adjudant-général.....	(BAGNERIS, chef de bataillon.....)	
PRISYE..... <i>idem</i>		DARROS, chef d'escadron.....		
BERTRAND..... <i>idem</i>		BRIGES..... capitaine.....		
MANGEOT..... <i>idem</i>		PELIEGER..... <i>id.</i>		
RAPATEL..... <i>idem</i>		VAUTRIE..... <i>id.</i>		
FORNIER-D'ALBE. <i>idem</i>		FAYERY..... <i>id.</i>		
CLAPARÈDE..... <i>idem</i>		DESMARETS..... <i>id.</i>		
GUYOT..... <i>idem</i>		RAPATEL..... <i>id.</i>		
LEMAROS..... <i>idem</i>		VOIRIN..... <i>id.</i>		
		GAUTHIER..... <i>id.</i>		adjoints.
		MEDA..... <i>id.</i>		
		MARCHEAU aîné. <i>id.</i>		
		GUYOT..... <i>id.</i>		
		L'HEILLIER, lieutenant.....		
		L'HEILLIER..... <i>id.</i>		
		LEGLER..... <i>id.</i>		
		MEJET, sous-lieutenant.....		
		PERIER..... <i>id.</i>		
		DESMATTECHAMPS. <i>id.</i>		
ARANCOURT..... <i>idem</i> , chef des ingén. géograph. }		BONNE et SOULAVIE, chefs de bataillon.....		ingén.-géographes.
		WEISS, EPAILLY, GORDON, PRESSAT, CHEVRIER, MARTEL, HOLTZ, FALLISSE et MYREX-GIRAUD.....		

CENTRE.

MOREAU, général en chef, commandant.

GÉNÉRAUX ET ADJUTANS GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDES DE CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTALS	BOUCHES à feu.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.			
1^{re} Division.									
GRANDJEAN, g. de div.	SAVIOT, chef d'escadron.....	46 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2355	-	-	-	2355	-
BOYER, général de brigade.	ALBERT, capitaine.....	57 ^e <i>idem</i>	3	2448	-	-	-	2448	-
PERRIS, adjudant-général.	JEANROT, <i>idem</i>	108 ^e <i>idem</i>	3	2328	-	-	-	2328	-
		6 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	304	-	304	-
		11 ^e régiment de chasseurs.....	-	-	4	488	-	488	-
		4 ^e régiment de hussards.....	-	-	4	495	-	495	-
		Artillerie à pied.....	-	-	-	-	98	98	-
		Artillerie à cheval.....	-	-	-	-	77	77	-
		Ouvriers d'artillerie.....	-	-	-	-	4	4	-
		Sapeurs.....	-	150	-	-	-	150	-
		Totaux.....	9	7281	11	1287	179	8747	12
2^e Division.									
RICHEPANSE, g. de div.	BARON, c. d'os., REIZET, c.	8 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2691	-	-	-	2691	-
WALTERS, général de brig.	BOISSÉLIER, lieutenant.....	27 ^e <i>idem</i>	3	2540	-	-	-	2540	-
DROUET..... <i>id.</i>	RENAUD, chef d'escadron.....	48 ^e <i>idem</i>	3	2410	-	-	-	2410	-
SAUCO..... <i>id.</i>	GRACHET, capitaine.....	10 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	331	-	331	-
LACOTE..... <i>id.</i>	HENROT, sous-lieutenant.....	1 ^{er} régiment de chasseurs.....	-	-	4	664	-	664	-
LORCET..... <i>id.</i>	CHABAGNAC, chef d'escadr.	20 ^e <i>idem</i>	-	-	4	545	-	545	-
DARBOIS, adjudant-général.		5 ^e régiment de hussards.....	-	-	4	582	-	582	-
		Artillerie à pied.....	-	-	-	-	90	90	-
		Artillerie à cheval.....	-	-	-	-	152	152	-
		Ouvriers d'artillerie.....	-	-	-	-	4	4	-
		Sapeurs.....	-	142	-	-	-	142	-
		Totaux.....	9	7783	15	2122	246	10151	14
3^e Division.									
(Voyez la note placée au bas du tableau de la page 430.)									
DECAEN, g. de division.	LARIFFE, c., DECAEN, s.-l.	4 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2048	-	-	-	2048	-
DEBILLY, général de brigad.	DELANGLE, capitaine.....	100 ^e <i>idem</i>	3	2821	-	-	-	2821	-
DEBUTTE..... <i>idem</i>	MERLIS, chef d'escadron.....	14 ^e 1/2 brigade légère.....	3	2306	-	-	-	2306	-
PLATONNE, adjudant-gen.	LEGAT, capitaine.....	17 ^e régiment de dragons.....	-	-	4	599	-	599	-
	BERCKHEIM, <i>id.</i>	6 ^e régiment de chasseurs.....	-	-	4	700	-	700	-
		10 ^e <i>idem</i>	-	-	4	613	-	613	-
		Artillerie à pied.....	-	-	-	-	69	69	-
		Artillerie légère.....	-	-	-	-	89	89	-
		Sapeurs.....	-	175	-	-	-	175	-
		Totaux.....	9	7350	12	1912	158	9420	12
Division de Cavalerie.									
D'HAUTPOUL, comm ^{te} .	DAVID, chef d'escadron.....	1 ^{er} régiment de carabiniers.....	-	-	4	465	-	465	-
ESPAGNE, général de brig.	BERTERY, sous-lieutenant.....	2 ^e <i>idem</i>	-	-	4	486	-	486	-
LAUER, adjudant-général.	LENDREX..... <i>idem</i>	8 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	392	-	392	-
	PINOTON, capitaine.....	9 ^e <i>idem</i>	-	-	3	365	-	365	-
	THOMAS..... <i>idem</i>	Hussards volontaires.....	-	-	2	174	-	174	-
		Artillerie légère.....	-	-	-	-	79	79	-
		Totaux.....	-	-	16	1882	79	1961	6
Parc d'Artillerie.....									
		Artillerie à pied.....	-	-	-	-	260	260	-
		Ouvriers d'artillerie.....	-	-	-	-	20	20	-
		Totaux.....	-	-	-	-	280	280	6
		Totaux gén. du centre.	27	22414	54	7203	942	30559	50

AILE GAUCHE.

AIDES DE CAMP.

ADJUDANS GÉNÉRAUX.

ADJOINTS.

GRENIER, lieutenant-général.	{	DELAMBRE, chef de bataillon.....	DEPLANQUE.....	{	LAMBERT, chef d'escadron.	
		TOUSSAINT..... <i>idem</i>			MOSTVOYAN, capitaine.	
		LACROIX, lieutenant.....			DROUHOT.....	LEFEVRE, chef de bataillon.
		LEFEVRE, chef d'escadron.....			PECHERY.....	MATHREY, sous-lieutenant.
DAULTANNE, général de brigade, chef d'état-major.....					REGNIER, capitaine.	
					ORLACOURT, lieutenant.	

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDES-DE-CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTALX	BOUCHES à feu.
			bat.	hommes.	esc.	hommes.			
1^{re} Division.									
LEGRAND, gén. de div.	LEGRAND et LAVAL, cap.....	16 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2203	"	"	"	2203	"
SALIGNY, général de brig.	COMPIÈRE, chef de bataillon.....	42 ^e <i>idem</i>	3	2105	"	"	"	2105	"
SARATIER..... <i>idem</i>	BOBERON, sous-lieutenant.....	51 ^e <i>idem</i>	3	2210	"	"	"	2210	"
BONTEMS..... <i>idem</i>	LANGLET, lieutenant.....	12 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	305	"	305	"
DAULO, adjudant-général.....	GEORGE, chef de bataillon.....	5 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	465	"	465	"
MICHEL..... <i>idem</i>	HUMOR..... <i>idem</i>	16 ^e <i>idem</i>	"	"	4	549.	"	549	"
	COLLE, lieutenant.....	Artillerie à pied.....	"	"	"	"	71	71	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	99	99	"
		Sapeurs.....	"	44	"	"	"	44	"
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	3	3	"
		Totaux.....	9	6562	11	1320	173	8055	12
2^e Division.									
NEY, général de division.	BEQUET et PARRIGE, c. de b.	15 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2003	"	"	"	2003	"
BOBRET, général de brigade.	HUOT, sous-lieutenant.....	23 ^e <i>idem</i>	3	2256	"	"	"	2256	"
JORA..... <i>idem</i>	DEBET..... <i>idem</i>	303 ^e <i>idem</i>	3	2631	"	"	"	2631	"
DESFERRIERS..... <i>idem</i>	GOPFART, lieutenant.....	19 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	311	"	311	"
RUFFIN, adjudant-général.....	DUBAS, chef de bataillon.....	13 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	567	"	567	"
JARRY..... <i>idem</i>		8 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	469	"	469	"
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	109	109	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	109	109	"
		Sapeurs.....	"	56	"	"	"	56	"
		Totaux.....	12	8967	11	1347	218	10532	14
3^e Division.									
BASTOUL, gén. de div.	BARRE, chef d'escadron.....	53 ^e 1/2 brigade de ligne.....	3	2411	"	"	"	2411	"
FAUCONNET, gén. de brig.	FAUCONNET, capitaine.....	89 ^e <i>idem</i>	3	2369	"	"	"	2369	"
HEUDELET..... <i>idem</i>		13 ^e régiment de cavalerie.....	"	"	3	279	"	279	"
LEFOL, adjudant-général.....	LEFEVRE, capitaine.....	17 ^e <i>idem</i>	"	"	3	391	"	391	"
LUTRIER..... <i>idem</i>	LAROCHE..... <i>idem</i>	2 ^e régiment de dragons.....	"	"	4	694	"	694	"
		23 ^e régiment de chasseurs.....	"	"	4	753	"	753	"
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	82	82	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	141	141	"
		Totaux.....	6	4780	14	2117	223	7110	16
Racc d'Artillerie.....									
		Artillerie à pied.....	"	"	"	"	188	188	"
		Artillerie légère.....	"	"	"	"	30	30	"
		Ouvriers d'artillerie.....	"	"	"	"	32	32	"
		Totaux.....	"	"	"	"	250	250	7
		Totaux de l'aile gauche.....	24	20309	36	4784	864	25947	49

CORPS DU GÉNÉRAL SAINTE-SUZANNE.

DIVISIONS ACTIVES.

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS-GÉNÉRAUX.	ADJOINTS ET AIDES DE CAMP.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	ARTILL.	TOTALX	MORUE. - de -	
			bat.	hommes.	esc.				hommes.
1^{re} Division.									
COLAUD, général de div.	RAILLY, c. b. MARCHAND, c. d'esc.	20 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	2333	-	-	2333	-	
BOUVIS, général de brigade.	SAINTE-SUZANNE, capitaine.....	66 ^e <i>idem</i>	3	3070	-	-	3070	-	
LACOUR..... <i>idem</i>	CASABLANQUE, chef d'escadr.	95 ^e <i>idem</i>	3	2098	-	-	2098	-	
ROGER..... <i>idem</i>	BOUZY, sous-lieutenant.....	110 ^e <i>idem</i>	3	2228	-	-	2228	-	
LACROIX, adjudant-général.	MARIE, lieutenant.....	4 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	421	-	421	
		10 ^e <i>idem</i>	-	-	3	414	-	414	
		Artillerie à pied.....	-	-	-	70	70	-	
		Artillerie légère.....	-	-	-	72	72	-	
		Totalx.....	12	9729	6	835	142	10706	13
2^e Division.									
SOUHAM, gén. de divis.	GUICHARD, ch. de bataillon.	7 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	3	1915	-	-	1915	-	
DESBRULX, g. de brigade.	TROCHE, lieutenant.....	50 ^e <i>idem</i>	3	2019	-	-	2019	-	
GIARD (dit VIEUX), <i>id.</i>	SOL, chef de bataillon.....	54 ^e <i>idem</i>	3	1894	-	-	1894	-	
LEVAISSEUR, <i>id.</i>	LEVASSEUR, capitaine.....	2 ^e régiment de cavalerie.....	-	-	3	348	-	348	
BUCKEN, adjudant-général.	STRECK et FLEISSE, capitaine.....	2 ^e régiment de hussards.....	-	-	4	656	-	656	
HAMELISATE, <i>idem</i>	ARNAUD et VERDIER, s.-lieut.	3 ^e <i>idem</i>	-	-	4	787	-	787	
		Artillerie à pied.....	-	-	-	38	38	-	
		Artillerie légère.....	-	-	-	18	18	-	
		Sapeurs.....	-	15	-	-	15	-	
		Totalx.....	9	5843	11	1791	56	7690	5

DIVISIONS STATIONNAIRES.

Division DELABORDE.									
KWIATKOWSKI, gén. de br.	N.....	2 ^e $\frac{1}{2}$ brigade helvétique.....	1	422	-	-	422	-	
ROUTER..... <i>idem</i>	N.....	Legion polonoise.....	3	2396	4	676	-	3072	
Caos, adjudant-général.....	N.....	Artillerie à pied.....	-	-	-	110	110	-	
SOROKINSKI, <i>idem</i>	RAFFIT, capitaine.....	Artillerie légère polonoise.....	-	-	-	72	72	-	
	RASPAI, <i>idem</i>	Pontonniers.....	-	-	-	30	30	-	
	SPTAWAK, lieutenant.....	Mineurs.....	-	-	-	30	30	-	
		Totalx.....	4	2818	4	676	242	3736	10
Division KLEIN.									
DEVERGER, général de br.	RANCONNET, capitaine.....	20 ^e $\frac{1}{2}$ br. lég. (1 ^{re} c ^o de carab.)	-	77	-	-	77	-	
CHENZIS, adjudant-général.	MATHON, lieutenant.....	Legion polonoise.....	-	306	-	-	306	-	
	N.....	65 ^e $\frac{1}{2}$ brig. de lig. (3 c ^o)	-	242	-	-	242	-	
	N.....	3 ^e <i>idem</i> helvétique.....	-	57	-	-	57	-	
	MATHIS, sous-lieutenant.....	Artillerie à pied.....	-	-	-	223	223	-	
		Pontonniers.....	-	-	-	121	121	-	
		Totalx.....	-	682	-	344	1096	-	
3^e Division Militaire. CHATEAUNEUF-RANDON.									
		Dépôts d'infanterie.....	-	1477	-	-	1477	-	
		<i>idem</i> de cavalerie.....	-	-	112	-	112	-	
		<i>idem</i> d'artillerie.....	-	-	-	556	556	-	
		Totalx.....	-	1477	112	556	2145	-	
5^e Division Militaire. FREYTAG.									
		65 ^e $\frac{1}{2}$ brigade de ligne.....	-	1765	-	-	1765	-	
		1 ^{re} <i>idem</i> helvétique.....	-	777	-	-	777	-	
		2 ^e <i>idem</i> <i>idem</i>	-	237	-	-	237	-	
		3 ^e <i>idem</i> <i>idem</i>	-	596	-	-	596	-	
		Infanterie légère polonoise.....	-	425	-	-	425	-	
		Detachemens d'artillerie.....	-	-	-	930	930	-	
		Id. de ponton., sap. et min.	-	-	-	495	495	-	
		Totalx.....	-	3800	-	1425	2225	-	

RÉCAPITULATION.

CORPS D'ARMÉES.	DIVISIONS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTIL.	TOTALX.	BOUCHES à feu.
		bat.	hommes.	esc.	hommes.			
AILE DROITE.....	1 ^{re} division.....	6	5303	4	610	105	24438	11
	2 ^e ... <i>idem</i>	10	7900	4	616	174		9
	3 ^e ... <i>idem</i>	2	7474	4	473	215		13
	Division de cavalerie.....	"	"	11	1346	40		"
	Parc d'artillerie.....	"	"	"	"	142		3
CENTRE.....	Gendarmerie.....	"	"	"	40	"	"	"
	1 ^{re} division.....	2	7281	11	1287	179	30559	12
	2 ^e ... <i>idem</i>	2	7783	15	2123	246		14
	3 ^e ... <i>idem</i>	2	7350	12	1912	138		12
	Division de cavalerie.....	"	"	16	1882	79		6
Parc d'artillerie.....	"	"	"	"	280	6		
AILE GAUCHE.....	1 ^{re} division.....	2	6562	11	1520	173	25947	12
	2 ^e ... <i>idem</i>	12	8967	11	1347	218		14
	3 ^e ... <i>idem</i>	3	4780	14	2117	223		16
	Parc d'artillerie.....	"	"	"	"	280		2
CORPS DU GÉN. SAINTE-SULASSE. (Div. ac.)	1 ^{re} division.....	12	9729	6	835	142	18396	13
	2 ^e ... <i>idem</i>	2	5843	11	1791	56		5
GRAND PARC D'ARTILLERIE.....		"	"	"	"	7360	7360	45
TOTALX PAR BRIGES.....		97	78972	130	17698	10030	106700*	198
TOTALX GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE ACTIVE.....								

DIVISIONS STATIONNAIRES.			
DIVISION DELABORDE. (Voyez plus bas la nouvelle destination de la légion polonoise).....		3736	10
DIVISION KLEIN.....		1026	"
3 ^e DIVISION MILITAIRE.....		2145	"
5 ^e DIVISION <i>idem</i>		5725	"
TOTALX GÉNÉRAUX.....		118832	208

* Ce Total est celui des présents sous les armes quelques jours avant l'ouverture de la campagne d'hiver. Il ne comprend pas la légion polonoise qui, commandée par le général Kniazewitz, et forte de 1400 hommes d'infanterie, de 500 hommes de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie à cheval, a rejoint la division du général Decan, le 2 frimaire. Un bataillon de la 4^e demi-brigade de ligne était resté à Munich. La 4^e demi-brigade légère avait été envoyée à la division Bichepasse.

ARMÉE DU RHIN.

ÉTAT NOMINATIF

DES OFFICIERS DU GENIE, AU 1^{er} BRUMAIRE AN IX (23 OCTOBRE 1800.)

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

CLÉMENTET, général de brigade..... commandant en chef.
CHANU, capitaine..... aide-de-camp.

AILE DROITE.

GALBOIS, chef de bataillon..... commandant.
YENCESE ET DAVID, capitaines..... employés à la division MOLITOR.
DOUVRY, capitaine..... *id.* à la division GUMIN.
MECUSSON, *id.*..... *id.* à la division MONTICHAARD.

CENTRE.

DE CAUX, chef de bataillon..... commandant.
ROGNIAT, capitaine (1)..... employé à la div. commandée par le général
de brigade GAUDJEAN.
LABEL ET MAUCOMBLE, capitaines..... *id.* à la division RICHESPARRE.
COURLET, capitaine..... *id.* à la division DECAEN.

AILE GAUCHE.

BEAUFORT, chef de bataillon..... commandant.
PASQUIER, capitaine..... employé à la division LEGRAND.
LESAGE, *id.*..... *id.* à la division NEY.

CORPS DU BAS-RHIN.

LIVET, chef de bataillon..... commandant.
REMOND, capitaine..... employé à la division COLAUD.
BOUCHERAT ET ROUSSELLE, capitaines..... *id.* à la division SOUHAM.
SAINT-LÉGER, capitaine..... *id.* à la division DELAUNOYE.
LARCHE, chef de bataillon..... *id.* à la division KLEIN.

(1) Le capitaine Rogniat fut, peu de temps après, nommé chef de bataillon et employé à l'état-major-général.

ÉTAT NOMINATIF

DES GÉNÉRAUX ET OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARTILLERIE,

A L'ARMÉE DU RHIN AU 1^{er} FRIMAIRE AN IX (22 NOVEMBRE 1800.)

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

EBLÉ, général de division, commandant en chef..... HANICQUE, chef de bataillon, chef d'état-major.....	FORRO, chef de bataillon..... MORIAT, capitaine..... DROUOT, id..... SERVOS, lieutenant..... SROUOT, id..... FOULCY, id.....	} adjoints.
---	---	-------------

AILE DROITE.

LEMAIRE, général de brigade, commandant..... GUARDIA, chef de bataillon, faisant fonctions de chef d'état-major..... SAPPEL, chef de bat., commandant l'artillerie de la 1 ^{re} division..... CABEAU, id, id, id, de la 2 ^e division..... PROST, chef d'escadron, id, id, de la 3 ^e division..... DOLIMIER, capitaine, commandant le parc.....	EVAIS, capitaine..... MICROS, lieutenant..... ZEMMER, id..... VARENENS, adjudant-major..... SUBERMAN, lieutenant..... AUBRY, capitaine..... DUCASSE, capitaine..... FRANCOIS, id..... PERROT, id.....	} adjoints.
--	---	-------------

CENTRE.

GROSCLAUDE, chef de bat., command. par intérim l'artillerie du centre..... SUISSE, id, id, command. l'artillerie de la 1 ^{re} division..... VALÉE, capitaine, id, id, de la 2 ^e division..... DELILLE, chef de bataillon, id, id, de la 3 ^e division.....	JURY, lieutenant..... MOUSIS, id..... CENT, capitaine.....	} adjoints.
---	--	-------------

AILE GAUCHE.

FOUCHER, chef de brigade, commandant..... COULOUMIER, capitaine, faisant fonctions de chef d'état-major..... FLOCK, chef de bat., command. l'artillerie de la 1 ^{re} division..... JUVIGNY, chef d'escadron, id, id, de la 2 ^e division..... CHATENET, chef de bataillon, id, id, de la 3 ^e division..... SAVARY, capitaine, command. l'artillerie du parc.....	CROPIN, adjudant-major..... BEAUD, id..... PACREUX, lieutenant..... BOCRDIX, lieutenant..... BOUAFOR, id..... PLEVOST, adjudant sous-officier..... MARTIN, lieutenant..... PAGELLY, id.....	} adjoints.
---	--	-------------

GRAND PARC.

LARIBOISSIÈRE, chef de brigade, directeur-général des parcs..... CLAUDEL, chef de bat., commandant le parc à Lindau..... DEVAUX, capitaine, id, id, à Augsbourg..... LEPIN, id, id, id, à Munch.....	VINCENT, capitaine..... VALLET, id..... LAROTE, id..... JULIARD, id..... GATLAND, id..... BERKAU, lieutenant..... VIEHRE, id..... COCNON, id.....	} adjoints.
---	--	-------------

ÉQUIPAGE DE PONTS.

DEDON, chef de brigade, commandant.....	BEAUV, adjudant-major, adjoint.....
---	-------------------------------------

ARMÉE AUTRICHIENNE.

SITUATION N° III,

AU 1^{er} FRIMAIRE AN IX (22 NOVEMBRE 1800).

L'ARCHIDUC JEAN, commandant en chef.

AILE DROITE

Commandée par KLENAU, feld-maréchal.

OFFICIERS GÉNÉRAUX ET D'ÉTAT-MAJOR.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTAL.
		bat.	hommes.	esc.	hommes.		
	Bierenheim (Bavaro-Palatin).....	2	896	-	-	-	896
	Leiningen (infanterie de ligne).....	1	457	-	-	-	457
	Junker..... <i>idem</i>	1	497	-	-	-	497
	Chasseurs à pied (infanterie légère).....	1	444	-	-	-	444
	Régiment du prince de bavière.....	1	601	-	-	-	601
	Fugger (infanterie de ligne).....	1	494	-	-	-	494
	Weichs..... <i>idem</i>	1	505	-	-	-	505
	Hauenhausen..... <i>idem</i>	1	442	-	-	-	442
	Munuzzi (cuirassiers).....	-	-	6	709	-	709
	Taxis (dragons).....	-	-	4	497	-	497
	Chetau-légers.....	-	-	4	501	-	501
	Peterwaradin (infanterie autrichienne).....	2	1211	-	-	-	1211
	Lécaniens..... <i>idem</i>	2	1188	-	-	-	1188
	Murray-Vallons..... <i>idem</i>	2	1615	-	-	-	1615
	Wurtemberg-Vallons. <i>idem</i>	2	1590	-	-	-	1590
	Franco-Tireurs-Eclavons (1 compagnie).....	-	398	-	-	-	398
	Manteaux-Rouges (infanterie légère).....	2	1203	-	-	-	1203
WALTER.....	1 ^{er} régiment de hussards.....	-	-	8	1208	-	1208
PRINCE DE BIRKENFELD.....	2 ^e régiment..... <i>idem</i>	-	-	2	246	-	246
MAROS.....	Blankstein (hussards).....	-	-	8	1211	-	1211
NOGAROLLA.....	Memros..... <i>idem</i>	-	-	2	303	-	303
TATTAISCHEN.....	Wecksz..... <i>idem</i>	-	-	8	1189	-	1189
MIEL, colonel.....	Archiduc-François (cuirassiers).....	-	-	6	910	-	910
PROHASKA, <i>idem</i>	Charles-Lorraine..... <i>idem</i>	-	-	6	890	-	890
	Hussards de l'empereur.....	-	-	8	1188	-	1188
	Vallaques (infanterie de frontière).....	4	2399	-	-	-	2399
	Manteaux-Rouges, <i>idem</i> légère...	1	600	-	-	-	600
	Canonniers.....	-	-	-	-	301	301
	Sapeurs et pontonniers.....	-	-	-	-	99	99
	Totaux par armes.....	24	14540	62	9050	400	23990
	Totaux généraux.....						

OFFICIERS-GÉNÉRAUX.		CORPS.		INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTALS
				bat.	hommes.	esc.	hommes.		
<i>Wurtembergois et Palatins.</i>		Subsides de l'électeur de Bavière.		12	7200	6	503		
		Idem de Wurtemberg.		6	3600	-	-		
		1 bat. de grenad. de Wurtemberg.		1	450	-	-		
		Chevaux-légers.....		-	-	6	498		
		Mezars, hussards.....		-	-	4	801		19751
		Manteaux-rouges (infanterie lég.)		2	1200	-	-		
		Hussards esclavons.....		-	-	6	1194		
		Archiduc-Ferdinand, hussards.		-	-	6	1205		
		Corps du prince de Coudé.....		2	1250	-	1750	100	
		Totaux.....		23	13700	28	5051	100	
<i>Centre.</i>		Manfredini, infanterie de ligne.		3	2107	-	-		
		Benjowski..... idem.		3	2597	-	-		
		Schroder..... idem.		3	2001	-	-		
		60 ^e rég. hongrois. idem.....		3	2394	-	-		
		Kaunitz..... idem.....		3	2105	-	-		15797
		Devins..... idem.....		1	792	-	-		
		Venkheim..... idem.....		3	1994	-	-		
		Gradiscan, inf. de lig. frontière		2	1199	-	-		
		Peterwaradin..... idem.....		1	608	-	-		
		Totaux.....		22	15797	-	-		
<i>Généralx autrichiens.</i>		6 bat. de grenad., infant. de lig.		6	3015	-	-		
		Archiduc Charles..... idem.....		3	2090	-	-		
		Brechainville..... idem.....		2	1611	-	-		
		Gemmingen..... idem.....		3	1988	-	-		
		Stein..... idem.....		3	2035	-	-		
		Lasey..... idem.....		3	1999	-	-		
		Vallons..... idem.....		6	2810	-	-		
		Vallaques, inf. de lig., frontière.		2	1186	-	-		
		Olivier Wallis, infanterie de lig.		3	2108	-	-		
		Archiduc Ferdinand. idem.....		3	2696	-	-		
<i>Nouveaux généraux-majors.</i>		2 bat. de grenadiers. idem.....		2	1000	-	-		35307
		Radiwojowick, infanterie légère.		1	606	-	-		
		Rubenitz..... idem.....		1	607	-	-		
		Manteaux-rouges. idem.....		2	1197	-	-		
		Chasseurs tyroliens. idem.....		-	601	-	-		
		Stabs, infanterie de ligne.....		-	600	-	-		
		Quatre régimens de carabasiens.		-	-	24	3598		
		Cinq régimens de dragons.		-	-	30	4013		
		Hussards du 2 ^e régiment.....		-	-	4	892		
		Dragons de l'état-major.....		-	-	4	597		
Totaux.....		40	26207	62	9100	-			
<i>Artillerie</i>		Preg..... infanterie légère.		1	814	-	-		
		Devins..... idem.....		1	800	-	-		4696
		Teutschmeister..... idem.....		2	1500	-	-		
		Corps francs de Vienne. idem.....		2	1492	-	-		
Totaux.....		6	4606	-	-				
Artillerie.....		Canon, fusill., min., sep., pout.		-	-	-	-	3064	3064
		Totaux généraux.....		91	60400	90	15051	3164	78615

AILE GAUCHE

Commandée par HILLER, feld-maréchal.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	CORPS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTALS
		bat.	hommes.	esc.	hommes.		
	Wenzel-Colloredo, inf. de lign.	3	2114	"	"	"	30298
	Bender..... <i>id.</i>	3	1990	"	"	"	
	62 ^e hongrois..... <i>id.</i>	3	2710	"	"	"	
	8 ^e bat. des frontières. <i>id.</i>	1	795	"	"	"	
	7..... <i>id.</i> <i>id.</i>	2	1807	"	"	"	
	Erlbach..... <i>id.</i>	3	2084	"	"	"	
	Callenberg..... <i>id.</i>	3	2403	"	"	"	
	Kaiser..... <i>id.</i>	3	2399	"	"	"	
	Francs-tireurs, infanterie légère.	3	3597	"	"	"	
	Strozzi..... <i>id.</i>	1	601	"	"	"	
	Rachmann, infanterie de ligoe.	2	1205	"	"	"	
	Waldeck (dragons).	"	"	6	888	"	
	Lichtenstein, <i>id.</i>	"	"	2	205	"	
	Wolose..... <i>id.</i>	"	"	6	899	"	
	Chasseurs de Busuy	"	"	2	208	"	
	32 comp. de chasseurs tyroliens.	"	6394	"	"	"	
	Totaux.....	27	28100	16	2198	"	
	Zeckwity.....	"	"	6	801	"	3260
	Mac.....	"	"	6	890	"	
	Anspach.....	"	"	6	911	"	
	Canons, sap., min. et ponton.	"	"	"	"	660	
	Totaux.....	"	"	18	2602	660	
	Totaux généraux.....	27	28100	34	4800	660	33500

RÉCAPITULATION.

CORPS D'ARMÉE, PARCS ET RÉSERVES.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.	TOTALS.
	batall.	hommes.	escadr.	hommes.		
AILE DROITE.....	24	14540	62	9050	400	23990
CENTRE.....	91	60400	90	15051	3164	78615
AILE GAUCHE.....	27	28100	34	4800	660	33500
TOTAUX PAR BRÈDES.....	142	103040	186	28901	4224	
TOTAL GÉNÉRAL.....						136165

TABLE

DES MATIÈRES.

<u>AVANT-PROPOS.....</u>	1	<u>SECONDE PARTIE. — Campagne d'hiver... 249</u>
PREMIÈRE PARTIE. — Campagne d'été.	9	Chapitre I. — <i>Exposé sommaire des faits</i> <i>ibid.</i>
Chapitre I. — <i>Exposé sommaire des faits de la campagne d'été</i> <i>ibid.</i>		Chapitre II. — <i>Reflexions sur la première période</i> 269
<u>Chapitre II. — Examen des deux plans de campagne, l'un présenté par le général Moreau, et l'autre par le Gouvernement</u>	38	<u>Chapitre III. — <i>Journée d'Ampfing et bataille de Hohentinden. — Examen de la seconde période de la campagne d'hiver</i></u>
<u>Chapitre III. — Discussion de la première période de la campagne d'été</u> ...	56	288
Chapitre IV. — <i>Reflexions sur la seconde période</i>	66	Chapitre IV. — <i>Observations sur la troisième période</i> 311
Chapitre V. — <i>Observations sur la troisième période</i>	73	Chapitre V. — <i>Considérations générales</i> 319
PIÈCES JUSTIFICATIVES RELATIVES A LA CAMPAGNE D'ÉTÉ.....	84	PIÈCES JUSTIFICATIVES RELATIVES A LA CAMPAGNE D'HIVER..... 330

FIN.

ERRATA.

Pages	lignes
11	2 de la note : par le général Pelet, etc., <i>ajoutez</i> : surtout le deuxième volume, page 307.
33	17 Hetmess, <i>lisez</i> : Pœtmes.
50	31 le soin de son armée, <i>lisez</i> : le sort de son armée.
69	22 par le seul fait de cette attaque, <i>lisez</i> : par les suites de cette attaque.
74	28 du Loisch, <i>lisez</i> : de la Loisch.
124	9 et 30, Cœhorn, <i>lisez</i> : Cohorn.
<i>ibid.</i>	21 Fortès, <i>lisez</i> : Fortis.
174	4 23,000 à 24,000, <i>lisez</i> : 2,300 à 2,400.
197	2 de la note : à la fin du chapitre V de notre première Partie, <i>ajoutez</i> : page 82, ligne 9.
251	9 33,560, <i>lisez</i> : 33,500.
<i>ibid.</i>	22 100,000, <i>lisez</i> : 110,000.
252	3 Hetfendorf, <i>lisez</i> : Helfendorf.
<i>ibid.</i>	8 Zornedingen, <i>lisez</i> : Zornolding.
<i>ibid.</i>	12 Heertkofen, <i>lisez</i> : Harthofen.
255	9 Ræmeringen, <i>lisez</i> : Rammering.
<i>ibid.</i>	30 Heertkofen, <i>lisez</i> : Harthofen.
258	32 Kramacker, <i>lisez</i> : Kronacker.
260	3 de la note : après le dernier mot, <i>ajoutez</i> : de la 48°.
262	18 Asbach, <i>lisez</i> : Halsbach.
263	24 Neupeuren, <i>lisez</i> : Neubeuern.
<i>ibid.</i>	26 fleuve, regardé, <i>retranchez la virgule placée entre ces deux mots.</i>
264	13 Richepanse et Decaen remontent, <i>lisez</i> : redescendent.
267	34 plus de cent lieues, <i>lisez</i> : près de cent lieues.
275	21 inclusivement, <i>lisez</i> : exclusivement.
299	32 pages 260 et 261, <i>lisez</i> : pages 270, 271 et suivantes.
311	1 et 2 de la première note : <i>retranchez ces mots</i> : au commencement, etc., <i>jusqu'à ceux-ci</i> : voyez la première note de la page 264, <i>et changez ce dernier nombre en ceux-ci</i> : pages 275 et 276.

15° 14° 13°

CARTE GÉNÉRALE

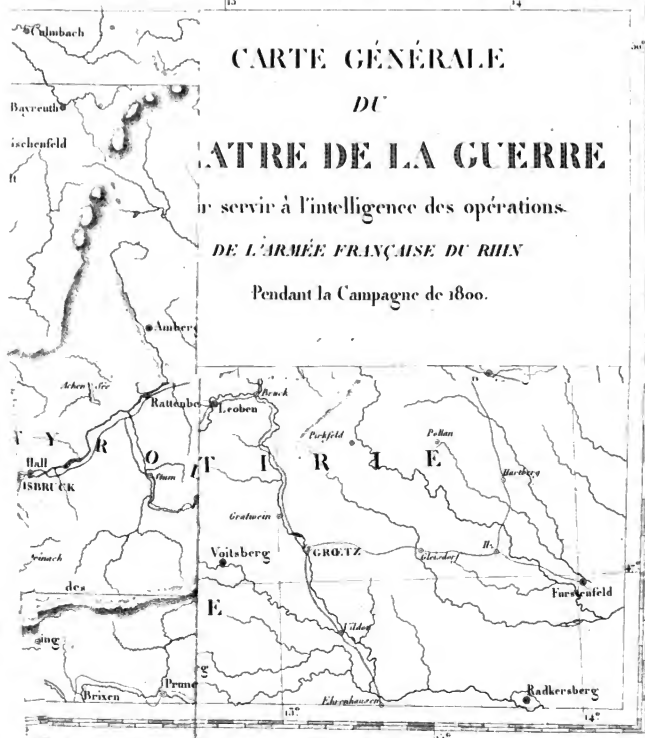
DU

TABLEAU DE LA GUERRE

pour servir à l'intelligence des opérations.

DE L'ARMÉE FRANÇAISE DU RHIN

Pendant la Campagne de 1800.



50 Lieues





Lab. de Engelmann et C^o

É.C

Myriamètre



C



Lith. v. Engelmann & C^o.

D

410

IRE AN IX.) 5 DÉCEM.



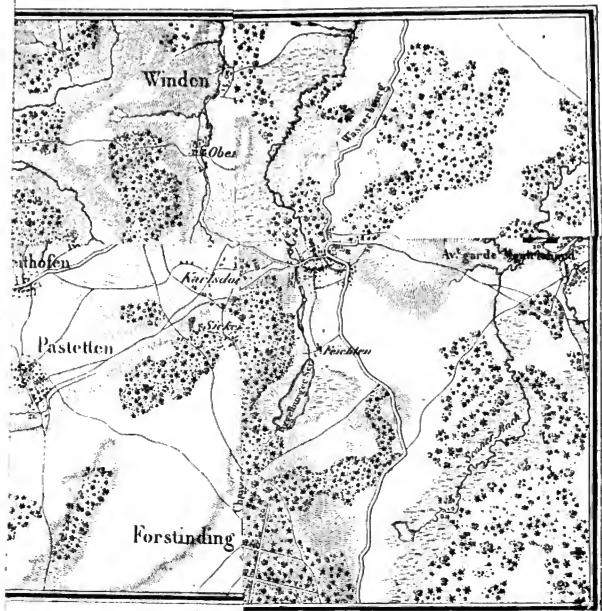
Carte de l'Empire en 1790

au degré.



F

VRÉE LE (1E 1800.



ÉCHELLES. (60,000)

Lith. de Engelmann et Co.



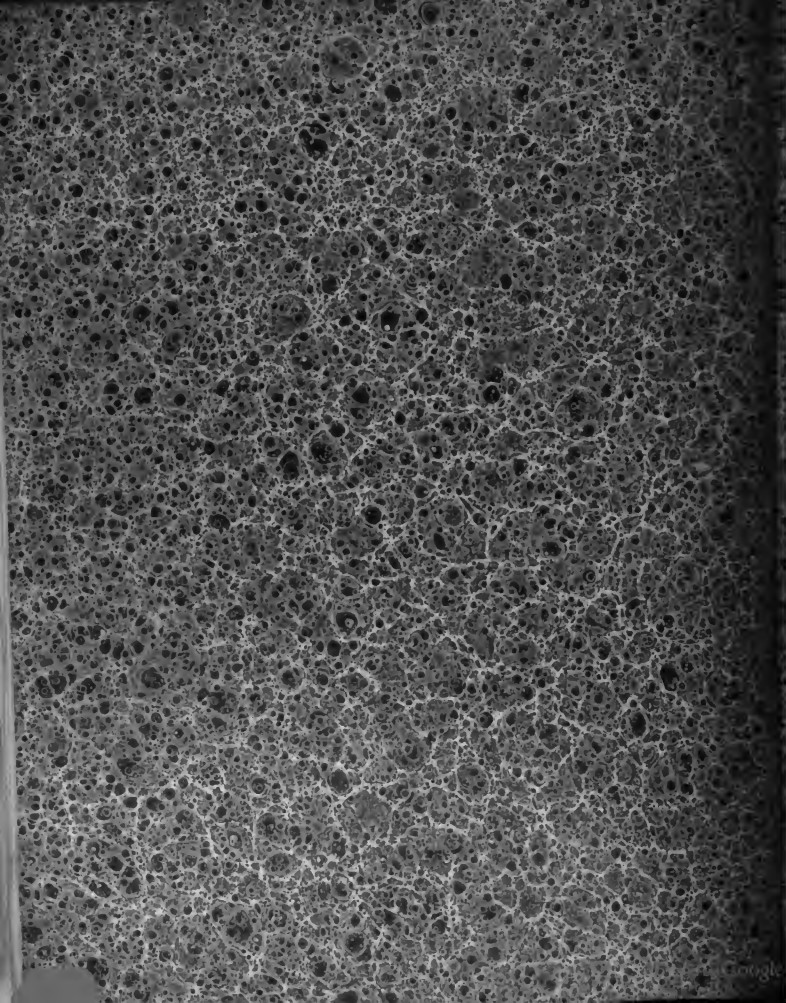
C

INDENMBRE 1800.



Lehr- u. Erdkunde

H



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

461032

MAY 28 '39

1847